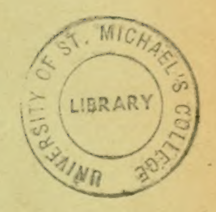

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01876453 0


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

OEUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

LA GUIDE DES PÉCHEURS

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN-CHALANDRE FILS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

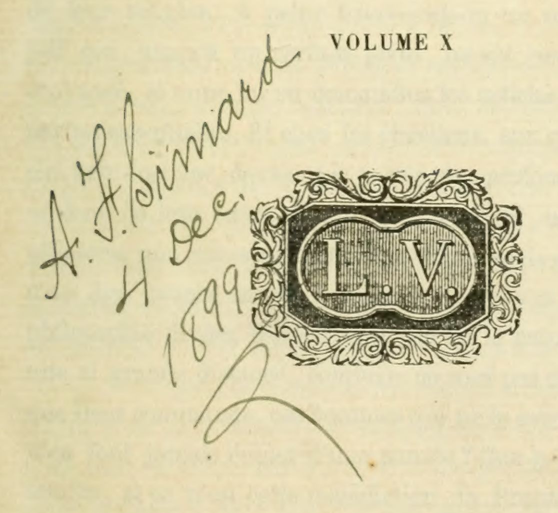
DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR M. L'ABBÉ BAREILLE

CHANOINE HONORAIRE

VOLUME X



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 5

1862

PROLOGUE DE L'AUTEUR.

Parmi les sujets de douleur que nous trouvons maintenant au sein du christianisme, il n'en est pas de plus grave que l'ignorance des chrétiens en ce qui concerne les lois et les fondements de leur religion. A peine trouverait-on un mahométan ou un juif qui, jusqu'à un certain point, ne sût rendre compte de sa croyance, si vous lui en demandiez les articles principaux ou les parties essentielles. Et chez les chrétiens, eux qui, ayant reçu du ciel leur doctrine, devaient la porter plus profondément empreinte au fond de leur cœur, il existe un tel oubli, une si profonde négligence, que non-seulement les enfants, mais encore les hommes d'un âge avancé savent à peine les premiers éléments de cette philosophie divine. S'il est vrai que de la parole à l'action il y a une si grande distance, combien ne sont pas éloignés de faire ce que Dieu commande, ces hommes qui ne le savent même pas, qui n'en font jamais l'objet d'une pensée ? Que peuvent-ils donc attendre, si ce n'est cette malédiction du Prophète : « L'enfant de cent ans sera frappé de mort. » *Isa.* LXV, 20. Cela désigne l'homme arrivé à la perfection de l'âge et au complet développement de sa raison, mais qui est encore un enfant par son ignorance de la religion, par la manière dont il juge et sent les choses de Dieu. Que peuvent-ils espérer, ces coupables chrétiens, si ce n'est quelque chose de semblable à ce que dit le même Prophète : « Voilà pour-

quoi mon peuple a été emmené captif, c'est qu'il ne possédait pas la science; ses plus nobles enfants ont péri de faim, la multitude a été dévorée par la soif. » *Isa.* v, 13.

En effet, l'entendement étant comme la première porte par laquelle tous les biens entrent dans notre âme, si cette porte est fermée par l'ignorance, quels biens notre âme pourra-t-elle acquérir? Si le premier ressort, celui qui donne l'impulsion à tous les autres, vient à s'arrêter, tout le mécanisme s'arrêtera nécessairement à l'instant même. Si donc le premier ressort de notre organisation spirituelle, et ce ressort n'est autre que la connaissance de Dieu, vient à nous faire défaut, il est évident que tout le reste demeurera sans action. Aussi tous les efforts de notre ennemi capital tendent-ils à nous ravir cette lumière. La première chose que firent les Philistins quand ils eurent Samson en leur pouvoir, ce fut de lui arracher les yeux; cela fait, plus de difficulté dans tout ce qu'ils voulurent obtenir de lui, jusqu'à le forcer à tourner la meule comme une bête de somme. Il est écrit de ce même peuple qu'il veillait avec le plus grand soin à ce que les Israélites n'eussent pas de forges, si bien qu'il leur fut nécessaire en toute occasion de recourir à celles de leurs maîtres; ceux-ci pouvaient de la sorte maintenir aisément leur pouvoir sur une nation dépouillée de ses armes et hors d'état de s'en procurer.

Quelles sont les armes de la milice chrétienne? Quel est le glaive spirituel qui retranche les vices, si ce n'est la parole de Dieu, et la bonne doctrine? Avec quelles autres armes notre grand Capitaine repoussa-t-il dans le désert les attaques de l'ennemi? N'est-ce pas en lui redisant, à chaque nouvel assaut, une parole des divines Écritures? Mais ces armes, nos ennemis nous les ont soustraites; cela est vrai, du moins pour un grand nombre de chrétiens. Ils nous ont laissé à la place les armes qu'ils ont eux-mêmes forgées, c'est-à-dire les livres mauvais et profanes, qui ne sauraient avoir

d'autre résultat que d'exciter les passions et d'alimenter les vices.

Ajoutons à cela que c'est une chose bien déplorable et en même temps bien criminelle pour des chrétiens, de ne vouloir pas mettre à profit l'un des plus grands bienfaits que nous ayons reçu de la bonté et de la miséricorde divines ; car c'est ainsi que nous devons regarder cette parole par laquelle Dieu nous manifeste sa volonté, ce qui lui plaît et ce qui l'offense, pour que, nous éloignant de ceci et nous attachant à cela, nous vivions dans sa grâce et son amitié, et parvenions de la sorte à la participation de sa gloire. La grandeur de ce bienfait, la sublimité de cet honneur, Moïse les fait connaître à son peuple quand il lui dit : « Quelle autre nation assez grande pour avoir des rites sacrés, des jugements équitables et toute cette loi divine, que je vais aujourd'hui mettre sous vos yeux? » *Deut.* IV, 8. A son tour le Prophète royal bénit le Seigneur, *Psal.* CXLVII, 19, de ce qu'il a manifesté sa parole à Jacob et ses jugements à Israël; faveur qui n'avait été accordée à aucun autre peuple de la terre.

Que m'importe néanmoins que ce soit là une gloire si grande et si belle, et de quoi cela me servira-t-il, si je néglige la parole divine, si je ne la lis pas, si je ne la porte pas fidèlement dans mon cœur et sur mes mains ; si je ne m'en sers pas comme d'un flambeau pour dissiper les ténèbres de mon ignorance, comme d'un fléau pour expier mes fautes, comme d'un frein pour dompter mes appétits, comme d'un aiguillon pour stimuler, dans la direction du ciel, mon cœur et mes désirs ? Un remède peut avoir une grande efficacité et une merveilleuse puissance ; mais quel bien pourra-t-il me faire, si je refuse d'en user ? Car enfin, le bien de l'homme consiste, non précisément dans l'excellence des choses, mais bien dans l'usage qu'il en fait ; l'usage nous fait entrer en participation avec le bien même qui en est l'objet, de telle sorte qu'il nous rend bons nous-mêmes.

C'est une chose assurément bien étonnante que les hommes aient pu laisser dans un tel oubli une chose que Dieu leur recommande d'une manière si pressante, et dont il fait à tel point dépendre leur bonheur. Lui-même écrivit les lois selon lesquelles ils devaient vivre. Dieu fit construire le tabernacle, et il ordonna que dans l'intérieur de ce tabernacle fût déposée une arche recouverte d'or, richement travaillée ; c'est là que devait être déposée et religieusement gardée la loi du Seigneur, afin que les hommes apprissent ainsi à la respecter davantage. Dieu ordonna à Josué d'avoir constamment sous les yeux le livre de la loi, afin que ce chef d'Israël apprît d'abord la loi pour lui-même, et qu'il pût ensuite l'enseigner aux autres. Dieu ordonna encore à quiconque devait être roi d'Israël, d'avoir en sa possession un exemplaire de la loi, mais un exemplaire que ce roi futur devait avoir écrit de sa propre main ; son règne ne pouvait sans cela être ni long ni prospère, *Deut.* XVII, 18.

Sur ce précepte, Philon, l'un des écrivains juifs les plus distingués, fait cette remarque : « Dieu ne se contente pas que le roi possède ce livre écrit par une main étrangère ; il exige que le roi l'écrive de sa propre main, afin qu'en écrivant ainsi lentement et successivement chaque parole, il grave plus profondément dans sa mémoire les sages maximes dont ce livre est composé. Par là devait croître aussi la vénération du roi pour ce livre divin ; il l'avait lui-même écrit, tout roi qu'il devait être, et quoiqu'il eût à son service tant de scribes et de ministres auxquels il eût pu confier ce travail. Cela devait encore augmenter en lui l'amour de cette loi divine, puisqu'elle avait été pour la première fois écrite du doigt de Dieu même, pour l'être ensuite, non par la main d'un homme quelconque, mais par la main même des rois. Pour que les enfants d'Israël fussent en quelque sorte dans l'impossibilité d'oublier une chose aussi nécessaire, il leur ordonna par Moïse,

après qu'ils seraient entrés dans la terre promise, d'élever de grandes pierres pour y graver les paroles de la loi ; de telle sorte que ceux qui allaient et revenaient par les chemins au bord desquels ces pierres étaient dressées, fussent frappés par la vue de ces caractères, et touchés par l'éloquence de cette prédication muette. C'est d'après ces principes que Salomon instruit cet enfant symbolique auquel s'adresse le livre des Proverbes : « Gardez bien, mon fils, les commandements de votre père, et ne vous écartez jamais de la loi qu'une mère vous a imposée. Portez-la toujours gravée dans votre cœur ; qu'elle soit suspendue à votre cou comme un joyau d'un prix inestimable. Quand vous marcherez, qu'elle marche avec vous ; quand vous dormirez, qu'elle soit à votre chevet ; et quand vous vous réveillerez, entretenez-vous avec elle. Car le commandement de Dieu est un flambeau, sa loi est une pure lumière, sa discipline est le chemin qui conduit à la vie. » *Prov.* VI, 20 et seq.

Mille passages semblables pourraient être cités à l'appui de la même vérité ; ils abondent dans ce livre et dans tous les autres qu'on appelle sapientiaux. Là les hommes sont exhortés de toutes les manières à l'étude et à l'amour de la divine sagesse, sagesse qui consiste à lire, écouter, se rappeler et méditer nuit et jour la loi de Dieu. C'est là, selon l'expression de l'Evangile, *Luc.* X, 42, la meilleure part, celle qui fut choisie par Marie, elle que nous voyons assise aux pieds du Sauveur, écoutant sa parole en silence.

Que dirai-je maintenant des profondes énergies et des effets merveilleux de cette parole ? Quand Dieu voulut rappeler son peuple du désordre et du péché, il ordonna à Jérémie d'écrire toutes les prophéties qu'il lui avait révélées contre ce peuple, et de les lire en public. Cette lecture frappa tellement les auditeurs de surprise et d'effroi, qu'ils se regardaient les uns les autres, plongés dans la confusion et la douleur. Le saint roi Josaphat vou-

lant ramener son royaume au culte du Seigneur et à la soumission envers sa loi, quel autre moyen prit-il, que d'envoyer des prêtres et des lévites dans toutes les villes du royaume, portant avec eux le livre de la loi divine, la lisant au peuple réuni et lui en faisant connaître le sens? Pour nous montrer les heureux fruits qui résultèrent de cette tentative, l'Auteur sacré ajoute aussitôt : « Par là Dieu répandit une telle frayeur chez tous les habitants du royaume, qu'ils n'osèrent pas prendre les armes contre le roi Josaphat; et de la sorte sa gloire s'éleva jusqu'au ciel, ses richesses se multiplièrent et sa puissance s'affermit. » II *Paralip.* XVII, 5. Je voudrais que ce chapitre du Livre saint fût écrit dans le cœur de tous les prélats de l'Eglise chrétienne, afin qu'ils imitassent l'exemple de ce saint roi. Car, s'ils avaient recours aux mêmes moyens, nul doute que l'empire des chrétiens ne fût maintenant aussi florissant que le devint alors son royaume; n'est-ce pas le même Dieu que nous servons, et n'a-t-il plus aujourd'hui les mêmes récompenses à donner aux mêmes actes de soumission et de zèle?

De tous les exemples qu'on pourrait citer pour montrer les heureux fruits de la sainte doctrine, aucun n'est plus digne de vivre dans notre mémoire que celui du pieux roi Josias; et cet exemple ressort admirablement par la manière dont il est retracé dans les divines Ecritures. Josias commença à régner dès l'âge de huit ans, et il trouva le royaume comme perdu par suite des désordres de son père Amon et de son aïeul Manassès, les plus pervers de tous les hommes et qui se plaisaient à répandre le sang des prophètes. Mais la douzième année de son règne, on lui remit de la part du grand prêtre Helcias le livre de la loi de Dieu, que le pontife avait trouvé dans le temple, livre qui contenait non-seulement l'expression des volontés du Seigneur, mais celle encore des

magnifiques récompenses promises aux fidèles observateurs de sa loi, et des terribles châtiments, des calamités effrayantes qu'il réserve aux infracteurs de cette même loi. Or, tandis qu'on lisait ce livre en présence du roi, celui-ci fut saisi d'une telle émotion, d'une frayeur si grande, qu'il déchira ses vêtements en signe de douleur, puis il envoya le grand prêtre, avec plusieurs hommes constitués en dignité, vers une sainte femme, une prophétesse, qui demeurait alors à Jérusalem, afin qu'elle priât Dieu pour lui-même et pour son peuple, et qu'elle leur fît connaître les décrets et la volonté du Seigneur touchant ce qui était renfermé dans ce livre. Cette femme leur répondit en ces termes : « Voici ce que dit le Seigneur Dieu : J'enverrai sur ce lieu et sur tous ceux qui l'habitent, toutes les plaies dont il est parlé dans ce livre qui a été lu devant le roi; car ces hommes m'ont abandonné pour sacrifier à des dieux étrangers. Et au roi qui vous a envoyés ici pour que j'intercède auprès de Dieu dans une situation aussi périlleuse, vous direz : Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël : Puisque tu as entendu les paroles de ce livre et qu'elles ont brisé ton cœur, puisque tu t'es humilié devant moi, avec la crainte et le respect dus à ma puissance, puisque tu as déchiré tes vêtements en signe de douleur et que tu as versé des larmes abondantes, eh bien, moi aussi, j'ai entendu ta prière, je te réunirai à tes aïeux, tu descendras paisiblement dans la tombe, tes yeux ne verront pas les plaies et les calamités dont je frapperai cette terre et ses habitants. » IV *Reg.* XXII, 10 et seq.

Les envoyés portèrent cette réponse au roi. Celui-ci fit aussitôt convoquer les principaux de son royaume, tous les prêtres et tous les lévites, le peuple tout entier depuis le plus petit jusqu'au plus grand ; puis il fit lire le même livre en leur présence, et il se consacra, de concert avec eux, au service et au culte du Seigneur ; sur quoi il fit prêter serment à tout son peuple. Non content de

cela, il purifia la terre des abominations sans nombre qui s'y étaient accumulées, renversa tous les autels des idoles, et déterrant même les ossements de leurs prêtres sacriléges, il les livra aux flammes sur ces mêmes autels. Et ce roi fut tellement saint, que, selon l'expression de l'Écriture, nul ne fut plus grand ni avant ni après lui.

Mais quel motif plus pressant pour nous exciter à acquérir une bonne instruction religieuse, que de voir les fruits admirables qu'elle produit dans les cœurs? Quel homme assez ennemi de soi-même pour refuser de consacrer chaque jour quelques instants à la lecture d'un livre où la religion lui soit enseignée d'une manière saine et substantielle?

A l'exemple que nous venons de citer, il serait facile d'en ajouter beaucoup d'autres. Quand le prophète Baruch voulut ramener dans les voies de la pénitence le peuple de Dieu, alors captif sur les bords de l'Euphrate, il n'employa pas un autre moyen; il réunissait les exilés et leur lisait quelques passages de cette céleste doctrine. A cette lecture, rapportent les Livres saints, ils versèrent des larmes, ils prièrent, jeûnèrent et firent pénitence de leurs péchés; puis ils mirent en commun leurs aumônes et les envoyèrent à Jérusalem, afin que des sacrifices fussent offerts pour la rémission de leurs péchés; et, avec ces mêmes aumônes, ils envoyèrent le livre même dont la lecture leur avait été si salutaire, à ceux de leurs frères qui étaient restés dans la patrie, pour qu'ils le lussent à leur tour; car ils ne doutaient pas qu'une même lecture ne dût, en se renouvelant, produire les mêmes fruits.

A la fin de la captivité, après soixante-dix ans d'abandon et de ruine, à quel moyen eut-on recours pour relever les fondements de la cité, du temple, de la religion, si ce n'est à la lecture de la loi divine? Il est rapporté dans Esdras, livre II, chapitre VIII, que le septième mois le peuple accourut de toutes les autres villes

vers celle de Jérusalem, n'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme. Et devant cette grande multitude réunie sur une vaste place, Esdras lut pendant sept jours consécutifs, d'une voix forte, claire et distincte, le livre où sont renfermés les commandements et la loi tout entière du Seigneur; et pendant cette lecture, le peuple versait des larmes abondantes. Puis, les vingt-quatre autres jours de ce mois, la même lecture fut continuée quatre fois le jour; et chaque fois le peuple adressait à Dieu ses prières et ses louanges. Par ces pieux exercices, les enfants d'Israël s'excitèrent à la pénitence, rendirent à la religion la force et la grandeur qu'elle avait perdues, et ils accomplirent dans leur cœur une des plus grandes et des plus généreuses actions qui se soient jamais accomplies sur la terre : ils renvoyèrent les femmes étrangères avec lesquelles ils étaient mariés, afin que le peuple de Dieu ne demeurât plus mêlé à la race des Gentils.

Il n'est rien en définitive que la parole de Dieu ne puisse réaliser, tout comme Dieu même; car elle est son instrument, et c'est avec raison que d'une certaine manière on attribue à l'instrument tous les effets produits par la cause principale. Ainsi donc la parole de Dieu ressuscite les morts, régénère et fortifie les vivants, guérit les infirmes, conserve la santé à ceux qui la possèdent déjà, rend aux aveugles la lumière des cieux, enflamme les tièdes, rassasie ceux qui ont faim, donne du courage aux faibles, est la consolation des affligés. On peut la comparer à cette manne tombant du ciel et qui possédait le goût de tous les aliments; car il n'est ni impression ni sentiment qu'une âme désire éprouver et qu'elle ne trouve dans la parole de Dieu. Cette parole dissipe la tristesse, ranime la piété qui s'éteint, fait briller la joie au sein des tribulations, excite au repentir le cœur le plus insensible, attendrit et dilate de plus en plus une âme déjà touchée de l'amour divin.

Un grand nombre de ces effets nous sont expliqués en peu de paroles par le Prophète royal, quand il dit : « La loi du Seigneur est immaculée ; elle convertit les âmes. Les témoignages du Seigneur sont vrais et fidèles ; ils donnent la sagesse aux tout petits enfants. Les justices du Seigneur sont la droiture même; elles réjouissent le cœur. Le commandement du Seigneur est clair et resplendissant, il illumine les yeux de l'âme. La crainte du Seigneur demeure la gardienne de la sainteté dans les siècles des siècles. Les jugements divins, ce qui désigne les lois que Dieu lui-même a faites, sont inébranlables dans leur vérité et se justifient par eux-mêmes. Leur valeur est bien supérieure à celle de l'or et des pierres précieuses; ils sont plus doux qu'un rayon du miel le plus pur. » *Psalm.* XVIII, 8 et seq. Dans ce peu de mots le Prophète nous fait connaître un grand nombre d'effets produits par la divine parole, et plusieurs des vertus qu'elle renferme. Puis il termine cette énumération en nous montrant non-seulement le prix et la dignité de la doctrine sainte, mais encore l'ineffable douceur dont elle est la source pour une âme religieuse et pure. De là vient que le même prophète s'écrie dans un autre psaume : « Quelles sont agréables, Seigneur, à mon palais, vos divines paroles! Pour moi elles sont plus douces que le miel. » *Psalm.* CXVIII, 103. Mais il ne se contente pas de donner ces éloges à la loi du Seigneur, il nous montre toujours dans le même saint cantique, le pur amour, le goût des choses divines, la lumière et la sagesse que nous pouvons puiser dans la lecture assidue de cette loi; il s'écrie : « Que je suis épris d'amour, Seigneur, pour votre loi sainte! Durant tout le jour elle est l'objet de ma méditation. C'est elle qui m'a rendu plus prudent que tous mes ennemis, c'est elle qui m'a rendu plus savant que tous mes maîtres ; car je suis sans cesse occupé à l'étudier et à la contempler. Elle ma rendu plus sage que les vieillards, parce que je m'applique à la garder. »

Si les effets que cette lumière produit dans les âmes sont si grands et si merveilleux, que peut-il y avoir de plus déplorable, comme nous l'avons dit au commencement, quel plus juste sujet de larmes, que de voir cette divine lumière si obstinément repoussée par le monde? Nous marchons encore dans les plus épaisses ténèbres. Quelle ignorance dans les enfants et dans les parents, quel étrange oubli de la sainte doctrine! Aussi quel aveuglement et quels instincts grossiers dans la majeure partie des chrétiens? Quelle est la chose au monde plus digne d'être apprise que la loi de Dieu, et quelle est celle qui est plus profondément oubliée? Quelle chose à la fois plus précieuse et moins estimée? Qui comprend la grandeur et l'étendue de l'obligation où nous sommes d'aimer et de servir notre Créateur? Qui connaît l'efficacité que les mystères de notre foi possèdent pour nous exciter à cet amour? qui conçoit la laideur et la malice du péché, au point de l'abhorrer par-dessus tout ce qu'on peut abhorrer sur la terre? qui assiste au redoutable sacrifice de nos autels et aux autres offices divins avec le respect qu'ils méritent? qui sanctifie les jours de fête avec la dévotion et le recueillement qu'ils devraient nous inspirer? Nous vivons comme des hommes dont un charme aurait détruit les facultés, aveugles au milieu de tant de lumières, insensibles parmi des mystères aussi touchants, ingrats à l'égard de tant de bienfaits, nous roidissant contre tant de coups qui nous frappent, demeurant sourds à tant de voix qui nous avertissent, froids et glacés au milieu des célestes ardeurs et des éclats fulgurants de la charité divine! Si nous savons quelque chose des commandements de Dieu et de la doctrine chrétienne, c'est pour notre âme un aliment sans goût, une chose à laquelle nous n'attachons ni sentiment ni pensée. On peut dire dès lors que nous savons les noms des choses, plutôt que nous n'en connaissons le fond, les titres des mystères chrétiens, et non ces mystères eux-mêmes.

Parmi les remèdes qu'on peut indiquer pour guérir une telle ignorance, le premier, le principal sans nul doute, c'est la lecture assidue des livres qui renferment une doctrine saine et pure, dont les auteurs ne se jettent pas dans des questions subtiles et curieuses, mais traitent des sujets utiles et salutaires. Les saints Pères nous recommandent beaucoup de semblables lectures. Saint Jérôme écrivant à une vierge de la plus haute naissance, nommée Démetria, et d'une charité si grande qu'elle consacrait tout son patrimoine au soulagement des pauvres, lui conseille avant tout la lecture des bons livres. « Semez dans la bonne terre de votre cœur, lui dit-il, la parole de Dieu comme une heureuse semence, de telle sorte que le fruit se manifeste ensuite dans les œuvres de la vie. » Et après un grand nombre d'autres instructions qu'il lui donne dans la même lettre, au moment de la terminer, il veut, dit-il, que la fin réponde au commencement, et il insiste de nouveau sur la nécessité des bonnes lectures. Sainte Paule, à qui sa tendre dévotion faisait pour ainsi dire verser des larmes continuelles, reçoit de lui le conseil de faire effort pour tempérer ces larmes, et cela de peur que sa vue ne s'affaiblisse et qu'elle ne se trouve ainsi dans l'impossibilité de vaquer à l'exercice de la lecture. En demandant à un ami quelques bons livres, le même saint lui donne pour raison de son désir, que la vraie nourriture de l'âme est de méditer la loi du Seigneur le jour et la nuit. Saint Bernard écrivant à sa sœur, lui recommande instamment le même exercice, et se plaît à lui en énumérer les heureux effets et les fruits abondants.

Mais il y a quelque chose de plus frappant encore : c'est que l'apôtre saint Paul conseille à son disciple Timothée, que l'Esprit-Saint avait déjà rempli de ses grâces, de s'appliquer à la lecture des livres saints, en attendant que l'Apôtre se rende auprès de lui. Timothée avait appris les divines Ecritures déjà dès son enfance.

Il y a peut-être quelque chose de supérieur à tous ces témoignages, et qui semble devoir agir avec plus d'efficacité sur un entendement quelconque : c'est la volonté même de Dieu exprimée par la bouche de Moïse. Celui-ci, après avoir proposé et manifesté au peuple la loi du Seigneur, ajoute : « Ces paroles que je vous transmets en ce jour, demeureront gravées dans votre cœur ; vous les enseignerez à vos enfants; vous y penserez en entrant dans votre maison, en marchant dans les chemins, en vous couchant et en vous levant. Vous les lierez comme un signe à votre main, vous les porterez comme un mouvant tableau devant vos yeux. Vous les écrirez sur le seuil et sur les poteaux de la porte de vos maisons. » *Deut.* VI, 6 et seq. Je ne sais s'il pourrait y avoir des paroles plus significatives et plus pressantes pour recommander à l'homme l'étude et la méditation de la divine loi.

Comme si cela ne suffisait pas encore, un peu plus loin dans le même livre, cap. XI, le saint législateur renouvelle la même recommandation, et dans les mêmes termes, chose qui se voit rarement dans l'Ecriture ; tant cet homme divin, cet homme qui s'entretenait avec Dieu face à face, avait à cœur de graver profondément dans le nôtre la nécessité d'avoir toujours présente à l'esprit la loi de Dieu. C'est qu'il savait bien à quel point nous sommes obligés de nous appliquer à cette étude, et les inestimables avantages qui doivent en résulter pour nous. Or qui ne voit aisément combien la lecture des bons livres peut aider à cette continuelle méditation que nous demande ce grand prophète? Sous différentes formes et par diverses voies, ces livres traitent constamment de l'excellence et de la beauté de la loi divine, et du devoir qui nous incombe de l'accomplir. Sans la doctrine que l'on puise dans les bonnes lectures, quel fondement, quel appui donner à la méditation? La lecture et la méditation sont tellement

unies qu'on peut les regarder comme deux sœurs inséparables : l'une procure et présente les aliments spirituels, l'autre les triture, les digère et les fait passer au sein de l'âme.

Pour établir de plus en plus cette vérité, je pourrais ajouter à ce qui a été dit l'exemple d'un grand nombre de personnes qui, à ma connaissance, ont trouvé dans la lecture des bons livres le principe et le mobile d'un heureux changement de vie, exemples auxquels il me serait aisé d'en joindre un grand nombre d'autres, pour les avoir lus ou entendu raconter. Plusieurs de ceux qui ont ainsi changé de vie, ont fait ensuite de tels progrès dans la vertu, se sont élevés à un si haut degré de sainteté, qu'on les a vu fonder de pieuses congrégations ou même des ordres religieux, afin de ménager à d'autres le moyen de se sauver à leur exemple.

C'est ce qu'avait très-bien compris Henri VIII, roi d'Angleterre. Voulant attirer à ses erreurs quelques religieux, disciples de saint Bruno, et voyant que, malgré les persécutions qu'il leur avait fait subir, il ne pouvait les ébranler, il donna l'ordre alors qu'on leur enlevât tous les livres ayant la religion pour objet. Le tyran était persuadé qu'une fois dépouillés de ces armes, les religieux ne résisteraient pas longtemps à ses efforts. Cela nous montre clairement quelle est la puissance des bonnes lectures, combien les bons livres sont des armes précieuses, pour nous défendre contre les attaques de l'hérésie. Cet habile ennemi de la religion nous donne en cela une leçon qu'il est aisé de comprendre.

Si tel est néanmoins, comme nous ne saurions en douter, la puissance de ces armes, pourquoi ne travaillerions-nous pas à en pourvoir le peuple chrétien ? Nous voyons que l'un des grands artifices employés par les hérésies de notre temps pour pervertir les hommes, a été de répandre de toute part des livres remplis de leurs blasphèmes. Si le mensonge, s'enveloppant d'artificieuses paroles, a tant de force pour séduire et tromper, quelle ne sera

pas la force de la vérité pour ramener ou retenir les hommes dans le bien ; quand elle est expliquée d'une manière nette et précise, présentée sous des formes pures et attrayantes? Car enfin la vérité est par elle-même incomparablement plus forte que l'erreur. Si de plus les hérétiques se montrent si zélés pour mettre en œuvre un semblable moyen quand il s'agit de perdre les âmes, comment se ferait-il que nous n'eussions pas de notre côté encore plus d'ardeur et de zèle à user des mêmes moyens pour les sauver?

Ce que nous venons de dire suffit et au delà, j'ose le croire, pour bien établir ce que nous nous étions proposé ; je désire néanmoins aller plus loin dans cette voie, en prouvant par la nécessité des devoirs qui s'attachent à la vie chrétienne, la nécessité où nous sommes de posséder une véritable instruction religieuse. Une telle considération m'a paru surtout nécessaire pour répondre à certaines personnes, dont la parole ne manque pas de gravité, et qui repoussent même les bons livres écrits en langue vulgaire pour l'usage de ceux qui ne connaissent pas le latin. Ces personnes ont raison dans un sens, mais non dans un autre. Elles ont raison si elles entendent par là qu'on ne doit pas écrire en langue vulgaire des choses trop élevées ou trop obscures, ni faire connaître les erreurs des hérétiques, alors même que c'est pour les réfuter, ni traiter enfin des questions purement théologiques ou d'autres matières analogues. Saint Augustin ne veut pas même qu'on en parle dans les sermons destinés au peuple; moins encore faut-il donc écrire dans la langue du peuple ce qu'il ne convient pas de lui prêcher. Cela s'accorde parfaitement avec la leçon que le grand Apôtre donne à son disciple Timothée, II *Tim.* III ; car il veut que, laissant de côté les questions obscures et difficiles, il enseigne la doctrine seule qui peut édifier. Il y a pareillement des

livres de l'Ecriture qu'il ne convient pas de traduire en langue vulgaire, par la raison qu'ils renferment un grand nombre de choses qui ne sauraient être présentées sans explication. Sous ce rapport donc, nous pouvons donner raison à ceux qui se déclarent contre les livres écrits en langue vulgaire. Mais vouloir qu'il n'y ait ainsi de livres d'aucune sorte, prétendre exclure ceux qui ont pour objet de nous enseigner à vivre conformément à la religion chrétienne, c'est-à-dire à la profession et aux vœux de notre baptême, je le regarde comme aussi peu rationnel que d'obliger un homme à la vie monastique, sans vouloir qu'il en lise ou qu'il en connaisse les statuts et les règles; car enfin le chrétien n'est pas moins obligé par sa première profession religieuse, que le moine ne l'est par la seconde; et autant celui-ci serait coupable en négligeant d'apprendre les lois sous lesquelles il s'engage, autant le serait un simple chrétien qui ne s'instruirait pas des lois du christianisme, la première de toutes les professions religieuses assurément, la condition et la base de toutes les autres.

Bien que les exemples et les témoignages de l'Ecriture sainte en faveur de la vérité que nous soutenons, la prouvent d'une manière surabondante, il ne me paraît pas inutile de la démontrer encore par la nature même des choses et la lumière qui s'en dégage à nos yeux. Et d'abord, un homme qui désire réellement et de tout cœur être chrétien, non par la foi toute seule, mais par une vie et des mœurs conformes à cette foi, doit connaître avant tout les divers articles qui la constituent ou les différentes vérités qu'elle enseigne, et il doit les connaître d'une manière explicite et distincte, non en s'en rapportant simplement à la foi des hommes chargés d'instruire les autres. Il ne suffit donc pas évidemment de réciter les paroles du Symbole, sans y attacher aucun sens et comme un perroquet pourrait les dire; il faut encore les comprendre. On pourrait aisément sans cela se former des idées

ou des sentiments étrangers à la foi qu'on professe, comme saint Augustin le rapporte d'Alipius, son intime ami, *Conf.* VII, 19. Avant que le mystère de l'Incarnation lui eût été développé, Alipius pensait en lui-même que le Sauveur n'avait pris de notre humanité que le corps seul, et que le Verbe divin lui tenait lieu de l'âme. Quand il s'agit également du mystère de la sainte Trinité, il faut que le chrétien en entendant ces noms de Père et de Fils dans l'exposition de ces mystères, n'aille pas s'imaginer qu'il y ait là quelque chose de corporel; car la génération divine est toute spirituelle, bien que parfaitement naturelle. Il faut qu'il sache en outre que l'esprit humain ne doit pas scruter ce mystère, mais seulement le croire et l'adorer, considérant en cela, d'une part, la majesté suprême de cette substance infinie, par là même ineffable, incompréhensible, et, d'autre part, la faiblesse et le peu d'étendue d'une intelligence créée, laquelle n'est par rapport à la grandeur des choses divines que comme l'œil de l'oiseau des nuits pour contempler la lumière du soleil, selon une comparaison employée par les philosophes. Voilà ce dont un chrétien doit avant tout être persuadé, pour ne pas arguer de son défaut d'entendement, ou de ce qu'il ne comprend pas, afin de se dispenser de croire. Il faut qu'il sache enfin que ce mystère, bien que supérieur à toutes les lumières de notre raison, ne leur est pas néanmoins contraire, n'implique pas contradiction, comme des hommes ignorants et simples l'ont quelquefois imaginé. Nouvelle preuve de la nécessité où nous sommes de recevoir une instruction solide qui puisse dissiper toutes ces ignorances et toutes ces erreurs dans des matières aussi graves.

Outre les divins mystères, le chrétien est encore obligé de savoir les commandements, ceux que Dieu lui-même nous a imposés et ceux qui nous ont été faits par l'Eglise; car c'est en cela que consiste la loi selon laquelle nous devons vivre. Une instruction préa-

lable et fondamentale, c'est encore qu'on viole les commandements, non-seulement par les actes, mais aussi par la pensée toute seule, c'est-à-dire par un consentement intérieur donné à une action mauvaise. Le chrétien doit savoir de plus que le mauvais desir conçu par la volonté, avec l'intention positive du mal, n'est pas toujours nécessaire pour constituer un péché mortel, quand il y a matière à un tel péché, mais qu'il suffit pour cela du plaisir que l'on goûte dans la simple pensée du mal, sans avoir même l'intention de l'accomplir; et c'est là ce que les théologiens appellent délectation morose.

Il existe pour le chrétien une obligation qui doit être spécialement présente à son esprit, c'est l'obligation de se confesser au moins une fois dans l'année; ce qui ne prouve pas que pour vivre d'une manière religieuse il ne faille avoir recours à la confession fréquente. Pour que la confession soit utile, on doit savoir examiner sa conscience en parcourant dans ce but les commandements et les péchés, afin de voir en quoi l'on a failli soit par œuvres, soit en paroles, soit en pensées; tout cela est nécessaire si l'on ne veut pas ressembler à ces hommes grossiers, qui se tenant aux pieds de leur confesseur, savent à peine accuser une faute au bout d'une année, quand ils en ont malheureusement commis un si grand nombre.

Connaître la nécessité de la confession et savoir confesser ses péchés sont des choses bien nécessaires sans doute, mais insuffisantes sans le repentir et la douleur de ces mêmes péchés. Or, afin de pouvoir exciter ce sentiment dans notre cœur, il faut nécessairement connaître la laideur du péché, le mal qu'il fait, les ruines morales qu'il accumule et le misérable état où il laisse l'âme qui s'en est rendue coupable; il faut surtout savoir à quel point il outrage la majesté de Dieu, de qui nous avons cependant reçu tant de bienfaits, bienfaits dont nous abusons contre

lui-même. Quoique la contrition soit un don spécial de la bonté divine, Dieu n'a coutume de l'accorder qu'à ceux qui s'y disposent de leur côté et qui font tout ce qui dépend d'eux pour l'obtenir. Et comme à la contrition appartient le ferme propos de ne plus pécher, que c'en est même là une partie intégrante, comme en outre la rechute dans le péché, quand elle est prompte et facile, est ordinairement le signe d'un faible repentir, il importe que les enfants de l'Église connaissent les remèdes et les précautions qu'ils doivent prendre pour éviter la rechute. Ces moyens consistent surtout dans la fuite des occasions, l'exercice de la prière, la fréquentation des sacrements, la lecture des bons livres, la tempérance dans le boire et le manger, la vigilance enfin à exercer sur tous ses sens, spécialement sur la langue, instrument habituel de tant de fautes; bien qu'il ne soit pas moins nécessaire de veiller sur ses yeux, par où la mort entre si souvent dans les âmes.

Mais il est un conseil qui semble encore plus important et plus nécessaire, c'est de repousser avec autant de promptitude que de vigueur les mauvaises pensées et les impressions dangereuses, employant à cela le souvenir de la passion du Sauveur, et les autres pieuses considérations appropriées à ce but. Prétendre, en effet, mener une vie vertueuse dans un monde aussi pervers, où se rencontrent à chaque pas tant d'occasions de pécher, revêtus que nous sommes d'ailleurs d'une chair corrompue et sans cesse inclinée vers le mal, entourés d'un si grand nombre de démons, quelquefois assaillis par des hommes qui nous font même une guerre plus cruelle, prétendre se maintenir dans le bien, au milieu de tant de luttes et de dangers, sans avoir recours à ces sages précautions en même temps qu'aux armes spirituelles, c'est vouloir monter au ciel sans échelle. C'est parce qu'on néglige ces moyens que nous voyons si peu d'hommes vivre sans commettre

de péché mortel. Mais toutes ces choses, quel plus sûr moyen de les apprendre et de les graver profondément dans notre pensée, que de les lire dans les livres où elles sont clairement et solidement exposées?

Et quand il s'agit de la sainte communion, le chrétien pourrait-il puiser ailleurs des lumières plus abondantes sur la dignité du sacrement et la grandeur du bienfait, sur la souveraine Majesté de Celui qui se cache sous les voiles eucharistiques? Comment pourrait-il mieux se pénétrer de la nécessité où il est d'approcher de ces divins mystères avec un profond sentiment de crainte et de respect, avec une conscience pure, avec une humilité absolue, s'abîmant pour ainsi dire dans son propre néant, à la vue du Maître de l'univers prêt à descendre dans l'étroite et pauvre demeure de son cœur, afin d'y répandre les trésors de la grâce, toutes les consolations et toutes les joies de l'âme? Communier sans les dispositions voulues, c'est, selon l'expression de l'Apôtre, manger et boire sa propre condamnation. Et n'est-il pas à craindre qu'il n'en soit ainsi maintenant d'un grand nombre de personnes, puisque nous les voyons communier sans qu'il y ait jamais d'amendement notable dans leur vie?

Un devoir essentiel du chrétien, c'est encore la prière, devoir qui nous est si souvent et si instamment recommandé par les saintes Écritures. Par la prière nous demandons à notre Seigneur qu'il nous vienne en aide dans toutes nos nécessités, soit corporelles soit spirituelles, innombrables, hélas! les unes et les autres. Et pour que notre prière soit efficace, ne faut-il pas savoir quelles sont les qualités dont elle doit être revêtue, les vertus qui doivent l'accompagner, et dont les principales sont, pour le dire en passant, l'attention, la dévotion, l'humilité, la persévérance, et par-dessus tout une confiance pleine et entière, conformément à cette parole du Sauveur : « Quoi que ce soit que vous demandiez

dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et cela vous sera donné. » *Marc.* XI, 24. A la prière, l'Apôtre veut que nous joignions l'action de grâces pour les bienfaits reçus. C'est là le sacrifice de louanges que Dieu nous demande avec tant d'instance par la bouche du Prophète Royal, *Psalm.* XLIX. Mais comment un chrétien pourra-t-il s'acquitter de ce devoir avec la dévotion et la reconnaissance qui doivent l'animer, s'il ne sait ni le nombre ni la grandeur des bienfaits qu'il a reçus de Dieu?

Ajoutons à cela qu'il y a dans la vie des tentations inévitables, puisque, selon la parole de Job, la vie tout entière de l'homme est une tentation perpétuelle. Le Prince des Apôtres dit : « Le diable, notre ennemi, tourne sans cesse autour de nous comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un qu'il puisse dévorer. » 1 *Petr.* V, 8. L'apôtre saint Paul, *Ephes.* VI, renchérit encore sur le pouvoir et l'action de ce terrible ennemi, et il nous pourvoit de diverses armes spirituelles qui nous mettent en état de lui résister et de le vaincre.

Cet ennemi possède néanmoins un nombre comme infini de moyens et d'artifices pour nous attaquer : tantôt il jette dans notre esprit des paroles de blasphème, ou des pensées contraires à la foi, tantôt il nous tente de haine, de colère, de vengeance; souvent il excite les passions et les grossiers appétits des sens; parfois aussi il procède avec dissimulation, ayant soin d'enduire de miel les bords du vase où il nous donne le poison à boire, c'est-à-dire en nous présentant le vice sous le masque de la vertu. Si donc le chrétien n'est pas prévenu de tous ces écueils et de tous ces bas-fonds, qui recèlent tant de dangers pour le fragile vaisseau de l'innocence; s'il ne sait pas, d'une manière au moins suffisante, les moyens qu'il faut adopter pour s'y soustraire, que peut-il espérer si ce n'est d'aller à chaque instant se heurter contre les obstacles, et de sombrer enfin dans l'abîme du péché?

Cette vie mortelle est une mer semée d'écueils, où nous naviguons parmi des vents contraires; ils semblent nous seconder quelquefois, le plus souvent ils déchaînent les orages. J'entends exprimer par là ces alternatives de prospérité et d'adversité qui se partagent notre existence. La prospérité nous enorgueillit, remplit notre âme de vaines pensées, nous faisant oublier celle de Dieu. Les effets de l'adversité peuvent varier selon sa nature et notre caractère; elle nous pousse à l'impatience ou au découragement, à une tristesse sans bornes ou à une révolte insensée contre Dieu, ou même à des désirs de vengeance contre le prochain.

Lors donc qu'un homme aspire à être vraiment chrétien, ne doit-il pas être instruit et prévenu durant la paix, des fatigues et des périls qui l'attendent dans la guerre? Comment pourra-t-il autrement avoir quelque chance de salut et de victoire? Je le demande aussi, où trouvera-t-il mieux cette instruction salutaire, tous ces moyens dont il doit se prémunir, que dans les livres où respire la bonne doctrine et qui ont pour objet de former l'homme à cette milice spirituelle?

Quatre vertus sont principalement nécessaires à l'homme qui veut s'acheminer du côté du ciel : l'amour de Dieu, l'horreur du péché, l'espérance dans la miséricorde de Dieu et la crainte de sa justice. Ces vertus résument en elles tous les moyens de salut. On les nomme affectives, parce qu'elles consistent dans les mouvements et les affections de la volonté. Mais comme la volonté est une puissance aveugle, qui ne se meut vers son objet qu'autant que l'intelligence lui en fournit les motifs, il suit de là qu'il est nécessaire au chrétien de bien connaître ce qui peut le mouvoir et l'exciter vers chacune de ces vertus. En effet, quoiqu'elles soient divinement infuses dans l'âme des justes, l'homme ne doit pas négliger de les cultiver autant qu'il le peut, ni laisser tout à

Dieu ; et la force dont il a besoin, il la puisera dans des considérations appropriées à ce but. Or, comme c'est là un sujet tellement vaste qu'il n'est pas facile de l'embrasser ou de s'y reconnaître, c'est un grand avantage pour le chrétien de posséder devers soi un certain nombre d'idées, quelques considérations propres à chacune des vertus dont il s'agit. Et c'est dans les bons livres, dans les livres solides et substantiels, que nous trouverons une instruction aussi nécessaire.

Quelqu'un dira peut-être, en reportant un regard sur tout ce qui a été dit, que c'est là beaucoup exiger. Voici ma réponse : Quand on juge que pour être chrétien il suffit de la foi toute seule, et qu'on ne doit en aucune manière s'occuper de la vie, je comprends un tel sentiment, mais si l'on veut être chrétien par la pureté de la conscience, par l'horreur et la fuite de tout péché mortel, on ne trouvera pas assurément que j'en ai trop dit; l'expérience des dangers, des tentations et des occasions que l'on rencontre dans le monde nous fait voir, au contraire, que ce qui a été dit est encore peu de chose ; et savez-vous pourquoi? c'est que le chemin qui va de la terre au ciel n'est pas lui-même peu de chose. Rien de ce qui a été dit n'est donc superflu, tout est nécessaire pour nous communiquer un élan en rapport avec la sublimité de notre but.

Mais, en m'accordant même que tout cela soit nécessaire, on dira peut-être que les sermons et les instructions ordinaires que les chrétiens entendent à l'église suffisent pour cela, et qu'il n'est pas nécessaire d'avoir recours à la lecture des bons livres. A cela je réponds, premièrement qu'il y a beaucoup d'endroits où l'on manque de sermons ; et, si les sermons quand ils sont fréquents perdent beaucoup de leur attrait, et par là même de leur utilité, selon la remarque de saint Grégoire, *Moral.* VI, 24, ils produisent

peu de bien quand ils sont trop rares. En second lieu, les prédicateurs ne descendent pas pour l'ordinaire dans les particularités que nous venons d'indiquer, le plus souvent ils ne parlent des vertus que d'une manière générale ; et, il faut le reconnaître, la morale présentée ainsi sous un point de vue général, n'est pas d'un très-grand avantage. Ajoutons à cela qu'il y a beaucoup de sermons plutôt faits pour exercer la patience des auditeurs que pour les édifier et les instruire.

D'autres diront que la lecture des bons livres peut devenir une source de désaffection et d'éloignement pour les instructions de l'Eglise. Mais il est bien aisé de répondre que la saine doctrine renfermée dans les livres, loin de nous faire mépriser la parole de Dieu, nous apprend à l'estimer chaque jour davantage. Et si quelqu'un pouvait de là concevoir un tel mépris, ce serait la faute de son orgueil, et non celle du livre qui lui fournit cette bonne doctrine. Or, parce qu'il y aurait quelques orgueilleux dans le monde, faut-il priver le grand nombre du bien qu'on doit trouver dans les bonnes lectures.

J'entends objecter aussi que de telles lectures ont pour effet de jeter certaines personnes dans les exercices de la spiritualité, à tel point que ce goût leur fait négliger le gouvernement de leurs maisons, celui de leurs familles, et les devoirs qu'elles ont à remplir à l'égard de leurs maris ou de leurs pères. Mais je réponds à cela que rien ne condamne plus hautement un semblable désordre que ne le fait la doctrine des bons livres; car nous y voyons à chaque instant que les choses d'obligation doivent passer avant celles de dévotion, que le précepte l'emporte sur le conseil, les devoirs nécessaires sur les actions laissées à notre libre volonté, ce que Dieu commande sur ce que l'homme peut se proposer dans un élan de ferveur. C'est donc à la personne et non à la doctrine qu'il faut attribuer le désordre dont on se plaint.

Il en est aussi qui prétendent que les lectures même bonnes sont pour quelques-uns une occasion d'erreur. Mais, nul ne l'ignore, il n'existe ici-bas aucune chose tellement bonne, tellement parfaite, que la perversité humaine ne trouve le secret d'en abuser. Quelle doctrine plus parfaite que celle des Evangiles et des Epîtres de saint Paul? Il n'y a jamais eu d'hérétiques cependant, il n'en existe pas à notre époque, qui n'aient la prétention de baser leurs erreurs sur une doctrine aussi excellente. De là vient que l'apôtre saint Pierre, parlant des Epîtres de saint Paul, avoue qu'il y a là des choses obscures et difficiles à comprendre, sur quoi certains hommes méchants ont pris pied pour enseigner l'erreur. Nous savons aussi, et par la même autorité, que les hérétiques abusent de toutes les divines Ecritures, faisant violence au texte pour le détourner dans leur sens, le falsifiant même, s'il le faut, pour le ployer au service de l'erreur.

En dehors même de ces objets sacrés, quelle est la chose sur la terre, pour nécessaire ou avantageuse qu'elle nous soit, à laquelle il ne fallût néanmoins renoncer, si l'on ne faisait attention qu'aux inconvénients qu'elle entraîne? Que les parents se gardent bien de marier leurs filles, puisque tant de femmes meurent dans le travail de l'enfantement, et plusieurs même de la main de leur propre mari. Qu'il n'y ait plus ni médecins ni remèdes, puisque les uns et les autres tuent souvent, au lieu de guérir. Qu'on détruise les épées et les armes de toute sorte, puisqu'elles servent chaque jour pour donner la mort à l'homme. C'est un mal de naviguer sur les mers, puisqu'il y a tant de naufrages où les hommes périssent avec leurs richesses. Il ne faut pas non plus qu'on étudie la théologie; car c'est par l'abus de cette science que tous les hérétiques cherchent à motiver et défendre leurs erreurs.

Mais que dire des choses de la terre, quand les choses célestes elles-mêmes ont leurs inconvénients? Qu'y a-t-il de plus néces-

saire que le soleil à la marche générale du monde ? Que de maladies cependant, que de morts le soleil n'a-t-il pas causées par sa chaleur excessive ? Faut-il même avoir recours à de tels exemples, lorsque nous voyons les méchants abuser de la miséricorde et de la bonté de Dieu, de la passion même de notre divin Sauveur, pour se rassurer dans le mal et demeurer dans l'état du péché, faisant tourner ainsi à leur perdition les plus grands moyens de salut que la religion nous fournisse.

A tout cela s'ajoute une considération qui mérite une attention particulière : Qu'y avait-il de plus fort et de plus décisif pour convaincre les esprits et les amener à la foi, que le miracle de la résurrection de Lazare, renfermé dans le tombeau depuis quatre jours, exhalant l'odeur de la pourriture ? Jésus-Christ le rappelle à la vie avec cette seule parole : Lazare, venez dehors ; et c'en fut assez, ni les liens de la mort, ni ceux qui attachaient les mains et les pieds de cet homme, ne purent le retenir dans le tombeau. Or, je le demande, pourrait-il y avoir un cœur assez obstiné pour ne pas être ébranlé à la vue d'un tel prodige, pour ne pas embrasser même la foi du Sauveur ? Mais, ô incompréhensible perversité du cœur humain, non-seulement une si frappante merveille ne suffit pas pour convaincre l'âme des pontifes et des pharisiens, mais ils prennent même occasion de là pour condamner à mort l'auteur d'un tel miracle ; et, non contents de cela, ils méditent en outre la mort de Lazare, parce que plusieurs à sa vue embrassaient la foi du Christ. Or, si la malice humaine est tellement grande qu'elle ait pu tirer de là un motif pour commettre une action aussi noire, comment pourrait-on arguer de l'abus que les méchants font des meilleures choses, du mal auquel ils les font servir, pour prétendre qu'il faut, pour ce motif, empêcher et détruire le bien ?

Nous disons tout cela pour bien inculquer ce principe, qu'il n'y

a rien en ce monde de tellement parfait qu'on ne puisse y trouver des inconvénients, mais des inconvénients occasionnés par la volonté perverse des hommes, et non par la nature même des choses. Serait-il donc raisonnable que le désordre et l'abus dont quelques-uns peuvent se rendre coupables, fissent supprimer au grand nombre, aux bons en particulier, les fruits de la bonne doctrine? Là-dessus nous avons l'enseignement parfaitement clair de notre divin Sauveur dans la parabole du bon grain et de l'ivraie, *Matth.* XIII; car il dit en cet endroit que les serviteurs du père de famille demandèrent à celui-ci s'il ne voulait pas qu'ils allassent arracher la mauvaise herbe afin qu'elle ne nuisît pas au bon grain; et le père de famille leur répondit de ne point y aller, de peur qu'en arrachant la mauvaise herbe il ne leur arrivât aussi d'arracher la bonne. Cette parabole nous fait encore voir que la condition des hommes vertueux est à bon droit entourée de tels privilèges, qu'on ne doit pas s'étonner des inconvénients qui peuvent résulter des choses qui ont pour objet de procurer leur bien.

Du reste, bien loin de fournir un aliment ou des prétextes à l'erreur, la saine doctrine est le meilleur moyen que nous puissions employer pour éclairer et confirmer notre foi. A ce sujet, je crois pouvoir rapporter une chose qui m'a été racontée par l'un des honorables membres du conseil général de l'Inquisition dans les Etats de sa majesté Portugaise; rien ne saurait mieux nous montrer le bien que peuvent faire les bonnes lectures, le mal que font les mauvaises. Voici donc le récit de ce grave personnage : Un homme vint un jour, de sa propre volonté, sans être dénoncé par personne, implorer la miséricorde du Saint-Office; il confessait qu'en se livrant à de mauvaises lectures il avait si complètement perdu la foi, qu'il ne regardait plus rien de vrai en delà du berceau et de la tombe. Mais plus tard, par une circonstance fortuite, ou plutôt par une disposition particulière de la divine pro-

vidence, il se remit à lire de bons livres; et s'adonnant de plus en plus à cette lecture, il eut le bonheur de sortir de l'aveuglement où il était plongé. C'est de cet aveuglement coupable qu'il demandait pardon, et il l'obtint sans peine. J'ai voulu consigner ici ce fait pour montrer surtout le fruit des bonnes lectures.

Un autre fait non moins vrai et non moins afférent à l'objet qui nous occupe, m'a été raconté par don Fernand Carillo, pendant qu'il était en ambassade auprès de notre cour. Il me disait donc qu'un maure captif, du nom d'Hamet, je crois, avait en son pouvoir un livre de prières et de méditations et se prenait souvent à le lire ; ce dont se riaient fort les serviteurs de la maison. Hamet, que lisez-vous donc là ? lui disaient-ils. — Laissez-moi faire, répondait le prisonnier. En persévérant dans cet exercice, il fut enfin éclairé de la même lumière qui brilla aux yeux de l'eunuque de la reine d'Ethiopie pendant qu'il s'en allait sur son char lisant le prophète Isaïe, *Act.* VIII. Comme lui il demanda le saint baptême et devint un fervent chrétien.

Tout ce que nous venons de dire, confirmé par ces deux exemples, nous fait voir clairement de quel secours est une instruction solide, non-seulement pour affermir la foi, mais encore pour consolider et développer une autre vertu quelconque. La conclusion de tout cela est que, lorsqu'il s'agit d'un conseil à donner ou d'une décision à prendre, il ne faut pas considérer ce qui peut arriver dans tel cas particulier, mais bien ce qui intéresse le commun des hommes ; car il ne serait pas raisonnable de les priver d'un bien à raison de l'abus que quelques-uns d'entre eux pourraient en faire. On ne regarde pas non plus à certains préjudices accidentels et restreints que les choses peuvent produire, du moment où les avantages en sont plus grands et plus nombreux. On navigue sur les mers, malgré les dangers qu'on y

court et les désastres qu'on y éprouve, parce qu'en définitive la navigation produit une plus grande somme de biens que de maux.

Mais je demande pardon à mon lecteur de l'avoir si longtemps retenu dans ces préliminaires. Il m'a semblé qu'il était bon de faire bien comprendre aux chrétiens l'utilité et la nécessité des bonnes lectures, afin qu'ils ne se laissent pas ébranler par les répugnances de ceux qui penchent vers un sentiment contraire. A quoi servirait tout ce que j'ai consacré de soins et d'efforts à écrire ce livre, s'il était inutile ou dangereux de lire les bonnes choses dès lors qu'elles sont écrites en langue vulgaire ? Ce prologue, d'ailleurs, comme celui que saint Jérôme a mis à la tête de sa traduction des saintes Ecritures, pourra servir de défense, non-seulement à ce livre, mais encore à tous ceux que d'autres auteurs ont faits dans le même genre.

LA

GUIDE DES PÉCHEURS.

LIVRE PREMIER

CONTENANT UNE AMPLE EXHORTATION A LA PRATIQUE DE LA VERTU ET A L'OBSERVATION DES DIVINS COMMANDEMENTS.

PREMIÈRE PARTIE.

DES MOTIFS SUPÉRIEURS QUE NOUS AVONS DE PRATIQUER LA VERTU.

CHAPITRE PREMIER.

Du premier motif que nous avons de pratiquer la vertu et de servir Dieu, à savoir, que Dieu soit ce qu'il est, où l'on traite dès lors des perfections divines.

I.

Deux choses principalement ont coutume, lecteur chrétien, d'exciter et de mouvoir les volontés humaines vers un honnête labeur : L'obligation rigoureuse où l'on est de l'entreprendre ; les heureux résultats qu'on en attend. Aussi tous les sages s'accordent-ils à proclamer que tel doit être avant tout l'objet de notre science. L'honnête et l'utile sont les deux grands ressorts de notre volonté ; c'est là ce qui la pousse dans toutes ses déterminations. Si nous comparons maintenant ces deux choses entre elles, nous voyons que l'utile est communément plus désiré, mais que l'honnête, le juste, a de soi plus de puissance. Nul avantage, en effet, dans ce monde, que l'on puisse égaler à l'excellence de la vertu ; comme aussi n'y a-t-il pas de perte, pour grande qu'elle soit, que l'homme sage ne doive accepter, plutôt que de tomber dans un

vice quelconque. Cela est enseigné par Aristote lui-même. Notre but étant donc, dans ce livre, d'offrir à l'attention et à l'affection des hommes, la merveilleuse beauté de la vertu, nous croyons devoir commencer par ce qu'il y a de principal, c'est-à-dire par leur bien faire connaître l'obligation où nous sommes de l'aimer, et cela à raison de l'amour même que nous devons à Dieu; car, Dieu étant la bonté par essence, on ne saurait rien imaginer qui lui soit plus agréable que la vertu, rien qu'il nous ordonne ou nous demande d'une manière plus pressante. Examinons donc dès l'abord, avec tout le soin dont nous serons capables, les titres auxquels ce souverain Seigneur exige de nous un aussi légitime tribut.

Mais comme le nombre en est trop grand, comme ils sont même vraiment innombrables, nous n'en présenterons que six parmi les principaux, et de chacun de ces titres il résultera que l'homme doit à Dieu en toute justice tout ce qu'il peut et tout ce qu'il est, sans exception aucune. Le premier et le plus grand, celui aussi qu'il est le moins facile d'exposer, c'est l'être divin lui-même, c'est que Dieu soit ce qu'il est. Dans un tel sujet rentre la grandeur de sa majesté et de toutes ses perfections : l'incompréhensible étendue de sa bonté, de sa miséricorde, de sa justice, de sa sagesse, de sa puissance, de son élévation, de sa beauté, de son immutabilité, de sa vérité, de sa bienfaisance, de sa béatitude, de sa majesté, et des autres immenses richesses et perfections infinies que renferme son être. Elles sont telles, dit un Docteur, qu'en supposant que le monde entier pût être rempli de livres, que toutes les créatures fussent autant d'écrivains, et que toute l'eau de la mer fût changée en encre, les livres auraient rempli l'univers, les écrivains seraient à bout de force et la mer aurait été épuisée, avant qu'une seule des perfections divines eût été expliquée telle qu'elle est. Et ce même Docteur ajoute : Si Dieu créait un nouvel homme dont le cœur aurait la grandeur et la capacité de tous les cœurs du monde, et si ce cœur venait à être frappé de l'une de ces divines perfections, comme d'un trait de lumière insolite et inattendu, il courrait grand danger de défaillir et d'être comme absorbé par l'immensité du bonheur et de la joie où il se trouverait plongé, si Dieu ne le soutenait par une faveur toute spéciale.

Voilà donc la première et la principale raison pour laquelle nous devons aimer et servir ce Maître suprême, en obéissant à sa loi. Et cela est tellement vrai que les Philosophes épicuriens eux-mêmes, ces destructeurs de toute philosophie, puisqu'ils nient la divine providence et l'immortalité de l'âme, maintiennent néanmoins la religion, ou le culte que nous devons à Dieu. Ce qu'il y a de certain c'est que Cicéron, dans son traité *de la Nature des Dieux,* fait parler un de ces philosophes, qui reconnaît et prouve par de solides arguments que Dieu existe, proclamant en outre la grandeur et la souveraineté de ses perfections admirables; d'où il conclut que Dieu mérite d'être adoré et vénéré, que c'est là un devoir résultant de l'excellence même de la nature divine, indépendamment de tous les autres titres qu'elle peut avoir à nos adorations. Car enfin, si nous respectons et vénérons un roi, alors même qu'il est en dehors de son royaume et que nous ne lui sommes redevables d'aucun bienfait, mais uniquement à cause de la dignité de sa personne royale, combien plus n'avons-nous pas un semblable devoir à remplir envers celui qui, selon l'expression de saint Jean, *Apoc.* XIX, 16, porte écrit sur ses vêtements et sur sa cuisse : « Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs. »

C'est lui qui tient sur trois doigts l'immensité du globe, *Isa.* XL, 12. Tous les êtres sont en son pouvoir, il en dispose à son gré; il donne aux cieux leur mouvement, aux temps leur succession; il modifie les éléments, distribue les eaux sur la terre, produit les vents, engendre toutes les choses, exerce son influence sur les astres; et, comme Roi et Seigneur de l'univers, il soutient et nourrit toutes les créatures. Mais ce qui fait encore mieux ressortir l'incomparable supériorité de cette puissance, c'est qu'elle n'est acquise ni par élection, ni par héritage; c'est un droit inhérent à la nature. Ainsi, de même qu'un homme, par exemple, l'emporte sur une fourmi, de même la substance divine l'emporte tellement sur toutes les substances créées que l'univers entier est à peine devant elle comme une pauvre petite fourmi. Or, si cette vérité a été reconnue et proclamée par un philosophe si extravagant dans ses pensées et si peu digne du nom de philosophe, combien plus ne doit-elle pas être manifestée par la philosophie chrétienne? Celle-

ci nous enseigne, en effet, que parmi les innombrables titres par lesquels nous sommes obligés de servir Dieu, c'est là le plus grand, et que seul, en supposant que tous les autres viendraient à disparaître, il oblige l'homme à se dévouer entièrement à l'amour et au service de Dieu, aurait-il un nombre infini de cœurs et de corps à lui consacrer. C'est ce que tous les saints se sont constamment efforcés d'accomplir. Leur amour était si pur et si désintéressé, que saint Bernard a pu dire : « L'amour vrai, l'amour parfait, ni ne puise de forces dans la confiance, ni n'a rien à souffrir du sentiment opposé. « *Super. Cant.* serm. LXXXIII. » Voulant dire par là que le véritable amour ne s'applique pas à servir Dieu en vue de la récompense qu'il peut en espérer, et qu'il ne s'écarterait pas de ce devoir alors même qu'il saurait n'avoir rien à en attendre ; car ce qui le meut en cela, ce n'est pas son intérêt propre, c'est la pure affection due à la Bonté infinie.

Quoique ce titre néanmoins soit de tous le plus obligatoire, c'est celui qui agit avec le moins de force sur les hommes imparfaits. D'une part, leur intéret propre agit d'autant plus sur des hommes de ce caractère, que l'amour de soi conserve en eux de plus profondes racines ; d'autre part, étant encore ignorants et novices dans les choses de Dieu, ils ne sauraient s'élever à la pensée de sa grandeur et de sa beauté souveraines, c'est-à-dire toujours de son infinie bonté. S'ils pouvaient avoir de cet attribut divin une notion plus complète, sa splendeur ravirait leur ame à tel point qu'ils y trouveraient la satisfaction de tous leurs sentiments, et ne chercheraient pas autre chose.

Il ne sera donc pas hors de propos de leur fournir ici quelques lumières, pour qu'ils puissent mieux connaître la grandeur et la dignité du Maître qu'ils doivent servir. Ces lumières, nous les emprunterons au grand théologien saint Denis. Il ne se propose pas autre chose dans sa théologie mystique, que de nous faire bien sentir la différence qui existe entre l'Etre divin et un être créé quelconque. Pour nous conduire à la connaissance de Dieu, il nous enseigne d'abord à détourner les yeux des qualités ou perfections de toutes les créatures, afin que nous ne soyons pas tentés de mesurer sur elles les perfections du Créateur. Laissant donc ici-bas toutes les

choses créées, il nous élève à la contemplation d'un Etre au-dessus de tout être, d'une substance au-dessus de toute substance, d'une lumière au-dessus de toute lumière, ou plutôt devant laquelle toute lumière n'est que ténèbres, d'une beauté au-dessus de toute beauté, en comparaison de laquelle toute beauté n'est que laideur. C'est ce que nous représente cette obscurité dans laquelle Moïse entra pour parler avec Dieu, obscurité qui cachait à sa vue tout ce qui n'était pas Dieu même, afin qu'il fût mieux en état de connaître cette grandeur suprême. C'est encore ce qui nous est exprimé par l'action d'Elie se couvrant les yeux de son manteau, quand il vit passer devant lui la gloire du Seigneur, III *Reg.* XIX, 13. L'homme, en effet, doit fermer les yeux à toutes les choses de la terre, s'il veut contempler la gloire de Dieu, celles-là n'ayant aucune proportion avec ce bien suprême.

Cette vérité brille à nos yeux d'un plus vif éclat, si nous considérons avec plus d'attention l'extrême différence qui existe entre cet être incréé et tous les autres êtres, entre le Créateur et les créatures. Celles-ci ont toutes sans exception un commencement, et peuvent aussi dès lors avoir une fin, tandis qu'il n'est ni commencement ni fin pour cet être éternel. Les créatures reconnaissent toutes un être qui leur est supérieur, elles sont placées dans un état de dépendance ; tandis que rien n'est supérieur à Dieu, il ne dépend de rien. Elles sont toutes sujettes au changement ; il est à jamais immuable. Elles admettent toutes une certaine composition de parties, chacune à sa manière ; il est l'Etre souverainement un et simple ; car s'il était composé de diverses parties, il aurait au dessus de lui et avant lui le principe même de cette composition, ce qui est absolument impossible. Elles peuvent toutes être plus qu'elles ne sont, posséder plus qu'elles ne possèdent, savoir plus qu'elles ne savent ; pour lui, il ne peut ni être plus qu'il n'est, puisque tout être est en lui, ni posséder plus qu'il ne possède, puisqu'il est le trésor même où sont renfermés tous les biens, ni savoir plus qu'il ne sait, puisque sa science est infinie et que tout est présent à son éternité. C'est pour cela qu'Aristote le nomme un acte pur, ce qui veut dire la perfection suprême, la perfection à laquelle il est impossible de rien ajouter, et dans laquelle on ne

saurait concevoir un défaut quelconque. Toutes les créatures militent en quelque sorte sous la bannière du mouvement; pressées par le besoin et l'indigence, il faut bien qu'elles se meuvent pour aller à la recherche de ce qui leur manque ; mais lui n'a nul besoin de se mouvoir, puisque rien ne lui manque, et qu'il est présent en tout lieu. Comme dans tous les autres êtres il y a diversité de parties, ces parties peuvent se distinguer les unes des autres; mais comme il est la simplicité absolue, on ne saurait établir en lui une telle distinction; de telle sorte que son être est son essence même, son essence est sa puissance, sa puissance est son amour, son amour est sa volonté, sa volonté est son entendement; le sujet de son entendement en est aussi l'objet, c'est-à-dire toujours son être même : et son être est sa science, sa science est sa bonté, sa bonté est sa justice, sa justice est sa miséricorde, car, bien que ces deux derniers attributs se manifestent par des effets contraires, le châtiment et le pardon, ils ne sont réellement en lui qu'une seule et même chose, sa justice est au fond sa miséricorde même, et réciproquement sa miséricorde est sa justice.

Il comprend ainsi des œuvres et des perfections qui semblent opposées entres elles et qu'on ne saurait jamais assez admirer, comme le remarque saint Augustin, *Medit.* cap. 19. C'est un Dieu caché profondément et parfaitement présent partout; il est la force et la beauté par excellence, immuable et incompréhensible, en dehors de tout lieu et remplissant tous les lieux de l'univers, invisible et se manifestant à toute créature, produisant tous les mouvements sans en éprouver aucun lui-même, agissant toujours sans jamais sortir de son repos ; il remplit tout et n'est circonscrit par rien ; il pourvoit à tout et rien ne le distrait de lui-même ; il est grand sans qu'il y ait en lui de quantité, et dès lors il est immense ; il est bon sans posséder de qualité, par la raison qu'il est la bonté essentielle et souveraine; on peut même dire que nul n'est bon si ce n'est lui, *Matth.* XIX, 17. Enfin, et pour nous restreindre, les choses créées n'ayant toutes qu'une essence limitée, dans laquelle elles sont comprises, leur pouvoir ne s'étend également que jusqu'à certaines limites; les œuvres qu'elles peuvent accomplir, l'espace qu'elles occupent, les noms mêmes

qui les expriment ne sont pas moins bornés ; on peut les renfermer dans une définition particulière, leur assigner des caractères distincts et déterminer le genre auquel elles appartiennent. Mais cette souveraine substance, infinie dans son être, l'est aussi dans son pouvoir et dans tout le reste ; nulle définition capable de l'exprimer, nul genre où elle soit comprise, nul lieu qui la renferme, pas de nom qui représente parfaitement ce qu'elle est. Et précisément parce qu'elle n'a pas de nom, observe saint Denis, elle a tous les noms possibles, puisqu'elle possède en elle toutes les perfections que ces noms signifient.

Il résulte évidemment de là que toutes les créatures peuvent être embrassées ou comprises, par la raison qu'elles ont des limites déterminées ; tandis que l'Être divin, par là même qu'il est infini, demeure incompréhensible à tout entendement créé. Ce qui n'a pas de bornes, dit Aristote, ne saurait être embrassé par aucun entendement, si ce n'est par un entendement infini. C'est ce que nous donnent à entendre ces deux séraphins que le prophète, *Isa.* VI, 2, vit à côté de la majesté de Dieu ; ils étaient assis sur un trône sublime, ayant chacun six ailes ; avec deux de ces ailes ils cachaient la face de Dieu, et avec deux autres ils cachaient ses pieds. Cela veut dire, en effet, comme l'explique un interprète, que ces esprits souverains eux-mêmes, élevés néanmoins au plus haut des cieux, et plus rapprochés de Dieu que toutes les autres créatures, ne peuvent comprendre tout ce qu'il est, ni posséder de son être une connaissance pleine et entière, quoiqu'ils le contemplent à découvert dans son essence et dans sa beauté. Un homme qui se tient sur le rivage de la mer voit en réalité la mer elle-même, bien qu'il ne puisse en embrasser ni la profondeur ni l'étendue ; de même ces purs esprits et tous les autres élus qui habitent le céleste séjour, voient Dieu réellement, mais sans pouvoir mesurer ni l'abîme de sa grandeur ni celui de son éternité. C'est encore pour cela que Dieu nous est représenté, *Dan.* III, 55, et *Psal.* XVII, 11, assis sur les chérubins, qui reçoivent immédiatement les trésors de la sagesse divine, et demeurent néanmoins au-dessous de sa grandeur infinie qu'il ne leur est pas donné d'embrasser ou de comprendre.

Ce sont là les ténèbres que Dieu, comme s'exprime le même prophète, *Psal.* XVII, 12, a placées autour de son tabernacle. Et cela nous fait entendre ce que l'Apôtre nous dit d'une manière claire et formelle, I *Tim.* VI, 16, à savoir que Dieu habite dans une lumière inaccessible, où nul ne saurait pénétrer ; et si le prophète appelle cette lumière ténèbres, c'est qu'elle arrête la vue de toute intelligence créée et l'empêche de comprendre la nature divine. Rien n'est plus éclatant ni plus visible que le soleil, comme dit admirablement un philosophe ; et il n'est rien que nous puissions moins voir, soit à cause de la supériorité même de sa clarté, soit à cause de la faiblesse de notre vue. Ainsi en est-il de Dieu ; il n'est aucun être aussi intelligible en lui-même, il n'en est aucun aussi peu compris de nous dans les conditions de notre vie présente.

Si vous aspirez donc à la connaissance de Dieu, sachez que lorsque vous serez parvenu à la dernière limite des perfections qu'il vous est donné de concevoir, il vous reste encore une route immense à parcourir, ou plutôt c'est l'infini qui s'étend devant vous ; car en réalité Dieu est infiniment supérieur à tout ce que vous avez pu concevoir ; plus même vous comprendrez qu'il est incompréhensible, plus vous serez avancé dans la connaissance de son être. Aussi, sur cette parole de Job, V, 9 : « Il opère un nombre infini d'œuvres grandes et incompréhensibles, » saint Grégoire s'exprime-t-il ainsi : « Jamais nous ne parlons plus éloquemment des œuvres de la toute-puissance divine, que lorsque nous demeurons devant elle, étonnés, ravis et silencieux ; le silence est la seule louange que nous puissions convenablement donner, quand la parole est impuissante à rendre les perfections que nous voulons louer. » Saint Denis l'aréopagite nous conseille également d'honorer par une muette vénération de l'âme, par un silence plein de crainte et d'amour, les saintes obscurités qui cachent à nos regards la souveraine majesté d'un Dieu qui fait ployer les plus sublimes entendements sous le poids de sa gloire. Le saint docteur semble faire allusion ici à ces paroles du prophète, *Psal.* LXIV, 1, telles qu'on les lit dans la traduction de saint Jérôme : « La louange est muette devant vous, Dieu de Sion. »

Ce qui veut dire sans doute que la plus parfaite louange de Dieu consiste à garder ce chaste et respectueux silence, dans lequel respire la conviction de notre impuissance à comprendre Dieu; nous confessons de la sorte l'incompréhensible grandeur et la majesté souveraine de cette ineffable substance, de Celui dont l'être est au-dessus de tout être, le pouvoir au-dessus de tout pouvoir, la gloire au-dessus de toute gloire, et dont l'essence elle-même, enfin, s'élève à une distance incommensurable, par de là toute autre essence, visible ou invisible.

Saint Augustin dit dans le même sens : « Quand je cherche mon Dieu, je ne cherche ni une forme corporelle, ni la beauté du temps, ni le doux éclat de la lumière, ni des chants mélodieux, ni le parfum des fleurs, ni les onguents aromatiques, ni le miel, ni la manne si agréable au goût, ni rien, en un mot, de ce que ma main peut toucher ou embrasser; non, je ne cherche rien de tout cela quand je cherche mon Dieu. Mais je cherche une lumière au-dessus de toute lumière et que les yeux ne sauraient voir, une voix supérieure à toute voix et qui ne peut frapper les oreilles, un parfum au-dessus de tout parfum et que l'odorat n'a jamais senti, une douceur supérieure à toute douceur et telle que le goût ne saurait la percevoir, un embrassement mystérieux et divin, qui n'a aucun rapport avec le tact; car cette lumière resplendit sans rayonner dans l'espace, cette voix résonne sans frapper les airs, cette odeur se fait sentir sans que le vent la transporte, cette saveur se fait sentir sans affecter le palais, et cet éternel embrassement va droit à l'âme. » *Conf.* x, 6, et *Solil.* cap. 31.

II.

Si vous désirez vous faire comme une légère esquisse de cette grandeur infinie, portez les yeux sur l'ordre et la beauté du monde, l'œuvre de la main de Dieu; et par la magnificence de l'effet, vous pourrez vous élever un peu à la noblesse de la cause. Rappelons d'abord un principe établi par saint Denis, c'est que dans toute cause on peut distinguer l'être, la puissance et l'opération; et que de plus ces trois choses sont entre elles dans un rapport parfait, si bien que tel est l'être, telle est la puissance, telle

aussi l'opération. Ce principe une fois posé, contemplez aussitôt l'ordre admirable, la merveilleuse beauté et la grandeur incompréhensible de cet univers. Il y a au ciel des étoiles qui, selon les calculs des astronomes, sont plusieurs centaines de fois plus grandes que la terre et la mer réunis. Voyez encore la variété comme infinie des créatures qui peuplent toutes les parties du monde, la terre, les eaux, les airs et tout le reste. Ces créatures ont reçu une organisation si parfaite, qu'on n'a pu jusqu'à ce jour y rien découvrir ni d'excessif ni de défectueux eu égard à la destination de leur être, et ceci n'est nullement contredit par l'existence de quelques monstres, où l'on ne saurait voir que des aberrations accidentelles.

Ce vaste et majestueux ensemble de l'univers, Dieu l'a créé tout entier dans un instant, comme le pensent saint Augustin et saint Clément d'Alexandrie; il l'a fait passer du non-être à l'être, sans matériaux préalables et sans aucun élément, sans auxiliaires, sans instruments d'aucune sorte, sans modèle extérieur ni dessin tracé d'avance, sans avoir besoin du temps pour achever son œuvre; une seule expression de sa volonté suffit pour que tous les êtres qui composent cet univers et toute cette innombrable armée de la création paraissent à la lumière. Il y a plus; avec la même facilité qu'il a créé ce monde, il eût pu en créer des milliers d'autres, s'il l'avait voulu, plus grands encore, plus beaux et plus peuplés; il aurait pu enfin les anéantir sans plus d'efforts, aussitôt après leur avoir donné l'existence.

Dites-moi maintenant si, comme nous l'avons admis avec l'aréopagite, par les effets et les œuvres on connaît la puissance des causes, et par la grandeur de leur puissance la grandeur même de leur être, quelle sera la puissance dont une telle œuvre a procédé, et quel sera l'être qui fait éclater une puissance aussi incompréhensible? cet être est au-dessus de tout éloge et de toute pensée. Nous pouvons même croire que les œuvres de sa puissance, tant celles qui existent que celles qui peuvent exister, ne sauraient égaler la grandeur de cette puissance même, et que celle-ci les surpasse d'une manière infinie, puisqu'elle est infinie dans son essence et dans son étendue. Qui donc ne serait saisi

d'étonnement et d'admiration en considérant la grandeur d'un tel être et d'un tel pouvoir? Si nous ne pouvons pas le voir des yeux du corps, il nous est au moins donné de nous représenter un peu ce qu'il doit être en lui-même, par les considérations que nous venons d'indiquer.

Pour nous donner une idée de l'immensité de Dieu, saint Thomas d'Aquin, dans son *Compendium* de théologie, fait ce raisonnement : Nous voyons, parmi les choses corporelles, que la plus parfaite est également celle qui l'emporte par la quantité. Ainsi l'eau est plus étendue que la terre, l'air plus que l'eau, et le feu l'est encore plus que l'air; le premier ciel, à son tour, est plus grand que l'élément du feu, le second ciel plus grand que le premier, le troisième que le second, et ainsi des autres en remontant jusqu'à la dixième sphère et jusqu'au ciel empyrée, dont la grandeur et la beauté ne peuvent être comparés à rien dans l'univers. Il est aisé de comprendre par là combien le globe terrestre et les eaux qui l'entourent sont peu de chose en comparaison des cieux. Les astrologues disent que la terre n'est qu'un point à l'égard du ciel; et ils le démontrent d'une manière évidente, puisque le cercle que le soleil parcourt dans le ciel étant réparti en douze signes, de quelque point de la terre qu'on les considère, on en découvre parfaitement six, ce qui prouve que la hauteur ou l'épaisseur de la terre ne diffère pas ici d'une feuille de papier ou d'un plan qui serait au milieu du monde et duquel on verrait sans obstacle la moitié du ciel. Par conséquent, le ciel empyrée, le premier et le plus noble de tous les corps qui composent l'univers, étant incomparablement plus grand que tous les autres, nous pouvons en inférer, ajoute le docteur angélique, à quel point Dieu, le premier sans comparaison, le plus grand, le plus parfait de tous les êtres, spirituels ou corporels, leur Créateur à tous, doit l'emporter sur eux, non en quantité matérielle, puisqu'il est un pur esprit, mais dans tous les genres de perfections possibles.

Ceci nous ramène à notre objet. En effet, les perfections de ce grand Dieu sont nécessairement ce qu'est son être lui-même. C'est ce que l'Ecclésiastique dit formellement de la miséricorde : « Autant est grand l'Etre de Dieu, autant est grande la miséricorde

divine. » *Eccli*. II, 23. Et il en est de même de toutes ses autres perfections ; en sorte que telles sont aussi sa bonté, sa bienfaisance, sa majesté, sa mansuetude, sa sagesse, sa douceur, sa noblesse, sa beauté, sa puissance, et telle doit être également sa justice. Il est donc infiniment bon, infiniment doux, infiniment aimant, infiniment aimable, infiniment digne d'être obéi, craint et respecté. Si donc le cœur humain était capable de renfermer un amour et une crainte, une obéissance et un respect infinis, tous ces sentiments seraient dûs, rigoureusement dûs à la majesté de ce Maître suprême. S'il est vrai de dire, en effet, qu'une personne mérite d'autant plus de respect qu'elle a plus d'élévation et de grandeur, la perfection de Dieu étant infinie, il faudrait lui rendre par là même un respect infini. D'où il suit encore, d'une manière non moins certaine, que tout ce qui manque à nos sentiments pour arriver à cette mesure, nous éloigne d'autant de la grandeur et de la dignité de notre souverain Seigneur.

Cela étant ainsi, quelle n'est pas l'obligation qui en résulte pour nous d'aimer ce Maître suprême et de lui obéir, alors même qu'il n'aurait pas d'autres titres à notre obéissance et à notre amour? Que peut aimer celui qui n'aime pas une telle bonté? Que peut craindre celui qui ne craint pas cette Majesté infinie ? Et celui qui ne sert pas un tel Maître, à qui donc a-t-il consacré son service? Pourquoi la volonté nous a-t-elle été donnée, pourquoi même a-t-elle été faite, si ce n'est pour embrasser le bien et l'aimer ? Si c'est donc là le souverain bien, pourquoi notre volonté ne l'embrasse-t-elle pas de préférence à tous les biens possibles? Et si c'est un si grand mal de ne pas l'aimer et le révérer au-dessus de tous les autres, qui peut exprimer le crime de celui qui le met au-dessous de tous? On ne saurait même imaginer que la malice de l'homme pût aller jusque-là. C'est néanmoins à ce degré de perversité que parviennent ceux qui, pour un plaisir grossier, ou pour un point d'honneur imaginaire, ou pour un misérable intérêt, offensent ou méprisent cette infinie bonté. Il en est qui vont encore au delà, et ce sont ceux qui pèchent en quelque sorte pour pécher, c'est-à-dire par pure malice ou par habitude, sans avoir à cela aucune sorte d'intérêt. Voilà jusqu'où s'est élevée la

corruption du monde ! O incompréhensible aveuglement ! ô stupidité qui place l'homme au-dessous de la bête ! ô aveugle fureur, et seulement digne des démons! Que ne mérite pas une telle conduite ? Quel est le châtiment proportionné à la grandeur de ce désordre ? Nul autre assurément que celui qui est suspendu sur la tête de ces hommes insensés, à savoir les feux éternels de l'enfer ; et encore ce châtiment n'est-il pas entièrement en rapport avec l'offense.

Voilà donc le premier titre auquel nous sommes obligés d'aimer et de servir le Seigneur. Et cette obligation est tellement grande, que toutes celles que nous pouvons avoir en ce monde, n'importe à l'égard de quelles personnes, à raison de leur perfection ou de leur excellence, ne sauraient en réalité porter le nom d'obligations quand on les compare à celle-là. En effet, de même que les perfections créées ne peuvent être appelées des perfections véritables quand on les compare à celles de Dieu, de même en est-il des obligations qui en résultent, et aussi des outrages qui leur sont faits. C'est ce qui faisait dire à David, *Psal.* L, 6, qu'il avait péché contre Dieu seul, bien qu'il se fût rendu coupable envers Urie, qu'il avait fait mourir ; envers la femme de ce fidèle serviteur, qu'il avait déshonorée, et même envers tout le royaume, qu'il avait scandalisé. Et néanmoins il dit que c'est contre Dieu seul qu'il a péché : c'est que ce roi pénitent savait bien que toutes ces offenses envers les créatures, tous ces divers caractères de difformité présentés par son crime, n'étaient rien en comparaison de cette laideur qui lui était imprimée par cela seul qu'il était une révolte contre Dieu. Cette vue l'affligeait donc tellement, qu'il semblait ne faire aucune attention aux autres aspects du même péché. Si Dieu est infiniment supérieur à toute créature, les obligations que nous avons envers lui et même les outrages que nous lui faisons, participent en quelque sorte à cette grandeur. Or, entre le fini et l'infini il n'y a pas de comparaison possible.

CHAPITRE II.

Du second motif qui nous oblige à la pratique de la vertu et au service de Notre-Seigneur, à savoir le bienfait de la création.

I.

Nous sommes obligés à pratiquer et à garder les commandements de Dieu, non-seulement à cause de ce que Dieu est en lui-même, mais de plus à cause de ce qu'il est par rapport à nous, c'est-à-dire à cause de ses innombrables bienfaits. Bien que nous ayons ailleurs parlé de ces bienfaits, dans un autre ordre d'idées, nous devons y revenir ici, afin de nous mieux convaincre par une telle considération des obligations que nous avons envers notre divin bienfaiteur.

Le premier de tous ces bienfaits est celui de la création. Mais, comme celui-ci est tellement connu, je n'en dirai qu'une chose, c'est que l'homme est dans l'obligation de s'employer tout entier au service de l'Auteur de son être ; car, aux yeux d'une loi quelconque, nous sommes redevables de tout ce que nous avons reçu. Or, du moment où par un tel bienfait nous avons reçu de Dieu tout ce que nous sommes, le corps avec tous ses sens, l'âme avec toutes ses puissances, nous sommes dans la rigoureuse obligation d'employer toutes ces choses, chacune à sa manière, au service de notre Créateur, sous peine de nous rendre coupables à son égard, et de vol et d'ingratitude. Quand un homme a bâti une maison, à qui cette maison doit-elle servir, si ce n'est au maître qui l'a faite ? A qui doivent appartenir les fruits de la vigne, si ce n'est à celui qui l'a plantée ? Au service de qui un fils doit-il s'employer préférablement à celui du père qui lui a donné le jour ? De là vient que, selon les lois, le pouvoir du père sur ses enfants est en quelque sorte illimité. Le droit va même jusqu'à lui permettre de les vendre dans un cas de nécessité. Il est si naturel, en effet, qu'il soit maître d'une existence dont il est le principe, qu'il semble pouvoir en disposer même de cette manière.

Mais si le pouvoir du père sur son enfant est tellement étendu,

quel ne sera pas le pouvoir de Celui de qui toute paternité descend sur la terre et dans le ciel? Et si, comme le dit Sénèque, ceux qui ont reçu quelques bienfaits doivent imiter une terre fertile, laquelle donne toujours en proportion de ce qu'elle a reçu, comment pourrons-nous jamais reconnaître envers Dieu les bienfaits dont il nous a comblés? car enfin nous ne pouvons pas lui donner plus que nous n'avons reçu de lui, quelle que soit l'ardeur de notre volonté ou la valeur de notre offrande. On manque à cette sorte d'obligation imposée par la reconnaissance, quand on ne donne rien de plus que ce qu'on a reçu; mais que dire alors de celui qui donne moins ou qui même ne donne rien? Aristote dit que l'on ne saurait jamais entièrement s'acquitter envers les dieux et les parents. En partant de ce principe, que dire de ce grand Dieu à qui nos parents et nous devons également l'existence? Ne peut-on pas dire qu'en comparaison d'un tel père nul ne mérite ce nom sacré? Entendez aussi les trop justes plaintes qu'il exprime par la bouche de son prophète : « Si je suis votre Père, où est l'honneur que vous me devez? Si je suis votre Maître, où est la crainte que ce nom devrait vous inspirer? » *Malach.* I, 6. Un autre prophète s'élève contre une semblable ingratitude avec des paroles beaucoup plus enflammées : « Génération perverse et adultère, peuple dénué d'intelligence et de sentiment, est-ce donc ainsi que tu reconnais envers ton Seigneur tant de grâces et de bienfaits? Est-ce que par hasard il n'est pas ton Père, la source première et l'Auteur de ton être? » *Deut.* XXXII, 5 et 6.

Les hommes à qui s'adresse un tel reproche sont ceux qui ne savent ni lever les yeux au ciel, ni les reporter sur eux-mêmes; car s'ils voulaient réfléchir un instant, ils se demanderaient compte à eux-mêmes de leur existence, ils désireraient connaître leur véritable origine et leur premier principe, le point de départ et le but de leur destinée; d'où ils pourraient aisément déduire les devoirs qu'ils ont à remplir. Mais, n'agissant pas ainsi, ils vivent comme s'ils étaient eux-mêmes la cause de leur propre existence. Telle était la conduite de ce malheureux roi d'Egypte, à qui Dieu fait entendre ces terribles menaces par la voix de son prophète : « Je viens à toi, dragon superbe qui dé-

roules tes anneaux au milieu de ton fleuve, en disant : Ce fleuve est à moi, c'est moi qui l'ai fait; et je me suis fait moi-même. » *Ezech.* XXIX, 3. C'est le langage que tiennent, par leur conduite au moins, tous ceux qui vivent dans l'oubli de leur Créateur, ils agissent absolument comme s'ils s'étaient faits eux-mêmes et comme s'ils ne reconnaissaient au-dessus d'eux aucun principe de leur être.

Bien différente a été la marche suivie par saint Augustin, puisque de la connaissance de ce principe nécessaire il s'éleva à celle de son divin Créateur. Voici comment il s'en explique dans ses *Soliloques*, cap. 31 : « Je revins à moi, je rentrai en moi-même et je me fis cette question : Qui es-tu? Et voici quelle fut ma réponse : un être doué de raison et sujet à la mort. Je me mis alors à rechercher la cause de tout cela, et je disais : D'où est-ce donc, mon Dieu, que cet être a tiré son principe? D'où pourrait-il l'avoir tiré, si ce n'est de vous-même ? C'est vous qui m'avez fait, et je ne me suis pas fait moi-même. Vous êtes celui par qui je vis, par qui vivent et subsistent toutes les choses. Est-ce que, par hasard, un être pourrait avoir été l'artisan de sa propre existence ? Est-ce qu'il pourrait y avoir un autre être que vous d'où dériveraient l'être et la vie ? N'êtes-vous pas l'être d'où émanent nécessairement tous les êtres? N'êtes-vous pas la source de vie, d'où toute vie procède? C'est donc vous, Seigneur, qui m'avez fait, vous sans qui rien ne se fait. Vous êtes l'auteur de mon être, et je suis l'œuvre de vos mains. Grâces vous soient donc rendues, Seigneur, à vous par qui je vis et toutes choses vivent. Grâces vous soient rendues, parce que vos mains m'ont formé et que je vous dois tout ce que je suis. Grâces vous soient rendues, ô ma suprême lumière ; car c'est à la clarté de cette même lumière que je vous ai trouvé et que je me suis trouvé moi-même. »

Tel est donc le premier des divins bienfaits, le fondement de tous les autres. Tous les autres, en effet, présupposent l'existence, et notre être lui-même est l'objet du bienfait que nous étudions; c'est sur celui-là que tous les autres sont fondés, comme les accidents se rattachent à la substance qui leur sert de sujet. Il vous est aisé de voir par là quelle est la grandeur de ce bienfait, à quel

point il doit exciter notre reconnaissance. Si Dieu réclame avec tant d'instance ce sentiment de nos cœurs pour les bienfaits dont il nous comble, ce qui, du reste, est moins un ordre de sa puissance qu'une nouvelle preuve de son amour, que ne demandera-t-il pas pour ce bienfait en particulier, principe et base de tous les autres bienfaits ? Considérez surtout que Dieu par nature exige la reconnaissance avec autant de rigueur, qu'il accorde ses bienfaits avec magnificence ; ce qu'il fait, encore une fois, non pour lui, mais pour votre bien propre.

Ainsi nous voyons dans l'ancien Testament que Dieu venait à peine d'accorder un bienfait à son peuple, qu'aussitôt il lui donnait l'ordre d'en garder un souvenir éternel et une perpétuelle reconnaissance. Quand il tire ce peuple de la terre d'Egypte, au même moment, avant même que la sortie soit effectuée, il prescrit une fête solennelle qui sera célébrée chaque année en mémoire de cette délivrance. A cette occasion il avait frappé de mort tous les premiers nés des Egyptiens, et il ordonne aussitôt que tous les premiers nés de son peuple lui soient désormais consacrés. Pendant quarante ans il nourrit avec la manne son peuple dans le désert; et quand cette nourriture céleste commence à tomber, Dieu veut qu'on en ramasse une certaine quantité dans un vase, qui sera fidèlement gardée dans le sanctuaire, afin que toutes les générations à venir y voient un témoignage des bienfaits du Seigneur. Il accorde aux enfants d'Israël une victoire éclatante sur Amalech; et la bataille est à peine terminée qu'il dit à Moïse : « Ecris cette victoire sur un livre pour en conserver un souvenir éternel, et transmets ce livre à Josué. » *Exod.* XVII, 14.

Or, si le Seigneur a pourvu d'une manière aussi formelle à ce que son peuple conservât de ses bienfaits temporels une éternelle reconnaissance, que n'exigera-t-il pas pour un bienfait immortel ? Car tel est celui que nous considérons, Dieu nous ayant donné par là une âme immortelle. De là l'empressement que mettaient les patriarches à élever des autels au Seigneur, ou d'autres monuments commémoratifs, toutes les fois qu'ils recevaient de lui une grâce particulière. Ils consacraient la mémoire des bienfaits de Dieu jusque dans le nom des enfants qu'il leur avait donnés, afin

que ce doux nom ne cessât de la réveiller dans leur cœur. Saint Augustin dit à ce sujet dans ses *Soliloques*, cap. 18, que l'homme devrait se souvenir de Dieu encore plus souvent qu'il ne respire ; car, comme son existence est continue et immortelle, ainsi devrait-il continuellement et à jamais rendre grâces à l'Auteur de son être.

Cette obligation est si profondément gravée dans la nature, que les philosophes eux-mêmes et les sages du monde recommandent instamment aux hommes de n'être pas ingrats envers Dieu. Voici ce que dit Epictète, l'un des plus grands disciples de Zenon : « O homme, ne sois pas ingrat envers cette souveraine puissance ; mais plutôt rends-lui grâces pour les sens dont il t'a doué, tels que la vue et l'ouïe, et mieux encore pour la vie elle-même que tu en as reçue, et pour toutes les choses qui soutiennent et alimentent cette vie, pour les fruits qui mûrissent sur les arbres, pour le vin et l'huile et toutes les autres choses qui servent à ton entretien ou à ton bien-être ; mais par-dessus tout rends-lui grâces pour t'avoir donné la raison qui t'apprend à user de toutes ces choses et t'en fait connaître la valeur. » Si un philosophe païen nous demande une telle reconnaissance pour des bienfaits communs à tous les hommes, quelle est celle que devra ressentir et témoigner un chrétien, lui qui a reçu, avec la lumière de la foi, si supérieure à celle de la raison, des bienfaits non moins supérieurs à ces biens naturels.

Mais on dira peut-être : Ces bienfaits communs paraissent plutôt l'œuvre de la nature que des grâces émanant de Dieu. A quoi suis-je spécialement obligé pour cet ordre général qui règne dans le monde et parce que les choses vont suivant leur cours accoutumé ? Ce n'est pas là une parole de chrétien, mais de païen, et pas même de païen, mais de bête. Et pour que vous en soyez mieux convaincus, écoutez de quelle manière le même philosophe la repousse et la combat : « Peut-être direz-vous que c'est la nature qui vous accorde ces bienfaits. Insensé ! ne comprenez-vous pas qu'en disant cela vous ne faites que changer le nom de Dieu ? Qu'est-ce que la nature, si ce n'est Dieu même, la nature première et primordiale ? Homme ingrat ! tu te couvres donc d'une fausse

excuse en disant que tu es redevable, non à Dieu, mais à la nature, puisqu'il n'y a pas de nature sans Dieu. Si tu avais reçu un bienfait de Lucius Sénèque, oserais-tu dire que tu demeures l'obligé de Lucius, mais non celui de Sénèque ? un tel subterfuge, en scindant le nom du bienfaiteur, n'en détruit pas l'existence. »

II.

Mais ce n'est pas là seulement une obligation de justice, c'est encore pour nous une nécessité ; notre indigence est si grande que nous devons forcément recourir à notre Créateur, si nous voulons parvenir à notre perfection et à notre félicité. Posons d'abord un principe : en général, les choses qui naissent n'apportent pas en naissant toute leur perfection respective ; elles possèdent certains avantages, d'autres leur manquent, qu'elles ne doivent acquérir que dans la suite ; et le complément de leur existence doit nécessairement venir de celui qui a commencé l'œuvre. Le premier et le dernier trait sont dus au même artisan. Les choses remontent instinctivement à leur cause première, afin d'en recevoir leur dernière perfection. Les plantes cherchent incessamment le soleil, et s'enracinent le plus qu'elles peuvent dans la terre qui les a produites. Les poissons ne quittent pas l'élément où ils sont nés. Aussitôt qu'il est sorti de son œuf, le poussin se réfugie sous les ailes de la poule, et la suit partout où elle va. Le petit agneau fait la même chose; il s'attache avec ardeur aux mamelles de sa mère, il la reconnaît entre mille autres brebis de la même couleur, il se tient constamment attaché à elle, comme s'il disait : C'est là qu'on m'a donné tout ce que j'ai, c'est là qu'on me donnera tout ce qui me manque.

Cela se réalise généralement dans toutes les choses de la nature ; et nul doute que cela n'eût encore lieu dans les œuvres de l'art, si elles pouvaient sentir ou se mouvoir. Si un peintre, après avoir tracé une belle figure, la laissait sans en avoir achevé les yeux, supposons que cette figure pût sentir ce qui lui manque, que ferait-elle, à qui aurait-elle recours ? Ce n'est pas à la porte des rois ou des grands de la terre qu'elle irait frapper, car rien dans leur grandeur ou leur puissance ne répondrait à son désir ;

elle irait à la maison du peintre et le supplierait avec instance d'achever l'œuvre qu'il a commencée. Mais, ô créature raisonnable, quelle est ta situation, si ce n'est celle que je viens de tracer? Tu n'es pas encore une œuvre achevée. Il te manque encore beaucoup pour arriver à la perfection de ton être. En ce moment tu n'es qu'à l'état de légère esquisse. Tout ce qui doit faire le lustre et la beauté de l'œuvre reste encore à former.

Ceci nous fait clairement apercevoir cette tendance intime, cet incessant appétit de la nature qui la pousse à demander toujours quelque chose de plus, à soupirer sans cesse après un état meilleur, comme excitée par le sentiment de sa propre nécessité. Dieu a voulu te prendre par la faim, il a voulu que ta propre indigence t'amenât à sa porte et t'entraînât vers lui. C'est pour cela qu'il n'a pas voulu t'achever dès le principe; c'est pour cela qu'il ne t'a pas enrichie dès le premier abord; et s'il agit de la sorte, ce n'est pas de la parcimonie, c'est de l'amour; ce n'est pas pour que tu fusses pauvre, mais bien pour que tu fusses humble; ce n'est pas pour te tenir dans la nécessité, c'est pour te tenir inséparablement attachée à lui. Si donc tu es pauvre, aveugle, nécessiteuse, que ne vas-tu trouver le Père qui t'a donné le jour, le peintre qui t'a esquissée, afin qu'il ajoute au tableau les traits qui lui manquent? Vois l'exemple que te donne à cet égard le Roi-Prophète; il dit à Dieu : « Vos mains m'ont fait et m'ont façonné, donnez-moi l'intelligence pour que j'apprenne vos commandements. » *Psal.* CXVIII, 73. C'est évidemment comme s'il disait : Vos mains, Seigneur, ont fait tout ce qui est en moi; mais l'œuvre n'est pas encore achevée; entre autres choses, les yeux de mon âme demeurent encore imparfaits, je n'ai pas la lumière nécessaire pour savoir ce qui peut me convenir. A qui demanderai-je donc ce qui me manque, si ce n'est à celui qui m'a donné ce que j'ai? Donnez-moi donc, Seigneur, cette pure lumière, dessillez les yeux de cet aveugle de naissance, afin qu'il puisse vous connaître et que vous acheviez de la sorte l'œuvre que vous avez commencée en lui.

Or, de même qu'il appartient à Dieu de donner à l'entendement sa dernière perfection, il lui appartient également de la

donner à la volonté et à toutes les autres puissances de l'âme; l'œuvre doit de tout point être achevée par celui qui l'a commencée. Dieu seul, par conséquent, rassasie sa créature sans lui faire jamais défaut, l'agrandit sans fracas, l'enrichit sans appareil, lui donne un parfait repos sans qu'elle ait besoin de la possession d'un grand nombre de choses. Avec lui la créature est pauvre, mais contente, riche dans le dénûment, heureuse dans la solitude, dépossédée de tous les biens et maîtresse de toutes choses. C'est ce qui fait dire au Sage avec tant de raison : « Il est un homme qui n'ayant rien vit comme s'il était riche ; il en est un autre qui vit comme s'il était pauvre, bien qu'il possède de grandes richesses. » *Prov.* XIII, 7. En effet, bien riche est le pauvre qui s'attache à Dieu. Ainsi l'était saint François d'Assise. Bien pauvre est au contraire celui qui ne possède pas Dieu, alors même qu'il posséderait tout l'univers. De quoi servent au riche, au puissant de la terre, tous ses trésors, si malgré cela il vit en proie à des soucis qu'il ne peut calmer, à des appétits qu'il ne peut satisfaire? Ni les habits précieux, ni les mets délicats, ni les coffres qui débordent, ne serviront de rien pour dissiper l'ennui qui dévore l'âme. Sur un lit moelleux le riche se tourne et se retourne pendant de longues nuits; et ce n'est pas son trésor qui chassera la cause de son insomnie.

De tout ce que nous venons de dire il est aisé de conclure à quel point nous sommes obligés de servir le Seigneur; cette obligation n'est pas seulement une dette résultant du bienfait de la création, elle est encore une nécessité de laquelle dépendent notre réhabilitation et notre bonheur.

CHAPITRE III.

Troisième motif par lequel nous sommes obligés au service de Dieu, le bienfait de la conservation et le gouvernement de sa providence.

I.

Ce n'est pas seulement à cause du bienfait de la création que l'homme est tenu de servir Dieu, il y est encore tenu par le bien-

fait de sa conservation ; car c'est Dieu qui vous a fait et c'est lui qui vous conserve cette existence qu'il vous a donnée. De telle sorte que vous êtes par rapport à Dieu dans une égale dépendance et dans une impossibilité aussi absolue de vivre sans lui, que vous l'étiez avant de posséder l'être. L'un de ces bienfaits n'est pas moindre que l'autre; on peut même dire qu'il est plus grand dans un sens, puisqu'il est continuel, tandis que l'autre n'a été qu'instantané. En effet, Dieu vous a créé une fois et dans un instant, mais il vous conserve sans cesse ; et il ne faut pour cela ni moins de puissance ni moins d'amour. Si donc vous lui êtes tellement redevable pour le premier de ces bienfaits, combien ne l'êtes-vous pas pour le second ? Vous ne faites pas un pas qu'il ne vous fasse lui-même accomplir ce mouvement ; vous n'ouvrez ni ne fermez votre paupière, qu'il n'y mette la main. Si vous n'étiez pas persuadé que Dieu agit dans toutes vos actions et dans tous vos mouvements, vous ne seriez plus chrétien ; et si vous croyez cela, tout en continuant à l'offenser, je n'essaierai pas de dire ce que vous êtes. Supposez qu'un homme placé au sommet d'une tour très-élevée tient un autre homme suspendu par une petite corde au-dessus de l'abîme, pensez-vous que le second oserait se répandre en injures contre celui qui le tient ainsi suspendu ? Comment se fait-il donc qu'étant vous-même suspendu à la main de Dieu comme par un fil que sa volonté peut trancher à toute heure, de telle sorte que vous retomberiez aussitôt dans le néant, comment se fait-il, dis-je, que vous osiez provoquer la colère de cette infinie Majesté, en l'outrageant pendant qu'elle vous conserve l'existence ?

La vertu du souverain bien est telle, dit saint Denis l'Aréopagite, que dans le moment même où les créatures lui résistent et luttent follement contre son action, elles reçoivent encore de cette même divine vertu l'être et le pouvoir dont elles abusent pour lui résister. Les choses étant ainsi, comment se peut-il que vous ayez l'étrange hardiesse d'employer vos sens, vos membres et vos facultés à outrager celui-là même qui vous les conserve ? O révolte insensée, ô aveuglement incompréhensible ! Qui jamais a vu les membres conspirer pour se révolter contre la tête, alors

qu'il leur est si naturel de s'exposer et de se sacrifier pour elle? Un jour viendra où ce désordre sera pleinement corrigé, où les justes plaintes de l'honneur divin seront entendues et satisfaites. Vous avez conjuré contre Dieu, il est juste que l'universalité des êtres conspire contre vous, il est juste que Dieu arme l'univers pour venger ses injures, et que toute la terre s'élève contre ces âmes dénaturées; car ceux qui n'ont pas voulu, quand il en était temps encore, ouvrir les yeux à la douce clarté de la miséricorde qui les invitait par tant de bienfaits, n'est-il pas juste qu'ils les ouvrent un jour, mais quand il n'y aura plus de remède pour eux, sous les coups redoublés de la justice?

Joignez à cela ce riche et délicieux banquet de la nature que le Créateur a préparé pour vous. Tout ce qu'il y a sous le ciel sert à l'homme d'une manière immédiate ou éloignée. L'insecte qui voltige dans l'air sert de pâture à l'oiseau, lequel à son tour sert de nourriture à l'homme; c'est encore ainsi que l'herbe des champs lui sert en nourrissant les animaux qui lui servent. Portez les yeux de toutes parts dans le monde, et vous verrez quelle est l'immense étendue de votre domaine, de quelle abondance de biens vous avez hérité. Tout ce qui s'enfonce sous la terre, tout ce qui nage dans les eaux, tout ce qui vole dans les airs, tout ce qui resplendit à la lumière du jour, tout cela vous appartient. Chacun de ces êtres est un bienfait de Dieu, l'œuvre de sa providence, un rayon de sa beauté, un témoignage de sa miséricorde, une étincelle de son amour, une voix qui publie sa magnificence. Que de prédicateurs éloquents Dieu vous envoie, pour que vous appreniez à le connaître! Saint Augustin l'avait dit: « Tout ce qui existe dans le ciel et sur la terre me dit, Seigneur, de vous aimer; et l'univers ne cesse de le dire à tous les hommes, afin qu'il n'en soit aucun qui puisse s'affranchir de cette douce loi. »

Oh! si vous saviez écouter la voix des créatures, vous les entendriez toutes vous exhorter de concert à aimer Dieu; car dans leur silence expressif, elles vous disent clairement qu'elles ont été créées pour votre service, avec la charge pour vous d'aimer et de servir, en leur nom comme au vôtre, ce souverain Seigneur. Le ciel vous dit: Je t'inonde le jour de mes splendeurs, et,

la nuit, je t'éclaire encore par la douce lumière des étoiles, afin que tu ne sois jamais entièrement plongé dans l'obscurité ; sous mes diverses influences tout dans la nature germe et mûrit, pour que tu ne sois pas exposé à mourir de faim. L'air vous dit : Je te donne le souffle qui entretient la vie, je te rafraîchis et tempère le feu qui brûle dans tes entrailles, afin que tu n'en sois pas consumé ; je te garde une variété comme infinie d'oiseaux, dont la beauté doit réjouir tes yeux, le chant charmer tes oreilles, le goût flatter ton palais. L'eau vous dit à son tour : Mes pluies matinales ou tardives te servent également toutes en leur temps, mes rivières et mes fontaines vont de toutes parts te porter la fraîcheur et l'abondance ; je nourris pour ta table un nombre incalculable de poissons ; j'arrose tes moissons et tes arbres, source de tant de biens ; je te fournis une route facile et puissante à travers les mers, pour que tu puisses régner sur le monde entier et joindre les richesses des contrées étrangères à celles de ta propre patrie.

Mais que ne pourra pas dire la terre, cette mère commune de toutes les choses d'ici-bas, cette vaste officine où s'élaborent tous les trésors de la nature ? Assurément elle est en droit de vous dire : Comme une bonne mère, je te porte sur mes épaules ; j'ai préparé avec le plus grand soin, j'ai produit de mes propres entrailles tout ce qui doit servir à ton entretien et à ton bien-être ; je suis en rapport avec tous les éléments et tous les cieux, de telle sorte que leurs influences et leurs bienfaits tournent entièrement à ton service ; je ne t'abandonne ni dans la vie ni dans la mort, remplissant toujours à ton égard les devoirs d'une bonne mère ; après avoir soutenu tes pas durant la vie, je t'offre un lit de repos après ta mort, en te recevant dans mon sein. Enfin l'univers tout entier n'a qu'une voix pour vous dire : Reconnais à quel point mon Maître et Créateur t'a aimé, puisqu'il m'a créé pour toi, pour que je serve à ton bonheur, mais aussi pour qu'à ton tour tu l'aimes et le serves ; car il t'a fait pour lui comme il m'a fait pour toi.

Telle est, chrétien, la voix que toutes les créatures font entendre ; il ne saurait y avoir de pire surdité que celle qui fermerait notre oreille à de semblables accents, ni de pire ingratitude que celle qui nous rendrait insensibles à tant de bienfaits. En recevant

un bienfait on contracte une dette sacrée, et rien n'égale la honte de l'ingratitude. Chaque créature, dit Richard de Saint-Victor, fait entendre à l'homme ces trois paroles : reçois, rends, prends garde. Ce qui veut dire : reçois le bienfait, rends des actions de grâce, prends garde au châtiment si tu te montrais ingrat.

C'est là sans doute une belle théologie, et cependant un philosophe païen, Epictète, que nous avons déjà nommé plus haut, s'est élevé jusque-là. Il veut que dans toutes les choses créées nous entendions la voix du Créateur et le contemplions lui-même dans la créature. Voici comment il s'exprime : « Quand le corbeau pousse des cris redoublés et vous annonce par là un changement dans l'atmosphère, ce n'est pas le corbeau qui vous donne cet avis, c'est Dieu. Et si la voix de l'homme vous fait entendre de sages paroles, d'utiles avertissements, n'est-ce pas également Dieu qui vous parle, puisqu'il a donné à l'homme et cette parole et cette sagesse ; il faut donc reconnaître son pouvoir dans l'un comme dans l'autre de ces deux moyens qu'il emploie. Seulement, quand les choses dont il veut nous avertir sont d'une grande importance, il y emploie des messagers plus nobles et plus dignes. » Le même philosophe ajoute : « Quand-vous aurez achevé de lire ces conseils que je vous donne, dites-vous à vous-même : Ce n'est pas Epictète le philosophe qui m'a dit toutes ces choses, c'est Dieu. D'où lui venait, en effet, le pouvoir de me les dire? N'est-ce donc pas Dieu lui-même qui m'a parlé par lui ? » Voilà quels ont été les sentiments et telles sont les expressions d'un Epictète. Mais quel est le chrétien qui ne rougirait pas de rester en arrière d'un philosophe plongé dans les ténèbres du paganisme? C'est une grande honte assurément que des yeux éclairés par les lumières de la foi ne voient pas ce que voyaient ceux qui n'avaient d'autre guide que la simple raison.

II.

Cela étant bien établi, quelle étrange ingratitude n'est-ce pas de vivre plongé dans tous ces bienfaits divins, sans daigner se souvenir de celui qui nous les accorde? Saint Paul nous dit, *Rom.* XII, 20, que celui qui fait du bien à son ennemi, lui jette

des charbons ardents sur la tête, pour l'enflammer de son amour. Si donc toutes les créatures qui composent cet univers sont autant de bienfaits accordés à l'homme par Dieu, que sera ce monde lui-même, si ce n'est un immense foyer dont chaque créature alimente les flammes? Que dire alors d'un cœur qui passe au milieu de cet incendie de l'amour divin, non-seulement sans s'enflammer de ces ardeurs, mais même sans en ressentir une chaleur quelconque? Quoi! vous ne cessez de recevoir sur vous ce torrent de bienfaits, et vous n'élèverez pas une seule fois les yeux au ciel dans le but de savoir quel est celui qui vous les prodigue? Dites-moi, si, fatigué d'une longue route, vous alliez vous asseoir au pied d'une tour, en proie aux angoisses de la faim, et si quelqu'un du haut de cette tour vous faisait parvenir avec un soin généreux toutes les choses qui vous sont nécessaires, vous serait-il possible de ne jamais lever les yeux en haut pour voir cet être bienfaisant? Mais, je vous le demande, que fait Dieu à votre égard, si ce n'est vous accorder incessamment de nouveaux bienfaits?

Montrez-moi, je vous prie, une seule chose dans ce vaste univers, une seule qui ne vienne pas de Dieu par une providence spéciale? Comment se peut-il donc que vous ne leviez pas les yeux au ciel vers cet infatigable et généreux bienfaiteur? C'est là, pour ainsi dire, avoir dépouillé la nature humaine et être tombé au-dessous des animaux privés de raison. Je rougis, à la vérité, de vous dire à qui nous ressemblons par une telle conduite; il est juste néanmoins que l'homme entende une leçon qu'il n'a que trop bien méritée. Nous sommes semblables à ces animaux immondes qui se pressent sous un chêne, et qui, pendant que leur maître leur fait tomber le gland du haut du chêne, n'ont d'autre souci que de manger, en grognant parfois les uns contre les autres; ils ne regardent jamais qui leur donne cette nourriture, ils ne savent pas lever les yeux vers la main qui les comble de bienfaits. O bestiale ingratitude des enfants d'Adam! vous avez la raison, vous, et de plus votre corps debout et votre figure tournée vers le ciel semblent indiquer la voie aux yeux de votre âme; et vous ne regardez pas la main bienfaisante qui répand sur vous tant de faveurs!

Et plût à Dieu qu'en ceci les bêtes ne s'élevassent pas même au-

dessus de nous. La loi de la reconnaissance est si générale et Dieu l'aime à tel point, qu'on retrouve cette noble inclination jusque dans les bêtes les plus sauvages. C'est ce que nous montrent beaucoup d'exemples écrits sur ce sujet. Quelle nature plus sauvage que celle du lion? Apion néanmoins, un auteur grec, nous rapporte qu'un homme qui s'était réfugié dans une caverne, pour avoir retiré une épine du pied d'un lion, vit ce roi des déserts partager fidèlement avec lui le produit de sa chasse; et plus tard cet homme ayant été livré à ce même lion dans l'amphithéâtre de Rome, le lion le reconnut, s'approcha de lui avec des signes de tendresse, comme le fait un chien au retour de son maître; il le suivit depuis lors dans les rues de Rome sans jamais faire de mal à personne. Les premières circonstances sont également racontées d'un autre lion, qui ne se montra pas moins reconnaissant ni moins généreux envers des étrangers que les vents avaient jetés sur les côtes d'Afrique. Citons encore un trait de reconnaissance et de dévouement, que l'on attribue à l'un de ces animaux : celui-là luttait contre un serpent qui le tenait fortement serré et menaçait de l'étouffer dans ses replis; un voyageur passant à cheval sur le théâtre de ce combat, vint au secours du lion et tua le serpent. En reconnaissance d'un tel bienfait, le lion se mit à le suivre, se fixa dans sa demeure et l'accompagnait partout comme le chien le plus fidèle. Un jour que cet homme s'était embarqué sans prendre avec lui le lion, celui-ci se jeta à la nage pour suivre son bienfaiteur, et succombant à la fatigue mourut dans les flots.

Que n'aurions-nous pas à dire de l'attachement du cheval pour l'homme? Pline remarque dans son *Histoire naturelle*, VIII, 40, qu'on a vu des chevaux verser des larmes sur la mort de leur maître, d'autres se laisser mourir de faim pour la même cause, d'autres encore venger la mort de leur maître en se précipitant avec rage sur leur meurtrier. Mais que dire surtout de la reconnaissance et de la fidélité des chiens? Le même auteur en raconte des choses merveilleuses. Il dit d'un chien que, son maître ayant été tué par des voleurs, il se tint constamment à côté de son corps pour le défendre contre les oiseaux de proie et les bêtes sauvages avec le même courage qu'il avait eu à lutter contre les assassins

Pline raconte d'un autre chien, qu'après la mort de son maître Jason Lucius, il refusa de manger et se laissa mourir de faim. Mais du temps même de ce grand naturaliste, il arriva à Rome, comme il le dit, une chose beaucoup plus étonnante : un homme ayant été condamné à mort, son chien ne voulut pas se séparer de lui dans la prison ; il ne l'abandonna pas même après sa mort, poussant de tristes hurlements à côté de son cadavre, lui mettant même à la bouche un morceau de pain ; et quand le corps eut été jeté dans le Tibre, le chien s'y précipita à son tour, essayant de se placer dessous et de le maintenir à la surface de l'eau. Que pourrait-on citer de plus admirable et qui témoigne mieux d'une profonde reconnaissance?

Si donc les bêtes, n'ayant d'autre lumière que celle de l'instinct naturel, savent reconnaître un bienfait, servir, accompagner et défendre leur bienfaiteur, comment se fait-il que l'homme, possédant une lumière bien supérieure, la lumière de la raison, vive dans un tel oubli, et du bien qu'il a reçu et de celui qui le lui a fait? Comment se fait-il que les bêtes elles-mêmes lui donnent des leçons de fidélité, de reconnaissance et d'humanité? Ajoutons à cela l'incomparable supériorité des biens que l'homme reçoit de Dieu, par rapport à ceux que les animaux peuvent recevoir de l'homme. Remarquons enfin l'excellence infinie de la personne même de notre bienfaiteur, et la générosité de l'amour qui le pousse à nous combler de ses grâces. Voilà certes une chose dont on ne saurait trop s'étonner et qui nous fait évidemment connaître qu'il y a des démons occupés à plonger notre esprit dans les ténèbres, notre cœur dans l'endurcissement, notre mémoire dans l'oubli, puisqu'il nous est possible d'oublier un tel bienfaiteur.

Mais si c'est déjà un si grand mal d'oublier ce souverain Seigneur, que sera-ce de l'offenser, et de l'offenser en usant contre lui de ses propres bienfaits? Le premier degré de l'ingratitude, dit Sénèque, c'est de ne pas répondre au bienfaiteur par d'autres bienfaits ; le second, c'est d'en effacer le souvenir de son cœur ; et le troisième, c'est de faire du mal à qui vous a fait du bien. Il semble que l'ingratitude ne puisse aller au delà. Mais que dirons-nous alors de cet excès qui va jusqu'à se servir des bienfaits

mêmes pour outrager et maltraiter le bienfaiteur? Je ne sais s'il y eut jamais dans le monde un homme qui ait agi envers un autre de la même manière que les hommes agissent envers Dieu. Quel est l'homme, en effet, pour dénaturé qu'on le suppose, qui, venant à peine de recevoir de son prince les plus riches présents, se hâte d'employer ces richesses à fomenter la révolte contre lui? Et vous, malheureuse créature, avec ces mêmes bienfaits que vous avez reçus de Dieu, vous ne cessez de lui faire la guerre. Que peut-on imaginer de plus horrible que la conduite d'une femme mariée qui emploierait à exciter et nourrir un amour adultère, les honorables et précieux joyaux qu'elle tiendrait d'un amour légitime? S'il y a quelque chose de hideux dans le monde, c'est bien une pareille trahison. Et encore ici l'injure est d'homme à homme, d'égal à égal; mais quelles proportions ne prend pas cette injure quand elle s'adresse à Dieu? Et cependant n'est-ce pas là ce que font les hommes quand ils emploient à des œuvres mauvaises les forces, la santé et les biens extérieurs que Dieu leur a donnés? Les forces, ils les font servir à la satisfaction de leur orgueil; la beauté corporelle sert d'aliment à la vanité; la richesse leur fournit les moyens de dissimuler leurs défauts, de rivaliser avec les grands, de flatter la chair, d'acheter l'innocence, trafiquant ainsi, comme les Juifs le firent avec Judas, du sang même de Jésus-Christ! Ai-je besoin de dire l'abus qu'ils font des autres bienfaits divins? La mer fournit à leur gourmandise et à leur ambition; la beauté des créatures, à leur grossière sensualité; les possessions terrestres, à leur avarice; les talents naturels ou acquis, à leur vaine gloire; la prospérité leur fait p rdre la tête, et le cœur leur manque dans l'adversité. Ils se servent de la nuit pour couvrir leurs rapines, et du jour pour tendre leurs filets, comme s'exprime le saint homme Job. En un mot, tout ce que Dieu a fait pour sa propre gloire, ils l'ont prostitué aux appétits désordonnés de la nature corrompue.

Que dirai-je maintenant de leurs parures efféminées, de la richesse des étoffes, de l'odeur des parfums, de l'éclat de l'or et des diamants; que dirai-je des mets délicats et recherchés qui figurent sur leur table; toutes choses sur lesquelles on a, pour la honte

de notre nature, non-seulement écrit, mais encore imprimé des livres? C'est à ce point que sont montées l'impudeur et la mollesse. Au lieu de rendre gloire à Dieu pour tant de trésors qui leur avaient été prodigués par sa munificence, les hommes s'en servent pour satisfaire leurs passions, détournant ainsi de leur but et pervertissant en quelque sorte toutes les créatures de Dieu; car de ce qui devait être un instrument de vertu, ils ont fait un instrument d'orgueil et de corruption. Absorbés par un effrayant égoïsme, ils consacrent toutes les choses du monde aux délices de leur propre corps; rien pour le prochain, rien pour le pauvre, que le Seigneur toutefois nous a si puissamment recommandés. A leur égard, mais à leur égard seulement, ils se disent pauvres eux-mêmes; c'est uniquement quand il s'agit de les secourir, qu'ils se souviennent qu'ils ont des dettes à payer; en dehors de là ils ne doivent rien, ils sont dans l'abondance.

Prenez donc garde qu'à l'heure de la mort on ne puisse élever contre vous une aussi terrible accusation; plus sont grands les biens dont vous aurez abusé, plus sera rigoureux le compte que vous devez en rendre. Déjà c'est une sorte de condamnation que Dieu prononce lorsqu'il donne beaucoup à quelqu'un qui lui en témoigne peu de reconnaissance; et l'on peut dire que la réprobation est suspendue sur la tête de celui qui reçoit des biens dont il use toujours mal. N'oublions pas les leçons de reconnaissance que les bêtes elles-mêmes nous donnent, et rougissons enfin de ce qu'elles pratiquent mieux que nous cette vertu. Les hommes de Ninive se lèveront au jour du jugement pour condamner les Juifs de ce qu'ils n'ont pas fait pénitence en entendant les prédications du Christ, *Matth.* XII, 41. Ah! craignons que le souverain juge ne nous condamne, nous, par l'exemple même des bêtes, puisqu'elles savent aimer un bienfaiteur, et que nous nous sommes montrés ingrats envers le bienfaiteur suprême.

CHAPITRE IV.

Du quatrième motif que nous avons de pratiquer la vertu, à savoir l'inestimable bienfait de notre rédemption.

I.

Nous avons donc à considérer maintenant ce bienfait par excellence de l'amour divin, la rédemption des hommes. Mais pour parler d'un tel mystère, je me sens en vérité tellement indigne, tellement borné, tellement confondu, que je ne sais ni par où commencer ni par où finir, ni ce que je dois dire, ni ce que je dois taire dans un semblable sujet. Si la profonde torpeur de l'homme n'avait besoin d'être stimulée par un tel aiguillon pour entrer dans le chemin de la vertu, mieux vaudrait adorer en silence l'incompréhensible grandeur de ce mystère que d'essayer en vain de le traduire avec l'imperfection de la langue humaine. On raconte d'un peintre célèbre de l'antiquité qu'ayant à représenter dans un tableau la mort de la fille d'un roi, il peignit autour d'elle ses parents et ses alliés avec un visage empreint d'une grande tristesse, mais il fit celui de la mère incomparablement plus triste encore; et quand il lui fallut retracer la figure du père, il la couvrit à dessein d'un sombre voile, reconnaissant évidemment par là que l'art était impuissant à exprimer une aussi grande douleur.

Si toute notre science ne suffit pas pour expliquer le seul bienfait de la création, comment pourra-t-elle jamais nous représenter avec quelque vérité celui de la Rédemption? Pour une simple expression de sa volonté Dieu a créé toutes les choses de l'univers; et ni les trésors de ses richesses ni la puissance de son bras ne furent en rien diminués par cette œuvre. Mais pour racheter le monde, il l'a pendant trente-trois ans arrosé de ses sueurs, il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang, il a souffert dans chacun de ses sens et dans toutes les parties de son corps. Non, des mystères aussi grands ne sauraient être publiés par une langue humaine. Que ferai-je donc? Faut-il élever la voix ou garder le

silence? Il m'est également impossible de me taire et de parler. Comment taire une si grande preuve de miséricorde? comment parler de si profonds mystères? Le silence ressemblerait à l'ingratitude; mais la parole n'est-elle pas aussi de la témérité? Ah! c'est pour cela que je tombe à vos pieds, ô mon Dieu, suppliant votre infinie bonté de suppléer à mon impuissance; et tandis que j'amoindrirai certainement l'éclat de votre gloire par la rudesse de mes expressions, tout en voulant la proclamer et la louer, faites que dans le ciel ceux-là vous glorifient qui savent publier vos louanges; faites qu'ils recomposent ce que j'aurai dénaturé, et qu'ils rendent toute sa beauté à ce qu'aura flétri l'ignorance de l'homme.

Après l'avoir créé, Dieu plaça l'homme dans le paradis terrestre, au milieu des délices, de l'honneur et de la gloire; et l'homme, qui était d'autant plus obligé de servir Dieu qu'il en avait reçu plus de biens, se servit de tous ces biens pour se révolter contre lui. Ce qui devait fournir à l'homme les plus puissants motifs d'aimer Dieu, l'homme le fit tourner à la révolte et à la trahison. Il fut aussitôt chassé du paradis et lancé dans l'exil de ce monde; de plus, il était condamné aux peines éternelles de l'enfer; car ayant été le complice du démon dans le péché, il était juste qu'il partageât également la sentence prononcée contre lui. Le prophète dit à son serviteur Giézi, après que celui-ci eut reçu les présents de Naaman le lépreux : « Puisque tu as accepté les biens de Naaman, que la lèpre de Naaman s'attache à toi et à tous tes descendants. » IV *Reg.* v, 27. Tel avait été le jugement de Dieu contre l'homme : il avait voulu partager la richesse de Lucifer, c'est-à-dire l'orgueil de sa révolte; et la lèpre de Lucifer, c'est-à-dire le châtiment de son orgueil, devient également son partage. Voilà donc l'homme se rendant semblable au démon; il imite son crime, il participe à son châtiment.

L'homme étant si profondément déchu aux yeux de Dieu, ayant si justement encouru sa disgrâce, le Seigneur, dont la miséricorde égale la majesté, daigna porter ses regards, non sur l'injure faite à sa bonté suprême, mais sur le malheur de sa créature tombée; il eut plutôt pitié de notre misère, qu'il ne ressentit de

courroux pour ses propres outrages, et il résolut de réparer la chute de l'homme et de guérir ses douleurs, en le réconciliant avec lui par le moyen de son Fils unique. Mais comment fut opérée cette réconciliation? Quelle est encore une fois la langue humaine qui pourrait le dire? Ce Fils unique de Dieu a établi une telle amitié entre Dieu et l'homme, qu'il a obtenu, non-seulement que le Créateur pardonne à sa créature, lui rende sa grâce et son amour, pousse même cet amour jusqu'à devenir une même chose avec elle, mais il a fait encore, et c'est là ce qui dépasse toute expression, que l'homme soit tellement devenu une même chose avec Dieu qu'il n'y a pas dans toute la création d'unité plus parfaite que celle-là : car cette unité n'est pas uniquement celle de la grace et de l'amour, c'est l'unité même de la personne. Qui jamais eût pensé qu'une pareille rupture serait ressoudée d'une manière aussi parfaite? Qui eût pu s'imaginer que ces deux êtres, que la nature et la faute avaient si profondément séparés, viendraient un jour à s'unir, non pas simplement dans une même demeure, à la même table, par une communication de grâce, mais bien dans une seule et même personne? Peut-on concevoir deux choses plus éloignées l'une de l'autre que Dieu et le pécheur? Et maintenant que peut-on concevoir de plus uni que Dieu et l'homme? « Il n'est rien, dit saint Bernard, de plus élevé que Dieu; il n'est aucune chose plus basse que le limon dont l'homme a été formé. Mais Dieu s'est abaissé vers le limon avec une si profonde humilité, et le limon s'est élevé vers Dieu avec une dignité si parfaite, que nous devons attribuer au second les actions du premier, et au premier les souffrances du second. » *Super. Cant. homil.* LIX et LXIV.

Ah! qui aurait dit à l'homme quand il découvrit qu'il était nu et tellement tombé dans la disgrâce de son Créateur, qu'il s'en allait cherchant les recoins les plus obscurs du paradis terrestre, pour se dérober aux regards de son juge, qui lui aurait dit qu'un jour viendrait où cet être infortuné serait uni à Dieu dans une même personne? Cette union a été si intime et si solide que, lorsqu'elle fut mise à une suprême épreuve, dans le temps de la Passion, on vit l'être se briser plutôt que se disjoindre; non, ce n'est

pas le joint qui céda, c'est la nature elle-même. La mort put séparer l'âme et le corps, bien qu'ils fussent unis par les liens de la nature; mais elle ne put séparer la divinité ni de l'âme ni du corps, cette union étant formée par la personne divine ; ce que Dieu a une fois pris par amour pour nous, il ne le quitte plus.

Telle est la paix, tel est le remède qu'est venu nous apporter notre divin médiateur. Sans doute nous lui sommes bien redevables pour le remède lui-même, aucune expression ne saurait égaler la grandeur de notre dette, mais nous ne lui sommes pas moins redevables pour la manière dont ce remède nous a été appliqué. Je vous dois beaucoup, mon Dieu, pour m'avoir délivré de l'enfer et rétabli dans votre sainte grace ; peut-être néanmoins vous dois-je encore davantage pour la manière dont vous m'avez délivré que pour la liberté même dont vous m'avez redonné la possession. Toutes vos œuvres, Seigneur, sont d'étonnantes merveilles ; et quand il nous semble que nous sommes hors de nous-même, que notre admiration ne saurait aller au delà, en présence d'une de ces œuvres, la merveille disparaît et s'évanouit, pour ainsi dire, si nous levons les yeux vers une autre. Et ce n'est pas là un trait qui puisse amoindrir votre grandeur, que vos œuvres s'éclipsent entre elles, du moins à nos faibles yeux ; c'est plutôt une manifestation de votre gloire.

Mais quel remède avez-vous choisi, Seigneur, pour remédier à ma profonde misère? Un nombre infini de moyens qui n'exigeaient de vous ni travail ni peine, s'offraient à votre éternelle pensée ; mais votre magnificence à mon égard a été si merveilleuse, si effrayante même, pourrai-je dire, que pour mieux me montrer la grandeur de votre bonté, la puissance de votre amour, vous avez voulu subir des douleurs tellement grandes qu'à leur seule pensée vous avez sué du sang et qu'à leur vue les rochers eux-mêmes se sont brisés. Que les cieux vous bénissent, Seigneur, et que les anges publient à jamais vos merveilles! Quel besoin aviez-vous de nos biens? Quel préjudice pouvaient vous causer nos désordres? Voici ce que Job dit à l'homme : « Si vous péchez contre Dieu, quel mal lui ferez-vous? Et si vous multipliez le nombre de vos crimes, quel préjudice en résultera-t-il pour

lui ? Et si vous faites le bien, que lui avez-vous donné? Peut-il recevoir quelque chose de vos mains ? » *Job*, xxxv, 6 et 7.

Eh bien, ce Dieu si riche et si puissant, si parfaitement exempt de nos maux, Celui dont les richesses, le pouvoir, la science et la grandeur ne peuvent recevoir un accroissement quelconque; Celui qui, après avoir créé le monde, n'est ni plus ni moins grand qu'il ne l'était avant cet acte de sa toute-puissance; Celui qui ne serait pas plus honoré en lui-même parce que tous les anges et tous les hommes le loueraient à jamais dans la patrie bienheureuse; et qui n'en serait pas moins glorieux, alors même qu'ils se seraient tous précipités dans les peines éternelles pour l'y blasphémer à jamais; ce Maître suprême, cet Etre infini, cédant à l'impulsion de son amour, et nullement entraîné par une loi nécessaire, dans le temps où nous étions pour lui des ennemis et des traîtres, incline les cieux sous les pas de sa majesté souveraine, descend dans ce lieu d'exil, se revêt de notre nature, se soumet à nos infirmités sans en excepter la mort elle-même, se charge de toutes nos dettes envers Dieu, et souffre pour les acquitter les tourments les plus terribles qui aient jamais été ou qui seront jamais sur la terre.

Pour moi, Seigneur, vous êtes né dans une étable, n'ayant qu'une crèche pour berceau; pour moi vous avez été circoncis le huitième jour après votre naissance; pour moi vous avez été chassé de votre patrie et exilé sur la terre d'Egypte. En un mot, c'est pour moi que vous avez été poursuivi, maltraité, accablé de toutes sortes d'injures. Pour moi vous avez jeûné, veillé, cheminé dans de rudes chemins, sué, pleuré. Vous avez voulu connoître par votre propre expérience les maux que j'avais mérités par mes péchés, vous néanmoins, qui, bien loin d'être le coupable, étiez l'offensé. Pour moi vous avez été saisi comme un malfaiteur, abandonné, vendu, renié, traduit devant toutes sortes de tribunaux et de juges, et devant eux accusé, souffleté, couvert d'infamies et de crachats, livré à de grossières railleries, meurtri de coups, accablé de blasphèmes; c'est pour moi, enfin, que vous êtes mort et que vous avez été enseveli. Oui, vous m'avez rendu la vie en mourant sur une croix, en rendant le dernier soupir sous

les yeux de votre très-sainte Mère, dans une telle pauvreté que vous n'eûtes pas même une goutte d'eau pour tempérer votre soif brûlante à l'heure de votre mort, dans un tel abandon de la part de tous les êtres, que votre Père lui-même parut vous avoir abandonné. Or, qu'y a-t-il de plus étonnant, disons mieux, qu'y a-t-il de plus formidable que de voir le Dieu de toute majesté venir de la sorte expirer sur un bois infâme comme le dernier des criminels?

Quand un homme, pour humble que soit son état, tombe par sa faute dans une semblable extrémité, si par hasard vous l'aviez connu auparavant, et si vous venez alors à le considérer de près, à le regarder en face, pour vous assurer que c'est bien lui, vous ne pouvez revenir de votre douleur et de votre surprise, en songeant au misérable sort où ses désordres l'ont conduit. Mais si une pareille vue nous étonne toujours et nous afflige, que sera-ce de voir dans le même état le souverain Maître de toutes les créatures? Que sera-ce de voir un Dieu subir un traitement et des humiliations qui ne manquent jamais d'exciter la pitié en faveur même des plus grands criminels de la terre? Et s'il est vrai de dire que plus la personne soumise au dernier supplice est grande à nos yeux et nous est mieux connue, plus son malheur nous cause de douleur et d'épouvante, vous, anges bienheureux, qui connaissez avec tant de perfection, la grandeur de ce Maître suprême, dites-nous ce que vous éprouvâtes alors, en le voyant tomber dans un tel abîme? Les chérubins qui, par l'ordre de Dieu, furent placés aux deux côtés de l'arche, le visage tourné vers le propitiatoire, se regardaient l'un l'autre dans l'attitude de l'admiration et de l'étonnement; et c'est là comme un emblème qui vous représente le mystérieux effroi de ces esprits sublimes, à la vue de l'œuvre par excellence de l'amour divin, c'est-à-dire à la vue d'un Dieu devenu la propitiation du monde sur l'arbre sacré de la croix.

La nature elle-même demeure, à cet aspect, dans le silence de l'étonnement et de la douleur; toutes les créatures semblent frappées de stupeur à ce même spectacle; les Principautés et les Puissances, qui peuplent l'éternelle patrie, éprouvent une sorte d'effroi, à la vue de cette merveilleuse expansion de miséricorde et

d'amour, qui leur révèle de plus en plus la nature divine. Ah! qui ne serait comme abîmé sous le coup de ces étonnantes merveilles, submergé par les vagues de cet océan sans limites, perdu dans ces abîmes de compatissante bonté? Qui ne serait comme jeté hors de lui-même, ainsi que le fut Moïse quand Dieu lui montra sur la montagne la figure anticipée de ce mystère, à la vue de laquelle le Prophète ne cessait de crier : « O miséricorde, ô pitié, ô souffrance! ô Dieu d'amour et de bonté! » Et il ne savait que proclamer ainsi la grande miséricorde dont Dieu venait de lui présenter la figure. Qui ne se couvrirait les yeux à ce spectacle, comme le fit le prophète Élie, quand il vit passer Dieu, non dans l'éclat de sa majesté suprême, mais sous les voiles d'une profonde humilité; non avec cette puissance qui transporte les montagnes et brise les rochers, mais succombant, au contraire, sous les outrages des méchants et brisant les rochers par le spectacle de ses douleurs? Mais en fermant ici les yeux de l'intelligence, incapables de comprendre ce mystère de bonté, qui n'ouvrirait son cœur pour y recevoir les douces impressions d'un amour si prodigue de lui-même; qui ne s'efforcerait de lui rendre un amour sans restriction et sans mesure? O abîme de charité et d'humilité! ô miséricorde infinie! ô incompréhensible bonté!

Mais si je vous suis à ce point redevable, Seigneur, pour m'avoir racheté, que ne vous dois-je pas pour la manière dont vous avez accompli cette œuvre? Pour me racheter vous avez enduré d'indicibles souffrances et les abaissements les plus profonds; vous avez voulu être l'opprobre des hommes et le rebut de l'univers. De vos ignominies, vous m'avez fait un incomparable honneur, de vos accusations, une inébranlable défense, de votre sang, un bain salutaire; votre mort m'a redonné la vie, et par vos larmes vous m'avez délivré des larmes éternelles et de l'éternel grincement de dents. O tendre Père, combien n'avez-vous pas aimé vos enfants! O bon pasteur, qui vous donnez vous-même pour aliment à vos brebis! O gardien fidèle, qui vous dévouez à la mort pour défendre le dépôt qui vous a été confié! par quel don pourrai-je reconnaître un tel don? Quelles larmes vous donnerai-je en retour de vos larmes? Quelle vie pourra jamais payer votre vie? Qu'est

la vie de l'homme, en effet, en comparaison de la vie de Dieu? Que sont les larmes d'une créature en présence des larmes versées par le Créateur?

N'allez pas vous imaginer, ô homme, que votre dette envers lui n'est pas tellement grande, par la raison qu'il n'a pas souffert pour vous seul et qu'il a souffert en même temps pour tous les hommes; ce serait là une triste illusion. En réalité il a souffert pour tous de manière à souffrir également pour chacun. Sa science infinie rendait présents à sa pensée tous ceux pour lesquels il endurait ses souffrances, comme s'il s'était dévoué pour un seul; et son immense charité, en s'étendant à tous les hommes, les embrassait chacun en particulier; il a versé son sang pour chacun comme pour tous. Sa charité pour nous était si grande qu'en supposant qu'un homme seul fût tombé dans le péché, il eût souffert pour lui, disent les saints Docteurs, ce qu'il a voulu souffrir pour tous les hommes. Tâchez de comprendre par là ce que vous devez à un Maître qui a tant fait pour vous, et qui eût fait encore davantage s'il l'avait fallu pour votre bien.

II.

Que toutes les créatures réunies me disent maintenant si l'on peut concevoir un plus grand bienfait, une obligation plus grande, une grace supérieure à cette grace. Que tous les chœurs des anges me disent si le Seigneur a fait pour eux ce qu'il a fait pour nous. Qui ne se consacrera donc sans réserve au service d'un tel Maître? Saint Anselme s'écrie : « Je vous dois trois fois tout ce que je suis, ô mon Dieu : Vous m'avez créé, et je vous dois à ce titre tout ce qui est en moi ; vous m'avez racheté, et c'est un second titre qui confirme et redouble cette dette; vous m'avez promis de vous donner à moi comme mon éternelle récompense, je me dois donc encore une fois tout à vous. Comment ne me donnerai-je pas, une bonne fois du moins, à celui qui a sur moi tant de droits irrévocables? O ingratitude, ô dureté du cœur humain! Se peut-il qu'il résiste à de semblables bienfaits? Il n'est chose si dure qui ne se ramollisse par quelque moyen. Les métaux cèdent à l'action du feu; le fer est façonné dans la forge; la dureté du diamant est domptée par le

sang de certains animaux, et se laisse ainsi travailler. Mais, ô cœur plus insensible que la pierre, plus dur que le fer, plus indomptable que le diamant, tu ne te laisses donc attendrir ni par le feu de l'enfer, ni par les bienfaits du Père le plus tendre, ni par le sang de l'Agneau sans tache, immolé pour ton amour ! »

Après que vous nous avez témoigné, Seigneur, tant d'amour et de miséricorde, comment peut-il se faire qu'il y ait des hommes qui ne vous aiment pas, des hommes qui ne se souviennent même pas de vos bienfaits, des hommes qui s'en servent même pour vous offenser? A qui donnera-t-il son amour celui qui vous le refuse? De quels bienfaits se montrera-t-il reconnaissant celui dont vos bienfaits n'ont pu mériter la reconnaissance? Comment pourrai-je ne pas servir un Dieu qui m'a aimé, cherché, guéri, de la sorte? Le Sauveur disait : « Si une fois je suis élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tout à moi. » *Joan.* XII, 32. Avec quelles forces, Seigneur? avec quelles chaînes? Avec les forces de son amour, avec les chaînes de ses bienfaits. Il avait dit par la bouche de son Prophète : « Je les attirerai par les liens d'Adam, par les chaînes de l'amour. » *Ose.* XI, 4. Ah! qui ne se laisserait entraîner par ces doux liens? qui ne voudrait recevoir de telles chaînes? qui ne se laisserait vaincre par tant de bienfaits?

C'est donc un bien grand désordre de ne pas aimer ce souverain Seigneur; mais que sera-ce alors de l'offenser et de méconnaître ses lois saintes? Comment pouvez-vous lever la main contre un Dieu dont la main a été si libérale envers vous, et qui s'est lui-même donné pour vous sur la croix? Quand la malheureuse femme du ministre égyptien voulut entraîner Joseph dans le crime, le saint jeune homme se défendit par ces remarquables paroles : « Ne voyez-vous pas que mon maître a remis dans mes mains tous les biens qu'il possède, excepté vous, vous seule qui êtes sa femme? Comment donc pourrai-je me rendre coupable d'une si honteuse lâcheté envers lui, d'un si grand péché contre Dieu? » *Genes.* XXXIX, 8 et 9. C'est comme s'il eût dit : Mon maître a été si bon et si généreux envers moi, il a remis en mes mains tout ce qu'il possède; et, après qu'il m'a comblé d'honneur et donné une si complète confiance, j'irai, brisant la chaîne de tant de bienfaits, outrager une

âme aussi grande! Et, remarquez-le bien, il ne se contente pas de dire : je ne dois pas l'offenser, je n'ai aucune raison pour cela; non, il dit : comment pourrai-je l'offenser? nous donnant à comprendre ainsi que la grandeur des bienfaits reçus doit nous ôter, non seulement la volonté, mais en quelque sorte la force, la faculté même d'outrager notre bienfaiteur.

Or, si les grâces et les faveurs accordées au jeune fils de Jacob méritaient une telle reconnaissance, que ne mériteront pas de notre part les bienfaits dont Dieu nous a comblés? Cet homme avait remis entre les mains de Joseph tout ce qu'il possédait; de même Dieu, pour ainsi dire, a remis entre vos mains tout ce qu'il a et tout ce qu'il est. Mais n'oubliez pas à quel point les richesses de Dieu l'emportent sur les richesses de l'homme; car les bienfaits que vous avez reçus surpassent d'autant ceux qui avaient eté accordés à Joseph. Voyons, en effet : quel est le bien que Dieu possède, et dont il ne vous ait mis vous-même en possession? Le ciel, la terre, le soleil, la lune, les étoiles, les fleuves, les mers, les oiseaux, les poissons, tous les animaux et tous les arbres vous appartiennent; en un mot, tout ce qui est sous le ciel est votre domaine; et non seulement ce qui est sous le ciel, mais encore ce qui est au dessus, c'est-à-dire la gloire et les richesses de l'éternité. L'Apôtre disait aux premiers fidèles : « Tout est à vous, soit Paul, soit Apollo, soit Pierre, » I *Corinth.* III, 22; et il ajoutait : « le monde, la vie, la mort, le présent, l'avenir, tout est à vous, » parce que tout doit servir à votre salut. Nous ne possédons pas même seulement les biens qui sont au-dessus du ciel; mais le Seigneur même des cieux s'est donné à nous sous mille formes diverses, comme père, comme tuteur, comme sauveur, comme maître, comme médecin, il s'est donné à nous en récompense, en exemple, en nourriture, en remède, en immortelle couronne. Et, pour tout dire en peu de mots, le Père nous a donné son Fils, celui-ci nous a mérité l'Esprit-Saint, et l'Esprit-Saint à son tour nous fait entrer en union avec le Père et le Fils, source intarissable d'où découlent tous les biens.

Encore une fois donc, s'il est vrai que Dieu vous a confié tous les biens qu'il possède, comment se peut-il que vous vous serviez de ces mêmes biens pour outrager un bienfaiteur aussi magnifique?

Ne pas lui en témoigner votre reconnaissance semblerait être, nous l'avons dit, le plus grand des crimes possibles; mais que sera-ce alors d'ajouter à l'ingratitude, le mépris, la révolte et l'outrage? Si le saint jeune homme dont nous venons de parler se jugeait tellement lié, tellement paralysé par les bienfaits de son maître, qu'il fût hors d'état de l'offenser, où trouvez-vous la force d'offenser celui qui a mis en votre pouvoir le ciel et la terre? Ah! disons-le sans crainte et sans détour, si la vue d'un tel mal vous laisse insensible, vous êtes pire que les animaux privés de raison, que les bêtes même les plus sauvages, plus dur et plus froid que les êtres inanimés eux-mêmes. Quel est le lion ou le tigre, en effet, qui voudrait faire du mal à celui qui lui ferait du bien? Saint Ambroise nous rapporte à la suite de Pline, que l'on entendit hurler et gémir toute la nuit le chien d'un homme qu'un de ses ennemis avait tué; et comme le jour suivant beaucoup de personnes venaient voir le cadavre de cet homme et au milieu d'elles le meurtrier lui-même, le chien se précipita aussitôt sur ce dernier, et par ses morsures et ses cris, fit dévoiler un crime qui sans cela serait demeuré secret.

Si de pauvres animaux, pour un peu de pain qu'on leur donne, témoignent tant d'amour à leur maître, et leur gardent une si inviolable fidélité, voudriez-vous payer d'ingratitude les bienfaits divins? Et faut-il que les animaux vous donnent des leçons de reconnaissance et d'humanité? Ah! si le chien dont parle saint Ambroise montra tant d'indignation contre le meurtrier de son maître, comment pouvez-vous considérer d'un œil d'indifférence les meurtriers de votre souverain Seigneur? Et quels sont ces meurtriers, veuillez y réfléchir, si ce n'est vos péchés mêmes? Ce sont véritablement eux qui l'ont saisi, chargé d'indignes liens, accablé d'outrages, meurtri de coups, attaché à la croix. Oui, ce sont vos péchés, vos péchés tout seuls qui ont fait ces choses; les bourreaux n'eussent jamais pu les accomplir sans ces funestes auxiliaires; ou plutôt les bourreaux ne furent que les instruments de nos crimes. N'éprouverez-vous donc aucune haine contre les barbares ennemis qui ont mis à mort votre divin Maître? Et quand vous considérez cette grande victime immolée devant vous et à

cause de vous, n'éprouverez-vous pas un redoublement d'amour pour elle, d'horreur pour le péché, unique cause de ses souffrances et de sa mort? Cette horreur pour le péché est le fruit que doit produire dans nos cœurs tout ce que le Sauveur a fait, dit et souffert sur la terre. C'est pour tuer le péché qu'il s'est laissé mettre à mort lui-même; c'est pour immobiliser le péché et le réduire en quelque sorte à l'état de complète inaction, qu'il s'est lui-même laissé clouer les mains et les pieds. Pourquoi voudriez-vous donc rendre vains et stériles pour vous les travaux de Jésus-Christ, ses sueurs et ses souffrances? Voudriez-vous donc rester plongé dans l'esclavage dont il vous a délivré par son sang? Comment ne tremblerez-vous pas au seul nom du péché, en voyant que Dieu a fait de si étranges choses pour l'anéantir? Que pouvait-il faire de plus pour détourner les hommes de la voie du péché, que de se mettre lui-même, lui ce grand Dieu, en travers de leur chemin, les bras étendus sur une croix? Quel est l'homme qui oserait offenser Dieu, s'il voyait le ciel et l'enfer ouverts devant lui? Mais la vue d'un Dieu mis en croix est sans contredit une chose plus grande encore et plus merveilleuse. Celui qu'un tel spectacle ne saurait émouvoir, je ne sais pas en vérité ce qui serait capable de toucher son cœur.

CHAPITRE V.

Du cinquième motif que nous avons de pratiquer la vertu, à savoir, le bienfait de notre justification.

De quoi nous servirait le bienfait de la rédemption, s'il n'était suivi de celui de la justification? C'est par celui-ci que nous est appliquée la souveraine vertu de celui-là. De quelle utilité pourraient nous être les meilleurs remèdes, quand ils ne sont pas appliqués à nos douleurs? C'est ce qu'il faut également dire de cet inappréciable remède que notre divin Rédempteur nous a préparé dans son sang. Or, l'application de ce remède à chacun de nous est une œuvre spécialement attribuée au Saint-Esprit. C'est à lui qu'appartient la sanctification de l'homme; c'est lui qui prévient le pécheur par sa miséricorde, et qui, après l'avoir prévenu, l'ap-

pelle, après l'avoir appelé, le justifie, après l'avoir justifié, le conduit par les droits sentiers de la justice, le mène ainsi jusqu'au bout par le don de persévérance, et lui donne enfin la couronne de la gloire. Voilà tous les bienfaits compris dans le seul bienfait de la justification.

I.

Le premier de tous est donc celui de la vocation et de la justification proprement dite. C'est ce qui a lieu quand, par la vertu de l'Esprit-Saint, les chaînes du péché venant à être rompues, un homme échappe à la tyrannie du démon, revient de la mort à la vie, de pécheur qu'il était s'élève au rang des justes, et d'enfant de malédiction est fait enfant de Dieu. Or, c'est là une transformation qui ne saurait s'effectuer que par un secours direct et une faveur spéciale du ciel. Notre divin Sauveur le dit clairement : « Nul ne peut venir à moi, si mon Père ne l'attire. » *Joan.* VI, 66. Nous voyons par là que ni le libre arbitre de l'homme, ni toutes les ressources de la nature humaine ne pourraient suffire pour nous élever de l'état du péché à celui de la grâce, à moins que le bras du Tout-Puissant n'intervienne dans cette œuvre. Saint Thomas explique ainsi cette parole de l'Evangile : Comme la pierre de sa nature se meut de haut en bas, et ne saurait avoir un mouvement contraire, à moins qu'elle n'y soit déterminée par une cause étrangère ; ainsi l'homme dans l'état du péché, est toujours tiré en bas ou entraîné vers la terre par ses penchants corrompus, c'est-à-dire par l'amour et le désir des choses périssables ; et il ne peut s'élever aux choses du ciel par l'amour pur et le désir surnaturel des biens de la vertu, sans que Dieu lui tende une main secourable. Voilà une vérité qui doit être pour nous un intarissable sujet de réflexions et de larmes ; elle nous montre ce que nous devons penser de nous-mêmes, la profondeur de notre chute, la corruption de notre nature, la nécessité où nous sommes enfin d'implorer incessamment le secours de la grâce divine.

Mais revenons à notre objet : l'homme ne peut donc s'élever par ses propres forces du péché à la grâce, il faut pour cela qu'il soit en quelque sorte soulevé par la main toute-puissante du Sei-

gneur. Or, qui pourrait énumérer et développer tous les bienfaits que celui-là seul renferme? Il est évident, par exemple, que par là le péché est chassé de notre âme; et nous savons que le péché est la fatale source de maux sans nombre. Qui nous dira donc la grandeur d'un bien qui nous délivre de tous les maux? Comme rien n'est plus propre qu'une semblable étude à exciter en nous le sentiment de la reconnaissance et l'amour de la vertu, je vais tâcher de dire en peu de mots les inappréciables biens que cet unique bien renferme.

Et d'abord, il réconcilie l'homme avec Dieu, il le rétablit dans l'amitié de son Créateur. En effet, le premier et le plus grand de tous les maux que le péché mortel fait à une âme, c'est de lui attirer l'inimitié de Dieu; car Dieu étant la bonté par essence, la bonté infinie, il ne se peut pas qu'il ne déteste souverainement le péché. Son Prophète lui dit : « Vous avez en horreur tous ceux qui commettent le mal, et vous perdrez ceux qui se plaisent dans le mensonge; l'homme qui répand le sang et celui qui tend des pièges, Dieu les a nécessairement en abomination. » *Psalm.* v, 7. Cette inimitié de Dieu est évidemment le plus grand de tous les maux du monde, la cause de tous les autres; et cela, parce que l'amour de Dieu pour nous est le plus grand de tous les biens possibles et la cause de tous les biens réels.

C'est par le bienfait de la justification que nous sommes délivrés d'un mal si affreux, car la justification a pour effet de nous réconcilier avec Dieu, de nous faire recouvrer son amitié, et non une amitié quelconque, mais la plus grande de toutes celles qui peuvent exister, l'amitié d'un père pour ses enfants. C'est ce que nous montre admirablement l'Apôtre de la dilection quand il dit : « Voyez quel est l'amour que Dieu a eu pour nous, puisqu'il nous a élevés à un tel honneur, que nous soyons appelés les enfants de Dieu et que nous le soyons en réalité. » I *Joan.* III, 1. Ce n'est donc pas là seulement un nom glorieux, un titre honorable, c'est une vérité de fait, une œuvre accomplie, afin que la bassesse et la défiance de l'homme ici-bas apprennent à connaître la grandeur et la magnificence de la grâce divine.

Si la haine de Dieu est un mal tellement grand que nous ne

saurions le comprendre, qui pourra nous dire combien est grand le bonheur d'être en grâce avec Dieu? D'après un axiome de philosophie, une chose est d'autant meilleure que son contraire est pire; celle-là donc sera souverainement bonne, dont le contraire est souverainement mauvais; et le souverain mal pour l'homme, c'est d'être un objet de haine pour Dieu. On regarde comme un bien si précieux sur la terre d'être dans les bonnes grâces d'un maître, d'un père, d'un prince ou d'un roi; que sera-ce alors d'être en grâce avec le Père par excellence, avec le Roi des rois? Comparées à sa grandeur, toutes les grandeurs et toutes les principautés de la terre sont comme si elles n'étaient pas.

Une telle grâce acquiert encore plus de valeur par la manière dont elle nous est donnée. De même, en effet, qu'avant le bienfait de la création, l'homme ne pouvait évidemment rien faire pour mériter d'arriver à l'être, de même, après qu'il était tombé dans le péché, il ne pouvait rien faire qui lui méritât de rentrer en grâce avec Dieu; car il était alors dans un état pire en quelque sorte que le néant, et dans l'impossibilité absolue de satisfaire à son Créateur par un acte quelconque.

Un bienfait qui est la conséquence de celui-là, c'est que l'homme soit délivré des peines éternelles, auxquelles il avait été condamné en punition de son péché. Le péché, comme nous l'avons dit, fait de l'homme un objet d'horreur pour Dieu; et c'est là le plus grand de tous les malheurs qui puisse arriver à l'homme. Voici comment cela s'explique : en péchant l'homme s'éloigne de Dieu, méprise son amour et son autorité suprêmes; il mérite donc par là d'être méprisé à son tour, d'être privé de la vue de Dieu, chassé de sa présence, exilé de son immortel royaume. De plus, comme en s'éloignant de Dieu l'homme s'est follement attaché aux créatures, il est juste aussi qu'il y trouve un objet de douleur et qu'il soit condamné à d'éternelles peines. Les peines de cette vie, quand on les compare à celles de l'éternité, semblent moins de vraies douleurs que des douleurs en peinture. Joignez à cela ce ver qui ne meurt pas et qui ne cessera de ronger les entrailles et la conscience des méchants. Que dirai-je encore de la société de tant d'esprits pervers et d'hommes réprouvés? Que dirai-je de cette région pleine

de tristesse et de ténèbres, d'horreur et de confusion, où il n'y a, selon la parole de Job, aucun ordre, nulle espèce de joie, ni repos ni trève, nulle paix, nulle consolation, nulle espérance, mais bien des larmes éternelles, un éternel grincement de dents, la rage, les blasphèmes, les malédictions. Voilà les maux épouvantables dont Dieu délivre ceux qu'il justifie; car, une fois qu'ils sont réconciliés avec lui et rentrés dans sa grâce, ils sont à l'abri des coups de sa colère et des terribles châtiments qu'il inflige à ses ennemis.

Il est un autre bienfait qui vient s'ajouter à celui-là, plus spirituel et moins sensible en apparence : c'est la réformation et la rénovation de l'homme intérieur, dont le péché avait dénaturé les traits et détruit la beauté véritable. En effet, le péché dépouille d'abord l'âme, non-seulement de Dieu, mais encore de toutes les forces surnaturelles qu'elle possédait, de toutes les richesses et de tous les dons du Saint-Esprit; et c'était là sa grandeur, sa force et sa beauté. Dépouillée qu'elle est de ces biens de la grâce, elle ne tarde pas à recevoir de profondes et dangereuses blessures jusque dans ses facultés naturelles. Voici pourquoi : d'une part, l'homme est essentiellement une créature raisonnable et le péché un acte contraire à la raison ; d'autre part, il est dans la nature des choses qu'un contraire soit détruit par son contraire. D'où il suit que plus les péchés se multiplient, plus sont affaissées les puissances de l'âme, non en elles-mêmes à la vérité, mais dans leurs aptitudes du moins et surtout dans leur exercice.

C'est ainsi que le péché rend une âme misérable, infirme, pleine de torpeur et d'instabilité pour le bien, d'inclination et d'impétuosité pour le mal, lâche pour résister aux tentations, lente à marcher dans le sentier des divins commandements. Le péché prive en outre cette âme de sa véritable liberté et de ce noble empire qu'elle ne devrait jamais abdiquer; il en fait une esclave du démon, du monde et de la chair. Cette pauvre âme vit ainsi dans un esclavage plus misérable et plus dur que ne le fut celui de l'Egypte ou celui de Babylone pour les malheureux enfants d'Israël. Le péché engourdit et paralyse à tel point les sens spirituels d'une âme, qu'elle ne sait plus ni entendre la voix et les inspirations de Dieu, ni voir les maux effrayants dont elle est menacée, ni perce-

voir les suaves parfums des vertus et des exemples des saints, ni goûter combien le Seigneur est doux, ni sentir enfin les coups et les bienfaits par lesquelles elle est tour à tour provoquée à l'aimer. Mais par-dessus tout, le péché détruit la paix et la joie de la conscience, il détruit la ferveur de l'esprit, il laisse l'homme souillé, flétri, abominable aux yeux de Dieu et de ses saints.

Si le bienfait dont nous parlons nous délivre de tous ces maux, c'est que la miséricorde infinie du Seigneur ne se contente pas d'effacer nos péchés et de nous recevoir en sa grâce; elle veut en outre chasser loin de nous tous les fléaux que le péché entraîne après lui, reformer et renouveler en nous l'homme intérieur. Elle guérit ainsi nos plaies, lave nos souillures, brise nos liens, nous délivre du joug que le péché faisait peser sur nos têtes, nous affranchit de l'esclavage du démon, tempère la violence de nos inclinations mauvaises, nous rend, avec la véritable liberté, la beauté surnaturelle de l'âme, nous rétablit dans la paix et la joie de la bonne conscience, ravive nos sens intérieurs, nous inspire l'ardeur pour le bien, une salutaire répulsion pour le mal, la force et la constance pour résister aux tentations; et c'est ainsi qu'elle nous enrichit de bonnes œuvres. Elle répare si bien en nous l'homme intérieur avec toutes ses puissances, que l'Apôtre appelle ceux qui sont ainsi justifiés, des hommes nouveaux, de nouvelles créatures. *Galat.* VI, 15.

Cette rénovation est tellement grande, tellement puissante et vraie, que dans le baptême on la nomme régénération, et, dans la pénitence, résurrection. Elle ressuscite une âme, en effet, non-seulement en la rappelant de la mort du péché à la vie de la grâce, mais encore en faisant briller en elle comme un reflet anticipé de la résurrection future. Aucune langue au monde ne serait en état de nous retracer la beauté d'une âme justifiée; le divin esprit qui se plaît à l'embellir, pour en faire son temple et sa demeure, pourrait seul nous dire quelle est la beauté dont il l'a gratifiée. Ne comparez donc pas toutes les richesses de l'univers, toutes les gloires du monde, tous les avantages naturels, ni même toutes les vertus acquises, à cette beauté, à l'inappréciable richesse d'une âme en état de grâce; car en sa présence tous ces trésors

de la terre perdraient entièrement leur éclat et leur valeur. Autant le ciel l'emporte sur la terre, l'esprit sur le corps, l'éternité sur le temps, autant la vie de la grâce l'emporte sur celle de la nature, autant l'invisible beauté de l'âme l'emporte sur la beauté visible et corporelle, autant les richesses intérieures l'emportent sur les biens extérieurs, et la force qui vient gratuitement de Dieu, sur celle qui provient de la nature. C'est que les choses d'ici-bas sont bornées et temporelles, elles n'ont de beauté qu'aux yeux de notre corps, le concours général de Dieu dans la création suffit à réaliser ces biens ; mais les biens de l'âme réclament un concours spécial et surnaturel ; on ne saurait les appeler, d'une manière au moins absolue, des biens temporels ou finis, puisqu'ils nous élèvent vers les demeures éternelles et doivent nous mettre en possession de Dieu. Ces biens spirituels sont si précieux, ont tant de valeur aux yeux de ce même Dieu, qu'il est comme épris d'amour en considérant leur beauté. Or, comme il peut opérer toutes ces choses par son assistance et sa seule volonté, il se plaît à orner cette âme de toutes les vertus infuses et des sept dons de l'Esprit-Saint. Ce n'est plus dès lors l'essence toute seule de l'âme qui s'enrichit de telles faveurs ; toutes ses puissances brillent d'une nouvelle clarté et revêtent une force céleste.

A tant de bienfaits que l'âme justifiée tient de la miséricorde et de la magnificence divines, ajoutons qu'elle jouit de la présence de l'Esprit-Saint et de la Trinité toute entière, laquelle consent à résider dans une âme ainsi préparée, afin de lui enseigner et de lui aider à user noblement de toutes ces richesses. C'est ainsi qu'agit un bon père ; non content de donner ses biens à son fils, il lui donne en outre un habile tuteur qui lui enseigne à les administrer. De même donc que dans l'âme du pécheur s'agite une foule de vipères et de serpents, c'est-à-dire de malins esprits, qui en ont fait leur demeure, ainsi que le dit Notre-Seigneur dans l'Évangile, *Matth.* XII, 45 ; de même dans une âme qui rentre en état de grâce ou qui reçoit le bienfait de la justification, viennent résider, comme nous l'avons dit, l'Esprit-Saint et la Trinité toute entière. Dieu chasse de ce temple, qui est le sien, tous ces reptiles hideux et ces bêtes infernales. C'est ce qu'il atteste encore lui-

même en disant : « Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements ; et mon Père l'aimera aussi, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » *Joan*. XIV, 23.

Tous les docteurs de l'Église, et tous les théologiens avec eux, induisent rigoureusement de ces paroles que l'Esprit-Saint réside d'une manière toute spéciale dans l'âme de celui qui a été justifié. Ils distinguent entre l'Esprit-Saint lui-même et les dons qu'il répand ; non-seulement, disent-ils, l'âme justifiée reçoit les dons du Saint-Esprit, mais elle reçoit encore l'Esprit-Saint lui-même. En entrant dans cette âme, il la transforme en un temple magnifique ; c'est lui-même qui en fait la pureté, la sainteté, l'ornement, par les dons précieux dont il la comble ; elle devient ainsi une habitation digne d'un tel hôte.

A tous ces bienfaits il faut en ajouter un plus merveilleux encore, c'est que tous les justifiés deviennent les membres vivants du Christ, de membres morts qu'ils étaient auparavant, ne recevant plus alors ses divines influences. De là naissent de grandes prérogatives et de nouvelles grandeurs : le Fils de Dieu les regarde comme ses propres membres ; c'est ainsi qu'il les aime, ainsi qu'il leur donne ses soins, et il ne cesse de répandre en eux sa propre vertu, c'est-à-dire sa propre vie, comme la tête la fait circuler dans les membres. Il suit encore de là que le Père éternel les regarde avec des yeux de tendresse, puisqu'il voit en eux les membres vivants de son Fils unique, unis, incorporés à ce divin Fils par la participation du même Esprit. Leurs œuvres dès lors sont agréables à ses yeux, ont droit à ses récompenses ; car n'est-ce pas le Fils de Dieu qui accomplit en eux et par eux tout le bien qui existe dans leur vie ?

Une telle dignité fait que lorsqu'ils demandent à Dieu quelque grâce, ils la demandent avec une entière confiance, n'ignorant pas qu'ils ne sont pas tout seuls l'objet de leur prière, mais qu'ils prient, en quelque sorte, pour le Fils de Dieu lui-même, puisque c'est à lui que revient l'honneur de tout le corps. De même, en effet, que le bien que l'on fait aux membres, rejaillit spécialement sur la tête, du moment où le Christ est leur chef, il est évident qu'ils ne sauraient se séparer de lui dans l'objet de leurs prières.

S'il est vrai, comme l'Apôtre l'atteste, I *Corinth.* VI, 15, que ceux qui pèchent contre les membres du Christ, pèchent contre le Christ lui-même; s'il est vrai que le Christ regarde comme dirigées contre lui-même les persécutions dont ses membres sont l'objet, ainsi qu'il l'a dit à ce même Apôtre, quand celui-ci persécutait l'Eglise, *Act.* IX, faut-il s'étonner que le Christ se trouve également honoré dans ses membres? Les choses étant ainsi, quelle confiance ne doit pas accompagner le juste dans sa prière! Quand il se présente aux pieds du Père éternel, c'est comme si son Fils bien-aimé s'y présentait lui-même; car enfin, nous le savons, la grâce qu'on accorde à l'un par amour pour un autre, est censée principalement faite, non à celui qui la reçoit, mais à celui pour l'amour de qui on l'accorde. C'est ainsi qu'en venant au secours du pauvre par amour pour Dieu, ce n'est pas tant le pauvre que Dieu lui-même, qu'on sert.

Mais il est un bienfait qui s'élève au-dessus de tous les autres, par rapport auquel tous les autres sont coordonnés, et que pour cela nous mettons ici en dernière ligne; c'est le droit qu'obtiennent les justifiés de posséder un jour la vie éternelle. Notre grand Dieu, en qui brillent du même éclat et dans une harmonie parfaite, la justice et la miséricorde, condamne tous les pécheurs impénitents à des châtiments éternels, mais aussi ouvre l'accès de l'éternelle vie à tous ceux qui font vraiment pénitence. Il eût pu pardonner aux hommes leurs péchés, les admettre à son amitié, les enrichir de sa grâce, sans les élever à la participation de sa gloire; ce n'est pas ainsi qu'il a voulu en agir envers eux. Ceux auxquels il a miséricordieusement pardonné, il les a justifiés aussi; ceux qu'il a justifiés, il les a faits ses enfants; et ceux qu'il a faits ses enfants, il les a faits ses héritiers, il les a rendus participants de son héritage à lui et des biens qui lui sont communs avec son Fils unique. Et de là naît la vive espérance qui les soutient et les réjouit dans toutes leurs tribulations; ils opposent à tous les maux de la vie présente la perspective de cette incomparable félicité. Au sein des plus profondes angoisses, assaillis par toutes les infirmités et toutes les misères d'ici-bas, ils savent à n'en pas douter que tous les tourments de la terre ne sauraient entrer en comparaison avec

cette gloire qui doit un jour leur être révélée ; ou plutôt ils n'ont garde d'oublier que ces légères tribulations d'un moment accumulent sur leur tête un poids immense de gloire, et d'une gloire supérieure à tout ce qu'on peut concevoir. *Rom.* VIII, et II *Cor.* IV.

Tels sont donc les bienfaits que renferme en lui-même l'inestimable bienfait de la justification, et qui résultent de cette œuvre divine. Saint Augustin la met à bon droit au-dessus dela création du monde ; et voici pourquoi : Dieu créa le monde avec une parole ; et pour sanctifier l'homme il a donné son propre sang, il a souffert les tourments les plus affreux. *Super. Joan.* LXXII, 9. C'est également ce que dit saint Thomas dans sa *Somme théologique,* I, II *Quest.* CXIII, art. 9. Si donc nous devons tant à ce divin Seigneur pour le bienfait de la création, combien plus ne lui devons-nous pas pour celui de la justification ? Plus il lui en a coûté pour nous justifier, plus sont étroits et sacrés les liens qui nous rattachent à lui.

Il est vrai que nul ne peut savoir d'une manière évidente s'il possède la grâce de la justification ; mais on peut avoir à cet égard des probabilités bien rassurantes. Celle que l'on doit regarder comme l'une des principales, c'est le changement de vie. L'homme qui dans un temps commettait avec une étrange facilité des péchés mortels sans nombre, et qui maintenant ne voudrait pas pour l'univers entier en commettre un seul, nous en offre un heureux exemple. Que celui qui se trouve dans de telles dispositions, comprenne donc la reconnaissance qu'il doit à l'Auteur de sa sanctification ; c'est lui qui l'a délivré de tous les maux et comblé de tous les biens que nous avons essayé de peindre. Et celui qui par malheur se trouverait encore dans un mauvais état de conscience, quel motif plus pressant pourrait-il avoir d'en sortir, que la vue de tous ces maux dont le péché mortel est la source, et le souvenir de tant de biens qui résultent de cet unique bienfait !

II.

Des autres effets que l'Esprit-Saint produit dans une âme justifiée, et en particulier du sacrement de l'Eucharistie.

Là ne s'arrête pas néanmoins le cours des bienfaits et des

œuvres de l'Esprit-Saint. Non content de nous faire en quelque sorte franchir le seuil de la justification, une fois que nous sommes entrés dans cette carrière, ce divin Esprit nous aide à y marcher jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'enfin il nous ait sauvés et complètement affranchis des périls que nous courons sur la mer orageuse de ce monde, en nous introduisant au port de l'éternelle patrie. Quand il est entré par un semblable bienfait, dans une âme qui s'est montrée digne d'une telle visite, il n'y demeure pas dans l'inaction. Accorder à cette âme l'honneur de sa divine présence ne suffit nullement à son amour ; il travaille encore à la sanctifier par sa vertu, en accomplissant en elle et avec elle tout ce qui doit la conduire au salut. Il est là comme un père au milieu de sa famille, où il fait régner l'ordre par sa prudence et son autorité; comme un maître au milieu de ses disciples, auxquels il prodigue les plus belles leçons; comme un horticulteur dans un jardin confié à ses soins intelligents ; comme un roi dans son royaume héréditaire, qu'il soumet aux lois d'un sage gouvernement ; comme le soleil dans le monde, qu'il éclaire et vivifie ; comme l'âme enfin dans le corps qui lui est uni, auquel elle donne, avec la vie, le mouvement et la sensibilité.

Il n'est pas sans doute comme la forme par rapport à la matière ; mais il est, nous l'avons dit, comme un père dans la maison soumise à sa douce et puissante autorité. Or, je le demande, que peut-il y avoir de plus heureux, que peut-il y avoir de plus désirable que de posséder un tel hôte au dedans de soi, que d'avoir un tel maître, un guide aussi éclairé, un semblable ami, un tuteur aussi sage, un aussi ferme soutien ? Comme il est éminemment toutes choses, il opère tout dans les âmes où il fait sa demeure. Il est le feu ; et, à ce titre, il éclaire notre entendement, il échauffe notre volonté, il nous détache de la terre pour nous élever vers le ciel. Il est la colombe ; et voilà pourquoi il nous rend sincères, doux, compatissants, pleins d'une tendre affection les uns pour les autres. Il est la mystérieuse nuée ; il nous défend contre les ardeurs immodérées de la chair, calme et tempère la flamme des passions. Il est un vent impétueux ; il incline et tourne notre volonté vers tout ce qui est bien, la dégoûte et l'éloigne de

tout mal. C'est ainsi que les âmes justifiées abhorrent les vices qu'elles ont tant aimés, et ressentent un si vif amour pour les vertus qu'elles avaient tant abhorrées. C'est ce que le saint roi David atteste clairement de lui-même, puisqu'il dit, d'une part, qu'il avait toute malice en horreur et en abomination, et, de l'autre, que la loi du Seigneur lui était un sujet d'amour et de joie, plus que toutes les richesses de la terre, *Psal.* CXVIII. Et la cause de tout cela, c'est que l'Esprit-Saint, comme une bonne mère, ne cessait de lui verser le pur lait des consolations célestes, et le miel très-suave des commandements de Dieu.

Il est aisé de voir par là que nos biens de toute sorte et spécialement notre avancement dans la vertu proviennent de ce divin Esprit. Si nous nous tenons éloignés du mal, c'est lui qui nous en éloigne; si nous accomplissons quelque bien, c'est par lui que nous l'accomplissons; si nous persévérons dans la bonne voie, il est le principe de notre persévérance; si nous obtenons enfin la couronne, c'est lui qui la posera sur notre front. Ainsi se réalise magnifiquement cette parole de saint Augustin : « En couronnant vos mérites, il couronne ses propres dons. » *Confess.* I, 20. C'est-à-dire que pour une grâce il nous en donne une autre, une première faveur est récompensée par une seconde. Le saint patriarche Joseph ne se contenta pas de remettre à ses frères le blé qu'ils étaient venus acheter en Egypte; mais encore il ordonna qu'on remît secrètement dans les sacs l'argent qu'ils avaient apporté pour en payer le prix. C'est ce que fait, mais d'une manière mille fois plus magnifique encore, le Seigneur à notre égard; non-seulement il nous donne la vie éternelle, il nous fournit de plus la grâce et la vertu, au prix desquelles nous devons l'acquérir. A cela revient ce que dit excellemment Eusèbe d'Emèze : « Nous l'adorons pour qu'il ait pitié de nous, et déjà il en a eu pitié puisque nous l'adorons. » Voici le sens de cette parole : Celui que nous honorons et servons pour obtenir qu'il use de miséricorde envers nous, nous a déjà fait miséricorde en nous donnant de le servir et de l'honorer ainsi.

Que l'homme donc porte les yeux sur sa propre vie, et qu'il considère, comme l'y engage le même docteur, tous les biens

qu'il lui a été permis d'accomplir, tous les maux, toutes les séductions, toutes les impuretés et les injustices, tous les sacriléges enfin dont le Seigneur l'a délivré, et il comprendra combien il lui est redevable pour tant de bienfaits. Car, comme le remarque saint Augustin, *Confess.* II, 7, ce n'est pas une moindre miséricorde d'avoir préservé l'homme de tels maux en le détournant de les commettre, que de les lui pardonner après qu'il les a commis; à vrai dire, c'est même la preuve d'un plus grand amour. Le même saint évêque, écrivant à une vierge, s'exprime ainsi : « L'homme doit estimer que Dieu lui a pardonné tous les péchés dont il l'a préservé par sa grâce. Ne vous imaginez donc pas qu'il vous soit loisible d'aimer peu ce bon Maître, comme s'il vous avait peu pardonné. Ah! plutôt aimez-le beaucoup, parce qu'il vous a beaucoup donné. Si celui à qui il a été permis de ne point payer sa dette doit beaucoup aimer, combien ne le doit pas davantage celui à qui le bien a été donné sans conditions? L'homme qui dès le commencement de sa vie a persévéré dans la chasteté, c'est Dieu qui le dirige; et l'homme qui de la corruption revient à des mœurs pures, c'est Dieu qui le corrige; et quand le coupable demeure jusqu'à la fin plongé dans le désordre, c'est que Dieu l'a abandonné par un arrêt de sa justice. »

Puisqu'il en est ainsi, ne devons-nous pas nous écrier avec le prophète : « Que ma bouche, Seigneur, ne cesse de publier vos louanges, que je chante votre gloire tout le jour! » *Psal.* LXX, 8. Sur cette parole le grand évêque d'Hippone s'écrie : « Qu'est-ce donc que chanter la gloire de Dieu tout le jour? Cela veut dire, à jamais et sans interruption. Dans la prospérité je vous louerai, Seigneur, parce que vous me consolez; et dans l'adversité je vous louerai encore, parce que vous me châtiez. Ma louange devancera mon être, puisque c'est de vous que je devais le recevoir; elle accompagnera cet être même, puisque c'est de vous que je l'ai reçu. Je vous ai loué après avoir commis le péché, parce que vous me l'avez pardonné; après que je me suis retourné vers vous, parce que vous m'avez aidé par votre grâce. Je vous louerai enfin après avoir persévéré jusqu'au terme de ma vie; car c'est vous qui m'aurez couronné. Voilà comment ma bouche sera tou-

jours pleine de vos louanges, comment je chanterai votre gloire tout le jour. »

Ce serait ici le lieu de parler des sacrements, qui sont les instruments de notre justification ; il faudrait surtout parler du saint Baptême, et de ce trait de lumière divine, de ce principe de grâce et de foi qui nous fut donné sur les fonts sacrés. Mais comme nous en avons traité dans un autre ouvrage, nous n'en dirons plus rien ici. Il nous est néanmoins impossible de taire entièrement la grâce des grâces, le sacrement des sacrements, celui par lequel Dieu a voulu rester sur la terre avec les hommes, et se donner chaque jour à eux comme aliment et comme remède. Une seule fois il a été offert sur la croix pour notre salut ; et chaque jour il s'offre sur l'autel pour nos péchés. « Chaque fois que vous ferez ceci, dit-il lui-même, faites-le en mémoire de moi. » *Luc.* XXII, 19. O monument sacré de notre salut ! O sacrifice incomparable, hostie d'amour, pain de vie, nourriture pleine de suavité, mets des rois, manne enfin qui renferme en elle le secret de toutes les délices ! Qui pourra jamais vous louer comme vous le méritez, vous recevoir d'une manière assez digne, vous vénérer avec assez de respect et d'amour ? Mon âme succombe en pensant à vous ; ma bouche est muette en votre présence ; et je ne pourrai jamais, autant que je le désire, exalter vos merveilles.

Alors même que cet inestimable bienfait ne serait destiné par le Seigneur qu'aux âmes innocentes et pures, il s'élèverait encore au-dessus de toutes nos pensées comme de tous nos sentimens ; mais que dirons-nous en pensant qu'en même temps qu'il se donne à de telles âmes, il est aussi reçu dans des cœurs dépravés, il passe par les mains de ministres indignes, esclaves de Satan, misérables jouets des passions humaines ? Pour arriver toutefois au cœur de ses amis et leur porter ses divines consolations, il n'hésite pas à se soumettre aux plus honteux traitements, à descendre encore une fois dans le séjour de la corruption, à passer par des mains sacriléges. Son corps ne fut vendu qu'une fois dans le cours de sa vie, et il est trahi un nombre infini de fois dans cet auguste sacrement ; une seule fois il a été couvert d'insultes et de mépris dans sa passion, et les méchants l'abreuvent

chaque jour des mêmes outrages dans le banquet sacré; une seule fois il a été placé entre deux voleurs, et mille fois ici il se voit entouré d'âmes vénales et de mains corrompues.

Comment donc pourrons-nous jamais nous acquitter envers un Maître qui cherche à procurer notre bien par tant de voies et sous tant de formes diverses? Que lui rendrons-nous pour l'incomparable aliment qu'il nous donne? Si les serviteurs sont soumis à la volonté de leurs maîtres et dévoués à leurs intérêts, par la raison qu'ils reçoivent d'eux les choses nécessaires à la vie; si, pour le même motif, les hommes de guerre bravent le fer et le feu; que ne devrons-nous pas au Seigneur pour cette nourriture céleste? Si Dieu, sous l'ancienne loi, exigeait une si profonde reconnaissance pour cette manne qu'il faisait tomber sur le camp d'Israël, et qui n'était après tout qu'un aliment corruptible, que n'a-t-il pas le droit d'attendre de nous pour une nourriture, non-seulement incorruptible elle-même, mais qui rend incorruptibles aussi ceux qui la reçoivent dignement? Si le Fils de Dieu, comme nous le voyons dans son Evangile, *Joan.* VI, 11, rend grâces à son Père pour un peu de pain de seigle qu'il va distribuer, quelles actions de grâces les hommes rendront-ils à Dieu, qui leur a donné ce pain de vie et d'immortalité? Nous sommes déjà bien redevables à notre Créateur pour tant de secours dont il entoure et soutient notre existence; mais qui pourrait dire l'étendue de nos obligations envers lui, pour nous avoir donné l'inappréciable moyen de rendre cette existence heureuse? Car enfin on ne loue pas un cheval pour sa nature proprement dite, on le loue pour ses nobles qualités. Il en est ainsi de toutes les autres choses matérielles; il en est ainsi de l'homme lui-même : on ne loue pas un homme de ce qu'il est tel, on le loue de ce qu'il est homme de bien. Déjà vous deviez tant à Dieu pour vous avoir fait homme; combien ne lui devez-vous donc pas pour avoir fait de vous un homme vertueux? Que sont les biens du corps en comparaison des biens de l'âme; tous les trésors de la nature en comparaison des richesses de la grâce? En un mot, si vous êtes tellement redevable à Dieu pour vous avoir fait enfant d'Adam, que ne lui devez-vous pas, je vous le demande, pour vous avoir fait enfant de Dieu? C'est

donc une chose bien certaine, selon la remarque d'Eusèbe d'Emèze, que le jour où nous naissons pour l'éternité est bien préférable à celui qui nous ouvre l'entrée d'un monde semé de tant d'écueils et de dangers.

Voilà donc, mon frère, un nouveau titre qui vous rattache à Dieu, comme un lien indestructible et sacré; il enlace heureusement votre cœur; et, en vous attachant au service de ce bon Maître, il vous rattache également à la pratique de la vertu.

CHAPITRE VI.

Du sixième motif que nous avons de pratiquer la vertu, à savoir l'inappréciable bienfait de la prédestination.

A tous les bienfaits que nous venons d'énumérer, il faut ajouter celui de l'élection ou de la prédestination, lequel s'applique uniquement à ceux que Dieu a choisis de toute éternité pour la vie bienheureuse. L'Apôtre rend grâces à Dieu de ce bienfait, soit en son nom, soit au nom de tous les élus, en écrivant aux Ephésiens ces remarquables paroles : « Béni soit Dieu, Père de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, lui qui a répandu sur nous toutes sortes de bénédictions spirituelles par le même Jésus-Christ. En lui il nous a élus avant la création du monde, afin que nous fussions saints et immaculés en sa présence dans la charité. Il nous a prédestinés à l'adoption des enfants par ce même Jésus-Christ, selon les desseins de sa volonté toute-puissante, à l'honneur et à la gloire de sa propre grâce, dont il nous a gratifiés dans son Fils bien-aimé. » *Ephes.* I, 3 et seq. Le Prophète-Royal exalte ce même bienfait, quand il s'écrie : « Bienheureux celui que vous avez choisi, Seigneur, et que vous avez pris pour vous-même; celui-là demeurera avec vos élus au sein de votre maison éternelle. » *Psal.* LXIV, 5. Nous pouvons donc bien appeler la prédestination le bienfait des bienfaits et la grâce des grâces. Oui, la prédestination est la grâce des grâces; car elle se donne antérieurement à tout mérite, par la seule bonté et l'infinie largesse du Seigneur. Sans faire injure à aucun être, donnant à chacun un secours suffisant pour arriver au salut, il étend, pour ainsi dire, en faveur de

quelques-uns l'immensité de sa miséricorde, comme un Maître infiniment libéral et qui dispose de tous ses biens avec une indépendance absolue.

La prédestination est également le bienfait des bienfaits, non-seulement parce qu'elle est le plus grand de tous, mais encore parce qu'elle est la cause finale de tous les autres. En effet, dès qu'un homme est élu pour la gloire, c'est-à-dire quand il a reçu un tel bienfait, aussitôt Dieu le pourvoit de tous les moyens et de tous les secours qui doivent lui faire atteindre ce but. C'est ce que le Seigneur atteste lui-même par la bouche d'un prophète : « Je t'ai aimé d'un amour éternel ; c'est pourquoi je t'ai attiré dans ma miséricorde. » *Jerem.* XXXI, 3. Attiré à ma grâce, faut-il entendre, afin que tu parviennes à ma gloire. Mais l'Apôtre exprime cela d'une manière encore plus formelle : « Ceux que le Seigneur a prédestinés pour les rendre conformes à l'image de son divin Fils, qui est le premier-né entre un grand nombre de frères, il les a appelés ; ceux qu'il a appelés, il les a justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés. » *Rom.* VIII, 29 et 30. Voici la raison de cette gradation : Comme Dieu dispose toutes choses avec ordre et suavité, dès qu'il a résolu d'élire un homme pour l'introduire dans sa gloire, en vue de cette première grâce, il lui en accorde un grand nombre d'autres ; en conséquence de ce choix, l'homme reçoit tout ce qui lui est nécessaire pour atteindre la fin à laquelle il est destiné. Un père qui destine son enfant à l'état ecclésiastique ou à la carrière des lettres, l'occupe dès ses premières années à des objets qui peuvent lui rappeler incessamment ou l'Eglise ou les lettres ; il dirige en quelque sorte chacun de ses pas vers le but qu'il lui a marqué. C'est ainsi que le Père éternel, après avoir élu un homme pour sa gloire, s'efforce de le guider dans le chemin de la justice, le seul qui puisse nous conduire à ce but.

Ceux-là donc qui reconnaissent en eux-mêmes quelques signes d'élection, doivent bénir le Seigneur de cet immense et éternel bienfait. Il est vrai que, absolument parlant, c'est là un secret qui se dérobe aux regards de l'homme ; mais, comme nous pouvons reconnaître à certains signes que nous sommes justifiés, il est des signes aussi auxquels nous pouvons reconnaître que nous sommes

élus. Et comme le premier des signes de la justification est le changement de vie, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le principal signe de la divine élection, c'est la persévérance dans cette vie renouvelée. Celui qui depuis un grand nombres d'années vit dans la crainte de Dieu, se tenant toujours en garde contre le péché mortel, est en droit d'espérer que Dieu le gardera jusqu'à la fin, comme le dit l'Apôtre, I *Corinth.* I, 8, pour le jour de sa venue, achevant en lui ce qu'il a lui-même commencé.

Rien de plus certain néanmoins, il faut l'avouer, nul ne peut jouir à cet égard d'une sécurité parfaite. N'avons-nous pas vu Salomon, ce roi si pieux et si sage, après tant d'années passées dans la pratique de la vertu, se laisser entraîner et séduire, dans les derniers temps de sa vie ? Mais ce sont là des exceptions qui dérogent à l'ordre général, comme l'enseigne le même Salomon quand il dit : « C'est un adage, le jeune homme ne s'écartera pas dans la vieillesse du chemin qu'il aura suivi dans ses premières années. » *Prov.* XXII, 6. De telle sorte que, s'il a été vertueux durant le cours de sa jeunesse, il le sera aussi à une époque plus avancée de sa vie. Ces signes et d'autres semblables, qui nous sont indiqués dans les livres des saints, peuvent nous inspirer une humble confiance que la bonté divine aura daigné nous mettre au nombre des élus. En espérant donc de la miséricorde divine que nous arriverons au salut, nous pouvons espérer par là même, sans présomption et sans orgueil, que notre nom est inscrit dans le livre de vie; l'une de ces affirmations découle nécessairement de l'autre.

Les choses étant ainsi, quelle obligation l'homme n'a-t-il pas de servir Dieu, en reconnaissance d'un si grand bienfait, puisque le Seigneur lui-même a dit à ses apôtres : « Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous obéissent; réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans les cieux. » *Luc.* X, 20. Quel bonheur n'est-ce pas, en effet, d'avoir été de toute éternité, depuis que Dieu est Dieu, l'objet de son amour et de son choix ; d'avoir en quelque sorte une place de prédilection dans le sein de sa bonté, dès les années éternelles; d'avoir été choisi pour son enfant d'adoption, en même temps que son Fils par nature était engendré

dans les splendeurs des saints, déjà présents à la pensée divine!

Considérez avec attention toutes les circonstances d'un tel choix, et vous verrez que chacune de ces circonstances est par elle-même un immense bienfait, et constitue pour vous une obligation nouvelle. Considérez d'abord la grandeur et la dignité de celui qui vous a choisi : C'est Dieu lui-même, dont les richesses sont infinies et dont la félicité est sans bornes; il n'avait besoin ni de vous ni d'un être quelconque. Considérez après cela l'étrange bassesse et la profonde indignité de l'être qui a été l'objet de cette élection : C'est une créature misérable et mortelle, sujette à toutes les infirmités, à toutes les indigences de la vie présente, réservée pour la vie future à des supplices éternels, juste châtiment de ses crimes. Prise en elle-même, cette élection n'est pas moins digne de votre admiration et de votre reconnaissance; elle vous appelle à une fin tellement élevée, qu'on ne saurait en concevoir de plus grande, puisque vous avez été choisi pour être l'enfant de Dieu, l'héritier de son royaume, l'heureux possesseur de sa propre gloire. Voyez de plus combien cette élection est généreuse et gratuite; elle est antérieure, comme nous l'avons déjà dit, à toute sorte de mérites, elle émane uniquement du bon plaisir de la divine volonté; elle tourne entièrement, comme le dit l'Apôtre, *Ephes.* I, 12, à la gloire et à la louange de l'infinie libéralité de Dieu et de sa grâce. Or, plus un bienfait est gratuit, plus est étroite et sacrée l'obligation qui en résulte pour l'homme.

L'origine et l'antiquité de cette élection méritent encore une attention particulière : Elle n'a pas commencé avec le monde, elle a devancé l'existence de l'univers, elle remonte à l'éternité, et l'on peut dire quelle coexiste avec l'être divin lui-même. Dieu est éternel, et de toute éternité il aime ses élus, il les a dès lors adoptés; il repose sur eux ses tendres regards de père; le dessein qu'il a formé de les rendre éternellement heureux est inébranlable comme sa nature elle-même. Remarquez enfin combien cette grâce est singulière et signalée. Parmi tant de nations plongées dans les ténèbres de la barbarie, parmi tant d'hommes à jamais réprouvés, il vous a réservé l'heureux sort d'être compté au nombre de ses élus; il vous a distingué et séparé de cette

masse du genre humain que le péché précipite dans un malheur éternel; et de ce qui n'était qu'un levain de corruption et de mort, il a fait le pain des anges et le froment des élus.

Sur cette considération en particulier, la plume est impuissante et stérile; mais l'esprit et le cœur y doivent suppléer, afin de reconnaître envers Dieu un bienfait aussi spécial, d'autant plus précieux que le nombre des élus est plus petit et celui des damnés plus grand ou pour mieux dire infini, comme s'exprime Salomon, *Eccl.* I, 15. Et si rien de tout cela n'est capable de vous émouvoir, laissez-vous du moins toucher par la vue de tout ce qu'il en a coûté à ce souverain Maître pour vous appliquer un semblable bienfait. Il y a dépensé la vie, le sang de son Fils unique, puisqu'il a résolu de toute éternité de l'envoyer sur la terre pour accomplir les desseins de son amour sur vous.

Quel temps ne faudrait-il donc pas pour recueillir la mémoire de toutes ses miséricordes? Quelle langue pourrait jamais les raconter? Quel cœur ne faudrait-il pas pour les apprécier et les sentir? De quelles vertus pourraient-elles être payées? Par quel amour l'homme répondra-t-il à l'amour éternel de Dieu pour lui? Qui voudrait attendre à la vieillesse pour aimer Celui qui l'a aimé dès l'éternité? Qui voudrait donner cet ami pour en acquérir un autre quelconque? Si l'Ecriture sainte nous représente un vieil ami comme un trésor inestimable, que dirons-nous d'un ami éternel? Et si l'on ne doit jamais sacrifier un ancien ami pour une amitié nouvelle, quel est celui qui sacrifierait l'affection et la possession d'un ami aussi ancien, pour tous les amis du monde? Une possession dont on ne peut retrouver l'origine donne un droit inébranlable à celui qui en est nanti; quel titre ne communique pas une possession éternelle basée sur un éternel amour; et quel moyen de prétendre que nous n'appartenons pas à un tel possesseur?

Arrêtons-nous encore à cette pensée : Quels sont les biens dans le monde que l'on pourrait mettre en balance avec un semblable bien? Quels sont les maux que l'on ne doit pas accepter avec joie plutôt que de le perdre? Quel est l'homme assez dépourvu d'intelligence et de sentiment qui, sachant par une révélation divine

que ce pauvre réduit à courir dans les rues pour demander l'aumône est un prédestiné, ne baiserait pas avec respect la trace de ses pas? Qui n'irait se jeter aux pieds de cet heureux mortel et ne le couvrirait de bénédictions, en s'écriant : Oh! que vous êtes heureux ! Oh ! que votre sort est digne d'envie ! Est-il possible que vous soyez de ce nombre privilégié des élus? Est-il possible que vous soyez appelé d'une manière certaine à voir Dieu dans toute la splendeur de sa beauté? Quoi! Vous êtes donc le frère et le cohéritier des bienheureux habitants du ciel! Vous habiterez donc un jour parmi les chœurs des anges ! Vous jouirez à jamais de cette musique céleste ! Vous régnerez dans les siècles des siècles ! Vous verrez à découvert le visage radieux du Christ et de sa sainte Mère ! Oh ! heureux le jour où vous êtes né ; mais plus heureux encore sera le jour de votre mort, parce que vous entrerez alors en possession de l'éternelle vie ! Heureux le pain qui vous nourrit et la terre que vous foulez, si elle connaissait l'inappréciable trésor qu'elle porte ; mais bien plus heureux encore les travaux que vous supportez, les peines et les insultes que vous avez à subir, parce que c'est là ce qui vous ouvre le chemin vers l'éternel repos ! Quelle est la tempête assez noire, la tribulation assez accablante, pour contre-balancer dans votre âme la puissance et la joie d'une telle espérance?

C'est bien sous une telle impression que nous tiendrait la vue d'un prédestiné, si nous pouvions le reconnaître. Car enfin, si au passage d'un prince, de l'héritier d'un grand royaume, tout le monde se précipite sur ses pas, pour le seul plaisir de le voir, émerveillé qu'on est du sort heureux, heureux aux yeux du monde, échu à ce jeune homme, combien plus ne devrions-nous pas être émerveillés du sort d'un homme qui, sans mérites d'aucune sorte, est marqué dès sa naissance comme appartenant au nombre sacré des élus, héritier, par conséquent, non d'un royaume temporel sur la terre, mais bien d'un royaume éternel dans les cieux?

Vous pouvez comprendre par là, mon cher frère, l'obligation que les élus, à ce titre même d'élus, ont envers le Seigneur. Il n'est personne cependant qui doive se regarder comme exclu d'un

tel bienfait, pourvu qu'on soit décidé à faire de son côté tout ce qu'il faut pour y correspondre. Que chacun travaille donc, comme le dit le Prince des apôtres, à rendre son élection certaine par ses bonnes œuvres et ses vertus ; car nous savons à n'en pas douter que celui qui vit de la sorte se sauvera ; nous savons aussi, et d'une manière non moins indubitable, que la grâce divine n'a jamais fait ni ne fera jamais défaut à qui que ce soit. Appuyés sur cette double vérité, persévérons dans la pratique des bonnes œuvres; et nous serons ainsi de ce nombre glorieux des élus.

CHAPITRE VII.

Le septième motif par lequel l'homme est tenu de pratiquer la vertu, à savoir, la première de ses fins dernières, la mort.

Chacun des titres que nous venons d'exposer suffit assurément pour que l'homme se dévoue tout entier au service d'un Maître dont les droits sur lui sont consacrés par de si puissants motifs. Mais comme la plupart des hommes se laissent plutôt guider par leur intérêt personnel que par la justice pure, nous exposerons ici les inappréciables avantages promis à la vertu, soit dans le temps présent, soit pour la vie future. Les deux plus grands, et que par là même nous étudierons les premiers, sont la gloire qu'elle nous donne et la douleur dont elle nous affranchit. Ce sont là comme les deux principales rames qui font avancer notre esquif sur la mer, les deux principales forces qui nous font marcher dans la voie.

C'est pour cela que le bienheureux saint François, dans la règle de son ordre, et notre père, saint Dominique, dans la règle du sien, animés l'un et l'autre d'un même esprit et s'exprimant dans les mêmes termes, recommandent à leurs prédicateurs de ne jamais prêcher autre chose que les vices et les vertus, le châtiment et la gloire, afin d'enseigner aux hommes, d'une part, les sages préceptes d'une vie chrétienne, et de leur inspirer, de l'autre, le désir de l'embrasser. De plus, c'est un principe commun à tous les philosophes, que les deux poids qui impriment un mouvement régulier à tout l'ensemble de la vie humaine, sont le châtiment

et la récompense. Notre misère est si grande, en effet, que nul ne veut de la vertu toute seule ; il faut qu'elle vienne à nous armée de châtiments et les mains chargées d'une riche couronne.

Or, comme il ne saurait y avoir de peine ni de récompense plus grandes qu'une peine ou une récompense éternelles, ce sont là les deux choses dont nous traiterons en cet endroit. Nous parlerons aussi des peines et des récompenses qui précèdent celles-là, et qui consistent dans la mort et le jugement universel; car chacune de ces deux choses, quand on la considère de près, est un puissant mobile pour nous faire aimer la vertu et détester le vice. C'est dans ce sens qu'il faut entendre la parole du Sage : « Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais. » *Eccl.* VII, 40. Ces fins dernières sont celles que nous venons de nommer, et sur lesquelles doit se porter maintenant toute notre attention.

I.

La première qui se présente à nous, c'est la mort. Elle parle avec d'autant plus de puissance à notre cœur, qu'elle est plus certaine, et que l'image nous en est plus fréquente et plus familière. A cette considération se joint celle du jugement particulier, puisque c'est à la mort que ce jugement doit être prononcé sur notre vie, et que le jugement universel ne doit rien changer à celui-la ; ce qui sera décidé de nous en ce moment, demeurera pour l'éternité ; quant à la sévérité de ce jugement et au compte rigoureux qui nous y sera demandé de notre conduite, je ne veux pas que vous en croyiez à ma parole, mais bien à une histoire racontée par saint Jean Climaque, témoin oculaire du fait; et c'est là bien certainement l'une des plus terribles que j'aie jamais lues. Voici ce qu'il nous rapporte :

Dans un monastère de son temps se trouvait un religieux d'une vie négligente et relâchée. Ce religieux, parvenu à ses derniers moments, fut transporté en esprit à une grande distance ; et là il vit la rigueur absolue et l'effrayante sévérité de ce jugement qu'il allait subir. Puis, comme il obtint par une faveur spéciale de Dieu, le temps de faire pénitence, il pria tous les moines qui

étions là présents de nous retirer de sa cellule. Il en mura aussitôt la porte, et il s'y tint renfermé jusqu'au jour de sa mort, qui n'arriva qu'au bout de 12 ans; n'en sortit jamais depuis, n'adressa plus la parole à aucun de ses frères, et n'accepta désormais pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Seul dans sa cellule, il demeurait comme frappé de stupeur, en repassant en lui-même ce qu'il avait vu dans son ravissement. Son âme était tellement fixée à cette seule pensée, que son visage lui-même était constamment tourné vers le même point, et que son regard immobile ne se portait jamais ni à droite ni à gauche; dans cette position, il versait des larmes brûlantes et continuelles. Quand fut venue l'heure de sa mort, tous les religieux de ce désert, nous renversâmes le mur qui fermait sa cellule, et après y avoir pénétré, nous le priâmes avec d'humbles instances de nous adresser quelques paroles d'édification. Et voici la seule qu'il prononça : « Je vous le dis en vérité, mes frères, si les hommes savaient combien est terrible le moment suprême, rigoureux le jugement de la mort, qu'ils seraient loin d'offenser Dieu! »

Tel est le récit de saint Jean Climaque, qui fut présent à cet événement, comme nous venons de l'entendre, et qui rend témoignage de ce qu'il a lui-même vu. Nul moyen de douter de ce fait, tout incroyable qu'il puisse vous paraître, si nous considérons l'autorité d'un semblable témoin. Or, qui ne verrait là un terrible sujet de réflexion et de crainte, en songeant au genre de vie que ce religieux embrassa, et à la grandeur de la vision qui fut capable de déterminer une résolution aussi héroïque. N'est-ce pas là une démonstration éclatante de la vérité de cette sentence, que nous avons déjà citée : « Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez plus jamais. » Puisque un tel souvenir est si puissant pour nous détourner du péché, parcourons-en au moins rapidement les phases diverses et les crises effrayantes, afin d'arriver à la réalisation d'un tel bien.

Remettez-vous bien dans l'esprit en ce moment, mon cher frère, que vous êtes chrétien et que vous êtes homme. Homme, vous savez que vous devez mourir; chrétien, vous savez que vous devez rendre compte de votre vie aussitôt que vous aurez

rendu le dernier soupir. La foi que nous professons ne nous laisse aucun doute sur cette dernière vérité, et l'expérience nous manifeste chaque jour la première. Nul ne peut échapper à cette terrible nécessité, ni roi ni pape. Un jour viendra dont vous verrez le matin et non le soir, ou bien le soir et non le matin. Un jour viendra, et vous ne pouvez savoir quand, si ce sera aujourd'hui même, si ce sera demain, où vous-même qui lisez maintenant cette page, plein de force et de santé, possédant parfaitement toutes vos facultés physiques et morales, disposant à votre gré de tous les jours de votre vie selon vos intérêts ou vos désirs, vous vous trouverez étendu sur un lit, un cierge à la main, n'attendant plus que le coup de la mort et l'effet sur vous de la sentence portée contre tout le genre humain, sentence qui n'admet ni appel ni délai.

Considérez en premier lieu combien l'heure de votre mort est incertaine : Elle arrive ordinairement dans le temps où l'homme vit le plus oublieux des choses éternelles, pense le moins à la venue de la mort, jette en avant ses projets d'avenir et s'ouvre à lui-même de longues perspectives. Voilà pourquoi il est dit de la mort qu'elle vient comme un voleur, II *Petr.* III, 10. Le voleur vient dans le temps où les hommes s'abandonnent à la plus grande sécurité et sont plongés dans le sommeil. La mort est ordinairement précédée de la grave maladie qui doit en être la cause. La maladie vient avec tous ses divers accidents, ses douleurs, ses dégoûts, ses tristesses, ses médecines, ses malaises et ses longues nuits; toutes choses qui commencent à ébranler notre vie; car c'est là comme une disposition et un acheminement vers la mort. De même que, avant d'entrer de vive force dans un château qu'on assiége, on commence à battre vigoureusement ses remparts avec ces puissantes machines qui les ébranlent et finissent par les ouvrir, si bien que dès ce moment la prise et la conquête du château sont assurées; de même la mort se fait précéder de la maladie comme d'une terrible avant-garde. Celle-ci bat nuit et jour, sans trève et sans relâche, toutes les forces de la nature, tous les membres de notre corps, de telle sorte que l'ame ne pouvant plus se défendre ni se maintenir au milieu de ces ruines, les abandonne et s'en va.

Quand la maladie est arrivée à un certain degré, elle-même ou le médecin se chargent de nous désillusionner et de détruire en nous la dernière espérance de la vie. Quelles ne doivent pas être alors les angoisses qui s'emparent de notre âme ! Aussitôt se présentent à notre esprit, et ce départ précipité, et cette séparation violente de toutes les choses que nous avons aimées sur la terre. Des enfants bien-aimés, une épouse chérie, les amis, les parents, la fortune, les honneurs, les titres et les emplois, au moment de nous échapper avec la vie, se pressent en foule à nos regards. Viennent ensuite les accidents suprêmes, ceux qui se confondent en quelque sorte avec la mort elle-même, plus terribles encore que ceux dont il vient d'être parlé. Le froid de la mort gagne les extrémités, le visage se couvre d'une pâleur sépulcrale, la langue se refuse à remplir son devoir accoutumé, enfin, dans la précipitation de ce départ suprême, tous les membres et tous les sens sont dans l'agitation et le trouble. De telle sorte qu'en sortant de ce monde, l'homme expie les angoisses qu'il a fait éprouver aux autres en y entrant ; il souffre à la mort les douleurs que sa mère éprouva en lui donnant la vie. Etrange et terrible ressemblance entre le commencement et la fin de notre pèlerinage ici-bas ; mystérieuses douleurs qui semblent s'appeler et se répondre des deux extrémités de la carrière.

L'âme effrayée se représente alors les horreurs de l'agonie, l'inévitable écueil où vient se briser son existence temporelle, les ténèbres de la tombe, la destinée qui attend le corps, qui va bientôt servir de pâture aux vers, et bien plus encore le sort incertain de l'âme elle-même, qui, du corps qu'elle habite, passera dans quelques instants à des régions inconnues. Vous vous imaginerez déjà que vous êtes en la présence de votre souverain Juge, et que tous vos péchés sont là pour vous accuser devant lui et pour lui demander justice contre vous-même. Vous verrez alors à découvert quelle était la grandeur du mal que vous commettiez avec tant de facilité ; vous maudirez cent fois le jour où vous avez péché, et le honteux plaisir qui fut la cause de votre désordre. Vous serez pour vous-même un sujet d'étonnement et de stupeur ; vous ne saurez comprendre comment pour des choses aussi

futiles que celles dont l'amour vous a tellement possédé, vous ayez affronté des douleurs aussi grandes que celles dont vous commencez alors à ressentir les atteintes. Le coupable plaisir est déjà passé depuis longtemps, vous voyez maintenant ce qu'il était en réalité.

Ce qui de soi n'était que peu de chose et qui va tout à l'heure cesser d'être, n'est désormais plus rien pour vous; et ce qui de soi est vraiment grand et s'offre maintenant à vous dans toute sa réalité, vous le voyez clairement et sans nuages. Pour des choses aussi vaines vous êtes au moment de perdre le plus grand des biens; et, de quelque côté que vous tourniez vos regards, vous ne voyez plus autour de vous que des sujets de terreur et d'angoisse. Le temps de la vie s'est écoulé sans retour, il ne vous reste plus un moment pour faire pénitence, vous touchez au terme de vos jours; ni les amis qui vous furent si chers, ni les idoles que vous avez adorées, ne peuvent plus vous être d'aucun secours; bien au contraire, c'est ce que vous avez aimé le plus dans la vie, qui vous cause à la mort le plus cruel supplice. Dites-moi donc, je vous le demande, au moment de cette crise suprême, quels seront vos sentiments? Où se tournera votre pensée? Que ferez-vous alors? De qui vous réclamerez-vous? Revenir en arrière, c'est une chose impossible; se précipiter en avant, c'est précisément l'idée de cet avenir que vous ne pouvez tolérer; demeurer immobile au même point, c'est ce qui ne vous est pas permis. Que ferez-vous donc, je vous le demande encore une fois?

« Alors, dit Dieu par la bouche de son Prophète, *Amos*, VIII, 9 et 10, le soleil se couchera pour les méchants au milieu même du jour, et je ferai que la terre pour eux se couvre de ténèbres quand le jour était encore dans tout son éclat. Je changerai leurs fêtes en deuil, et de la fin de leur vie je ferai un jour de douleur et d'amertume. » Quelles paroles que celles-là, et combien elles sont terribles! Alors, est-il dit, le soleil se couchera au milieu même du jour; car à cette heure les méchants verront se dresser devant eux la multitude de leurs péchés, et sentant que la justice de Dieu les pousse avec une effrayante rapidité vers le terme

de leur vie, beaucoup d'entre eux sont saisis de sombres terreurs, le découragement s'empare de leur âme à tel point qu'ils se croient abandonnés et repoussés déjà par la divine miséricorde. Ils sont encore au milieu du jour, c'est-à-dire dans les limites de la vie, qui est le temps de mériter et de démériter ; et il leur semble que pour eux il n'y a plus ni mérite ni démérite possible, et que l'horizon leur est fermé de toutes parts.

Puissante est la passion de la peur ; des choses les plus petites elle fait de grandes choses, elle rend présents les objets les plus éloignés. Or, si cela est vrai quelquefois d'une crainte même légère, que ne fera pas alors la terreur d'un danger si terrible et si prochain ? Ils voient bien qu'ils sont encore en possession de la vie, que leurs amis les entourent ; et néanmoins il leur semble que les douleurs de l'éternelle damnation ont déjà commencé pour eux. C'est comme s'ils étaient en même temps dans le sein de la vie et de la mort. Les biens présents qu'ils vont quitter, les déchirent et les tourmentent ; et les maux à venir qu'ils pressentent, ils les éprouvent déjà. Ils tiennent pour des êtres fortunés ceux qui demeurent encore sur la terre, et cette sorte d'envie augmente encore leur douleur. Oui, dans ce moment, le soleil se couchera pour eux au milieu du jour ; car de quelque côté qu'ils portent les yeux, il leur semblera que de toutes parts le chemin du ciel leur demeure fermé, et que l'horizon ne leur présente plus un seul point lumineux. S'ils pensent à la miséricorde de Dieu, ils savent aussi qu'ils n'y ont plus aucun droit ; et s'ils pensent à sa justice, ils la regardent comme pouvant à tout moment éclater sur leur tête. Ils ne sauraient se le dissimuler, jusque-là c'était le jour de l'homme, et maintenant commence le jour de Dieu. S'ils portent leurs regards sur la vie écoulée, elle n'a qu'une voix pour les accuser ; s'ils songent au moment présent, que voient-ils, si ce n'est qu'ils se meurent ? S'ils les portent un peu plus avant, ils croient apercevoir le Juge suprême qui les attend sur son tribunal. Au milieu de tant d'objets effrayants ou lamentables, que faire, encore une fois ? où se réfugier ?

Le texte sacré va plus loin ; il dit que pour eux la lumière se changera en ténèbres au milieu de la clarté du jour ; ce qui si-

gnifie que les choses qui leur étaient auparavant le sujet de la plus grande joie, leur seront maintenant la source des plus poignantes douleurs. Bien douce est pour l'homme qui jouit de la vie, la vue de ses enfants et de ses amis, de sa maison et de sa fortune, de tout ce qu'il aime enfin. Eh bien, cette douce lumière se changera alors en ténèbres, puisque toutes ces choses alors feront la honte et le supplice de leurs coupables adorateurs. Si la possession et la présence de l'objet aimé est une cause d'allégresse, son éloignement et sa perte doit par là même être une cause de douleur. C'est pour cela qu'on dérobe à un père mourant la vue de ses enfants bien-aimés ; c'est pour cela que la tendre épouse disparaît et se cache quand le moment suprême est arrivé, afin de se soustraire à l'échange fatal de si cruelles impressions. Ah ! c'est que l'homme s'engage alors dans une route inconnue, il part pour un si lointain voyage, que la douleur n'a plus ni bornes ni mesure ; il n'a ni le courage ni le temps de dire à ses amis un dernier adieu. Si jamais vous vous êtes trouvé dans une semblable situation, vous rendrez aisément témoignage à la vérité de toutes mes paroles ; et si vous n'avez pas encore été soumis à cette épreuve, croyez-en à l'expérience de ceux qui sont passés par là. « C'est à ceux qui ont navigué sur la mer, dit le Sage, *Eccli.* XLIII, 26, à nous en raconter les dangers. »

II.

Si telles sont les circonstances qui précèdent le départ, que seront celles qui doivent le suivre ? Si telle est la veille de ce grand jour, que sera ce jour lui-même ? Aussitôt après la mort vient ce terrible compte que nous devons rendre de la vie, et le sombre tableau du jugement de Dieu. Ce que ce jugement doit avoir de formidable, ne le demandez pas aux hommes qui vivent selon l'esprit et les mœurs de ce siècle. Ceux-là sont comme les malheureux habitants de l'Egypte, plongés dans d'épaisses ténèbres, frappés d'un déplorable aveuglement, jouets des plus funestes erreurs. Demandez-le aux saints, à ceux qui demeurent dans la terre de Jessé, où resplendit la lumière du jour véritable. Ceux-là vous diront, non-seulement par leurs paroles, mais encore et

surtout par leurs œuvres, combien est redoutable le compte que nous devons rendre à Dieu. David était un saint ; et malgré cela la pensée de ce compte à rendre le frappait d'une si profonde terreur, qu'il adressait à Dieu cette touchante prière : « Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur ; car nul d'entre les vivants ne sera justifié en votre présence. » *Psalm.* CXLII, 2. Arsène était également un grand saint ; et quand il fut au moment de la mort, entouré de ses disciples, il se mit à trembler de telle sorte, que ses disciples, témoins de cette frayeur, lui disoient : Père, quoi ! vous aussi vous tremblez en ce moment? Ce à quoi l'illustre pénitent répondit : Enfants, cette crainte chez moi n'est pas nouvelle ; je n'ai cessé de l'éprouver pendant toute ma vie.

On raconte du bienheureux Agathon que, se trouvant au moment de franchir ce pas terrible, il fut saisi de la même terreur ; et comme on lui demandait pourquoi il craignait, lui qui avait mené une vie si pure et si parfaite, il se contenta de répondre : Les jugements de Dieu sont bien différents de ceux des hommes. L'exemple que saint Jean Climaque, religieux si fervent lui-même, rapporte d'un autre saint religieux, n'est ni moins frappant ni moins terrible. Cet exemple est trop remarquable pour que je ne me fasse pas un devoir de citer les expressions mêmes de ce pieux auteur.

Un religieux, nommé Etienne, dit-il, qui demeurait dans le même désert que nous, avait un grand désir d'embrasser une vie paisible et solitaire. Après s'être exercé pendant de longues années dans les travaux de la vie monastique, ayant déjà obtenu la grâce des larmes et des jeûnes, avec beaucoup d'autres priviléges attachés aux plus éminentes vertus, il se construisit une cellule au pied de la montagne sur laquelle le prophète Elie eut dans les anciens temps sa vision merveilleuse. Ce père qui menait déjà une vie si retirée, désirant pratiquer encore de plus rudes travaux, une plus austère pénitence, se transporta de là à un autre endroit appelé Sidéï, uniquement habité par les anachorètes, qui vivent dans une complète solitude. Mais après avoir suivi les plus rudes austérités dans ce nouveau genre de vie, privé au fond de ces dé-

serts de toute consolation humaine, éloigné de soixante-dix milles de tout lieu habité, parvenu enfin aux dernières limites de l'âge, il revint de ces contrées lointaines, désirant habiter encore la première cellule qu'il s'était élevée à l'ombre de la montagne sainte. Il avait là deux disciples d'une grande ferveur, nés l'un et l'autre dans la Palestine, et qui gardaient avec lui cette pauvre cellule. Il avait à peine vécu là un petit nombre de jours, lorsqu'il éprouva les atteintes de la maladie qui devait l'emporter. Le jour qui précéda celui de sa mort, il demeura tout à coup comme frappé de stupeur; et tenant ses yeux grands ouverts, il regardait successivement de chaque côté de son lit. Puis, comme s'il y avait là des êtres invisibles qui lui demandaient compte de ses actions, il répondit à haute voix et de manière à être entendu de tous ceux qui l'entouraient. Parfois il disait : Cela est vrai; mais pour l'expier j'ai jeûné tant d'années. D'autres fois on l'entendait s'écrier : Cela n'est pas vrai, vous mentez; je n'ai jamais fait une telle chose. Puis encore : Je ne saurais le nier, mais j'ai pleuré et servi longtemps le prochain pour effacer cette faute. Je ne puis repousser cette accusation, disait-il aussi quelquefois, elle n'est que trop fondée : je n'ai rien à répondre à cela, si ce n'est que j'espère en la divine miséricorde.

Assurément c'était là un effrayant spectacle; c'était une chose horrible d'assister à cet invisible et rigoureux jugement! Malheureux que je suis! Qu'en sera-t-il de moi, puisque ce grand observateur de la solitude et du recueillement ne savait que répondre touchant quelques-uns de ses péchés! Il y avait quarante ans qu'il pratiquait la vie religieuse, et la grâce des larmes avait été le fruit de ses longues austérités; quelques-uns même m'ont assuré que, pendant qu'il habitait le désert, il nourrissait un léopard de ses propres mains. Et, malgré tout cela, à son départ de ce monde, il lui fut demandé un compte si rigoureux de sa vie tout entière; il nous laissa incertains sur l'issue de son jugement, sur sa destinée éternelle, sur la sentence enfin qui avait dû clore cette grande cause de son âme. Telles sont les expressions mêmes de saint Jean Climaque. Elles nous montrent assez à quel point doivent redouter ce suprême débat les hommes qui vivent dans

la tiédeur et la négligence, en voyant dans quelle incertitude ce moment a plongé des hommes aussi vertueux.

Si vous me demandez maintenant quelle est la cause de ces profondes terreurs éprouvées par les saints, c'est saint Grégoire qui vous répondra pour moi : « Les hommes adonnés à la pratique de la sainteté, considérant avec attention quelle est la justice du souverain Juge qui doit décider de leur sort, remettant chaque jour sous leurs yeux le terme de leur existence, ne cessent de rechercher en eux-mêmes ce qu'ils pourront répondre aux diverses questions qui leur seront alors posées. Et si par bonheur ils se trouvent exempts de toutes les mauvaises actions qu'ils eussent pu commettre, ils se demandent avec crainte s'ils le sont aussi des mauvaises pensées qui ont coutume d'assaillir le cœur humain. S'il est relativement facile de vaincre les tentations qui nous entraîneraient à des œuvres coupables, l'est-il donc également de remporter une continuelle victoire dans la guerre qui nous est faite par les mauvaises pensées ? Ils ont toujours craint les secrets jugements de ce Juge inflexible ; mais ils les craignent surtout quand arrive le moment de payer l'inévitable dette de la nature humaine, et de comparaître au tribunal de Dieu. Et cette crainte augmente quand l'âme se dégage déjà des entraves de la chair ; car alors les vaines pensées de la terre, les fantômes trompeurs de l'imagination disparaissent à nos regards, et aucune des choses du siècle ne se présente plus à l'esprit de celui qui n'appartient pour ainsi dire plus à ce siècle. De telle sorte qu'au moment de la mort, l'homme ne voit plus que deux choses, lui-même et puis Dieu, en présence de qui il se trouve déjà ; tout le reste disparaît comme un vain songe et s'ensevelit dans la nuit de l'oubli. Si l'on ne se souvient pas alors d'avoir omis de pratiquer le bien dont on avait la connaissance, on redoute encore d'avoir omis celui qu'on ne connaissait pas ; car quel est l'homme qui se connaît parfaitement, et qui se juge avec une impartialité complète ? C'est pour cela que les terreurs de la conscience se réveillent avec plus de force que jamais et viennent nous assaillir d'une manière plus accablante, à l'heure de la mort. » *Moral.* XXIV, 16 et 17. Voilà comment s'exprime le grand

docteur que nous venons de nommer. C'en est assez pour nous faire comprendre à quel point cette heure et ce jugement sont plus redoutables que les mondains n'aiment à se les représenter.

Or, si le jugement de Dieu doit s'exercer avec tant de rigueur, s'il a été pour les saints le sujet d'une si profonde et si juste crainte, quels doivent être les sentiments, quelle doit être la conduite de ceux qui sont loin d'être saints? Que deviendront les hommes dont la vie presque tout entière a été comme absorbée par les vanités de ce monde? les hommes qui tant de fois ont méconnu la puissance de Dieu? les hommes qui ont vécu dans un tel oubli de leur salut éternel, et qui ont tenu si peu compte de la préparation qu'il fallait apporter à cette heure suprême? Si le juste est saisi d'une telle frayeur, que ne doivent pas éprouver le pécheur et l'impie? Que deviendra le roseau du désert, quand le cèdre du Liban est si profondément ébranlé? « Et si, dit le Prince des apôtres, le juste est à peine sauvé, quel espoir reste-t-il au malheureux pécheur? » I *Petr.* IV, 18.

Dites-moi, si vous le pouvez, quelles seront les impressions de votre âme à ce moment solennel, lorsque séparée du corps elle paraîtra tout à coup au jugement de Dieu, seule, pauvre et dénuée de tout secours, sans autres défenseurs que ses bonnes œuvres, sans autre compagnie que celle de sa propre conscience! Avez-vous pesé la question qui doit se débattre à ce redoutable tribunal? ce n'est plus celle d'une vie fragile et temporelle; c'est bien encore une question de vie ou de mort, mais d'une vie ou d'une mort éternelle. Et si dans la marche de ce jugement vous vous êtes trouvé insolvable à l'égard de la justice divine, à quelles étranges défaillances votre cœur ne sera-t-il pas livré? Quelle ne sera pas votre confusion, et quel sera votre tardif repentir?

Grande fut la surprise et profond l'abattement des princes de Juda, quand ils virent l'épée vengeresse de Sésac, roi d'Egypte, voler à travers les places de Jérusalem, et quand, par la rigueur du châtiment qui leur était alors infligé, ils purent juger du crime de leurs erreurs passées. Mais qu'est-ce que tout cela en comparaison du trouble et de la honte qui saisiront les méchants, au jour de la justice? Que feront-ils? à qui demanderont-ils un-

asile? quelle protection pourront-ils implorer? Les larmes ne sont plus là d'aucune utilité ; le repentir est hors de saison ; les prières ne sont plus entendues ; les promesses de mieux faire à l'avenir sont désormais impuissantes ; le temps de la pénitence est passé pour toujours. Le dernier instant de la vie une fois expiré, l'homme n'est plus admis à expier ses crimes. Moins encore pourrait-il appeler à son aide ses trésors, sa noblesse, son crédit et sa puissance dans le monde. « Les richesses, dit le Sage, ne servent plus de rien au jour de la vengeance ; alors la justice seule peut délivrer de la mort. » *Eccli.* v, 1. Au milieu de tant d'angoisses, que pourra faire une âme infortunée si ce n'est de s'écrier avec le Prophète : « Les ombres de la mort m'ont enveloppé et les douleurs de l'enfer me cernent de toutes parts. » *Psal.* CXIV, 3. Misérable que je suis, dans quel cercle funeste m'ont jeté les péchés dont je me rendis coupable ! Ah ! comme cette heure fatale est tombée sur moi à l'improviste ! Avec quelle effrayante rapidité n'est-elle pas survenue ! Que me sont maintenant mes honneurs et mes dignités d'autrefois ? Que peuvent désormais pour moi mes serviteurs et mes amis, mes trésors et mes terres ? On va me donner six pieds de terre, avec un pauvre cercueil ; c'est tout ce que je puis prétendre.

Et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que mes richesses resteront ici-bas pour être dissipées par mes héritiers, tandis que les péchés dont je me rendis coupable dans l'injuste acquisition de ces funestes biens, me suivront dans l'autre monde, où seul j'aurai à les expier. A quoi me servent maintenant mes péchés passés et toutes les satisfactions que j'ai pu goûter dans le vice ? Tous ces vains plaisirs n'existent plus désormais pour moi ; il n'en reste plus rien, si ce n'est les regrets et les remords dont ils ont été la source, épines cruelles qui transpercent aujourd'hui mon cœur et le déchireront à jamais. Comment ne me suis-je pas mieux préparé à cette dernière heure? Combien de fois ne m'en a-t-on pas averti, et pourquoi suis-je demeuré sourd à ces avertissements salutaires ? Insensé, j'ai eu la discipline en horreur, j'ai refusé d'obéir à la voix de mes maîtres, j'ai foulé aux pieds les sages enseignements qui m'étaient donnes ! Vivant au sein de l'Eglise

et de mon peuple, je n'ai cessé d'y commettre toutes sortes de péchés.

Telles seront les angoisses, les plaintes, les pensées amères des méchants à l'heure de leur mort. Pour que vous ne vous trouviez pas dans cette affreuse situation, je vous conjure, mon frère, de recueillir ces trois choses de tout ce que nous avons dit jusqu'à ce moment, et de les bien graver dans votre mémoire : La première c'est la grandeur de la peine que vous causeront, à l'approche de la mort, les offenses que vous aurez commises contre Dieu. La seconde c'est l'ardent mais inutile désir que vous éprouverez alors de l'avoir fidèlement servi, afin qu'il vous fût propice à cette heure suprême. La troisième c'est la résolution où vous seriez d'embrasser toutes les pénitences possibles, si l'on vous donnait encore le temps de les pratiquer. C'est ainsi que vous vous déciderez à vivre actuellement comme vous désireriez alors avoir vécu.

CHAPITRE VIII.

Le huitième motif par lequel l'homme est obligé à la pratique de la vertu, à savoir, le jugement dernier, qui est la seconde de nos dernières fins.

Immédiatement après la mort de chaque homme, vient son jugement particulier ; mais il est de plus un jugement universel où tous les hommes doivent comparaître, et c'est alors que s'accomplira cette parole de saint Paul : « Il faut que nous soyons tous manifestés au tribunal du Christ, afin que chacun rende compte du bien ou du mal qu'il aura fait dans les jours de sa vie mortelle. » II *Corinth.* v, 10. Et comme nous avons traité dans un autre ouvrage, le *Livre de l'Oraison,* des signes terribles qui doivent précéder ce jugement et des circonstances qui doivent l'accompagner, nous parlerons uniquement ici du compte rigoureux qui doit nous y être demandé de nous-mêmes, et des suites encore plus terribles de ce jugement dernier. L'homme verra là un nouveau motif d'entrer dans le sentier de la justice et de la vertu.

Ce qui frappe d'abord, à la pensée du jugement universel, ce qui frappait d'étonnement et de stupeur l'âme du saint homme

Job, c'est qu'une créature aussi légère et aussi portée au mal que nous le sommes, doive être de la part d'un Dieu si grand l'objet d'un examen tellement rigoureux qu'il n'y ait ni parole, ni pensée, ni mouvement si subtil dans notre âme, qui ne se trouve écrit dans les livres de la justice divine, et dont nous n'ayons à rendre compte à son redoutable tribunal. L'esprit de cet illustre personnage était comme captivé par un semblable sujet, et il s'écriait avec une douloureuse anxiété : « Pourquoi me dérobez-vous, Seigneur, la vue de votre visage, et me traitez-vous comme un ennemi? Pourquoi voulez-vous faire éclater la grandeur de votre puissance contre une feuille légère qui se meut à tout vent, et poursuivez-vous une paille que le moindre souffle emporte? Pourquoi écrivez-vous dans vos livres les peines amères dont vous voulez un jour me frapper, et voulez-vous m'accabler et m'anéantir sous les péchés de ma jeunesse? Vous avez pris mes pieds dans le piége ; vous avez examiné avec le plus grand soin tous les sentiers de ma vie, et relevé la trace de mes pas ; ne suis-je pas comme un objet rongé par la pourriture et qui ne cesse de se consumer en lui-même, comme un vêtement constamment dévoré par les vers? » *Job.* XIII, 24 et seq. Il revient bientôt au même sujet, *Ibid.* XIV, 1 et seq., et il poursuit en ces termes : « L'homme né de la femme vit peu de temps, et se trouve néanmoins rempli de beaucoup de misères. Il paraît sur la terre comme une fleur, et se flétrit aussitôt; il fuit comme une ombre, et ne demeure jamais dans le même état. Et néanmoins vous regardez comme une chose digne de votre grandeur d'avoir sans cesse les yeux ouverts sur tous les mouvements de sa vie, et d'entrer en jugement avec un être aussi faible. Qui peut rendre pure une créature tirée d'une masse corrompue, si ce n'est vous seul, ô mon Dieu? »

Toutes ces paroles de Job montrent bien l'étonnement que lui causait la sévérité de la justice divine vis-à-vis d'une créature aussi fragile, aussi inclinée au mal, et qui boit l'iniquité comme l'eau. Si une pareille rigueur s'exerçait à l'égard des anges, êtres spirituels, doués d'une si haute perfection, cela ne devrait plus nous causer une aussi grande surprise, mais que telle soit la

conduite de Dieu envers les hommes, créatures essentiellement imparfaites et dont les mauvaises inclinations sont sans nombre ; que Dieu les soumette à une aussi stricte justice, qu'il ne consente à oublier dans son jugement, ni une parole oiseuse, ni un instant mal employé, c'est ce dont nous ne saurions assez nous étonner et frémir. Quel est celui que n'effraierait cette sentence de notre divin Sauveur : « En vérité je vous le dis, toute parole oiseuse que les hommes auront dite, ils en rendront compte au jour du jugement. » *Matth.* XII, 36. Or, si nous devons rendre compte de telles paroles, qui ne font aucun mal au prochain, qu'en sera-t-il des paroles déshonnêtes, des pensées impures, des mains souillées de sang, des yeux adultères, en un mot de tout ce temps de la vie consacré à des œuvres mauvaises ? Les choses étant ainsi, comme nous ne saurions le révoquer en doute, que peut-on dire de la rigueur des jugements de Dieu, qui ne soit au-dessous de la réalité ? De quelle stupeur l'homme ne sera-t-il pas frappé lorsque, en présence d'une si nombreuse et auguste assemblée, on lui fera un chef d'accusation d'une simple parole prononcée sans objet et sans but, à tel moment de sa vie passée ? Qui ne serait effrayé d'un tel mode de jugement ? Et qui oserait nous l'apprendre, si Dieu lui-même ne nous en avait instruits ? Quel est le roi qui jamais fit subir un semblable examen à l'un des plus humbles sujets de sa puissance ? Ô sublimité de la religion chrétienne, qu'elle est grande la pureté de vie que tu nous enseignes, qu'il est rigoureux le compte que tu nous en demanderas, implacable le jugement que tu nous en feras subir !

Quelle ne sera pas aussi la honte dont les méchants seront saisis, quand toutes les mauvaises actions qu'ils tenaient cachées dans le secret de leurs demeures, toutes les turpitudes dont ils s'étaient rendus coupables dès les premières années de leur vie, tous les plis et replis de leur conscience, seront manifestés au grand jour et présentés aux regards de l'univers entier ? Quel est celui qui aura gardé sa conscience assez pure pour ne pas sentir dès ce moment la rougeur lui monter au front, et pour ne pas frémir à la pensée d'une telle honte ? Car enfin, si l'homme a tant de peine à manifester sa conscience aux yeux d'un confesseur, malgré le

secret qui entoure et protége le tribunal sacré ; si plusieurs aiment mieux encore tenir leurs désordres cachés et rester sous le poids de leur iniquité, quel effet ne produira pas sur l'âme pécheresse la présence de Dieu, avec les regards de toutes les générations passées, présentes et futures? Cette honte sera si grande que les malheureux réprouvés s'écrieront, ainsi que l'atteste le Prophète : « Montagnes, tombez sur nous ; collines, cachez nous, » *Ose.* x, 8 ; ensevelissez-nous au fond des abîmes, afin de nous dérober au terrible fardeau d'une telle confusion.

Mais que sera surtout pour les pécheurs l'attente de cet arrêt final : « Retirez-vous, maudits, allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et ses anges. » *Matth.* xxv, 41. Quel sentiment produira dans leur cœur cette épouvantable parole ? Si nous pouvons à peine soutenir, comme le remarque le saint homme Job, « le plus léger souffle de sa voix, qui pourra résister aux puissants éclats de son tonnerre ? » *Job.* xxvi, 14. Cette parole sera si terrible et si forte qu'elle entr'ouvrira tout à coup les entrailles de la terre et qu'elle y précipitera pêle-mêle tous ces hommes de plaisir, que berçait tout le jour le son mélodieux des instruments de musique et qui mettaient tout leur soin à chercher dans la vie de nouvelles délices.

Voici dans quels termes le prophète de Pathmos nous décrit cette effrayante chute : « Je vis un ange qui descendait du ciel avec une grande puissance et avec une si brillante clarté qu'il faisait resplendir la terre tout entière ; il éleva la voix en s'écriant : Elle est tombée, elle est tombée, cette grande Babylone ; elle est devenue la demeure des démons, le réceptacle de tous les esprits immondes, de tous les oiseaux impurs et abominables. » *Apoc.* xviii, 1 et 2. Et le saint Evangéliste ajoute aussitôt : « L'ange prit une grande meule de moulin, et, la laissant tomber dans la mer, il s'écria : C'est avec la même impétuosité que cette grande ville de Babylone sera jetée dans les abîmes, et elle ne subsistera plus jamais. » C'est donc de la même manière que les méchants tomberont dans l'enfer, dans ce triste séjour des ténèbres et de la confusion ; car leur sort nous est représenté par celui de Babylone.

Et maintenant, quelle langue pourrait exprimer la multitude des tourments qu'ils auront à souffrir dans les prisons éternelles? Là leurs corps seront torturés par le feu le plus ardent, dont rien n'affaiblira jamais la puissance. Là leurs âmes seront sans cesse déchirées par les cruelles morsures de ce ver rongeur de la conscience, implacable et immortel. Là retentiront à jamais les cris du désespoir et ce grincement de dents que les divines Ecritures annoncent si souvent aux pécheurs obstinés. Les malheureux! dans leur rage insensée, ils tourneront leur colère contre Dieu et contre eux-mêmes; ils déchireront leur chair avec leurs ongles et leurs dents; leurs continuels soupirs dessécheront leurs entrailles; et de leur voix désespérée ils ne cesseront de blasphémer contre le Juge qui les condamna pour jamais à de tels supplices. Chacun d'eux maudira sa désastreuse destinée et l'instant malheureux de sa naissance; ils rediront à jamais, mais avec un tout autre sentiment de douleur et d'angoisse, les lamentables paroles de Job, III, 3 et seq. : « Périsse le jour où je suis né; périsse la nuit où il fut dit : Un homme a été conçu! Que ce jour se change en ténèbres; que Dieu ne le compte pas au nombre des jours, et que jamais il ne voie la lumière! Que les voiles de la mort l'enveloppent; qu'il demeure enseveli dans l'amertume et l'obscurité! Que cette nuit soit emportée par un ténébreux tourbillon; qu'elle ne soit pas comptée dans le cours des mois de l'année! Pourquoi la mort ne m'a-t-elle pas frappé dans le sein de ma mère? Pourquoi n'ai-je pas péri à l'instant même de ma naissance? Pourquoi m'a-t-on reçu dans un berceau? Pourquoi la mamelle s'est-elle approchée de mes lèvres? »

Telle sera l'harmonie, tels seront les chants continuels, tels les hymnes qui ne cesseront de retentir dans ce lugubre séjour! Malheureuses langues, qui ne sauraient plus prononcer que des paroles de blasphème! Oreilles infortunées, qui n'entendront plus que des gémissements! Affreuse destinée des yeux, à qui ne sera plus donné que le spectacle de la souffrance! Sort effrayant de cette chair humaine, qui n'aura plus que des flammes pour tout rafraîchissement! Qui nous dira ce qu'éprouveront alors ces hommes dont la vie tout entière s'était écoulée dans les amuse-

ments et les délices ? Oh ! qu'ils ont été rapides les plaisirs qui ont engendré une si longue suite de misères ! O hommes également insensés et malheureux ! de quoi vous servent maintenant ces vaines distractions dont vous avez si peu joui, puisque vous voilà condamnés à des pleurs éternels? Que sont devenues vos richesses? Où sont désormais vos trésors, vos coupables plaisirs et vos joies insensées? Les sept années d'abondance sont passées, et les autres sept années de disette sont maintenant venues, qui dans un clin d'œil ont dévoré toute cette stérile abondance, sans qu'il en reste plus ni trace ni souvenir. Votre gloire s'est évanouie, et votre félicité d'autrefois s'est engloutie dans cet abîme de douleurs. Vous en êtes arrivés à ce point de sécheresse et d'aridité que pas une goutte d'eau ne vous est désormais accordée pour apaiser la soif brûlante qui vous dévore. Non-seulement cette prospérité ne vous servira de rien, mais elle sera même l'une des choses qui vous causeront les plus cruels tourments. C'est alors que s'accomplira ce qui est écrit au livre de Job, XXIV, 20 : « Les délices des méchants n'auront engendré que des vers. » C'est alors, comme le dit saint Grégoire, que « la pensée de leurs plaisirs passés leur fera sentir avec plus de force l'amertume de leurs douleurs présentes, et qu'en songeant à la manière dont ils se sont vus autrefois et à ce qu'ils sont maintenant devenus, ce qui fut d'une si courte durée dans leur existence leur rendra plus intolérable ce qui doit éternellement durer. » *Moral.* XV, 26, et XVI, 31. Ils connaîtront alors avec une terrible évidence à quel point l'ennemi s'est joué de leur faiblesse, et revenus de leurs erreurs, mais trop tard, ils rediront alors ces paroles du livre de la Sagesse : « Malheureux que nous sommes ! Nous voyons maintenant combien nous nous sommes égarés loin du chemin de la vérité ; la lumière de la justice n'a point guidé nos pas et le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé sur nos têtes ! Nous avons marché comme des insensés dans les voies du crime et de la perdition ; nos sentiers ont été âpres et difficiles, et nous n'avons pas su garder cette voie droite que le Seigneur lui-même nous avait tracée. » *Sap.* V, 6 et seq. Voilà quelles seront les plaintes que les réprouvés feront entendre, quel sera le repentir qu'ils éprouveront, à quelle sorte de péni-

tence ils seront condamnés ; pénitence inutile, puisque le temps de mériter sera désormais passé sans retour.

Toutes ces choses, quand on les considère de près, sont bien faites pour nous réveiller de notre indifférence et nous stimuler dans la pratique de la vertu. C'est le moyen dont se sert fréquemment pour cela le bienheureux saint Jean Chrysostome. Cette pensée reparaît dans plusieurs passages de ses éloquentes homélies. Voici quelques-unes de ses expressions : « Si vous voulez travailler efficacement à faire de votre âme le temple et le séjour de la divinité, ne perdez jamais de vue le jour solennel et terrible où nous devrons tous paraître au tribunal du Christ pour y rendre raison de chacune de nos œuvres. Songez à la manière dont ce Maître suprême viendra juger les vivants et les morts. Voyez ce nombre infini d'anges qui viennent l'accompagner; et pensez que la voix du Christ, prononçant la sentence de l'univers, retentit déjà à vos oreilles. Voyez la séparation qui doit suivre cette sentence ; les uns sont précipités dans les ténèbres extérieures, les autres franchissent le seuil de la patrie céleste, pour aller recevoir la récompense que leur ont méritée les glorieux labeurs de la vertu. Ceux-là, comme les mauvaises herbes qu'on lie en faisceau, seront jetés au feu, livrés au ver qui ne meurt pas, aux larmes intarissables, à l'éternel grincement de dents. Puisque tel est le sort qui nous menace, comment ne nous écrierions-nous pas avec le Prophète des douleurs : « Qui donnera de l'eau à ma tête, à mes yeux une source de larmes, et je pleurerai nuit et jour... » *Jerem.* IX, 1. Ah ! tandis qu'il en est temps encore, songeons à prévenir l'arrêt du Juge suprême par l'humble et sincère confession de nos péchés ; car il est écrit : « Dans l'enfer, Seigneur, qui pourra se confesser à toi ! » *Psalm.* VI, 6.

Une réflexion doit nous frapper ici : Dieu nous a donné deux yeux, deux oreilles, deux pieds et deux mains ; de telle sorte que, si nous venons à perdre l'un de ces membres, nous puissions encore nous aider de l'autre. Mais il ne nous a donné qu'une âme ; et si celle-là est condamnée à la mort, que nous restera-t-il pour être en état de posséder la vie glorieuse et immortelle ? Ne négligeon sdonc rien pour sauver cette âme unique, puisque c'est elle

qui, de concert avec le corps, doit être condamnée ou acquittée au tribunal du Juge suprême. Si vous cherchiez alors à pallier vos désordres, en disant par exemple, que les richesses vous ont séduit, le Juge pourrait vous répondre qu'il vous avait dès longtemps prémuni contre de tels entraînements, alors qu'il disait lui-même : « De quoi servirait à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » *Matth.* XVI, 26. Si vous osiez lui dire que le diable vous a trompé, ne lui serait-il pas facile de vous rappeler combien fut inutile à la première femme une semblable excuse?

Lisez les divines Ecritures, et vous verrez là comment le prophète Jérémie aperçut d'abord une verge qui veillait, puis une grande chaudière placée sur des charbons ardents et mise en ébullition par l'action d'un feu terrible. Ces images nous montrent clairement de quelle manière Dieu procède à l'égard de l'homme : il commence par l'avertir et le menacer, puis il le châtie. Mais celui qui repousse la correction de la verge qui menace, subira le tourment de la chaudière qui bout. Lisez également l'Evangile, et vous verrez que nul ne vint en aide à ceux que le Seigneur avait condamnés ; le frère ne peut secourir son frère, ni l'ami son ami ; un fils ne peut rien pour son père, ni le père pour son fils. Et pourquoi parler des pauvres pécheurs, puisque Noé lui-même, Daniel et Job se présenteraient en vain pour changer la sentence du souverain Juge ? Souvenez-vous de celui qui fut chassé du festin des noces ; personne qui osât prononcer une parole en sa faveur. Personne non plus pour demander la grâce de celui qui avait négligé de faire valoir le talent qu'il avait reçu de son maître. Les cinq vierges folles sont repoussées de la demeure de l'Epoux, c'est-à-dire de la patrie céleste, sans qu'il y ait une voix qui s'élève pour implorer leur pardon. Jésus-Christ les appelle folles, et à bon droit, car après avoir méprisé les plaisirs de la chair, après avoir étouffé dans leur cœur le feu de la concupiscence, après avoir, en un mot, observé l'éminent conseil de la virginité, elles avaient méconnu un précepte bien inférieur, celui de l'humilité, enorgueillies qu'elles étaient de leurs gloires virginales. Vous connaissez aussi l'histoire de ce riche avare qui n'a

vait jamais eu pitié du pauvre assis à la porte de son palais, et qui pour cela devint la proie des flammes dans le séjour des vengeances éternelles ; en vain il demandait une goutte d'eau pour apaiser la soif qui le dévorait, le saint patriarche Abraham ne lui donne pas même un si faible secours dans ce cruel supplice.

Puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne nous aiderions-nous pas les uns les autres, tandis qu'il nous est possible encore d'exercer les devoirs de cette mutuelle charité ? Pourquoi ne rendons-nous pas gloire à Dieu, avant que se soit couché pour nous le soleil de la justice et que la lumière du jour nous soit à jamais dérobée ? Mieux vaut sentir ici-bas sa langue desséchée à force de privations et de jeûnes, que de lui prodiguer les satisfactions et les délices, pour avoir ensuite à désirer ardemment une goutte d'eau, sans pouvoir jamais l'obtenir. Si nous sommes maintenant tellement délicats que nous puissions à peine supporter une fièvre de trois jours, comment pourrons-nous plus tard supporter un feu dont la durée doit être éternelle? Si l'homme est si profondément effrayé d'une sentence de mort prononcée par un juge sujet à la mort lui-même, sentence qui ne nous prive tout au plus que de quarante ou cinquante ans de vie, quelle épouvante ne nous causera pas la sentence prononcée par le Juge suprême et qui doit avoir pour effet de nous priver d'une vie immortelle? Nous ne pouvons supporter la vue de certains supplices infligés à d'insignes malfaiteurs par la justice des hommes ; les diverses tortures que leur font subir les exécuteurs de la justice humaine, nous glacent de terreur ; mais qu'est-ce que tout cela, si ce n'est un vain fantôme, un jeu puéril en comparaison des tourments de l'autre vie ? En définitive, tout cela se termine avec la vie présente elle-même ; mais, dans l'enfer, ni le ver rongeur ne meurt jamais, ni le bourreau ne se lasse, ni le feu ne s'apaise, ni la vie ne finit. Comparez donc à de semblables supplices, tout ce que vous pourrez imaginer de cruel, le feu, le fer, la dent des bêtes féroces ; et vous n'aurez encore une fois qu'un rêve fugitif, une pâle et froide image, en face de la plus terrible des réalités.

Qu'en sera-t-il donc des malheureux qui, du sein de toutes les félicités terrestres, seront précipités dans l'abîme de tous ces

maux? Que feront-ils alors, et quelles pourront être leurs paroles? Combien ne s'accuseront-ils pas eux-mêmes? Quels ne seront pas leurs gémissements et leurs plaintes? Et tout cela en vain ; car les matelots sont inutiles quand le navire a sombré, et toute la science des médecins est superflue quand le malade a rendu le dernier soupir! Alors, mais trop tard, ils repasseront douloureusement la longue série de leurs égarements passés; ils s'écrieront dans leur douleur tardive : Voilà ce qu'il nous eût fallu faire pour échapper à cette fatale destinée; on nous en avertit bien souvent, et tous les avertissements sont demeurés inutiles. Les Juifs eux-mêmes connaîtront alors celui qui vint au nom du Seigneur; mais de quoi leur servira désormais cette connaissance, après qu'ils l'ont repoussée dans le temps où elle pouvait les sauver? Que pourrons-nous donc alléguer, malheureux que nous sommes, dans ce jour où le ciel et la terre, le soleil et la lune, les jours et les nuits, toutes les créatures enfin qui composent cet univers élèveront la voix contre nous et rendront témoignage contre les désordres auxquels nous les avons fait servir, ou dont nous leur avons du moins présenté le spectacle? Et, alors même que les créatures garderaient le silence, notre conscience toute seule ne suffirait-elle pas pour nous accuser et nous condamner?

Toutes ces paroles sont à peu près extraites de saint Jean Chrysostome; et rien ne saurait mieux nous montrer combien nous devons vivre chaque jour dans la crainte de ce jour suprême où nous devons rendre compte de notre vie. Saint Ambroise la portait constamment dans son cœur, lui néanmoins qui semblait devoir être si parfaitement rassuré par sa ferveur et sa vigilance; voici dans quels termes enflammés il l'exprime, en un passage de son commentaire sur saint Luc : « Malheur à moi si je ne pleure pas mes péchés! Malheur à moi si je ne me lève pas dans la nuit pour confesser et proclamer, Seigneur, la gloire de votre saint nom! Malheur à moi si je ne dissipe pas les illusions de mes frères et si je ne fais pas briller à leurs yeux la lumière de la vérité! La cognée est déjà à la racine de l'arbre. Que celui donc qui le peut encore donne des fruits de grâce et de salut; et que celui qui est

redevable à la justice du Très-Haut donne des fruits de pénitence. Le Seigneur est proche, il vient nous demander ces fruits dus à sa justice ou à son amour ; il donnera l'immortelle vie aux ouvriers courageux et fidèles, il condamnera à une éternelle mort les serviteurs négligents et stériles. »

CHAPITRE IX.

Du neuvième motif que nous avons de pratiquer la vertu, à savoir, la troisième de nos dernières fins, qui est la gloire du paradis.

I.

Certes, chacun des motifs que nous avons exposés jusqu'ici suffirait pour incliner notre cœur à l'amour de la vertu. Mais puisque l'obstination du cœur humain est si grande qu'elle résiste bien souvent à toutes ces considérations réunies, je dois en ajouter une autre non moins puissante que celles qui précèdent, elle aura pour objet la grandeur de la récompense promise à l'homme vertueux, c'est-à-dire la gloire de la patrie céleste. Deux choses se présentent ici à notre admiration : l'excellence et la beauté de ce séjour, qui n'est autre que le ciel empyrée ; l'excellence et la beauté du souverain Roi qui l'habite avec tous ses élus.

Et d'abord, aucune langue mortelle ne saurait exprimer les splendeurs et les richesses de cet immortel séjour. Nous pouvons seulement émettre à cet égard quelques vagues conjectures, en retracer faiblement comme une lointaine image. Disons en premier lieu quelle est la fin de cette œuvre sublime ; car c'est par leur fin surtout qu'on peut apprécier la nature et la grandeur des choses. La fin pour laquelle le Seigneur a créé et disposé ce séjour, c'est d'y manifester sa gloire. Bien qu'il soit vrai de dire avec le plus sage des rois, que « le Seigneur à tout fait pour sa propre gloire, » *Prov.* XVI, 4, c'est surtout et spécialement dans ce but qu'il a fondé la patrie céleste ; c'est là que devront briller dans tout leur éclat sa grandeur et sa magnificence. De même que le grand roi Assuérus, dont l'empire embrassait cent vingt-sept provinces, célébra dans Suze, sa capitale, un banquet solennel pendant l'espace de cent quatre-vingts jours, afin de manifes-

ter à tous ses peuples l'étendue de son pouvoir et celle de ses richesses ; de même le Roi suprême de l'univers a résolu de célébrer dans les cieux un banquet tout autrement splendide, non pendant l'espace de cent quatre-vingts jours, mais durant l'éternité tout entière, afin de manifester aux yeux de ses créatures l'immensité de son pouvoir, l'inépuisable grandeur de ses richesses, l'infinie sagesse de ses desseins, l'incompréhensible profondeur de son amour. C'est là le festin dont parle le Prophète, *Isa.* XXV, 6, quand il dit : « Le Seigneur fera sur cette montagne un magnifique banquet où il conviera toutes les nations de la terre ; les vins les plus exquis et les mets les plus délicieux leur y seront offerts. » Ce qui veut dire qu'on leur y prodiguera des biens d'une inestimable valeur et d'une suavité inénarrable. Puisque Dieu célèbre ce banquet solennel dans le but de manifester toute la grandeur de sa gloire, et que cette gloire est infinie, quelle ne devra pas être la magnificence de ce banquet divin, la variété des richesses que le Seigneur étalera aux yeux de ses élus ?

C'est ce que nous entendrons d'une manière beaucoup plus claire, si nous considérons le pouvoir sans bornes et l'inépuisable fécondité de ce souverain Seigneur lui-même. Son pouvoir est si grand qu'avec une seule parole il a créé cet admirable ensemble de l'univers, et qu'avec une autre parole il pourrait le détruire. Mais ce n'est pas un monde seul, c'est mille mondes à la fois qu'il pourrait créer avec une seule parole, pour les détruire encore et les anéantir par un seul signe de sa volonté suprême. Ajoutons à cela que ce qu'il fait, il le fait sans efforts et sans peine ; la création du plus sublime des séraphins ne lui a pas été moins facile que celle du plus petit des insectes ; ni la plus lourde charge ne lui est un fardeau, ni la plus légère un soulagement ; il peut tout ce qu'il veut, et vouloir, pour lui, c'est accomplir.

Or, je vous le demande, si la puissance du Roi qui nous appelle à son royaume est tellement vaste et décisive, si telle est la gloire de son saint nom, s'il éprouve un tel désir de communiquer cette gloire et de la manifester, que sera le palais où il doit la faire éclater à nos yeux, la fête qu'il nous prépare, le banquet auquel

il nous convie? Que pourrait-il manquer à la perfection d'une œuvre ayant un semblable Auteur et une aussi sublime destination? Ce n'est pas la force qui manquerait ici, puisque l'ouvrier possède une puissance infinie; ce n'est pas faute de tête non plus que l'œuvre demeurerait inachevée, puisque c'est là un architecte infiniment sage; ce n'est pas le vouloir qui ferait défaut, puisqu'il est infiniment bon; ce ne sont pas les ressources enfin qui viendraient à lui manquer, puisqu'il est l'abîme sans fond de toutes les richesses. Quelle ne sera donc pas l'œuvre autour de laquelle se trouvent réunies tant de conditions de grandeur et de magnificence? Quelle création que celle qui doit jaillir de ce mystérieux foyer où concourent vers un même but la toute-puissance du Père, l'infinie sagesse du Fils, l'inépuisable bonté de l'Esprit-Saint! Ici c'est la bonté même qui veut, c'est la sagesse même qui dirige, c'est la toute-puissance enfin qui se met au service, et de cette bonté infinie, et de cette infinie sagesse; car ces trois choses n'en forment qu'une dans la parfaite unité de l'être commun aux trois personnes divines.

Il est une autre considération qui se place naturellement à la suite de celle-là, parce qu'elle présente avec elle une frappante analogie. Ce n'est pas seulement pour sa propre gloire que le Seigneur a préparé cet immortel séjour, c'est aussi pour la gloire de tous ceux qu'il appelle à l'habiter. Il veut les honorer selon toute l'étendue de sa puissance et de son amour; il veut accomplir pleinement ce qu'il a lui-même dit par la bouche de son Prophète: « J'honore ceux qui m'honorent. » I *Reg.* II, 30. C'est ce qu'il montre clairement dans ses œuvres; car même, pendant qu'ils vivent encore sur la terre, « il a soumis à leur empire et placé sous leurs pieds toutes les créatures visibles qui composent cet univers, » *Psalm.* VIII, 8. Combien ne sommes-nous pas frappés d'admiration quand nous voyons Josué commander au soleil de s'arrêter au milieu de sa course, et, comme s'il eût tenu en main les rênes du monde, suspendre en effet la marche de cet astre, « Dieu lui-même obéissant à la voix d'un homme, » comme s'exprime le Livre saint! *Josue*, X, 14. Nous éprouvons ce même sentiment en voyant le prophète Isaïe demander au roi Ezéchias

ce qu'il veut que le prophète fasse de ce même soleil, s'il le fera se précipiter en avant ou revenir en arrière, lui faisant entendre ainsi que l'un ne lui est pas plus difficile que l'autre. Le prophète Elie suspend à son gré et pour tout le temps qu'il juge convenable les nuées du ciel ; puis il les ramène et les fait éclater par la seule puissance de sa prière, III *Reg*. XVII et XVIII. Et ce n'est pas uniquement durant sa vie, c'est encore après sa mort, qu'il dispose d'un semblable pouvoir, comme si la vertu d'en haut imprégnait encore ses cendres. Qui ne rend gloire à Dieu, en voyant les ossements d'Elisée ressusciter un mort que des voleurs ont jeté par hasard dans sa tombe ? Qui ne reconnaîtrait également et ne proclamerait la puissance divine, aussi bien que sa munificence à l'égard des saints, en lisant dans les annales du christianisme que le jour anniversaire de la mort de saint Clément, martyr, la mer s'ouvrait dans un espace de trois milles, pour que les hommes eussent la faculté d'aller voir et de vénérer les ossements d'un généreux défenseur de la foi, immolé depuis longtemps par la rage des ennemis du nom chrétien.

Dieu a voulu qu'une fête solennelle fût célébrée dans toute l'Eglise en l'honneur de la chaîne portée par saint Pierre, pour montrer en quelle estime Dieu tient le corps des saints ; car il a suffi que les fers des prisonniers les aient touchés pour devenir, d'un objet infâme, un objet de vénération et d'honneur. Mais qu'est-ce que tout cela comparé à la merveilleuse puissance que le Seigneur a communiquée, non plus à la chaîne de l'Apôtre, ni à ses ossements, ni à son corps lui-même, mais bien à l'ombre de son corps, puisque du moment où elle passait sur les malades, elle leur rendait aussitôt la santé, comme le rapporte saint Luc dans les *Actes des Apôtres ?* O bonté admirable de notre Dieu ! Oh ! qu'il se montre ainsi l'Etre souverainement bon ! Oh ! qu'il sait magnifiquement honorer ceux qui s'efforcent d'être bons comme lui ! Il donne à un homme un privilége dont il n'a pas voulu jouir lui-même. Nous ne lisons pas, en effet, que le Christ ait guéri les malades avec l'ombre seule de son corps, tandis que cela nous est raconté de saint Pierre. Mais si Dieu se plaît tant à honorer les saints, dans un temps même et dans un lieu qui sont destinés au

travail et non à la récompense, qui pourrait exprimer ou même concevoir la gloire qu'il leur réserve dans cet éternel séjour où il se propose de les honorer et de s'honorer lui-même dans ses fidèles serviteurs? Celui qui manifeste ainsi le désir et fait éclater de la sorte le pouvoir de glorifier les saints, que ne fera-t-il pas dans ce but quand il laissera pleinement déborder sur eux son amour et sa puissance?

Plusieurs traits empruntés à nos Livres saints nous font connaître encore comment Dieu sait récompenser les services qu'on lui rend. Il ordonne au patriarche Abraham de lui sacrifier un fils uniquement aimé; et quand ce tendre père est sur le point d'accomplir le redoutable sacrifice, Dieu lui commande de ne pas sacrifier son enfant, puisqu'il a déjà suffisamment manifesté sa générosité et son obéissance. Le Seigneur lui promet de plus, il jure par lui-même de lui donner par ce fils une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer; il s'engage enfin à faire naître de sa race celui qui doit être le Sauveur du monde, et qui sera en même temps le fils d'Abraham et le Fils de Dieu. Que vous semble-t-il d'une telle récompense? Elle est en vérité digne de Dieu; car Dieu doit toujours agir en Dieu; sa divinité doit éclater dans la manière dont il récompense la vertu comme dans celle dont il punit le vice; il est semblable à lui-même dans toutes les œuvres qu'il accomplit.

Une nuit David se prit à penser qu'il avait lui une magnifique demeure, tandis que l'arche du Seigneur était encore sous une tente, et aussitôt il prend la résolution de lui élever une demeure digne d'elle. Peu de jours après Dieu envoie un prophète pour lui dire : « Puisque tu as formé dans ton cœur le projet de m'élever une demeure, je te jure de fonder pour toi et tes descendants une maison impérissable, un royaume éternel, dont jamais je ne détournerai ma miséricorde. » Ainsi l'avait-il dit, ainsi l'accomplit-il; car jusqu'à l'avènement du Christ les descendants de David ne cessèrent de régner sur la maison d'Israël; et le Christ lui-même, né du sang de ce roi, doit régner dans les siècles des siècles. Or, si la gloire du paradis n'est autre chose qu'un paiement complet, une rétribution surabondante de tout ce que les saints ont fait

pour Dieu, et si telle est en outre la munificence de ce Maître suprême, comment serions-nous en état de nous former une idée, de nous retracer même une faible image de cette gloire céleste ! Là s'abîment toutes nos pensées et se confondent tous nos sentiments.

Nous avons encore un moyen de nous élever à la considération de la béatitude éternelle, c'est de songer au prix que Dieu met à la gloire qu'il veut nous donner, lui néanmoins si riche et si libéral dans ses récompenses. Après le péché, pour nous rendre participants de cette gloire, il n'exige pas un moindre prix que le sang et la vie de son Fils unique. C'est donc par la mort d'un Dieu que l'homme participe à la vie divine; c'est par les tristesses d'un Dieu que l'homme entre en possession de la divine allégresse ; c'est parce que Dieu lui-même a été crucifié entre deux larrons, qu'il est donné à l'homme de prendre rang parmi les chœurs des anges. Maintenant dites-moi, s'il est possible de le dire, quel doit être ce bien qui n'a pu vous être accordé qu'à la condition qu'un Dieu suerait des gouttes de sang, qu'il serait chargé de liens, abreuvé d'outrages, meurtri de coups, couvert de crachats, honni, souffleté, mis en croix ? Quel sera donc, en tenant toujours compte de la suprême munificence, l'équivalent d'un tel prix ? Celui qui saurait plonger dans de semblables abîmes, pourrait mieux de la sorte comprendre la grandeur de la gloire future, que par tous les autres moyens accessibles à l'imagination humaine.

Dieu nous demande encore quelque chose de plus, ce que l'on peut demander de plus fort à l'homme. C'est que nous prenions notre croix pour marcher à sa suite ; c'est que nous arrachions notre œil droit s'il est pour nous un sujet de scandale; c'est que nous renoncions à notre père et à notre mère, à une créature quelconque, en un mot, si elle se met en travers de la volonté de Dieu. Et après que nous avons fait tout cela pour obéir à cette volonté sainte, le souverain rémunérateur nous assure encore qu'il nous fait un don gratuit en nous faisant entrer dans sa gloire. Voici ce qu'il nous dit par la bouche du Prophète de Pathmos : « Je suis le principe et la fin de toutes choses ; je donnerai gratuitement à celui qui a soif l'eau de la vie éternelle. » *Apoc.* XXI, 6.

Pouvez-vous concevoir, je vous le demande encore, la grandeur et le prix d'un bien pour l'acquisition duquel Dieu demande tant à l'homme, d'un bien qui demeure cependant un don gratuit, après que l'homme s'est imposé pour l'obtenir de si nombreux et de si grands sacrifices? Oui, ce don est gratuit à ne considérer que la valeur naturelle de nos œuvres; mais non si l'on fait attention au prix qui leur est communiqué par la grâce. Vous savez combien ce Maître suprême est magnifique et généreux dans les récompenses qu'il accorde; vous n'ignorez pas non plus les bienfaits sans nombre qu'il se plaît à répandre sur nous dès la vie présente. Or, si le ciel et la terre, toutes les créatures qui composent cet univers, sont indifféremment au service de tous les hommes, si les justes et les injustes jouissent en commun de tout ce que le monde renferme, qui nous dira les biens que la sagesse infinie tient en réserve pour les justes seuls? Celui qui répand de si précieux trésors sur ceux qui n'ont aucun droit à ses largesses, que ne donnera-t-il pas à ceux dont il s'est constitué le débiteur? Celui qui donne avec tant de libéralité, combien ne paiera-t-il pas avec abondance? Comment saura récompenser celui qui donne de la sorte? Quand la bonté se manifeste ainsi, que ne doit-elle pas être en s'unissant à la justice? Assurément la parole humaine est impuissante à exprimer la gloire qui sera départie aux serviteurs fidèles et reconnaissants, puisqu'elle ne saurait rendre les bienfaits accordés aux prévaricateurs et aux ingrats.

II.

Ce qui peut encore relever en nous l'idée que nous devons nous former de cette gloire future, c'est la situation, c'est l'incalculable hauteur du lieu où cette gloire doit éclater. Ce lieu n'est autre que le ciel empyrée. Comme c'est là le plus grand de tous les cieux, celui qui embrasse et gouverne tous les autres, il est aussi le plus noble de tous, le plus digne, le plus riche et le plus beau. Il est appelé dans l'Ecriture « la terre des vivants, » *Psalm.* XXVI, 13, par opposition à ce triste séjour que nous habitons et qui n'est en réalité que la terre des mourants. Mais, si dans cette demeure terrestre, vrai séjour de mort, qui ne semble habitée que par des

ombres éphémères, il y a néanmoins des choses si belles et si parfaites, quelle ne sera pas la beauté de la céleste patrie, d'une terre peuplée par des êtres immortels? Portez vos yeux de toutes parts dans ce monde visible, que de merveilles excitent partout votre admiration et votre reconnaissance! L'immensité des cieux défie vos regards et accable votre pensée; la splendeur et la magnificence du soleil, la douce clarté de la lune et celle des étoiles vous ravissent d'étonnement. Quelle n'est pas la beauté de la terre, des arbres et des plantes, des oiseaux et des animaux de toute sorte qui l'embellissent et l'animent? Quel spectacle ne nous offrent pas, et les vastes campagnes, et les montagnes élevées, la riante verdure des vallées, la fraîcheur des fontaines, les gracieux contours des ruisseaux, la majesté des grands fleuves, distribués comme de puissantes artères dans tout ce vaste corps du globe terrestre? Que dirons-nous encore de l'immense étendue des mers, du nombre et de la grandeur des merveilles qu'elles renferment dans leur sein? Ne semble-t-il pas que les lacs profonds et limpides soient comme les yeux de la terre, où se mire la splendeur des cieux? Et les prairies émaillées de fleurs ne sont-elles pas comme un ciel étoilé dans une nuit sereine?

Que dirais-je après cela des mines d'or et d'argent, de tant d'autres métaux précieux qui gisent dans les entrailles du globe? Que dirais-je des rubis, des émeraudes, des diamants et de tant d'autres pierreries qui paraissent rivaliser avec les étoiles en éclat et en beauté? Que dirais-je enfin des merveilleuses couleurs, des nuances admirables que nous présentent le plumage des oiseaux, la fourrure de certains animaux et d'une infinité d'autres choses, animées ou inanimées, qui s'étalent à la surface de la terre ou se cachent dans son sein? A la beauté de la nature se joint celle de l'art, qui vient en quelque sorte doubler la magnificence de la création. C'est l'art qui nous donne et ces magnifiques écrins où la richesse de l'or ciselé se marie si heureusement à la resplendissante pureté des pierres précieuses, et ces tableaux dont la perfection paraît embellir la nature elle-même, et ces jardins où le génie de l'homme dispose à son gré des œuvres du Créateur, et les splendides édifices, revêtus de marbre et d'or, qui servent de de-

meures aux rois de la terre, ou de temples au Roi des cieux. Si dans ce monde visible, dans cette sphère terrestre, la plus humble de toutes, comme nous l'avons dit, dans ce triste séjour des mourants, il y a tant de choses qui ravissent nos yeux et notre âme, quel est le spectacle qui nous attend dans l'immortel séjour de la gloire céleste ? Placé au-dessus de tous les cieux et de tous les éléments, il doit également l'emporter sur tous par sa noblesse, ses trésors et sa beauté. Déjà les choses que nous pouvons découvrir dans les cieux, celles qui frappent nos regards, comme les étoiles, la lune et le soleil, surpassent incomparablement, par leur splendeur comme par leur puissance, la richesse et l'éclat de tout ce que nous possédons ici-bas de plus grand et de plus magnifique. Si telle est la beauté de ce côté du ciel qui se penche vers nous, quelle ne sera pas celle du côté supérieur qui se présente aux regards des immortels? Là expirent toutes les pensées et toutes les conjectures des hommes.

Disons encore qu'il y a comme trois séjours que l'homme habite successivement, dans la triple évolution de son existence. Le premier est le sein de notre mère ; le second, ce monde où nous faisons notre entrée en naissant ; le troisième, cette patrie céleste où nous sommes transportés après notre mort si nous avons vécu selon la loi divine. Or, il existe une sorte de gradation, une progression ascendante entre ces trois séjours. Autant le second l'emporte sur le premier, par sa durée aussi bien que par sa grandeur et sa magnificence, autant et plus encore le troisième l'emporte sur le second. Pour la durée, c'est une chose évidente, puisque la vie qui s'écoule dans le premier ne dure que neuf mois, tandis que la durée du second dépasse quelquefois un siècle, et que celle du troisième n'est mesurée que par l'éternité. Il en est de même de la grandeur comparée de cette triple habitation de l'homme : le ciel est à ce monde visible ce que celui-ci est au sein d'une femme. Il est aisé d'appliquer cette même proportion à tout ce qui doit faire la gloire et la félicité de l'immortelle patrie à laquelle Dieu nous destine. C'est encore ici, vous le voyez, une route aventureuse qui nous jette dans le domaine de l'infini, ne laissant d'exercice à notre pensée que pour avouer sa faiblesse et son impuissance.

La différence que nous pouvons remarquer entre les habitants de ces trois demeures successives, ne nous en dit pas moins sous ce rapport que la différence même des lieux ; car enfin il doit nécessairement y avoir une sorte de ressemblance et de conformité entre ces divers séjours et ceux qui les habitent. C'est ici, ne l'oublions pas, la terre de ceux qui meurent ; là-haut est la terre des vivants. C'est ici la demeure des pécheurs ; là-haut est celle des justes. C'est ici la patrie de l'homme ; là-haut est celle de l'ange. C'est ici le lieu où l'on fait pénitence, la lice où l'on combat ; là-haut est le palais de la sainteté reconquise, le trône des triomphateurs. En un mot, amis et ennemis sont confondus sur la terre ; le ciel ne reçoit que les amis et les élus. Telle étant donc la différence qui existe entre les habitants du monde présent et ceux du monde futur, quelle n'est pas celle qui doit exister entre ces deux mondes eux-mêmes ? La sagesse divine ne se dément ni ne se contredit dans ses œuvres. De celles que nous voyons, nous pouvons rigoureusement conclure à celles que nous ne voyons pas encore. Oui vraiment, « des choses glorieuses ont été dites de toi, ô cité de Dieu ! » *Psalm.* LXXXVI, 3. Tu es incommensurable dans ta grandeur, d'une incomparable beauté dans ta structure, d'un prix infini dans les matériaux qui te composent ; la noblesse de tes habitants, la suavité de tes exercices, la richesse de tes biens, ne peuvent être comparées à rien de ce que nous avons vu sur la terre ; aucun des maux que nous avons souffert ne peut pénétrer dans tes murs sacrés. Rien ne manque à ta grandeur, par la raison que celui qui t'a créée est la grandeur par essence, que la fin à laquelle il t'a destinée est la plus sublime qu'il soit possible de concevoir, et que tes heureux habitants sont les plus nobles de toutes les créatures.

III.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici regarde seulement la gloire accidentelle des élus. Mais, outre cette gloire, ils en possèdent une autre incomparablement supérieure, qui est nommée par les théologiens la gloire essentielle. Celle-ci consiste dans la vision et la possession de Dieu même. Voici comment en parle saint Augustin : « La récompense de la vertu sera Celui-là même qui la donne ;

nous le verrons sans fin, nous l'aimerons sans crainte de jamais nous dégoûter de cet amour, nous le louerons sans nous lasser jamais de ses louanges. » *De Civit. Dei*, XXII, 30. Et de la sorte cette récompense est la plus grande qui puisse exister ; ce n'est ni le ciel, ni la terre, ni la mer, ni une créature quelconque, mais bien le Créateur lui-même, le souverain Seigneur de toutes choses. Quoiqu'il soit parfaitement un et d'une absolue simplicité, en lui se trouve la réunion de tous les biens.

Pour l'intelligence de cette vérité, il faut savoir que l'une des grandes merveilles qui distingue la substance divine, c'est que malgré sa parfaite unité et l'absolue simplicité de sa nature, elle renferme en elle d'une manière éminente et infinie toutes les perfections qui se trouvent dans les choses créées. Eternel auteur de toutes ces choses, créateur de l'univers, dirigeant tous les êtres vers une fin déterminée par lui-même, faisant servir à l'accomplissement de ses desseins les propriétés diverses dont il les a douées, il est de toute impossibilité qu'il ne possède pas lui-même ce qu'il donne avec tant de générosité, et que les biens dont il enrichit les autres, lui fassent défaut à lui-même. Il résulte de là que les bienheureux habitants de l'immortelle patrie verront et posséderont en lui seul tous les biens possibles, chacun suivant le degré d'élévation où il sera parvenu dans la gloire. De même que dans les conditions de la vie présente, les créatures sont un miroir où nous voyons se refléter en quelque sorte la beauté de Dieu, de même alors Dieu sera comme le miroir où nous contemplerons, mais transfigurée et agrandie, la beauté des créatures. Dieu sera donc le bien universel et suprême de tous les Saints, leur souveraine béatitude, le parfait accomplissement de tous leurs désirs. Il sera là-haut une pure lumière à nos yeux, une ravissante musique à nos oreilles, le miel le plus suave à notre palais, le plus délicieux des parfums à notre odorat. Là-haut nous verrons réunies les beautés diverses de toutes les saisons, la douce fraîcheur du printemps, la sérénité transparente de l'été, la richesse et l'abondance de l'automne, le calme et le repos de l'hiver. Là, en un mot, tout ce qui peut réjouir nos sens et ravir les puissances de notre âme. Rivalisant avec le grand évêque d'Hippone, saint Ber-

nard s'écrie : « Dieu sera dans le ciel une complète lumière à notre entendement, une paix inaltérable à notre volonté, une indéfectible éternité à notre mémoire. Dans cet heureux séjour, toute la science de Salomon ne nous paraîtra plus que pure ignorance, la beauté d'Absalon une repoussante laideur, la force de Samson impuissance et faiblesse, la vie des premiers hommes une mort prématurée, et les richesses de tous les rois indigence et misère. »

S'il en est ainsi, comme vous ne sauriez les révoquer en doute, pourquoi vous en allez-vous, ô homme insensé, cherchant quelques brins de paille sur la terre d'Egypte, demandant un peu d'eau trouble à des citernes brisées, vous qu'attendent et les inépuisables richesses des cieux, et ces sources d'eau vive qui rejaillissent dans la vie éternelle ? Pourquoi mendier auprès des créatures quelques grossières satisfactions, quand la suprême félicité peut devenir votre partage ? Si c'est le plaisir qui séduit votre cœur, élevez ce cœur plus haut, et songez aux éternelles délices, à cette joie qui réunit et surpasse toutes les joies dont votre âme est capable. Si vous désirez une longue vie, combien plus ne devez-vous pas aimer cette vie qui n'aura jamais de fin ? Si la réalisation de votre salut vous est un objet de complaisance, comment ne chercheriez-vous pas votre repos et votre bonheur dans votre Sauveur lui-même ? Si la connaissance des créatures sollicite vos efforts et ravit votre intelligence, aspirez donc à connaître, à contempler le Créateur. Si la beauté captive vos regards et absorbe vos sentiments, travaillez à posséder un jour la Beauté souveraine, celle dont toutes les beautés créées ne sont qu'un lointain reflet et une pâle image. Si c'est la noblesse du sang et l'éclat de l'origine qui ont pour vous des attraits, Dieu n'est-il pas la première source de toute distinction et de toute noblesse ? En lui la force et la vie, la gloire et l'immortalité, l'abondance de tous les biens et la satisfaction de tous les appétits légitimes de notre être. Si la musique et la mélodie ont pour vous des charmes irrésistibles, vous entendrez au ciel les voix pures des anges, les admirables accords des élus de Dieu, l'inénarrable harmonie des sphères éternelles. Si vous trouvez votre bonheur dans une tendre et noble amitié, dans la société des âmes d'élite, là se trouvent

réunis les cœurs les plus généreux et les plus belles intelligences, ne formant plus désormais qu'un cœur et une âme. Si vous aimez les richesses et les honneurs, une gloire immortelle et des trésors infinis vous attendent dans la maison de Dieu. Si vous aspirez, enfin, à vous mettre à l'abri de tous les labeurs et de toutes les peines, plus rien de tout cela n'existera jamais dans cette bienheureuse patrie.

Le Seigneur avait ordonné dans l'ancienne Loi que les enfants fussent circoncis le huitième jour après leur naissance. C'était pour nous apprendre qu'à ce huitième jour de la résurrection générale, qui doit succéder à la pénible et laborieuse semaine de la vie, il dépouillera lui-même de tout travail et de toute souffrance ceux qui par amour pour lui auront ici-bas retranché de leur cœur toutes les inclinations vicieuses. Or que peut-on concevoir de plus heureux qu'une existence ainsi dépouillée de toutes les douleurs et de toutes les misères que l'homme a jamais pu éprouver? C'est ce qui fait dire à saint Augustin : « Là nous ne ressentirons jamais plus ni les angoisses de la pauvreté, ni les défaillances de la maladie. Où nul ne s'enorgueillit, nul ne peut porter envie aux autres. Aucune nécessité de boire ou de manger; aucun désir de vaines distinctions, aucune ambition de puissance; plus d'attaques possibles de la part du démon, nulle crainte des peines de l'enfer. La mort ne sera plus, ni pour le corps ni pour l'âme; la vie, dans son union avec la joie divine, sera devenue la bienheureuse immortalité. La discorde ne pénétrera jamais dans cette véritable cité de Dieu; tout y reposera dans l'ordre et dans la paix. » *Soliloques,* XXXV.

Ajoutez à cela la gloire et le bonheur de vivre dans la compagnie des anges, de voir à découvert la nature intime et les sublimes qualités de ces puissants esprits, les vertus de tous les saints, plus brillants que les astres dont le firmament est constellé. L'obéissance des patriarches, les ardents désirs et la vive espérance des prophètes, les couronnes des martyrs, teintes de la pourpre de leur sang, les blanches guirlandes et les pures fleurs qui ceignent le front des vierges, se dérouleront à nos regards. Mais la beauté même du souverain Roi qui réside au milieu de

cette cour immortelle, quelle langue pourrait nous la retracer. Ah! si pour contempler un jour ce Roi dans toute sa gloire et pour jouir de la compagnie de ses élus, il fallait nécessairement subir pendant toute la vie les plus cruels supplices, souffrir même pour un temps les tourments de l'enfer, hésiter un instant serait la plus insigne des folies; car nous achèterions encore à un trop bas prix cette félicité suprême. C'est encore ici la pensée de saint Augustin : *Manual.* xv.

Ne nous lassons pas de nourrir notre esprit et notre cœur de cette douce et féconde pensée. Mille fois heureux, pouvons-nous dire, les yeux qui se reposeront éternellement sur ce glorieux spectacle! Qui nous dira ce que c'est en réalité que de contempler la grandeur et la beauté de la patrie céleste, la gloire de ses habitants, la grâce des demeures éternelles, l'allégresse qui ne cessera d'éclater sur ces parvis d'or, sous ces voûtes splendides, la face elle-même du Créateur? De quels sentiments l'âme humaine sera-t-elle inondée, qui pourrait encore nous le dire, en apercevant les rangs pressés des esprits angéliques, la majesté de ce sacré sénat, de ces nobles vieillards que l'apôtre saint Jean voyait assis sur autant de trônes autour du trône même de Dieu? Quels seront nos transports de ravissement en entendant ces voix angéliques, ces chœurs merveilleux des saints et des saintes, puissante harmonie où règne une parfaite unité, immortels accords, composés, non plus de quatre voix comme ceux que nous entendons sur la terre, mais d'autant de voix différentes qu'il y a d'élus réunis dans le ciel? Quelle joie, quel bonheur de les entendre redire à jamais ce magnifique chant que le prophète de Pathmos entendit dans un ravissement sublime : « Bénédiction et gloire, sagesse et divinité, louanges et actions de grâces, honneur et vertu, sagesse et force à l'Agneau qui a été immolé, à notre Dieu et Seigneur dans tous les siècles des siècles. » *Apoc.* v, 13. Mais si notre cœur doit éprouver de si doux sentiments en entendant cette harmonie des voix célestes, combien ne ressentira-t-il pas encore de plus vifs transports en apercevant cette autre harmonie non moins profonde qui règne entre les âmes et les corps, plus que cela, entre les hommes et les anges, et, pour mettre le

comble à cet éternel spectacle de grandeur et de félicité, entre les hommes et Dieu!

Les riches et suaves images répandues dans nos Livres saints se presseraient maintenant dans notre souvenir; mais qui pourrait dire ce que sera pour nous de contempler et de parcourir ces vastes champs de l'immensité, toujours verdoyants, couverts de fleurs éternelles; et ces fontaines jaillissantes, et ces riantes collines de l'immortelle Sion? Que sera-ce pour une pauvre créature d'aller s'asseoir à la table du Roi des cieux, au milieu de ce que l'humanité possède jamais de plus pur et de plus illustre, de prendre part à ces mets divins, c'est-à-dire à la gloire même dont Dieu jouit dans l'éternité? Inaltérable sécurité de la patrie céleste, repos que rien ne troublera jamais, joies inénarrables, chants immortels, torrents de volupté suprême où se désaltèrent à jamais les heureux habitants de ce glorieux séjour, que n'êtes-vous sans cesse présents à la pensée de ceux qui voyagent et combattent sur la terre! Loi sainte qui nous as révélé de si magnifiques trésors, qui promets à la vertu une si splendide récompense, foi catholique, qu'il est aveugle, qu'il est insensé celui que de semblables attraits ne peuvent retenir ou ramener dans ton sein!

CHAPITRE X.

De la quatrième fin dernière de l'homme, ou des peines de l'enfer.

Il faut l'avouer, la moindre partie de cette récompense promise à la vertu suffirait à émouvoir nos cœurs, à les faire entrer dans la voie qui conduit à cet heureux terme. Que sera-ce donc, si l'on ajoute à la grandeur de cette gloire que les justes doivent posséder, la grandeur des supplices qui sont réservés aux méchants? Aucun moyen, aucun espoir d'échapper à cette alternative; l'homme faible ne saurait se tranquilliser en se disant à lui-même: Après tout, si je ne suis pas heureux, j'en serai quitte pour ne pas jouir de la vision de Dieu; je n'aurai de la sorte ni peine ni bonheur, ni châtiment ni récompense. Non, il n'en est pas ainsi; forcément, de toute nécessité, nous aurons à subir l'un de ces deux sorts contraires: il faut que nous régnions éternellement

avec Dieu, ou que nous brûlions à jamais avec les démons; pas de milieu qui doive subsister entre ces deux extrêmes, à part les limbes, dont la destination ne regarde pas les mauvais chrétiens, et le purgatoire, dont l'existence est temporaire et limitée.

Ce bonheur et ce malheur éternels dont l'un ou l'autre sera infailliblement notre partage, nous sont représentés dans le prophète Jérémie, XXIV, par une vision qu'il eut devant les portes du temple. Il vit là deux corbeilles dont l'une était pleine de figues d'une beauté et d'une bonté parfaites, tandis que l'autre ne renfermait que des figues mauvaises, et tellement mauvaises qu'il était impossible d'en manger. Dieu voulut symboliser ainsi aux yeux du prophète les différentes destinées des hommes envers lesquels il veut exercer sa miséricorde, et de ceux qui tombent sous les coups de sa justice. Le sort des premiers est heureux au point de ne pouvoir l'être davantage, et celui des derniers ne saurait également être plus misérable. Ceux-là contemplent Dieu, ce qui est le plus grand de tous les biens; ceux-ci sont éternellement privés de la vision divine, ce qui est le plus affreux de tous les maux.

Voilà ce que devraient considérer les téméraires qui s'exposent à commettre un péché mortel, afin de voir s'ils n'assument pas sur leurs épaules un trop pesant fardeau. Les hommes qui font métier de transporter des charges plus ou moins lourdes, quand ils sont gagés pour cet objet, examinent d'abord avec soin le fardeau qu'on leur présente, ils essaient de le soulever, pour s'assurer qu'il n'est pas au-dessus de leurs forces. Et toi, pauvre insensé, que les funestes attraits du péché aveuglent et fascinent, tu vas pour un misérable plaisir te charger d'en porter les terribles conséquences. En as-tu bien examiné le poids, je te le demande, pour savoir si tes épaules sont de force à le soutenir? Mon but est ici de t'aider à faire cet examen, et de te présenter pour cela quelques considérations propres à te faire entendre la grandeur des châtiments réservés aux pécheurs. Tu pourras apprécier ainsi la pesanteur du fardeau que le péché t'impose. Et, quoique nous ayons déjà traité ce sujet dans plusieurs de nos autres ouvrages, nous pouvons y revenir encore sans craindre de

l'épuiser. Il est si profond et si vaste qu'on peut toujours le considérer sous un nouveau point de vue.

I.

La première pensée qu'il fait naître dans notre esprit, c'est celle de la toute-puissance et de la grandeur infinie de Celui qui doit châtier le péché : il est Dieu dans toutes ses œuvres, partout il doit se montrer comme tel; je veux dire qu'il doit toujours être également grand, également admirable, non-seulement dans la mer, la terre et le ciel, mais dans l'enfer même et dans tous les abîmes de l'immensité. Il faut donc que ce Maître suprême agisse en Dieu quand il exerce sa justice et son courroux, quand il se venge des outrages faits à sa majesté sainte. Voilà pourquoi lui-même s'écrie par la bouche de son Prophète : « Quoi! vous ne me craindrez pas? Vous ne tremblerez pas en ma présence? C'est Moi cependant qui ai donné pour bornes à la mer quelques grains de sable, mais d'une manière si forte que jamais elle ne pourra les dépasser. Que ses ondes furieuses s'amoncellent et s'élancent vers les cieux, elles ne franchiront pas la faible limite que je leur ai tracée. » *Jerem.* v, 22.

C'est comme s'il nous disait en d'autres termes : Comment pourriez-vous ne pas craindre un Dieu dont la puissance éclate là d'une manière si visible et si frappante? Il est bien grand dans les œuvres de sa miséricorde; il ne saurait l'être moins dans celles de sa justice; par les unes il nous saisit d'admiration, nous transporte d'amour et de reconnaissance : ne faut-il pas que par les autres il nous pénètre de respect et de crainte? Il craignait et tremblait, ce même prophète que nous venons de nommer, lui néanmoins dont l'âme était si pure et qui avait été sanctifié dans le sein maternel. Voici comment il exprime ses religieuses frayeurs : « Qui ne tremblerait à votre approche, ô Roi des nations? A vous seul appartient la gloire. » *Jerem.* x, 7. Plus loin il dit encore : « Je me tenais seul et à l'écart, isolé de la compagnie des hommes, parce que vos menaces, Seigneur, avaient rempli mon cœur d'abattement et de crainte. » *Ibid.* xv, 17. Sans doute le Prophète n'ignorait pas que les divines menaces n'étaient pas

dirigées contre lui ; mais, malgré cela, elles étaient telles qu'il ne pouvait les entendre sans frémir.

Nous comprenons par là qu'il soit dit des colonnes du ciel, qu'elles tremblent devant l'infinie majesté de notre Dieu, et que les anges, ces purs et puissants esprits, les chefs eux-mêmes des milices angéliques, éprouvent en la présence du Seigneur un saint frémissement. Ce n'est pas qu'ils puissent douter de leur bonheur et de leur gloire ; c'est uniquement parce que l'admiration dont ils sont frappés à la vue de la Majesté divine, est tellement profonde qu'il s'y mêle en quelque sorte un sentiment de surprise et de frayeur. Mais si des créatures aussi parfaites sont capables d'un tel sentiment, quelle crainte ne doivent pas éprouver de malheureuses créatures, aussi coupables que fragiles, qui ont osé se mettre en guerre avec Dieu? Elles ne peuvent ignorer que c'est sur elles qu'il doit faire éclater sa fureur et retomber le poids de sa vengeance.

Voilà donc l'une des principales causes de douleur et d'effroi, quand nous songeons aux peines que la justice divine doit infliger aux pécheurs. C'est ce qu'enseigne de la manière la plus formelle l'apôtre saint Jean dans son *Apocalypse,* XVIII, 8 : « En un même jour viendront sur Babylone toutes ces plaies à la fois, la mort, le deuil, la faim et le feu ; car celui qui doit la juger est le Dieu fort. » C'est encore parce qu'il avait un sentiment profond de cette force que le grand Apôtre s'écrie : « C'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. » *Hebr.* X, 31. Tomber, en effet, entre les mains des hommes n'est pas une chose vraiment horrible ; elles ne sont pas tellement puissantes que nul ne puisse leur échapper ; elles n'ont pas du moins la force de précipiter une âme dans l'enfer. C'est pour cela que le Sauveur disait à ses disciples : « Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps, mais qui ne peuvent plus rien contre vous. Je vous dirai, moi, qui vous devez uniquement craindre : Craignez celui qui, après avoir tué le corps, a de plus le pouvoir de perdre votre âme dans les flammes éternelles. » *Matth.* X, 28. Telles sont les mains dans lesquelles il est horrible de tomber, comme s'exprime l'Apôtre. La puissance de ces mains divines n'est pas inconnue de ceux qui

s'écrient dans l'*Ecclésiastique*, II, 22 : « Si nous ne faisons pas pénitence nous tomberons entre les mains de Dieu, et non entre les mains des hommes. » La réunion de ces imposants témoignages nous montre de plus en plus la vérité de ce que nous avons dit ; c'est que la grandeur et la puissance que Dieu possède en lui-même et qu'il manifeste dans toutes ses œuvres, il devra les faire éclater aussi dans les châtiments dont sa juste colère accablera les ennemis de son nom et de sa grâce.

Cette terrible vérité se découvre à nos yeux sous un jour plus éclatant encore, si nous portons spécialement notre attention sur la grandeur de cet attribut divin que nous appelons la justice, en nous souvenant que le châtiment des pécheurs est l'exercice même de cet attribut. Ici, comme en beaucoup d'autres circonstances, c'est par les effets que nous remontons à la cause. Représentons-nous pour cela les châtiments effrayants dont les exemples sont si nombreux dans l'Ecriture sainte. Combien ne sommes-nous pas saisis de frayeur en voyant le sort de Dathan et d'Abiron et de tous ceux qui avaient pris part à leur crime ! ils furent engloutis tout vivants dans les entrailles de la terre et entraînés au fond des enfers, pour s'être rendus coupables de résistance à l'égard de leurs chefs, *Num.* XVI. Qui jamais entendit des menaces et des malédictions aussi terribles que celles dont le Seigneur fait gronder le tonnerre sur la tête des prévaricateurs de sa loi ? *Deut.* XXVIII. Entre autres paroles, toutes également effrayantes, en voici quelques-unes que l'Auteur sacré met dans la bouche de Dieu : « J'enverrai contre vous les armées ennemies; elles serreront de si près les murs de vos cités et vous réduiront à un tel état de désolation et de famine, que la femme riche et délicate qui pouvait à peine se tenir sur ses pieds, tant elle craignait la moindre impression de malaise et de fatigue, en viendra, au jour de son enfantement, à dévorer le sang et les ordures de son propre corps ; et cela en cachette de son mari, afin de n'avoir pas à partager avec lui cette affreuse pâture, tant sera grande la faim qui lui déchirera les entrailles. » Assurément ce sont là des châtiments épouvantables.

Mais ni ceux-là, ni tous ceux qui peuvent être exercés dans la

vie présente, ne sont qu'une ombre vaine, une faible image de ceux qui attendent les méchants dans l'autre vie. C'est là que la justice divine doit se manifester dans tout son éclat contre ceux qui méprisèrent ici-bas la divine miséricorde. Or, si l'image est déjà si sombre et si terrible, qui pourra concevoir ce que sera la réalité même? Si dans ce monde, où néanmoins la justice est toujours accompagnée de la miséricorde, où la coupe qui renferme le vin de la colère est abondamment tempérée par l'eau de la bonté, ce breuvage vous paraît encore tellement amer, que sera-ce quand il faudra le boire pur, quand un jugement sans miséricorde sera exercé par un Dieu dont la miséricorde aura été auparavant méprisée? Et, toutefois, la grandeur de la peine n'égalera pas même alors la grandeur du péché.

Ce n'est pas d'après la justice de Dieu seulement que nous pouvons juger des châtiments réservés aux pécheurs, c'est encore d'après sa miséricorde elle-même, bien que les méchants ne cessent d'y chercher un appui. Pourquoi la miséricorde peut-elle nous donner une idée des peines éternelles? Le voici : Que pourrait-on imaginer de plus étonnant que de voir un Dieu revêtu d'une chair mortelle, souffrir dans cette chair toutes les humiliations et toutes les tortures, jusqu'à expirer enfin, comme le dernier des misérables, sur un infâme gibet? Dieu pouvait-il mieux faire éclater sa miséricorde qu'en venant lui-même parmi nous, en prenant sur lui toutes les dettes du genre humain, en donnant son sang jusqu'à la dernière goutte, et pour ceux-là même qui le versèrent? Effrayantes sont, il faut l'avouer, les œuvres de la miséricorde divine; effrayantes doivent être aussi les œuvres de l'éternelle justice. La nature divine, en effet, ne comporte aucune inégalité dans ses attributs, par la raison que tout ce qui est en Dieu est Dieu; la grandeur de sa justice, prise en elle-même, se mesure exactement sur celle de sa miséricorde. Quand on aperçoit le bras d'un homme, on connaît l'autre; et il en est de même des bras du Tout-Puissant.

Maintenant, je vous le demande, si dans le temps où Dieu voulut manifester au monde le bras de sa miséricorde, il fit des choses si étonnantes, si incroyables, que le monde les tint pour

folie ; à l'époque de son second avènement, quand il viendra manifester le bras de sa justice, quelles seront ses œuvres? Sa justice n'a-t-elle pas pour fondements et en quelque sorte pour auxiliaires, tous les désordres et toutes les corruptions de l'univers? En venant sur la terre, la miséricorde n'y trouva aucun appui, personne qui lui vînt en aide, rien dans notre pauvre nature qui pût la mériter et l'attirer. La justice, au contraire, trouvera en nous et dans le monde autant de stimulants et de secours, qu'il y aura eu de péchés commis sur la terre. Tâchez de comprendre par là combien doit être épouvantable l'exercice de cet attribut divin.

C'est ce qu'expose admirablement saint Bernard dans un sermon sur l'Épiphanie : « Autant notre divin Sauveur, à sa première venue dans le monde, se montra facile à pardonner, autant, à son second avènement, il se montrera sévère et rigoureux à punir. Actuellement il n'est personne qui ne puisse se réconcilier avec lui, et alors nul ne le pourra. La première fois, c'est la bonté qui s'est manifestée sous toutes ses faces; et la seconde fois, c'est la justice qui se manifestera dans toute sa puissance. Or, qui l'ignore, Dieu n'est pas moins infini dans l'une que dans l'autre. Il se montre aussi grand dans les châtiments qu'il inflige à la malice obstinée, que dans le pardon qu'il accorde au repentir. Il est vrai cependant que la miséricorde occupe la première place et que la justice pourrait être par nous privée de son exercice. » Ainsi parle ce fervent serviteur de Dieu; et ses paroles confirment pleinement la doctrine que nous venons d'exposer. Nous la trouvons également confirmée dans le Psalmiste quand il dit : « Notre Dieu est un Dieu qui sauve, dont l'office propre est de sauver, les sorties du Seigneur sont des sorties qui délivrent de la mort ; il brisera la tête de ses ennemis, il écrasera le front superbe de ceux qui marchent dans l'iniquité. » *Psal.* LXVII, 21 et 22. Vous voyez là ce parfait accord, cette alliance mystérieuse entre la mansuétude toujours prête à pardonner au pécheur repentant, et l'inflexible sévérité qui frappe les endurcis et les rebelles.

La même vérité ressort de l'étonnante patience avec laquelle Dieu supporte, soit les désordres du monde, soit les vices de chacun des méchants en particulier. Nous voyons un grand nom-

bre d'hommes tellement dénués de sentiment que, dès le premier usage qu'ils ont fait de leur raison jusqu'au dernier moment de leur vie, ils ne cessent pour ainsi dire d'offenser le Seigneur, de fouler aux pieds ses divins commandements, sans tenir compte ni de ses promesses, ni de ses menaces, ni de ses bienfaits, ni de ses avertissements, ni, en un mot, de quoi que ce soit au monde. Et pendant tout ce temps, cette bonté suprême les supporte, ne tranche pas le fil de leurs jours, ne cesse de les appeler à la pénitence, sans pouvoir obtenir d'eux le plus léger amendement. Mais quand une si longue et si prodigieuse patience ayant fini son cours, viendra l'heure où la colère du Seigneur, trop longtemps amassée dans son sein, et sa justice outragée reprendront leurs droits, qui pourrait dire avec quelle force, avec quelle impétuosité elles se répandront sur la tête des méchants?

Le grand Apôtre n'a pas voulu dire autre chose, dans ces paroles si connues : « Ne vois-tu pas, ô homme, que la bonté du Seigneur attend ton retour et t'appelle à la pénitence? Et toi, par ton insensibilité, par l'endurcissement de ton cœur, tu accumules sur toi un trésor de colère, pour le jour où doit éclater le courroux du Seigneur et s'exercer la rigueur de sa justice. » *Rom.* II, 4 et 5. Le sens de ces paroles n'est pas difficile à comprendre. Amasser un trésor de colère, c'est une image terrible : comme l'avare qui n'a d'autre ambition que de grossir son trésor, ajoute chaque jour or sur or, richesse sur richesse ; ainsi Dieu va réunissant toujours dans son sein les éléments de sa vengeance, ainsi s'accroît le redoutable trésor de son courroux ; mais c'est le pécheur lui-même qui par ses mauvaises œuvres ne cesse d'augmenter ce trésor et d'armer contre lui la justice divine. Supposez maintenant qu'un homme mît autant de persévérance et d'ardeur à élever sa fortune terrestre, et qu'il ne passât aucun jour, aucune heure de sa vie sans y ajouter quelque chose, et cela pendant cinquante ou soixante ans ; ne serait-il pas lui-même étonné et comme effrayé du résultat de son labeur? Homme insensé et plus misérable encore! à peine se passe-t-il un jour, une heure même où tu n'ajoutes un elément de plus à ce mystérieux trésor de la vengeance céleste, puisqu'elle devra se mesurer au nombre et à la grandeur de tes péchés. N'y aurait-il

pas autre chose, pour la justifier et la former, que les mauvais regards, les paroles honteuses, les coupables désirs auxquels tu as consenti, les jurements et les blasphèmes que tu as prononcés, c'en serait assez vraiment pour remplir un monde. A ces péchés ajoute tous les autres, et mesure, s'il se peut, le trésor de colère accumulé dans le cours d'une longue vie.

L'ingratitude des méchants et les désordres dont ils se rendent coupables, si l'on veut bien y réfléchir, nous donneront encore une idée de la grandeur des châtiments éternels. Et, pour vous en convaincre, considérez avec attention, d'une part, l'infinie bonté, l'incompréhensible largesse de Dieu envers les hommes, ce que pour eux il a fait, dit et souffert sur la terre, les moyens et les secours qu'il leur a donnés dans le but de leur faire mener une vie pure; ce qu'il a bien voulu leur pardonner et leur remettre; les biens dont il les a comblés et les maux dont il les a mis à couvert; tant d'autres sortes de bienfaits et de faveurs que Dieu ne cesse de leur accorder durant tout le cours de leur existence. Considérez, d'autre part, l'oubli où les hommes vivent par rapport à Dieu, leur ingratitude envers lui, leurs incessantes révoltes, leur déloyauté envers ce Maître suprême, leurs blasphèmes contre son nom, leur mépris de ses commandements; mépris qui va si loin quelquefois que, pour fouler aux pieds les ordres et les volontés du Seigneur, les hommes n'ont pas même besoin qu'un intérêt quelconque les y pousse, ils agiront ainsi par malice pure ou simplement par caprice et sans réflexion.

Or, celui qui méprise de la sorte l'infinie majesté de Dieu, et la traite comme une idole de bois sans puissance et sans vie; celui qui a si souvent « rejeté le Fils de Dieu et méprisé le sang de son testament, » comme parle saint Paul, *Hebr.* x, 29; celui qui tant de fois a de nouveau crucifié Jésus-Christ et l'a pour ainsi dire souffleté par des actions tellement dégradantes qu'on aurait de la peine à les trouver chez un païen; que peut espérer un tel homme, quand sera venue l'heure de la justice divine, si ce n'est que l'honneur ravi à Dieu soit pleinement rétabli aux dépens du coupable, et que la réparation égale enfin l'injure? Puisque Dieu est le juge équitable par excellence, c'est à lui qu'il appartient de ré-

tablir l'ordre et l'égalité, en proportionnant le châtiment à l'outrage. Or, n'oubliez pas que c'est Dieu lui-même qui est l'outragé; que deviendront alors l'âme et le corps qui doivent fournir une réparation équivalente pour des injures faites à ce grand Dieu, payer de leur propre substance une dette ainsi contractée? Si le sang d'un Dieu fut nécessaire pour réparer les outrages faits à Dieu, alors que la dignité de la victime suppléait à la rigueur des tourments, que sera-ce lorsque la réparation devra se faire par la grandeur seule de la peine, sans que la dignité de la personne y puisse rien ajouter?

Après avoir porté vos regards sur le juge qui doit vous condamner, portez-les sur le bourreau qui doit exécuter la sentence. Ce bourreau n'est autre que le démon; et vous pouvez augurer déjà ce qu'il faut attendre d'un tel exécuteur. Pour avoir une idée de sa cruauté et de sa haine, rappelez-vous à quel état il réduisit le saint homme Job, après que Dieu lui eut donné le pouvoir de le persécuter. Tout ce qu'on peut entreprendre contre un être doué de raison et de sensibilité, il le fit avec une persistance implacable, sans ménagement et sans pitié; il détruisit ses brebis, lui enleva ses autres troupeaux, réduisit leurs gardiens à l'esclavage, renversa ses maisons, le couvrit lui-même, de la tête aux pieds, d'ulcères et de vers, ne lui laissant d'autre couche qu'un fumier, ni d'autre instrument pour nettoyer ses plaies qu'un débris de pot cassé; et, pour mettre le comble à tant de souffrances, il lui laissa sa femme et ses amis, qui par leurs paroles étaient pour lui des vers encore plus terribles que ceux qui rongeaient ses chairs, puisque ceux-là pénétraient jusqu'à ses entrailles. Voilà comment le démon agit envers Job. Mais que ne fit-il pas contre le Sauveur du monde, dans cette douloureuse nuit où Jésus fut livré à la puissance des ténèbres? La langue humaine est impuissante à le raconter.

Or, si le démon et tous ses anges sont tellement cruels, inhumains, ennemis de l'homme, s'ils éprouvent en quelque sorte la passion de le tourmenter, de boire son sang, et s'ils ont en outre reçu de Dieu une telle puissance sur les damnés, comment ne frémiriez-vous pas d'horreur et de crainte, malheureux pécheurs, à

la pensée de tomber entre les mains de ces bourreaux, à qui la justice divine aura permis d'exercer sur vous toute leur méchanceté, non pendant une nuit et un jour seulement, mais pendant tous les siècles des siècles! Que penserez-vous de votre situation, quels seront vos sentiments quand vous serez tombés entre leurs mains barbares? Quel jour ténébreux, quelle nuit lamentable, que le jour et la nuit où vous serez parmi ces loups dévorants !

Mais pour que vous puissiez encore mieux juger du traitement que vous devez en attendre, je veux vous rapporter un trait mémorable que saint Grégoire raconte dans ses *Dialogues*, IV, 37 : « Dans un de ses monastères, un religieux bien jeune encore, par les mœurs autant que par les années, se trouvait au moment de la mort. Tous les religieux du monastère s'étant réunis autour de lui pour venir l'aider dans cette dernière lutte, au moment où prosternés autour de son lit ils priaient tous en faveur du mourant, celui-ci rompit le silence et se mit à crier : Éloignez-vous d'ici, mes pères, éloignez-vous, éloignez-vous, abandonnez-moi à ce terrible dragon, afin qu'il achève de me dévorer ; il tient déjà ma tête entre ses dents, et de ses écailles, comme d'autant de lames d'acier, il déchire et laboure mon corps. Retirez-vous tous au plus vite, fuyez loin d'ici ; c'est votre présence qui l'empêche de m'achever, et mon supplice n'en est que plus intolérable. Et comme les religieux l'engageaient à faire le signe de la croix, voici quelle fut sa réponse : Comment le pourrais-je faire? Des replis de sa queue le dragon infernal tient mes mains et mes pieds immobiles ; je ne suis plus libre de mes actions. Les religieux ne l'abandonnèrent pas néanmoins et ne perdirent pas courage ; ils se mirent à redoubler leurs prières avec de grands gémissements et d'abondantes larmes. Touché de leurs instances et mû par son propre amour, le Père des miséricordes délivra ce malheureux de cette agonie terrible. Ce fut là pour lui le commencement d'une vie nouvelle ; il fut tellement secoué par une telle vision qu'à partir de ce jour sa conduite devint un continuel exemple de zèle et de régularité. »

Les démons nous sont représentés sous des images encore plus effrayantes par l'apôtre saint Jean dans l'*Apocalypse,* IX, 1 et seq. :

« Je vis une étoile qui tomba du ciel sur la terre, et les clefs du puits de l'abîme lui furent données. Elle ouvrit les portes de ce puits, et il s'en éleva une fumée semblable à celle d'une grande fournaise ; et le soleil et l'air en furent obscurcis. Ensuite il sortit de cette fumée des sauterelles qui se répandirent sur la terre et auxquelles fut donnee la funeste puissance des scorpions. Il leur fut défendu de nuire à l'herbe des champs, aux arbres, à tout ce qui est vert; les hommes seuls qui n'auraient pas la marque de Dieu sur le front leur furent abandonnés. » Bientôt le Prophète ajoute : « Dans ces temps les hommes chercheront la mort, et ils ne pourront la trouver; ils l'appelleront de leurs vœux les plus ardents, et la mort fuira loin d'eux. Or la forme de ces sauterelles était semblable à celle des chevaux armés pour le combat; elles avaient sur la tête comme des couronnes qui paraissaient d'or; leur visage était comme des visages d'hommes. Elles avaient des cheveux comme des cheveux de femmes, et leurs dents étaient comme des dents de lion. Elles avaient comme des cuirasses de fer; et le bruit de leurs ailes était semblable au bruit des chevaux et des chars qui se précipitent au combat. Leur queue était celle du scorpion ; là était l'aiguillon dont elles perçaient leurs victimes. »

Telles sont les propres paroles de saint Jean. Or, dites-moi, je vous prie, qu'a prétendu l'Esprit-Saint, le véritable auteur de ce texte, en nous représentant sous des figures aussi terribles et que nul n'avait jamais entendues, les redoutables coups que doit frapper la justice divine? Que s'est-il proposé, si ce n'est de nous bien montrer quels seront les effets de sa colère, les instruments de sa justice, les supplices des méchants, les traits dont seront armés nos ennemis? et cela pour que le sentiment d'horreur dont ces figures doivent nous frapper, nous tiennent à l'abri de toutes ces choses, et que par là même nous tremblions d'offenser le Seigneur. Quelle est, en effet, cette étoile qui tomba du ciel et à laquelle furent données les clefs de l'abîme, si ce n'est cet ange si beau, si resplendissant, qui tomba des cieux et qui fut investi de la principauté des ténèbres? Que représentent ces sauterelles aux traits hideux, aux armes menaçantes, si ce n'est les auxiliaires et les ministres de cet antique ennemi du genre humain? Que sont les herbes ver-

doyantes auxquelles il ne leur est pas permis de porter atteinte? Ce sont les justes qui fleurissent sous la céleste rosée de la grâce et qui donnent des fruits abondants pour l'éternelle vie. Qui sont ceux qui ne portent pas la marque de Dieu sur leur front? les hommes qui sont privés de son esprit, puisque cet esprit de Dieu distingue ses véritables serviteurs, les ouailles qui composent sa bergerie. C'est contre ces malheureux que sont armés ces ministres de la justice divine; il faut que dans cette vie comme dans l'autre, quoique de différentes manières, l'objet de leurs adorations devienne l'instrument de leurs supplices. C'est ainsi que les Egyptiens furent tourmentés par les diverses bêtes qu'ils adoraient. Quel affreux spectacle que celui de ces êtres dégradés et méchants, s'acharnant contre leurs victimes? Sous quels traits repoussants l'Ecriture nous les représente! Là ce dragon affamé, la couleuvre aux replis tortueux, et ce gigantesque Behémot dont l'Esprit-Saint a pu nous dire, *Job.* XL, 18, qu'il absorbe les rivières et les montagnes.

Toutes ces considérations bien méditées suffisent à nous montrer la grandeur des peines qui sont réservées aux méchants. Les œuvres d'un être infini ont toujours quelque proportion avec sa puissance; et l'enfer est une des œuvres de Dieu. Que n'avons-nous donc pas à craindre, si nous songeons à l'immensité des attributs divins, de sa justice dans les châtiments des pécheurs, de sa patience à supporter ici-bas leurs désordres, de sa bonté dans les grâces par lesquelles il n'a cessé de les rappeler à lui, de sa sainteté dans l'horreur qu'elle lui inspire pour le mal? Le péché, qui l'ignore? outrage la majesté suprême, et mérite dès lors une haine infinie. N'oublions pas aussi quels doivent être les êtres chargés d'exécuter envers nous les arrêts de la justice divine, la puissance qu'ils ont reçue, la rage dont ils sont animés. Que peut-il résulter de tout cela, si ce n'est un châtiment dont la seule pensée nous devrait glacer d'épouvante? Or, si telle est la perspective qui s'ouvre devant le pécheur, s'il est impossible de douter qu'il en soit ainsi, la foi nous l'annonçant de la manière la plus formelle, comment se fait-il que des hommes éclairés des lumières de cette foi, persuadés de la vérité de sa parole, ne considèrent pas quel est le far-

deau qu'ils prennent sur leurs épaules quand ils consentent au péché? car enfin c'est le péché qui leur fait encourir les peines qui viennent de nous apparaître si terribles et si grandes.

II.

De la durée des peines de l'enfer.

Certes les pensées que nous venons de méditer sont bien faites pour nous inspirer une crainte salutaire ; mais si, de la grandeur des peines à venir, nous portons notre attention sur leur durée, nous sentirons croître en nous cette impression terrible. En effet, si les méchants, après des millions d'années, pouvaient espérer un terme ou un allégement à leurs supplices, ce serait encore là pour eux une consolation. Mais non, leurs peines sont éternelles; et quand on dit éternité, on exprime une durée sans limite, égale sous un rapport à celle de Dieu même. Pour nous donner une idée de cette éternité, un docteur suppose que les malheureux damnés versent tous les mille ans une seule larme, et il ajoute que l'eau tombée de leurs yeux remplirait le monde et mille mondes. Que peut-on concevoir de plus effrayant? En vérité, c'est là une chose si terrible que, lors même que toutes les peines de l'enfer ne seraient pas autre chose que la piqûre d'une épingle, du moment où elles doivent durer éternellement, il n'est ni travaux ni fatigues que les hommes ne dussent accepter plutôt que d'encourir une semblable peine.

Oh! si ces mots éternité, pour toujours, à jamais, restaient gravés au fond de votre cœur, quel bien il en résulterait pour vous! Nous lisons qu'un homme du monde s'étant mis une bonne fois à réfléchir sérieusement sur cette éternité des peines, effrayé de cette pensée, il fit en lui-même ce raisonnement bien simple : Il n'est pas un homme de sens qui, pour obtenir l'empire de l'univers, consentirait à rester couché dans un lit, et dans le lit même le plus moelleux, pendant l'espace de trente ou quarante ans; quelle est donc la folie de celui qui, pour les choses quelquefois les plus méprisables, s'expose au danger d'être étendu sur un lit de feu pendant l'éternité tout entière? Ce fut là comme un trait de lumière qui descendit si profondément dans son cœur et réveilla

sa foi avec une telle force, qu'il ne tarda pas à changer de vie; et tel fut ce changement, que cet homme s'éleva au plus haut degré de la sainteté et fut ensuite placé à la tête d'une église.

Que pourraient répondre à cela les personnes molles et délicates que le bruit seul d'un moustique renfermé dans leur chambre tient éveillées toute la nuit? Que diront-elles lorsqu'elles se verront étendues sur une couche brûlante, entourées de toutes parts de langues de feu, et cela, non pas seulement pendant une nuit d'été, mais durant les siècles des siècles? Voici la demande que leur fait le prophète Isaïe : « Qui de vous pourra demeurer dans ces flammes éternelles? » *Isa.* XXXIII, 14. Quel est homme qui essaiera de passer sa vie dans un feu dévorant? Quels sont les épaules assez robustes, les nerfs assez endurcis pour en supporter aussi longtemps les continuelles morsures? O nations de la terre, dans quel aveuglement êtes-vous plongées? Hommes malheureux, faut-il que vous ayez été séduits par cet antique ennemi du genre humain, par cet esprit de mensonge et d'erreur qui n'a cessé dès le commencement de répandre le désordre dans le monde! Que peut-on concevoir, en effet, de plus contraire à la raison que la conduite des hommes par rapport à leurs intérêts éternels? Eux qui se montrent si vigilants et si attentifs pour toutes les bagatelles de la vie présente, comment sont-ils en même temps si insensibles et si distraits quand il s'agit des choses de l'éternité? Que voyons-nous, si nous ne voyons pas ces choses? Que craindrons-nous, si nous ne craignons pas le danger qui nous menace dans notre ame immortelle? A quoi s'appliquera notre prévoyance, enfin, si elle n'a pas notre éternelle destinée pour objet?

Après de telles réflexions, quel est l'obstacle qui nous empêcherait encore d'embrasser avec ardeur le parti de la vertu? Alors même qu'il serait aussi pénible qu'on se le représente, y a-t-il un sacrifice qu'on ne doive s'imposer pour échapper à d'éternelles souffrances? Si Dieu, pendant le cours même de cette vie, daignait appeler un homme en délibération et lui dire : Tu souffriras pendant tout le temps que tu passeras sur la terre, les douleurs de la goutte, un mal de dents tellement aigu qu'il ne te laissera de repos ni la nuit ni le jour; ou bien si tu veux te soustraire à

de telles souffrances, il faut que tu te fasses chartreux ou carme déchaussé, il faut que tu t'imposes pendant toute la vie la pénitence que font ces religieux ; quelle est celle de ces deux choses que tu préfères? Il n'est pas un homme assez perdu de mœurs et d'idées, on peut le dire, qui, à ne consulter que la droite raison et cet amour naturel que chacun a pour soi, ne préférât embrasser un état religieux quelconque, plutôt que de subir pendant un temps aussi considérable le supplice dont nous avons parlé. Mais les tourments de l'enfer étant incomparablement plus grands que toutes les souffrances dont nous pouvons être atteints sur la terre, l'éternité n'ayant en outre aucune proportion avec le temps, Dieu n'exigeant pas de nous, enfin, que nous embrassions un genre de vie comme celui des chartreux ou des carmes, comment se fait-il que nous n'acceptions pas un facile travail, une peine légère, pour échapper à des tourments indicibles et éternels?

Une considération bien naturelle les rendra plus cuisants à l'ame des damnés, c'est que sur la terre ils eussent pu avec une faible pénitence racheter un si grand mal, tandis qu'ils subissent dans l'enfer une pénitence sans limite, et néanmoins stérile pour eux. Nous voyons une figure de cette vérité dans la terrible fournaise que Nabuchodonosor fit allumer à Babylone, *Dan.* III. La flamme de cette fournaise s'élevait à quarante-neuf coudées dans les airs ; il s'en fallait donc d'une coudée qu'elle n'atteignit au nombre cinquante, qui est celui de l'année du jubilé ou du pardon général. C'est ainsi que la flamme de cette sombre et éternelle fournaise où brûle la Babylone du monde, malgré la puissance de son feu, malgré la force dont elle agit sur ses malheureuses victimes, n'atteindra jamais néanmoins à une hauteur suffisante pour attirer du ciel la miséricorde et le pardon. O supplices infructueux ! ô larmes stériles ! ô pénitence effrayante de rigueur et dénuée de toute espérance ! La plus légère partie de ce que les damnés souffrent là-bas sans fruit, volontairement acceptée dans la vie présente, eût suffi pour les mettre à couvert de tant de maux. Qu'il serait donc facile de faire dans le temps d'abondantes provisions pour l'éternité ! Que nos yeux deviennent donc deux

sources de larmes, et que notre cœur ne cesse de pousser des gémissements. « C'est pour cela que je répandrai des soupirs et des larmes; je déchirerai mes vêtements, je marcherai nu et dépouillé; je pousserai des hurlements comme les dragons et des gémissements plaintifs comme les cygnes;.... car sa plaie est désespérée et son mal ne souffre plus de remède. » Ainsi parle le prophète Michée, I, 8 et 9.

Si les hommes ne regardaient pas ces choses comme vraies, et d'une vérité qui n'admet aucune incertitude, on ne devrait pas tant s'étonner de les voir laisser dans l'oubli de si terribles enseignements. Mais qu'ils regardent l'enfer comme une vérité de foi, qu'ils ne puissent ignorer que le ciel et la terre passeront, selon la parole du Sauveur des hommes, plutôt qu'une telle vérité; et que malgré cela ils vivent dans un si profond oubli de leurs devoirs, dans une si coupable négligence, c'est ce qui dépasse et bouleverse toutes nos pensées. Homme aveugle, homme malheureux, quel plaisir peux-tu trouver dans les richesses, dans tous les biens de la terre, qui mérite d'être acheté au prix de tant de tourments? « Et quand bien même tu posséderais à toi seul, s'écrie saint Jérôme, la sagesse de Salomon, la beauté d'Absalom, la force de Samson, la longue vie des premiers patriarches, les richesses de Crésus et la puissance d'Octave, de quelle utilité te seront toutes ces choses, si, quand ta dernière heure sera venue, pendant que ton corps deviendra la pâture des vers, ton âme devient la victime et le jouet des démons, si elle doit aller partager le sort du mauvais riche pendant toute une éternité? »

Ici s'arrête la première partie de notre exhortation à la vertu. Nous avons maintenant à considérer, dans la seconde partie, les heureux priviléges dont la vertu jouit même dans la vie présente.

SECONDE PARTIE DU PREMIER LIVRE.

DES BIENS SPIRITUELS ET TEMPORELS PROMIS A LA VERTU, MÊME SUR LA TERRE.

CHAPITRE XI.

Du neuvième motif qui nous oblige à suivre le chemin de la vertu, lequel consiste dans les biens inestimables promis à la vertu dès le temps même de la vie présente.

I.

Je ne sais en vérité à quels prétextes les hommes pourraient avoir recours pour refuser d'embrasser la vertu, tant sont nombreuses et puissantes les raisons qui les y engagent. Pourrait-on, sans en être ébranlé, avoir considéré ce que Dieu est en lui-même, ce qu'il mérite de notre part, ce qu'il nous a donné, ce qu'il nous promet, ce dont il nous menace? Il y a donc bien lieu de se demander comment il se fait que parmi les chrétiens, qui croient et professent toutes ces vérités, il y en ait un si grand nombre qui aiment si peu la vertu. Les infidèles ne la connaissent pas; il n'est donc pas étonnant qu'ils ne sachent pas l'apprécier. Un paysan, en creusant la terre, trouve une pierre d'un grand prix, la dédaigne et la rejette, par la raison toute simple qu'il ne la connaît pas. Mais qu'un disciple de Jésus-Christ, n'ignorant pas ce que nous venons de dire, vive comme s'il n'en savait ou n'en croyait rien; qu'il soit tout aussi éloigné de Dieu par ses pensées, plongé dans la boue du vice, esclave de ses passions, affectionné aux choses visibles, oublieux des invisibles trésors du ciel, souillé de toute sorte de péchés, absolument comme s'il n'y avait pour lui ni mort, ni jugement, ni paradis, ni enfer, c'est là ce qu'on ne saurait comprendre, le sujet d'un continuel et douloureux étonnement. On se demande, encore un fois, d'où peuvent venir cette stupeur de l'âme, cet égarement de la raison,

cette fascination, s'il est permis de le dire, de l'homme tout entier.

Un mal aussi grand ne provient pas d'une source unique ; il a des causes multiples et diverses. L'une des principales, il faut l'avouer, est la persuasion où sont en général les hommes du monde que tous les biens promis par Dieu à la vertu, lui seront accordés seulement dans la vie future, et que dans le temps présent elle ne doit rien espérer. L'intérêt agissant sur les hommes avec tant de puissance, et la présence des objets étant tout pour la plupart d'entre eux, s'ils n'obtiennent rien dans le présent, l'avenir n'a sur eux qu'une bien faible influence. Ainsi se comportaient-ils, à ce qu'il nous est facile de voir, du temps des prophètes. Lorsque Ezéchiel faisait passer sous leurs yeux les promesses et les menaces du Seigneur, ils le tournaient en dérision et disaient : » Les révélations que celui-ci nous annonce, auront leur effet d'ici à un bon nombre de jours ; il faut du temps avant que ces prophéties s'accomplissent. » *Ezech.* XII, 27. Ils tournaient également en dérision le prophète Isaïe, et pour les mêmes motifs, ils contrefaisaient et parodiaient en quelque sorte son langage : « Instruisez, instruisez encore ; commandez, commandez encore ; espérez, espérez encore ; d'ici à peu de temps, et puis encore à peu de temps. » *Isa.* XXVIII, 10.

Par conséquent, rien de plus vrai : l'une des principales causes qui font que les hommes en appellent des jugements de Dieu et se dérobent au joug de ses préceptes, c'est qu'ils se persuadent que rien ne leur est donné dans le présent, que tout est renvoyé pour l'avenir. Ainsi le comprenait le plus sage des rois, quand il disait : « Parce que Dieu n'exécute pas immédiatement ses sentences contre les pécheurs, les enfants des hommes prennent pied là-dessus pour se jeter sans crainte aucune dans toute sorte de vices. » *Eccl.* VIII, 11. Le même auteur sacré dit plus loin : « La pire de toutes les choses qui arrivent dans la vie, celle qui fournit le plus de prétextes pour mal faire, c'est que le cours de cette vie soit le même (au moins dans ce qui paraît au dehors), c'est que tout arrive de la même manière aux bons et aux méchants, à l'homme pur et à l'homme corrompu, à celui qui offre des sacri-

fices et à celui qui en fait un objet de mépris. » *Ib.* IX, 2 et 3. De là vient que le cœur des hommes se déprave et se laisse entraîner à tous les désordres, se précipitant ainsi dans les abîmes de l'enfer; c'est cet aspect trompeur des choses de la terre qui séduit leur faible raison, tandis que les passions mauvaises s'agitent dans les régions inférieures de l'âme.

Or, ce que Salomon affirme dans ce passage, les méchants eux-mêmes le confessent ouvertement par la bouche du prophète Malachie : « C'est une chose vaine de servir le Seigneur ; quel fruit avons-nous retiré de l'observation de ses préceptes, de cette triste vie que nous avons menée devant le Dieu des armées ? Nous tenons pour heureux les ambitieux et les superbes, puisque les voilà dans la grandeur et la prospérité, ayant une large existence, pleins de sécurité, après avoir tant outragé Dieu. » *Malach.* III, 14. Tel est le langage des méchants, tel l'un des plus puissants motifs qui les retiennent plongés dans leur malice. Or, selon l'ingénieuse pensée de saint Ambroise, ce leur paraît une chose dure d'encourir des dangers pour acheter des espérances, c'est-à-dire, de sacrifier les biens présents pour gagner les biens à venir, de lâcher ce qu'on tient à la main en vue de ce qu'on pourra saisir plus tard.

Pour détruire une illusion aussi funeste, quel autre principe pourrai-je invoquer, plus touchant et plus explicite, que la parole prononcée par le Sauveur, à la vue de l'infidèle et coupable Jérusalem ? Il pleure sur les malheurs qui la menacent et s'écrie : « Si tu connaissais, encore en ce moment, dans ce jour qui t'appartient encore, quels biens te donnerait la paix ! Mais tout cela est maintenant caché à tes yeux. » Le divin Sauveur considérait, d'une part, la grandeur des biens que sa personne adorable avait apportés à ce peuple, et dans le fait, toutes les grâces, tous les trésors du ciel étaient descendus sur la terre avec le Maître du ciel; il considérait, d'autre part, que ce peuple tout préoccupé de grandeurs terrestres, repousserait le salut, ne voudrait pas reconnaître le Libérateur et le Messie, parce qu'il avait paru sur la terre dans l'indigence et l'humilité. Or cette nation criminelle devait être bientôt châtiée, non-seulement par la perte des richesses

temporelles et des trésors du salut, mais encore par sa ruine et sa dispersion. C'est parce qu'il prévoit tous ces malheurs, que Jésus verse des larmes et prononce ces paroles courtes et inachevées, d'autant plus expressives néanmoins qu'elles semblent plutôt contenir qu'épancher les profondes douleurs de l'âme.

Ces mêmes sentiments et ces mêmes paroles, nous pouvons certes les appliquer au sujet qui nous occupe. Voyez, en effet, la beauté de la vertu, d'abord, les inappréciables richesses et les grâces abondantes qu'elle porte avec elle; voyez, ensuite, combien toutes ces choses demeurent cachées aux regards des hommes charnels, et la vertu s'en allant dans le monde comme une étrangère et une inconnue. N'est-ce pas là, je vous le demande, un juste sujet de gémissements et de larmes? Ne sommes-nous pas en droit de nous écrier à l'exemple du Sauveur : O monde, si tu connaissais, toi aussi, l'hôte céleste qui vient te visiter! O! si le Seigneur dessillait tout à coup tes yeux, et qu'il te fût donné de voir la paix et les richesses, le calme et la liberté, la lumière et la joie, et tant d'autres biens que la vertu possède et pourrait te donner; ah! combien tu la prierais d'établir chez toi sa demeure, de quels ardents désirs elle serait l'objet! Ni peines, ni sacrifices ne te coûteraient pour l'obtenir. Mais tout cela reste caché à des regards plongés dans les ténèbres du monde. Ne voyant en elle que la dureté et l'humiliation de sa condition extérieure, n'ayant jamais expérimenté le bonheur qu'elle donne, l'ineffable suavité qu'elle verse au fond des cœurs, les mondains se persuadent qu'il n'y a rien en elle que de repoussant, de triste et de douloureux; ils pensent, s'ils ne le disent, que c'est là une monnaie qui n'a pas cours dans la vie présente et qui doit seulement servir pour la vie future; en un mot, que les biens dont elle peut renfermer le secret, sont tous pour l'avenir, aucun pour le présent.

Raisonnant là-dessus d'après les principes d'une philosophie terrestre et charnelle, ils disent qu'ils ne sauraient acheter des espérances au prix de sacrifices actuels, ni engager le présent pour l'avenir. C'est l'extérieur de la vertu qui leur inspire ces pensées et ce langage; ils ne comprennent pas que la divine philosophie du Christ est faite à l'image du Christ lui-même : il se

montrait au dehors simplement comme un homme, et comme le plus humble des hommes, et au dedans il était Dieu, souverain maître de l'univers. Voilà pourquoi il est dit de ses fidèles disciples, qu'ils sont morts au monde, mais que leur vie est cachée avec le Christ en Dieu. De même, en effet, que la gloire du Sauveur était couverte des voiles de son humanité, ainsi doit être voilée celle de tous les hommes généreux qui veulent marcher sur ses traces. On raconte que les anciens fabriquaient des statues auxquelles ils donnaient le nom de Sylènes, statues dont les dehors étaient vils et ridicules, mais qui étaient richement travaillées au dedans; de telle sorte que la laideur était pour le public, et la beauté pour les initiés; l'une provoquait les regards des ignorants, l'autre captivait les yeux des sages. On peut remarquer quelque chose de semblable dans la vie des prophètes, dans celle des apôtres et de tous les parfaits chrétiens; ils ressemblent sous ce rapport à Jésus-Christ, leur éternel modèle.

Si vous me dites encore que les sentiers de la vertu sont bien rudes, et bien âpres les devoirs qu'elle nous impose, je vous dirai de porter les yeux sur les nombreux et puissants secours que Dieu vous offre pour vous aider à la pratiquer; telles sont les grâces intérieures, les vertus infuses, tels les dons du Saint-Esprit, les sacrements de la Loi nouvelle, et tant d'autres faveurs qui nous sont prodiguées par la divine miséricorde. Ce sont là comme les rames et les voiles qui poussent l'esquif sur la mer, ou bien comme les ailes rapides qui portent l'oiseau vers le ciel. Vous devriez en outre réfléchir au nom, à la nature même de la vertu : elle est une habitude, et la plus noble de toutes; à ce titre, elle doit avoir pour effet, d'une manière au moins générale, de nous faire accomplir ses œuvres avec facilité et suavité, puisque c'est là le propre de toutes les habitudes.

Souvenez-vous aussi que non-seulement le Seigneur a promis aux siens les biens de la gloire, mais qu'il s'est encore engagé à leur donner ceux de la grâce, les premiers pour la vie future, les seconds pour la vie présente. C'est ce qu'exprime le Prophète royal quand il dit : « Le Seigneur nous donnera la grâce et la gloire. » *Psalm.* LXXXIII, 12. Double trésor émanant de la même

bonté et embrassant notre vie dans sa double phase. N'est-ce pas là nous bien faire comprendre qu'il doit nécessairement y avoir autre chose dans la vertu que ce qui frappe au premier abord? N'oubliez pas un autre principe, également établi sur la raison et sur la foi ; c'est que l'Auteur de la nature ne nous fait pas défaut dans les choses nécessaires. Or, il n'y a pas dans le monde de chose plus nécessaire ni plus importante que la vertu. Lui donc qui a pourvu ses moindres créatures de tous les moyens qui doivent servir à l'accomplissement de leur destinée, pouvait-il oublier le chef-d'œuvre de sa grâce, abandonner la vertu à la merci d'un libre arbitre aussi faible que le nôtre, d'un entendement obscurci par tant de ténèbres, d'une volonté sujette à tant de défaillances, d'un appétit sollicité par tant de mauvais instincts, en un mot, d'une nature aussi profondément dégradée par le péché? Se pouvait-il qu'il ne lui donnât pas les secours dont elle a besoin pour arriver au but, les voiles et les rames qui doivent la pousser sur la mer orageuse du monde, vers le port de l'éternité? Les plus petits insectes, le moucheron, l'araignée, la fourmi ont reçu de la divine Providence toutes les aptitudes, tous les instruments nécessaires à la conservation de leur vie; et l'homme aurait été privé de ce qui doit assurer l'honneur et la félicité de la sienne! Non, cela ne se pouvait pas.

Ajoutons encore une considération : le monde et le prince du monde ont grand soin de procurer à ceux qui se dévouent à leur service, toutes sortes de contentements et de plaisirs, au moins apparents, ce qui seul est en leur puissance; Dieu peut-il se montrer moins généreux envers ses amis fidèles et ses humbles serviteurs? Les laissera-t-il sans nourriture ou sans rafraîchissement, au milieu des travaux qu'ils accomplissent pour lui ? Quoi ! le parti de la vertu vous paraît-il donc à ce point désespéré, et celui du vice tellement triomphant, que tout serait d'un côté et rien de l'autre? Que signifierait alors la réponse que Dieu fait par son Prophète aux reproches et aux plaintes des méchants : « Convertissez-vous à moi, et vous verrez la différence qu'il y a entre le bien et le mal, entre celui qui sert Dieu et celui qui refuse de le servir. » *Malach.* III, 18. Dieu ne se contente donc pas d'offrir

à ses serviteurs les biens de la vie future. Il parle de ceux-là un peu plus loin ; mais dans ce passage il s'agit de biens présents et immédiats. Convertissez-vous, dit Dieu, et vous verrez.... c'est comme s'il disait : Je ne veux pas que vous attendiez jusqu'après la mort pour connaître, du moins en partie, les avantages de la vertu, le bonheur d'un tel changement de vie. A peine serez-vous converti que vous sentirez et comprendrez la différence qui existe entre le bien et le mal : les richesses, la joie, la paix, les splendeurs et les ravissements de l'un ; l'indigence, la tristesse, les luttes, les ténèbres et les affaissements de l'autre. L'expérience vous apprendra ce que les préjugés et les illusions de la terre voilaient à vos regards touchant la gloire et la félicité de la vertu.

Nous trouvons une semblable réponse faite au nom de Dieu, dans des circonstances analogues, par un autre prophète. Jouets des mêmes séductions, égarés par les mêmes mensonges, les pécheurs insultent aux hommes vertueux, et leur disent : « Que le Seigneur fasse éclater son pouvoir et sa gloire, en vous comblant de biens ; et nous le reconnaîtrons alors dans votre délivrance et votre joie. » *Isa.* LXVI, 5 et 9. Mais, aussitôt après avoir rapporté ces paroles, le prophète annonce les terribles châtiments qui sont préparés aux ennemis de Dieu, le bonheur et l'allégresse qu'il réserve à ses enfants. « Réjouissez-vous avec Jérusalem, vous tous qui aimez la cité sainte (Jérusalem représente ici l'âme du juste) ; prenez part à sa joie, vous tous qui participâtes à sa tristesse ; que votre cœur soit rempli de l'abondance de ses consolations ; et que la grandeur de sa gloire future fasse tomber sur vous un torrent de délices ! Car j'enverrai dans son sein comme un fleuve de paix, un fleuve d'abondance et de gloire ; et vous pourrez tous vous abreuver de ses eaux. Je vous porterai sur mon cœur, je vous bercerai sur mes genoux comme de petits enfants ; la tendresse qu'une mère témoigne à son petit enfant, je l'aurai pour vous, et c'est dans ma céleste Jérusalem que vous serez pleinement consolés. Vous verrez alors l'accomplissement de mes promesses, et votre cœur sera comblé de joie, et vos os reverdiront comme l'herbe des champs. Les serviteurs de Dieu connaîtront ainsi la main puissante et miséricordieuse qui les aura sauvés. »

Voici le sens et la portée de cette dernière remarque : de même que par la grandeur du ciel, de la terre et de la mer, par l'éclat du soleil, la beauté de la lune et des étoiles, les hommes reconnaissent la toute-puissance et la souveraine beauté du Créateur; de même les justes connaîtront son infinie bonté, les trésors de sa miséricorde et de son amour, par l'immensité des biens, par les faveurs incompréhensibles qu'ils recevront de lui, qu'ils goûteront au dedans d'eux-mêmes. Ainsi donc, comme par les plaies et les malheurs dont Dieu frappa Pharaon et son peuple, il fit connaître au monde la sévérité dont il userait envers les méchants; de même par les bienfaits et les faveurs inénarrables qu'il se plaît à répandre sur les bons, il fait éclater aussi son amour et sa tendresse envers eux. Heureuse est l'âme assurément qui se trouve ainsi destinée à être le vivant témoignage des bontés du Seigneur. Bien malheureuse au contraire est celle sur laquelle doit se manifester la grandeur de sa justice. Ces deux attributs divins sont également infinis ; et que ne doivent pas être les ruisseaux qui proviennent d'une telle source?

Je n'ajoute plus qu'une chose : Si le chemin de la vertu te paroît triste et morne, explique-moi, je te prie, ce qu'a voulu dire la divine Sagesse, quand elle dit en parlant d'elle même : « Je marcherai par les chemins de la justice, je me tiendrai au milieu des sentiers de l'équité, afin de récompenser et d'enrichir ceux qui m'aiment, et de remplir leur trésors de mes biens. » *Prov.* VIII, 20 et 21. Quelles sont ces richesses, quels pourraient être ces biens, si ce n'est ceux de cette divine Sagesse elle-même, lesquels surpassent toutes les richesses de l'univers réunies ensemble. Ils sont donnés, comme on vient de l'entendre, à ceux qui ne s'écartent pas du chemin de la justice; et justice est ici l'équivalent de vertu. S'il n'était pas indubitable que là se trouvent des richesses tout autrement dignes de ce nom que celles de la terre, comment se ferait-il que l'Apôtre rendît grâces à Dieu de ce que les Corinthiens possédaient tous les genres de trésors et de biens spirituels? I *Corinth.* I, 5 et 7. Il les appelle riches sans restriction; tandis qu'il n'en est plus ainsi des autres, et qu'il les appelle riches de ce siècle.

II.

La doctrine exposée est confirmée d'une manière éclatante par l'autorité même de l'Evangile.

Rien ne saurait mieux établir la vérité dont nous venons de traiter, que la réponse si remarquable faite par le Sauveur au chef des Apôtres, quand celui-ci lui demanda qu'elle récompense ils auraient à recevoir pour avoir tout abandonné afin de ne suivre que lui seul. Voici cette réponse d'après saint Marc : « En vérité je vous le dis, il n'est personne qui ait abandonné sa maison, ses frères ou ses sœurs, son père ou sa mère, ses enfants, ses champs, par amour pour moi et pour la cause de l'Evangile, qui ne reçoive d'abord et dès le temps présent le centuple de ce qu'il a laissé, et dans le siècle futur la vie éternelle. » *Marc*. x, 29 et 30. Ces paroles ont été prononcées par le Verbe divin ; nous ne devons pas y passer rapidement et sans une sérieuse attention.

Reconnaissez, en premier lieu, que notre divin Maître distingue ici deux sortes de récompense, l'une pour la vie présente, l'autre pour la patrie future; il promet celle-ci, il donne déjà celle-là. Impossible également de supposer que quelque chose puisse manquer à l'accomplissement d'une telle promesse; car le ciel et la terre passeront, comme s'exprime l'Evangile, plutôt qu'une seule des paroles du Sauveur, quelque impossible que la réalisation puisse en paraître à nos yeux. De même que, sur la foi de la vérité divine, nous croyons à la Trinité dans l'unité, bien que ce soit là pour notre raison un profond mystère, de même devons-nous croire à la vérité dont il s'agit ici, tout incompréhensible qu'elle soit, puisqu'elle repose sur le même témoignage.

Mais en quoi consiste, me demanderez-vous peut-être, ce centuple que les justes doivent recevoir ici-bas et dès le temps de la vie présente? Nous ne voyons pas en général qu'ils fassent grande figure dans le monde, que les richesses, les dignités ou l'éclat extérieur soient précisément leur partage; la plupart vivent dans l'obscurité, dans l'indigence, oubliés du monde, accablés d'infirmités et de douleurs. Les choses étant ainsi, quel moyen de sauvegarder la vérité de la parole prononcée par le Sauveur? Pas

d'autre que de porter nos regards sur les richesses spirituelles dont Dieu ne cesse de combler ses enfans. C'est là pour eux une source de joie, de paix et de félicité, qui l'emporte infiniment sur la possession de tous les biens terrestres. Et n'en soyons pas trop surpris : Jésus-Christ déclare que l'homme ne vit pas seulement de pain et qu'il est au pouvoir de Dieu de le nourrir avec d'autres aliments : pour apaiser la faim de notre âme, Dieu n'a pas besoin non plus de recourir à ces biens temporels, les moyens abondent sous sa main toute-puissante. C'est ce qui nous est démontré par l'exemple des saints : leurs pieux exercices, leurs oraisons, leurs larmes elles-mêmes renfermaient pour eux des délices auprès desquelles tous les plaisirs de la terre ne sont que fatigue et néant. Il est donc bien vrai qu'ils gagnent le centuple de ce qu'ils sacrifient : pour des biens trompeurs et mensongers, ils obtiennent des biens réels et solides; pour des choses corporelles et périssables, ils acquièrent lest résors de l'âme et de l'éternité ; le calme, au lieu des soucis; la sérénité de la conscience, au lieu des orages des passions; une vie non moins heureuse que vertueuse, au lieu d'une existence honteuse et tourmentée.

Nous ne saurions assez insister sur le bonheur d'un tel échange : en dédaignant, pour l'amour du Christ, les vaines félicités de la terre, vous trouverez en lui d'inestimables trésors; en renonçant à des honneurs futiles, vous parviendrez au seul véritable honneur; en brisant les liens qui vous rattachent à votre famille, vous devenez l'enfant et l'héritier du Père qui est dans les cieux. A des plaisirs empoisonnés, à des voluptés funestes, auront succédé de pures et vivifiantes délices. Et quand vous en serez venu là, vous verrez que toutes les choses qui vous étaient auparavant si agréables et vous semblaient nécessaires au bonheur, non-seulement ne produiront plus sur vous la même impression, mais encore soulèveront votre répulsion et votre dégoût. En effet, sitôt que cette lumière céleste a frappé nos yeux et dissipé nos ténèbres, pour nous le monde entier change de face et prend à nos regards un aspect nouveau. Ce qui naguère vous était doux, vous est maintenant un sujet d'amertume, et, de son côté, l'amertume s'est changée en douceur; ce qui nous glaçait de crainte,

nous ravit de joie; ce qui nous semblait beau, grâce à notre ignorance, nous le jugeons laid et repoussant, maintenant que nous le voyons dans sa réalité. Ainsi se vérifient les promesses de l'Evangile; ainsi s'accomplit en nous la volonté du Christ; ainsi se manifestent déjà sur la terre sa miséricorde et sa bonté.

Quoique rien ne soit mieux établi que cette doctrine, je veux néanmoins la confirmer par un exemple bien remarquable qu'on lit dans le livre des hommes illustres de l'ordre de Citeaux. Pendant que saint Bernard prêchait dans les Flandres, avec ce brûlant désir de gagner les âmes à Dieu, qui distingue la prédication des Saints, parmi tant d'autres qui furent touchés de la grâce et changèrent de vie, se trouva l'un des gentilshommes les plus distingués et les plus influents de ces contrées, lequel se nommait Arnulfe. C'était là un véritable captif du monde, tant étaient nombreux les engagements, puissantes les chaînes qui l'y rattachaient. Et cependant il rompit si bien avec le monde, qu'il prit l'habit religieux dans le monastère de Clairvaux. Le saint abbé ressentit tant de joie de cette conversion, qu'il dit en présence de tous ses religieux que le Christ ne s'était pas montré moins admirable dans la conversion de frère Arnulfe, qu'il ne l'avait été dans la résurrection de Lazare. Celui-là se trouvait enlacé par des liens encore plus nombreux et plus forts que les bandelettes dont le corps de celui-ci était enveloppé dans le sépulcre; ce n'est pas depuis quatre jours seulement, c'est depuis de longues années qu'il était enseveli dans le vice. En l'appelant du sein de cette corruption à une vie nouvelle, le Sauveur avait fait un prodige d'autant plus éclatant que les suites de cette conversion la montrèrent plus décisive et plus féconde.

Mais comme il serait trop long de raconter en détail les vertus et les œuvres de ce fervent religieux, j'en viens à ce qui se rapporte immédiatement à notre sujet. Une maladie violente, dont Dieu permit qu'il fût affligé, lui faisait éprouver de si cruelles souffrances, qu'on le crut plus d'une fois au moment de la mort. Un jour qu'il avait perdu la parole et presque tout sentiment, n'ayant plus aucun espoir de le sauver, on lui donna l'extrême-onction. Revenu bientôt à lui, il se mit à louer Dieu avec de

grands transports de reconnaissance, et il ne cessait de répéter : Qu'elles sont vraies toutes les choses que vous avez dites, ô bon Jésus ! Et comme les religieux, étonnés de l'entendre toujours redire la même parole, lui demandaient avec instance de leur en expliquer le sens, il ne leur répondait qu'en répétant la même exclamation : Qu'elles sont vraies, ô bon Jésus, toutes les choses que vous avez dites ! Quelques-uns de ceux qui étaient là prétendirent que la grandeur de ses souffrances avait altéré ses idées, et que c'étaient là des paroles échappées à son délire. Non, mes frères, s'écria-t-il alors, non, il n'en est pas ainsi, c'est avec ma pleine connaissance que je vous le dis : Tout ce qu'a dit le Sauveur Jésus est bien vrai ! Les religieux lui répondirent : Mais c'est là une chose que tout le monde sait ; nous le croyons bien, nous aussi. Pourquoi donc nous répéter cette parole ? Or, voici quelle fut la réponse de ce grand serviteur de Dieu : Le Seigneur a dit dans son Évangile : Celui qui, par amour pour moi, renoncera à toutes les affections terrestres, recevra le centuple en ce monde, et la vie éternelle dans l'autre. Ah ! je l'éprouve en ce moment ; ce centuple promis, je le reçois dès la vie présente. Mes douleurs, sachez-le bien, si grandes qu'elles puissent être, je ne les changerais pas maintenant pour le centuple de tous les biens que je laissai dans le monde ; elles me sont douces et précieuses, puisque par elles je viens d'obtenir l'assurance de mon salut. Et si un homme coupable, un pauvre pécheur comme moi, jouit d'une telle consolation au milieu de ses angoisses, quel ne doit pas être le bonheur des parfaits et des saints dans les joies que le ciel leur ménage ! En vérité, les délices spirituelles que l'espérance verse dans mon cœur, l'emportent mille fois sur tous les plaisirs matériels qu'on peut rencontrer sur la terre.

Pendant qu'il parlait ainsi, tous les habitants du monastère étaient dans l'admiration en entendant de semblables discours dans la bouche d'un frère peu instruit sur les choses de la religion et qui n'était pas engagé dans les rangs du sacerdoce. Chacun reconnaissait que l'Esprit-Saint, dont cette âme pure était la demeure, pouvait seul lui inspirer de te les pensées. Qui ne verrait dans cet exemple une preuve touchante de la vérité que nous nous effor-

çons de mettre en lumière? Nul ne peut le révoquer en doute, les biens que le monde promet à ses partisans, alors même qu'il serait en son pouvoir de réaliser ses promesses, ne sont rien en comparaison de ceux que Dieu donne à ses fidèles serviteurs, comme un simple avant-goût de la récompense éternelle. Bien insensés et bien malheureux sont ceux qui se persuadent que la vertu n'a rien à prétendre ici-bas, et qui partent de cette conviction pour marcher dans le sentier du vice.

Mais pour dissiper entièrement, s'il est possible, cette funeste erreur, je veux, dans les douze chapitres qui vont suivre, exposer autant d'heureux fruits, ou de glorieux priviléges que la vertu possède, même durant le cours de cette vie. Les mondains pourront voir par là si elle est aussi dénuée de consolations et de douceurs qu'ils se la représentent. Il est vrai que pour entendre parfaitement ces choses, il faudrait surtout l'expérience même de la vertu, par la raison qu'elle seule connaît à fond ses propres richesses; mais, jusqu'à un certain point, la foi peut suppléer à cette expérience, en s'appliquant spécialement à la vérité des saintes Écritures; car c'est là que je puiserai mes principales preuves, pour établir d'une manière inébranlable l'importante doctrine qui captive désormais toute notre attention.

CHAPITRE XII.

Du premier privilége de la vertu, ou du soin spécial que la divine Providence prend des hommes vertueux pour les guider dans la voie du bien, comme aussi du soin visible qu'elle met à punir les désordres des méchants.

I.

Parmi les priviléges dont le Seigneur favorise les hommes vertueux, le premier, le principal, celui dont tous les autres émanent comme d'une source intarissable, c'est donc le soin vigilant, la tendresse paternelle qu'il ne cesse de montrer à leur égard. Bien que sa providence, en effet, se déploie sur toutes les créatures en général, elle s'étend avec plus de sollicitude sur ses fidèles serviteurs. Dieu les regarde comme ses enfants, il leur a donné l'esprit

et le cœur d'un fils; et lui à son tour à pour eux le cœur du père le plus tendre. C'est en vertu de cette paternité, qu'il en fait l'objet spécial de sa miséricordieuse providence.

Mais pour comprendre la grandeur et la bonté de la Providence divine, il faut en avoir expérimenté les bienfaits et goûté les faveurs; ou bien il faudrait encore avoir étudié les saintes Ecritures avec une profonde attention, et avoir précieusement recueilli tous les passages qui se rapportent à ce sujet. Celui qui se livrerait à une semblable étude ne tarderait pas à se convaincre que la Bible tout entière, depuis le premier verset jusqu'au dernier, d'une manière directe ou indirecte, nous montre presque partout les desseins et l'action de la divine Providence. Ce monument sacré porte en quelque sorte sur deux points, comme le monde sur ces deux pôles : préceptes et promesses. D'une part, Dieu exige que l'homme lui obéisse et observe ses commandements; d'autre part, il promet d'inappréciables récompenses à ceux qui les auront observés, et menace des plus terribles châtiments ceux au contraire qui les auront transgressés. Cette doctrine se manifeste à nos yeux sous un double aspect : dans les livres moraux, l'Ecriture ne cesse de commander et de promettre ; et dans les livres historiques nous voyons en fait l'intime lien qui rattache ces deux choses, puisqu'on nous y montre à chaque instant combien est différente la conduite de Dieu envers les bons et envers les méchants.

Comme Dieu toutefois est si puissant et si magnifique, l'homme au contraire si faible et si indigent ; comme Dieu est si riche dans ce qu'il promet, l'homme si exigu dans ce qu'il donne, on ne saurait vraiment établir aucune proportion entre le peu qu'il exige de nous et ce qu'il se propose d'accomplir en notre faveur. Il ne nous demande presque rien, et il nous promet des biens inestimables : ce qu'il nous demande, c'est l'obéissance et l'amour, et il nous les donne lui-même; il nous offre en retour tous les trésors de la grace et de la gloire, toutes les richesses du temps et de l'éternité. Au premier rang de ces bienfaits divins, nous apparaît cette providence paternelle dont il entoure ceux qu'il reconnaît pour ses enfants. Cette amoureuse providence de notre Dieu, de notre Père céleste, l'emporte sur tous les amours, sur toutes les sollicitudes

et les prévoyances que tous les pères de la terre sans exception peuvent jamais déployer à l'égard de leurs enfants. Quel père a jamais pu ou pourra jamais tenir en réserve pour ces tendres objets de ses affections, des biens comparables à ceux que Dieu nous a préparés dans les inépuisables trésors de son amour? Il veut nous rendre participants de sa propre gloire. Quel père s'est jamais imposé dans ce but les labeurs auxquels le Fils de Dieu s'est condamné pour nous? Il a versé son sang pour nous acquérir à ce prix la félicité suprême. Quel père a jamais déployé une sollicitude égale à celle de notre Dieu? Il nous a sans cesse présents à ses yeux, il nous aide et nous soutient dans tous les travaux de la vie. C'est ce que le Prophète royal reconnaît et confesse, quand il s'écrie : « Vous m'avez reçu dans vos mains, Seigneur, à cause de mon innocence, et vous m'avez pour toujours affermi devant vous. » *Psalm.* XL, 13. C'est comme s'il disait : Vous ne détournez jamais vos regards de moi, et votre tendre vigilance ne connaît ni lassitude ni dégoût. Ailleurs le Psalmiste avait dit : « Les yeux du Seigneur sont fixés sans relâche sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières. Mais il regarde d'un œil irrité ceux qui commettent le mal, pour effacer de la terre jusqu'à leur souvenir. » *Psalm.* XXXIII.

Puis donc que la plus magnifique richesse du chrétien consiste dans cette paternelle providence dont Dieu ne se lasse pas de l'entourer, puisque notre confiance et notre joie doivent croître avec la certitude que nous en aurons, il sera bon de joindre ici quelques-uns des nombreux témoignages que l'Ecriture sainte nous donne de cette consolante vérité. Nous verrons là comme autant de preuves authentiques et d'éclatantes attestations des magnifiques promesses que Dieu nous fait, des titres glorieux inscrits en notre faveur dans le testament de ce tendre père. Voici d'abord comment s'exprime l'auteur sacré de l'*Ecclésiastique,* XXXIV : « Les yeux du Seigneur ne se détournent pas de ceux qui le craignent ; il est pour eux une garde invincible, un asile sacré, un lieu de refuge, un bouclier protecteur, une défense contre les brûlantes chaleurs de l'été, un ombrage qui les met à couvert des rayons du soleil au plus haut de sa course, un secours puissant dans les plus grands dangers,

un moyen de se relever après toutes leurs chutes ; c'est lui qui soutient leur âme chancelante, qui éclaire leur entendement, qui répand enfin sur eux le salut, la vie et toutes les bénédictions. » Telles sont les paroles de l'*Ecclésiastique;* et vous voyez là les divers offices d'amour que Dieu daigne remplir à l'égard de ceux qui lui appartiennent.

Le prophète David dit encore : « Le Seigneur prendra soin de diriger et de soutenir les pas de l'homme juste ; si le juste vient à tomber, il ne se brisera pas dans sa chute, parce que Dieu lui prêtera l'appui de sa main pour le garantir de toute blessure. » *Psalm.* XXXVI, 24. Remarquez, je vous prie, ce qu'il y a d'admirable et de doux dans ces expressions de l'Auteur sacré : quel mal une chute pourrait-elle causer à celui qui tombe sur un coussin aussi moelleux que la main de Dieu lui-même ? Dans un autre de ses cantiques, le même auteur s'exprime ainsi : « Les tribulations des justes sont bien nombreuses ; mais le Seigneur les en délivrera complètement. Il connaît le nombre de leurs os, et il ne permettra pas qu'un seul soit brisé. » *Psalm.* XXXIII, 20 et 21. Le saint Evangile renchérit encore sur ce dernier témoignage ; car nous y apprenons de la bouche du Sauveur lui-même que Dieu connaît, non-seulement le nombre de tous nos os, mais encore celui de tous les cheveux de notre tête, si bien qu'un seul ne saurait tomber sans sa permission. Pouvait-il nous représenter d'une manière plus frappante les soins merveilleux et constants de sa divine Providence à l'égard de ceux qui le servent ? En quoi pourra les oublier celui qui pousse jusqu'à de semblables détails les jalouses précautions de son amour ? Et si cela vous paraît une chose étonnante, rapprochez de ce texte, celui du prophète Zacharie, II, 8 : « Celui qui vous touche, me touche moi-même à la prunelle de l'œil. » Assurément c'eût été beaucoup de dire : Celui qui vous touche, me touche. Mais non, voici la pensée exprimée par le Prophète : Celui qui vous touche, en quelque partie du corps que ce soit, me blesse autant que s'il me touchait à la prunelle de l'œil.

Ce n'est pas uniquement par lui-même, c'est aussi par le ministère de ses anges, que Dieu veille à la garde de ses fidèles serviteurs ; car voici comment il s'en explique dans le Psaume XC,

9 et 10 : « Il a ordonné aux anges de vous garder dans toutes vos voies, de vous porter dans leurs mains, afin que votre pied ne heurte contre aucune pierre. » Vous seriez-vous jamais imaginé un véhicule aussi commode et aussi sûr que le sont les mains même des anges? Ainsi donc, ces esprits purs, qui sont comme nos frères aînés, ont pour mission de porter dans leurs bras leurs plus jeunes frères, c'est-à-dire les hommes justes, hors d'état ici-bas de marcher et de se soutenir sans un secours étranger. Et ce merveilleux appui que le juste reçoit des anges, après l'avoir accompagné dans la vie, ne l'abandonne pas même dans la mort. C'est ce que nous voyons clairement par l'exemple de ce pauvre Lazare que l'Evangile nous représente porté par les mains des anges dans le sein d'Abraham, *Luc.* XVI, 22. Le Prophète-Roi avait dit dans le Psaume, XXXIII, 8 : « L'ange du Seigneur veille autour de ceux qui le craignent, afin de les délivrer de tous les périls. » Et la traduction de saint Jérôme fait encore mieux ressortir la puissance d'une telle protection; car voici comment il rend la pensée du livre divin : « L'ange du Seigneur a déployé ses pavillons royaux autour de ceux qui le craignent pour les mettre à l'abri de tout mal. » Or quel est le roi dans le monde qui s'entoura jamais d'une garde aussi puissante? Nous voyons éclater la force de celle-ci dans les livres des Rois, IV *Reg.* VI. L'armée du roi de Syrie vient pour saisir le prophète Elisée; le serviteur de ce dernier tremble de crainte; le prophète adresse à Dieu sa prière, le conjurant d'ouvrir les yeux de ce timide jeune homme et de lui montrer combien était plus grande l'armée qui veillait à leur défense, que celle qui venait les attaquer. Dieu dessille les yeux de l'enfant, et il voit toute la montagne couverte de cavaliers armés et de chars de feu déployant leurs lignes redoutables autour de l'envoyé du Seigneur. Cette armée protectrice est celle dont il est encore parlé dans le *Cantique des cantiques,* VII, 1 : « Que verrez-vous dans la Sunamite si ce n'est des bataillons royaux? » Ce qui nous représente évidemment les invincibles légions des anges; et la Sunamite est ici la figure de l'Eglise, et ultérieurement celle de l'âme qui jouit de l'amitié de Dieu. C'est encore ce que nous représente l'Epoux mystérieux du même livre, quand il dit : « La litière de

Salomon est gardée par soixante forts, choisis parmi les plus valeureux des enfants d'Israël ; ils tiennent tous des épées nues à la main, ils sont habiles dans tous les genres de combat. Chacun a son glaive à côté de son chevet pour prévenir les surprises de la nuit. » *Ibid.* III, 7 et 8. Que faut-il entendre par toutes ces images et qu'est-ce que l'Esprit-Saint a voulu symboliser, si ce n'est les soins de la divine Providence à l'égard des âmes qui vivent dans son amour ? Comment pourrait-il se faire, en effet, qu'une créature conçue dans le péché, vivant dans une chair si profondément inclinée au mal, au milieu d'un nombre infini de piéges et de dangers, passe néanmoins des années entières, plusieurs années souvent sans jamais s'écarter du sentier de la justice, sans consentir même à une seule pensée qui soit un péché mortel, comment cela pourrait se faire, dis-je , sans un secours spécial de la divine Providence ?

Ce secours d'en haut est tellement efficace, que non-seulement il délivre les justes des maux qui les menacent, les achemine à la pratique de tout bien, mais encore fait tourner à leur avantage les péchés dans lesquels Dieu permet qu'ils tombent quelquefois ; car ils en deviennent plus prudents, plus humbles, plus reconnaissants envers celui qui, d'une part, les soustrait à tant de dangers, et, de l'autre, leur pardonne tant de fautes. C'est dans ce sens que l'Apôtre dit : « Pour ceux qui aiment Dieu, toutes choses leur deviennent un secours et les aident à accomplir le bien. » *Rom.* VIII, 28.

Tout cela est bien digne assurément de notre admiration et de notre reconnaissance ; mais une chose qui doit encore plus nous surprendre et nous toucher, c'est que Dieu ne se contente pas d'accorder de telles faveurs à ceux qui le servent ; il les étend encore à leurs enfants et à toute leur race, à tout ce qui les touche enfin d'une manière quelconque ; et voici dans quels termes le Seigneur lui-même nous atteste cette vérité : « Je suis le Seigneur , le Dieu fort et jaloux ; je recherche la malice des pères dans leurs enfants, jusqu'à la troisième et quatrième génération ; mais j'use aussi de miséricorde, jusqu'à la postérité la plus reculée, envers ceux qui m'aiment et gardent mes commandements. » *Exod.* XX, 5 et 6. C'est ce que Dieu nous a manifeste-

ment fait connaître dans la race de David son serviteur ; par égard pour ce fidèle observateur de sa loi, il n'a voulu à aucune époque, détruire sa famille, exterminer ses enfants, quoiqu'ils l'eussent tant de fois mérité par leurs désordres. La race d'Abraham ne nous montre pas cette vérité d'une manière moins éclatante ; Dieu ne cesse de pardonner aux enfants en considération des mérites de leurs pères. Ismaël est né d'une esclave, mais il est le fils d'Abraham, et Dieu lui promet de multiplier et d'agrandir sa postérité sur la terre. La divine protection s'étend même sur le serviteur de ce grand patriarche ; Dieu le dirige dans le voyage qu'il entreprend, il le soutient dans les moyens qu'il doit mettre en œuvre pour aller chercher une femme pour Isaac, le fils de son maître. Mais l'Ecriture, après nous avoir montré le fidèle serviteur protégé par les mérites d'un maître selon le cœur de Dieu, nous montre un mauvais maître, chose bien plus étonnante, béni par le Seigneur, à cause des vertus d'un serviteur fidèle ; car nous voyons l'abondance et la prospérité entrer dans la maison du maître de Joseph, c'est-à-dire dans la maison d'un idolâtre, en faveur du saint jeune homme que cette maison comptait parmi ses habitants. Peut-on concevoir une plus grande bonté, une providence plus généreuse ? Qui ne se déterminerait enfin à servir un maître aussi magnifique, fidèle et reconnaissant, que se montre notre Dieu à l'égard de tous ceux qui se consacrent à son service, à l'égard même de toutes les choses qui peuvent les intéresser.

II.

Des noms que l'Ecriture sainte donne au Seigneur à raison de sa providence.

Comme cette divine Providence embrasse tant d'effets et des effets si merveilleux, Dieu reçoit dans l'Ecriture sainte des noms multiples et divers. Mais celui de tous qu'on rencontre le plus souvent et semble s'élever au-dessus des autres, c'est le doux nom de Père, que nous entendons pour ainsi dire retentir à chaque page de l'Evangile. Ce n'est pas l'Evangile seul néanmoins qui donne à Dieu le nom de Père ; l'ancien Testament le désigne également sous ce nom dans un grand nombre de passages. Le Psal-

miste disait : « De même qu'un père a pitié de ses enfants, de même le Seigneur a pitié de tous ceux qui le craignent ; car il connaît les faiblesses de sa créature. » *Psalm.* CII, 13 et 14.

Et comme si c'eût été trop peu, dans la pensée d'un autre prophète, de donner à Dieu ce nom de Père, vu que son amour l'emporte par sa sollicitude et sa tendresse sur celui de tous les pères de l'univers, ce prophète laisse ainsi déborder les sentiments de son cœur : « Seigneur, vous êtes notre père ; Abraham ne nous a pas connus, et Israël n'a rien de commun avec nous. » *Isa.* LXIII, 16. Il veut nous faire entendre par là que les fondateurs du peuple de Dieu, ses pères selon la chair, ne méritaient nullement ce nom, en comparaison de Dieu lui-même.

Mais comme, dans le genre d'affections représenté par ce nom sacré, celle de la mère est ordinairement et plus vive et plus tendre, Dieu ne se contente pas de prendre le nom de père ; il est encore une mère, et plus qu'une mère, au témoignage des Livres saints. Voici les douces effusions de son amour dans le prophète Isaïe : « Quelle est la mère qui pourrait oublier son petit enfant, et dont le cœur se détacherait jamais du fruit de ses entrailles ? Mais s'il était possible qu'un tel oubli entrât dans l'âme d'une mère, pour moi je ne vous oublierai jamais ; je tiens toujours votre image écrite dans mes mains, vos murs sont sans cesse présents devant moi. » *Isa.* XLIX, 15. Quelle paroles plus suaves ont jamais frappé l'oreille et le cœur de l'homme ? Quel est l'homme assez aveugle ou assez abattu, qui n'ouvre les yeux, ne se réjouisse, ne ressuscite en quelque sorte et ne relève la tête, en s'entendant prodiguer de semblables expressions d'amour et de tendresse ? Quand on considère que celui qui nous les fait entendre, est Dieu lui-même, dont la vérité ne connaît pas d'erreur, dont les richesses ne connaissent pas de bornes, dont la puissance est infinie, que pourrait-on craindre ? que ne doit-on pas espérer ? Comment ne pas laisser la joie pénétrer au fond de notre cœur avec de si douces paroles, de si glorieuses espérances, une si tendre effusion d'amour ?

Il faut encore aller plus loin, pour tâcher d'atteindre toute la portée de cette dernière considération. Dieu ne se contente pas de

comparer son amour pour nous à l'amour ordinaire et commun d'une mère quelconque; entre toutes les mères, il choisit pour terme de comparaison celle qui se montre la plus insatiable ou la plus prodigue d'amour maternel, c'est-à-dire l'aigle, en qui l'on se plaît à reconnaître ce caractère. Nous lisons dans l'*Exode*, XIX, 4: « Comme l'aigle aime ses petits et défend son nid, ainsi le Seigneur agit-il à l'égard de ses enfants; il étend ses ailes et se plaçant au-dessous d'eux, les emporte dans les airs. » C'est ce que le même prophète dit d'une manière encore plus formelle, en s'adressant au peuple de Dieu, parvenu déjà à la terre promise : « Le Seigneur t'a porté dans tout ce long chemin que tu viens de parcourir, comme un tendre père porte dans ses bras son tout petit enfant. » *Deut.* I, 31.

De même que Dieu prend à notre égard le nom de père et celui même de mère, il nous donne aussi le nom d'enfants, et d'enfants tendrement chéris. Il le dit clairement par la bouche de Jérémie, XXXI, 20: « Ephraïm est mon enfant bien-aimé, mon cher petit enfant; du jour où je commençai à m'occuper de lui je l'ai toujours tenu présent à ma mémoire; aussi mon cœur a-t-il contracté pour lui une extrême tendresse, j'aurai donc pitié de lui, oui, j'en aurai pitié. » Chacune de ces paroles, quand on songe surtout que c'est Dieu même qui parle, mériterait d'être pesée et considérée avec une attention toute spéciale; chacune d'elles est faite pour attendrir notre cœur et l'enflammer d'amour envers Dieu, puisque nous voyons là à quel point ce grand Dieu s'est laissé lui-même attendrir pour d'aussi pauvres créatures que nous.

C'est encore à raison de cette douce Providence, qu'il veut porter, en même temps que le nom de père, le nom de pasteur, comme nous le lisons dans l'Evangile. Pouvait-il mieux nous montrer jusqu'où va son amour à l'égard de ses brebis, et quelle est la sollicitude dont il les entoure, qu'en s'exprimant comme il le fait : « Je suis le bon pasteur; je connais mes brebis, et elles me connaissent. » *Joan.* X, 11. Comment les connaissez-vous, Seigneur? et de quel œil les regardez-vous? Les sentiments avec lesquels mon Père céleste repose ses yeux sur moi, et moi sur lui, ce sont ceux avec lesquels je regarde mes brebis, et mes brebis

me regardent. O sentiments fortunés pour elles ! ô bienveillance infinie de notre Dieu ! ô miséricordieuse Providence ! quelle plus grande gloire, quel plus riche trésor, un homme pourrait-il désirer que d'être regardé par le Fils de Dieu avec les mêmes sentiments, du même œil que son Père le regarde lui-même? Et, quoique une telle comparaison ne soit pas juste de tout point, les enfants par adoption ne pouvant jamais égaler les mérites et la dignité du Fils par nature, certes c'est une assez grande gloire pour nous qu'on puisse l'établir sur certains points. Mais quelles sont les œuvres, quels sont les bienfaits de cette divine Providence? C'est ce que Dieu lui-même prend soin de nous expliquer sous les plus riches et les plus gracieuses images, par la bouche du prophète Ezéchiel, XXXIV, 10 et seq. : « J'irai à la recherche de mes brebis, et je les visiterai. De même que le berger poursuit et ramène son troupeau, quand il le trouve dispersé, j'irai de même à la poursuite de mes brebis, et je les ramènerai de tous les lieux où elles étaient égarées, au jour de la tempête et des ténèbres. Je les arracherai du milieu des peuples, je les retirerai des pays étrangers, pour les réunir dans leur terre natale, pour les établir sur toutes les montagnes et dans les riantes vallées d'Israël. Oui, je les établirai dans de riches pâturages; elles y reposeront sur l'herbe tendre, elles y trouveront une nourriture aussi délicate qu'abondante. Je donnerai la paix et la sécurité à mes brebis, je leur donnerai un sommeil calme et tranquille, a dit le Seigneur. Je retrouverai de mon troupeau ce qui aura été perdu, je recouvrerai ce qui aura été volé; je guérirai ses blessures et je lierai avec soin les membres brisés; je rendrai la force à ce qui est faible et je la conserverai à ce qui est déjà fort. Je dois établir mon troupeau dans la justice. » Et la justice représente ici la douce et paternelle providence du Seigneur.

Peu après le même prophète ajoute, faisant toujours parler Dieu lui-même : « Je ferai un traité de paix avec mes brebis, et j'éloignerai de leur terre toutes les bêtes malfaisantes; celles-là même qui habitent le désert, reposeront en paix au milieu même des bois. Mes brebis se répandront autour de mes bergeries, et je ne cesserai de verser sur elles l'abondance de mes bénédictions;

je leur enverrai dans le temps opportun les pluies qui fertilisent la terre. » Telles sont les expressions d'Ézéchiel. Or, je vous le demande, que pouvait Dieu nous promettre de plus ? Dans quels termes plus affectueux ou plus magnifiques pouvait-il nous représenter les effets de son amour ? Qui ne comprend, en effet, que le Seigneur parle en cet endroit dans un sens spirituel et métaphorique ? Ne voit-on pas clairement dans le texte même qu'il désigne les hommes vertueux sous cette image d'une bergerie ? Il leur promet là, non-seulement les biens temporels nécessaires à leur existence, mais encore et surtout les faveurs spirituelles, les grâces de prédilection et ces attentions spéciales que sa providence aime à leur accorder. Il nous représente tout cela en s'offrant lui-même à nous sous la figure d'un berger dont tous les soins et la vie tout entière se dépensent à la garde de son troupeau. Il s'en explique dans un autre prophète : « Comme un berger, il paîtra son troupeau, il portera les petits agneaux sur ses bras et les réchauffera sur son sein, il portera sur ses épaules leurs mères fatiguées. » *Isa.* XL, 11. Peut-il y avoir des images plus attendrissantes ou de plus suaves expressions ? L'Esprit-Saint revient encore à cette image si gracieuse et si féconde d'un berger veillant à la garde de son troupeau ; il y consacre tout le Psaume XXII, commençant par ces mots : « Le Seigneur me conduit et rien ne me manquera dans les riches pâturages où il m'a placé. » Saint Jérôme traduit ainsi la première partie du verset : « Le Seigneur est mon pasteur. » C'est là comme le point de départ, et dans la suite du Psaume on voit se dérouler les divers offices d'un bon pasteur. Inutile de les rappeler ici, chacun peut les lire dans ce touchant cantique, dont le sens du reste est bien facile à saisir.

De la même manière que le Seigneur se donne à notre égard le nom de pasteur, par la raison qu'il nous guide et nous nourrit, il se donne aussi le titre de roi, par ce qu'il nous protége et nous défend ; de maître, parce qu'il nous instruit et dissipe notre ignorance ; de médecin, parce qu'il guérit nos infirmités ; de père de famille, parce qu'il nous porte dans ses bras ; de gardien fidèle, parce qu'il veille constamment à notre conservation et à notre bonheur. Ce sont là des noms qui reviennent sans cesse dans

l'Ecriture sainte. Mais le plus tendre et le plus expressif, celui qui nous découvre le mieux cet amour qui est comme le mobile de sa providence, c'est le nom d'époux. Il le prend spécialement dans le Cantique des cantiques, et il se le donne encore en beaucoup d'autres passages des Livres saints. Voilà le titre sous lequel il veut être invoqué par l'âme du pécheur lui-même, quand il dit dans Jérémie, III, 4 : « Qu'elle m'appelle maintenant, et son père, et le guide de sa virginité. » Le grand Apôtre se plaît à relever la grandeur et la beauté de ce nom. Après avoir rappelé les célèbres paroles que le premier homme adressa à la première femme : « L'homme abandonnera son père et sa mère, pour s'attacher à sa femme; ils seront deux dans une chair; » saint Paul ajoute : « C'est là un grand sacrement, mais entendu comme je l'entends moi-même, en Jésus-Christ et son Eglise. » Il l'est encore, quoique d'une autre façon dans toute âme que la grâce unit avec Dieu. Que ne peut-on pas espérer de celui qui porte un tel nom, et qui ne le porte pas en vain?

Mais pourquoi irions-nous cherchant ainsi dans l'Ecriture sainte, tantôt un nom et tantôt un autre qui puissent convenir à notre divin Seigneur? Tous les noms ayant une signification heureuse et nous donnant l'espoir d'un bien quelconque ne lui appartiennent-ils pas essentiellement? Celui qui l'aime et le cherche, ne trouve-t-il pas en lui tout ce qu'il peut désirer? C'est ce qui fait dire à saint Ambroise dans un de ses sermons : « Nous possédons dans le Christ toutes les choses désirables, ou plutôt le Christ nous est à lui seul toutes ces choses à la fois. Si vous désirez être guéri de vos blessures, il est le vrai médecin; si vous êtes brûlé par la soif, il est la source d'eau vive; si vous êtes accablé sous le poids de vos péchés, il est la justice même; si vous avez besoin d'un point d'appui, il est la force; si vous craignez la mort, il est la vie; si vous voulez échapper à vos ténèbres, il est la lumière incréée; si vous désirez aller au ciel, il est la voie qui peut seule vous y conduire; si pour vous ranimer vous avez besoin d'une nourriture substantielle, il est votre aliment immortel. » Voyez à quel point se multiplient et se diversifient les noms qu'on peut appliquer à cet Etre absolument un et parfaitement simple; car

s'il est un en lui-même, il devient en quelque sorte multiple par rapport à nous, afin de guérir chacune de nos infirmités, dont le nombre est incalculable.

Il eût donc été trop long de réunir ici tous les textes des divines Écritures qui se rapportent à ce sujet. Je me suis contenté d'en rapporter un certain nombre pour qu'ils servent de consolation et de stimulant à ceux qui sont entrés déjà dans le service de Dieu, d'encouragement et d'attrait à ceux qui ne le servent pas encore; et qui oserait prétendre qu'il existe sous le ciel un plus riche trésor? Comme on voit, au service des rois de la terre, des hommes qui ont accompli quelque action d'éclat, recevoir du monarque une attestation écrite de leur généreux dévouement, et la promesse qu'ils seront magnifiquement récompensés; ces hommes gardent avec le plus grand soin de si précieux témoignages, soit pour s'animer et s'exciter encore à continuer leurs nobles travaux, soit pour obtenir le prix de leurs services passés; c'est ainsi que les serviteurs de Dieu gardent au fond de leur cœur toutes ces touchantes paroles, tous ces divins témoignages, mille fois plus assurés que ne le furent jamais les promesses des rois de la terre. C'est là-dessus que repose leur espérance; c'est là ce qui les anime et les soutient dans leurs travaux; c'est là qu'ils puisent la confiance au milieu des dangers, la consolation dans les peines, une ressource enfin dans toutes leurs nécessités. Les divins témoignages les enflamment d'amour pour Dieu, et les font se consacrer sans réserve au service d'un maître qui leur promet ainsi de s'employer lui-même tout entier à leur gloire et à leur bonheur, de leur être tout en toutes choses. Cela nous montre clairement que l'un des principaux fondements de la vie chrétienne gît dans la connaissance, mais dans la connaissance pratique de cette vérité.

Maintenant, je vous le demande, est-il possible de concevoir une chose plus heureuse pour nous, plus capable d'enflammer nos désirs et d'exciter notre reconnaissance? Peut-il y avoir dans la vie un plus grand bien que d'avoir Dieu pour père, pour mère, pour pasteur, pour médecin, pour guide et pour appui, pour défenseur et pour garant, et, ce qui est bien plus touchant encore, pour le fidèle époux de nos âmes? En un mot, il a voulu être tout

pour nous. Le monde pourra-t-il jamais donner à ses amateurs quelque chose de comparable à ce que Dieu nous promet? Ceux qui possèdent un tel bien ne sont-ils pas mille fois en droit de se livrer aux transports de l'allégresse, aux pensées les plus consolantes, de se confier et de se glorifier en Dieu par dessus toutes les choses du monde? Le Prophète-Roi s'écrie: «Que les justes se réjouissent dans le Seigneur, que les hommes au cœur droit mettent en lui toute leur gloire.» *Psal.* XXXI, 11. N'est-ce pas là comme s'il disait: Que les autres se réjouissent dans les biens matériels ou dans les honneurs du monde, dans la noblesse de leur origine et l'éclat de leur nom, dans la faveur et la familiarité des princes, dans l'importance de leurs emplois et la prééminence de leurs dignités; pour vous qui possédez l'amitié de Dieu, dont Dieu lui-même veut être l'héritage et la possession, c'est à juste titre que vous devez vous réjouir et vous glorifier dans cet unique bien; car ce bien est autant au-dessus de tous les autres que le Créateur est au-dessus de toutes les choses créées.

Le même prophète confesse et proclame ailleurs cette douce et consolante vérité dans les termes les plus formels: « Délivrez-moi, Seigneur, des mains de ceux qui vivent hors de votre service et de votre maison; ils n'ont de langue que pour parler de vanités, de bras que pour faire le mal. Leurs fils pleins de fraîcheur et de jeunesse, sont comme des arbres vigoureux et récemment plantés; leurs filles sont arrangées et parées comme les statues d'un temple; leurs demeures sont pleines et regorgent de toute sorte de biens; leurs brebis sont fécondes et les agneaux bondissent constamment autour d'elles. Bienheureux a été proclamé le peuple qui possède tous ces biens; mais plus heureux encore est le peuple dont le Seigneur est le Dieu.» *Psal.* CXLIII, 11 et seq. Pourquoi cela, ô prophète? La raison en est bien simple: c'est que dans un seul bien ce peuple possède tous les biens que le cœur de l'homme peut désirer. Voilà pourquoi j'abandonne aux autres toutes les félicités et toutes les gloires humaines; et moi, quoique investi de la puissance royale et possédant avec elle les plus vastes trésors, c'est en lui seul que je mettrai ma gloire.

Un autre prophète exprime la même pensée à peu près dans

es mêmes termes : « Je me réjouirai dans le Seigneur ; je mettrai en Dieu, mon Sauveur, toute mon allégresse ; car il est mon Dieu, il est ma force ; c'est lui qui rendra mes pieds agiles comme ceux du cerf, pour courir sans obstacle dans les chemins de la vie ; il fera que je me transporterai sur les hautes montagnes, élevant vers lui des chants de reconnaissance et d'amour, faisant partout retentir ses louanges. » *Habac.* III, 18 et seq. Voilà donc l'inappréciable trésor et la gloire spéciale que possèdent, même dans ce monde, les fidèles serviteurs de Dieu. Voilà l'une des plus puissantes raisons qui devraient engager tous les hommes à son service, l'une des plus légitimes plaintes qu'il fasse entendre contre ceux qui ne le servent pas. Comment se peut-il, en effet, que de faibles créatures refusent d'obéir à ce bon Maître, lui qui soutient et protége l'existence qu'il leur a donnée? Ce sont là les reproches qu'il mettait dans le cœur et sur les lèvres de Jérémie, quand il l'envoyait auprès de son peuple, pour le ramener de ses égarements : « Quelle est l'injustice que vos pères ont découverte en moi, pour s'éloigner ainsi de mon amour, pour marcher à la poursuite de la vanité et devenir vains eux-mêmes? » *Jerem.* II, 5. Plus loin il ajoute : « Est-ce que je fus jamais pour ce peuple une terre inculte, une terre ingrate et lente à donner ses fruits? » *Ibid.* 31. La réponse à cette question se présente d'elle-même. Evidemment non, il n'en fut point ainsi ; je leur ai donné tant de victoires et de prosperités dont ils ne sauraient méconnaître la source. Qu'a donc pu dire ce peuple pour excuser ou motiver sa rébellion? Il a dit : Je me suis éloigné de ton service et je ne veux plus revenir à toi. Est-ce que par hasard la jeune fille oublie le plus précieux de ses joyaux, la ceinture d'honneur dont elle aimait autrefois à se ceindre? Comment se fait-il donc que mon peuple m'ait laissé si longtemps en oubli, moi son unique ornement, moi sa parure et sa gloire? Si Dieu se plaignait avec cette amertume des hommes de l'ancienne loi, dans un temps où sa miséricorde n'avait pas encore débordé sur la terre, quels reproches n'a-t-il pas le droit de nous adresser aujourd'hui, quand il semble avoir épuisé sur nous toutes ses faveurs, des faveurs désormais spirituelles et divines?

III.

De la manière dont la providence de Dieu s'exerce à l'égard des méchants, pour le châtiment de leurs désordres.

Si l'amour de cette bienheureuse providence que nous voyons se déployer sur les justes, ne peut émouvoir nos cœurs, peut-être se laisseront-ils ébranler par la crainte des châtiments que cette même providence ne cesse d'infliger aux pécheurs. Pour les punir, Dieu les traite comme ils l'ont traité eux-mêmes, il leur applique leur propre mesure, il leur rend les mépris et l'oubli dont il a été lui-même l'objet de leur part. Pour nous montrer en fait cette conduite de sa justice outragée, il commande à l'un de ses prophètes, au prophète Osée, de prendre pour épouse une femme de mauvaise vie. C'était là l'image vivante de l'étrange fornication où ce peuple était tombé en abandonnant, pour des idoles étrangères, son légitime époux et son souverain Maître. Le premier enfant qui naît de cette union, reçoit de la part de Dieu même un nom qui signifie : « Vous n'êtes plus mon peuple. » Puisqu'ils ne l'ont plus reconnu ni servi comme leur Dieu, il ne veut pas non plus les reconnaître et les traiter comme son peuple. Et pour mieux confirmer cette interprétation effrayante, bientôt après il s'écrie : « Jugez vous-même votre mère, jugez-la; car elle n'est plus mon épouse et je ne suis plus son époux. » Israël n'est donc plus qu'une femme infidèle; elle n'a pas gardé l'obéissance et la foi qu'elle devait à son Dieu, elle ne doit plus en attendre la protection et l'amour que l'époux accorde à son épouse. Pouvons-nous douter après cela que le Seigneur ne mesure chacun de nous à notre propre mesure, et qu'il ne soit pour l'homme ce que l'homme est pour lui?

Les méchants vivant donc sur la terre comme s'il n'y avait pas de Dieu, ils ressemblent dès lors à un bien délaissé et qui n'a pas de maître, à une école sans chef, à un navire sans pilote, à un troupeau dispersé et sans pasteur, sans cesse exposé à la rage des loups. C'est ainsi que Dieu s'en explique par le prophète Zacharie, XI, 9 : « Je ne veux plus avoir le soin de vous garder et de vous conduire; que ce qui doit mourir meure, que ce qui doit

être retranché le soit, et que le reste s'entre-dévore. » La même pensée avait été exprimée par Moïse dans son cantique : « Je détournerai d'eux mes regards de miséricorde ; immobile, je considérerai les souffrances et les calamités qui doivent fondre sur eux, et je ne ferai rien pour porter un remède à leurs maux. » *Deut.* XXXII, 20.

Mais cette conduite de la divine Providence à l'égard des méchants nous est représentée d'une manière plus complète par le prophète Isaïe : il parle de son peuple sous l'image d'une vigne cultivée et défendue avec le plus grand soin, mais dont les fruits n'ont pas récompensé tant de sacrifices et de peines ; et Dieu prononce alors contre cette vigne ingrate la sentence qui suit : « Je vous dirai le sort que je veux infliger à ma vigne. Je détruirai la haie qui la protége, et elle sera ravagée ; je renverserai le mur dont elle est entourée, et elle sera foulée aux pieds ; je la transformerai en une terre solitaire et déserte. Elle ne sera ni taillée ni labourée, elle se couvrira de ronces et d'épines ; je commanderai aux nuées de ne plus verser sur elle une pluie bienfaisante. » *Isa.* V, 5 et 6. Ceci veut dire simplement que Dieu retirera aux hommes dont cette vigne est la figure, tous les secours et tous les appuis dont il les avait pourvus ; de telle sorte que leur chute et leur ruine deviennent inévitables. Que vous semble-t-il d'une telle providence, et n'est-elle pas pour nous un juste sujet de terreur ?

Quel plus grand danger pouvez-vous concevoir, et quelle plus profonde misère, que de vivre en dehors de la tutelle du Seigneur, que d'être en quelque sorte déshérité de son amour paternel, et de demeurer ainsi exposé à tous les écueils dont le monde est semé, à tous les outrages et à toutes les calamités qui attendent l'homme sur la terre ? D'une part, en effet, le monde peut avec trop de raison nous être représenté, soit comme une mer orageuse et qui met sans cesse en péril les jours du pauvre matelot, soit comme un désert infesté par les brigands et les bêtes féroces ; les accidents et les désastres de la vie humaine sont si nombreux, les ennemis qui nous attaquent sont si forts, tant de piéges nous sont dressés avec un art perfide, et nul ne pourrait dire les périls

dont nous sommes entourés ici-bas. D'autre part, l'homme est une créature si faible, si indigente, si aveugle, si désarmée, si dénuée de conseil et de force, que, la faveur et le secours divin venant à lui manquer, il ne peut que succomber aux attaques de ses ennemis. Que fera parmi les forts un être aussi débile, le nain parmi les géants, un aveugle entouré d'embûches, un homme seul et sans armes, enfin, au milieu des machinations aussi puissantes que perfides dressées contre son salut?

Mais là ne s'arrête pas le malheur des méchants; la divine Providence ne se contente pas de les abandonner à leur propre faiblesse, cause certaine de tant de chutes et de calamités, elle-même les frappe dans sa justice. La vigilance qu'elle déployait auparavant pour leur avantage et leur bonheur, elle l'exerce maintenant pour leur châtiment et leur misère. C'est ce que le Seigneur nous dit clairement par le prophète Amos, IX, 4 : « Je tiendrai les yeux fixés sur eux, mais pour leur malheur et non pour leur bien. » Menace qu'on pourrait traduire ainsi : Ma providence à leur égard subira par leur faute un tel changement qu'au lieu d'avoir les yeux fixés sur eux pour les protéger et les défendre, comme je le faisais auparavant, je ne les regarderai plus désormais que pour faire éclater sur eux ma colère, pour leur rendre le juste prix de leurs perversités et de leurs désordres. Dieu s'en explique d'une manière encore plus évidente peut-être dans le prophète Osée, V, 12: « Je serai pour Ephraïm comme le ver qui ronge les vêtements, et pour Israël comme la rouille qui dévore. » Et comme si ce genre de châtiment était trop lent et trop doux, Dieu fait entendre aussitôt une menace plus terrible et plus prompte : « Je serai moi-même comme une lionne contre Ephraïm, comme un lionceau contre la maison de Juda; moi, moi, j'irai, je saisirai, j'arracherai, et nul ne pourra les enlever de mes mains. » Une telle menace n'a pas besoin d'explication; elle n'est que trop facilement comprise.

Nous retrouvons un témoignage non moins explicite de cette conduite de Dieu à l'égard des pécheurs, dans le prophète Amos que nous avons déjà cité. Après avoir dit que Dieu frapperait par l'épée tous les méchants à cause des péchés où la cupidité les en-

traîne, ce prophète ajoute aussitôt, faisant parler Dieu lui-même : « Et qu'ils ne pensent pas échapper à mes mains par la fuite. Descendraient-ils au fond des enfers, je saurai bien les en arracher; s'élèveraient-ils au ciel, je les en ferai descendre; s'ils vont se réfugier au sommet le plus élevé du Carmel, j'irai jusque-là les trouver et les saisir; s'ils prétendent se cacher à mes yeux en s'enfonçant dans le sein de la mer, il y a là un serpent auquel j'ordonnerai de les mordre, et il les mordra. S'ils sont amenés captifs sur une terre ennemie, encore là je commanderai au glaive, et le glaive les exterminera. Mes yeux seront fixés sur eux, mais pour leur ruine, et non pour leur salut. » Ce sont là les expressions du prophète. Quel est l'homme qui, les lisant dans le texte sacré, sachant que c'est Dieu même qui parle, et voyant ainsi quel genre de providence il exerce à l'égard des méchants, quel est l'homme qui ne tremblerait de s'attirer un si puissant ennemi, un ennemi si terrible qui ne lui laissera ni repos ni trève, qui lui fermera tous les chemins, s'offrira partout à sa rencontre, ne cessera de veiller enfin pour le renverser et le perdre? Comment pourra-t-il avoir un instant de sécurité, dormir, manger de manière à réparer ses forces, tandis qu'il a constamment sur lui les yeux d'un Dieu trop justement irrité, tandis que l'indignation divine le poursuit et que le bras du Tout-Puissant est incessamment levé sur sa tête? C'est déjà un bien grand malheur d'être privé de la grâce et de la providence paternelle du Seigneur; mais combien n'est-ce pas un malheur plus grand de voir cette même providence se retourner contre nous et travailler désormais à notre ruine?

Quel malheur, en effet, de voir dirigée contre nous même l'épée qui avait été dégaînée contre nos ennemis, de ne pouvoir ignorer que les mêmes yeux qui veillaient autrefois à notre défense ne sont maintenant ouverts que pour notre destruction, que le bras qui nous soutenait, prépare désormais notre chute, que ce même cœur qui méditait uniquement sur nous des pensées de paix et d'amour, médite aujourd'hui contre nous des projets d'abaissement et de souffrances, que celui qui s'était fait notre bouclier, notre soutien et notre joie, est changé au point de se faire, à notre

égard, et le ver qui ronge, et le lion qui met en pièces? Comment peut-il avoir une seule heure de sommeil tranquille celui qui ne peut ignorer que pendant qu'il dort Dieu veille, mais pour le châtier et le perdre? Quel conseil pourra le rassurer contre ce conseil divin? Quel bras pourra-t-il opposer au bras du Tout-Puissant? Quelle providence pourrait entraver la marche de cette Providence infinie? Qui donc, comme parle le saint homme Job, a jamais tenté de lutter contre Dieu, et a pu conserver la paix?

Disons en finissant que si quelqu'un osait encore douter de la grandeur de ce mal, on pourrait lui présenter de nombreux passages de l'Écriture où Dieu menace, comme du plus grand châtiment qu'il puisse infliger aux méchants sur la terre, de leur retirer l'appui de son amour et de sa providence paternelle. D'une part, Psaume LXXX, après avoir dit que son peuple n'a voulu ni prêter l'oreille à sa voix ni avoir présente sa pensée, il le menace de détourner de lui ses regards et de ne plus avoir pour lui les sentiments et les soins qu'il avait autrefois. Voilà pourquoi il livre les enfants de son peuple aux désirs de leur cœur, de telle sorte qu'ils iront chaque jour aggravant leurs désordres et leurs chutes. D'autre part, il s'exprime ainsi dans le prophète Osée IV, 6 : « Tu as oublié la loi de ton Dieu, et moi aussi j'oublierai tes enfants. » Ainsi donc, comme l'un des plus grands malheurs qui puissent arriver à une femme, c'est d'être repoussée du cœur et de la demeure de son mari ; le plus grand malheur d'une vigne, d'être abandonnée et laissée sans culture ; de même le plus grand malheur qui puisse arriver à une âme, c'est que Dieu lui retire l'appui de sa main. En effet, qu'est une âme sans le secours de Dieu? une vigne sans vigneron, un jardin sans jardinier, un navire sans pilote, une armée sans capitaine, une république sans chef; disons mieux, un corps sans âme.

Par là vous voyez, mon frère, que Dieu vous circonvient de toutes parts et que la raison elle-même est ici parfaitement d'accord avec la grâce ; car, comme nous l'avons dit au commencement, si le désir d'être entre les mains d'une providence paternelle ne peut émouvoir votre cœur, ne se laissera-t-il pas du moins ébranler par la crainte de ce terrible abandon? On voit des hommes

qui demeurent insensibles à l'espérance du bien, mais qui cèdent à la menace de grands maux.

CHAPITRE XIII.

Du second privilége de la vertu, ou de la grâce que l'Esprit saint répand dans les âmes vertueuses.

Cette paternelle providence qui vient d'être l'objet de notre étude, est la source de tous les autres bienfaits, de toutes les faveurs et de tous les priviléges que le Seigneur accorde à ses enfants. Et la raison, c'est qu'il appartient à cette providence de les pourvoir de tous les moyens dont ils ont besoin pour arriver à leur fin, qui est leur dernière perfection et leur félicité suprême ; elle doit, par conséquent, les aider et les soutenir dans toutes leurs nécessités, produire dans leur âme toutes les aptitudes et les vertus, toutes les dispositions infuses sans lesquelles on ne saurait arriver à ce but.

Le premier de tous ces moyens, c'est la grâce du Saint-Esprit, puisqu'il faut voir dans cette grâce le principe aussi, après la divine Providence, de tous les autres dons célestes. Elle nous est représentée par ce premier vêtement qui fut donné à l'enfant prodigue lorsqu'il rentra sous le toit paternel. Et si vous me demandez ce que cette grâce est en elle-même, je vous dirai avec les théologiens, et spécialement avec le plus grand de tous, que la grâce est une participation à la nature divine, c'est-à-dire, à la sainteté, à la bonté, à la pureté et à la noblesse de Dieu ; de telle sorte que la grâce dépouille l'homme de la bassesse et de l'abjection qui nous ont été léguées par Adam, pour y substituer la grandeur et la dignité qui lui viennent de son Père céleste ; par la grâce l'homme se dépouille de lui-même et se revêt de Jésus-Christ. C'est ce que les saints docteurs s'efforcent de nous faire comprendre en se servant d'un exemple, celui du fer qui est plongé dans le feu ; sans cesser d'être fer, il sort de là tout embrasé et tout resplendissant comme le feu lui-même ; si bien qu'en conservant la même substance et le même nom, il se trouve avoir acquis les divers accidents du feu, tel que l'éclat et la chaleur. C'est ainsi que

la grâce, cette divine qualité que Dieu lui-même communique à l'âme, a la merveilleuse puissance de transformer l'homme en le revêtant de la divinité ; de telle sorte que, sans cesser d'être homme, il participe d'une certaine façon aux vertus et à la sainteté de Dieu, comme y avait participé celui qui disait : « Je vis, non plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » *Galat.* II, 20.

La grâce peut encore être définie, une forme surnaturelle et céleste, qui élève la vie humaine à sa propre hauteur, en lui imprimant ce double caractère. Nous voyons resplendir en cela d'une manière admirable la Providence de notre Dieu. Voulant que l'homme possédât ici-bas deux sortes de vies, l'une naturelle, l'autre surnaturelle, il lui a également donné deux formes différentes qui sont comme les deux âmes de cette double vie.

De ce principe nous pouvons tirer cet enseignement : de même que de l'âme, forme naturelle de notre vie, procèdent toutes les puissances morales et physiques qui constituent la vie naturelle ; ainsi de la grâce, cette forme supérieure et surnaturelle de la vie, procèdent toutes les vertus et tous les dons de l'Esprit-Saint, qui constituent également cette autre vie surnaturelle. C'est comme si, sachant qu'un homme devra remplir une double fonction, on le pourvoyait d'instruments de deux sortes, pour qu'il fût pleinement en état d'accomplir sa destination.

On peut encore considérer la grâce comme un ornement spirituel, une chaste parure de l'âme, et qui est l'œuvre de l'Esprit-Saint. Cet esprit d'amour et de lumière rend l'âme si agréable et si belle aux yeux de Dieu, qu'il l'adopte pour sa fille, ou plutôt la reconnaît pour son épouse. C'est dans un tel ornement que se glorifiait le prophète, quand il s'écriait : « Je goûterai dans le Seigneur une joie surabondante, mon âme tressaillera d'allégresse dans le Seigneur mon Dieu ; car il m'a revêtu d'un habit de salut, il m'a paré des ornements de la justice ; et je suis devenu comme l'époux qui porte la couronne, comme l'épouse brillante de pierreries. » *Isa.* LXI, 10. Tout cela nous représente les vertus et les dons de l'Esprit-Saint, joyaux précieux, immortelle parure, dont la main de Dieu se plaît à enrichir l'âme du juste. Tel est l'habit aux couleurs brillantes et variées, que porte la fille du roi, quand

elle monte sur son trône et vient s'asseoir à la droite de l'époux. *Psalm.* XLIV, 10. C'est de la grâce que procèdent les admirables nuances qui distinguent les différentes vertus et les habitudes diverses imprimées par le ciel dans notre âme.

Il est aisé de déduire par ordre, de ce que nous avons dit jusqu'ici, quels sont les effets que la grâce produit en nous. Le premier, le principal, et celui-là nous l'avons déjà signalé, c'est de rendre l'âme dont elle fait sa demeure tellement belle, tellement agréable aux yeux de Dieu, qu'il l'adopte aussitôt pour sa fille, la prend pour son épouse, et, passant encore plus loin dans les inventions de son amour, la choisit pour son sanctuaire, où il se plaît à résider parmi les enfants des hommes.

La grâce ne se borne pas à embellir notre âme, elle la fortifie par le moyen des vertus qu'elle y produit et y développe; ce sont là comme les cheveux de Samson, dans lesquels résidaient et sa force et sa beauté. L'une et l'autre de ces deux choses lui devient un sujet de louanges dans le Cantique des cantiques, lorsque les esprits angéliques, émerveillés de son aspect, redisent ces paroles: « Quelle est celle qui monte du désert comme le jour qui se lève, belle comme la lune, unique comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille? » *Cant.* VI, 9. La grâce est donc comme une riche armure, polie et ciselée avec art, et qui, couvrant l'homme de pied en cap, le rend en même temps terrible et beau, en fait un objet de frayeur et d'amour. Cette force est si réelle et si grande que, selon la doctrine de saint Thomas, *Sum. Theol.,* Part. III, Quæst. LXII, art. 6, le moindre degré de grâce suffit pour triompher de tous les péchés du monde.

Un troisième effet de la grâce, c'est de donner à l'homme un tel crédit et une telle dignité devant Dieu que toutes les œuvres qu'il accomplit, tous les actes délibérés qu'il fait, pourvu qu'ils soient exempts de fautes, lui sont comptés comme un mérite et lui donnent droit à l'éternelle récompense. De telle sorte que, non-seulement les actes vertueux, mais même les actions naturelles, comme manger, boire, dormir, revêtent un caractère surnaturel et deviennent autant de titres à la félicité suprême; car, du moment où l'homme lui-même est agréable aux yeux de Dieu, tout

ce qu'il fait, hors le mal, lui est agréable aussi, et devient dès lors un objet de mérite.

La grâce dont nous parlons produit un quatrième effet; c'est de nous faire enfants de Dieu par adoption, héritiers de son éternel royaume. Elle nous inscrit au livre de vie, qui renferme le nom de tous les justes; et c'est ainsi qu'elle nous assure le droit au magnifique héritage du ciel. Voilà le privilége que le divin Sauveur mettait au-dessus de tous les autres, quand ses disciples revenant à lui heureux et fiers de ce que les démons eux-mêmes leur obéissaient, ce bon Maître leur dit : « Ne vous réjouissez pas de l'empire que vous avez sur les démons; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le royaume des cieux. » *Luc.* x, 20. Il est évident, en effet, que c'est là le plus grand bien que le cœur de l'homme puisse désirer ici-bas.

Pour abréger, j'ajouterai seulement que c'est la grâce qui donne à l'homme l'aptitude et la facilité d'accomplir un bien quelconque; qu'elle nous aplanit le chemin du ciel; qu'elle nous rend le joug du Seigneur agréable et son fardeau léger; qu'elle nous rend la pratique de la vertu facile, en rétablissant notre faible nature dans sa force et sa vigueur. C'est là ce qui nous explique que l'homme porte avec courage et même avec joie ce qui auparavant lui eût été d'un poids intolérable. Au moyen des vertus dont elle est le principe et le mobile, la grâce communique à toutes les puissances de notre âme une merveilleuse énergie, une vie nouvelle; elle illumine notre entendement, enflamme notre volonté, ranime notre mémoire, fortifie notre libre arbitre, modère la partie concupiscible de notre sensibilité pour qu'elle ne se laisse pas entraîner au mal, relève et soutient au contraire la partie irascible pour qu'elle ne languisse pas dans la poursuite du bien. Mais comme toutes les passions naturelles qui résident dans ces appétits inférieurs de notre âme, sont autant de piéges et de dangers pour la vertu, le côté faible de notre âme, le point par où les démons ont coutume d'y pénétrer, la grâce y place en quelque sorte une garde pour arrêter là les ennemis et leur en défendre le passage. Cette garde se compose de plusieurs vertus infuses et descendues du ciel, dont chacune correspond à l'une de ces passions qui mettent

en péril ce royaume intérieur de la grâce divine : aux entraînements de la gourmandise, elle oppose la vertu de tempérance; aux appétits désordonnés de la chair, elle oppose la chasteté; aux inspirations de l'orgueil, elle oppose l'humilité; et ainsi de toutes les autres.

Mais le bienfait des bienfaits, s'il est permis de le dire, c'est que la grâce attire Dieu dans notre âme; de telle sorte qu'il en fait son séjour, afin de la gouverner de plus près, de la défendre, de la guider et de l'acheminer à la conquête de la céleste patrie. Il est là comme un roi dans son royaume, comme un capitaine au milieu de son armée, comme un père au sein de sa famille, comme un maître parmi ses chers disciples, comme un berger veillant à la garde de son troupeau; car là il exerce et remplit simultanément toutes ces fonctions diverses. Or, s'il est vrai, comme on ne saurait en douter, que cette perle précieuse, inestimable gage de tant d'autres biens, est inséparablement unie à la vertu, qui ne regarderait d'un œil d'admiration, qui ne voudrait imiter la prudence de cet habile marchand dont il est parlé dans l'Evangile, *Matth.* XIII, et qui donna tout ce qu'il possédait pour acquérir cet unique trésor?

CHAPITRE XIV.

Du troisième privilége de la vertu, ou des lumières supérieures et des connaissances surnaturelles que les âmes vertueuses reçoivent du Seigneur.

I.

Une lumière céleste, une sagesse qu'on ne puise pas dans les grossiers éléments de la vie présente, mais que Dieu lui-même donne à l'âme du juste, constitue le troisième privilége de la vertu; et ce privilége, aussi bien que tous les autres, émane de la grâce qui vient d'être le sujet de nos réflexions. Voici pourquoi : Il appartient essentiellement à la grâce de guérir les infirmités de notre nature. De même donc qu'elle rectifie nos appétits et restaure notre volonté blessée par le péché, de même elle éclaire notre entendement, vicié et obscurci par la même cause. D'où il résulte que l'homme peut alors, et connaître ce qu'il doit faire et

l'accomplir en réalité. C'est la pensée qu'exprime saint Grégoire dans son admirable Traité de Morale : « Que l'homme ne puisse pas accomplir le bien dont il a la connaissance, c'est un châtiment qui lui fut mérité par le péché ; mais un châtiment qui n'est pas moindre, c'est qu'il ne puisse pas même connaître ce bien. » Voilà pourquoi le Prophète dit : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut. » *Psalm.* xxvi, 1. C'est-à-dire que, d'une part, il dissipe mon ignorance, et que, de l'autre, il supplée à ma faiblesse. Il m'enseigne ce que je dois désirer, et il me donne les forces nécessaires pour l'obtenir. L'une et l'autre de ces deux choses appartiennent donc également à la grâce.

Pour atteindre le but où elle doit nous conduire, il ne suffit pas que nous possédions la foi habituelle et la prudence infuse, dont l'effet est de dissiper les ténèbres de notre entendement, afin que nous connaissions ce que nous devons croire et ce que nous devons pratiquer; il faut recevoir de plus les dons de l'Esprit-Saint. Parmi ces dons, quatre regardent l'entendement : le don de sagesse, qui nous communique la connaissance des choses les plus élevées ; le don de science, qui a pour objet les choses de la terre et du temps ; le don d'intelligence, qui nous fait pénétrer dans le sens des divins mystères, nous en révèle les hautes convenances et les profondes beautés ; le don de conseil, qui nous aide à triompher des perplexités et des doutes dont nous sommes si fréquemment assaillis dans le cours de notre vie terrestre. Ce sont là autant de rayons qui partent de la grâce comme d'un divin foyer, autant de splendeurs dont elle se couronne ; et de là vient que les saintes Écritures l'appellent une onction sainte, « laquelle nous enseigne toutes choses, » I *Joan.* ii, 20. C'est l'huile, en effet, qui sert à toute onction religieuse, et cette liqueur a la double vertu d'alimenter la lumière et d'adoucir les plaies. C'est ce que fait aussi la divine onction ; elle répand dans notre intelligence une clarté céleste, elle guérit les blessures de notre volonté. Voilà l'huile dont le prix l'emporte sur celui des baumes les plus purs ; c'est celle dont le saint roi David se glorifiait en ces termes : « Vous avez oint ma tête, Seigneur, des flots de l'huile sainte. » *Psalm.* xxii, 5. Il est évident que le Prophète ne parle ici ni d'une

onction ni d'une huile corporelles; par sa tête il entend la partie la plus élevée de l'âme, c'est-à-dire l'entendement ou l'intellect, selon l'interprétation de Didyme; et l'huile représente dans ce texte la lumière de l'Esprit-Saint, qui vient alimenter celle de notre âme. Or ce grand serviteur de Dieu devait posséder en abondance cette huile mystérieuse, puisqu'il dit à Dieu dans un autre psaume : « Vous m'avez manifesté les choses que votre sagesse nous tient cachées et qui demeurent incertaines pour l'homme. » *Psalm.* L, 8.

Cela s'explique encore par une autre raison : l'objet, la fonction propre de la grâce, c'est de rendre l'homme vertueux; et pour cela elle doit nécessairement lui inspirer la douleur et le repentir de ses fautes passées, l'amour de Dieu, l'horreur du péché, le mépris du monde, le désir des biens éternels. Mais la volonté ne pourra jamais concevoir de tels sentiments, se mettre dans ces heureuses dispositions, si l'entendement ne possède cette divine lumière qui lui montre à découvert l'importance et la nécessité de cette transformation spirituelle. La volonté, comme s'expriment les philosophes et les théologiens, est d'elle-même une puissance aveugle, qui ne saurait faire un pas sans que l'entendement la précède et l'éclaire, pour lui montrer le bien ou le mal des choses qui se présentent, de telle sorte qu'elle puisse conformer à cette connaissance ses affections ou ses antipathies. Aussi, le docteur angélique, en plusieurs endroits de son grand ouvrage, nous montre-t-il l'amour de Dieu croissant dans l'âme du juste, à mesure que croît en elle la connaissance qu'elle a de la bonté, de l'amabilité et de la beauté de ce même Dieu. Si cet amour a cent degrés par exemple, c'est que cette connaissance a cent degrés aussi. Et cela n'est pas difficile à comprendre : celui qui aime beaucoup voit dans l'objet aimé un grand nombre de motifs d'amour; et celui qui n'aime que faiblement, en voit peu. Ce que nous disons du divin amour, et que tout le monde comprend sans peine, s'applique également à la crainte, à l'espérance, à l'horreur du péché. Pour ce qui regarde ce dernier sentiment en particulier, cette vérité prend le caractère de l'évidence; car on ne saurait détester le péché par-dessus toutes choses, si l'on ne voit clairement

que c'est là le plus grand des maux, celui qui mérite d'être abhorré par-dessus tous les autres. Puis donc que l'Esprit-Saint veut produire tous ces effets dans l'âme du juste, il doit vouloir aussi qu'il y ait autant de causes correspondantes. Le créateur ayant voulu qu'il y eût sur la terre un grand nombre d'effets divers, il en a placé les causes dans les diverses influences du ciel.

Ajoutons enfin que s'il est vrai, comme nous l'avons déjà dit, que la grâce fait de notre âme la demeure de Dieu, s'il ne l'est pas moins en outre que Dieu, selon l'expression de l'Evangéliste, *Joan.* I, 9, « est la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, » il est évident que plus une âme sera pure et limpide, plus y resplendiront avec puissance les rayons de la divine clarté ; c'est comme les rayons du soleil, qu'un miroir reflète d'autant mieux que la surface en est plus nette et plus polie. Voilà pourquoi saint Augustin appelle Dieu, « la science de l'âme purifiée ; » car il l'inonde des rayons de sa pure lumière, il l'instruit, mieux que ne pourraient le faire les maîtres les plus habiles, touchant les choses du salut.

Mais faut-il s'étonner que telle soit l'action de Dieu sur l'homme, n'agit-il pas ainsi sur toutes les créatures, selon leur condition et leur espèce ? Par un secret instinct qu'elles tiennent de l'Auteur même de la nature, ne savent-elles pas parfaitement tout ce qui convient à leur conservation ? De qui la brebis a-t-elle appris à distinguer, parmi tant de sortes de plantes qu'elle rencontre dans la campagne, celles qui lui sont salutaires et celles qui pourraient lui nuire, si bien qu'elle prend constamment les unes et laisse invariablement les autres ? Qui lui a fait connaître de plus ses amis et ses ennemis parmi les animaux ; qui l'a dressée à fuir le loup et à rechercher la compagnie du chien ; qui, si ce n'est le Seigneur lui-même ? Si Dieu prend soin de donner aux animaux privés de raison le discernement nécessaire pour qu'ils sachent conserver leur existence, combien plus ne donnera-t-il pas à une âme immortelle, à une âme qui est en grâce avec lui, cette connaissance supérieure dont elle a besoin pour conserver la vie spirituelle et divine ? Est-ce que par hasard l'homme aurait moins besoin de Dieu dans les choses qui sont au-dessus de sa nature,

que l'animal privé de raison dans les choses qui sont conformes à la sienne? Quoi! la divine Providence aurait montré tant de sagesse et de sollicitude dans les œuvres de l'ordre purement naturel; et son amour se démentirait dans le domaine de la grâce, là où se manifestent précisément ses œuvres les plus parfaites, et dont la perfection même est tellement élevée au-dessus de toute pensée humaine?

Ce rapprochement ne prouve pas seulement que Dieu nous donne en réalité cette connaissance; mais il nous fait encore voir en quoi elle consiste et comment elle doit exister en nous. Il ne faut pas qu'elle demeure à l'état de spéculation et de théorie, il faut qu'elle soit de plus active et pratique; ce n'est pas une instruction pure et simple, elle envisage directement l'action; elle n'a pas pour objet de faire d'habiles parleurs, mais bien des hommes solidement vertueux. Elle ne se renferme donc pas dans les limites de l'entendement, comme les leçons qu'on reçoit dans les écoles; sa puissance s'étend à la volonté, elle la façonne et l'incline au bien, dont elle place l'image devant les yeux de notre âme. C'est là ce qui distingue les inspirations et les mouvements de l'Esprit-Saint; c'est avec cette perfection que ce Maître suprême a coutume d'enseigner aux siens la plus nécessaire comme la plus sublime de toutes les sciences. Voilà pourquoi l'Epouse s'écrie dans le livre des Cantiques, v, 6: « Mon âme éprouve une nouvelle vie depuis que mon bien-aimé m'a parlé. »

Nous voyons clairement par là la différence qui existe entre ce divin enseignement et les autres: Les autres éclairent seulement l'intelligence, mais celui-ci nourrit encore et remue la volonté; sa vertu féconde pénètre dans tous les recoins de notre âme, agit sur chacune de nos puissances pour la façonner et la réformer selon le plan divin. C'est ce que nous fait entendre l'Apôtre quand il dit: « La parole de Dieu est vive et efficace; elle est plus pénétrante qu'un glaive à double tranchant; elle arrive jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit. » *Hebr.* IV, 12. Ce qui veut dire qu'elle sépare l'homme animal de l'homme spirituel, afin de rendre à celui-ci sa noblesse et sa liberté; elle rompt les funestes liens qui unissent l'esprit à la chair, détruit cette honteuse

alliance, et fait ainsi remonter à la grandeur de son origine le principe immatériel de notre être.

II.

Tel est donc l'un des principaux effets de la grâce, l'un des plus beaux priviléges que les hommes vertueux possèdent dans cette vie. Aussi, bien que nous l'ayons démontré par des preuves déjà si convaincantes, comme il pourrait encore renfermer des obscurités aux yeux des hommes charnels, ou laisser des doutes dans leur esprit, nous allons appuyer cette démonstration par de nombreux témoignages tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Dans le Nouveau d'abord, le Seigneur lui-même dit : « L'Esprit-Saint, l'Esprit consolateur, que le Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, » *Joan.* XIV, 26, vous répétera toutes les leçons que je vous ai données, les rendra plus claires à votre entendement, plus présentes à votre mémoire. Ailleurs il avait dit : « Il est écrit dans les Prophètes qu'il doit venir un temps où les hommes seront enseignés de Dieu. Quiconque entend les leçons de ce Maître et se laisse instruire par lui, vient à moi. » *Joan.* VI, 45. C'est ce que le Seigneur avait annoncé par la bouche de Jérémie, XXXI, 33 : « Je ferai que mes lois soient écrites dans les cœurs des hommes; et moi-même (qui les écrivis autrefois sur des tables de pierre), je les écrirai dans les entrailles mêmes de mes enfants, de telle sorte que tous seront enseignés de Dieu. » C'est encore le Seigneur qui, annonçant par le prophète Isaïe les prospérités de son Eglise, parle ainsi : « Pauvre petite infortunée, toi dont les tempêtes ont renversé les murailles, ville qui m'es toujours chère, je te rebâtirai, je poserai de nouveau par ordre les pierres de tes édifices. Les pierres précieuses seront tes fondements, tes boulevards seront de jaspe, et tous tes enfants seront instruits par le Seigneur. » *Isa.* LIV, 11 et seq. Plus loin, le même Prophète, parlant toujours au nom de Dieu, s'exprime en ces termes : « Je suis le Seigneur ton Dieu; c'est moi qui t'enseigne ce qu'il t'importe de savoir, et qui te dirige dans le chemin où tu marches. » Nous pouvons aisément déduire de là qu'il y a deux sortes de sciences : la science qui fait les

saints, la science qui fait les sages; celle des justes et celle des érudits. Salomon dit de la première : « La science des saints, c'est la prudence. » *Prov.* IX, 10. Et, dans le fait, la science proprement dite se borne à la spéculation, tandis que la prudence va droit à la conduite; et telle est la science que Dieu donne aux saints.

Que de fois, dans les Psaumes de David, ne voyons-nous pas que cette science est promise aux hommes justes? Qui ne connaît cette parole : « La bouche du juste ruminera la sagesse, et sa langue ne parlera qu'avec jugement. » *Psalm.* XXXVI, 30. Ailleurs, *Psalm.* XXXI, 8, le Seigneur avait dit en parlant au Juste : « Je te donnerai l'intelligence, et je t'enseignerai tout ce qu'il t'est nécessaire de savoir dans le chemin où tu marches, et mes yeux seront toujours fixés sur toi. » Plus haut encore, c'est le même Prophète qui s'écrie dans un sentiment de surprise et d'admiration : « Quel est cet homme qui craint le Seigneur, à qui le Seigneur accordera cette faveur insigne d'être lui-même son maître et de lui enseigner la loi selon laquelle il doit vivre? » *Psalm.* XXIV, 12. Dans un autre verset de ce même Psaume, au lieu de dire avec la Vulgate : « Le Seigneur est l'inébranlable appui de ceux qui le craignent, » saint Jérôme traduit : « Le Seigneur découvre ses secrets à ceux qui le craignent; et son testament (mot qui signifie ses lois les plus saintes) leur est ouvertement manifesté. » Or, une telle manifestation, c'est une grande lumière pour l'entendement, un aliment plein de force et de douceur pour la volonté, une vie nouvelle, un incomparable bonheur pour l'homme tout entier.

C'est ce que nous voyons dans le Prophète royal lui-même. La connaissance des lois du Seigneur est, à ses yeux, tantôt un gras pâturage, au sein duquel Dieu l'avait introduit, tantôt une eau qui rafraîchit et ranime, tantôt une table abondamment servie, où il puisait de nouvelles forces pour repousser la fureur de tous ses ennemis. Voilà pourquoi ce fervent admirateur des œuvres divines, dans le magnifique Psaume qui commence par ces mots : « Heureux ceux qui sont immaculés dans leur voie et qui marchent dans la loi du Seigneur, » ne cesse de demander cette lumière céleste, cet enseignement intérieur. Dans un endroit il s'écrie :

« Je suis votre serviteur, ô mon Dieu ; donnez-moi l'intelligence pour que je sache vos commandements. » Puis il dit : « Éclairez les yeux de mon âme, Seigneur, afin que je puisse voir les merveilles de votre loi. » Puis encore : « Donnez-moi l'intelligence, et je scruterai votre loi, et je la garderai de tout mon cœur. » En un mot, c'est la demande qu'il ne cesse de répéter dans tout ce long cantique ; et le Prophète ne l'aurait pas adressée à Dieu, avec une telle instance, s'il n'avait profondément senti la grandeur et l'efficacité de l'instruction qu'il implorait, et s'il n'avait su que le Seigneur aime à la communiquer aux hommes.

Les choses étant ainsi, quelle plus grande gloire que d'avoir un tel Maître, de fréquenter son école et d'y recueillir ses sublimes enseignements, la science de la vie et celle de l'immortalité? Du fond de l'Espagne et de toutes les contrées de la Gaule, ainsi que saint Jérôme le rappelle dans une lettre à Paulin, les hommes accouraient à Rome, pour voir et entendre Tite-Live. Appollonius de Tyane, ce philosophe qui remplit le monde de sa renommée, fit le tour du Caucase et parcourut une grande partie de la terre, pour voir le grand Hiarcas assis sur un trône d'or, au milieu d'un petit nombre de disciples, leur expliquant le mouvement des cieux et les révolutions des astres. Que ne devraient pas faire les hommes pour avoir le bonheur d'entendre Dieu lui-même, les éclairant de sa lumineuse parole, assis, non plus sur un trône d'or, mais sur le trône de leur propre cœur, leur expliquant enfin, non la manière dont les cieux se meuvent, mais la manière dont les cieux se gagnent?

Voulez-vous comprendre l'importance et la valeur d'une telle doctrine, entendez ce que nous en dit le Prophète royal, toujours dans le même Psaume : « Ma science a surpassé celle des hommes qui m'enseignaient, parce que je m'occupais à méditer vos divins commandements ; et mon intelligence l'emportait sur celle des vieillards, parce que je m'appliquais à garder vos préceptes. » Mais voici quelque chose de bien plus expressif encore ; c'est le prophète Isaïe qui énumère les biens que Dieu promet à ses fidèles serviteurs : « Le Seigneur vous donnera un parfait repos, un bonheur que rien ne saurait troubler ; il remplira votre âme

de célestes splendeurs ; vous serez comme un riche verger où tous les fruits abondent, comme une fontaine qui coule toujours pure, toujours à flots pressés. » *Isa.* LVIII, 11. Or, quelles peuvent être ces splendeurs dont Dieu se plaît à remplir l'âme de ses enfants, si ce n'est la connaissance qu'il leur donne des choses du salut ? Il leur apprend combien est grande la beauté de la vertu, horrible la laideur du péché ; il leur révèle la vanité du monde, le prix de la grâce, la grandeur de la gloire, la suavité des consolations que le Saint-Esprit verse dans les âmes, l'infinie bonte de Dieu, la fureur des démons, la brièveté de la vie présente et la funeste malice des ceux qui mettent tout leur espoir en elle.

Au moyen d'une telle doctrine, il les élève parfois, selon les expressions hardies du même Prophète, par-dessus les plus hautes montagnes, d'où ils contemplent le Roi dans toute sa beauté, et n'aperçoivent plus la terre que de loin. Il résulte de là que les biens du ciel leur paraissent ce qu'ils sont en réalité, par la raison qu'il leur est donné de les voir de près ; tandis que les biens de la terre leur paraissent extrêmement petits ; car à leur petitesse naturelle s'ajoute celle que l'éloignement produit. C'est le contraire qui a lieu pour les méchants ; et cela se comprend sans peine : ils ne voient les choses du ciel que de loin, et de fort près les choses de la terre.

De là vient aussi que les heureux disciples d'un tel Maître, se montrent également grands dans la prospérité et l'adversité ; ni l'une ne peut les enorgueillir, ni l'autre les abattre. La céleste doctrine qu'ils ont reçue est une vive lumière qui leur montre à découvert combien est peu de chose ce que le monde peut ou donner ou ravir, en comparaison surtout des biens qui nous viennent de Dieu. Ainsi peut s'interpréter la parole de Salomon : « Le Juste demeure toujours le même comme le soleil ; mais l'insensé change à tout moment comme la lune. » *Eccli.* XXVII, 12. Saint Ambroise commente et développe ainsi cette sentence : « Le sage ne se laisse pas ébranler par la crainte, il ne subit pas les alternatives de la puissance ; il ne s'exalte pas dans le bonheur, il ne succombe pas à l'infortune. Et voici pourquoi : Où se trouve la sagesse, se trouve aussi la vertu, la force, la constance ; et de la

sorte le Juste demeure toujours le même dans son cœur, les changements et les révolutions qui se produisent autour de lui ne sauraient l'atteindre, ce n'est pas lui qui se laisse emporter à tout vent de doctrine; pour se tenir à l'abri de toutes les variations de la terre, il demeure indissolublement uni au Christ par le double lien de la foi et de la charité. »

Ne vous étonnez pas que cette sagesse soit d'une aussi grande efficacité. Ce n'est pas là, nous l'avons dit, la sagesse de la terre, c'est la sagesse du ciel; elle n'enfle pas, elle édifie; elle ne se contente pas d'éclairer l'entendement par la spéculation et la théorie, elle ranime encore la volonté de sa chaleur et de sa force. C'est elle qui remuait le cœur de saint Augustin, alors qu'il versait de douces larmes en entendant le chant des Psaumes et les pieuses voix qui retentissaient dans la maison du Seigneur; en frappant ses oreilles ces voix pénétraient jusqu'au fond de son cœur, et, dilaté par le feu de la dévotion, ce cœur laissait la vérité descendre dans ses replis les plus secrets, ranimer chacune de ses fibres, et les larmes coulaient des yeux d'Augustin, et d'inénarrables consolations inondaient son âme, ainsi qu'il l'atteste lui-même. *Confes.* IX, 6.

O heureuses larmes! Ecole fortunée! ô divine sagesse, qui donnez de tels prodiges de sainteté! Que pourrait-on comparer à cette sagesse? Quel trésor en égale le prix? Ni l'or le plus pur, pour parler le langage du saint homme Job, ni tout l'argent de l'univers ne suffiraient pour l'acheter. Les riches étoffes et les pierres précieuses qui nous viennent de l'Inde ne sont rien comparées à ce trésor céleste. Pour avoir une idée de sa valeur, ne cherchez pas un terme de comparaison sur la terre; ne parlez ici ni des marbres les plus rares, ni des vases d'or ou de cristal magnifiquement ciselés, ni de rien, en un mot, de ce que la nature produit ou de ce que l'art façonne. Toutes ces pensées sont extraites de saint Augustin; c'est lui-même qui fait cet éloge de la sagesse chrétienne; et il conclut par cette réflexion: « Ne perdez pas de vue que l'amour de Dieu est cette véritable sagesse, et que l'intelligence consiste à savoir fuir le péché.

Voilà donc, mon frère, l'un des grands attraits de la vertu;

c'est elle qui donne un tel bien, elle tient les clefs de ce trésor céleste. Salomon emploie ce même moyen pour attirer les hommes à la pratique de la vertu. Dans le livre des Proverbes, spécialement au second chapitre, il ne cesse de promettre à celui qui gardera ses préceptes et les tiendra gravés au fond du cœur, qu'il aura par là même la crainte du Seigneur et la divine science ; car c'est Dieu lui-même, et Dieu seul, qui donne la vraie sagesse, la prudence et l'intelligence procèdent de sa bouche. Or, cette sagesse versée par Dieu dans le cœur de l'homme, n'y demeure pas toujours dans le même état ; elle acquiert à chaque instant de nouvelles connaissances et resplendit ainsi de nouvelles clartés. C'est ce que le Sage dit encore : « Le sentier du juste brille comme la lumière ; et cette lumière va toujours croissant jusqu'à ce qu'elle arrive à son midi. » *Prov.* IV, 18. Et nous devons entendre par là le bonheur et la gloire de l'immortalité. Dans ce grand jour nous ne dirons plus avec les amis de Job, que nous recevons comme à la dérobée les secrètes inspirations de Dieu ; car alors nous verrons Dieu sans nuages et nous l'entendrons sans intermédiaire.

Une telle sagesse est donc le partage exclusif des enfants de la lumière. Les méchants au contraire vivent plongés dans d'épaisses ténèbres, ténèbres qui nous sont représentées par celles dont était couverte la terre d'Egypte, tellement compactes qu'on pouvait en quelque sorte les palper ; tandis que dans la terre de Gessen, où demeuraient les enfants d'Israël, régnait une complète lumière ; ce qui nous représente bien l'heureux sort réservé aux enfants de Dieu. Les ténèbres représentent, de leur côté, l'aveuglement affreux, la nuit profonde qui pèse sur les méchants ; c'est ce qu'ils reconnaissent eux-mêmes dans ce remarquable passage d'Isaïe : « Nous attendions la lumière, et nous n'avons eu que l'obscurité ; nous marchions à l'aventure comme des aveugles, palpant le long des murs. Comme des cadavres qu'on jette dans le sein de la terre, nous sommes tombés dans des lieux obscurs ; au milieu du jour, nous avons été surpris par les ténèbres de la nuit. » *Isa.* LIX, 9 et 10. Et, dans le fait, quel plus profond aveuglement, quelle folie plus grande que l'aveuglement et

la folie des méchants? Vendre le royaume du ciel pour les misérables plaisirs de la terre, vivre comme s'il n'y avait pas un enfer à redouter, un ciel à conquérir; ne pas craindre le péché, ne faire aucun cas des jugements de Dieu, mépriser également ses promesses et ses menaces, son amour et son courroux; n'avoir aucun souci de la mort, qui cependant ne cesse de guetter sa proie; ne jamais songer au compte que nous aurons à rendre, un jour, de notre vie entière; ne pas comprendre, enfin, que ce qui flatte est momentané, que ce qui tourmente est éternel, quel aveuglement incroyable, encore une fois, quel incompréhensible délire! « Ils n'ont pas voulu savoir, ils n'ont pas voulu comprendre, dit le Prophète; ils marchent perpétuellement dans les ténèbres, » *Psal.* LXXXI, 5; c'est-à-dire qu'à d'épaisses ténèbres succèdent des ténèbres plus épaisses encore; à celles du dedans se joignent même celles du dehors, celles de la vie présente conduisent à celles de l'autre vie.

Je ne crois pas devoir terminer ce chapitre sans présenter une observation : Tout ce que nous avons dit de la divine sagesse et de cette céleste lumière que l'Esprit-Saint communique aux hommes vertueux, ne renferme rien que de vrai; mais nul ne doit pour cela, quelque assuré qu'il puisse être de posséder la grâce de la justification, nul ne doit se dispenser de soumettre sa conduite et ses sentiments au jugement des supérieurs, et principalement de ceux qui ont été placés dans l'Eglise pour enseigner et diriger les autres. Qui posséda jamais de plus abondantes lumières que Moïse ou saint Paul, puisque celui-là parlait à Dieu face à face, et que celui-ci avait vu les splendeurs du troisième ciel? Et cependant Moïse ne dédaigne pas les conseils de Jéthro son beau-père, bien que celui-ci fût encore gentil; et Paul se rend à Jérusalem pour recevoir de la main des Apôtres cet Evangile qu'il avait déjà reçu de la main de Dieu même. Voici la raison de cela : les secours intérieurs, qui nous viennent directement de Dieu, n'excluent pas les secours extérieurs, qui nous sont transmis par l'Eglise; c'est par ces deux sortes de moyens que la divine Providence a voulu remédier à notre faiblesse; nous avions besoin des uns et des autres. De même que la chaleur naturelle du corps

humain est merveilleusement secondée par celle du soleil, ou de même que, dans les maladies, la nature, qui tend sans cesse à la conservation de l'individu, est aidée dans son action par les remèdes qui lui viennent du dehors et que le Créateur nous a donnés pour cette fin ; de même les lumières et les faveurs que la grâce verse intérieurement dans notre âme, trouvent un puissant secours, un point d'appui nécessaire dans les enseignements et les conseils de l'Eglise; on ne mériterait pas ces lumières si on refusait de se soumettre à ses enseignements.

CHAPITRE XV.

Du quatrième privilége de la vertu, ou des consolations qui lui sont prodiguées par l'Esprit-Saint.

Pour quatrième privilége de la vertu, j'aurais bien pu prendre la divine charité, l'amour envers Dieu; car après avoir parlé de ce qui éclaire notre intelligence, il était naturel de parler de ce qui enflamme notre cœur. L'Apôtre lui-même semblait me tracer cette voie, puisqu'il nous présente la charité comme le premier des fruits de l'Esprit-Saint. Cependant, comme nous traitons ici des avantages et des priviléges de la vertu, plutôt que de la vertu elle-même. la charité étant une vertu et la plus excellente de toutes, je consens à l'omettre dans cet ordre de matières. Il est vrai que si je ne devais pas l'y faire figurer comme vertu proprement dite, j'aurais bien pu l'envisager sous un autre aspect, la considérer comme un don merveilleux que Dieu fait à l'âme vertueuse, dans le but d'enflammer intérieurement la volonté d'une manière ineffable, de l'incliner à aimer Dieu par-dessus toutes choses et autant qu'il soit possible à l'homme de l'aimer. Plus cet amour est parfait, on le comprend sans peine, plus il est doux et délectable; il pouvait donc sous ce rapport être mis au nombre des priviléges de la vertu. Mais, pour ne pas m'exposer à revenir plusieurs fois sur les mêmes choses, alors même que ce serait sous différents points de vue, j'ai mieux aimé traiter ici des consolations et de la joie que nous recevons de l'Esprit-Saint.

N'est-ce pas d'ailleurs une propriété naturelle de cette même

charité et l'un des principaux fruits que par elle Dieu produit dans les âmes, selon l'admirable doctrine de l'apôtre saint Paul? Le privilège que nous allons étudier dérive de celui qui précède. En effet, cette connaissance que le Seigneur donne à ses enfants ne se renferme pas dans les limites de l'intelligence; elle se communique encore à la volonté, la réchauffant de ses rayons, la dirigeant dans la voie du bien, lui donnant ce courage et cette ardeur qui rendent douces et faciles toutes les œuvres de la religion et de la vertu. Semblable à la lumière matérielle qui porte en elle cette vivifiante chaleur dont nous voyons les heureux effets dans toute la nature, cette divine lumière produit aussi dans notre âme l'allégresse avec la fécondité. Voilà bien ce que dit le Prophète : « La lumière s'est levée pour le juste, et l'allégresse pour ceux qui ont le cœur droit. » *Psal.* xcvi, 11 et 12.

Il est vrai que nous avons déjà dans un autre ouvrage traité ce même sujet. Mais il est si riche, il présente des aspects si divers, que nous pouvons en parler encore sans crainte de nous répéter. Pour le but que nous nous proposons ici, c'est la grandeur de cette joie spirituelle qu'il importe de bien établir; car s'il est une vérité capable d'attacher les hommes à l'amour et à la pratique de la vertu, c'est assurément celle qui nous y montre une source de bonheur et de joie.

On sait généralement dans le monde, on avoue même sans détour que tous les maux, d'une manière ou d'une autre, se trouvent dans le vice; que tous les biens, au contraire, les biens utiles, tout comme les biens honnêtes, sont éminemment renfermés dans la vertu. Il n'y a que le plaisir et la joie qui lui manquent, au dire des méchants. Or, le cœur humain étant si avide de plaisir, si ami de la joie, ces hommes disent tout simplement, sinon par leurs paroles, du moins par leurs actes, qu'ils aiment mieux le plaisir avec tous ses dangers, que la tristesse avec tous ses avantages. Lactance l'avait dit avant nous; et voici les expressions de ce Père : « Comme les vertus sont mêlées d'une certaine amertume et les vices accompagnés d'un certain plaisir, rebutés par ce qui blesse, attirés par ce qui flatte, les hommes courent incessamment après le vice et laissent de côté la vertu. » C'est là

certes un grand mal, et nous en voyons la cause. Celui-là donc rendrait aux hommes un service signalé, qui leur démontrerait avec évidence que le chemin de la vertu est beaucoup plus agréable et plus doux que celui du vice. C'est justement là ce que je veux prouver, et par des raisons capables de convaincre un esprit sincère, et par l'autorité de nos Livres saints. C'est toujours à cette dernière preuve qu'il faut en revenir, il n'en est pas de plus forte ni de plus persuasive, puisque le ciel et la terre passeront plutôt qu'une seule des paroles de l'Écriture.

Maintenant j'interpellerai l'homme qui s'est laissé séduire par les funestes préjugés du monde. Dites-moi, je vous prie, si le chemin de la vertu est aussi triste, aussi dénué de consolations que vous aimez à nous le représenter, qu'a prétendu dire le Prophète royal quand il s'écrie : « Qu'elle est grande, Seigneur, l'abondance des douceurs que vous réservez en secret à ceux qui vous craignent ! » *Psalm.* XXX, 20. Par ces paroles ce n'est pas seulement la grandeur des consolations et des délices promises à la vertu que le Prophète veut exprimer ; c'est encore l'ignorance des méchants par rapport à ces avantages spirituels, le soin que Dieu met à les cacher à leurs regards.

Que veut encore dire le même Prophète dans le passage suivant : « Mon âme se réjouira dans le Seigneur, elle tressaillera d'allégresse en Dieu, l'auteur de son salut. Tous mes os (c'est-à-dire toutes les forces de mon être, toutes les puissances de mon âme) s'écrieront : Seigneur qui est semblable à vous ? » *Ps.* XXXIV, 9 et 10. Ce texte ne nous donne-t-il pas à comprendre, ou plutôt ne dit-il pas clairement que la joie du juste est tellement grande qu'elle rejaillit de l'âme, où elle est directement reçue, sur la chair elle-même, bien que par nature elle paraisse incapable d'y participer. De telle sorte qu'un être qui ne peut éprouver par lui-même que des impressions matérielles, devient apte, par sa communication avec l'esprit, à ressentir des joies spirituelles, à se réjouir dans le Dieu vivant ; et cela avec une telle puissance que tous les os, pénétrés et ravivés de cette merveilleuse suavité, s'ébranlent et font que l'homme s'écrie dans un saint transport d'allégresse : Seigneur, qui est semblable à vous ? Où trouver des plaisirs qui

puissent égaler ceux que vous donnez à l'homme? Quelle joie, quel amour, quelle paix qui soient dignes d'entrer en comparaison avec la joie, l'amour et la paix dont vous êtes la source intarissable?

Nous lisons : « Voix d'allégresse et de salut dans les tabernacles des justes. » *Psalm.* CXVII, 15. Oui, dans les tabernacles des justes; car ni le salut ni la véritable allégresse ne peuvent trouver place dans les demeures des pécheurs. Ailleurs, *Psalm.* LXVII, 4, c'est sous l'image d'une fête de famille, d'un banquet fraternel, plein d'expansion et de joie, que le Prophète royal nous représente le bonheur des justes ici-bas. Et, dans le fait, Dieu ne convie-t-il pas les âmes de ses élus à des noces spirituelles, à de splendides repas, où il leur donne, avec un nouveau principe de vie, un avant-goût des choses éternelles? Dans ce banquet, Dieu leur donne à boire ce vin si suave et si pur dont le même Prophète a pu dire dans un autre endroit : « Seigneur, vos serviteurs seront enivrés de l'abondance des biens qui remplissent votre maison; vous les abreuverez au torrent de vos propres délices. » *Psalm.* XXXV, 9. Par quelles expressions nous eût-il mieux représenté la grandeur et la puissance des félicités spirituelles? C'est une ivresse qui subjugue, c'est un torrent qui se précipite; le cœur de l'homme se trouve ainsi comme arraché à lui-même et transporté en Dieu. Un homme qui a bu du vin avec excès, n'a plus sa connaissance, perd l'usage de ses sens, il demeure comme mort, terrassé qu'il est par la force de cette liqueur; pareillement un homme qui boit du vin des consolations célestes, qui goûte réellement une fois de ce bonheur divin, meurt aussitôt au monde, perd le goût de tous les biens extérieurs, ne se sent plus aucune inclination, aucun appétit désordonné pour les choses de la terre.

Voici une autre expression qui mérite d'être remarquée : « Heureux le peuple qui connaît la jubilation. » *Psalm.* LXXXVIII, 16. D'autres auraient dit peut-être : Heureux le peuple qui regorge de biens, qui est abondamment pourvu de toutes les choses nécessaires ou agréables à la vie, entouré de fortes murailles, protégé par une armée valeureuse et fidèle! Mais le saint roi, qui n'ignorait pas le prix de toutes ces choses, proclame seulement heureux

le peuple qui sait par expérience ce que c'est que de se réjouir en Dieu; et il ne parle pas d'une joie quelconque, mais de celle-là seule qui mérite le nom de jubilation. « La jubilation, dit saint Grégoire, *Moral.* xxviii, 14, est une joie de l'esprit tellement grande qu'on ne saurait l'exprimer par des paroles, bien qu'on ne laisse pas de la manifester par les actes extérieurs. » C'est donc avec raison que David proclame heureux le peuple dont les progrès dans l'amour de Dieu et l'avancement dans la vertu lui permettent de savoir par une douce expérience ce que c'est qu'une telle jubilation. Ni Platon, le prince des philosophes, ni Démosthènes, le premier des orateurs, ne se sont élevés jusqu'à ce bien ; il est le partage d'un cœur humble et pur, où Dieu fait sa demeure. Or, si Dieu est l'auteur et le principe de cette joie que nous appelons jubilation, est-il étonnant que nous ne puissions ni exprimer ni concevoir la grandeur et l'étendue de cette joie divine? De même que les châtiments infligés par Dieu sont en général conformes à la puissance de Dieu même, les consolations qui viennent de Dieu doivent également être en rapport avec son amour. Par la grandeur des uns nous pouvons conclure à la grandeur des autres. Autant est terrible la main qu'il appesantit sur les méchants, autant est douce et caressante celle qu'il étend sur les justes. Bien plus, c'est dans les œuvres de sa miséricorde que le Seigneur se plaît spécialement à faire éclater sa grandeur, et non dans les œuvres de sa justice.

Voyons maintenant ce que peut signifier ce riche cellier de vins précieux où l'Epouse des Cantiques se glorifie d'avoir été transportée par l'Epoux, en ajoutant qu'il a mis en elle une charité parfaitement ordonnée. Quel est encore ce festin auquel le même Epoux nous convie quand il dit : « Venez, amis, buvez, enivrez-vous, mes bien-aimés? » Quelle est l'ivresse dont il est ici parlé, et que veut-on signifier par là, si ce n'est l'abondance des célestes douceurs? En effet, elles jettent l'homme dans de si vifs transports, elles mettent son cœur tellement hors de lui-même, qu'il est comme saisi du vertige de l'ivresse. Un homme ivre, c'est celui qui a pris plus de vin que ne peut en digérer sa chaleur naturelle, d'où vient que cette dangereuse liqueur lui monte à la tête, le sub-

jugue et le maîtrise à tel point que ce n'est plus lui qui se gouverne, et qu'il est devenu comme l'esclave de cette puissance étrangère. Si tels sont les effets que peut produire cet élément matériel, quel sera l'état d'une âme plongée dans la divine ivresse, pleine de Dieu et de son amour, chancelant sous le fardeau des délices spirituelles, ne pouvant ni contenir ni dominer la félicité qui l'inonde ? On rapporte de saint Ephrem que souvent il était si puissamment saisi de ce vin mystérieux des consolations célestes, qu'il ne pouvait en supporter le poids, et qu'il adressait à Dieu cette étrange prière : « Retirez-vous un peu de moi, Seigneur, retirez-vous de moi ; la faiblesse de mon corps succombe aux enivrantes délices dont vous comblez mon âme. » O bonté merveilleuse ! ô incompréhensible suavité d'un Dieu se communiquant à sa créature avec tant d'abondance et d'amour, que la force d'un cœur créé ne peut suffire aux effusions de cette tendresse infinie !

Dans cette divine ivresse se calment et s'endorment toutes les pénibles impressions de la vie, tous les sentiments douloureux de l'âme ; en elle le calme et la paix, la vie et le bonheur ; par elle l'âme s'élève au-dessus d'elle-même, à des illuminations, à des ravissements qui dépassent toutes les forces de la nature. Comme on voit l'eau placée sur le feu, oublier en quelque sorte, à mesure qu'elle subit l'action de la chaleur, les tendances et les propriétés de sa nature, et, au lieu d'obéir à sa pesanteur, monter et s'élancer comme si elle voulait imiter dans son mouvement l'élément qui la domine ; ainsi l'âme enflammée de ce feu céleste, prend un essor inaccoutumé, s'élance de la terre vers le ciel, d'où lui vient cette divine flamme, et brûle du plus ardent désir de s'unir à Dieu. Dans les transports redoublés de sa tendresse elle voudrait se jeter sur lui pour l'embrasser, elle tend vers lui ses bras et ses regards, comme pour s'emparer de l'objet de son amour ; et ne pouvant ni l'atteindre ni cesser de le désirer, elle languit et défaille dans l'ardeur de ses vœux impuissants ; il ne lui reste d'autre consolation que d'exhaler incessamment vers le ciel de douces plaintes et d'amoureux soupirs, redisant avec l'Epouse des Cantiques, v, 8 : « Annoncez à mon bien-aimé que je suis malade d'amour. » C'est là, disent les saints, une maladie causée par les retards et les obs-

tacles qui s'opposent à l'accomplissement des désirs de l'âme fidèle. Ne vous découragez pas cependant et ne craignez pas, âme qui savez aimer de la sorte, s'écrie un ancien docteur, cette maladie n'est pas mortelle ; bien loin de produire la mort, elle tourne à la gloire de Dieu, elle prépare un triomphe de plus à son divin Fils.

Mais quelle langue serait capable de retracer le bonheur et les délices, les extases d'amour et de joie que prodigue le Seigneur à l'âme pure et fervente? Pour les comprendre il faut les avoir éprouvés, comme le dit l'Apôtre de la dilection dans son Apocalypse ; mais ni la langue des anges, ni la langue des hommes, comme parle saint Paul, ne sauraient les exprimer. Il y a néanmoins quelques traits accessibles à notre intelligence et par lesquels nous pouvons nous former comme une lointaine image de cette inénarrable félicité.

Celui qui voudra considérer avec une sérieuse attention l'amour immense et l'infinie bonté du Fils de Dieu pour les hommes, les humiliations et les tortures qu'il a subies sous l'impulsion de cet amour, celui-là ne sera nullement étonné de ce que nous disons ici touchant le bonheur du juste. Ce bonheur n'est rien en comparaison des souffrances d'un Dieu. Que ne fera pas en faveur des justes celui qui a tant souffert pour les justes et les pécheurs sans distinction? Quels seront les biens spécialement réservés aux amis, quand les ennemis eux-mêmes ont eu part à de telles grâces ? C'est ce qui nous est représenté dans le Cantique des cantiques, mais avec des expressions si mystérieuses et si élevées, que les âmes les plus avancées dans les voies de la perfection et dans la science des choses divines, peuvent seules se nourrir avec fruit ou sans danger de ces profonds témoignages de l'amour divin.

Nous pouvons encore conjecturer quelque chose de ce bonheur par ce qui se passe dans le cœur de l'homme, je veux dire de l'homme juste et vraiment ami de Dieu. Voyez, en effet, ce cœur enflammé d'amour; il n'a qu'une pensée, un désir, qui l'occupe la nuit et le jour, c'est de savoir comment il pourra servir Dieu son divin maître, par quelles transformations et quels sacrifices il

pourra se rendre plus agréable à l'objet de son amour, à celui qui, de son côté, a tant fait pour l'homme, et lui prodigue incessamment de nouvelles preuves de sa tendresse. Et maintenant, dites-moi, si l'homme, cet être inconstant et fragile, dont la nature dépravée tend sans cesse à l'éloigner de tout bien, se montre néanmoins capable de témoigner à Dieu tant d'amour et de constance, que ne fera pas en sa faveur Celui dont la bonté, la charité, la persévérance dans ses affections sont infiniment supérieures à tout ce que nous désignons du même nom dans la nature humaine ? Si Dieu, comme s'exprime le Prophète, *Psalm.* XVII, 26, est saint avec celui qui est saint, bon avec celui qui est bon, si de plus la bonté de l'homme peut s'élever au point que nous venons d'indiquer, à quel degré s'arrêtera celle de Dieu ? Oui, que Dieu se mette à lutter de bonté avec les meilleurs des hommes, peuvent-ils espérer de triompher, et la défaite n'est-elle pas assez glorieuse dans une semblable lutte ? Si l'homme, comme nous l'avons dit, aspire à s'immoler, à se sacrifier, sous toutes les formes possibles, pour faire de soi une offrande agréable à son Dieu, qui pourrait dire ce que Dieu fera pour la consolation, le bonheur et la gloire de son fidèle serviteur ? Non, nul ne saurait l'exprimer, nul ne saurait le comprendre. C'est à ce sujet que le prophète Isaïe, LXIV, 4, et après lui le grand Apôtre, I *Corinth.*, II, 9, affirment avec tant de force que l'œil de l'homme n'a pas vu, ni son oreille entendu, que son cœur n'est pas capable de concevoir la félicité que Dieu réserve à ceux qui espèrent en lui. Ce n'est pas seulement des biens de la gloire qu'il faut entendre ces expressions ; elles s'appliquent également aux biens de la grâce, comme du reste saint Paul le dit assez clairement dans le même passage.

Ne vous semble-t-il pas, mon frère, que le Seigneur ait mis assez de soin à nous adoucir le chemin de la vertu ? Pouvez-vous même penser que tous les plaisirs du monde soient en rien comparables à ceux que nous trouvons dans la religion ? Quelle comparaison peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres, Jésus-Christ et Bélial ? et de même quelle est celle qu'on pourrait établir entre les plaisirs de la terre et les délices du ciel, entre les

grossières voluptés des sens et les joies supérieures de l'esprit, entre le bonheur que peut donner la créature et celui que donne le Créateur? N'est-ce pas en proportion de leur noblesse et de leur excellence que les choses ont le pouvoir de nous rendre heureux? C'est bien la pensée que le Prophète royal exprime quand il dit : « Mieux vaut être réduit à la pauvreté du juste que posséder les nombreuses richesses des pécheurs. » *Psalm.* XXXVI, 16. Il dit dans un autre Psaume LXXXIII, 11 : « Un jour passé dans votre maison, Seigneur, est préférable à mille passés en fêtes sous les tabernacles des méchants. J'aime mieux vivre inconnu dans la maison de mon Dieu, que d'habiter les superbes demeures des pécheurs. »

Combien d'autres passages de nos Livres saints, spécialement du Cantique des cantiques, pourrions-nous citer à l'appui de la même vérité? Les divines consolations nous y sont représentées sous les images les plus vives; elles sont pour nous, tantôt un vin généreux qui ranime et fortifie, dilate et réjouit le cœur de l'homme; tantôt un lait plus doux que le miel, mais dont la suavité n'exclut pas la force, et qui porte dans l'âme la vie avec la joie. La religion nous apparaît alors comme la mère et la nourrice de tout le genre humain; c'est ainsi qu'elle combat les funestes séductions de cette grande prostituée de Babylone que le Prophète de Pathmos, *Apoc.* XVII, 1, nous montre assise au-dessus des eaux qui coulent autour d'elle avec abondance, tenant à la main une coupe d'or, dans laquelle elle présente aux malheureux habitants de la terre un breuvage empoisonné qui trouble leur esprit, afin qu'ils ne sentent pas même la perte où ils sont entraînés.

I.

C'est surtout dans l'oraison que les âmes vertueuses jouissent des consolations divines.

Si, faisant un pas de plus dans cet important sujet, vous me demandez quelle est la circonstance où les justes reçoivent plus spécialement les consolations dont nous venons de parler, c'est Dieu lui-même qui va vous répondre par la bouche de son Prophète : « Ces fils de l'étranger qui viennent au Seigneur pour

l'aimer et le servir, pour garder fidèlement ses lois miséricordieuses et sages, je les prendrai, je les élèverai sur ma sainte montagne, je les nourrirai et les remplirai de joie dans la demeure de mon cœur. » *Isa.* LVI, 6. C'est donc dans cette élévation de l'âme, c'est-à-dire dans le pieux exercice de l'oraison, que Dieu se plaît d'une manière toute spéciale à répandre la joie dans l'âme de ses élus. Ce que saint Laurent Justinien explique en nous disant que dans l'oraison le cœur des justes s'enflamme d'amour pour le Créateur; que là bien souvent ils s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes et se persuadent habiter déjà parmi les chœurs des anges; que là, en présence de leur Dieu, ils mêlent les cantiques de la joie aux transports de l'amour, les gémissements de l'exil aux doux pressentiments de la patrie, ils pleurent et se réjouissent; ils mangent sans cesser d'avoir faim, ils boivent sans cesser d'avoir soif: et de toutes les forces de leur zèle ils travaillent incessamment à se transformer en vous, Seigneur, en vous qu'ils contemplent par la foi, qu'ils adorent par l'humilité, qu'ils cherchent par le désir, qu'ils possèdent et dont ils jouissent par l'amour. Alors ils connaissent d'expérience la vérité de ce que vous avez dit : « Ma joie sera accomplie en eux. » *Joan.* XVII, 13. Cette joie sera comme un fleuve de paix qui coule et se répand dans toutes les puissances de l'âme, purifiant l'entendement, ranimant la volonté, fécondant la mémoire en y faisant affluer les pensées et les souvenirs qui nous ramènent à Dieu. Le bonheur qu'ils possèdent ils ne le voient pas, ils ne le comprennent pas entièrement; mais ils le sentent, c'est assez pour la vie présente, et ils ne veulent plus en être séparés. De même que le patriarche Jacob luttait avec l'ange et ne voulait pas le laisser échapper de ses mains; de même notre cœur lutte à sa manière avec cette divine félicité, mais pour l'empêcher de s'enfuir, pour qu'elle ne l'abandonne pas dans l'agitation et le vide. Ce pauvre cœur humain dit à Dieu, comme saint Pierre disait sur la montagne : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici, élevons-y trois tentes. » *Matth.* XVII, 4. C'est une demeure que l'âme ne voudrait plus quitter. Quand elle a été longtemps nourrie de cette manne céleste, elle entend dans leurs sens mystérieux et divins, elle répète

avec délice ces chants d'amour que l'Écriture sainte met dans la bouche de la Sunamite : « Soutenez-moi avec des fleurs, entourez-moi de fruits, parce que je languis d'amour. » *Cant.* II, 5.

Une fois possédée de cet amour divin, embrasée de cette flamme céleste, l'âme désire d'un ardent désir échapper à cette prison de boue, et son pain est trempé de larmes la nuit et le jour, tant qu'est différé son départ de la terre. Oui, la mort lui serait un gain, la vie lui est en dégoût, elle n'y trouve plus qu'un sujet de vertu et de patience; son unique désir est de voir à découvert celui qu'elle doit aimer dans l'éternité. Sous l'impulsion de sa tendresse, regrettant de n'avoir pas toujours connu les inappréciables trésors de la religion, voyant que tous les hommes seraient capables de les recevoir, et qu'un si grand nombre les ignorent ou les méprisent, elle voudrait s'en aller à travers les rues et les places publiques, criant à tous ces malheureux égarés loin des sentiers du bonheur et de la justice : O insensés! ô jouets infortunés des illusions du monde! Où allez-vous? Quel est le triste objet de vos ardentes recherches? Comment ne vous hâtez-vous pas de venir demander le secret du bonheur à celui-là seul qui le possède? « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. » *Psal.* XXXIII, 9. Heureuse l'âme qui n'espère qu'en Dieu! Après avoir goûté l'abondance des douceurs spirituelles, elle ne trouve plus de saveur dans les choses qui flattent le corps, aux biens que la terre lui présente; la société des hommes lui est un tourment, la solitude un paradis, son unique plaisir est d'être avec le Dieu qu'elle aime. Les hommes lui sont un lourd fardeau; elle n'accepte même qu'à titre de pénitence et de croix, le gouvernement d'une maison, l'administration des biens temporels. Elle voudrait que ni la terre ni le ciel ne vinssent plus la distraire de l'objet unique de sa joie; aussi ne cesse-t-elle d'éloigner de son cœur tout ce qui pourrait en entraver les affections, en altérer le calme et la sérénité. Il n'y a plus en elle qu'un amour et qu'un désir; elle aime toutes les choses dans une seule, et dans toutes les choses c'est la seule qu'elle aime. Elle a dès longtemps appris à dire avec le Prophète : « Qu'ai-je à demander au ciel, qu'ai-je voulu sur la terre, si ce n'est vous, Seigneur? Mon cœur et ma chair ont défailli d'amour,

ô Dieu de mon cœur, ô mon unique partage, maintenant et à jamais. » *Psalm.* LXXII, 25 et 26.

Alors il semble au juste qu'il a des choses sacrées une connaissance moins obscure, et qu'il les voit avec d'autres yeux; les mouvements de son propre cœur, les merveilleuses transformations qui s'opèrent en lui-même, lui sont une preuve convaincante, un intime témoignage des vérités de la foi. Le calme de la nuit lui est un temps favorable pour converser avec Dieu; et, dans le bonheur de ces doux entretiens, il ne voit pas sans peine revenir le jour avec les soins et les soucis qu'il traîne à sa suite.

Non, il n'est pas de nuit trop longue pour une âme embrasée de ce feu divin; la plus longue même est celle qui lui paraît toujours la plus agréable et la meilleure. Si le ciel est serein, le chrétien contemple avec délices les richesses et les beautés dont le firmament étincelle de toute part, il ne peut se rassasier de ce ravissant spectacle; car désormais il voit avec d'autres yeux les magnificences de la création, il y puise une joie bien différente. C'est là pour lui le splendide reflet de la beauté du Créateur, un miroir multiple et varié de son éternelle gloire; les astres sont comme des messagers célestes qui lui portent des nouvelles de son bien-aimé, ils gardent dans leur éclat la vivante empreinte de ses perfections et de ses grâces; ils sont en quelque sorte les cadeaux de noce que l'invisible Epoux envoie à son Epouse, comme un gage de son amour, comme un engagement sans cesse renouvelé de l'alliance qu'il veut contracter avec elle dans les splendeurs des cieux. Aux yeux de l'homme que la religion illumine de ses mille clartés, le monde tout entier est un livre dont toutes les pages parlent magnifiquement de Dieu; ce livre est écrit en lumineux caractères par la main même du Créateur, et s'il est vrai qu'il raconte sa gloire, il ne l'est pas moins qu'il nous révèle les trésors de sa miséricorde et de son amour.

Ainsi s'écoulent les nuits de ceux qui aiment véritablement le Seigneur, et tel est le sommeil qu'ils dorment. Au doux et tendre murmure d'une nuit tranquille, à la profonde musique des cieux, à la suave et puissante harmonie des êtres, l'âme se recueille en elle-même, elle commence alors à dormir ce mystérieux sommei

qui ne l'empêche pas de veiller encore, selon cette parole : « Je dors, mais mon cœur veille. » *Cant.* v, 2. Et Dieu protége lui-même ce sommeil de vie ; il défend à toutes les créatures de réveiller l'âme fidèle : « Filles de Jérusalem, je vous en conjure par les chevreaux et les daims des campagnes, n'éveillez pas ma bien-aimée jusqu'à ce qu'elle le veuille elle-même. »

Que pensez-vous, mon frère, de nuits ainsi consacrées par ce qu'il y a de plus pur dans la religion, de plus fervent dans la piété ? Qui oserait comparer à de telles nuits celles que les mondains passent dans l'irrémédiable ennui de leurs fêtes, la honte de leurs plaisirs, et souvent dans la constante pensée du crime, « réunissant ainsi des trésors de colère pour le jour où le jugement doit éclater ? » *Rom.* II, 5.

II.

Des consolations que goûtent ceux qui commencent à servir Dieu.

Une objection s'élève peut-être dans votre cœur contre tout ce que nous venons de dire : tous ne reçoivent pas, au service du Seigneur, des faveurs aussi grandes, c'est aux parfaits seuls qu'elles sont réservées ; et vous ajouterez sans doute que pour arriver là vous avez bien du chemin à faire. Il est vrai que de tels biens ne sont que pour des âmes avancées déjà dans les voies de la perfection ; mais le divin Maître a des encouragements et de douces consolations pour ceux-là même qui commencent à peine à marcher dans le chemin de la vertu ; il donne le lait aux enfants, et des aliments plus substantiels à l'homme. Voyez la fête qu'on célébra dans la famille au retour de l'enfant prodigue, les repas servis avec abondance, le nombre des conviés, les instruments de musique dont les sons harmonieux résonnaient de toute part. Qu'est-ce que tout cela, si ce n'est l'image de cette allégresse spirituelle dont une âme est pénétrée quand elle échappe au joug du monde et des passions, quand elle quitte l'esclavage du démon, pour devenir l'heureuse servante du Christ ? Se peut-il qu'une âme ainsi délivrée ne s'abandonne pas à des transports d'allégresse, ne célèbre pas une fête, elle aussi, pour faire éclater sa reconnaissance avec sa joie? Elle conviera toutes les créatures à partager

tous les sentiments dont elle est possédée, à publier la gloire, à célébrer l'amour de son Libérateur; elle s'écriera avec Moïse : « Chantons des cantiques au Seigneur, car il s'est manifesté dans sa gloire, il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. » *Exod.* xv, 1.

Et s'il en était autrement, que deviendrait ici la providence de notre Dieu, elle qui pourvoit avec tant de sollicitude et de précision aux besoins de toutes les créatures, selon leur nature propre, leur faiblesse, leur âge et leur capacité? Il est évident, en effet, que des hommes tout à l'heure soumis à l'empire de la chair, imprégnés encore de l'esprit du monde, n'auraient pas le courage de marcher dans des sentiers si nouveaux pour eux, de fouler aux pieds tous les plaisirs, si le Seigneur ne leur accordait des joies spirituelles capables de leur faire accepter tous les sacrifices. Il est de sa sagesse et de sa bonté, en les tirant du milieu du monde, de leur préparer un chemin assez doux pour qu'ils puissent y marcher sans trop de peine, et qu'ils ne soient pas tentés de revenir en arrière. Nous voyons une preuve éclatante de ces attentions de la divine Providence, et en même temps une touchante figure de ce que doit être le chemin de la vertu, dans la route par laquelle Dieu mena les enfants d'Israël, pour les reconduire à la terre promise. Moïse remarque expressément, *Exod.* XIII, que le Seigneur, quand il tira son peuple de la terre d'Egypte, ne voulut pas lui faire traverser le pays des Philistins, quoique ce fût là la route la plus courte; et cela de peur que les Hébreux, à la vue des guerres qu'il leur eût fallu soutenir de ce côté, ne se repentissent d'avoir entrepris le voyage et ne revinssent en Egypte. Ce même Dieu qui se plut alors à manifester les secrets desseins de sa providence, tient encore tous les jours une semblable conduite à l'égard de ses enfants; c'est ainsi qu'il les fait sortir du monde, cette autre terre d'Egypte, et qu'il les guide à la conquête de leur céleste patrie.

Sans doute les consolations et les faveurs accordées aux parfaits sont bien grandes; mais j'ose dire que si celles des commençants leur cèdent en sublimité, elles ne leur sont pas inférieures en suavité. La tendresse du Seigneur pour les petits et les faibles le porte irrésistiblement à les aider d'une manière toute spéciale au mo-

ment de leur changement de vie; ils sont encore pauvres, et c'est lui qui pourvoit aux frais de leur premier établissement. Ils ont des occasions à fuir, des passions à mortifier; et pour qu'ils puissent remporter la victoire, se dépouiller de la chair, se dégoûter des funestes plaisirs du monde, pour les enchaîner à son amour, pour les retenir dans ses divins tabernacles, le Seigneur leur prodigue tant de consolations et de douceurs spirituelles, qu'on peut bien, sous ce rapport, comparer le sort des commençants à celui des parfaits. Dans les fêtes qu'on célébrait sous l'ancienne loi, Dieu avait ordonné que le premier et le dernier jour fussent célébrés avec la même vénération et la même pompe, tandis que les jours intermédiaires s'écoulaient avec moins d'éclat, étaient consacrés par des cérémonies moins belles. Ne peut-on pas voir en cela une image frappante de la vérité que nous expliquons? Et dans la vie chrétienne aussi, Dieu veut que le premier et le dernier jour soient signalés par des fêtes solennelles. C'est le Seigneur lui-même qui veut célébrer avec ses fidèles serviteurs, et le commencement de leur conversion, et le couronnement de leur perfection ; les commençants et les parfaits ont également droit à ses faveurs spéciales : dans les uns il considère la nécessité, et dans les autres le mérite; à l'égard des premiers il n'écoute que la voix de sa tendresse, à l'égard des seconds il écoute aussi celle de sa justice ; en un mot, il fait naître la vertu pour avoir à la récompenser. Les arbres ont deux époques d'une égale beauté, quand ils se couvrent de fleurs, quand ils sont chargés de fruits. Le jour des fiançailles et celui du mariage sont célébrés par les hommes avec une pareille solennité. Dès le principe Dieu prend notre âme pour son épouse, ce sont là les fiançailles de cette union qui doit durer pendant toute l'éternité. La fête ne saurait alors être en rapport des mérites de l'Epouse, puisqu'elle n'a pas eu le temps d'en acquérir; les richesses et la magnificence de l'Epoux font seules la beauté et donnent la mesure de cette fête.

On peut faire rapporter à ce sujet une parole que nous lisons dans le Cantique des cantiques, I, 2. L'âme fidèle dit à Dieu : « Les petites filles vous ont aimé d'un ardent amour. » Elle ne dit pas les vierges déjà parvenues à l'âge de la perfection, ce qui au-

rait désigné les âmes avancées dans la vertu ; non, l'expression employée désigne, à ne pas s'y tromper, celles qui viennent à peine d'ouvrir les yeux à cette pure lumière. Ce sont celles-là dont l'Écriture sainte signale ici l'amour. Et saint Thomas remarque qu'en effet dans les commencements de la conversion, dans cette adolescence de la vie spirituelle, on éprouve les plus vives ardeurs et les plus généreux élans de la charité divine. Et l'une des causes que ce grand docteur en assigne, c'est la nouveauté même de l'état où ces âmes viennent d'entrer ; et les sentiments qui s'emparent de leur cœur, et les lumières qui se répandent dans leur intelligence, tout est nouveau pour elles. A cette impression de nouveauté se joint une admiration profonde ; et cette admiration à son tour emporte avec elle, et la suavité des grâces merveilleuses qu'on reçoit, des bienfaits que l'on goûte, et la plus vive reconnaissance envers notre divin bienfaiteur.

Voyez un homme qui pénètre pour la première fois dans une grande et magnifique ville, ou bien dans un palais royal ; au premier moment il est comme hors de lui-même, absorbé par l'éclat et la magnificence des objets qui l'entourent ; mais peu à peu cette impression diminue, et quand il a vu plusieurs fois les mêmes choses, il ne s'arrête plus à les contempler, il n'éprouve plus cette vive admiration qui semble agrandir en nous le sentiment de la joie. C'est ce qui arrive d'une certaine façon à ceux qui pour la première fois entrent dans les heureuses régions de la grâce ; les grandeurs et les beautés qu'ils y découvrent, les ravissent d'admiration, leur font éprouver une joie qu'ils ne connaissaient pas encore. Il n'est donc pas étonnant que parfois les personnes nouvellement converties aient des mouvements de ferveur que ne ressentent pas celles qui marchent depuis longtemps dans les voies de la dévotion ; la nouveauté de cette divine lumière et les sentiments qu'elle excite dans les cœurs, est la cause de cette différence. A cela revient une spirituelle réflexion de saint Bernard : d'après ce saint docteur, le frère aîné de l'enfant prodigue ne se trompait pas quand il disait à son père qu'après l'avoir servi durant tant d'années, sans jamais transgresser ses ordres, il n'avait point reçu les témoignages d'amour, les faveurs éclatantes qui venaient d'ac-

cueillir, à son retour sous le toit paternel, cet enfant coupable. L'amour nouveau fermente et bouillonne comme le vin nouveau. Quand le vase vient d'être placé sur le feu, la liqueur monte et s'échappe par les bords, comme si elle ne pouvait supporter l'étrangeté de cette action nouvelle ; puis elle se calme, quoique la chaleur devienne plus intense.

Comme le père du prodigue, le Seigneur reçoit avec de grandes démonstrations de tendresse ceux qui rentrent dans sa maison ; il y a là aussi de spendides festins, de généreux pardons, des joies inespérées, une vie nouvelle. L'amour d'une mère pour ses petits enfants ne l'emporte certainement pas sur son amour pour ceux qui ont déjà grandi ; mais il a quelque chose de plus tendre et de plus expressif. La mère porte les premiers dans ses bras et sur son cœur, elle livre souvent les autres à eux-mêmes ; elle exige de ceux-ci un travail parfois même avant de leur donner la nourriture, elle n'attend pas que ceux-là la lui demandent par leurs signes ou leurs larmes, elle les excite elle-même à la recevoir, elle va jusqu'à la mettre dans leur bouche.

Ce n'est encore là qu'une faible image de ce que le Seigneur fait en faveur de ceux qui commencent à le servir. Faut-il s'étonner de la joie spirituelle qui les saisit et les transporte? Voici comment l'exprime le Prophète royal : « Des gouttes de rosée qui lui viennent du ciel, se réjouit la plante nouvelle, dont les fleurs commencent à s'épanouir. » *Psalm.* LXIV, 11. Quelle est cette plante, et quelle est cette douce rosée? Qui ne le comprend? Une âme qui se convertit, c'est une plante spirituelle nouvellement transplantée du vaste champ du monde dans le jardin du Seigneur, où elle reçoit avec abondance la céleste rosée de la grâce. Voilà quelle est au fond la pensée du Prophète ; telle est la joie qu'il a voulu nous représenter sous cette gracieuse figure. Et n'allez pas vous imaginer que ces faveurs sont peu de chose, puisque le Prophète les désigne comme de simples gouttes de rosée ; saint Augustin vous dirait que quiconque boit un peu des eaux du paradis sentira certainement apaiser en lui toute la soif du monde, vu qu'une seule goutte de ces eaux célestes a quelque chose de plus profond et de plus vaste que l'Océan.

Dire que vous n'éprouvez pas ces divines consolations et ces joies spirituelles, quoique vous pensiez réellement à Dieu, ce ne serait pas élever une objection contre cette vérité. Quand notre langue et notre palais sont viciés par des humeurs mauvaises, ils ne peuvent plus distinguer le goût des aliments; ce qui est doux leur paraît amer, ou bien ce qui est amer leur paraît doux. Tel est trop souvent l'état de votre âme; infectée de tant de vices et d'affections désordonnées, est-il étonnant qu'elle ne sache plus goûter les choses divines? Votre palais est tellement fait aux ragoûts de l'Egypte, aux âcres assaisonnements des voluptés terrestres, que vous ne savez plus trouver de goût à la manne qui vient du ciel et que le pain des anges est pour vous sans saveur. Purifiez donc votre palais avec les larmes de la pénitence, que vos yeux s'ouvrent en même temps à la lumière; vous verrez alors et vous goûterez combien le Seigneur est doux.

En résumant ici les idées émises, nous voyons que les saints se préparent une double félicité : une félicité commencée sur la terre, une félicité consommée dans le ciel. Maintenant je vous le demande, mon frère, que sont tous les biens de la vie en comparaison de cet avant-goût de bonheur que le juste trouve même ici-bas? C'est une vase infecte comparée à une pure et généreuse liqueur. Ne voulez-vous donc pas commencer à être heureux dès la vie présente, recevoir en ce monde les arrhes de ce divin marché qui doit, en retour de quelques légers sacrifices, vous mettre en possession d'une gloire infinie? O homme, s'écrie Richard de Saint-Victor, s'emparant à ce sujet d'une parole de l'Evangile; puisqu'il t'est donné de vivre dans ce paradis, d'acquérir cet inestimable trésor, va donc, vends tout ce que tu possèdes, achète cette unique pierre précieuse; et quand tu auras tout donné pour l'avoir, persuade-toi que Jésus-Christ te la donne en quelque sorte pour rien. Ne renvoie pas à un autre temps une si heureuse affaire; chaque instant de perdu vaut plus que tous les trésors dont le monde se vante. Alors même que tu serais certain d'acquérir plus tard ce bien céleste, sache bien que tu devrais encore déplorer tous les jours de ta vie la perte d'un temps précieux, et ne cesser de dire avec le grand évêque d'Hippone : « C'est bien

tard vous avoir aimée, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, c'est bien tard vous avoir aimée. » *Confes.* x, 27. Cet illustre modèle des pécheurs convertis pleura toujours les délais qu'il avait mis à sa conversion; et cependant il était revenu à Dieu dans toute la force de la jeunesse, et en définitive il obtint la couronne de l'immortalité. Pour vous, mon frère, prenez garde que vous n'ayez à pleurer en même temps le retard et la perte, que votre regret ne se change en désespoir.

CHAPITRE XVI.

Du cinquième privilége de la vertu, qui est la joie de la bonne conscience; comme aussi des tourments intérieurs et des remords que souffrent les méchants.

I.

A la joie que donnent les consolations de l'Esprit-Saint, il faut ajouter celle que le juste reçoit du témoignage de sa propre conscience. Pour bien comprendre la nature de ce privilége, son élévation et sa grandeur, nous ne devons pas perdre de vue que la divine Providence, en donnant à toutes les créatures sans exception tout ce qui leur était nécessaire pour l'accomplissement de leur destinée, ne pouvait oublier la créature raisonnable, le chef-d'œuvre de sa puissance, l'objet spécial de son amour. Dieu a voulu donc pourvoir une telle créature de tout ce qui est nécessaire à sa perfection. Or cette perfection comprend celle de l'intelligence et celle de la volonté, qui sont les deux principales puissances de notre âme, l'une devant être perfectionnée par la science, l'autre par la vertu. Voilà pourquoi le Créateur a mis dans notre intelligence les principes universels d'où procèdent toutes les conclusions scientifiques, et dans notre volonté le germe de toutes les vertus.

Par elle-même, en effet, notre volonté sent une inclination naturelle à tout ce qui est bien, une horreur instinctive pour tout ce qui est mal; elle se réjouit spontanément à la vue de l'un, elle s'indigne ou s'attriste à la vue de l'autre. Cette inclination est tellement inhérente à notre nature, tellement forte et persévérante, que rien au monde ne saurait la détruire en nous. Il se peut

qu'une longue habitude du désordre l'altère et l'affaiblisse ; mais la détruire entièrement, modifier à ce point le fond même de notre être, cela ne se peut pas. Il en est de cette inclination comme de notre libre arbitre ; et nous sommes en droit d'appliquer à celle-là ce que les théologiens ont dit de celui-ci. Il survit, bien qu'affaibli sans doute, à tous nos malheurs spirituels, à toutes nos ruines morales. C'est ce pauvre serviteur de Job qui échappait aux diverses calamités, aux revers inouïs, dont le patriarche était frappé dans ses biens et sa famille ; et cela pour venir les lui annoncer. Il est un serviteur aussi qui ne fait jamais défaut à l'âme humaine, pour l'instruire des malheurs qu'elle s'est attirés ; les docteurs lui donnent le nom de syndérèse. Comme le serviteur de Job, la syndérèse de la conscience échappe à toutes les destructions, survit à toutes les morts, et ne cesse de représenter à l'âme coupable les biens qu'elle a perdus en péchant, le funeste état où elle est tombée.

En cela nous voyons briller d'une lumière invincible le soin que la divine Providence a de nous, le prix qu'elle attache à notre vertu ; elle a placé dans le sanctuaire même de notre âme un moniteur qui ne connaît pas le sommeil, un prédicateur qui jamais n'est réduit au silence, un maître persévérant, un infatigable auxiliaire, qui ne cesse de nous guider et de nous soutenir dans le chemin de la vertu. C'est ce que comprenait fort bien le célèbre stoïcien Épictète. Comme un père, c'est la pensée de ce philosophe, confie ses enfants encore jeunes à la garde d'un homme éclairé, qui ait soin de les éloigner de tout vice, de les acheminer à tout bien ; de même Dieu, comme un tendre père, après nous avoir donné la vie, nous a confiés à ce guide intérieur, à ce généreux appui, que nous nommons la conscience ; elle a pour mission de nous éclairer et de nous stimuler sans relâche pour nous faire avancer dans la route du salut, et de nous avertir, de nous tourmenter d'une manière également infatigable, quand nous marchons par les voies de la perdition et de la mort.

Ainsi donc la conscience, qui pour les bons est un maître plein de sollicitude, devient un bourreau pour les méchants ; elle ne cesse de les flageller dans le secret de leur cœur et de répandre

du fiel sur tous leurs plaisirs coupables; si bien qu'à peine ont-ils porté à leur bouche les oignons de l'Egypte, que soudain les larmes jaillissent de leurs yeux. C'est ici l'un des châtiments dont Dieu menace les méchants par le prophète Isaïe, XIII, 21, quand il dit qu'il livrera Babylone à la puissance du hérisson ; car le Seigneur, par un arrêt de sa justice, livre le cœur des méchants, qui sont désignés en cet endroit sous le nom de Babylone, à des supplices que les hérissons représentent d'une manière assez naturelle ; à l'exemple de ces animaux, les remords de la conscience rongent l'âme du pécheur, la piquent et la déchirent de leurs pointes acérées.

Si vous désirez maintenant savoir quelles sont ces pointes ou ces épines dont la conscience est armée, je vous dirai que la première, c'est la laideur même ou l'énormité du péché. Il est tellement abominable de sa nature, qu'un philosophe disait : Quand même je saurais que les dieux me pardonneraient un péché, si les hommes ne devaient pas en outre l'effacer de leur mémoire, je n'oserais pas le commettre, tant il est hideux et repoussant. Une autre de ces pointes, c'est la vue des maux causés par le péché. Il y a quelque chose alors qui rappelle le crime de Caïn ; la voix du sang d'Abel, dont la terre s'est abreuvée, s'élève encore vers le Seigneur et demande vengeance. Il est rapporté au premier livre des Machabées que le roi Antiochus fut assailli sur sa douloureuse couche, par le souvenir des maux qu'il avait causés à la ville de Jérusalem, de l'intolérable joug qu'il avait fait peser sur elle ; et ce souvenir l'accablait avec tant de force, que la maladie de ce tyran sanguinaire ne fut pas la seule cause de sa mort. « Je me souviens, s'écriait-il, des maux que j'ai faits dans Jérusalem, des trésors que j'ai ravis à son temple, du grand nombre de ses habitants que j'ai fait massacrer sans cause. C'est de là que me viennent, je ne puis l'ignorer, les souffrances que j'endure. Voilà pourquoi je meurs si cruellement tourmenté sur la terre étrangère. »

Mais, dans l'impossibilité d'examiner en détail tous ces divers aiguillons dont la conscience est armée, je n'en signalerai que deux autres : l'un, c'est le déshonneur qui s'attache au péché ; et

le méchant a beau faire, il ne peut ni fermer les yeux, ni demeurer insensible à ce déshonneur qui a son siége dans la conscience elle-même. Car enfin l'homme désire naturellement d'être estimé, et ce lui est un supplice de ne l'être pas ; un Sage a dit : Il n'y a pas sur la terre un plus grand tourment que la haine publique. L'autre c'est la crainte de la mort, crainte à laquelle on ne saurait se soustraire. Ajoutez à cela la fragilité de la vie, la sévérité du compte que nous aurons à rendre, l'horreur des châtiments éternels ; et vous comprendrez que le cœur du méchant ne cesse guère d'être laceré comme par des pointes cruelles. Comment se pourrait-il qu'il ne fût pas plongé dans l'abattement et la tristesse, toutes les fois que se dresse devant lui l'image de la mort? Peut-il donc ignorer que ce jour, si certain et si incertain tout ensemble, vengera toutes les perversités dont l'homme se sera rendu coupable, mettra fin à tous les plaisirs comme à tous les vices? Nul ne saurait ignorer en définitive que pour un être mortel rien n'est plus naturel que de mourir. Voyez à l'épreuve le malheureux pécheur : à la plus légère indisposition, il se trouble et frémit ; c'est là dans sa pensée la première atteinte d'une grave maladie ; de lugubres images envahissent son âme, mourra-t-il, ne mourra-t-il pas? L'attachement aux biens de la vie présente, la crainte des choses à venir, peuplent son esprit de dangers imaginaires ; il tremble là même où il n'existe aucun sujet de terreur. S'il entend parler de maladies contagieuses, de morts subites, de tremblements de terre, de coups frappés par la foudre, sa conscience alarmée lui montre tous ces dangers à la fois comme prêts à fondre sur sa tête.

Telles sont les épines qui transpercent et déchirent le cœur des méchants. Le tourment qu'ils éprouvent a été largement peint par l'un des amis de Job ; et je rapporterai ces paroles pour jeter un nouveau jour sur cette doctrine : « Tous les jours de sa vie, le méchant persiste dans son orgueil, bien que le nombre des années de sa puissance soit si incertain. Sans cesse retentissent à ses oreilles des cris de terreur, des voix plaintives et menaçantes. (Ce sont les incessants et terribles reproches de la conscience qui se trouvent ainsi représentés dans le texte sacré.) Au milieu de la

paix, il craint encore les embûches des ennemis. (Quelque paisible et heureuse que paraisse, en effet, la vie des méchants sur la terre, la conscience ne cesse de lui faire éprouver de soudaines frayeurs, des soubresauts que ne peuvent ni calmer ni quelque fois dissimuler les vains plaisirs du monde.) Il ne peut pas réussir à se persuader entièrement qu'il lui soit possible de sortir des ténèbres et d'arriver à la lumière. (Non, le méchant ne croit pas que les ténèbres du misérable état où il vit puissent un jour se dissiper, et qu'il lui soit donné de posséder le calme et la sérénité d'une bonne conscience; car c'est ici la douce et rayonnante lumière qui dilate le cœur et le réjouit, le pénètre et l'enveloppe d'un céleste reflet. Le malheureux pécheur croit voir briller partout devant lui l'épée de la justice divine; il ne connaît pas le véritable repos; nulle part il n'est à l'abri des cruelles morsures du remords, pas même lorsqu'il est à table, au milieu de sa famille et de ses amis, entouré d'un cercle joyeux de convives. Il est une vision qu'il ne saurait complètement repousser loin de lui, celle du grand jour et du tribunal redoutable où il lui faudra rendre compte de sa vie.) Les tribulations et les angoisses l'environnent de toute part, comme les soldats armés environnent un roi sur le champ de bataille. » *Job*, xv, 20 et seq.

Voilà comment cet ami de Job nous retrace le supplice dont le cœur du méchant est à la fois le théâtre et la victime. Un philosophe a dit avec raison : Par une éternelle loi de Dieu, la terreur est inséparable du mal. Et cette sentence s'accorde parfaitement avec celle-ci du plus sage des rois : « Le méchant fuit alors même que nul ne songe à le poursuivre; mais le juste demeurera plein de confiance et de force comme un lion. » *Prov.* xxviii, 1. Nous voyons ces mêmes pensées admirablement résumées par saint Augustin quand il dit : « Vous l'avez ordonné, Seigneur, et véritablement il en est ainsi; le cœur où règne le désordre est lui-même son tourment. » *Conf.* i, 12. Mais ce principe s'étend à tous les êtres. Quelle est la chose au monde qui soit en dehors des lois de l'ordre, et qui n'éprouve un malaise profond, une sorte d'agitation et d'inquiétude? Un os a peine déplacé et qui n'est plus dans la position exacte que l'ordre naturel lui a donnée, quelles souf-

frances ne cause-t-il pas? Un élément jeté hors de son centre, tout insensible qu'il est, souffre néanmoins violence. Quand les humeurs qui circulent dans le corps humain, n'ont plus cette juste proportion, ce parfait équilibre, que la nature leur a prescrit, à quelles infirmités ne donnent-elles pas naissance? Or, comme c'est à la créature raisonnable surtout qu'il appartient de vivre dans l'ordre, c'est-à-dire conformément à la raison, comment n'aurait-elle pas spécialement à souffrir, comment sa propre nature ne deviendrait-elle pas elle-même son bourreau, quand elle se jette en dehors de la raison et de l'ordre?

On ne saurait assez admirer cette parole de Job : « Qui jamais, en résistant à Dieu, à pu posséder la paix? » *Job*, IX, 4. Là-dessus saint Grégoire dit : « Comme Dieu a créé les êtres avec une puissance merveilleuse, il les a disposés avec un ordre parfait; et c'est ainsi qu'ils conservent l'existence que Dieu leur a donnée. » *Moral.* IX, 2. D'où nous devons conclure que celui qui résiste à l'ordre établi par le Créateur, brise la paix et l'harmonie qui doivent régner dans l'œuvre divine; car enfin il n'est pas possible, nous l'avons dit, qu'un être qui se jette en dehors de l'ordre, conserve la paix. Celui-là seul peut la posséder qui demeure soumis aux lois éternellement posées par la divine Sagesse. C'est ce que nous voyons clairement dans la double chute de l'ange et de l'homme : c'est pour avoir voulu secouer le joug de ces lois, que l'un et l'autre ont perdu la paix et la félicité au sein desquelles Dieu les avait créés. Tant qu'il était demeuré le fidèle serviteur de Dieu, l'homme avait été parfaitement maître de lui-même; c'est dans l'acte même de sa révolte qu'il sentit toutes les puissances de son être se révolter contre sa propre autorité, et porter dans son propre cœur toutes les perturbations de la guerre intestine.

Voilà bien le tourment qui frappe inévitablement tous les pécheurs, l'une des grandes misères dont ils sont affligés même dès la vie présente. C'est ce que les saints docteurs ne cessent d'enseigner; je n'en citerai que deux exemples entre mille. Saint Ambroise, dans son livre *De officiis*, s'exprime ainsi : « Quel mal plus grand peut-il y avoir, quelle plus grande plaie, que la plaie intérieure de la conscience? Est-ce que ce mal n'est pas plus à

craindre que la mort elle-même, et beaucoup plus terrible dès lors que la perte des biens temporels, que l'exil ou la prison, que les plus longues infirmités ou les douleurs les plus poignantes? » Saint Isidore ajoute : « Il n'est pas de chose à laquelle l'homme ne puisse échapper, si ce n'est lui-même. De quelque côté qu'il porte ses pas, sa conscience le poursuit, il ne peut se délivrer de son supplice. » Le même Père dit dans un autre endroit : « Aucune peine ne l'emporte sur celle d'une conscience coupable; si vous voulez donc vivre à l'abri de la tristesse, vivez dans la pratique de la vertu. »

Cela est si vrai que les philosophes païens eux-mêmes, eux qui ne croyaient ni ne connaissaient ce que la foi nous apprend de la dégradation du péché et de l'infortune du pécheur, enseignent néanmoins une semblable doctrine. Sénèque parle en ces termes : « A quoi sert de se cacher aux regards des hommes, de se précautionner contre tous leurs discours? Si la bonne conscience ne craint pas d'appeler à témoin l'univers tout entier, la mauvaise, au contraire, est assiégée de mille craintes et de mille soucis, au sein même de la solitude. Si ce que tu fais est bien, que tout le monde le sache; si ce que tu fais est mal, que t'importe que les autres l'ignorent, du moment où tu ne peux l'ignorer? Bien misérable es-tu, si tu ne fais pas cas d'un tel témoin! Car, comme on le dit, notre propre conscience vaut à elle seule mille témoins étrangers. » Ce même philosophe a dit dans un autre passage que le plus grand châtiment d'une faute, c'est de l'avoir commise. Et voici comme il insiste ailleurs sur cette même pensée : « Nul témoin de tes fautes n'est plus à craindre pour toi, que toi même; tu peux, en certains cas, te dérober à tous les autres, mais à toi-même, jamais. Il faut de toute nécessité que le crime soit à lui-même son tourment. » Cicéron avait dit dans un de ses discours : « Grande est la force de la conscience, sous quelque rapport qu'on veuille la considérer; elle place au-dessus de toute crainte celui qui n'a rien fait pour avoir à trembler; mais aussi elle tient dans d'incessantes terreurs ceux qui ont donné lieu à des impressions de cette nature. » Ce tourment de la mauvaise conscience, on peut le considérer comme éternel; il commence dans la vie présente,

il continue et grandit par delà le tombeau. C'est là le ver qui ne meurt pas, selon le langage du prophète Isaïe et de Jésus-Christ lui-même. C'est là également, d'après l'interprétation de saint Isidore, l'abîme qui appelle un autre abîme. Après avoir subi la condamnation de leur propre conscience, les méchants vont subir l'irrévocable jugement de Dieu.

II.

De la joie de la bonne conscience.

Tous ces tourments, toutes ces souffrances intérieures et morales, tous ces aiguillons du remords, la vertu les repousse loin de notre âme; elle y fait germer, au contraire, toutes les consolations et toutes les joies, elle y fait éclore toutes les fleurs spirituelles, et mûrir tous les fruits de l'éternelle vie. Notre âme est alors comme un paradis terrestre, un jardin fermé, où l'Esprit-Saint aime à fixer sa demeure. C'est une comparaison que j'emprunte à saint Augustin. « La joie de la bonne conscience, dit-il, le bonheur dont on jouit dans la vertu, c'est un paradis. » D'où il suit évidemment que l'Eglise, dans ceux des fidèles qui vivent dans la justice, la tempérance et la piété, est appelée de même un paradis, un paradis orné de tous les dons du ciel, inondé des plus pures délices. Cette pensée, le saint docteur l'exprime en parlant de la Genèse, dans son traité contre les Manichéens, II, 9. Voici comment il s'exprime encore dans son admirable Catéchisme, I, 16: « Vous qui cherchez le véritable repos, celui qui est promis au chrétien dans la vie future, tenez pour certain que ce repos, vous le trouverez par anticipation au milieu même des soucis et des tribulations de la vie présente, si vous aimez et pratiquez les commandements de celui qui vous a promis une telle récompense. Vous verrez en peu de temps, vous saurez d'expérience combien sont plus doux les fruits de la justice que ceux de l'iniquité; vous reconnaîtrez alors que le témoignage d'une bonne conscience, au sein même des contradictions et des malheurs, vaut incomparablement mieux que celui de la mauvaise conscience parmi tous les plaisirs et toutes les prospérités. »

De ces remarquables paroles du grand évêque d'Hippone, nous

sommes autorisés à déduire que la douceur de la bonne conscience ressemble à celle du miel. En effet, de même que le miel, non-seulement est doux par lui-même, mais rend encore telles les choses amères auxquelles il est mêlé; de même la bonne conscience possède une telle joie qu'elle la déverse en quelque sorte sur les infortunes même de la vie. Il suffit, disions-nous tout à l'heure, de la laideur, de l'énormité toute seule du péché, pour faire le supplice du pécheur; eh bien, il suffit aussi de la beauté, de la grandeur qui distinguent la vertu, pour la félicité de l'âme vertueuse. C'est ce qu'exprime clairement le prophète David par ces paroles : « Les jugements du Seigneur (c'est-à-dire ses préceptes) sont vrais et justifiés en eux-mêmes; ils sont d'un prix inestimable, plus doux que le miel le plus pur. » *Psalm.* XVIII, 10 et 11. Aussi ce grand serviteur de Dieu trouvait-il son bonheur à les observer, comme il le déclare lui-même dans un autre de ses cantiques : « Je me suis réjoui dans la voie de vos commandements, Seigneur, ainsi que l'homme se réjouit au milieu des richesses. » *Psalm.* CXVIII, 14. Nous retrouvons cette même pensée dans les livres de son fils Salomon : « C'est un bonheur pour le juste que d'accomplir les œuvres de la justice. » *Prov.* XXI, 15. Ce qui veut dire que l'homme vertueux trouve sa joie dans la pratique de la vertu, dans l'accomplissement des devoirs qui lui sont imposés; car le mot justice dans ce texte n'a pas d'autre signification que celle de vertu. Ce bonheur a sans doute d'autres causes, il émane de plusieurs autres sources; mais l'une des principales, c'est l'excellence et la beauté de la vertu. Faut-il que la joie d'une bonne conscience soit quelque chose de bien grand, puisque saint Ambroise fait consister en elle le bonheur des justes ici-bas? Voici les expressions mêmes de cet illustre pontife : « Si pure et si splendide est la beauté de la vertu, que, pour rendre heureuse cette vie que nous menons sur la terre, il suffit du calme de la conscience, et de cette sécurité qui est le partage de l'innocence. »

Les philosophes de l'antiquité, quoique dénués des lumières de la foi, n'ignoraient pas les tourments d'une mauvaise conscience, ainsi que nous l'avons vu; ils ne connaissaient pas moins la joie

de la bonne conscience. C'est ce qu'on peut évidemment conclure de ce passage de Cicéron dans les Tusculanes : « La vie qui s'écoule dans d'honnêtes et nobles exercices, porte avec elle une telle consolation, que les hommes vivant de la sorte, ou ne sentent pas le travail de la vie, ou le tiennent pour bien léger. » Le même a dit ailleurs qu'il n'est pas de théâtre plus éclatant ni plus honorable pour la vertu, que celui où retentissent les applaudissements de la bonne conscience. On demandait à Socrate quel est l'homme qui pourrait vivre sans douleur. Celui qui vivrait sans faute, répondit-il. Bias, un autre philosophe célèbre, à une semblable question, répondit à peu près de la même manière. — Quel est l'homme qui vit à l'abri de toute crainte ? — Celui qui possède une bonne conscience. — Sénèque, dans une de ses lettres, s'exprime ainsi : « Le sage ne vit jamais sans bonheur ; et ce bonheur lui vient de la bonne conscience. » On est frappé du rapport qui existe entre cette parole et celle-ci du texte sacré : « Les jours du pauvre sont mauvais (c'est-à-dire laborieux et pénibles) ; mais une âme tranquille est un banquet perpétuel. » *Prov*. xv, 15. Pourrait-on en dire davantage en aussi peu de mots ? Comme un homme assis à un riche banquet, y trouve, non-seulement le plaisir du corps par la variété des mets qu'on lui sert, mais encore la joie du cœur, par la société des amis qui mangent à la même table ; ainsi le juste trouve son plaisir et sa joie dans le témoignage de la bonne conscience, dans le sentiment de la présence de Dieu, dans les preuves et les gages qu'il a de son amitié.

Il y a néanmoins une différence entre ces deux sortes de joies : la première est terrestre et même en partie grossière et matérielle ; la seconde est spirituelle et divine. L'une commence sous l'impression de la faim et finit par celle du dégoût ; l'autre commence par la vertu, se continue par la persévérance et se consomme dans la gloire. Si les philosophes, dont les espérances ne s'étendaient pas au delà des limites de la vie présente, ont néanmoins tenu en si haute estime la joie d'une bonne conscience, quel prix ne doit pas y attacher le chrétien, lui qui ne peut ignorer l'éternelle récompense promise à la vertu, et qui de plus connoît, mieux que les anciens philosophes, les avantages dont la vertu

jouit ici-bas. Le témoignage de la bonne conscience n'exclut pas, à la vérité, la religieuse crainte, le saint tremblement, avec lequel nous devons opérer notre salut ; mais une telle crainte, bien loin de nous décourager, nous inspire un courage merveilleux, une pieuse et vive allégresse dans l'accomplissement de tous nos devoirs. Nous sentons alors au fond du cœur que notre confiance est plus légitime et mieux garantie, du moment où cette crainte lui sert d'assaisonnement et de correctif; sans une telle crainte, ce n'est plus confiance qu'il faudrait dire, mais bien fausse sécurité et présomption orgueilleuse.

Tel est, mon frère, cet autre privilége que la vertu donne à l'homme même dès le temps présent; c'est de celui-là que parle l'Apôtre quand il dit : « Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience, qui nous atteste que nous avons conversé parmi vous dans la simplicité du cœur, dans la sincérité du zèle, dans la pureté de la vie. » II *Corinth.* I, 12.

C'est tout ce que la parole peut exprimer, et de cette gloire et de ce bonheur. Mais ni ce que nous avons dit, ni tout ce qu'on pourrait dire encore ne saurait en donner une juste idée à celui qui n'en a jamais fait l'expérience, pas plus qu'on ne saurait avec des paroles faire comprendre le goût exquis, le suave parfum d'un fruit étranger, par exemple, à celui qui ne l'a jamais vu. Cette joie de la bonne conscience est tellement grande, que plus d'une fois quand l'homme vertueux est assailli par les tribulations et les peines, cherchant en vain autour de lui un appui ou une consolation quelconque, il a suffi à cet homme de ramener ses regards au dedans de lui-même pour retrouver dans sa propre conscience une joie inconnue avec une force nouvelle. Et, dans le fait, de quelque manière que tout le reste tourne dans le cours de sa vie, peu lui importe ; ce qui lui est absolument nécessaire, c'est d'avoir la conscience en paix. Sans doute, comme je viens de le rappeler, il ne peut pas savoir d'une manière évidente et certaine quel est son état intérieur. Toutefois, quand le soleil se lève, avant même de paraître sur l'horizon, il inonde déjà l'univers de sa douce et rayonnante clarté ; il en est ainsi d'une âme pure, on ne la voit pas encore dans tout son éclat, mais sa splendeur

voilée rayonne dans le témoignage de la bonne conscience. Cela est tellement vrai, que saint Jean Chrysostome a pu dire cette magnifique parole : « Toutes les tristesses réunies du cœur humain, venant à tomber dans une bonne conscience, disparaissent tout à coup comme disparaît une étincelle en tombant sur la surface d'un lac profond. »

CHAPITRE XVII.

Du sixième privilége de la vertu, ou de la douce confiance qu'ont en la divine miséricorde les hommes vertueux; comme aussi de l'aveugle et vaine confiance dans laquelle se bercent les méchants.

I.

A la joie de la bonne conscience vient s'ajouter l'heureux sentiment de confiance qui remplit le cœur des vrais serviteurs de Dieu. Le grand Apôtre disait : « Soyez pleins de joie dans l'espérance, de force dans les tribulations, » *Rom.* XII, 12, unissant à dessein la force et l'espérance, celle-ci devant produire celle-là, par la raison qu'elle nous montre en Dieu le puissant auxiliaire et le magnifique rémunérateur de tous les travaux que nous avons à supporter sur la terre. C'est ici l'un des plus riches trésors de la vie chrétienne. Pour les enfants de Dieu, il remplace avantageusement les plus grands héritages et tout l'or des lointains climats. C'est le remède le plus efficace à toutes les misères de la vie.

Mais avant d'entrer dans ce sujet tâchons de prévenir une illusion par cette simple remarque. De même qu'il y a deux sortes de foi, l'une que nous appelons la foi morte, laquelle n'accomplit pas les œuvres de vie, et c'est la foi des mauvais chrétiens; l'autre justement appelée vivante, informée et vivifiée qu'elle est par la charité, féconde en bonnes œuvres, telle enfin que nous la voyons agir dans les âmes vraiment vertueuses ; il faut également distinguer deux sortes d'espérance, l'une morte et stérile, qui ne donne à l'âme ni lumière dans ses obscurités, ni force dans ses travaux, ni consolation dans ses peines; l'autre vive et agissante, produisant les effets de la vie parce qu'elle en possède le principe, effets qui consistent à nous ranimer, consoler et réjouir, à nous

inspirer un courage infatigable contre les obstacles et les difficultés que nous rencontrons dans le chemin du ciel. Nous voyons un exemple de cette espérance poussée jusqu'à l'héroïsme le plus pur, dans la bienheureuse Suzanne ; il est rapporté d'elle qu'étant déjà condamnée à mort, entraînée par les rues de la ville vers le lieu où elle devait être lapidée, elle ne perdit jamais confiance en Dieu, et son cœur puisait dans ce sentiment une force surhumaine. Telle était aussi la confiance qui remplissait le cœur de David quand il s'écriait : « Souvenez-vous, Seigneur, de la parole que vous avez donnée à votre serviteur, et dans laquelle j'ai puisé l'espérance ; c'est elle qui me communique la consolation dans mes peines, l'énergie dans mes travaux. » *Psalm.* CXVIII, 49 et 50.

Ainsi donc la véritable espérance, l'espérance qui possède l'étincelle de la vie, produit de nombreux et d'admirables effets dans l'âme où elle fait sa demeure, et cela d'autant plus, qu'elle participe davantage à la divine charité, à ce pur amour qui est la vraie source de la vie. Or, parmi ces effets, le premier est cette force qu'elle donne à l'homme dans les rudes sentiers de la vertu. en faisant briller à ses yeux la récompense éternelle ; plus sont vifs les desirs que cette récompense nous inspire, solides les gages que nous en avons, plus nous marchons avec courage à travers les dangers et les labeurs de la vie présente. C'est ce que tous les saints attestent d'une commune voix. Saint Grégoire va jusqu'à dire : « La vertu d'espérance élève si merveilleusement notre cœur vers les biens de l'éternité, qu'elle nous rend en quelque sorte insensibles aux maux qui nous assaillent dans le temps. » Voici une belle parole d'Origène : « L'espérance de la gloire à venir allége les fatigues, console les douleurs de la vie ; nous sommes comme le soldat blessé sur le champ de bataille, l'espoir de la couronne détourne son esprit du sentiment de ses blessures. »

Selon saint Ambroise, « la ferme espérance du prix que la vertu doit obtenir, nous dérobe la vue des travaux et des peines, fait que nous bravons le danger sans pâlir. » Saint Jérôme rend ainsi la même pensée : « Toute œuvre devient légère quand on la me-

sure à la récompense qu'elle doit nous mériter; et c'est ainsi que l'espoir de la récompense amoindrit la peine du travail. » Saint Jean Chrysostome la développe en ces termes : « Si les ondes furieuses de la mer ne peuvent arrêter les matelots, si les intempéries des saisons et la crainte des orages ne découragent pas les laboureurs, si la vue des blessures et de la mort elle-même ne font pas reculer les soldats, si les athlètes se montrent à l'épreuve des chutes et des coups, en songeant seulement aux récompenses, si futiles d'ailleurs, qu'ils se proposent dans leurs travaux, combien moins celui qui aspire au royaume des cieux, devrait-il sentir le poids des fatigues et des douleurs qui lui en ouvriront l'entrée! Ainsi donc ne considérez pas, ô chrétien, combien est pénible le chemin de la vertu; mais voyez plutôt à quel heureux terme il conduit. Ne considérez pas les plaisirs dont est semé le chemin du vice; mais portez vos regards vers les abîmes auxquels il aboutit. » Quoi de plus juste en même temps et de plus beau qu'un tel langage? En effet, si l'on voulait bien y réfléchir, quel est l'homme qui s'en irait de gaîté de cœur s'engager dans une voie couverte de roses, sachant qu'il doit y rencontrer inévitablement la mort? Et quel est celui qui refuserait d'entrer dans un sentier difficile et ardu, sachant qu'il doit passer par là pour aller à la vie?

L'espérance n'est pas seulement un moyen pour nous faire obtenir l'heureuse fin de notre destinée sur la terre; elle anime et féconde tous les autres moyens qui nous sont nécessaires pour cela, elle nous est d'un merveilleux secours dans toutes les misères et les souffrances de la vie présente. — C'est elle seule qui soutient l'homme dans les tribulations, le défend dans les périls, le console dans les angoisses, le ranime dans les abattements, est son trésor au sein de l'indigence; car enfin c'est par elle que nous obtenons la miséricorde de Dieu, et toutes ces mystérieuses faveurs qui sont notre consolation et notre joie, dans toutes les phases de l'existence.

Les preuves et les témoignages à l'appui de cette vérité se rencontrent partout dans l'Écriture sainte, et principalement dans les Psaumes de David. A peine trouveriez-vous un de ces pieux can-

tiques où ne soit relevé le mérite de l'espérance, exalté le bien qu'elle produit. Ces divins témoignages sont eux-mêmes l'un des plus heureux trésors que possèdent ici-bas les âmes vertueuses. Qu'on ne m'accuse donc pas de prolixité si j'en cite un certain nombre ; à coup sûr j'en tairai beaucoup plus que je ne puis en reproduire. Dans le second livre des Paralipomènes, nous voyons qu'un prophète disait au roi Asa : « Les yeux du Seigneur contemplent toute la terre ; ils donnent force et courage à tous ceux qui espèrent en lui. » Le prophète Jérémie lui-même s'écrie dans ses Lamentations : « Bon et généreux est le Seigneur pour ceux qui mettent en lui leur espérance, pour l'âme qui le cherche. » *Thren.* III, 25. Nahum dit aussi dans son premier chapitre, 7 : « Que le Seigneur est bon ! il soutient et fortifie les siens dans le temps de la tribulation, il connaît tous ceux qui espèrent en lui. » Ce qui veut dire qu'il connaît leurs besoins et leurs souffrances, afin de leur venir en aide et de les consoler. Isaïe s'exprime de la sorte : « Si vous vous tournez vers moi, si vous cherchez en moi la paix et le repos, vous serez sauvés ; dans le silence et l'espoir consistera votre force. » *Isa.* XXX, 15. Par ce silence le Prophète entend le calme intérieur, la douce quiétude de l'âme au milieu de tous les travaux ; car c'est là l'effet de l'espérance, elle chasse de notre cœur toute vaine sollicitude, toute plainte désordonnée, en l'entretenant dans la pensée des miséricordes du Seigneur.

L'Ecclésiastique disait, II, 8. : « Vous qui craignez le Seigneur, mettez votre confiance en lui, et rien ne pourra vous ravir votre récompense. Considérez, enfants, toutes les nations de la terre, et sachez que nul n'a jamais espéré dans le Seigneur, qui n'ait vu se réaliser son espérance. » Le même Salomon disait encore : « Ouvre ton cœur aux yeux du Seigneur, espère en lui ; il sera ton guide et ton soutien dans toutes tes voies. » *Prov.* III, 5 et 6. Le père de ce roi si sage avait dit : « Qu'ils espèrent en vous, Seigneur, ceux qui connaissent votre nom, car vous n'avez jamais abandonné les hommes qui vous cherchent. » *Psalm.* IX, 11. Et encore : « J'ai espéré en vous, Seigneur ; aussi ne cesserai-je de me réjouir en votre miséricorde. » *Psalm.* XXX, 1. Et plus

loin : « Ceux qui espèrent dans le Seigneur seront environnés de sa miséricorde. » *Psalm.* XXXI, 10. Remarquez bien cette expression, « seront environnés de sa miséricorde ; » c'est dire que la miséricorde de Dieu les protégera de toute part ; comme un roi marche entouré d'une garde fidèle, ainsi l'homme vertueux marche entouré de la divine protection.

Le Prophète royal exprime les mêmes sentiments en termes encore plus expansifs et plus tendres : « J'ai attendu le Seigneur, je l'appelais dans mon attente ; et il s'est penché vers moi. Il m'a retiré de l'abîme, du milieu des douleurs et de la fange, il a affermi mes pieds sur la pierre et il a dirigé mes pas. Il a mis sur mes lèvres un cantique nouveau, un hymne de louanges en l'honneur de notre Dieu. Les justes verront ses bienfaits et ils craindront le Seigneur, et ils mettront en lui leur espérance. Heureux l'homme dont Dieu seul est l'espoir, et qui n'a pas tourné ses yeux vers les images vaines et les trompeuses folies du monde. » *Psalm.* XXXIX, 1 et seq. Dans ces paroles nous sont révélés deux autres fruits merveilleux produits par l'espérance ; elle ouvre les yeux et la bouche de l'homme, afin que, d'une part, il connaisse l'infinie bonté et la providence paternelle de Dieu, et que, d'autre part, il fasse remonter vers le ciel un chant nouveau d'amour et de reconnaissance.

Nous pourrions citer ici, non-seulement de nombreux versets des Psaumes, mais encore des Psaumes tout entiers. Celui qui commence par ces mots : « Ceux qui se confient dans le Seigneur, seront semblables à la montagne de Sion, » n'a pas d'autre objet que d'exalter le mérite et les heureux fruits de l'espérance. Il en est de même de celui-ci : « Celui qui habite sous la protection du Très-Haut. » Le Psalmiste n'est là que le chantre inspiré des divines miséricordes. Sur cette parole de ce dernier Psaume : « Vous êtes, Seigneur, mon unique espérance, » le pieux saint Bernard laisse ainsi parler son âme : « En quelque chose que je doive entreprendre ou laisser, dans toutes mes souffrances, dans tous mes projets, dans tous mes désirs, vous êtes, Seigneur, mon unique espérance. Là est le principe de l'accomplissement de toutes vos promesses ; c'est en vous que consiste l'inébranlable fondement et

la seule raison d'être de mon espérance. Qu'un autre s'appuie sur ses vertus; qu'il se vante d'avoir supporté tout le poids du jour et de la chaleur; qu'il dise avec le pharisien, et les deux jeûnes qu'il fait par semaine, et ce qui le distingue du reste des hommes. Pour moi, Seigneur, je dirai seulement avec le Prophète : Il m'est bon de me reposer en Dieu, de placer en lui mon espérance. Si l'on fait briller à mes yeux de magnifiques récompenses, je n'en veux pas d'autres que celles que vous accordez; si les bataillons armés s'élèvent contre moi, par vous j'ai l'espoir de les vaincre. Que le monde s'arme de ses ruses et de ses fureurs, que le démon rugisse, que la chair elle-même se révolte contre l'esprit, mon Dieu, j'espère en vous. » Rien n'étant plus vrai qu'une telle doctrine, comment ne bannissons-nous pas de notre cœur toutes les vaines et trompeuses espérances du monde, pour nous attacher uniquement, avec toute l'ardeur dont notre âme est capable, à cette divine espérance? Plus loin le même saint ajoute : « La foi dit ceci : Dieu tient en réserve pour ses fidèles serviteurs des biens immenses et d'une valeur inestimable. Et l'espérance répond : C'est pour moi qu'il les a préparés. Et non contente de cela, elle inspire à la charité cette autre parole : Ces biens, je me hâterai de les acquérir. »

Vous entrevoyez déjà, mon frère, les fruits heureux que produit l'espérance, les biens sans nombre auxquels elle nous conduit. Elle est comme un port assuré où les justes vont chercher un abri contre les fureurs de l'orage. Elle est un impénétrable bouclier qui les met à couvert des attaques du monde. On peut encore la comparer à un grenier de réserve dans un temps de disette; c'est là que l'on voit accourir les indigents et les affamés de la terre. Ne pourrait-on pas aussi voir dans cette vertu ce mystérieux tabernacle, cette tente fortunée, que Dieu, par la bouche de son prophète Isaïe, promettait aux élus, comme un refuge assuré, et contre les brûlantes chaleurs de l'été, et contre les froides pluies de l'hiver; par où nous devons entendre les prospérités et les adversités de la vie présente. Disons enfin que c'est là un remède efficace, également applicable à tous nos maux; car n'est-il pas vrai que tout ce que nous espérons raisonnablement de la

part de Dieu, tout ce que nous lui demandons conformément aux lumières de la raison et de la foi, nous sommes assurés de l'obtenir, selon la promesse de l'Evangile? C'est là ce qui fait dire à saint Cyprien que la miséricorde de Dieu est la source de tous les remèdes, que l'espérance est comme le vase où ils sont reçus, et que selon la grandeur de ce vase est celle du remède qui nous est appliqué, puisque du côté de la source il ne saurait y avoir ni interruption ni défaillance.

Dieu disait autrefois aux enfants d'Israël, que « toute la terre sur laquelle ils poseraient les pieds leur appartiendrait, » *Jos.* I, 3; il en est de même du domaine de la miséricorde divine : tout ce que notre espérance peut marquer de l'empreinte de ses pas, devient notre propriété. De telle sorte que l'homme qui, sous une divine impulsion embrasserait tous les biens par son espérance, les obtiendrait réellement tous. On ne saurait donc en douter, il y a dans l'espérance une imitation de la puissance même de Dieu, un reflet de son infinie vertu, si bien que l'espérance, qui descend sur l'homme comme un bienfait, remonte vers Dieu comme un rejaillissement de sa propre gloire. En effet, selon la profonde remarque de saint Bernard, rien ne manifeste la toute-puissance de Dieu, comme de voir par des effets sensibles, que non-seulement il est lui-même tout-puissant, mais qu'il rend encore tels d'une certaine façon ceux qui mettent en lui leur espérance. Dites-moi, ne participait-il pas véritablement à cette divine puissance celui qui de la terre où il était, commandait au soleil de s'arrêter dans le ciel; ou bien encore celui qui, au choix du roi Ezéchias, pouvait faire avancer ou reculer l'ombre du cadran solaire? Rien ne rehausse à nos yeux la gloire du Seigneur comme cette puissance qu'il communique aux autres. Nous voyons le superbe roi des Assyriens se glorifier d'avoir à son service des princes qui étaient rois comme lui; avec combien plus de justice le Seigneur notre Dieu n'a-t-il pas le droit de dire que ses fidèles serviteurs sont eux-mêmes des dieux, tant ils participent à sa puissance?

II.

De la vaine espérance des méchants.

Nous venons de considérer cet inappréciable trésor de l'espérance qui est le partage de la vertu. Tel est le bien dont les méchants sont privés ; leur espérance, si toutefois ils la possèdent encore, n'a plus le principe de la vie, elle est frappée de mort par la corruption même de leur âme ; et de la sorte elle ne produit aucun des heureux effets que nous avons signalés. En effet, comme il n'est rien qui soutienne mieux l'espérance, lui donne plus de force et de vigueur, que la bonne conscience, il n'est rien non plus comme une mauvaise conscience pour l'ébranler et la détruire ; bien loin de marcher au grand jour, cette dernière cherche les ténèbres, selon la remarque de l'Evangile et comme nous l'avons nous-même dit plus haut, elle sait qu'elle ne possède aucun droit à l'amour du Seigneur, mais bien des titres à sa vengeance. Comme l'ombre suit le corps, ainsi la défiance et la crainte accompagnent partout la mauvaise conscience, s'attachent obstinément à chacun de ses pas.

S'il existe une confiance pour les méchants, il en est de leur confiance comme de leur félicité ; ils mettent leur félicité dans les biens périssables du monde, c'est dans ces mêmes biens qu'ils mettent leur confiance ; telle est aussi la gloire dont ils se montrent fiers, tel le secours qu'ils invoquent dans le temps de la tribulation. C'est de cette espérance des méchants qu'il est dit dans le livre de la *Sagesse*, V, 15 : « L'espérance de l'impie est comme un léger flocon de laine emporté par le vent, comme une rapide écume que la vague détruit, comme une fumée qui se dissipe dans les airs. » Se peut-il concevoir quelque chose de plus inconstant et de plus fragile ?

Mais ce n'est pas là le plus grand mal de cette espérance ; elle n'est pas seulement vaine et sans fondement, elle est de plus trompeuse et funeste. C'est ce que Dieu lui-même nous dit par la bouche de son Prophète : « Malheur à vous, enfants qui vivez loin de votre père, qui avez pris des conseils, mais non de moi. Malheur à vous qui avez ourdi une toile, mais en dehors de mon

inspiration, et pour ajouter péchés à péchés; vous avez envoyé demander du secours à l'Egypte, sans prendre auparavant mon avis, mettant toute votre espérance dans la force de Pharaon, et cherchant votre sécurité sous la protection de son royaume. Eh bien! la force de Pharaon vous deviendra un sujet de honte, et la protection de l'Egypte une source de confusion et d'ignominie. Ils ont été confondus, attendant le secours d'un peuple qui ne devait pas les secourir, qui ne leur a été d'aucune utilité, dont l'alliance a été plutôt un opprobre pour eux. » *Isa.* XXX, 1 et seq. Ainsi parle Isaïe; telles sont les énergiques expressions par lesquelles il flétrit l'espérance des méchants. Il revient à ces mêmes reproches avec une nouvelle énergie dans le chapitre suivant, 1 et seq. : « Malheur à ceux qui vont en Egypte demander du secours, mettant leur espérance dans les chevaux de ce peuple, parce qu'ils sont forts et rapides, dans ses chars, parce qu'ils sont nombreux, dans ses cavaliers, parce qu'ils sont pleins de courage; malheur à ceux qui n'ont pas mis leur confiance dans le saint d'Israël, et qui n'ont pas cherché le Seigneur. Car enfin l'Egypte est homme et non pas Dieu; ses chevaux sont chair et non esprit. Le Seigneur étendra sa main et jettera à terre le protecteur avec le protégé; et ils deviendront ensemble un objet de mépris et de moquerie. »

Voilà donc combien sont différentes entre elles l'espérance des bons et celle des méchants; celle-ci est terrestre et matérielle, tandis que celle-là est spirituelle et céleste. Disons plus, l'une est homme, l'autre est Dieu. De telle sorte que la différence qui existe entre l'homme et Dieu, existe également entre ces deux espérances. C'est pour cela que le Prophète prend tellement à tâche de nous éloigner de l'une et de nous appeler à l'autre : « Gardez-vous bien de vous confier dans les princes de la terre, ou dans les enfants des hommes, lesquels ne peuvent rien pour votre salut. Leur vie est périssable et rapide, ils doivent retourner à la terre dont ils ont été formés; et dans ce jour périront toutes les pensées de ceux qui se confièrent en eux. Bienheureux au contraire l'homme qui a Dieu pour soutien et met en lui toute son espérance; car cette espérance repose sur celui qui a fait le ciel,

la terre, la mer, et tout ce qu'ils renferment. » *Psalm.* CXLV, 3 et seq. Encore une fois, pourrait-on demander une différence plus marquée, une opposition plus grande ? Le même prophète la fait encore ressortir en d'autres termes : « Ceux-là se confient en leurs chars et leurs chevaux ; pour nous nous avons mis notre confiance dans le nom du Seigneur. Ils se sont enlacés dans leurs propres piéges, ils sont tombés ; et nous, nous sommes encore debout, nous nous élevons de plus en plus. » *Psalm.* XIX, 8 et 9. C'est-à-dire que les effets de l'espérance répondent toujours à ses principes et à ses fondements, l'une prépare la chute et la défaite, l'autre nous donne la force et la victoire.

Aussi est-ce à juste titre que les partisans de la vaine espérance du monde sont comparés à cet homme de l'Evangile qui avait bâti sa maison sur le sable, et qui la vit s'écrouler et tomber en ruines au premier souffle de la tempête ; tandis que les hommes de l'espérance divine sont comparés à celui qui avait bâti sa maison sur la pierre, et qui par suite la vit demeurer inébranlable à tous les assauts de l'inondation et de l'orage. *Matth.* VII. Cette même différence nous est manifestée par le prophète Jérémie sous une forme qui n'est ni moins belle ni moins énergique. « Maudit soit l'homme qui met sa confiance dans un autre homme, et qui, détournant son cœur du vrai Dieu, prend une chair fragile pour le bras et le soutien de sa vie. Cet homme sera comme l'arbrisseau sauvage qui naît dans le désert ; il ne profitera pas de la belle saison quand elle viendra, mais plutôt il sera condamné à une sécheresse continuelle, sur une terre insalubre et qui repousse la vie. » Puis il dit de l'homme juste : « Béni soit celui qui met son espérance dans le Seigneur, puisque le Seigneur sera son défenseur et son appui. Cet homme ressemblera à un arbre planté le long du cours des eaux, lequel fécondé par leur douce influence étend ses racines de plus en plus, conserve sa vigueur au temps même de la sécheresse ; ses feuilles seront toujours vertes, il ne cessera jamais de donner des fruits. » *Jerem.* XVII, 5 et seq.

Le Prophète pouvait-il s'exprimer d'une manière plus touchante et plus claire ? Que faudrait-il de plus, je vous le demande, si les hommes étaient doués d'un sens droit, pour leur bien montrer la

différence qui existe entre le sort des bons et celui des méchants, à les considérer seulement du côté de l'espérance, entre le bonheur des uns et celui des autres? Que peut-il y avoir de plus heureux pour un arbre que d'être dans la situation que nous peint ici le Prophète? Or tel est l'état où se trouve l'homme juste, tout concourt à sa véritable prospérité, il est planté, lui aussi, sur le courant des eaux de la divine grâce. Peut-on, au contraire, imaginer pour un arbre un sort plus malheureux, que d'être infructueux et sauvage, de n'avoir autour de lui qu'une terre aride et desséchée, loin de la vue et de la main de l'homme? Rien ne saurait mieux nous représenter le misérable état de ceux qui détournent leurs yeux et leurs cœurs de celui en qui réside la source intarissable des eaux vives, pour les tenir attachés aux attraits décevants d'une fragile créature. Voilà bien cette terre aride et déserte que l'homme ne saurait habiter. Combien le sort du monde n'est-il donc pas digne de larmes et de pitié? C'est bien lui qui se trouve planté dans une terre funeste ; nul solide fondement à son espérance, si toutefois on peut appeler cela une espérance, et s'il ne faut pas plutôt lui donner le nom de piége et de mensonge.

Peut-on, je le demande encore, concevoir une plus profonde misère, une indigence plus absolue, que d'être ainsi privé des suprêmes consolations de l'espérance chrétienne? Car, enfin, si l'homme est réduit par le péché à un état de dénuement aussi complet que nous avons essayé de le dire nous-même dans un chapitre précédent, s'il a tellement besoin de pouvoir au moins espérer en la divine miséricorde, qu'en est-il de celui qui ne conserve plus même ce dernier bien ; que deviendra-t-il après avoir vu se briser la seule ancre qui maintenait encore son fragile vaisseau? Nous voyons tous les autres animaux pourvus en naissant de tout ce que réclame leur nature, de tout ce qui est nécessaire au développement de leur vie. Mais l'homme, depuis qu'il a été frappé par le péché, est demeuré dans un état incomplet et défectueux, il ne possède plus dans leur intégrité aucune des choses qui lui sont nécessaires, tout lui doit venir par emprunt et par aumône, il faut que la main de Dieu soit incessamment tendue vers lui. Et s'il se prive lui-même de ce secours, il n'a plus en quelque sorte qu'une

vie tronquée, pleine de défauts et de misères. Qu'est-ce que vivre sans espérance, si ce n'est vivre sans Dieu? Que reste-t-il à l'homme de son antique patrimoine, pour oser vivre sans cet appui?

Y a-t-il au monde une nation assez barbare pour n'avoir aucune notion de la divinité, qui ne lui rende à sa manière un culte d'honneur et de respect, qui n'espère aucun bien de sa providence? Moïse demeure quelques jours éloigné des enfants d'Israël, et ils se crurent bientôt sans Dieu; et dans leur grossier aveuglement, ils élevèrent vers Aaron des cris confus, lui demandant de leur faire un Dieu quelconque, incapables qu'ils étaient de marcher sans un Dieu; ce qui nous prouve avec la dernière évidence que la nature humaine, bien que ne connaissant pas toujours le vrai Dieu, en sent irrésistiblement la nécessité; alors même qu'elle ne saurait remonter à la cause de sa faiblesse, elle sait du moins qu'elle est faible, et c'est à Dieu seul qu'elle demande le remède de ce mal. Comme le lierre cherche l'appui d'un arbre pour grandir et s'élever, sachant en quelque sorte qu'il ne le peut pas de lui-même; comme la femme, être fragile et imparfait, cherche d'instinct la protection et l'appui de l'homme; ainsi la nature humaine, dans sa faiblesse et sa pauvreté, cherche la protection et l'appui de Dieu.

Cela étant, quelle doit être la vie des hommes qui s'isolent de Dieu et se privent eux-mêmes d'une telle espérance! Je voudrais bien savoir comment ceux qui vivent de la sorte trouvent une consolation dans leurs maux, auprès de qui ils trouvent un refuge dans leurs dangers, une force dans leurs défaillances, un remède contre leurs infirmités, un conseil dans les affaires épineuses. A qui font-ils part de leurs peines? à qui demandent-ils un secours dans leurs nécessités? avec qui conversent-ils dans toutes les circonstances de la vie? Quel est l'ami qui reçoit les confidences de leur âme? quel est le cœur qui s'ouvre aux épanchements de leur cœur? quel est l'être enfin vers lequel ils élèvent leurs pensées? Comment passent-ils à travers les écueils et les obstacles dont l'existence est semée, ceux qui ne savent plus recourir à ce guide suprême? Un corps ne vit pas sans une âme, comment une âme

peut-elle vivre sans Dieu? Dieu n'est pas moins nécessaire, en effet, à la vie de l'âme, que l'âme elle-même ne l'est à la vie du corps. Et si, comme nous venons de le dire, l'espérance chrétienne est l'ancre de notre vie, comment se fait-il qu'il y ait des hommes qui ne craignent pas de s'élancer sans cette ancre sur la mer orageuse du siècle? Si nous avons encore pu comparer l'espérance à un bouclier qui nous protége contre tous les traits de l'ennemi, comment des hommes raisonnables osent-ils s'avancer, sans un tel bouclier, au milieu des combats les plus terribles? Si l'espérance est enfin l'unique point d'appui qui reste à la nature humaine brisée par une première chute, que peut devenir un être aussi fragile que l'homme, quand cet appui vient à lui manquer?

C'est assez, nous le croyons, avoir montré la distance infinie qui sépare l'espérance des bons de celle des méchants, et, par conséquent, le sort des uns de celui des autres. Cette différence est celle qui existe entre la puissance du Très-Haut et le faible pouvoir de l'Egypte. Ce n'est ici vraiment qu'un fragile roseau qui se brise et perce la main de l'imprudent qui prétendait s'appuyer sur lui. La faute que l'homme commet en mettant sa confiance sur un tel appui, est assez grande pour que Dieu juge devoir le détromper par la honte et la douleur d'une telle chute. Il s'en est expliqué lui-même par la bouche de Jérémie. Annonçant la destruction du royaume de Moab et signalant la cause qui doit l'amener, le Prophète parle en ces termes : « Puisque tu as mis ta confiance dans tes murailles et tes trésors, et toi aussi tu seras prise et renversée ; et ton dieu Chamos sera traîné en captivité, avec ses prêtres et tes princes. » *Jerem.* XLVIII, 7. Quel est donc cet étrange secours qu'il suffit d'implorer pour le perdre et se perdre?

Nous ne dirons plus rien de ce privilége des bons qui consiste dans l'espérance. Au premier abord il eût paru se confondre avec celui dont nous avions précédemment traité, à savoir la providence spéciale dont Dieu couvre ses fidèles serviteurs; mais en réalité l'un diffère de l'autre comme l'effet diffère de sa cause. Il est vrai que cette espérance des âmes vertueuses émane de plusieurs sources, repose sur plus d'un fondement, comme la bonté de Dieu, la vérité de ses promesses, les mérites du Christ, et

d'autres semblables ; l'un des principaux néanmoins, c'est bien cette paternelle providence. C'est elle surtout qui produit en nous la confiance filiale dont nous venons de montrer la nature et les effets; car la conviction où nous sommes que Dieu protége ses enfants d'une manière toute spéciale, ne pouvait manquer de faire naître en nous un tel sentiment.

CHAPITRE XVIII.

Du septième privilége de la vertu, ou de la liberté véritable que possèdent les gens de bien, comme aussi de l'étrange et misérable servitude où vivent les méchants.

Des priviléges que nous avons étudiés jusqu'ici, spécialement du second et du quatrième, qui sont la grâce de l'Esprit-Saint et les consolations divines, il en résulte un autre non moins merveilleux, à savoir la véritable liberté de l'âme. C'est le Fils de Dieu fait homme qui a porté sur la terre cette liberté, et c'est pour cela qu'il a été nommé le Rédempteur ou le libérateur du genre humain; car c'est lui qui nous a délivrés du triste et honteux esclavage dans lequel le monde était enseveli, et qui a fait luire sur la terre le jour de la véritable liberté. Or, c'est ici l'un des plus grands biens dont ce divin Seigneur ait doté le monde, l'un des bienfaits les plus signalés de l'Evangile, l'un des principaux effets de l'Esprit-Saint. « Où cet esprit réside, là est aussi la liberté, » comme s'exprime l'Apôtre, II *Corinth.* III, 17. En un mot, c'est ici l'une des plus magnifiques récompenses qui soient promises aux vrais serviteurs de Dieu, dans le temps même de la vie présente. Cette promesse est consignée dans l'Evangile ; car voici ce que dit le Sauveur à quelques hommes qui montraient le désir d'entrer généreusement à son service : « Si vous demeurez fidèles à ma parole, vous serez réellement mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera. » *Joan.* VIII, 31 et 32. Ce qui veut dire évidemment que de la connaissance de la vérité naîtra pour eux la liberté véritable. Ces hommes répondent au divin Maître : « Nous sommes enfants d'Abraham, et nous n'avons jamais été les esclaves de personne. Comment donc nous dites-

vous que nous serons libres ? » Jésus leur répond : « En vérité, je vous le dis, quiconque commet le péché est esclave du péché, et l'esclave ne demeure pas dans la maison pour toujours, le fils seul a ce privilége ; si donc le fils vous affranchit, vous serez vraiment libres. »

Par ces paroles le Sauveur nous fait clairement voir qu'il y a deux sortes de liberté, l'une fausse et qui n'a de la liberté que la vaine apparence, l'autre vraie et seule digne de ce nom de liberté. Fausse et mensongère est la liberté de ceux dont le corps est libre sans doute, mais dont l'âme est esclave, assujettie qu'elle est à la tyrannie des passions et du péché. Telle était la situation de cet Alexandre le Grand ; maître de l'univers, il était l'esclave de ses propres vices. Mais rien de plus réel que la liberté de ceux dont l'âme ne subit aucune sorte de tyrannie, n'importe l'état de leur corps, qu'il soit libre ou captif. Tel était ce grand Paul ; il était chargé de chaînes, et par son esprit il s'élevait dans les cieux, par ses prédications et ses écrits il affranchissait le monde.

Voilà bien la véritable liberté, la seule digne de porter ce nom glorieux ; l'autre n'en est que la contrefaçon et la parodie. Voici pourquoi : l'âme est sans comparaison la partie la plus noble de notre être, elle est en quelque sorte l'homme tout entier, tandis que le corps n'est que la matière que l'âme pénètre de sa vie, un sujet auquel elle commande, ou bien la prison où elle est renfermée. Il n'y a donc de vraiment libre que celui qui l'est dans son âme ; mais celui dont l'âme est esclave, quelque libre qu'il soit dans son corps, n'a qu'une vaine et fausse liberté.

I.

De l'esclavage où vivent les méchants.

Si vous me demandez maintenant qu'est le tyran dont les méchants sont esclaves, je vous répondrai qu'ils sont esclaves du plus honteux, du plus cruel, du plus abominable tyran qui se puisse imaginer, puisque c'est du péché qu'ils sont les esclaves. Que peut-on concevoir au monde de plus abominable que les tourments de l'enfer ? Eh bien, il y a quelque chose de plus abominable encore, et c'est le péché, qui est la cause de ces tourments.

Or, comment douter que les méchants ne soient les malheureux esclaves du péché? Les paroles du Sauveur, que nous avons déjà citées, ne le disent-elles pas de la manière la plus formelle? « Quiconque commet le péché est l'esclave du péché. » Servitude effrayante, dont il serait difficile d'énumérer les humiliations et les misères.

Et non-seulement cet homme est l'esclave du péché, mais il l'est encore de tous les instigateurs du péché, c'est-à-dire du démon, du monde et de sa propre chair, corrompue qu'elle est elle-même par le péché, il est enfin l'esclave de tous les appétits désordonnés qui naissent d'une chair corrompue. Le démon, le monde et la chair engendrent le péché, ce qui les a fait nommer les ennemis de l'âme, tant est grand le mal qu'ils lui causent. Celui-là donc est éminemment leur esclave, qui est l'esclave de leur honteuse et funeste progéniture. Ce sont même ces trois ennemis qui réduisent l'âme en esclavage et la placent sous le joug de son cruel tyran.

Mais dans le concours qu'ils donnent, dans la part qui leur revient de cette œuvre fatale, il y a certaines différences à remarquer. Les deux premiers se servent du troisième qui est la chair, comme d'une autre Eve pour entraîner Adam vers l'abîme. C'est là l'instrument propre et malheureusement trop efficace qui nous fait succomber à tout mal. Voilà pourquoi l'Apôtre, dans son Epître aux Romains, VII, 14, appelle la chair péché, transportant à la cause le nom de l'effet; car c'est bien elle qui excite et pousse l'homme à toute sorte de péchés; elle fomente le mal, selon l'expression adoptée par les théologiens; c'est-à-dire qu'elle en est à la fois et le germe et l'aliment; elle est l'huile répandue sur la flamme et le bois qu'on jette au feu. Pour nous, nous l'appelons communément concupiscence ou sensualité. Par ces mots nous désignons l'appétit sensitif, source première d'où naissent toutes les passions, en tant qu'il a été perverti et dénaturé par la chute primitive. Et c'est pour cela qu'il devient entre les mains des autres ennemis de l'âme une arme terrible, une cause de ruine et de mort. C'est dans le même sens que l'éloquent saint Basile a dit d'une manière admirable : « Les armes principales dont le

démon se sert pour nous faire la guerre, ce sont nos propres désirs. » Et dans le fait, c'est notre affection désordonnée pour les choses que nous désirons qui nous pousse à les acquérir par tous les moyens possibles, licites ou illicites; c'est là ce qui nous fait passer sur tous les obstacles, sur les barrières même les plus sacrées, ce qui nous fait, par conséquent, violer toutes les lois de Dieu.

Cet appétit sensuel peut donc à trop juste titre être compté parmi les principaux tyrans dont le pécheur est l'esclave, ou, selon l'expression de saint Paul, auxquels le pécheur s'est vendu comme esclave. Cela ne veut pas dire néanmoins que le péché leur enlève le libre arbitre, l'un des attributs essentiels de la nature humaine. Non, le libre arbitre ne se perd pas et ne saurait même entièrement se perdre, quelque grands et nombreux que soient les péchés que l'on commet. Mais, d'une part, le péché rend le libre arbitre tellement faible, et, de l'autre, il rend l'appétit sensitif tellement fort, qu'il n'est pas étonnant que celui-ci triomphe ordinairement de celui là. Il est naturel que la faiblesse succombe à la force, et l'on ne peut voir sans terreur le mal qui résulte d'une si lamentable victoire. L'homme possède une âme faite à l'image de Dieu, éclairée d'une lumière céleste, un entendement qui par sa délicatesse et sa subtilité s'élève au-dessus de toutes les créatures, pour aller jusqu'à Dieu. N'est-ce pas une chose douloureuse au delà de toute expression de le voir cependant, oubliant tous ces sublimes avantages, obéir aveuglément à l'impétuosité de ses appétits sensuels, appétits viciés par le péché, excités et dirigés par le démon? Que peut-on attendre d'une semblable direction, ou plutôt d'une telle servitude, si ce n'est des chutes sans nombre, de tristes et honteux désastres, une suite non interrompue d'incomparables malheurs?

Et pour que vous puissiez mieux comprendre la misère et la dégradation d'un tel état, laissez-moi vous le représenter sous une image familière et sensible. Supposez un homme légitimement marié à une femme également belle et sage, qui à la noblesse des sentiments joindrait tous les avantages extérieurs dont une femme puisse être douée. Dans la maison de cet homme se trouve une vile servante, sans cœur et sans attraits; jalouse du bonheur de

son maître, elle lui donne un funeste breuvage qui bouleverse à la fois ses idées et ses sentiments, à tel point que, dédaignant sa femme légitime, la reléguant dans un obscur recoin de sa maison, il se donne tout entier à la femme étrangère, lui transférant tous les honneurs et tout le pouvoir dont il a dépouillé la noble compagne que le ciel lui avait donnée, ne se guidant plus que par ses conseils dans toutes les affaires de la famille, dissipant, à son instigation, les biens communs en jeux et en festins. Non content de cela, il en vient à un tel degré de dépravation et d'injustice qu'il oblige sa femme légitime à servir comme esclave la femme dénaturée dont il n'est plus lui-même que l'instrument. Qui pourrait sans indignation et sans douleur être témoin d'une conduite aussi criante? De quelle réprobation cet homme ne serait-il pas l'objet? Quel dégoût n'éprouverait-on pas pour le monstre qui l'a subjugué? De quelle compassion et de quelle sympathie n'entourerait-on pas la noble et malheureuse femme, si injustement méprisée?

C'est là sans doute une chose bien indigne; mais celle dont nous parlons ici est mille fois plus indigne encore. Vous ne pouvez l'ignorer, nous avons tous en nous-mêmes ces deux femmes si opposées, l'esprit et la chair, que les théologiens nomment aussi la partie supérieure et la partie inférieure de notre être. La première est celle où résident la raison et la volonté; elle constitue cette lumière naturelle avec laquelle Dieu nous a créés, dont la noblesse et la beauté sont si grandes que l'homme est par là l'image de Dieu, le frère des anges, l'héritier du royaume éternel, le futur possesseur de Dieu même. Telle est la femme généreuse, belle et sage, à laquelle Dieu nous a liés en nous créant, afin que toute notre vie s'écoulât avec elle, que nous l'eussions pour guide et pour soutien dans toutes les phases de notre existence.

Dans la partie inférieure de l'âme se trouve, comme nous l'avons dit, l'appétit sensitif, dont la destination est de nous faire rechercher les choses nécessaires à la vie individuelle et à la conservation de l'espèce, mais tout cela dans la mesure et l'ordre qui nous sont tracés par la raison. Ce doit être ici comme un économe fidèle, dont l'action est toujours modérée par la sagesse de son

maître. Cet appétit représente en nous cette servante dont nous parlions plus haut, laquelle, n'étant pas éclairée des lumières de la raison, n'a pas été faite pour guider et commander, mais bien pour obéir à une direction supérieure. Malgré cela cependant, l'homme est assez malheureux pour lui donner tellement ses affections, pour se livrer tellement aux goûts de cette femme pervertie, qu'il repousse et dédaigne pour elle les sages conseils de la raison, seul guide auquel il devait se soumettre, se rend l'esclave de toutes ses volontés, s'abandonne à tous ses caprices, s'efforce de réaliser tous ses désirs. Ne voyons-nous pas, en effet, le plus grand nombre des hommes plongés à tel point dans le désordre et la sensualité, entraînés avec tant de violence par les penchants corrompus de leur cœur, qu'ils ne semblent plus vivre que d'une vie matérielle et bestiale, méconnaissant en tout et les nobles inspirations de l'âme et les lois sacrées de la justice? Qu'est-ce que cela, je vous le demande, si ce n'est assujettir l'être humain tout entier, abandonner le gouvernement de sa propre vie aux caprices honteux d'une vile et misérable esclave? N'est-ce pas elle qui pousse l'homme à tous les amusements défendus, à toutes les voluptés charnelles, foulant aux pieds les droits et les douleurs de la femme légitime?

Mais il y a quelque chose de plus criminel et de plus intolérable encore, c'est que l'homme en vient à forcer cette reine infortunée à exécuter les ordres de son indigne esclave; c'est l'intelligence qui devient l'humble servante de la chair; il faut qu'elle s'applique et la nuit et le jour à inventer de nouveaux moyens de satisfaire des appétits et de flatter des goûts qui sont en même temps son déshonneur et sa perte. Quand l'homme met toutes les ressources de son intelligence à inventer de nouveaux attraits pour la volupté, tant de parures immodestes, de splendides maisons, de mets recherchés; quand il se livre à de si pénibles labeurs, à des intrigues si compliquées, pour réussir dans les projets de son orgueil et de sa concupiscence, que fait-il autre chose que dépouiller l'âme de sa noblesse et de sa grandeur, la priver des exercices propres à sa nature, pour en faire une esclave dégradée, le vil instrument de sa gourmandise et de tant d'autres passions

encore plus dégradantes? Allons plus loin : quand un homme s'abandonnant lui-même à une affection corrompue, entreprend de ruiner une innocence, déploie contre elle tant d'esprit et de talent, des manœuvres si habiles, de si persévérants efforts, tant de mines et de contre-mines, n'est-ce pas toujours la reine infortunée devenue l'esclave de son esclave? N'est-ce pas la divine lumière, le céleste flambeau de la raison, que l'on met au service des plus perfides appétits de la chair? Lorsque le roi David usa de tant de stratagèmes pour couvrir sa lâche conduite avec Bethsabée, faisant revenir son mari des camps, l'invitant à sa table, le livrant aux excitations du vin et de la bonne chère, puis lui donnant des lettres pour son chef, afin qu'on avise aux moyens de le délivrer de cet homme fidèle, n'était-ce pas la raison qui poursuivait le réseau de toutes ces perfidies? Et n'était-ce pas la chair qui menait ainsi l'intelligence à sa remorque, pour cacher et protéger ses coupables plaisirs? Voilà des choses dont Sénèque, tout philosophe païen qu'il était, flétrissait en ces termes la malice et l'ignominie : « Je suis trop grand, je suis né pour de trop grandes choses, pour me faire l'esclave de ma propre chair. » Si nous sommes révoltés à juste titre de l'aveuglement d'un homme que subjugue et dégrade un amour insensé, combien plus encore ne devons-nous pas être effrayés d'un engouement qui détruit des biens mille fois plus précieux, et réalise des maux incomparablement plus tristes?

C'est là sans doute une chose bien monstrueuse et bien lamentable, mais elle est si fréquente parmi nous qu'à peine si nous y donnons une attention passagère, et nul ne s'étonne plus d'un désordre aussi criant, tant est grand le désordre total du monde; le désordre n'impressionne plus au milieu du désordre. Saint Bernard l'avait bien dit : l'odeur fétide du vice ne se fait plus sentir, à force que le vice est général. Dans une contrée où tous les hommes sont noirs de naissance, cette couleur ne saurait plus être considérée comme un outrage. Là où tout le monde s'abandonne à l'ivrognerie, ce vice, tout dégradant qu'il est en lui-même, n'est plus un déshonneur. De même donc, le monde tout entier étant en quelque sorte plongé dans la vie des sens, à peine

s'il reste quelques hommes qui la voient sous son véritable aspect, c'est-à-dire comme une chose dégradante et monstrueuse. Mais cela même nous fait mieux voir combien cet esclavage est honteux, et, par conséquent, combien fut terrible le châtiment que l'homme encourut par le péché, puisque c'est là ce qui soumit une créature aussi noble à l'empire d'un tyran aussi vil. C'est bien ainsi que l'entendait l'Auteur sacré, *Eccli.* XXIII, 1 et seq., quand il demandait à Dieu, dans la ferveur de sa prière, de le délivrer des funestes désirs de la gourmandise et de l'impureté, de ne pas l'abandonner au pouvoir d'une âme soumise elle-même à l'empire désordonné de la chair. C'est comme s'il eût conjuré le Seigneur, de ne pas le livrer aux mains d'un tyran cruel ou d'un bourreau sans pitié, ne voyant pas autre chose dans les insatiables appétits de la sensualité.

II.

Si vous désirez maintenant savoir jusqu'où va la puissance d'une semblable tyrannie, vous n'avez qu'à considérer avec quelque attention ce qu'elle a opéré dans le monde, ce qu'elle opère encore chaque jour. Je ne veux pas remettre ici sous vos yeux les fabuleuses inventions des anciens poëtes, ce qu'ils nous racontent par exemple du plus fameux héros de l'antiquité; lequel après avoir vaincu et dompté tous les monstres de l'univers, fut à son tour subjugué par une faible femme, et, laissant de côté sa terrible massue, ne savait plus manier que la quenouille et le fuseau, incapable qu'il était désormais de transgresser les ordres, ou de supporter les menaces d'une impérieuse et fragile beauté. Image bien frappante des caprices et du pouvoir de l'appétit sensuel. Je ne veux pas non plus vous retracer les faits réels qui nous sont racontés dans les divines Ecritures : Nous y voyons un Salomon, le plus sage et le plus savant des rois, se prosternant au pied des idoles, leur élevant des temples et des autels, pour complaire à des femmes étrangères. Et cependant rien de plus propre à nous montrer la tyrannie de la passion. Voyons seulement les exemples qui viennent à chaque instant affliger nos regards. Considérez, par exemple, à quoi s'expose une femme adultère,

sous l'empire d'une passion effrénée. Ce spectacle seul nous fera aisément comprendre les désastreux effets des autres passions. Une telle femme ne saurait ignorer que si le secret de sa honte est surpris par un mari trop justement irrité, elle périra de sa main, et que d'un seul coup elle perdra tous les biens, l'honneur, la vie, une âme immortelle, tout ce que l'on peut perdre dans ce monde et dans l'autre; elle sait en outre que son déshonneur rejaillira sur ses enfants, sur les auteurs de ses jours, sur une famille tout entière, qu'elle laissera à toute sa race un sujet intarissable de douleur; et malgré cela telle est la force de sa passion, disons mieux, telle est la puissance du tyran, que pour obéir à ses ordres cette esclave infortunée passe sur toutes les considérations, se résigne à tout avec une effrayante facilité. Or, quel est le tyran qui força jamais son captif à subir pour lui complaire de si profondes humiliations, de si terribles infortunes? Non, un plus dur esclavage ne se pourrait imaginer.

Voilà bien cependant quel est le malheureux état où les méchants passent leur vie. C'est d'eux que parle le prophète quand il dit : «Ils sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, souffrant le tourment de la faim, liés par des chaînes de fer. » *Psalm.* CVI, 10. Quelles sont ces ténèbres et que représentent-elles, si ce n'est le déplorable aveuglement où vivent les pécheurs? Ils ne se connaissent pas eux-mêmes, ils ne connaissent pas véritablement Dieu; ils ne savent ni quelle est leur origine, ni quelle est la fin pour laquelle ils ont été créés; ils ignorent la vanité des choses qu'ils aiment et l'esclavage même dont ils sont le triste jouet. Que signifient les chaînes dont ils sont chargés, si ce n'est la force des coupables affections qui rivent leur cœur au misérable objet d'un amour insensé? La faim qui les dévore, c'est l'insatiable désir de tant de biens, imaginaires ou réels, auxquels ils ne peuvent pas atteindre. Encore une fois, l'idée même de l'esclavage peut-elle dépasser de semblables limites?

Voulez-vous d'autres exemples de la même vérité? Rappelez à votre mémoire ce misérable Amon, le fils aîné de David; du moment où il a porté un regard incestueux sur Thamar, il se plonge tellement dans les ténèbres, redouble autour de lui les nœuds de

la fatale chaîne, se laisse à tel point envahir par cette faim sacrilége dont son père a parlé, qu'il en perd le boire, le manger, le sommeil, la santé, et tombe mourant sur un lit de douleur. Quelle est donc cette funeste puissance sous le joug de laquelle il est tombé, pour qu'elle agisse ainsi sur l'organisation même de son corps, qu'elle y cause une telle perturbation, y produise de semblables ravages? Et n'allez pas vous imaginer que le remède à cette maladie soit de donner satisfaction à la passion criminelle. Amon la satisfait, et n'en devient que plus malade et plus malheureux. La haine qu'il porte désormais à celle qui en avait été l'objet, fut plus violente encore que l'amour dont il avait été possédé. Loin donc de le délivrer de sa passion, le crime n'avait fait que changer son tourment en un plus cruel supplice. A-t-on jamais vu dans le monde un tyran qui torture ainsi ses esclaves, les faisant ourdir et défaire les mêmes trames, passer et repasser par le même chemin?

Tels sont les caractères bien connus du vice que nous essayons de peindre. Les hommes qui en sont infectés ne sont plus entièrement maîtres d'eux-mêmes; la même pensée les obsède toujours, ils ne parlent pas d'autre chose, dans le travail et dans le repos ils sont obsédés de la même image; ni la crainte de Dieu, ni les remords de la conscience, ni le souvenir du ciel ou de l'enfer, ni les destinées d'une âme immortelle, ni la pensée de la mort et du jugement qui doit la suivre, ni la perte même de leur honneur, ni les dangers qui souvent menacent leur vie temporelle, ce à quoi néanmoins ils sont si profondément attachés, ne peuvent les arrêter sur cette pente, briser les fers qui les étreignent. Que dirai-je de la jalousie qui les ronge, des terreurs et des soupçons auxquels ils sont en proie, des soubresauts qu'ils éprouvent et la nuit et le jour, jouant incessamment et leur âme et leur vie pour une satisfaction grossière? Fut-il jamais un maître qui ait exercé sur le corps de son esclave l'empire que ce vice exerce sur le cœur? Car enfin, quelque étroite que soit la chaîne qui le lie, il y a des moments où l'esclave est libre d'agir comme il l'entend, libre au moins de suivre le cours de ses propres pensées. Mais quand une fois ce vice, ou tout autre semblable, a saisi le cœur d'un homme,

il l'absorbe à tel point que c'est à peine si cet homme conserve encore quelque force, quelque aptitude, un instant, une idée pour une autre chose quelconque.

Ce n'est pas en vain que l'Ecclésiastique dit : « Les femmes et le vin enlèvent le cœur des sages. » *Eccli.* XIX, 2. Rien de plus légitime qu'un tel rapprochement ; le vice impur rend en effet un homme, quelque sage qu'il ait été, aussi peu maître de lui-même, aussi inhabile aux devoirs les plus élémentaires de la vie, que s'il était entièrement plongé dans les vapeurs de l'ivresse. Le grand poëte latin peint admirablement la puissance de la passion, quand il nous représente cette fameuse reine de Carthage. Du moment où son cœur se fut épris pour Enée, abandonnant le soin des affaires publiques, ne songeant plus à faire construire les murs de la cité, les travaux restent suspendus, la jeunesse n'est plus exercée dans le noble métier des armes, les officiers publics ne s'occupent plus à fortifier les ports, ils négligent toutes les mesures nécessaires pour la défense de la patrie. Une fois que cette passion tyrannique eut subjugué les sens de Didon, cette femme dont l'activité n'avait pas autrefois de bornes, se montre désormais inhabile à tous les devoirs de sa position, elle n'a plus de pensées que pour un seul objet, elle est incapable de reporter sur autre chose ses belles et grandes facultés. Passion fatale, vice pestilentiel, c'est ici le mal qui détruit les familles et renverse les Etats ; il est la ruine de tous les exercices honnêtes, l'extinction des vertus, le poison des âmes, la mort du talent, le plus implacable ennemi de l'homme, le renversement de la sagesse, la folie des vieillards, la fureur du jeune âge, la peste commune du genre humain.

Mais ce n'est pas ce vice seul qui est empreint de ces terribles caractères; vous les reconnaîtrez plus ou moins dans tous les autres. Si vous en doutez, portez un instant vos regards sur l'homme d'orgueil ou d'ambition. Vous le voyez incessamment perdu dans les égoïstes calculs de l'intérêt ou de la vaine gloire, triste jouet des mêmes désirs, toujours enseveli dans les mêmes projets; ses pensées et ses actions et sa vie tout entière n'ont pas un autre but; tout autour de lui, tout dans sa personne, sa do-

mesticité, sa maison, sa table, ses ameublements, ses habits, sa physionomie, ses paroles, ses gestes, sa manière de marcher, son regard et son sourire, tout ce qu'il fait, en un mot, a pour unique objet de le faire briller aux yeux du monde; ce léger souffle qu'on appelle la renommée, c'est le mobile et le ressort de toute son existence. Il va sans cesse à la recherche des vains applaudissements de la foule, il tend en quelque sorte ses filets pour capter la faveur populaire. Nous voyons avec une surprise mêlée de pitié cet empereur romain qui, armé d'un poinçon, passait toutes ses journées à chasser aux mouches, combien plus ne devons-nous pas être étonnés et attristés de voir un homme, un être doué de raison et né pour l'immortalité, consacrant sa vie tout entière à frapper les regards, à s'attirer la capricieuse approbation du monde? Le malheureux, ce n'est plus de ses propres convictions qu'il s'inspire, il ne fait pas ce qu'il veut, ne s'habille pas comme il veut, ne va pas où il veut; sa conscience l'appellerait dans une église, il n'ose pas y entrer; il aimerait à se lier avec les hommes vertueux, avec les chrétiens sincères, il s'arrête à la pensée de ce qu'en dirait le monde, dont il est le très-humble sujet. Bien plus, pour satisfaire à ce fol amour de la vaine gloire, il dépense souvent beaucoup plus qu'il ne voudrait, quelquefois plus même qu'il ne possède; il s'impose mille privations, il se crée d'interminables embarras, il fait sa propre torture et le malheur de ses enfants, auxquels il ne laissera d'autres exemples que ses folies, d'autre héritage que ses dettes. Quel est le châtiment qu'on pourrait infliger à de tels hommes? Et quel autre que celui dont un roi, nous disent les historiens, fit mourir un ambitieux? Il ordonna qu'on entretînt de la fumée sous ses narines jusqu'à ce qu'il expirât. Celui-là devait mourir par la fumée, disait-il, qui n'avait vécu que pour la fumée.

Que n'aurai-je pas à dire aussi du malheureux avare? Il n'est pas seulement esclave de son argent, il en est encore idolâtre, l'argent est son maître, l'argent est son Dieu; il obéit en tout à ses ordres, il ne reconnaît pas d'autre loi; pour lui, il jeûne, il se refuse les aliments les plus nécessaires; il l'aime beaucoup plus qu'il n'aime Dieu lui-même, puisque pour l'argent il ne craint pas d'of-

fenser Dieu. C'est en lui qu'il met son repos, sa gloire, toutes ses espérances; il n'a de pensées et de sentiments que pour lui; il couche sur son or, en s'éveillant il le caresse encore du regard; sa vie tout entière, tous ses sens, toutes ses facultés se concentrent dans cet unique objet; pour son or il oublie tout, il s'oublie lui-même. Dirons-nous de cet homme qu'il est le maître de son trésor et qu'il en fait ce qu'il veut, ou bien ne faut-il pas dire plutôt qu'il en est le serviteur et l'esclave? Ce n'est pas le trésor qui est subordonné à la personne, c'est la personne qui est subordonnée au trésor, elle lui donne de sa substance, elle lui donne même de son âme.

Redisons-le donc bien haut, il n'est pas de pire esclavage que celui de la passion. Un captif est enfoncé dans un cachot, il a les fers aux pieds; mais celui-là n'est-il pas également captif dont l'âme est rivée à l'objet de ses coupables affections? Il a beau se vanter de sa liberté, il n'a plus aucune puissance, il n'est plus maître de lui-même, il est l'esclave de ce qu'il aime d'une manière désordonnée; son cœur est pris dans les liens de ses affections criminelles, et le libre arbitre qu'il possède encore n'est plus pour lui qu'un vain et stérile apanage. Qu'importe la nature des liens qui vous enlacent, si la meilleure et la plus belle part de votre être est dans la captivité? Et ne dites pas, pour amoindrir la honte et le malheur d'une telle servitude, que vous êtes volontairement captif; en définitive la prison, parce que vous y êtes volontairement entré, n'est pas moins réelle, elle n'en est même que plus dangereuse et plus funeste. Le poison n'est-il donc plus du poison, parce qu'on l'a pris volontairement et qu'il s'insinue doucement dans les veines? Il n'est pas de cachot qui mérite mieux ce nom que celui qui vous dérobe à vous-même, à Dieu, à la vérité, à l'honneur, à toutes les lois de la justice. Un homme plongé dans l'ivresse n'est plus maître de lui, comme nous l'avons déjà remarqué, c'est le vin qui est son maître; et cela s'applique entièrement à l'ivresse des passions.

Si l'esclavage est un tourment, la passion n'est pas un tourment moins intolérable. L'homme qui en est le jouet n'atteint presque jamais le but de ses désirs, et il ne peut néanmoins s'empêcher de

le désirer; il ne sait ni ce qu'il fait, ni dans quel chemin il s'avance. Dans une telle perplexité, il peut bien dire, lui aussi, ce que disait un poëte à une femme indigne de son affection : Je t'abhorre, et en même temps je t'aime; et si tu m'en demandes la raison, la voici : Je ne puis vivre avec toi, et je ne saurais vivre sans toi. Si parfois le malheureux essaie de rompre ses chaînes et de vaincre ses affections, il éprouve aussitôt une si grande résistance, qu'il désespère du résultat de ses efforts, et courbe de nouveau la tête sous le joug, qu'il voulait secouer. Vous semble-t-il que ce soit là un léger tourment, une captivité bien supportable?

S'il n'y avait encore qu'une seule chaîne, le mal serait moins grand; n'ayant à combattre qu'un seul ennemi, l'on pourrait davantage espérer de le vaincre. Mais que de chaînes diverses, que d'affections désordonnées tiennent captif le malheureux pécheur! Autant il y a de nécessités pesant sur la nature humaine, autant il y a de funestes appétits sollicitant notre cœur, et, par conséquent, de chaînes qui l'enlacent. Le mal est plus grand chez les uns que chez les autres, mais cela n'empêche pas qu'il ne soit général. Il y a des hommes au caractère ardent et opiniâtre, qui n'abandonnent presque jamais ce qu'ils ont une fois saisi. Il en est d'un naturel mélancolique, mais qui puisent dans ce même naturel un étonnant degré de tenacité et d'impétuosité. Il en est de pusillanimes, à qui tout paraît grand et digne d'envie, bien qu'en réalité rien ne soit petit et méprisable comme l'objet de leurs désirs; pour un cœur étroit, comme disait Sénèque, toute chose a de vastes proportions. Il en est d'autres enfin qui sont exagérés dans toutes leurs idées, outrés dans tous leurs désirs; telles sont ordinairement les femmes qui, selon l'expression d'un philosophe, vont presque toujours à l'extrême, soit dans l'amour, soit dans la haine; car il leur est bien difficile de garder une juste mesure dans leurs affections.

Tous ces différents caractères subissent un joug accablant, selon les diverses passions qui les captivent. Il en est peu qui n'éprouvent la cruelle tyrannie de plusieurs maîtres, également capricieux, également impitoyables. L'homme a autant de tyrans, qu'il y a de passions dans son cœur, de vices dans sa vie. Or, considé-

rez un peu, quelles sont alors sa dégradation et sa misère. S'il est vrai, comme on ne saurait en douter, que la dignité de l'homme, en tant qu'il est homme, consiste dans sa raison et son libre arbitre, quoi de plus contraire à cette dignité que l'esclavage des passions, puisque le propre de toute passion est d'obscurcir les lumières de la raison et d'affaiblir la puissance du libre arbitre ? Il est aisé de voir par-là combien les passions qu'on ne gouverne plus sont préjudiciables à la grandeur de l'être humain ; elles font descendre l'homme du trône où la main du Créateur l'avait placé, elles le flétrissent dans son cœur et dans son intelligence, deux choses sans lesquelles l'homme perd l'honneur distinctif de sa nature et de son rang, pour tomber dans la condition des bêtes. C'est là le terme fatal où va nécessairement aboutir une âme qui se laisse guider, non plus par le rayon du ciel, mais par les grossiers appétits de la concupiscence.

III.

De la liberté que possèdent les hommes vertueux.

C'est de ce misérable esclavage que le Fils de Dieu est venu nous délivrer ; et la liberté qu'il nous donne, la victoire qu'il a remportée sur nos tyrans, le Prophète la célèbre en ces termes : « En vous se réjouiront, Seigneur, ceux que vous avez rachetés, comme se réjouissent les laboureurs quand ils recueillent le fruit de leurs travaux, ou comme les vainqueurs lorsqu'ils se sont emparés des dépouilles de leurs ennemis et qu'ils en font le partage. Car c'est vous, Seigneur, qui avez brisé le joug sous lequel ils courbaient la tête, la verge dont on les frappait, le sceptre qui les soumettait à d'accablants tributs. » *Isa.* IX, 3 et 4. Ces divers noms de joug, de verge et de sceptre caractérisent admirablement la force et la tyrannie de nos appétits sensuels. C'est ici l'instrument dont le démon, qu'on a si bien nommé le prince de ce monde, se sert pour soumettre les hommes à son empire et pour resserrer leurs fers, en les entraînant sans cesse à de nouveaux péchés. Or, c'est de cette fatale puissance que le Fils de Dieu nous affranchit, en répandant sur nous les trésors de sa grâce, fruit heureux de son immolation sanglante. Voilà pourquoi l'Apôtre dit : « Notre vieil

homme a été crucifié avec le Seigneur Jésus. » *Rom.* VI, 6. Par le vieil homme il faut entendre ici la concupiscence, dont le premier péché fut le mobile et la source. Par le sacrifice de la croix, par le mérite de sa passion et de sa mort, Jésus-Christ nous donne la grâce dont nous avions besoin pour subjuguer à notre tour celui dont nous étions les esclaves, le fouler à nos pieds, lui infliger en quelque sorte la peine du talion, en crucifiant celui qui nous avait dévoués à la croix.

Ainsi s'accomplit ce que le même Isaïe prophétisait dans un autre passage : « Ils s'empareront de leurs conquérants, ils assujettiront leurs oppresseurs. » *Isa.* XIV, 2. Avant que la grâce nous eût été donnée, la chair dominait l'esprit, le faisant servir, comme nous l'avons dit plus haut dans ce même chapitre, à la satisfaction de ses appétits dépravés ; mais après que la grâce a été répandue dans notre âme, l'esprit a prévalu contre la chair, en a fait même le docile instrument de ses plus pures inspirations. C'est ce qui a été merveilleusement symbolisé dans la mort d'Adonibezech, roi de Jérusalem, à qui les enfants d'Israël coupèrent d'abord les extrémités des mains et des pieds. Le malheureux se voyant réduit à cet état, et se souvenant alors de l'abus qu'il avait fait de sa puissance, des cruautés sans nombre qu'il avait exercées, prononça ces remarquables paroles : « Soixante-dix rois, à qui j'avais également fait couper les extrémités des mains et des pieds, ramassaient sous ma table les miettes qui en tombaient; et maintenant je vois que Dieu me traite moi-même comme je les ai traités. » Et l'Ecriture sainte ajoute qu'il fut emmené ainsi dans son ancienne capitale et qu'il y mourut. Ce roi sanguinaire est la figure du prince de ce monde; avant la venue du Fils de Dieu, le démon faisait subir un semblable traitement à la généralité des hommes, il les privait de leurs plus nobles facultés, tronquait en quelque sorte leur être, les rendant inhabiles au service du Seigneur ; leurs mains ne savaient plus opérer le bien, leurs pieds ne les portaient plus dans le chemin de la justice ; ils étaient en outre réduits à manger avec avidité sous la table de leur tyran les pauvres miettes qu'il en laissait tomber, c'est-à-dire les plaisirs éphémères et grossiers dont le prince des

ténèbres trompe la faim de ses misérables serviteurs. Et c'est avec raison que de tels plaisirs sont appelés des miettes, à cause de la parcimonie avec laquelle ce tyran les jette à ses esclaves. Non, ce n'est pas là le pain substantiel qui doit nourrir et sustenter l'homme; les pécheurs ne sont jamais rassasiés, ils sont toujours en proie au tourment de la faim.

En venant sur la terre, le Messie a fait subir à l'ennemi du genre humain le châtiment que ce tyran infligeait autrefois à ses victimes; il lui a coupé les extrémités des mains et des pieds, je veux dire qu'il a ébranlé et amoindri toutes les forces dont il disposait. C'est également à Jérusalem que le despote a succombé; car c'est là qu'en mourant le Sauveur a frappé à mort le chef de la race coupable: en se laissant lui-même attacher à la croix, il l'a crucifié, il l'a privé de l'usage de ses mains et de ses pieds. C'est à partir de ce grand sacrifice que les hommes apprirent à vaincre le monde, le démon et la chair; on a vu dès lors un être faible et par lui-même sujet à tous les vices braver tous les tourments, déjouer toutes les ruses, renoncer à tous les plaisirs, plutôt que de commettre un seul péché mortel.

IV.

Des sources de cette liberté.

Peut-être me demanderez-vous d'où procède une si merveilleuse victoire, d'où nous vient cette liberté. Après Dieu, c'est la grâce, vous dirai-je encore ici, qui, par les vertus dont elle est la mère, affaiblit et calme à tel point la fureur de nos passions, qu'elle ne leur permet plus de prévaloir contre la raison éclairée par la foi. On dit qu'il y a des hommes qui, par la vertu de certaines paroles, enchantent si bien les serpents qu'ils ne sauraient plus faire de mal à personne; de telle sorte que ces reptiles, quoique vivant encore, ne conservent plus leur venin ou que du moins leur venin est désormais entièrement inoffensif. C'est une image de l'action que la divine grâce exerce sur nous; elle enchante elle aussi les dangereux serpents renfermés dans notre cœur, je veux dire toutes les passions dont notre cœur est le siége, de telle

façon qu'elles demeurent hors d'état de nous nuire, bien qu'elles soient encore vivantes et entières dans notre être naturel ; elles ne peuvent plus, comme auparavant, répandre leur poison sur notre vie.

C'est ce que le Prophète exprime admirablement par les paroles suivantes : « L'enfant à la mamelle jouera sur le nid du serpent ; et celui qui est déjà sevré mettra sans danger la main dans le trou du basilic. Ces reptiles ne feront plus aucun mal, ne porteront plus la mort sur toute l'étendue de ma sainte montagne ; car la terre entière sera inondée de la connaissance de Dieu, comme elle est recouverte par les eaux de la mer. » *Isa*. XI, 8. Il est évident que le prophète ne parle pas en cet endroit des serpents véritables ; c'est une figure sous laquelle il représente nos passions et toutes nos inclinations mauvaises, lesquelles, une fois qu'elles ont secoué le frein, suffisent pour empoisonner le monde. Et les enfants dont il parle nous représentent les deux catégories des serviteurs de Dieu : Les enfants à la mamelle représentent ceux qui sont à peine engagés au service de ce divin Maître, et qui ont encore besoin du lait de la grâce pour achever de se former ; par les enfants déjà sevrés il faut entendre ceux qui sont plus avancés dans les voies de la vertu, capables désormais de marcher sans le secours d'une main étrangère et de manger le pain des forts. Le prophète dit des premiers qu'ils joueront en la compagnie des serpents, parce que la vertu de la grâce les rendra inaccessibles au venin du péché ; il dit des seconds qu'ils mettront avec sécurité la main dans la caverne du basilic, ce qui signifie qu'ils pourront, lorsque la volonté de Dieu leur en imposera le devoir, affronter les plus grands dangers sans courir risque de s'y perdre ; car en eux s'accomplira cet oracle d'un autre prophète : « Vous marcherez sur le serpent et sur le basilic, vous foulerez aux pieds le lion et le dragon. » *Psalm*. XC, 13. La grâce coulera sur la terre avec tant d'abondance, elle charmera tellement ces animaux venimeux, qu'ils seront hors d'état de nuire aux fidèles disciples du Sauveur.

Le grand Apôtre exprime cette même vérité d'une manière encore plus claire et sans le secours d'aucune métaphore. Après avoir longuement parlé de la tyrannie de nos passions et des ap-

pétits de notre chair, il s'écrie : « Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » *Rom.* VII, 24. Et lui-même répond : « Ce sera la grâce de Dieu, laquelle nous est donnée par le Christ. » En disant ce corps de mort, l'Apôtre n'entend pas désigner cette mort naturelle à laquelle notre corps est sujet et que nul de nous ne saurait éviter ; mais il entend par-là ce qu'il appelle ailleurs « le corps du péché, » qui n'est autre chose que notre appétit sensuel, source féconde d'où procèdent toutes les passions corrompues et tous les coupables désirs qui nous entraînent au péché. Voilà le cruel tyran dont la grâce du Christ renverse la puissance, en nous donnant la seule vraie liberté.

Cette liberté vient d'une seconde source, qu'il faut placer immédiatement après celle-là ; c'est la joie d'une bonne conscience et la grandeur des consolations spirituelles qui remplissent le cœur de l'homme vertueux. Cette pure joie remplit tellement la capacité de l'âme, apaise si pleinement la soif de bonheur qui nous dévore, que nous pouvons sans peine vaincre et chasser loin de nous tous les appétits et tous les désirs. Quand une fois notre âme se désaltère à cette fontaine sacrée, elle perd le goût de tous les biens terrestres. C'est ce que le Sauveur déclarait à la Samaritaine, sur le bord du puits de Jacob : « Quiconque boira de l'eau que je lui donnerai (et par ce mot il désignait la divine grâce), n'aura plus jamais soif. » *Joan.* IV, 13. Et voici comment saint Grégoire explique et développe ce texte dans une de ses homélies sur l'Evangile : « Celui qui a goûté les ineffables douceurs de la vie spirituelle, dédaigne et repousse aussitôt tout ce qu'il avait aimé par les sens ; il renonce à ce qu'il possédait, donne sans mesure ce qu'il recherchait avec avidité ; son cœur ne brûle que pour les choses célestes, les biens de la terre ne lui inspirent plus que du dégoût ; il ne voit plus que laideur dans les objets terrestres dont la beauté l'avait séduit ; il a trouvé cette pierre précieuse dont l'éclat est désormais seul capable de captiver ses regards. Son âme est alors comme un vase pur et transparent que remplit une liqueur divine, sa soif est pleinement apaisée ; il n'ira plus mendier à travers le monde les biens périssables de cette vie. Le voilà délivré des chaînes de toutes les affections terrestres ; car, où il

n'y a plus ni désir ni amour, il n'y a ni chaîne ni prison. Un cœur assez heureux pour avoir enfin trouvé le souverain Maître de toutes choses, est lui-même maître de tout, puisqu'il possède tous les biens réunis dans cet unique bien. » *Homil.* XI.

A la suite de ces deux sources fécondes de la véritable liberté, nous mettrons la diligence et le soin que les hommes vertueux ne cessent de déployer pour assujettir la chair à l'esprit, les passions à la raison. C'est ainsi que les passions se calment par degrés, s'accoutument à la règle, sont même dirigées vers le bien, dépouillées qu'elles sont bientôt de cette impatiente ardeur qu'elles avaient autrefois. Les animaux sauvages, dit saint Jean Chrysostome, quand ils sont forcés de vivre avec l'homme, perdent avec le temps leur férocité naturelle, revêtent peu à peu la douceur et l'aménité qui caractérisent la nature humaine; ce qui faisait dire au poëte que le temps et l'habitude soumettent les lions à la volonté des hommes. Faut-il donc s'étonner que nos passions naturelles, ployées au joug de la raison, participent enfin à ses lumières et s'apprivoisent peu à peu, de telle sorte que la partie sensitive de l'âme s'imprégne à la longue des vertus de la partie intellective, et concoure avec elle aux œuvres que celle-ci doit accomplir? Et si l'habitude et l'usage suffisent à produire cet effet, combien mieux ce bien ne sera-t-il pas réalisé quand cette heureuse habitude est formée sous l'action de la grâce?

De là vient que bien souvent les fidèles serviteurs de Dieu trouvent un plus grand plaisir, un plaisir même plus sensible, s'il est encore permis de lui donner cette qualification, dans le recueillement et le silence, dans les pieuses lectures et les longues méditations, ou n'importe quel autre exercice de la piété chrétienne, qu'ils n'en trouvèrent jamais dans les jeux et les amusements du monde, dans les plus séduisants entretiens, dans tous les spectacles du siècle ; toutes choses qui leur sembleraient désormais un tourment; si bien que la chair elle-même en vient, sous l'influence de l'esprit et de la grâce, à détester ce qu'elle aimait, à trouver son repos et son bonheur dans ce qu'elle abhorrait le plus.

Cela est tellement vrai que plus d'une fois, comme le remarque saint Bonaventure dans le prologue de son livre intitulé : *L'Ai-*

guillon de l'amour divin, la partie inférieure de notre âme goûte une si grande félicité dans les exercices de l'oraison, dans les communications avec Dieu, que c'est pour elle un supplice d'en être privée par des empêchements extérieurs. C'est ce que le Prophète a voulu nous signifier quand il dit : « Je louerai le Seigneur, parce qu'il m'a donné l'entendement, » *Psalm.* xv, 7 ; et il ajoute : « parce que durant la nuit mes reins m'ont réprimandé. » Un autre interprète traduit : « m'ont enseigné. » C'est là, il faut en convenir, un merveilleux effet de la grâce divine. D'après tous les commentateurs, le Prophète désigne ici la partie inférieure de l'âme, tout ce qui est du domaine des sens, tout ce qui porte l'homme au péché. Eh bien, il nous montre cette même chair humaine non-seulement refusant son concours au mal qu'elle avait coutume d'opérer, mais encore se portant spontanément vers le bien, et servant de stimulant à l'homme pour l'accomplir. Transformés par la divine grâce, les sens n'obéissent plus à la puissance du démon, ils ne militent plus sous ses bannières; transfuges glorieux, ils sont passés sous celle du Christ, tournant les armes contre l'ennemi de notre salut. Cela se manifeste, il est vrai, dans un grand nombre d'exercices de la vie spirituelle; mais on le voit surtout dans les sentiments de la contrition, dans la douleur des péchés passés; car cette douleur fait souvent impression sur la partie sensible de notre être, et des larmes abondantes la manifestent au dehors. Voilà pourquoi le Prophète dit que pendant la nuit, à l'heure où les vrais chrétiens ont coutume d'examiner les actions du jour, de scruter leur conscience, de pleurer leurs péchés, quand ce même Prophète, selon qu'il le déclare dans un autre endroit, « lavait les souillures de son esprit, » *Psalm.* LXXVI, 7, c'est alors que ses reins le rappelaient au sentiment du devoir; ce qui veut dire sans doute que la douleur dont il était pénétré jusque dans ses sens, pour les fautes dont il s'était rendu coupable, lui servait de châtiment et le tenait en garde contre de nouveaux péchés. C'est donc avec raison qu'il rend grâces au Seigneur de ce qu'il trouve un aiguillon et un secours pour le bien non-seulement dans la partie raisonnable de l'âme, ce qui n'avait pas lieu de l'étonner, mais encore dans la partie inférieure et sen-

sible, qui d'ordinaire est le foyer de toutes les corruptions et de tous les désordres.

Il est toutefois une remarque essentielle qui doit trouver ici sa place : assurément rien n'est plus vrai que ce que nous venons de dire, et c'est là l'incomparable honneur de la rédemption accomplie par le Christ, source de toute perfection, c'est jusqu'à ces extrêmes limites qu'il a voulu nous racheter et nous délivrer; mais il ne faudrait pas pour cela cesser de veiller sur soi-même, ni se fier trop à la chair, quelque mortifiée qu'elle soit; nous devons sans cesse avoir les armes à la main tant que nous vivons sur la terre.

Voilà quelles sont les principales sources de cette merveilleuse liberté que nous trouvons au sein du christianisme. Elle produit à son tour des effets non moins merveilleux, tels qu'un accroissement de lumières dans la connaissance des choses divines, de force et d'énergie dans les sentiments de la foi. C'est ce que le Seigneur nous atteste lui-même par l'organe d'un autre prophète : « Les hommes connaîtront que je suis Dieu quand j'aurai brisé les liens qui les attachent au joug, quand je les aurai délivrés des mains de ceux qui les tyrannisaient. » *Ezech.*, XXXIV, 27. Nous savons déjà quel est ce joug qui pèse sur notre tête; c'est la sensualité, c'est notre chair corrompue; et les liens qui nous attachent à ce joug, ce sont nos appétits déréglés, nos inclinations mauvaises; le démon s'en empare et s'en sert comme d'autant de chaînes pour nous traîner en captivité. Ces chaînes sont d'autant plus fortes qu'elles ont été plus longtemps forgées par la mauvaise habitude. Saint Augustin rend un éclatant témoignage de cette vérité en parlant de lui-même : « J'étais captif, non dans les fers, mais dans ma propre volonté, plus dure encore que les fers. Mon ennemi tenait ma volonté dans ses mains, et de moi-même avait fait une chaîne contre moi, et c'est ainsi que j'étais devenu son captif. De ma volonté perverse naissait le mauvais désir; du mauvais désir, le vice; et de la répétition des mêmes actes vicieux, l'habitude. Tels étaient les anneaux de la chaîne que le démon avait jetée autour de moi et qui me tenait en sa puissance. » *Confess.*, VIII, 5. Or, quand un homme s'est vu quel-

que temps dans l'esclavage où ce grand saint avait gémi, quand il a tenté plus d'une fois d'en sortir, éprouvant, comme ce grand saint l'avait éprouvé lui-même, combien il est difficile d'y réussir; quand enfin, revenu plus tard en grâce avec son Dieu, il voit ses chaînes brisées, ses passions soumises, son âme libre, régnant sur toutes ses puissances, foulant aux pieds le joug qui pesait autrefois sur elle, que doit faire cet heureux affranchi du Seigneur, si ce n'est demeurer profondément convaincu que la main du Tout-Puissant a pu seule opérer d'aussi grandes choses, en rapporter la gloire à Dieu, en s'écriant avec le Prophète : « Vous avez, Seigneur, rompu mes liens; je vous offrirai un sacrifice de louanges, et j'invoquerai votre nom. » *Psalm.* cxv, 17.

CHAPITRE XIX.

Du huitième privilége de la vertu, lequel consiste dans la bienheureuse paix et le calme intérieur dont jouissent les âmes vertueuses, comme aussi de l'agitation et de la guerre intestine que les méchants ont à souffrir.

Du privilége que nous avons étudié dans le chapitre précédent, en résulte naturellement un autre non moins précieux, qui est la paix où vivent les véritables serviteurs de Dieu. Pour bien comprendre ce que nous avons à dire sur ce sujet, il faut savoir qu'il y a trois sortes de paix : l'une avec Dieu, l'autre avec le prochain, et la troisième avec soi-même. La paix avec le prochain, nous la possédons quand nous sommes en union et amitié avec les autres hommes, ne voulant de mal à aucun. C'est celle dont parle David dans ce passage : « J'aimais et pratiquais la paix avec ceux qui l'abhorraient; et quand je leur parlais avec bonté, ils me faisaient gratuitement la guerre. » *Psalm.* cxix, 7. Telle est aussi la paix que nous recommande l'apôtre saint Paul, quand il dit : « Autant qu'il est en vous, et par tous les moyens en votre pouvoir, conservez la paix avec tous les hommes. » *Rom.* xii, 18.

La paix avec Dieu consiste également à être en grâce et en amitié avec lui. Nous l'obtenons par le bienfait de la justification, dont l'effet propre est de réconcilier l'homme avec Dieu, de telle sorte qu'il existe entre eux une amitié réciproque. C'est de celle-

là que le grand Apôtre dit : « Puisque nous sommes déjà justifiés par la foi et par l'amour en Jésus-Christ notre Sauveur, par les mérites duquel nous obtenons cette grâce, soyons en paix avec Dieu. » *Rom.* v, 1. Il est une troisième paix, avons-nous dit, c'est celle de l'homme avec lui-même. Et ne nous étonnons pas qu'il puisse en être ainsi ; car il est constant que dans un même homme il y a deux hommes entièrement opposés entre eux, l'homme intérieur et l'homme extérieur, l'esprit et la chair, la raison et la passion. Non-seulement il existe en nous une guerre cruelle de la chair contre l'esprit ; mais encore les appétits et les désirs effrénés de la chair ébranlent et torturent l'homme tout entier ; et c'est de la sorte que se trouve détruite dans le pécheur cette paix intérieure, cette paix de l'homme avec lui-même, qui fait son repos et sa félicité.

I.

De l'agitation et de la guerre intérieure que les méchants ont à souffrir.

Nous commençons par cette guerre intestine, par ce trouble continuel auquel sont condamnés les hommes qui vivent selon la chair. D'une part, ils sont privés de la grâce, le seul frein qui puisse dompter les passions; de l'autre, ils laissent une telle liberté à leurs appétits sensuels, qu'ils ne savent guère plus leur résister dans une chose quelconque. De là vient qu'ils vivent toujours en proie à de nouveaux désirs : les uns poursuivent les honneurs, d'autres briguent les emplois; ceux-ci courent sans cesse après les voluptés, ceux-là après la fortune ; intérêts ou plaisirs, projets sérieux ou passe-temps frivoles, telle est la vie tourmentée que le péché fait à l'homme. La passion est insatiable de sa nature, elle ne dit jamais : C'est assez; c'est un feu qui dévore tout ce qu'il rencontre, une bête cruelle qui n'est jamais rassasiée; c'est une sangsue qui ne cesse d'épuiser les veines de l'homme, et qui, selon la parole de Salomon, a deux filles, lesquelles disent toujours : Donnez, donnez. Cette sangsue, c'est l'appétit insatiable de notre cœur; et les deux filles que le Sage lui attribue, *Prov.* xxx, 16, ce sont la nécessité et la concupiscence : l'une est une soif réelle, et l'autre une soif factice; d'où il résulte que, en dehors de la

vertu, on ne saurait trouver le repos ni dans la pauvreté ni dans la richesse : d'un côté c'est la nécessité, de l'autre c'est la cupidité, qui ne cessent de tourmenter le cœur et de redire cette parole famélique : Donnez, donnez. Quel repos, quelle tranquillité, quelle paix pourrait goûter un homme placé entre ces deux voix également pressantes, entendant sans cesse les mêmes cris frapper l'oreille de son âme, sollicité par des désirs qu'il ne saurait satisfaire? Une mère entourée de dix ou douze enfants, criant et pleurant à ses côtés, lui demandant du pain, tandis qu'elle est dans l'impossibilité de leur en donner, pourrait-elle goûter un instant de repos?

Voilà bien une des principales misères des méchants. Ils sont dévorés, comme s'exprime le Psalmiste, *Psalm.* cvi, 5, par la faim et par la soif; leur âme tombe en défaillance au dedans d'eux-mêmes. L'amour-propre, source unique de tant de désirs, les possède à tel point, ils ont si complètement mis leur félicité dans les choses visibles, qu'il ne faut pas s'étonner de les voir ainsi tourmentés par la faim et la soif de ces mêmes choses, puisqu'ils espèrent y trouver le bonheur. Et comme ils ne peuvent pas toujours obtenir ce qu'ils désirent, d'autres plus avides et plus puissants qu'eux les ayant devancés dans la conquête des biens terrestres, on les voit tomber dans le trouble, l'abattement et la douleur, ce qui nous donne bien le droit de les comparer à ces enfants insatiables et capricieux qui s'irritent et pleurent, déchaînant leur fureur contre les personnes et les choses, quand on ne peut satisfaire à leurs désirs. Le point culminant de la vie, selon la pensée du Sage, c'est de pouvoir réaliser les vœux de notre cœur; le contraire en est dès lors l'affliction la plus grande; c'est là ce que l'Ecriture appelle mourir de faim, n'avoir pas de quoi manger. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que plus est illégitime et défendu l'objet que les méchants désirent, plus leur désir est ardent et plus s'accroît aussi le tourment qu'il leur cause. Leur vie est comme une roue à laquelle ils sont attachés et sur laquelle ils tournent sans relâche.

Ce malheureux état nous a été représenté sous les couleurs les plus vives, dans la touchante parabole de l'enfant prodigue : nous

y voyons ce fils coupable, après qu'il a quitté la maison paternelle et qu'il s'est retiré dans un pays lointain, souffrir à tel point de la famine qui régnait dans ce pays, qu'il est réduit à garder les pourceaux, sans égard désormais à la noblesse de sa famille; mais ce qu'il y a de plus terrible encore, c'est qu'il eût désiré se rassasier du vil aliment que ces animaux mangeaient, et qu'on ne lui donnait pas même le droit de toucher à cette nourriture grossière. Quel est cet enfant prodigue qui s'éloigne de la maison de son père, si ce n'est le misérable pécheur qui s'éloigne de son Dieu, se précipitant à travers tous les vices, abusant de tous les bienfaits divins? Qu'est-ce que cette région lointaine où la famine s'est déchaînée, si ce n'est ce misérable monde, dont les partisans sont incessamment tourmentés par d'insatiables appétits, jamais rassasiés, jamais satisfaits des choses qu'ils possèdent, allant toujours, comme des loups affamés, à la recherche de quelque nouvel objet?

Continuez ce rapprochement : voyez comment de tels hommes entendent les devoirs de la vie; ils n'en connaissent pas d'autres que de paître les pourceaux, c'est-à-dire qu'ils ne songent qu'à satisfaire leurs désirs criminels, à contenter leurs passions honteuses. Considérez plutôt les démarches d'un homme tenu pour galant dans le monde, qui brille dans les sociétés : du matin au soir, et souvent du soir au matin, il va cherchant à satisfaire quelqu'un de ses appétits grossiers, quelqu'une de ses passions bestiales. C'est la vue, le goût, l'ouïe, ou le tact qu'il s'agit de flatter par un moyen quelconque. En vérité ce ne sont pas là des disciples du Christ, mais bien des sectateurs d'Épicure; ils se comportent comme s'ils n'avaient qu'un corps et des sens à la façon des bêtes, comme si leur existence n'avait d'autre fin que la volupté; leur intelligence ne se porte pas plus haut, ne va pas ailleurs; s'ils admettent quelque diversité dans les pensées qui les occupent, c'est toujours au sein de la corruption et de la matière. Que sont leurs fêtes et leurs banquets, leurs réunions et leurs spectacles, leurs lectures et leurs conversations, leurs manœuvres et leurs intrigues, si ce n'est un aliment donné aux animaux immondes? Donnez à tout cela le nom que vous voudrez; appelez-le supériorité d'esprit,

indépendance de caractère, élégance de mœurs; dans notre divin vocabulaire, cela s'appelle alimenter les passions honteuses, paître de vils pourceaux. De même en effet que les pourceaux aiment à se vautrer dans une boue fétide, à manger les choses les plus dégoûtantes, de même ces cœurs dépravés ne se plaisent que dans la fange et ne trouvent de plaisir que dans les plus sales voluptés. Mais ce qu'il y a de plus dégradant et de plus misérable dans l'état du prodigue, c'est qu'un enfant dont l'origine est si noble, créé pour avoir part à la nourriture des anges, dans les splendeurs du divin banquet, ne peut pas même se rassasier des grossiers aliments qu'il envie, tant le monde est pauvre de ces mêmes plaisirs qu'il promet à ses partisans. Le nombre de ceux qui poursuivent la même proie, trafiquent des mêmes marchandises, est si grand, que les uns nuisent nécessairement aux autres, et que tous éprouvent en définitive le tourment de la faim. Ils ressemblent encore sous ce rapport aux animaux voraces que l'Evangile leur donne pour symbole, ils se disputent entre eux la triste pâture dont ils se montrent également avides; des pourceaux ne peuvent pas être groupés autour d'un même chêne, sans faire entendre des grognements de fureur, sans se déchirer les uns les autres, pour avoir la meilleure part de gland.

Voici comment le Prophète royal décrit ce misérable état, cette faim dévorante du vice : « Ils ont marché par des lieux déserts et solitaires, à travers des landes arides et désolées, mourant de faim et de soif, jusqu'à tomber dans une entière défaillance. » *Psalm.* CVI, 4. Cette faim est telle qu'elle s'accroît par les moyens même que l'on prend pour la satisfaire; le calice des pécheurs irrite cette soif, la coupe empoisonnée du monde jette le feu dans leurs entrailles, et ce feu s'enflamme à mesure qu'on lui donne plus d'aliments. Hommes infortunés! Et d'où vient que vous souffrez un tel supplice, si ce n'est de ce que vous avez abandonné la fontaine de vie, pour aller puiser à des citernes bourbeuses et à demi ruinées, qui ne peuvent plus même garder le peu d'eau qu'elles reçoivent? La source de la véritable félicité vous manque; et c'est pour cela que vous vous en allez à travers le monde, cherchant à vous désaltérer à chaque flaque d'eau corrompue qu'il

vous présente. C'est le stratagème que le cruel Holopherne employa contre les malheureux habitants de Béthulie, quand il vint mettre le siége autour de leur ville ; il fit rompre les canaux qui conduisaient l'eau dans la place, de telle sorte qu'il ne leur resta plus que quelques maigres filets d'eau coulant au pied de leurs remparts, qui leur suffisaient à peine pour mouiller leurs lèvres, sans pouvoir jamais apaiser leur soif. Amateurs des vains plaisirs du monde, ambitieux qui poursuivez les honneurs et les emplois, et vous qui soupirez après les richesses, que faites-vous autre chose, en vous éloignant de Dieu, en vous détournant de la source des eaux vives ? Vous demandez à chaque créature que vous rencontrez sur vos pas, le plus souvent aussi misérable que vous-même, pauvre citerne brisée et qui ne renferme plus qu'un peu d'eau croupissante, vous lui demandez d'étancher cette soif immense qui dévore votre cœur ! Elle pourrait bien un instant, elle aussi mouiller vos lèvres ; mais éteindre le feu qui brûle vos entrailles, jamais ! Elle ne peut au contraire que l'activer et l'agrandir. Misérable créature ! pourquoi vous en allez-vous ainsi par les routes des Egyptiens, comme parle le prophète Jérémie, II, 18, cherchant un peu d'eau trouble ? Et par là nous devons entendre tous les plaisirs des sens, dont la saveur est mêlée de tant d'amertume, infectée d'une si profonde corruption. Car enfin quoi de plus abject et de plus repoussant en soi que la dégradation du péché ? quoi de plus amer que les remords de la conscience ? Et cette honte, cette amertume ne sont-elles pas, selon l'expression d'un philosophe, les deux compagnes inséparables de tout plaisir charnel ?

Il y a quelque chose de plus et qui mérite encore de fixer notre attention : cet appétit étant aveugle de sa nature et ne sachant pas distinguer les objets qui sont hors de notre portée de ceux que nous pouvons atteindre, d'autant plus que l'impétuosité du désir nous fait souvent paraître aisé ce qu'il y a de plus difficile, il en résulte qu'on ambitionne souvent ce qu'on ne saurait obtenir. Et la raison en est bien simple : c'est qu'une chose que nous désirons avec ardeur, d'autres doivent nécessairement la désirer de même, et dès lors elle est un objet de contention et de lutte, c'est-à-dire

de mécompte et de douleur. Nous la poursuivons de nos appétits, elle nous fuit sans cesse. Le pouvoir reste au-dessous de la concupiscence ; nous éprouvons la faim et nul ne nous donne à manger ; nous étendons les bras, et nous les refermons dans le vide ; nous travaillons sans relâche et rien ne nous réussit ; parfois nous croyons déjà être parvenus au haut de l'échelle, nous étendons la main pour saisir notre proie, et tout à coup l'échelle tombe, nous gisons de nouveau sur la terre, meurtris et les mains vides. De là tant de désespoirs, de plaintes et de larmes, de déchirements intérieurs et de morts cruelles.

Il y a dans notre âme, selon le sentiment commun des philosophes et des théologiens, deux forces principales, l'irascible et la concupiscible ; et ces deux forces sont ordonnées entre elles, de telle sorte qu'elles se complètent et se servent réciproquement. Il devait donc naturellement arriver que, lorsque la puissance concupiscible n'obtient pas ce qu'elle a désiré, la puissance irascible s'élance aussitôt vers elle pour la secourir et la venger, prête à lutter contre tous les obstacles, à braver tous les périls, pour donner satisfaction à cette sœur malheureuse, dont elle partage les ressentiments et les douleurs. C'est de cette confusion et de cette impuissance que naît ce tourment de l'âme dont nous parlons ici. Ce tourment nous est représenté sous l'image d'une guerre par l'apôtre saint Jacques, quand il dit : « D'où vient qu'il existe parmi vous tant de contentions et de guerres, si ce n'est des cupidités et des appétits qui luttent avec acharnement dans vos âmes, alors que vous désirez ce que vous ne sauriez atteindre. » *Jac.* IV, 1 et 2. Rien de plus légitime que de telles expressions ; car n'est-ce pas une lutte éternelle qui existe entre l'esprit et la chair, et même entre les désirs opposés qui se partagent notre âme ? Allons encore plus loin, il est une chose peut-être plus déplorable. Il est quelquefois des hommes qui parviennent, ce semble, à tout ce qu'ils pouvaient désirer, et néanmoins, quand il ne leur restait plus qu'à vivre selon leur bon plaisir comme on pourrait le croire, ils se mettent tout à coup dans l'esprit d'obtenir tel honneur, d'occuper tel emploi, d'avoir tel titre ou telle préséance, et, s'il ne leur est pas donné de réaliser ce dernier vœu,

de satisfaire ce caprice, les voilà qui tombent dans la tristesse et l'abattement, plus malheureux mille fois de cette futilité qui leur manque, qu'ils ne sont heureux de tous les biens qui leur sont échus en partage. C'en est assez, ils vivront désormais avec cette épine au cœur; ou plutôt ce sera là le fléau de leur vie, le poison de leur âme, la ruine de toutes leurs prospérités, ce qui fera s'évanouir en fumée toutes les félicités de la terre.

Empruntant une image à l'art de la guerre, je dirai que c'est là enclouer les canons. Après cette opération si simple, une batterie demeure sans utilité, bien qu'elle subsiste toujours dans toute sa grandeur et qu'elle paraisse avoir encore toute sa puissance; un clou suffit pour paralyser ces vastes instruments de ruine et de mort. C'est la manœuvre que Dieu semble employer vis-à-vis des méchants; il leur laisse tous leurs trésors et toutes leurs prospérités, se contentant de glisser une pointe secrète dans leur âme, et cela suffit pour qu'ils vivent aussi tristes, aussi malheureux que pourrait l'être l'homme le plus indigent de la terre. Il leur montre par là d'une manière éclatante, s'ils daignent seulement ouvrir les yeux, que le bonheur de la vie, que le contentement du cœur, est un don de sa main bienfaisante; qu'il l'accorde ou le retire à son gré; que pour l'empoisonner et le détruire, il n'a besoin d'aucun appareil extérieur, et qu'il lui suffit pour cela d'une chose en apparence sans valeur et sans portée. C'est ce que le Seigneur lui-même nous représente d'une manière admirable, quand il frappe de sa malédiction l'orgueil et la puissance du roi des Assyriens, quand il annonce, *Isa*. x, 16, qu'il cachera sous la grandeur de ce monarque un principe de faiblesse et de caducité, qu'il mettra un feu secret sous le superbe édifice de sa gloire, afin que cette gloire s'évanouisse en fumée. N'est-ce pas là nous apprendre que Dieu sait, quand il le veut, arrêter l'essor du plus fier navire qui sillonne l'Océan, jeter la faiblesse au sein même de la force, la misère au milieu des plus grandes prospérités.

Tel est encore le sens que nous devons attacher à ce passage du livre de Job, xxvi, où il est dit que les géants, malgré toute leur puissance, gémissent au fond des eaux; car il veut nous montrer

par là qu'il y a pour les grands du monde de profondes chutes et d'humiliantes douleurs, comme il y en a pour les petits et les pauvres, qu'on dirait seuls exposés aux coups du malheur, aux injures des hommes. Mais Salomon le dit en termes encore plus formels ; c'est même là l'une des grandes misères qu'il signale dans l'existence des humains. Voici ses expressions : « Il est un autre mal que j'ai vu sous le soleil, et celui-là est bien commun dans le monde. Vous rencontrez un homme à qui Dieu a donné richesses, prospérités, honneurs, à qui rien ne manque de ce que son âme a pu désirer; seulement il ne lui a pas donné le pouvoir de jouir de ces biens, c'est un étranger qui doit en jouir à sa place. » *Eccl.* VI, 2. Or, qu'est-ce donc que d'avoir des biens dont on ne peut jouir, si ce n'est être frustré de l'objet de son ambition, et ne trouver ni contentement ni félicité dans les choses qu'on possède ? Une cause imperceptible suffit entre les mains de Dieu pour rendre tous les biens inutiles, impossible toute félicité. De même que la véritable sagesse ne se trouve pas dans une lettre morte, et vient uniquement de Dieu ; de même la véritable paix ne se trouve pas dans les biens et les trésors de la terre, Dieu seul peut la donner.

Et maintenant, pour en revenir au but que nous nous sommes proposé, si des hommes qui possèdent tout ce qu'ils peuvent désirer, sont néanmoins plongés dans l'abattement et la souffrance, parce qu'ils vivent loin de Dieu, dans quel état peuvent être ceux à qui tout manque à la fois? Chacun des vides qu'ils rencontrent au dedans d'eux-mêmes, les soumet au tourment de la faim, leur fait éprouver une soif inextinguible; c'est une épine qui leur traverse le cœur et qu'ils portent partout avec eux. Quelle paix, je le demande, quel repos est capable de goûter une âme où règne cette guerre intestine, cette éternelle lutte des appétits et des pensées? Ah! que le Prophète avait raison quand il s'écriait : « Le cœur du méchant est comme une mer ballottée par l'orage et qui ne connaît pas de repos. » *Isa.* LVII, 20. Y a-t-il, en effet, une mer, des vagues, des vents, qui se déchaînent avec plus de fureur que les passions des méchants? Ces passions n'ont-elles pas quelquefois la force de bouleverser les sociétés, le monde et les

mers elle-mêmes. Une âme passionnée est bien réellement une mer où luttent des vents contraires, où la tempête est déchaînée, mais une tempête dont les éléments ne nous montrent qu'une faible image. Les appétits dépravés ne sont-ils pas souvent opposés les uns aux autres, comme les vents qui s'abattent sur le vaste sein des mers? Ce que demande la volupté, l'orgueil le repousse; ce que la vaine gloire exigerait, l'avarice ne saurait l'accorder; ce que l'avarice conseille, l'honneur ne le peut souffrir; la paresse refuse ce que l'amour du bien-être ne cesse de demander. D'où il arrive qu'au milieu de tant de désirs opposés, les méchants ne savent plus ce qu'ils désirent; ils sont en perpétuel désaccord avec eux-mêmes, toujours incertains du but qu'ils doivent poursuivre, ne sachant ni que prendre ni que laisser. Ils ressemblent à ces malades que diverses infirmités travaillent à la fois, de telle sorte que la médecine ne sait quel remède appliquer, par la raison que ce qui est utile pour telle maladie, est funeste pour l'autre. On peut voir encore ici l'image de cette confusion des langues qui divisa les hommes à la tour de Babel. C'est la contradiction dont parle le Prophète royal quand il fait à Dieu cette prière : « Renversez leurs projets, Seigneur, et divisez leurs langues; car j'ai vu la malice et l'opposition régner dans la cité. » *Psal.* LIV, 10. Que faut-il entendre par cette division des langues, par cette malice et cette opposition régnant entre les habitants d'une même ville, si ce n'est la lutte incessante des passions entre elles dans un même cœur, ou bien encore cet antagonisme ardent de tous les appétits corrompus qui forment le spectacle du monde et font le supplice des mondains?

II.

De la paix intérieure et du calme profond où vivent les hommes vertueux.

Tel est donc le sort des méchants; et par là nous pouvons entrevoir déjà quel est celui des bons. Tenant soumis à la raison tous leurs appétits et tous leurs désirs, ayant mortifié leurs sens et dompté leurs passions, voyant toujours leur bonheur, non dans les biens périssables de la terre, ni dans les faux plaisirs que le monde leur présente, mais en Dieu, source unique, centre inva-

riable de toute félicité, et dans les biens éternels, dans les joies impérissables, que rien ne saurait leur ravir, ils sont à l'abri des maux que le vice entraîne à sa suite. Ils regardent comme leur ennemi capital l'orgueil de l'âme ou celui des sens, avec cette innombrable escorte de passions qui l'accompagnent; leur volonté est entièrement soumise à celle de Dieu; ils ne voient dans le malheur qu'un mystérieux dessein de sa providence paternelle; il n'est dès lors aucune puissance sur la terre capable de troubler entièrement la paix de leur conscience.

C'est ici, qui ne le comprend, l'un des principaux avantages que Dieu promet, dès le temps même de la vie présente, aux véritables amis de la vertu. C'est ce que nous attestent de toutes parts les divines Ecritures. Le saint roi David proclame ainsi cette vérité : « Une paix abondante est le partage, Seigneur, de ceux qui gardent votre loi; il n'est point d'obstacle qui les fasse tomber. » *Psal.* CXVIII, 165. Voici comment Dieu parle lui-même par son Prophète : « Que n'as-tu fidèlement observé mes préceptes ! ta paix aurait été comme un fleuve qui coule à pleins bords, et ta justice, comme les eaux profondes des mers. » *Isa.* XLVIII, 18. La paix nous est ici représentée sous l'image d'un fleuve, parce qu'elle possède la vertu d'éteindre le feu de notre concupiscence, de calmer l'ardeur de nos désirs, de fertiliser de nouveau la terre desséchée de notre cœur, et de rafraîchir notre âme, au milieu des plus grandes tribulations de la vie. Salomon exprime la même pensée en peu de mots, mais avec une incomparable énergie : « Quand les voies de l'homme seront agréables à Dieu, Dieu fera que l'homme aura la paix avec tous ses ennemis. » *Prov.* XVI, 7. Quels sont les ennemis qui ne cessent de faire la guerre à l'homme, à moins que Dieu n'intervienne en sa faveur? Ce sont les mauvaises passions qui s'agitent dans le cœur humain; c'est la chair, toujours en lutte contre l'esprit. Et le Seigneur nous dit qu'il forcera ces ennemis à faire la paix, quand par la vertu de sa grâce et l'heureuse habitude de la vertu, il soumet toutes les passions aux œuvres de l'esprit, les faisant même concourir au bien, au lieu d'élever sans cesse, comme elles le faisaient auparavant, de nouveaux obstacles aux célestes aspirations de l'âme. Et l'expérience

nous apprend qu'il en est toujours ainsi : aux premiers pas qu'elle fait dans la carrière, la vertu éprouve une grande résistance de la part des passions ; mais quand elle touche à la perfection, elle agit avec autant de facilité que de suavité, elle ne rencontre presque plus d'opposition à vaincre. C'est ici la paix que David appelle, dans un autre de ses cantiques, dilatation du cœur : « Vous avez affermi, Seigneur, mes pieds dans la voie ; ils n'ont plus connu ni fatigue ni faiblesse. » *Psal.* XVII, 37. Et : « J'ai couru dans la voie de vos commandements quand vous avez dilaté mon cœur. » *Psal.* CXVIII, 32. Le Prophète nous montre par ces paroles la différence que nous devons établir entre le chemin que suivent les bons et celui où se précipite la foule des pécheurs. Les uns marchent d'un pas léger, le cœur libre et content, sûrs de pouvoir triompher de tous les obstacles et de tous les ennemis qui tenteraient de les arrêter au passage ; les autres sont toujours tourmentés par les craintes et les soucis qui naissent de leurs désordres mêmes, pauvres voyageurs égarés dans les pénibles sentiers du monde, faisant à chaque pas une nouvelle chute. Cette différence entre le vice et la vertu, les justes la connaissent, moins par la théorie que par la pratique ; ils n'ont pas oublié ce qui se passait dans leur cœur quand ils étaient engagés dans les liens du siècle, ils savent ce qui s'y passe maintenant qu'ils se sont consacrés au service de Dieu. A chaque épreuve qu'ils avaient alors à subir, c'étaient des ébranlements, des angoisses, des terreurs que rien ne saurait peindre ; mais depuis qu'ils ont renoncé aux biens périssables de la terre, pour aimer uniquement les biens éternels, depuis qu'ils ont mis en Dieu seul leur bonheur et leur confiance, ils passent avec tant de courage au milieu des mêmes tribulations de la vie, ils sont tellement soumis aux dispositions de la Providence, que souvent ils sont eux-mêmes étonnés d'une transformation aussi complète, ils ne se reconnaissent plus, il leur semble qu'ils sont d'autres hommes ; ils n'ont plus ni les mêmes sentiments ni les mêmes pensées ; c'est comme s'ils avaient un autre cœur, une autre âme. Et, dans le fait, ils sont encore et ils ne sont plus eux-mêmes ; leur identité subsiste dans la nature, elle a été comme anéantie dans la grâce. C'est la grâce qui est le principe

d'un tel changement, et ce changement ne s'expliquerait pas sans elle.

Dieu nous avait lui-même annoncé par le prophète Isaïe, XLIII, 2, les merveilles qu'il devait opérer dans ses enfants : « Quand vous passerez à travers les eaux, je serai avec vous, et les fleuves ne vous engloutiront pas ; vous serez au milieu des flammes, et vous n'en serez pas brûlés. » Les eaux dont il est parlé dans ce texte, ne sont pas autre chose que le torrent des tribulations dont la vie humaine est comme inondée, ce déluge de misères dont les flots amoncelés nous envahissent de toutes parts. Et le feu dont parle ensuite le Prophète, n'est autre que celui de la concupiscence qui brûle au sein de la nature corrompue. Il nous avait été symbolisé par la fournaise ardente que les ministres de Nabuchodonosor allumèrent dans Babylone ; ces ministres eux-mêmes nous représentent les démons acharnés à notre perte, et les flammes qui s'élevaient à quinze coudées sont une image des appétits désordonnés et des désirs impétueux qui, remontant de nos sens, enveloppent notre âme tout entière. Or, quand un homme ne périt pas au milieu de ces grandes eaux, quand il n'est pas consumé par de telles flammes si funestes à la généralité des enfants d'Adam, comment ne pas voir dans ce prodige la présence de l'Esprit-Saint, l'action toute-puissante de sa grâce ? N'est-ce pas ici cette « divine paix qui l'emporte sur tout autre sentiment, » selon le langage de l'Apôtre ? *Philip.* IV, 7. Ne faut-il pas y voir un don mystérieux et surnaturel qui nous vient du Très-Haut ? Car un entendement humain ne saurait jamais par ses propres lumières concevoir comment il est possible qu'un cœur de chair demeure calme et fort, paisible et consolé, au milieu des orages du monde, parmi tant de tribulations et de dangers.

Celui qui sent la grandeur de ces bienfaits, alors même qu'il ne peut les comprendre, reporte sa pensée vers l'Auteur de tant de merveilles, en s'écriant avec le Prophète : « Venez et voyez les œuvres du Seigneur, les prodiges qu'il a opérés sur la terre. Il a mis en pièces l'arc des forts, brisé leurs armes, jeté au feu leurs boucliers ; et il a dit : Laissez là tous ces instruments de mort, vivez dans le calme et la paix, et vous verrez que je suis Dieu,

maître souverain du ciel et de la terre. » *Psalm.* XLV, 9, 10 et 11. Cela étant ainsi, qui pourrait imaginer une chose plus belle, plus suave, plus digne d'être ambitionnée, que ce repos de l'âme, ce calme profond de la conscience, cette ampleur de sentiments, cette élévation de pensées, cette paix enfin qui est l'œuvre de la grâce et le partage de la vertu?

Et maintenant si, désirant aller plus loin, vous me demandez quelles sont les causes d'où procède ce don céleste, je vous répondrai qu'il est le fruit de tous les autres priviléges accordés à l'âme vertueuse, et que nous avons étudié jusqu'ici. De même que les vices forment entre eux une longue chaîne, si bien que les uns entraînent nécessairement les autres; de même les vertus forment des degrés successifs et se trouvent dans une mutuelle dépendance, de telle sorte que la plus élevée, ayant des racines plus nombreuses et plus profondes, produit aussi des fruits plus abondants.

La bienheureuse paix dont nous parlons est l'un des douze fruits de l'Esprit-Saint énumérés par le grand Apôtre. Elle provient de tous les autres en général, et de chacun en particulier; mais elle naît surtout de la vertu elle-même; on peut dire qu'elle en est la compagne inséparable. Si la vertu mérite au dehors l'honneur et la révérence, elle ne mérite pas moins au dedans une paix inaltérable; la paix est la récompense en même temps que le fruit de la vertu. La guerre intérieure n'a pas d'autre cause, comme nous l'avons déjà dit, que l'orgueil inquiet et la révolte incessante des passions. Quand donc celles-ci sont domptées, et c'est le propre des vertus de dompter les passions, la cause des troubles intérieurs, des pénibles agitations de l'âme est par là même supprimée. C'est même là l'une des trois choses qui constituent la félicité du royaume des cieux, tel que nous pouvons le posséder sur la terre; car voici ce que dit l'Apôtre : « Le royaume de Dieu ne consiste ni dans le boire ni dans le manger, mais bien dans la justice, la paix et la joie du Saint-Esprit. » *Rom.* XIV, 17. La justice, dans le sens qu'attache ordinairement à ce mot la langue hébraïque, veut dire ici la vertu elle-même, et la vertu poussée à sa perfection, ou bien la sainteté. C'est en elle et dans ces deux

admirables fruits qui l'accompagnent, la paix et la joie de l'Esprit-Saint, que consiste la véritable félicité, cette béatitude anticipée que les justes possèdent déjà sur la terre. Or, que la paix soit en effet un résultat inséparable de la vertu, c'est ce que le Seigneur nous dit encore de la manière la plus évidente, par l'organe du même Isaïe : « La paix sera l'œuvre de la justice ; et cette même justice donnera pour fruit un calme heureux, une sécurité permanente. Mon peuple habitera dans les magnificences de la paix, dans les douces demeures de la confiance, au sein d'un repos qui regorge de biens et de délices. » Ce repos est appelé silence ; et rien ne saurait mieux nous représenter la paix intérieure puisqu'elle consiste dans le calme des passions, dont les turbulentes clameurs et les désirs insatiables tenaient l'âme dans un trouble perpétuel. En second lieu, la paix émane de la liberté que donne la vertu, et de l'empire qu'une âme vertueuse exerce sur toutes ses passions. Comme on voit une terre conquise, dont les habitants ont subi le joug d'une puissance supérieure, reposer bientôt dans le calme et la paix, si bien que chacun de ses enfants vient comme autrefois s'asseoir à l'ombre de son figuier, ou sous le toit de ses ancêtres, sans craindre désormais aucun ennemi ; de même, quand une fois nos passions ont été soumises, ont courbé le front sous le sceptre de l'âme, la cause de toutes nos agitations intérieures a disparu, nous jouissons alors de ce silence profond, de cette paix admirable qui sont le vrai bonheur de la vie, le noble privilége d'un cœur désormais à l'abri de toute guerre intestine ou étrangère. Lorsque les passions régnaient dans ce cœur, elles ne cessaient d'agiter et de bouleverser l'âme infortunée dont elles avaient fait leur esclave ; et maintenant que cette âme s'est affranchie de leur tyrannie, qu'elle est leur reine, qu'elle les tient en son pouvoir, elle ne connaît plus d'ennemi qui vienne porter le désordre dans son empire et troubler la paix dont elle jouit.

Les consolations spirituelles dont nous avons fait connaître plus haut la grandeur et le prix, sont la troisième source d'où provient cette paix inaltérable. Il résulte, en effet, de ces consolations que nos appétits eux-mêmes et les aspirations de la partie inférieure de notre être se tiennent dans le silence et le repos, heureux et

satisfaits qu'ils sont de la part qui leur revient des douces émotions, des joies pures et célestes que Dieu verse dans la partie supérieure de l'être humain. La puissance concupiscible est comme rassasiée des reliefs qui lui viennent du festin de l'âme, et la puissance irascible est loin de réclamer, voyant sa sœur dans l'abondance et la joie. D'où il arrive que l'homme tout entier repose en paix, en participant de la sorte aux fécondes émanations du souverain bien.

Le témoignage de la bonne conscience et l'allégresse qu'elle fait régner au dedans de nous ne contribuent pas moins à cette bienheureuse paix dont nous parlons ; car, si la bonne conscience ne nous donne pas une sécurité absolue, de telle sorte que nous tombions dans la négligence et que nous perdions le salutaire aiguillon de la crainte de Dieu, elle inspire cependant à l'âme du juste, des pensées douces et consolantes, source de la véritable paix.

Enfin, elle naît de la confiance que les bons ont en Dieu ; car c'est cette confiance surtout qui maintient son âme calme et sereine au milieu des tribulations de la vie ; c'est l'ancre assurée qui le fait résister à toutes les tourmentes. Les justes ont Dieu pour père, pour défenseur, pour caution et pour bouclier ; sous cette protection puissante n'ont-ils pas raison de vivre dans le calme et la paix ? Ne sont-ils pas en droit de chanter avec le Roi-Prophète : « Je dormirai, je reposerai dans une paix profonde, parce que vous-même, Seigneur, m'avez affermi sur le fondement inébranlable de l'espérance. » *Psalm.* IV, 9 et 10. Faut-il s'étonner que la paix des justes, et avec elle le remède à tous leurs maux, provienne d'une telle source ? Que pourrait craindre, que pourrait regretter l'homme à qui Dieu veut tenir lieu de tout ?

CHAPITRE XX.

Du neuvième privilége de la vertu, comment Dieu accueille les prières des bons et rejette celles des méchants.

Il est encore un autre privilége que possèdent ici-bas les amis de la vertu, c'est d'être toujours écoutés de Dieu dans leurs prières ; et c'est là, il faut bien le reconnaître, la suprême res-

source de l'homme contre toutes les nécessités et toutes les misères de la vie. Pour bien comprendre ce que nous avons à dire sur ce sujet, il faut savoir avant tout qu'il y a eu deux déluges universels dans le monde, l'un matériel, l'autre moral, et tous les deux provenant d'une même cause, qui est le péché. Le premier, qui eut lieu du temps de Noé, ne laissa de vivant dans ce monde que le petit nombre d'êtres qui purent trouver place dans l'arche: tout fut englouti dans les flots, de telle sorte que la mer fut comme un tombeau de la terre; là furent abîmées toutes les œuvres et toutes les richesses de l'homme. Mais un déluge différent avait précédé celui-là; c'était un déluge d'iniquités, provenant du péché de notre premier père. Et combien ce déluge n'avait-il pas été plus grand et plus funeste que l'autre; il n'a pas nui seulement aux hommes de ces temps reculés, tous les siècles en ont éprouvé les terribles ravages; le corps n'en a été ni la seule ni la principale victime, c'est l'âme surtout qui en a subi l'action fatale. Les âmes, en effet, à la suite de ce déluge, se trouvèrent dépouillées de toutes les richesses spirituelles, de tous les biens surnaturels que le genre humain avait reçus dans la personne du premier homme. C'est ce qui a lieu dans tout enfant nouveau né; son âme n'est pas moins nue que son corps quand il vient au monde.

De ce premier déluge sont nées toutes les indigences, toutes les infirmités auxquelles est maintenant sujette la vie humaine. Elles sont si nombreuses et si grandes qu'un profond docteur, qui fut en même temps l'un des plus illustres chefs de l'Eglise, en a fait le sujet de tout un livre, sujet qu'il est loin d'avoir épuisé. Je veux parler du traité d'Innocent III sur les misères de la condition humaine. Plusieurs illustres philosophes de l'antiquité, considérant d'une part la dignité de l'homme et sa supériorité sur tous les autres animaux, voyant de l'autre les infortunes et les vices dont il est accablé, ne pouvaient assez s'étonner d'un tel désaccord, d'une telle anomalie dans la plus parfaite des créatures. C'est qu'ils n'en comprenaient pas la cause qui n'est autre que le péché. Ils voyaient que l'homme seul entre tous les animaux éprouve sans cesse le besoin de varier ses plaisirs, de courir après des sa-

tisfactions nouvelles, que lui seul est tourmenté par l'avarice, l'ambition, un insatiable désir de prolonger sa vie, l'étrange préoccupation de sa sépulture, le souci plus étrange encore de ce qui devra être après sa mort. Est-il un être dont la vie soit plus fragile et dont les vœux soient néanmoins plus vastes? En est-il qui se trouvent sujets à autant de terreurs sans cause, de colères sans frein? Ils voyaient les autres animaux presque toujours exempts de maladies, à l'abri du double tourment des médecines et des médecins, ayant toutes les choses nécessaires à l'existence sans préoccupation et sans travail. L'homme, au contraire, leur apparaît environné de toutes sortes d'infirmités, exposé à des accidents sans nombre, tourmenté, dans son âme comme dans son corps, par des douleurs sans cesse renaissantes, courbé sous le poids, non-seulement de ses propres malheurs, mais encore des malheurs de tous ceux qu'il aime. Le passé lui cause d'interminables regrets; il trouve dans le présent un sujet continuel de tristesse; l'avenir le torture d'avance par ses incertitudes et ses terreurs; pour avoir un peu de pain, qui suffise à soutenir son existence, ce n'est pas trop, ce n'est pas assez quelquefois d'un travail sans relâche.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les misères de la vie humaine. Le saint homme Job, VII, 1, nous dit qu'elle est un combat perpétuel, et que les jours dont elle se compose sont comme ceux du mercenaire qui travaille du matin jusqu'au soir. Les philosophes dont nous parlions tout à l'heure le comprenaient si bien, qu'ils ne savaient, à les entendre, si la nature avait été pour nous une mère ou une marâtre, tant leur paraissait lourd le fardeau qu'elle nous a imposé. Plusieurs ont été jusqu'à dire que le mieux serait de ne pas naître, ou de mourir au moins aussitôt après avoir vu le jour. Il en est même qui ont prétendu que la plupart des hommes n'accepteraient pas le don de la vie, s'il leur était offert après qu'ils en auraient goûté, c'est-à-dire si, par impossible, on en avait fait l'expérience avant de l'avoir reçue.

Puisque telle est la vie que le péché nous a faite, puisque dans ce premier déluge nous avons complètement perdu ce riche fonds

de grâces et de bienfaits dont le ciel nous avait dotés, dites-moi quel est le remède que nous a laissé celui qui nous inflige un châtiment aussi terrible? N'est-ce pas celui qui reste à l'homme qu'une tempête a dépouillé de tous ses biens et qu'elle a jeté sur le rivage dans la souffrance et la nudité? Cet homme n'a plus de patrimoine, il n'a plus même la force de travailler à réparer ses malheurs; il faut donc qu'il s'en aille mendier à travers le monde pendant tout le reste de sa vie. Voilà bien l'état de la malheureuse humanité, après ce déluge universel qui lui a ravi tous les biens dont l'avait comblée la bonté suprême. Il n'y a pas d'autre ressource pour elle que de frapper et de crier, comme un pauvre mendiant, à la porte de son souverain maître. C'est ce que nous enseigne d'une manière éclatante le saint roi Josaphat quand il adressait à Dieu cette touchante prière : « Comme nous ignorons, Seigneur, ce qu'il nous convient de faire, il ne reste plus qu'un remède à nos maux, c'est de lever vers vous un regard suppliant. » II *Paral.* xx, 12.

Cette même vérité ressort avec non moins d'éclat de la prière d'un autre saint monarque, le pieux Ezéchias : « Du matin au soir, vous mettrez un terme à ma vie, Seigneur; et moi, comme le petit de l'hirondelle, je ne cesserai de vous appeler à mon secours, je gémirai comme la colombe. » *Isa.* XXXVIII, 13 et 14. Ne peut-on pas interpréter ainsi cette prière : Je suis si pauvre, je suis si peu digne, Seigneur, de votre miséricorde et de votre providence, que ma vie n'a pas un seul jour d'assuré; quel est donc l'exercice dans lequel elle doit s'écouler, si ce n'est celui d'une prière accompagnée de gémissements et de larmes? Voilà comment parlait cet homme si sage, bien qu'il fût roi et un roi puissant. David, son prédécesseur et son père, était bien plus puissant que lui; et cependant il avait recours au même remède dans toutes les circonstances pénibles de sa vie. C'est dans le même esprit, avec le même sentiment qu'il s'écriait : « Ma voix n'a cessé de crier vers le Seigneur, ma voix suppliante s'est élevée vers lui. J'ai répandu ma prière en sa présence, je lui ai révélé mes douleurs, quand mon âme fatiguée commençait à défaillir. » *Psalm.* CXLI, 1 et 2. Il veut dire par ces derniers mots : Quand je voyais

l'horizon se fermer de toutes parts devant moi, et nul port ouvert à mon espérance; quand tous les secours me faisaient défaut du côté de la terre, j'avais recours à la prière pour implorer ceux du ciel : Dieu m'a laissé la prière pour suprême ressource dans tous mes maux.

Vous me demanderez peut-être s'il est bien vrai que ce soit là un remède infaillible dans toutes les nécessités de la vie. Comme ceci dépend uniquement de la volonté de Dieu, ceux-là seuls peuvent répondre à cette question, que le Seigneur a introduit dans les secrets de sa sagesse, je veux dire les apôtres et les prophètes. L'un d'eux s'exprime ainsi : « Il n'est pas au monde de nation si grande qu'elle ait des dieux se tenant auprès d'elle, comme le Seigneur notre Dieu se tient auprès de nous pour écouter nos prières. » *Deut.* IV, 7. Ce sont là les paroles que Dieu lui-même a dictées; la main de l'homme n'a fait que les écrire. Elles nous donnent la certitude, mais une certitude absolue, que, lorsque nous prions, Dieu est là présent qui recueille chaque soupir de notre âme, prend pitié de nos maux, se dispose à les guérir, si toutefois il est avantageux pour nous d'en être délivrés. Il est vrai que nous ne voyons personne, que personne ne nous répond; gardons-nous bien de croire cependant que notre voix se perd dans le vide, qu'elle frappe inutilement l'air, que nul n'est là pour nous entendre. Or, que peut-il y avoir de plus consolant pour celui qui prie, que d'être ainsi certain de l'assistance divine? Mais, si ce texte de l'ancien Testament suffit pour nous encourager et nous consoler, quel effet ne devront pas produire sur nous les promesses et les garanties que le Seigneur lui-même nous donne dans son Evangile, quand il dit : « Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira. » *Matth.* VII, 7; *Luc.* XI, 9. Quelle plus forte garantie pourrions-nous exiger? Qui pourrait douter de semblables paroles? Qui ne trouvera la consolation et le bonheur dans la prière, alors que Dieu lui-même nous répond de son efficacité?

N'est-il pas aisé de voir que c'est ici l'un des plus grands privilèges que possèdent sur la terre les amis de la vertu? Ils ne peuvent ignorer que ces promesses si magnifiques à la fois et si

sûres leur sont spécialement adressées. C'est comme une première récompense de leur soumission et de leur fidélité; Dieu leur promet de venir à leur secours, de les exaucer dans toutes leurs prières. C'est ce que nous atteste le saint roi David : « Les yeux du Seigneur sont fixés sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières. » *Psalm.* XXXIII, 16. Isaïe proclame cette même vérité d'une manière encore plus formelle, en s'adressant à celui qui aura fidèlement observé les commandements de Dieu : « Alors vous invoquerez le Seigneur, et il sera propice à vos vœux; vous l'appellerez, et il vous dira : Me voici, je suis près de toi pour accomplir tout ce que tu désires. » *Isa.* LVIII, 9. Mais ce n'est pas seulement quand on l'invoque, que Dieu fait éclater sa miséricorde; il prévient même nos désirs, au témoignage de ce même prophète. Citons enfin une promesse qui l'emporte sur toutes celles-là, puisqu'elle nous est donnée par le Sauveur lui-même : « Si vous demeurez en moi et gardez mes paroles, vous n'aurez qu'à demander tout ce que vous voudrez, et cela s'accomplira. » *Joan.* XV, 7. Et comme la grandeur d'une telle promesse semblait dépasser tout ce que l'homme peut croire, le Sauveur y revient avec encore plus d'énergie : « En vérité, en vérité je vous le dis, quelque chose que vous demandiez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » *Ibid.* 23. Peut-on concevoir une faveur plus grande, une plus magnifique richesse, un pouvoir plus étendu? Tout ce que vous désirerez, dit-il, vous n'aurez qu'à le demander, pour l'obtenir aussitôt. O parole vraiment digne de celui qui l'a prononcée! Et qui donc pouvait faire une telle promesse, si ce n'est Dieu? Quelle puissance, autre que celle de Dieu, serait assez vaste pour réaliser cette même promesse? et quelle autre bonté que la sienne pouvait s'y engager?

N'est-ce pas là donner à l'homme une sorte de toute-puissance, lui livrer, pour ainsi dire, la clef de tous les trésors divins? Tous les autres dons, toutes les grâces que le Seigneur nous accorde se trouvent renfermées dans certaines limites; cette faveur porte seule, comme le royal cachet de la grandeur et de la bonté suprêmes, le caractère de l'infini. Ce n'est pas tel bien ou tel autre, que Dieu nous promet dans ce passage de l'Evangile, c'est tous

les biens à la fois, tout ce que nous pourrons désirer, pourvu que l'objet de nos désirs ne soit pas en opposition avec notre salut. Ah! si les hommes savaient apprécier les choses à leur juste valeur, quels sentiments ne leur inspireraient pas une telle promesse? Un homme dont le crédit et la faveur auprès d'un grand monarque lui permettraient de disposer à son gré de la puissance royale, combien ne serait-il pas heureux et fier d'une semblable position! Mais qu'est-ce donc qu'un roi de la terre, en comparaison du Roi des cieux?

Et, pour que vous ne soyez pas tentés de croire que ce sont là, non des faits, mais de simples paroles, portez un instant vos regards sur la vie des saints, et voyez combien d'œuvres sublimes ils ont accomplies par la seule puissance de la prière. Que ne fit pas Moïse, en priant seulement, soit sur la terre d'Egypte, soit dans ce long voyage des Hébreux à travers les déserts? Quelles merveilles n'accomplirent pas Elie et son disciple Elisée par la seule vertu de la prière? Par la prière, les apôtres n'ont-ils pas opéré les plus étonnants miracles? C'est l'arme avec laquelle les saints ont combattu; par elle ils ont terrassé les démons, par elle ils ont triomphé du monde, par elle ils ont régné sur les éléments. C'est avec le secours de la prière qu'ils ont changé en douce rosée les flammes dévorantes, ils ont désarmé le courroux de Dieu, ouvert les sources de sa miséricorde, obtenu, en un mot, tout ce qu'ils ont souhaité.

On raconte de notre patriarche, saint Dominique, qu'il n'avait jamais rien demandé au Seigneur, comme il l'avoua lui-même à l'un de ses grands amis, sans obtenir l'objet de sa demande. Et comme cet ami lui suggéra de demander à Dieu qu'il donnât à son ordre le docteur Réginald, l'un des hommes le plus célèbres de ce temps, le saint consacra l'oraison de cette nuit à demander à Dieu un tel disciple; et l'un des jours suivants à l'heure matinale où l'on commençait l'hymme de Prime: « L'astre du jour est déjà levé, » celui qui devait être le flambeau de cette religion nouvelle entra tout à coup dans le chœur, et se jetant humblement aux pieds de Dominique, lui demanda l'habit des frères prêcheurs. Voilà quel est le prix par lequel Dieu se plaît à récompenser l'o-

béissance des justes. S'ils se montrent fidèles et soumis à la voix de Dieu, Dieu ne l'est pas moins à écouter leur voix suppliante; s'ils lui répondent avec docilité quand il les appelle, il les paie de retour, comme ils l'attestent eux-mêmes, en répondant toujours à leur appel. Voilà pourquoi le plus sage des rois disait que l'homme obéissant parlera de ses victoires; car il est juste que Dieu fasse la volonté de l'homme, alors que l'homme fait la volonté de Dieu.

C'est le contraire qui a lieu par rapport aux prières des méchants. Voici ce que Dieu leur dit, par la bouche de son prophète. « Quand vous tendrez les mains vers moi, je détournerai mes yeux de vous; vous aurez beau multiplier vos prières, je ne les écouterai pas. » *Isa.* I, 15. Un autre prophète leur fait entendre ces menaces de la part du Seigneur : « Dans le temps de la tribulation ils s'écrieront : Levez-vous, Seigneur, et venez nous délivrer; et Dieu leur répondra : Où sont maintenant les dieux que vous avez adorés ? qu'ils se lèvent et qu'ils vous délivrent. » *Jerem.* II, 27 et 28. Nous lisons dans le livre de Job, XXVII, 8 et 9 : « Quelle espérance peut avoir le méchant après qu'il a dérobé le bien d'autrui? Dieu daignera-t-il écouter sa prière, quand le malheur aura fondu sur lui ? » Voici ce que dit à cet égard l'apôtre de la dilection : « Frères bien-aimés, si notre conscience ne nous reproche rien, nous sommes en droit d'espérer que nous obtiendrons de Dieu tout ce que nous lui demanderons; et cela parce que nous gardons ses divins préceptes et que nous faisons tout ce qui est agréable à ses yeux. » I *Joan.* III, 21 et 22. Le Roi-Prophète avait dit dans le même sens : « Si j'ai commis l'iniquité dans mon cœur, Dieu ne m'écoutera pas; c'est parce que je serai pur qu'il exaucera ma prière. » *Psalm.* LXV, 18 et 19.

Il serait facile de trouver dans les Livres saints un nombre infini de semblables passages; mais ceux-là suffisent pour vous montrer la différence qui existe entre les prières des bons et celles des méchants; d'où résulte aussi l'incomparable avantage que présente l'état des premiers par rapport à celui des seconds. Les uns sont écoutés et traités comme des enfants; les autres sont repoussés comme des ennemis. Mais faut-il s'étonner qu'une prière qui n'est pas secondée par de bonnes œuvres, une prière qui n'a ni ferveur,

ni charité, ni humilité, ne soit pas entendue? La demande n'est pas efficace, comme s'exprime admirablement saint Cyprien, quand l'oraison est frappée de stérilité. Il faut néanmoins le reconnaître, bien qu'il en soit généralement ainsi, la magnificence et la bonté de Dieu sont si grandes que parfois elles s'étendent à la prière même des méchants; elle n'est pas méritoire; mais cela ne l'empêche pas d'être impétratoire, c'est-à-dire qu'elle obtient de la bonté de Dieu ce que l'homme ne mériterait pas par lui-même. Le mérite, dit saint Thomas, a sa source dans la divine miséricorde, et cette miséricorde n'exclut pas les pécheurs. *Summ. Theol.* IIa IIæ, quæst. LXXXIII, art. 15 et 16.

CHAPITRE XXI.

Du dixième privilége de la vertu : secours et consolation que les bons reçoivent dans leurs peines, et, par opposition, isolement et tristesse que les méchants éprouvent dans les leurs.

Un merveilleux privilége que le ciel accorde à la vertu, c'est d'avoir la force de nous faire traverser avec courage, souvent même avec joie, les tribulations et les misères qui sont si fréquentes dans la vie. Nous l'avons dit plus d'une fois, il n'y a pas de mer au monde plus inconstante et plus orageuse, que ne l'est la vie humaine. Il n'est pas de bonheur tellement assuré qui ne soit sujet à mille divers accidents, à mille revers soudains, qui peuvent nous assaillir à toute heure. Or, c'est une chose bien remarquable et non moins instructive de voir combien les bons diffèrent des méchants, en face de ces épreuves. Les premiers, se souvenant qu'ils ont Dieu pour père, que c'est lui qui leur présente cette coupe d'amertume, que le breuvage dont elle est remplie est à la fois le châtiment et le remède de leurs infirmités, acceptent le calice avec soumission et générosité. Ils savent que la tribulation est comme une lime de fer entre les mains de l'ouvrier suprême, et que plus elle est rude, plus elle enlève aisément de notre âme toute la rouille des vices; ils ont appris à l'école du divin Maître que la souffrance rend l'homme plus humble dans ses pensées, plus fervent dans ses prières, plus austère dans ses mœurs, plus

pur dans sa conscience. Encouragés par ces réflexions et par d'autres semblables, ils courbent humblement la tête, se montrent calmes et doux dans le temps de la tribulation, acceptent d'une main courageuse le calice de la douleur et l'épuisent sans murmurer ; parlons d'une manière plus exacte, c'est Dieu lui-même qui le verse dans leur cœur ; c'est lui qui, selon l'expression du Prophète royal, « leur fait de leurs propres larmes une boisson salutaire. » *Psal.* LXXIX, 6. Il n'est pas de médecin qui mesure avec plus de soin, d'après la connaissance qu'il a de la maladie, les divers ingrédients du remède qu'il doit administrer à son malade, que le céleste médecin des âmes ne proportionne la tribulation aux forces et au caractère de l'homme juste qui doit la subir. Si parfois il augmente le labeur, il accroît aussi dans la même mesure les consolations et les secours qu'il se plaît à nous donner. Et de la sorte l'homme est d'autant plus riche de biens spirituels, au sortir de l'épreuve, qu'il a été plus profondément affligé ; d'où il résulte qu'à l'avenir il ne fuit plus la douleur comme une chose nuisible, mais qu'il la désire, au contraire, comme la source des plus magnifiques trésors. Voilà pourquoi, les bons acceptent bien souvent les labeurs et les tribulations de la vie, non-seulement avec patience, mais encore avec joie, comme nous l'avons déjà remarqué ; ils regardent moins le travail que la récompense, moins la peine du combat que la splendeur de la couronne ; ils oublient l'amertume du remède, pour ne songer qu'à la santé qui doit leur être rendue ; la douleur des coups qu'ils reçoivent disparaît dans l'amour de celui qui les donne ; car ils ne perdent pas de vue la doctrine de l'Apôtre : « Celui qui aime châtie. » *Hebr.* XII, 6.

La grâce qui ne fait jamais défaut au juste, quand est venue pour lui l'heure de la tribulation, est la source première de la force qu'il sait y déployer. Dieu est le véritable ami, l'ami fidèle par excellence ; il n'est jamais plus présent aux siens que dans le temps de l'adversité, bien qu'il paraisse alors s'être retiré d'eux. Parcourez plutôt l'Ecriture sainte tout entière, et vous verrez qu'il n'est pas de vérité qui s'y trouve plus souvent consignée que celle-là. Dieu n'est-il pas, dans la pensée du Prophète, *Psal.* IX, 14, notre défenseur et notre soutien, contre les assauts de l'infortune ?

Ne nous recommande-t-il pas lui-même d'avoir recours à lui dans de tels moments? N'a-t-il pas dit par le même Prophète : « Appelle-moi du sein de la tribulation, et je te délivrerai, et tu me rendras gloire? » *Psalm.* XLIX, 15. L'expérience avait appris tout cela à celui-là même qui nous l'enseigne de la part de Dieu ; car voici comment il s'exprime : « Lorsque j'ai crié, le Seigneur Dieu de justice a prêté une oreille attentive à mes cris; au jour de la souffrance il a dilaté mon cœur. » *Psalm.* IV, 2. N'est-ce pas encore dans le Seigneur que le même roi mettait sa confiance quand il disait : « J'espérais en celui qui m'a délivré de la faiblesse de mon esprit et des coups de la tempête? » *Psalm.* LIV, 9. Evidemment la tempête dont il s'agit ici n'est pas celle qui se déchaîne sur la mer ; c'est la tempête qui bouleverse un cœur pusillanime, quand il est aux prises avec l'adversité, tempête d'autant plus grande que ce cœur a moins d'énergie.

Le même auteur sacré revient fréquemment, dans ses cantiques, à ce principe déjà si clairement établi, dans le but de confirmer de plus en plus cette vérité et de nous arracher à notre faiblesse. Voici ce qu'il dit : « Le salut des justes est l'œuvre du Seigneur; il prend leur défense dans le temps de la tribulation. C'est lui qui doit les soutenir, il les délivrera de la main des pécheurs, il les sauvera, parce qu'ils ont mis en lui leur espérance. » *Psalm.* XXXVI, 18 et 19. Ailleurs il s'exprime en ces termes : « Qu'ils sont grands, Seigneur, les biens que vous avez répandus, à la vue des enfants des hommes, sur tous ceux qui espèrent en vous! Vous les protégez, vous les cachez dans le secret de votre visage, contre tous les assauts de la tribulation, contre la rage de leurs persécuteurs; vous les mettez, dans votre saint tabernacle, à l'abri de la contradiction des langues. Béni soit donc le Seigneur, pour avoir si merveilleusement fait éclater sur moi sa miséricorde! Il m'a défendu, il m'a placé dans un lieu sûr et comme dans une citadelle inexpugnable. J'étais si dépourvu de tout secours, si profondément abattu dans l'infortune, que je croyais être abandonné de vous, mon Dieu, et rejeté loin de votre face. » *Psalm.* XXX, 20 et seq. En vérité, le Prophète ne pouvait nous enseigner d'une manière plus énergique comment Dieu prend

soin des justes et les couvre de sa protection, au plus fort de la tourmente. Remarquons en particulier cette expression : « Vous les cacherez dans le secret de votre visage. » De même que les rois de la terre, dit là-dessus un interprète des Livres saints, quand ils veulent protéger un homme et le mettre à l'abri de tout danger, lui donnent leur propre palais pour asile, de telle sorte qu'il soit gardé, non-seulement par l'enceinte de la maison royale, mais par les yeux même du roi, ce qui est la marque la plus éclatante d'une tendre et vive sollicitude; de même le souverain Monarque des cieux défend et protége ses enfants, en les plaçant dans le tabernacle de son amour et sous l'œil vigilant de sa paternelle providence.

De là ce que nous lisons des saints, ce que nous avons vu quelquefois nous-mêmes : entourés des plus grands dangers, assaillis par les tentations les plus fortes, ils conservaient la même fermeté d'âme, la même paix du cœur, un front également serein, un maintien également noble; ce qui ne pouvait s'expliquer que par la conviction où ils étaient que l'invisible ami des âmes vertueuses veillait constamment sur eux, ne les abandonnerait jamais; bien plus, ils sentaient d'autant mieux sa présence qu'ils se voyaient exposés à de plus grands périls. Tels se montrèrent les trois enfants des Hébreux, quand Nabuchodonosor les fit jeter dans la fournaise; et telle fut aussi la conduite du Seigneur envers eux. Son ange les accompagnait au milieu des flammes et changeait les ardeurs dévorantes du feu en une douce et rafraîchissante atmosphère. A cet aspect, le monarque des Assyriens s'écriait avec un étonnement mêlé de crainte : « Qu'est ceci? N'est-ce pas trois hommes, et trois hommes les pieds et les mains liés, que nous avons jetés dans les flammes? Quel est donc le quatrième que je vois avec eux, tout rayonnant de beauté, semblable au Fils de Dieu? » *Dan.* III, 91 et 92. Non, l'assistance du Seigneur ne saurait manquer aux justes, au milieu même des plus grandes tribulations.

Cette vérité ne ressort pas avec moins d'éclat de la conduite que Dieu tint envers Joseph, après que ce pieux enfant eut été vendu par ses frères. « Il descendit avec lui dans les cachots, comme

s'exprime le livre de la Sagesse, x, 13 et 14, il ne le quitta pas qu'il ne l'eût fait en quelque sorte asseoir sur le trône d'Egypte; » il étendit même son pouvoir sur ceux qui l'avaient persécuté, montrant par là combien avaient été fausses et calomnieuses les accusations dont il avait été l'objet, lâches et vils ceux qui avaient essayé de ternir sa gloire. De semblables traits prouvent mieux que toutes les paroles la vérité de la promesse que Dieu fait à son serviteur par la bouche du Psalmiste : « Je suis avec lui dans la tribulation ; je le délivrerai et le glorifierai. » *Psal.* xc, 15. Heureuse la tribulation qui nous mérite une telle société, qui nous attire une telle gloire ! Puisqu'il en est ainsi, écrions-nous tous avec saint Bernard : « Donnez-moi toujours des tribulations, Seigneur, pour que vous soyez toujours avec moi ! »

A l'action directe de la grâce, joignons le secours que nous donnent les vertus. Elles concourent toutes, en effet, chacune à sa manière, à soutenir, à ranimer le courage de l'homme affligé. De même que, dans une crise difficile et périlleuse, tout le sang se précipite vers le cœur, comme pour lui venir en aide et l'empêcher de défaillir; de même, quand une âme est en danger, quand elle est assaillie par la tentation ou la souffrance, toutes les vertus accourent aussitôt et lui prètent à l'envi leur concours, pour lui faire remporter la victoire. La première qui se présente, c'est la foi, qui remet vivement sous les yeux de l'âme ses éternelles destinées, les biens et les maux de la vie future, en comparaison desquels tout ce que nous pouvons éprouver dans la vie présente doit être compté pour rien. L'espérance vient ensuite, allégeant tous nos labeurs par la pensée du bonheur qui doit en être la récompense. La divine charité est le plus puissant auxiliaire de l'âme, elle va jusqu'à lui faire désirer les afflictions et les douleurs, en vue de mieux témoigner à Dieu les sentiments qui l'animent. La soumission habituelle d'une âme vertueuse aux volontés du ciel, fait éclater alors sa merveilleuse puissance, en nous montrant dans les épreuves de la vie la main bienfaisante du Seigneur. La patience trouve dans ces mêmes épreuves son exercice le plus naturel, c'est elle dont les épaules peuvent seules porter un tel fardeau. L'humilité fait plier le cœur au souffle de la

tribulation, comme un arbrisseau courbé par la tempête; elle lui apprend à s'abaisser sous la main qui le frappe, dans la persuasion que les douleurs dont il est affligé ne sont jamais proportionnées à ses fautes. Enfin, le souvenir des angoisses et des tourments de Jésus sur la croix, et des souffrances héroïques des saints, est pour nous un intarissable sujet de consolation et de force.

Tel est l'office propre de chaque vertu, la part qui lui revient dans les grandes luttes de l'âme; chacune lui tient, s'il nous est encore permis de le dire, un langage particulier. Voici d'abord ce que lui dit la foi : Les souffrances passagères du temps ne sont pas dignes d'être comparées à la gloire immortelle qui doit un jour nous être révélée. La charité dit à son tour : N'est-il pas juste de souffrir quelque chose pour celui qui nous a tant aimés ? La reconnaissance aime à répéter cette parole de Job : « Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, il convient que nous recevions aussi les peines qu'elle nous envoie. » *Job,* II, 10. La pénitence s'exprime ainsi : Celui qui tant de fois a fait sa volonté, contrairement à celle de Dieu, doit savoir souffrir quelque chose de contraire à sa volonté. La fidélité accueille en ces termes le moment de l'épreuve : Dieu nous a comblés de tant de biens durant la vie, qu'il faut se réjouir de pouvoir lui témoigner, au moins une fois, un peu de dévouement et de constance. La patience emprunte au grand Apôtre cette profonde et magnifique leçon : « La tribulation manifeste la patience, la patience est la preuve de l'amour, cette preuve est le fondement de l'espérance, et l'espérance n'est jamais confondue. » *Rom.* V, 3 et seq. L'obéissance dit, avec le même Apôtre, *Rom.* XII, 1, qu'il n'est pas de sainteté si grande, ni de sacrifice si parfait, qu'on puisse comparer à la disposition d'un cœur qui se conforme au bon plaisir de Dieu, dans les plus rudes travaux, dans les peines les plus cruelles.

Parmi toutes ces vertus néanmoins, c'est à l'espérance, animée par la charité, que revient spécialement le droit de nous consoler dans l'infortune ; c'est elle surtout qui communique à notre cœur la constance et la fermeté qui lui sont alors nécessaires. Saint Paul nous l'enseigne clairement, dans le chapitre même que nous venons de citer. Aussitôt après avoir dit : « Réjouissons-nous dans

l'espérance, » *Ibid.* 12, il ajoute : « en gardant la patience dans tous nos travaux ; » pour nous bien faire entendre que la joie de l'espérance et la patience dans les tribulations sont étroitement enchaînées entre elles. De là l'image aussi belle que vraie sous laquelle il nous représente ailleurs l'espérance ; il l'appelle l'ancre de la vie, *Hebr.* VI, 19. Comme une ancre fortement enfoncée dans la terre tient le navire immobile au milieu des flots et fait qu'il brave les fureurs de l'orage, une vive et ferme espérance, solidement établie sur les promesses du ciel, rend l'âme du juste inébranlable à tous les assauts de la persécution et de la douleur, la maintient calme et sereine parmi les vents déchaînés qui bouleversent la mer orageuse du monde. Ainsi le pratiquait un illustre serviteur de Dieu, comme l'histoire nous le raconte; se voyant entouré de tentations et d'infortunes il s'écriait : Le bonheur que j'espère est si grand, que toute peine m'est un plaisir.

Voilà comment toutes les vertus concourent à ranimer et fortifier le cœur du juste, quand elles le voient aux prises avec la tribulation. Et s'il arrive qu'il se laisse ébranler, malgré tant de secours, elles reviennent à la charge avec une nouvelle énergie, en lui faisant ces vifs et tendres reproches : Quoi! dans le temps de l'épreuve, quand Dieu veut exercer ta vertu, tu chancelles et succombes ! Mais où donc est la foi vive que tu dois avoir en lui ? où sont ton amour et ton courage, ta patience et ta soumission, ton espérance et ta fidélité ? Est-ce là le fruit de tes longs efforts, de tes résolutions généreuses ? est-ce là ce qui fut si souvent l'objet de tes vœux, ce que tu ne cessais de demander au Seigneur dans tes prières ? As-tu donc oublié que la vertu chrétienne ne consiste pas seulement dans les oraisons et les jeûnes, dans les confessions et les communions, mais qu'elle doit surtout éclater aux yeux de Dieu, par un courage inébranlable dans l'adversité, comme éclata jadis celle de Job ou d'Abraham ?

C'est ainsi que le juste, fort des considérations qui se présentent à son esprit, du secours de toutes les vertus qu'il possède, des consolations d'en haut et des faveurs de la grâce, en vient à porter, non-seulement avec une invincible énergie, mais encore avec bonheur et reconnaissance, le fardeau qui lui est imposé. Nous

pouvons démontrer cela par un seul exemple, celui du généreux Tobie. L'Ecriture sainte nous raconte qu'après tant de traverses et de maux essuyés dans l'exil par cet homme si sage, le Seigneur permit encore qu'il fût privé de la vue, voulant donner en lui un modèle éternel de résignation et de patience; et rien ne put abattre son courage, ni ébranler en aucune sorte la fidélité qu'il avait montrée jusqu'alors à la loi de ses pères. Et l'Ecriture nous en donne aussitôt la raison, en ajoutant : « Comme il avait toujours, depuis sa plus tendre enfance, vécu dans la crainte du Seigneur, il fut loin de s'elever contre lui dans l'infortune; inébranlable dans les sentiments de toute sa vie, il continuait à bénir Dieu tous les jours, des maux comme des biens qu'il lui avait envoyés. » L'Esprit-Saint attribue donc ici, vous le voyez d'une manière évidente, la patience que ce saint homme montra dans la tribulation, à la vertu qu'il avait toujours pratiquée, à sa crainte filiale envers le Seigneur. N'est-ce pas également là ce que nous venons de dire? Il nous eût été facile de trouver jusque dans notre siècle, d'illustres et touchants exemples de courage et de résignation dans les plus longues infirmités comme dans les labeurs les plus pénibles. Que de serviteurs, que de servantes de Dieu ont de nos jours goûté la douceur dans l'amertume, rencontré le miel sous le fiel, la sérénité dans la tempête, un suave rafraîchissement au milieu des flammes de Babylone.

II.

De l'impatience et de la fureur des méchants dans leurs peines.

Mais combien différent est le spectacle que les méchants nous présentent quand ils sont dans le malheur! Ils n'ont ni charité ni patience. La force qui se puise dans la religion et l'espérance que nourrit la foi, toutes les autres vertus du même genre, leur font également défaut; ils sont pris au dépourvu, ils se trouvent sans défense en face de l'ennemi; ils ne possèdent pas cette lumière supérieure qui brille aux yeux des vrais chrétiens, les biens de l'avenir ne sont pour eux qu'un vain songe, une douce expérience ne leur a pas appris quelle est la bonté paternelle du Sei-

gneur envers ses enfants qui souffrent. Aussi est-ce une chose lamentable de voir comme ils s'enfoncent dans cet abîme de la douleur ; nul point d'appui pour y poser le pied, nulle branche de salut que leur main puisse saisir. Pauvres navigateurs dont le vaisseau n'a pas de gouvernail, ils ne peuvent que périr dans la tourmente ; téméraires soldats qui vont au combat sans armes, ils doivent nécessairement succomber sous les coups de l'ennemi. Il est toujours un écueil contre lequel ils iront se briser, poussés par les vents et les ondes ; ce sera la colère ou l'orgueil, le découragement ou l'impatience, le blasphème ou le désespoir. N'a-t-on pas vu des malheureux qui, tout en perdant leur âme, perdaient aussi la raison, la santé, la vie même, ou tout au moins la vue à force de pleurer? Tandis que les justes, semblables à l'or pur, sortent sans altération et sans perte du feu de la tribulation, les méchants, comme un vil et grossier métal, se décomposent et s'annihilent dans la fournaise. Où ceux-ci versent des larmes amères, ceux-là font entendre des chants de joie ; où les uns s'enfoncent, les autres passent à pied sec ; le vase d'argile est brisé, l'airain résiste et s'épure. On entend incessamment retentir des cris d'allégresse dans les tabernacles des enfants de Dieu ; les demeures des pécheurs redisent à chaque instant les accents de la douleur et de la rage.

Si vous voulez vous convaincre pleinement de cette vérité, voyez les extrémités auxquelles se sont portées quelquefois et se portent encore chaque jour des femmes dépouillées par la mort des plus chers objets de leurs affections. On en a vu se renfermer dans des lieux ténébreux, refusant de contempler désormais la lumière céleste ; il en est qui se sont jetées dans un cachot comme des bêtes féroces, plusieurs se sont précipitées dans le feu ; d'autres ont donné de la tête contre les murs, pour se débarrasser d'un seul coup de l'insupportable fardeau de la vie ; et, quand elles ont reculé devant de telles violences, c'est un regret sans consolation, un désespoir sans remède, qui tarissait bientôt dans leur cœur la source de cette même vie ; et de la sorte un moment suffit pour rendre une maison déserte, ou du moins on voit en peu de jours s'éteindre une famille. Il y a quelque chose de plus, non

contentes de se montrer insensées et cruelles envers elles-mêmes, elles s'en prennent à Dieu, niant sa providence, l'accusant d'injustice et de barbarie, blasphémant sa miséricorde, élevant contre le ciel, selon la parole du texte sacré, une bouche sacrilége. Aussi qu'arrive-t-il? Le ciel éclate contre leur coupable demeure, il y fait tomber des malheurs encore plus grands, en punition de leurs blasphèmes; car tel est le châtiment que mérite quiconque résiste à la volonté du ciel et soutient une lutte impie contre la sagesse divine. Remède étrange, mais trop justement mérité, par lequel Dieu leur fait oublier de grands malheurs par des malheurs encore plus grands!

Le naufrage des méchants dans l'infortune est plus terrible et plus désastreux qu'il ne paraît au premier abord; le crime s'ajoute au crime, comme le malheur au malheur. Ils outragent la main qui les frappe, alors qu'ils auraient dû la bénir; ils s'enorgueillissent quand ils devaient s'humilier, le châtiment les endurcit au lieu de les réduire; le remède n'a fait qu'empirer le mal. Ne peut-on pas dire que c'est là un enfer commencé, principe et cause ici-bas de celui qui les attend dans la vie future? En effet, qu'est-ce que l'enfer, si ce n'est un lieu de peines et de crimes? Et que manque-t-il alors à celui que nous venons de peindre, si ce n'est l'éternité?

Considérez en outre que les peines de la vie sont inévitables, qu'il y a nécessité pour nous de les subir, et que la patience seule les rend méritoires pour l'âme et en même temps moins lourdes à porter. Et voilà que le malheureux pécheur, tout en perdant l'inestimable fruit des maux qu'il souffre, fait par ses impatiences qu'ils lui sont incomparablement plus amers; l'irritation à laquelle il est en proie lui devient un plus pesant fardeau que le mal lui-même. Triste chose, en effet, de travailler péniblement sur la terre, et de ne rien gagner par son travail, de ne savoir à qui demander sa récompense. Mais il y a quelque chose de plus lamentable encore, c'est de perdre le peu qu'on avait gagné, et, après une nuit laborieuse et stérile, de n'avoir devant soi qu'un long jour de souffrance et de malheur.

Tout cela nous fait de plus en plus comprendre à quel point les

bons diffèrent des méchants parmi les tribulations de ce monde : la paix, la joie, le courage des uns forment un contraste absolu avec le trouble, la tristesse et l'abattement des autres. C'est ce qui nous a été merveilleusement figuré dans les gémissements et les lamentations qui s'élevaient dans la terre d'Egypte quand Dieu mit à mort tous les premiers-nés de ce peuple pendant une seule et même nuit ; pas une maison qui ne fût remplie de deuil, inondée de larmes ; tandis que dans la terre de Gessen, où demeuraient les enfants d'Israël, on n'entendit pas même un chien aboyer, selon l'énergique expression de l'Ecriture.

Après cela, que dirai-je encore des inappréciables avantages que les justes tirent de leurs tribulations, de ces mêmes tribulations qui sont pour les méchants une cause d'indigence et de ruine. Le même feu qui purifie l'or, comme dit saint Jean Chrysostome, brûle et consume le bois; de même, dans la fournaise de la douleur, le juste acquiert une beauté plus parfaite, tandis que le méchant s'y trouve réduit en cendres, comme un bois infructueux et desséché. Saint Cyprien emploie, pour exprimer la même idée, une comparaison différente : Comme le vent, dit-il, au temps de la vannaison, chasse et disperse la paille légère, tout en respectant le froment dont il la sépare; ainsi le souffle de l'infortune abat et disperse les méchants, respecte et purifie les bons. Le passage de la mer rouge nous est encore une figure de la même vérité : non-seulement les eaux n'engloutirent pas les enfants des Hébreux, mais elles semblèrent même les protéger, formant à droite et à gauche comme des murailles de cristal; et ces mêmes eaux submergèrent les chars des Egyptiens et toute l'armée de Pharaon. Les eaux amères de la tribulation produisent également ce double effet : elles sont une sorte de protection et de défense pour les âmes vertueuses, elles exercent leur patience, elles conservent leur humilité ; et pour les méchants elles sont comme les flots irrités d'une mer orageuse qui vont les entraînant dans l'abîme de l'impatience, du blasphème et du désespoir.

C'est ici, vous le voyez, un admirable avantage, une éclatante supériorité, que la vertu possède sur le vice. De là les éloges pom-

peux que les anciens sages donnaient à la philosophie dans la persuasion où ils étaient qu'à elle seule il appartenait de rendre l'homme ferme et constant au milieu de toutes les peines. Mais c'était là l'une de leurs nombreuses erreurs. La véritable constance comme la véritable vertu, ne se rencontrent pas dans l'école des philosophes; elle ne se transmet qu'à l'école de ce divin Maître, qui, du haut de la croix, nous console par son exemple, qui, du trône où il est assis dans les cieux, nous anime et nous soutient de son propre esprit, faisant briller à nos regards l'immortelle couronne qu'il déposera sur un front victorieux. Or rien de tout cela n'est connu dans les philosophies humaines.

CHAPITRE XXII.

Du onzième privilége de la vertu : comment Notre-Seigneur pourvoit au temporel même de ceux qui la pratiquent.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici regarde uniquement les biens spirituels, les richesses surnaturelles, que les fidèles amis de la vertu reçoivent déjà dans cette vie, indépendamment de la gloire éternelle qui les attend dans l'autre. Et tous ces biens furent promis au monde avec la venue du Christ, comme l'attestent toutes les prophéties dont il a été l'objet. C'est pour cela qu'il a été justement nommé le Sauveur du monde; par lui nous a été donné le véritable salut, qui consiste dans la grâce, la sagesse et la paix, dans la victoire que nous remportons sur nous-mêmes, dans l'empire que nous exerçons sur nos passions, dans les consolations de l'Esprit-Saint et les trésors de l'espérance; en un mot, dans tous les biens qui sont requis pour arriver au salut; ce que le prophète exprimait en ces termes : « Israël a été sauvé dans le Seigneur, mais sauvé d'un salut éternel. » *Isa.* XLV, 17.

S'il en est toutefois qui tiennent tellement à la chair que leurs yeux soient tournés vers les choses des sens, plutôt que vers celles de l'esprit, ainsi que les Juifs nous apparaissent dans l'Evangile, ce n'est pas une raison pour qu'ils s'éloignent de nous; nous avons de quoi les satisfaire sous ce rapport beaucoup plus qu'ils ne peuvent le désirer eux-mêmes. S'il en était autrement, qu'eût voulu

dire le Sage, je vous le demande, quand il parle ainsi de la vraie sagesse, laquelle n'est pas autre chose que la perfection de la vertu : « Elle tient dans sa main droite la longue durée des jours, et dans sa gauche la richesse et la gloire. » *Prov.* III, 2. La vertu parfaite possède donc un double trésor, dont elle se sert comme d'un appât pour entraîner les hommes à sa suite; elle leur promet à la fois les biens du temps et ceux de l'éternité. Non, non, Dieu ne laisse pas mourir de faim ceux qui se dévouent à son service ; lui qui nourrit avec tant de soin les fourmis et les vermisseaux, pourrait-il abandonner dans leur indigence les fidèles serviteurs qui nuit et jour adorent sa Majesté sainte? N'en croyez pas à ma parole, si vous voulez; lisez plutôt le sixième chapitre tout entier de l'Evangile selon saint Matthieu, et vous verrez les garanties et les sécurités que le Seigneur nous y donne à cet égard. « Considérez les oiseaux du ciel, disait le divin Maître ; ils ne sèment ni ne recueillent, ils n'ont pas de greniers pour y entasser les ressources de l'avenir; et votre Père qui est dans les cieux ne les laisse manquer de rien. Votre vie n'est-elle pas incomparablement plus précieuse à ses yeux? » Après ces douces et tendres paroles, le Seigneur conclut ainsi : « Ne soyez donc pas en sollicitude pour ce qui regarde le boire et le manger ; la recherche inquiète de ces choses est le propre des nations qui ne connaissent pas Dieu. Pour vous, cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

C'est par ce motif, entre un grand nombre d'autres, que le Psalmiste nous invite à servir le Seigneur, sachant que c'est là celui que les hommes ont principalement en vue quand ils se mettent au service de leurs semblables. Voici ses propres expressions : « Craignez le Seigneur vous tous qui lui êtes consacrés; car rien ne manque à ceux qui le craignent. Les riches de la terre souffriront l'indigence et la faim ; et ceux qui cherchent le Seigneur auront tous les biens en abondance. » *Psalm.* XXXIII, 10 et 11. Cela est si certain que le même Prophète ajoute dans un autre de ses pieux cantiques : « J'ai été jeune, et me voilà devenu vieux ; et je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni ses enfants mendiant leur pain. » *Psalm.* XXXVI, 25.

Voulez-vous savoir, d'une manière encore plus étendue, combien la sécurité des bons repose sur de solides bases, écoutez les promesses que Dieu fait dans le Deutéronome à ceux qui gardent fidèlement sa loi : « Si vous écoutez la voix du Seigneur votre Dieu, si vous observez ses commandements, il vous élèvera, croyez-en à sa parole, au-dessus de toutes les nations répandues sur la terre, et sur vous s'accompliront toutes ces bénédictions : Bénis serez-vous dans vos demeures, et bénis dans vos champs. Béni sera le fruit de vos entrailles, celui de votre terre, et celui de vos bergeries. Bénis seront vos greniers, bénies les ressources de votre table. Bénis serez-vous dans vos entrées et dans vos sorties ; toute chose à laquelle vous mettrez la main prospérera. Dieu fera tomber à vos pieds tous les ennemis qui s'élèveront contre vous ; ils seront venus par un chemin, il leur en faudra sept pour la fuite. La bénédiction de Dieu s'étendra sur vos celliers, elle enveloppera votre existence tout entière. Dieu pour sa propre gloire veut faire de vous un peuple saint ; il vous en a donné sa parole, si toutefois vous gardez ses commandements et marchez dans les sentiers de sa justice. Vos prospérités s'élèveront si haut, qu'en les voyant tous les peuples de la terre connaîtront que le nom du Seigneur a été invoqué sur vous, et vous serez pour eux un sujet de crainte. Dieu répandra sur vous l'abondance de tous les biens. Il ouvrira les cieux pour en faire tomber les trésors de sa miséricorde. Une pluie fécondante arrosera vos terres dans un temps opportun ; toutes les œuvres de vos mains prospéreront sous la bénédiction du Très-Haut. » *Deut.* XXVIII, 1 et seq. Ainsi parle Dieu par la bouche de son Prophète. Et maintenant, je vous le demande, toutes les richesses de l'Inde peuvent-elles être comparées à ces bienfaits célestes ?

En supposant même que ces divines promesses regardaient plutôt la nation juive que le peuple chrétien, celui-ci devant recevoir de Dieu, comme l'annonce Ezéchiel, XXXIV et XXXVI, des biens d'un ordre supérieur, les biens de la grâce et de la gloire, il faut néanmoins reconnaître que ni les juifs fidèles n'étaient privés des biens spirituels, ni les chrétiens vertueux ne le sont des prospérités temporelles qui peuvent s'accorder avec leur salut ; et ces

prospérités accordées même sous la loi nouvelle présentent des avantages qui sont inconnus aux méchants. Le premier de ces avantages, c'est que Dieu, comme un habile et sage médecin n'accorde aux justes les biens et les richesses de ce monde, que dans la mesure qui convient à leur véritable bonheur, et de telle sorte qu'ils y trouvent une honnête existence, non un sujet de complaisance et d'orgueil. Cette mesure est toujours méconnue par les méchants ; il entassent des biens de la terre autant qu'ils peuvent en saisir, sans considérer que l'excès est ici non moins préjudiciable à l'âme que l'est au corps une trop abondante nourriture. En effet, s'il est nécessaire de manger pour vivre, manger avec excès est funeste à la vie; et si la vie de l'homme gît principalement dans le sang, il n'en est pas moins vrai que l'homme meurt souvent tué par la force de ce sang même.

Le second avantage, c'est qu'avec moins de bruit et d'apparat, les biens que les justes possèdent, leur procurent un repos plus réel, un plus parfait contentement ; et n'est-ce pas là ce que les hommes se proposent dans la possession de tous les biens terrestres ? Ce que le Seigneur peut faire au moyen des causes secondes, c'est-à-dire par le ministère des créatures, ne peut-il pas l'accomplir par lui-même, et d'une manière incomparablement supérieure ? Ainsi l'a-t-il fait à l'égard de tous les saints; et le grand Apôtre disait au nom de tous : « Nous n'avons rien ; et nous possédons tout, » II *Corinth.* VI, 10 ; ce qui signifie que les véritables amis de la vertu trouvent autant de joie dans le peu qu'ils possèdent que pourrait leur en donner la possession du monde entier. Les voyageurs aiment à changer en pièces d'or ce qu'ils doivent emporter pour la route ; car de la sorte ils marchent plus légers sans en être moins riches. C'est ainsi que les justes sont à la fois enrichis et allégés par la main du Seigneur ; si leur charge est moins lourde, leur contentement n'en est que plus grand. Ils vont cheminant dans les chemins de la vie, heureux au sein même de l'indigence, pauvres et riches en même temps; les méchants, au contraire, meurent de faim au milieu des trésors, ils ont l'eau à la bouche, comme le Tentale des païens, et ils sont torturés par la soif.

C'est pour ce motif et pour tant d'autres du même genre, que

le grand législateur des Hébreux recommandait si vivement à son peuple l'observation de la divine loi ; il voulait que ce fût là l'unique préoccupation de leur vie, sachant bien que cette base étant solidement établie, tout le reste viendrait sans effort et sans peine. Voici comment il s'en explique : « Mettez dans vos cœurs les paroles que je viens de vous adresser, portez-les attachées à vos mains comme un perpétuel avertissement, qu'elles flottent sans cesse devant vos yeux ; enseignez-les à vos enfants, pour que jamais ils n'en détournent leur pensée. Quand vous serez assis dans votre demeure, quand vous marcherez dans le chemin, à votre lever comme à votre coucher vous les aurez présentes à votre mémoire ; écrivez-les sur les lambris et les portes de vos maisons, de telle sorte que vous ne puissiez ne pas les voir ; et vous verrez alors se multiplier les jours de votre vie et ceux de la vie de vos enfants, dans la terre que Dieu vous donnera. » *Deut.* VI, 6 et seq. O saint Prophète, qu'aviez-vous aperçu, qu'aviez-vous découvert dans la pratique des divins commandements pour en recommander l'observation d'une manière aussi pressante? Ah ! sans doute, initié que vous étiez aux conseils du Très-Haut, vos lumières prophétiques vous montraient dans tout son éclat et dans toute sa profondeur ce trésor inestimable ; vous compreniez, vous, que tous les biens sans exception, présents et à venir, du temps et de l'éternité, spirituels et corporels, sont renfermés dans cet unique bien, que l'homme qui se possède, les possède tous en même temps. Ce n'est pas vous qui pouviez révoquer en doute cette simple et magnifique vérité, que la vie humaine ne saurait avoir de plus utile emploi que l'étude et l'observation des préceptes du Seigneur ; c'est alors seulement que l'homme travaille avec fruit à sa vigne, arrose et cultive son jardin, entasse ses récoltes et remplit ses greniers ; en agissant ainsi, l'homme gère mieux ses affaires que s'il y mettait lui-même la main ; car il s'en repose sur Dieu, qui ne peut manquer d'y mettre la sienne.

Telle est donc la condition de cet accord et de ce pacte que Dieu fait avec l'homme vertueux : quand celui-ci s'appliquera à garder sa loi sainte, Lui, de son côté, ne cessera de veiller à la conservation de nos biens ; et certes ce n'est pas de la part de Dieu que

le contrat pourrait fléchir ; si nous nous montrons des serviteurs fidèles, il sera pour nous un maître encore plus généreux. Voilà quelle est la seule chose nécessaire dont le Sauveur nous parle dans son Évangile, et qui consiste en définitive à connaître et à aimer Dieu ; n'ayons d'autre souci que de satisfaire ce bon Maître, cela suffit ; nous n'avons plus à nous préoccuper de rien, tout nous est assuré. Le grand Apôtre disait, écrivant à son cher disciple : « La piété est utile à tout ; pour elle sont les promesses de la vie présente et celles de la vie future. » I *Tim.* IV, 8. Pouvait-il nous garantir en termes plus formels, si la vraie piété vivait dans notre âme, c'est-à-dire, si nous étions vraiment fidèles au culte du Seigneur, non-seulement la suprême félicité des cieux, mais encore les biens de la terre, autant du moins qu'ils peuvent nous servir et nous seconder dans la conquête de cette gloire éternelle. Ceci ne veut pas dire, toutefois, que l'homme doit négliger de se livrer à un travail honnête et de faire ce qui est en son pouvoir, suivant les exigences de son état et les devoirs de la position qu'il occupe.

I.

Des nécessités et de l'indigence que souffrent les méchants.

Voulez-vous savoir maintenant combien sont grandes les calamités, profondes les misères, réservées aux méchants ; lisez le vingt-huitième chapitre du Deutéronome, et vous y verrez des choses qui vous frapperont à la fois d'étonnement et d'épouvante. Voici quelques-unes des paroles qui s'y trouvent renfermées : « Si vous refusez d'écouter la voix du Seigneur votre Dieu et d'obéir à ses préceptes, les malédictions suivantes éclateront sur votre tête et vous saisiront de toutes parts. Vous serez maudits dans vos villes et maudits dans vos champs, maudits dans vos celliers et jusque dans les restes de votre table ; maudit sera le fruit de vos entrailles, celui de votre terre, celui de vos étables et de vos bergeries ; maudits serez-vous dans vos entrées et vos sorties, c'est-à-dire dans toutes vos démarches et toutes vos entreprises. Le Seigneur enverra sur vous la stérilité et la faim ; la confusion régnera dans toutes les œuvres de vos mains, jusqu'à la complète destruction de votre être. Il vous enverra la peste ou la guerre

qui dévorera votre race et en jettera les restes hors de la terre que vous allez posséder. Le Seigneur ne cessera de vous frapper par la pauvreté, les fièvres, le froid et la chaleur, les épidémies et les contagions, qui feront un désert de votre patrie. Au-dessus de vous le ciel sera d'airain, et sous vos pieds la terre sera de fer; au lieu d'une eau qui la féconde, Dieu l'inondera des flots d'une poussière aride ; il fera pleuvoir la cendre sur son sein désolé. Le Seigneur vous livrera aux mains de vos ennemis ; vous sortirez par une porte en allant à leur rencontre, sept portes ne suffiront pas à vos troupes fugitives ; vous serez dispersés chez toutes les nations de l'univers ; vos cadavres deviendront la pâture des animaux sauvages et des oiseaux de proie.

» Un autre châtiment vous viendra de la part du Seigneur, la folie, l'aveuglement et la fureur, et vous irez à tâtons le long des murs, plongés que vous serez dans les ténèbres, au milieu même du jour, comme vont les aveugles, incapables de retrouver le chemin. Vous serez partout et toujours victimes de la calomnie, opprimés par la violence, et nul ne viendra vous délivrer. La femme que vous aurez choisie tombera au pouvoir d'un autre; vous n'habiterez pas la maison que vous avez bâtie; vous ne vendangerez pas la vigne que vous aurez plantée ; votre bœuf tombera mort devant vous, et vous n'en mangerez pas même les chairs; l'animal qui vous servait vous sera ravi sous vos yeux, et ne vous sera jamais plus rendu. Vos fils et vos filles seront captifs d'un autre peuple, vous serez les témoins de leur humiliation ; à cette vue vous défaillerez tout le jour, il ne restera en vous aucune force ; vous irez sur la terre comme un peuple perdu. vous serez la fable et le jouet de toutes les nations où l'exil vous aura conduits. »

Enfin, après bien d'autres malédictions non moins terribles, le Prophète poursuit : « Elles viendront sur vous toutes ces malédictions, elles vous saisiront et compléteront votre ruine. Puisque vous n'avez pas voulu servir le Seigneur votre Dieu, dans la joie de l'âme et l'allégresse du cœur, dans l'abondance de tous les biens, vous servirez l'ennemi qu'il vous enverra, et vous le servirez dans la faim, la soif, le dénuement et la misère ; ce nouveau

maître vous courbera sous un joug de fer jusqu'à vous faire rentrer dans la poussière. Le Seigneur amènera contre vous une nation qui viendra des extrémités de la terre avec la rapidité de l'aigle qui vole dans les airs, une nation dont vous n'entendrez pas la langue, sans entrailles et sans pudeur, qui n'aura ni respect pour les vieillards, ni pitié pour les enfants ; elle enlèvera le fruit de vos troupeaux et celui de vos campagnes ; elle ne vous laissera ni froment, ni vin, ni huile, ni bœufs, ni vaches, ni brebis ; elle n'aura de repos qu'elle n'ait détruit toutes vos villes et renversé ces murailles si fortes et si élevées dans lesquelles vous aviez mis votre confiance. Vous serez renfermés dans vos demeures et réduits à une telle extrémité, que vous en viendrez à manger le fruit de vos entrailles, à dévorer les chairs de vos fils et de vos filles. » Ne l'oublions pas, c'est l'Ecriture sainte qui parle ainsi ; et ces menaces ne sont pas les seules qu'elle fait entendre, il en est beaucoup d'autres que je m'abstiens de citer. Mais quiconque voudra les lire avec attention, demeurera frappé de stupeur et comme hors de lui-même, à la vue des terribles sanctions que le Tout-Puissant donne à sa loi ; peut-être ouvrira-t-il alors les yeux et lui sera-t-il donné d'entrevoir l'effrayante rigueur de la justice divine, la malice horrible du péché et la haine implacable dont Dieu le poursuit. C'est ce que lui diront les étranges châtiments qui sont annoncés au pécheur déjà dans la vie présente, et il pourra conjecturer par là ce qui l'attend dans la vie future. Il y puisera de plus un profond sentiment de pitié pour les malheureux dont l'aveuglement et l'indifférence les empêchent de voir l'épouvantable avenir qui les menace.

Et n'allez pas vous imaginer que ce sont-là de simples paroles, et rien de plus. Non, c'étaient de véritables prophéties dont l'histoire du peuple juif ne nous montre que trop souvent la réalisation éclatante. Sous le règne d'Achab, roi d'Israël, ce prince étant assiégé dans Samarie sa capitale par l'armée du roi de Syrie, les habitants de la ville assiégée mangèrent jusques à la fiente des pigeons, et encore cette déplorable nourriture ne s'obtenait-elle que par de grandes sommes d'argent ; les choses en vinrent même au point que les mères tuaient leurs propres enfants pour les

manger. Ce trait est consigné dans les Livres saints, IV *Reg.* VI, 28 et 29; et l'historien Josèphe rapporte que ces lamentables scènes se renouvelèrent au siège de Jérusalem. Les diverses captivités de ce peuple et la complète destruction de sa puissance et de sa liberté sont demeurées célèbres dans l'histoire. Les onze tribus furent amenées captives chez les Assyriens, jamais ne fut révoqué l'arrêt prononcé contre elles. La seule qui restait debout, fut renversée et réduite en esclavage, quelques siècles après, par les armées romaines; le nombre des captifs fut effrayant, mais celui des morts l'était encore davantage, au rapport du même historien.

Celui-là ne se tromperait pas moins qui penserait que de telles calamités étaient uniquement réservées à ce peuple ; elles s'étendent à tous les peuples qui, connaissant la loi du Seigneur, la dédaignent et la foulent aux pieds. Dieu lui-même nous l'atteste par l'un de ses prophètes : « N'est-ce pas moi, par hasard, qui ai fait sortir les Hébreux de l'Egypte, les Philistins de la Cappadoce, les Syriens des terres de Cyrène? Les yeux du Seigneur sont fixés sur tout royaume prévaricateur, il le renverse et le fait disparaître de la face de la terre. » *Amos,* IX, 1 et 8. Nous voyons clairement par-là que les révolutions qui surviennent dans les Etats, que l'élévation des uns et la ruine des autres, sont le contre-coup des péchés commis. Et si nous voulons nous convaincre à quel point ces vérités nous regardent nous-mêmes, parcourons les annales du passé, et nous verrons comment d'un seul coup Dieu renverse les nations coupables, celles surtout qui ont connu sa loi sainte et ne l'ont pas observée. De vastes contrées, dans l'Europe, l'Afrique et l'Asie, autrefois peuplées de chrétiens, remplies d'églises catholiques, sont maintenant ravagées par des nations infidèles et barbares. Que de ruines entassées, que de pertes causées à l'Eglise par les Gots, les Huns et les Vandales! Du temps de saint Augustin, les barbares ravagèrent la province d'Afrique, n'épargnant dans leur fureur, ni les hommes ni les femmes, ni les enfants ni les vieillards. Vers la même époque, ils s'étaient déchaînés sur la Dalmatie et les contrées environnantes avec une telle fureur que saint Jérôme, dont ce royaume était la patrie, nous dit que le

voyageur, en parcourant ces pays, n'apercevait au loin que le ciel et la terre, la terre nue et désolée.

Tout cela nous montre de la manière la plus évidente que la véritable vertu, une religion sincère et forte, en nous faisant acquérir les biens éternels, nous est encore d'un grand secours pour conserver ceux de la terre. Et cette considération, comme celles qui vont la suivre, est bien faite pour attacher notre cœur à cette même vertu, qui nous délivre de tant de maux et devient pour nous la source de tant de biens.

CHAPITRE XXIII.

Douzième privilége de la vertu : combien douce et joyeuse est la mort des justes ; et, par opposition, combien celle des méchants est triste et douloureuse.

Il est un dernier privilége accordé à la vertu, et qui peut être considéré comme le résultat et le couronnement de tous les autres ; c'est la mort glorieuse des fidèles serviteurs de Dieu. S'il est vrai que ce n'est qu'à la fin, comme on le dit, qu'il faut chanter victoire, quelle est la fin je vous le demande, qui soit plus digne d'un tel chant que celle des justes? Le Psalmiste s'écrie : « Précieuse est aux yeux du Seigneur la mort de ses saints. » *Psal.* CXV, 15. Ailleurs il avait dit : « La mort des pécheurs est mauvaise et très-mauvaise. » *Psal.* XXXIII, 22. Ce mot dit tout, c'est le mal à sa plus haute puissance ; car une telle mort est le plus grand de tous les maux, aussi bien pour l'âme que pour le corps. Voici comment saint Bernard, dans ce qu'il appelle ses petits sermons, commente cette parole : « La mort des pécheurs est très-mauvaise ; d'abord, elle est mauvaise parce qu'elle nous sépare de ce monde ; elle est encore pire parce qu'elle nous sépare de notre propre corps ; elle est très-mauvaise enfin parce qu'elle nous précipite dans les feux éternels et qu'elle nous livre à ce ver rongeur qui ne meurt pas. » *Serm.* XLI. Et, dans le fait, il en coûte beaucoup aux pécheurs d'abandonner ce monde, il leur en coûte encore davantage de quitter leur corps ; mais ce qui leur est incomparablement plus affreux, c'est d'aller subir les tourments de l'enfer. La réunion de

tous ces maux et de tant d'autres qui en sont la conséquence, est ce qui rend si terrible la mort des pécheurs. Ils sont assaillis tout à la fois par les divers accidents d'une maladie mortelle, par les souffrances du corps et les angoisses de l'âme, par les regrets de ce qu'ils laissent sur la terre et le souci de ce qui se passera après leur mort, par le souvenir de leurs péchés passés, et la crainte des châtiments à venir, par la pensée du compte qu'ils auront à rendre au juge suprême et de la sentence qui les attend, par l'image même du tombeau et l'horreur de la sépulture, par ce dernier adieu qu'il faut dire à tout ce qu'on a aimé et d'un amour si fort, quelquefois si coupable, à sa fortune, à ses amis, à sa femme, à ses enfants, à cette clarté du jour, à cette douce et ravissante atmosphère, à la vie enfin avec tout ce qu'elle renferme de puissance et de charmes. Plus était grande l'affection, plus la séparation sera douloureuse; car, comme le dit admirablement saint Augustin, on n'abandonne pas sans douleur ce qu'on possédait avec amour. C'est là aussi ce qui faisait dire à un philosophe, que l'homme qui avait le moins de plaisirs dans la vie, était celui qui craignait moins la mort.

Mais ce qui domine toutes les autres impressions, à cette heure fatale, c'est le remords qui déchire l'âme du pécheur, c'est le supplice de la conscience et la crainte de l'avenir qui lui est réservé. Eveillé tout à coup par l'approche de la mort, l'homme ouvre les yeux et voit des choses qu'il n'avait jamais aperçues durant la vie. Un ancien docteur, Eusèbe d'Emèse, explique admirablement dans une de ses homélies la raison de ce phénomène : « En ce moment, dit-il, disparaissent les préoccupations et les sollicitudes qui jettent l'homme en dehors de lui-même quand il doit pourvoir aux nécessités de son existence; alors cessent également et la poursuite des honneurs et celle de la fortune; on ne songe plus ni aux travaux de la vie civile, ni à la gloire des combats, nulle occupation qui vienne distraire la pensée. Seul le souvenir de la justice divine absorbe tous les sens. La vie s'est en quelque sorte évanouie, on n'a plus que la mort devant les yeux; dans une telle situation, l'homme perd aisément de vue les choses temporelles qui déjà lui ont échappé, il commence enfin à consi-

dérer avec attention celles de l'éternité qui vont tout à l'heure l'entraîner dans leur sphère. Toutes les joies de la terre ont fini, il ne lui reste plus de ses coupables plaisirs que les péchés dont ils furent la cause et qui le suivront au tribunal de Dieu. »

Le même docteur revient sur ce sujet dans une autre homélie et s'exprime en ces termes : « Songeons à la frayeur dont sera saisie une âme négligente, quand elle quittera ce monde pour entrer dans la maison de son éternité. Quelles angoisses, quels déchirements n'éprouvera-t-elle pas? De quelles ténèbres ne sera-t-elle pas enveloppée, quand, parmi les accusateurs qui s'élèveront contre elle, elle verra paraître au premier rang sa propre conscience, avec l'innombrable escorte des péchés qu'elle a commis? Le témoignage de la conscience n'aura pas besoin de preuves à l'appui; sa lumière éclatera sans nuage, sa parole nous laissera muets et confondus. Impossible de rien cacher, impossible d'elever un seul doute; ce n'est pas de loin, ce n'est pas du dehors, c'est de nous-même et du plus intime de notre être que viendra le témoin qui doit nous accuser. » Ainsi parle ce Père de l'Eglise. Mais il en est un autre, le cardinal Pierre Damien, qui dit encore là dessus des choses plus frappantes. Voici comment il s'exprime dans un traité qui a pris place parmi les œuvres de saint Augustin, à la suite de ses Méditations :

« Tâchons de nous bien représenter l'état où se trouvera l'âme d'un pécheur au sortir de cette prison mortelle. De quelles terreurs ne sera-t-elle pas assiégée? De quels amers reproches sa propre conscience ne la poursuivra-t-elle pas? Les péchés dont elle se rendit coupable se retracent à sa mémoire avec un invincible éclat; elle voit à découvert tous les divins préceptes qu'elle méconnut et transgressa. Elle pleure en vain le temps qui lui fut donné pour faire pénitence; la voilà maintenant en face du compte qu'elle doit rendre de sa vie, sous les coups de la vengeance divine. Elle voudrait revenir en arrière, mais une force irrésistible la pousse en avant; elle s'efforce de ressaisir ce qu'elle a perdu, mais tout est désormais hors de sa portée. Si elle tourne ses regards vers le passé, les années de sa vie ne lui apparaissent plus que comme un point dans l'espace. Si elle les porte en avant, elle

découvre les horizons de l'infini, une éternelle durée qui sera celle de son supplice.

» Elle verse des larmes de désespoir, en voyant le bonheur dont les saints jouiront dans les siècles des siècles, bonheur qu'elle eût pu gagner elle aussi dans ce court espace de la vie présente ; et son désespoir est d'autant plus grand qu'elle a perdu cette félicité suprême pour un plaisir éphémère et charnel. A la douleur se joint la honte, quand elle songe qu'elle a sacrifié la partie la plus noble de son être, celle qui devait aller prendre rang parmi les anges, à la partie inférieure, qui devait être la pâture des vers. Cet effrayant contraste des biens de l'éternité perdus pour ceux du temps, obsède son esprit et torture son cœur. Quand, des hauteurs où la mort l'a placée, elle abaisse les yeux vers cette humble et ténébreuse vallée du monde, pour les élever ensuite vers l'immortelle clarté des cieux, elle voit à quel point était vil et méprisable tout ce qu'elle a aimé. Oh ! s'il était possible alors d'obtenir un peu de temps pour faire pénitence, quelles austérités seraient capables de rebuter son courage ! Quelles ne seraient pas ses résolutions et ses promesses ! Qui pourrait dire la grandeur de ses vœux et la ferveur de ses prières ?

» Mais, tandis que ces lugubres pensées roulent au fond de cette âme, les symptômes avant-coureurs de la mort annoncent l'heure fatale : le regard s'obscurcit, les yeux s'enfoncent dans leur orbite, la poitrine se soulève, les dents perdent leur éclat, la bouche se remplit d'écume, les traits s'altèrent, le visage devient livide, la voix sourde et creuse, le froid gagne les extrémités, les membres se raidissent. Et, pendant que tout cela se passe à l'extérieur, pendant que s'accomplit ce premier travail de la mort, attestant ainsi sa présence, les souvenirs de la vie écoulée, de tant d'actions et de pensées coupables, s'accumulent de plus en plus dans cette âme infortunée, ils rendent témoignage contre elle. Elle a beau vouloir les éloigner, force lui est de les voir et de les entendre.

» D'un côté, s'agitent les formes horribles des démons, de l'autre, laissent entrevoir leur éclat les douces visions angéliques. Le doute est bientôt levé, l'illusion n'est plus possible ; on com-

prend quelle est celle de ces légions qui doit s'emparer de cette âme. Si elle porte avec elle une heureuse moisson d'œuvres pieuses et saintes, les anges se hâtent de dissiper ses terreurs, elle entend leurs voix qui la convient au banquet de la patrie céleste. Mais si les désordres du passé, des crimes restés sans expiation, crient vengeance contre elle, son espérance s'évanouit, elle devient le jouet des plus sombres frayeurs, un irrémédiable abattement s'empare de toutes ses puissances; et c'est ainsi que l'âme pécheresse est arrachée d'une chair objet de ses criminelles idolâtries, pour être précipitée dans les flammes éternelles. »

Telles sont les remarquables paroles de Pierre Damien. Or, si elles sont l'expression de la vérité, comme vous ne sauriez le révoquer en doute, si c'est ainsi que les choses doivent se passer, comment se fait-il que les hommes ne sachent ni comprendre ni fuir la criminelle vie qui doit être terminée par une mort aussi désastreuse? Et encore si l'on pouvait trouver un secours quelconque dans les choses temporelles pour ce moment fatal, comme pour les diverses phases de l'existence, le mal serait moins grand. Mais non, rien de tout cela ne peut alors nous servir, tout nous sera complètement inutile; nous ne trouverons de protection ni dans les honneurs ni dans les richesses, les amis n'auront plus de crédit, les serviteurs ne seront plus là pour nous faire escorte, la noblesse du sang, l'éclat de la renommée, la faveur et la puissance, tout aura disparu sans retour; on ne reconnaîtra plus d'autre patronage que celui de l'innocence et de la vertu. De là ces paroles du Sage : « Les richesses ne servent de rien au jour de la vengeance; la justice seule (c'est-à-dire la vertu), délivrera l'homme de la mort. » *Prov.* XI. Privé qu'il sera d'un tel secours, comment le pécheur pourra-t-il ne pas gémir et trembler, se voyant seul et sans défense au pied du divin tribunal?

II.

De la mort des justes.

Considérons maintenant la mort des justes, et nous verrons combien elle est à l'abri de tous ces maux. De même que le méchant reçoit alors le châtiment de ses désordres, de même le juste

reçoit la récompense de ses vertus. C'est ce que dit l'Esprit-Saint : « Celui qui craint le Seigneur sera plein de sécurité à sa dernière heure ; on le comblera de bénédictions au jour de sa mort. » *Eccli.* I, 13. Cela veut dire qu'en ce jour il recevra la récompense de ses travaux et qu'il aura les célestes trésors en partage. Le Prophète de Pathmos nous le dit d'une manière encore plus formelle, *Apoc.*, XIV, 13. Il entendit une voix du ciel qui lui commandait d'écrire les paroles suivantes : « Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ; car l'Esprit leur dira de se reposer désormais de tous les travaux qu'ils ont subis ; et leurs bonnes œuvres les suivront dans l'éternité. » Comment le juste, qui tient de Dieu même cette consolante promesse, serait-il ébranlé quand son heure sera venue, puisqu'il va bientôt obtenir ce qu'il n'a cessé de poursuivre pendant toute la vie ? Voilà pourquoi le saint homme Job dit en parlant du juste : « A l'heure où le soleil disparaît, il recevra toute la clarté de son midi ; quand il croira être au moment de sa destruction, il brillera comme un astre. » *Job*, XI, 17. Et voici comment saint Grégoire explique cette double sentence : « Le juste est revêtu de toute la lumière du jour à l'heure où les autres la perdent, par la raison qu'au moment de sa mort, il aperçoit la gloire, il découvre l'immortelle clarté qui doivent rémunérer ses œuvres. Alors donc que les autres tombent dans la tristesse et le découragement, il est plein de confiance et de joie dans la pensée de Dieu. » C'est ce qu'avait dit Salomon : « Le méchant sera confondu à cause de sa malice, et le juste aura son âme en paix à l'heure de la mort. » *Prov.* XIV, 32.

Quel plus frappant exemple pourrait-on donner de cette sublime confiance, que celui du glorieux saint Martin ? A la vue du démon qui se tenait près de sa couche funèbre, le pieux évêque disait : Que fais-tu là, bête cruelle ? Tu ne trouveras rien en moi qui puisse te donner prise sur mon âme ; le sein d'Abraham va me recevoir dans l'éternelle paix. Est-il encore une confiance plus belle et plus touchante que celle dont se montrait animé, à cette même heure de la mort, saint Dominique notre Père ? Voyant les religieux de son Ordre pleurer autour de lui, se désoler de son départ et du vide qu'il allait laisser dans leur âme, il les consolait

et les reconfortait en leur disant : Ne vous affligez pas, mes enfants; car dans le lieu où je vais je pourrai vous être encore plus utile. Comment eût pu se laisser abattre par la douleur ou la crainte, à l'approche de la mort, un homme qui se regardait comme tellement en possession de la gloire qu'il l'espérait, non-seulement pour lui, mais encore pour ses disciples ?

Bien loin de craindre ou de repousser la mort, les justes meurent en louant le Seigneur, en lui rendant grâces de les délivrer de la vie. N'est-ce pas alors que finissent leurs peines et que commence leur félicité ? C'est ce qui faisait dire à saint Augustin dans son Commentaire sur l'Épître de saint Jean : « Celui qui désire sortir de l'esclavage et vivre avec le Christ, on ne saurait dire de lui qu'il accepte patiemment la mort; mais bien qu'il subit la vie avec patience et la mort avec joie. » Aussi n'est-ce pas par des plaintes amères, par de douloureux gémissements, qu'il salue sa dernière heure; c'est un chant de triomphe et de joie, comme on le dit du cygne, qu'il fait entendre à l'approche de la mort. Il ne la craint pas, parce qu'il craint Dieu, et qui craint ce souverain Maître, n'a plus rien à craindre dans l'univers. Il ne craint pas la mort, parce qu'il a toujours craint la vie, et les craintes que la mort inspire ne sont que le contre-coup d'une vie désordonnée. Il ne craint pas la mort, parce que toute sa vie n'en a été que le long apprentissage; il s'est tenu toujours prêt à l'affronter, et le soldat armé de toutes pièces ne redoute plus l'ennemi. Il ne craint pas la mort, parce qu'il n'a pas fait autre chose ici-bas que se procurer des auxiliaires et des défenseurs pour cette dernière lutte, c'est-à-dire qu'il s'est entouré de bonnes œuvres et de vertus. Il ne craint pas la mort, parce qu'il a pris soin de mettre dans ses intérêts, et de se rendre propice le juge qui doit prononcer sur son sort éternel. Il ne craint pas la mort, enfin; car pour le juste la mort n'est pas la mort, mais bien un doux et paisible sommeil; non, elle n'est pas la mort, mais une transformation sublime; elle n'est pas la mort, mais la dernière journée de l'ouvrier sur la terre; elle n'est pas la mort, mais un chemin pour aller à la vie, un degré pour s'élancer à l'immortalité ! Le juste n'ignore pas que depuis que la mort, en pénétrant au cœur de la grande vic-

time, est passée par les veines de la vie, elle y a laissé toutes les amertumes, pour y puiser toutes les suavités de la vie elle-même!

Il ne se laisse pas non plus effrayer par les divers accidents qui surviennent à cette heure; il sait que ce sont là les douleurs de l'enfantement, qu'il faut passer par là pour naître dans l'éternité. C'est l'amour de cette éternité bienheureuse qui lui fit toujours désirer la mort et prendre la vie en patience. Il ne se laisse pas abattre par le souvenir de ses péchés, ayant le Christ pour rédempteur et s'étant constamment efforcé de lui plaire; ni par la rigueur des jugements divins, parce que le Christ sera l'avocat qui défendra sa cause; ni par la présence des démons, parce que leur vainqueur est là pour le couvrir de sa puissance; ni par l'horreur du tombeau, parce qu'il ne saurait ignorer que le corps mortel qu'il va semer dans cette pourriture, y doit germer glorieux et immortel. S'il est vrai que c'est à la fin seulement qu'on doit chanter l'hymne de la gloire, s'il est vrai que le dernier jour, comme le dit si bien Sénèque, est celui qui juge de tous les autres et qui prononce sur toute la vie passée, parce qu'il en condamne ou justifie la direction tout entière, s'il est vrai que la fin des justes soit si paisible et si douce, celle des pécheurs si douloureuse et si tourmentée, que fallait-il de plus que cette différence, pour nous faire repousser la mauvaise vie et nous faire embrasser la bonne? A quoi bon tous les plaisirs, toutes les prospérités, toutes les richesses, les repas les plus somptueux, la plus vaste puissance, si l'on doit finir par être précipité dans l'enfer? Et quel mal peuvent me causer toutes les misères de la terre, toutes les humiliations et toutes les douleurs, quand ma vie se termine au sein de la paix, avec les gages les plus certains de la gloire future? Que le méchant possède toute la science du monde, qu'il ait tout le savoir-vivre qu'un homme puisse avoir, de quoi tout cela lui servira-t-il, s'il n'acquiert après tout que des choses capables d'augmenter son orgueil, de flatter ses penchants, de le rendre plus puissant dans le mal, moins habile à faire le bien, si la mort enfin lui doit être d'autant plus amère que la vie lui fut plus agréable? S'il y a du sens en ce monde, il n'en est pas de plus grand que de savoir ordonner toutes les choses de la vie par

rapport à l'instant qui doit la terminer. Est-il donc une plus haute preuve de sagesse que de proportionner les moyens à la fin? Le plus sage médecin n'est-ce pas celui qui fait de la médecine un instrument de santé? Et dès lors l'homme le plus sage, dans la plus large acception de ce dernier mot, n'est-ce pas celui qui dirige sa vie tout entière en vue du compte rigoureux qu'il en doit rendre aussitôt après sa mort? La vie de l'homme sur la terre a-t-elle donc un autre but?

III.

Exemples à l'appui de ce qui a été dit.

Pour éclaircir et corroborer, d'une part, les considérations qui précèdent, pour procurer, de l'autre, à l'esprit du lecteur un pieux délassement, j'ai cru bon d'ajouter ici quelques mémorables exemples, qui montrent à quel point est douce et glorieuse la mort des vrais serviteurs de Dieu. Ces exemples sont tirés du quatrième livre des *Dialogues* de saint Grégoire, pape. On ne saurait en aucune façon regarder comme un temps perdu celui qu'on voudra bien consacrer à cette lecture. La manière dont ce grand docteur raconte ces touchantes histoires, nous offre plus d'une sorte d'intérêt : sa narration est toujours entremêlée d'une saine doctrine, et chemin faisant il nous donne les plus salutaires leçons.

Au temps de la domination des Goths, il y avait à Rome une jeune fille aussi noble par le caractère que par le sang, nommée Galla; elle était fille du consul Symmaque. Ayant été mariée dans sa première jeunesse, elle demeura veuve avant la fin de l'année. Les idées du monde, son âge et ses richesses la conviaient à s'engager de nouveau dans l'état du mariage. Mais elle résolut de n'avoir plus d'autre époux que le Christ; elle choisit ces fiançailles qui commencent dans les larmes et finissent dans la joie, de préférence à celles dont le commencement est signalé par des chants d'allégresse et qui toujours finissent par des cris de douleur, puisque les nœuds en sont inévitablement brisés par la mort de l'un des deux époux. Bientôt après Galla perdit l'éclatante beauté qui la faisait rechercher du monde et dont elle avait fait genéreuse-

ment le sacrifice à son céleste Époux. Cet incident, qui ne pouvait dès lors amoindrir son mérite ne précipita pas non plus sa résolution. Ce fut après mûre délibération qu'elle quitta l'habit du siècle, pour entrer dans un monastère qui tenait à l'église du prince des Apôtres. Elle vécut là un grand nombre d'années avec une admirable simplicité de cœur, dans le fervent exercice de l'oraison, en faisant aux pauvres les plus abondantes aumônes.

Le Seigneur tout-puissant, qui voulait mettre le comble aux mérites de son humble servante et récompenser plus magnifiquement les œuvres qu'elle avait accomplies, permit qu'elle fût affligée d'un cancer au sein. Couchée sur son lit de douleur, elle tenait toujours deux lampes allumées ; cette âme pure aimait tant la lumière, qu'elle avait en horreur toute sorte d'obscurité, celle du corps comme celle de l'âme. Une nuit, pendant que son infirmité la tenait dans une cruelle insomnie, elle vit entre ses deux lampes le bienheureux apôtre saint Pierre. Bien loin de lui causer aucun sentiment de frayeur, cette vue la remplit d'une douce joie et d'une sainte hardiesse. — Qu'est ceci, ô grand apôtre ? dit-elle à la vision. Mes péchés seraient-ils déjà pardonnés? — Et l'apôtre lui répondit avec un céleste sourire et en penchant la tête en signe d'assentiment. — Oui, vos péchés sont pardonnés; venez avec moi. — Mais comme cette pieuse servante de Dieu avait une grande amitié pour une autre religieuse du même monastère, laquelle se nommait Benedicta, elle dit au saint : — Je vous demande en grâce d'emmener avec moi la sœur Benedicta.—Non, ce n'est pas celle-là qui doit venir, mais une autre (et celle-ci il la désigna par son nom); celle que tu demandes, ajouta-t-il, te suivra à trente jours de distance. — A ces mots, la vision disparut. La malade fit aussitôt appeler la mère du couvent et lui rendit compte de tout ce qui venait de se passer, elle mourut dans trois jours, et avec elle celle qui lui avait été signalée ; trente jours après mourut également la sœur qu'elle avait demandée pour compagne.

Le souvenir de ce fait vit encore dans ce monastère; et les nouvelles religieuses, qui l'ont appris des anciennes, la racontent chaque jour avec autant d'émotion et de piété que si elles avaient été elles-mêmes témoins de ce prodige. Tel est le récit que nous en

a donné saint Grégoire ; et chacun comprend aisément combien fut glorieuse une semblable fin.

A la suite de cet exemple, le même saint docteur en rapporte un autre non moins mémorable. Il y avait à Rome, dit-il, un homme nommé Servulus, bien pauvre des biens terrestres, mais bien riche en vertus. Il se tenait près de la porte de l'église de Saint-Clément, demandant l'aumône à ceux qui fréquentaient ce sanctuaire. Il était dans un tel état de paralysie, qu'il ne pouvait ni se soulever sur sa pauvre couche, ni changer de situation, ni même se servir de ses mains. Sa mère et un frère l'accompagnaient et lui donnaient leurs soins ; et toutes les aumônes qu'il pouvait recueillir, il les faisait donner aux autres pauvres ; sa mère et son frère étaient les ministres de sa charité. Il ne savait pas lire ; et cependant il avait acheté quelques-uns des livres sacrés ; et lorsque des religieux venaient le voir dans son humble demeure, il les priait toujours de lui en lire certains passages. D'où il advint que, malgré son défaut d'instruction, il acquit une connaissance relativement étendue de l'Ecriture sainte. Aussi, au plus fort même de ses souffrances, ne cessait-il de rendre grâces à Dieu ; nuit et jour il chantait ses louanges, il redisait des hymnes en son honneur. Quand le temps fut venu où le Seigneur voulut récompenser une si héroïque patience, il vit approcher avec joie le moment de sa mort. Arrivé à l'heure suprême, il appela autour de lui les pèlerins auxquels il donnait l'hospitalité, il leur demanda de se lever tous et de chanter avec lui les pieux cantiques du Roi-Prophète, pour célébrer l'heureux instant de sa mort.

Or, tandis qu'il était là mourant et chantant tout ensemble, tout à coup il se tut, et poussant un cri d'étonnement, il imposa silence aux autres, en leur disant : — Taisez-vous, de grâce ! N'entendez-vous pas les voix harmonieuses qui retentissent dans le ciel ? — Et dans ce mouvement d'attention surhumaine, l'âme se détacha du corps, comme entraînée par cette harmonie divine. Aussitôt que Servulus eut rendu le dernier soupir, sa pauvre demeure fut remplie d'une odeur merveilleuse, comme si de son cœur se fût exhalé le plus suave des parfums. Tous ceux qui l'entouraient purent comprendre par là que ce fervent serviteur de

Dieu avait réellement entendu les cantiques des anges l'introduisant au céleste séjour. A cet étonnant prodige se trouva présent un de nos religieux, qui vit encore; et c'est toujours avec d'abondantes larmes qu'il atteste l'impression faite sur tous les assistants par cette mystérieuse odeur, jusqu'au moment où le corps disparut dans la tombe.

Je rapporterai ici un autre exemple également digne d'être cité. C'est encore saint Grégoire qui le raconte dans une de ses Homélies sur l'Evangile, avec des expressions qui montrent à quel point il en avait été lui-même touché. « Mon père avait trois sœurs, dit-il; et toutes les trois se consacrèrent à Dieu dans l'état de la virginité. La première s'appelait Tarsille, la seconde Gordienne, la troisième Emilienne. Or, ce fut le même jour que s'accomplit ce triple sacrifice, et avec un égal degré de ferveur. Après avoir longtemps persévéré dans un tel état de vie, Tarsille et Emilienne faisaient chaque jour de nouveaux progrès dans l'amour de leur Créateur; leur corps était encore sur la terre, mais leur âme habitait par anticipation l'éternelle patrie. L'âme de Gordienne, au contraire, se laissait de plus en plus entraîner à l'amour de ce siècle, et la divine charité s'éteignait graduellement dans son cœur. A cette vue, Tarsille disait souvent, avec un profond soupir, à sa sœur Emilienne : Je vois bien que notre pauvre sœur Gordienne n'appartient plus réellement à l'état que nous avons embrassé. Je la vois se répandre au dehors, et son cœur n'a plus des sentiments conformes à notre sainte règle. Et les deux sœurs s'efforçaient alors, par les plus tendres paroles, de l'arracher à la légèreté de ses habitudes, de la ramener à la gravité que lui commandait l'habit religieux. En écoutant ces pieux conseils, Gordienne prenait bien pour quelques instants un air plus sérieux et plus grave; mais elle ne tardait pas à le perdre, quand elle s'était éloignée de ses sœurs. Son temps se passait en des conversations mondaines, elle se plaisait dans la compagnie des jeunes filles vivant dans le siècle, et tout autre entretien lui devenait intolérable.

» Une nuit, mon vénérable bisaïeul Félix, pontife de cette Eglise romaine, apparut à Tarsille, celle des trois sœurs qui avait fait le

plus de progrès dans l'oraison, la mortification corporelle, le renoncement aux choses de la terre, l'austérité de la vie, dans toutes les vertus, en un mot, qui font les saints. Il lui fit voir une demeure inondée de lumière, et il lui dit : Viens, c'est au sein de cette éternelle clarté que je dois te recevoir. Le lendemain, Tarsille fut saisie d'une ardente fièvre, et bientôt elle fut à toute extrémité. Or, quand une personne de distinction est au moment de la mort, on sait que de nombreux visiteurs accourent dans sa demeure, pour y porter l'expression de leur sympathie. C'est ce qui eut lieu dans cette circonstance; et ma mère était au nombre de ceux qui s'étaient réunis autour de ce lit de douleur. La mourante leva les yeux vers le ciel, et dans un saint transport d'enthousiasme elle se mit à crier : Ecartez-vous, écartez-vous; laissez Jésus venir à moi. Son regard attestait la présence du divin Maître, et c'est dans cette vision bienheureuse que cette âme pure se dégagea des liens du corps.

» Aussitôt que la pieuse vierge eut rendu le dernier soupir, ses restes exhalèrent aussi une odeur d'une merveilleuse suavité, si bien qu'on pouvait aisément comprendre que cette maison avait été visitée par Celui que les vierges suivent à l'odeur de ses parfums. Quand on dépouilla son corps pour le laver selon l'usage, on trouva sur ses coudes et ses genoux les rudes traces de ses longues oraisons. Et ce parfum, que l'âme exhalait sans cesse vers le ciel pendant la vie, le corps l'exhalait encore après la mort. Tout ceci se passait avant la fête de la Nativité du Sauveur. Bientôt après, Tarsille apparut durant la nuit à sa sœur Emilienne, et lui dit : Viens, ma sœur, que je célèbre avec toi la fête de l'Epiphanie, puisque j'ai célébré sans toi celle de la Nativité. Mais Emilienne, songeant avec douleur à l'isolement où elle laisserait la pauvre Gordienne et aux nouveaux périls qui en résulteraient pour celle-ci, lui répondit : Si je m'en vais avec toi, à qui laisserai-je, en partant, le soin de protéger notre sœur Gordienne? A quoi Tarsille répondit avec un air de tristesse : Viens, toi; car pour notre sœur Gordienne, elle ne compte plus qu'au nombre des personnes du siècle. A la suite de cette vision, Emilienne tomba bientôt malade; et sa maladie fit de tels progrès que la re-

ligieuse mourut avant le jour de cette fête, qu'elle devait aller célébrer au ciel. Se voyant seule désormais, Gordienne marcha plus rapidement dans la voie du désordre. Elle oublia non-seulement la crainte du Seigneur, mais encore toute pudeur et toute retenue; foulant aux pieds les vœux qui la liaient, les solennels engagements qu'elle avait contractés, elle entra dans l'état du mariage et courba de nouveau la tête sous le joug de ce monde pervers. »

Telles sont à peu près les expressions de saint Grégoire, et c'est de sa propre famille qu'il parle ainsi. Pouvait-il mieux nous montrer en même temps, et l'heureuse fin de la vertu, et le triste avenir que la mondanité nous prépare? Je terminerai ce sujet par une autre histoire, également bien merveilleuse, que ce même saint nous rapporte comme étant arrivée de son temps. Nous la lisons dans la dernière de ses Homélies sur l'Evangile. Je laisse la parole à l'illustre docteur.

« A l'époque où je dus entrer en religion, nous dit-il, vivait à Rome une femme d'un âge avancé, et qui portait le nom de Redempta. Elle avait l'habit religieux et demeurait près de l'église de la bienheureuse Marie toujours vierge. Elle avait été disciple d'une grande servante de Dieu appelée Hirundina. On racontait de celle-ci qu'elle avait pratiqué les plus éclatantes vertus en menant la vie érémitique sur les montagnes de Préneste. Redempta avait eu deux compagnes à cette école de la sainteté; le nom de l'une était Romula; mais j'ignore celui de l'autre, bien que je la connaisse de vue, car elle vit encore. Ces trois femmes habitaient une même demeure, au sein d'une complète indigence, n'ayant d'autre richesse que celle de la vertu. Mais, sous ce rapport, Romula l'emportait de beaucoup sur sa compagne. C'était une femme d'une patience merveilleuse, d'une obéissance absolue, pleine d'amour et de respect pour le silence, exercée dès longtemps à la pratique de l'oraison continuelle. Mais souvent ceux que les hommes jugent parfaits, ne laissent pas d'avoir quelque imperfection aux yeux de Dieu. Ainsi le vulgaire admire quelquefois comme un parfait chef-d'œuvre, une statue qui n'est pas encore achevée; tandis que l'artiste, qui sait ce qui manque à son ou-

vrage, sourd aux louanges qui lui sont accordées, le travaille chaque jour davantage, afin de réaliser l'idéal qu'il a conçu. Dieu en usa de même envers Romula; et pour lui donner un plus haut degré de perfection et de pureté, il la fit passer par le creuset de la souffrance, en permettant qu'elle tombât en paralysie; elle demeura de longues années étendue sur un lit de douleur, sans pouvoir presque s'aider de ses membres.

» Cette épreuve n'excita jamais chez elle un mouvement d'impatience; et tandis que son corps était privé de toute activité, son âme prenait chaque jour des forces nouvelles; incapable de se livrer à tout autre travail, elle s'appliquait de plus en plus à l'exercice de l'oraison. Une nuit elle appela la mère Redempta, qui remplissait, en effet, envers ses deux compagnes, l'office de la mère la plus tendre; elle criait de son lit : Venez, ma mère, venez. Redempta se leva promptement avec son autre compagne, et les deux accoururent auprès de la malade, comme elles l'ont souvent raconté dans la suite, pour un motif bien frappant, qui ne tarda pas à se répandre dans le public et que j'appris moi-même à cette époque. C'était environ minuit quand elles furent dans l'humble cellule de Romula; une lumière céleste l'enveloppa tout à coup. Et cette lumière était si resplendissante et si pure que leur âme en fut comme saisie d'effroi. Elles étaient là toutes tremblantes, lorsqu'elles entendirent le bruit d'une nombreuse foule qui se précipitait dans la chambre; et la porte gémissait sous la pression redoublée de ces hôtes invisibles. La mystérieuse odeur qu'exhale la sainteté mêlait ses pénétrants parfums aux flots de la divine lumière. La terreur des deux pauvres religieuses, surexcitée par tous ces phénomènes divers, était à son comble. La malade, qui s'en aperçut, dit alors à Redempta, d'une voix merveilleusement douce et persuasive : Ne craignez pas, ma mère; l'heure de ma mort n'est pas encore arrivée. Et, tandis qu'elle répétait ces paroles, la clarté s'affaiblit peu à peu, si bien qu'elle finit par disparaître; mais l'odeur demeura toujours la même. Dans la nuit qui suivit le troisième jour, Romula appela de nouveau celle qui l'avait guidée dans le chemin de la perfection; elle demanda le saint Viatique, c'est-à-dire le très-auguste sacrement de l'autel,

qui lui fut aussitôt apporté. A peine la mère Redempta et son autre compagne avaient-elles quitté la cellule de Romula, qu'elles entendirent, sur la place qui était devant cette même cellule, des chants harmonieux exécutés par deux chœurs différents. L'un de ces deux chœurs était composé d'hommes, l'autre de femmes, comme on pouvait en juger par les voix. Ils chantaient alternativement les hymnes du Roi-Prophète. Or, pendant que se célébraient ainsi de triomphantes funérailles, l'âme sainte de Romula, délivrée de sa prison terrestre, s'élevait vers le ciel; avec elle s'élevaient également et le chant et l'odeur. A mesure qu'elle s'éloignait, les voix s'affaiblissaient dans l'espace; l'odeur s'évanouissait par degrés, jusqu'à ce que enfin tout eût complètement disparu. »

Rien ne nous serait plus aisé que de multiplier ainsi de semblables exemples : mais ceux-là suffisent assurément pour montrer en fait la vérité des principes que nous avons établis. Sans doute, des preuves aussi manifestes de la protection et de la faveur divines, n'ont été données qu'à un petit nombre d'âmes privilégiées; tous les justes néanmoins sont les enfants de Dieu, l'heure de la mort est pour eux la fin de leurs travaux et le commencement de leur récompense; ils sont donc tous, à cette heure suprême, reconfortés et consolés par le secours de la divine grâce et le témoignage de leur conscience. Ainsi se consolait le glorieux saint Ambroise, sur le point de rendre le dernier soupir. Je n'ai pas vécu de telle manière, disait-il, que je regrette maintenant d'avoir vécu, je ne crains pas non plus la mort, parce que nous avons un Maître plein de miséricorde. Si quelqu'un regardait comme peu croyable les étonnantes faveurs que nous venons de rapporter, qu'il songe un peu à la grandeur infinie de la bonté divine, à l'immensité de cet amour, qui éclate précisément dans les joies et les honneurs dont il comble les siens; et tout ce que nous avons dit lui paraîtra bien peu de chose. La bonté de notre Dieu l'a porté à se retirer de la chair humaine, a mourir sur une croix pour nous; qu'était-ce après cela d'illuminer d'un rayon de sa gloire, de réjouir par un avant-goût de sa propre félicité, la dernière heure de ceux qu'il a rachetés en se donnant lui-même

pour prix de leur rançon? A peine auront-ils expiré, qu'il les transportera dans son éternelle demeure, pour les rendre à jamais heureux, en leur manifestant son essence même; faut-il s'étonner qu'il les enveloppe d'un certain éclat, quand ils sont au moment de partir pour aller prendre possession d'un immortel royaume?

IV.

Conclusion de la seconde partie.

Tels sont, mon cher frère, les douze priviléges qui sont accordés à la vertu, dès le temps même de la vie présente. Ce sont là comme les douze fruits de cet arbre si beau que l'apôtre saint Jean aperçut, dans l'une de ses visions prophétiques, « planté sur le bord des eaux, et qui donnait son fruit douze fois dans l'année, selon le nombre même des mois. » *Apoc.* XXII, 2. Avant tout, cet arbre représente le Fils de Dieu lui-même; mais il est ensuite le symbole de la vertu, arbre divin transplanté sur la terre et qui donne des fruits de vie et de sainteté. Peut-on concevoir des fruits plus précieux et plus suaves que ceux dont nous avons parlé? Quoi de plus beau, quoi de plus heureux que cette paternelle providence dont les justes éprouvent à chaque instant les effets? Et la grâce divine, et la lumière de la vraie sagesse, et les consolations de l'Esprit-Saint, et la joie de la bonne conscience, et les saints transports de l'espérance chrétienne, et la véritable liberté de l'âme, et la paix intérieure du cœur, et la merveilleuse efficacité de la prière, et la force dans les tribulations, et le secours d'en haut dans les nécessités temporelles, et les joies de la vertu triomphant de la mort elle-même, que peut-on comparer ici-bas à ces divins bienfaits? En vérité, chacun de ces priviléges, pris à part, si nous savions le bien connaître, suffirait à lui seul pour déterminer un homme à changer entièrement de vie, quoi qu'il pût en coûter à la nature. Et l'on comprend alors la vérité de cette parole du Sauveur, déjà citée dans un précédent chapitre : « Celui qui pour moi quittera tout dans le monde, recevra le centuple ici-bas, et la vie éternelle ensuite. »

Oui, mon frère, tel est le bien auquel nous vous convions;

pourriez-vous jamais vous plaindre alors même que pour l'obtenir vous auriez abandonné toutes les choses de la terre ? Ce qui fait que les méchants ne l'apprécient pas à sa juste valeur, ne travaillent pas à l'acquérir, c'est uniquement qu'ils ne le connaissent pas. Voilà pourquoi le Sauveur, dans l'Évangile, *Matth.* XIII, 44, compare le royaume des cieux à un trésor caché ; et véritablement c'est là un trésor caché aux yeux des autres, mais non aux yeux de celui qui le possède. Le Prophète en connaissait bien le prix, quand il s'écriait dans un saint délire : « Mon secret est à moi, mon secret est à moi ! » *Isa.* XXIV, 16. Peu lui importait, en ce qui le concernait du moins, que les autres n'eussent de son trésor aucune connaissance, il n'en est pas de ce bien comme des biens terrestres, qui ne sont biens qu'autant qu'ils sont connus. Pourquoi cela ? c'est que ces biens ne sont pas tels par essence, ils ne le sont que dans l'opinion du monde ; si donc le monde ne les connaît pas, ils ne méritent plus de porter le nom de biens. Le bien dont nous parlons, au contraire, rend par lui-même heureux et vertueux celui qui le possède ; que cet homme soit seul à le savoir, ou que l'univers le sache, son cœur n'en est pas moins enflammé de l'amour de ce bien.

Avouons-le cependant, la clef pour arriver à la connaissance de ce secret, ce n'est pas notre langue humaine, ni rien de ce que nous avons dit jusqu'ici ; car tout ce qu'un être mortel peut en dire, reste infiniment au-dessous de la réalité. La clef, c'est avant tout la lumière divine, puis celle de l'expérience et la pratique de la vertu. Voilà ce que vous devez demander au Seigneur, et bientôt vous trouverez ce trésor caché, vous trouverez Dieu lui-même, et en lui tous les biens à la fois. Alors aussi vous direz avec le Prophète : « Bienheureux est le peuple dont le Seigneur est le Dieu ! » *Psalm.* CXLIII, 15. Que peut-il manquer, en effet, à celui qui possède un tel bien ? Il est raconté dans le premier livre des Rois que Helcana qui devait être le père de Samuel, voyant pleurer sa femme Anne parce qu'elle n'avait pas d'enfant, lui dit cette simple et touchante parole : « Anne, pourquoi pleures-tu ? Pourquoi ton cœur se livre-t-il à la tristesse ? Ne te suis-je pas plus que dix enfants ? » S'il est vrai qu'un mari dévoué, dont la

vie cependant est si fragile, qui est aujourd'hui et ne sera plus demain, vaut pour sa femme plus que dix enfants, qui pourrait dire ce que vaut Dieu pour une âme qui a le bonheur de le posséder? O hommes, que faites-vous donc? Quel est le but où s'adressent vos pas, l'objet de vos ardentes recherches? Pourquoi laissez-vous la source de l'éternelle vie, pour courir aux eaux stagnantes et bourbeuses du monde? Comment se fait-il que vous ne suiviez pas ce conseil si sage qui vous est donné par le Prophète royal : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. » *Psalm.* XXXIII, 9. Quoi! n'essaierez-vous jamais d'entrer dans cette voie? ne voulez-vous pas goûter cet aliment céleste? Fiez-vous sans crainte à la parole d'un tel Maître; entrez résolument dans le chemin qu'il vous a tracé; et plus tard c'est votre expérience elle-même, c'est l'œuvre à laquelle vous aurez mis la main, qui vous engageront à persévérer.

Moïse jeta sa verge, qui fut aussitôt changée en serpent : vu de loin, ce serpent était une chose hideuse et repoussante; mais qu'on le prît à la main, il n'était plus, comme en premier lieu, qu'une verge inoffensive. Cependant, ce n'est pas sans motif que Salomon a dit : « Cela ne vaut rien, cela ne vaut rien, répète l'acheteur; mais quand il tient en son pouvoir ce qu'il a marchandé, il s'en va tout fier de sa possession nouvelle. » *Prov.* XX, 4. C'est ce qui chaque jour arrive aux hommes par rapport à la vertu : dans le principe, ils ne connaissent pas le prix de cette céleste marchandise, parce qu'ils sont loin d'être spirituels; tandis qu'ils sentent bien ce qu'on leur demande pour elle parce qu'ils sont charnels; il leur semble qu'ils font un triste et malheureux échange. Mais une fois qu'ils ont réellement goûté combien le Seigneur est doux, ils se glorifient eux aussi du marché qu'ils ont fait, ils reconnaissent qu'on ne saurait jamais acheter trop cher un aussi grand bien. Avec quel empressement et quelle joie cet homme dont il est parlé dans l'Evangile ne vendit-il pas tout ce qu'il avait, pour acheter ce champ où se trouvait un trésor! Comment se fait-il qu'un chrétien ne sache pas apprécier ou ne veuille pas acquérir celui qui lui est proposé? Chose étonnante! si quelqu'un vous disait que dans votre maison, à tel endroit

désigné, existe un grand trésor, alors même que vous n'oseriez croire à cette parole, vous creuseriez néanmoins la terre, pour vous assurer de la vérité. Or la parole même de Dieu vous affirme qu'il existe au dedans de vous un trésor incomparable, et vous ne faites rien pour le découvrir! Oh, si vous compreniez bien et la certitude de cette parole et la valeur de ce trésor! Oh, si vous saviez combien peu d'efforts il vous en coûterait pour trouver ce bien suprême! Oh, ne sentez-vous pas combien le Seigneur est près de celui qui l'appelle, quand cet appel part du cœur?

Qui pourrait dire le nombre de ceux qui se repentant de leurs péchés et continuant à les pleurer devant Dieu, après avoir à peine quelques jours marché dans la voie de la pénitence, ont découvert une terre nouvelle, ou plutôt de nouveaux cieux, et vu se lever dans leur âme l'aurore de l'immortalité? Faut-il donc beaucoup de temps pour opérer ce prodige à celui qui a dit: « A quelque heure que le pécheur demande pardon de son péché, ce péché s'effacera de ma mémoire. » *Ezech.* XVIII, 21 et 22. Fallut-il beaucoup de temps à ce père qui ne laissa pas même à l'enfant prodigue le temps d'achever la courte prière que celui-ci avait résolu de lui adresser, mais le pressa tout à coup sur son cœur et l'accueillit dans sa maison par une fête de famille? Revenez donc, ô mon frère, vers ce père si miséricordieux, que vos soupirs devancent le retour de l'aurore, frappez avec instance à la porte de son cœur; et tenez pour certain que si vous persévérez quelques jours dans cette humble prière, il se laissera bientôt fléchir et vous révélera le trésor de son amour; et vous n'en aurez pas plus tôt fait la douce expérience, que vous direz avec la Sunamite: « Alors même que l'homme donnerait tous ses biens pour avoir la charité, il regarderait comme rien une semblable perte. »

TROISIÈME PARTIE DU PREMIER LIVRE.

RÉPONSE AUX EXCUSES QUE LES HOMMES ONT COUTUME D'ALLÉGUER POUR NE PAS SUIVRE LE CHEMIN DE LA VERTU.

CHAPITRE XXIV.

De ceux qui renvoient à une autre époque leur changement de vie et diffèrent de jour en jour d'embrasser la vertu.

Nul doute que ce que nous avons dit jusqu'ici ne suffise et au-delà, pour atteindre le premier but que nous nous sommes proposé, et qui consiste à incliner le cœur des hommes, avec le secours de la divine grâce, à l'amour et à la pratique de la vertu. Malgré tout cela cependant, les excuses et les prétextes ne manquent pas à la malice humaine pour se défendre et se tranquilliser dans le mal. Le Sage l'avait dit : « L'homme pécheur fuira la correction; il aura toujours une raison spécieuse pour persévérer dans sa coupable vie. » *Eccli.* XXXII, 21. Salomon disait dans le même sens : « Celui qui veut rompre avec son ami va cherchant toujours des occasions et des prétextes. » *Prov.* XVIII, 1. Ainsi font les méchants pour se tenir éloignés de Dieu; chacun a son motif à donner. Les uns renvoient à une autre époque cette affaire importante; les autres la réservent pour l'heure de la mort; ceux-là disent qu'ils redoutent une semblable entreprise, parce qu'ils n'en voient que les difficultés; ceux-ci se consolent dans l'espoir que la divine miséricorde ne leur fera pas défaut, jugeant qu'ils pourront se sauver par la foi et l'espérance, sans le concours de la charité; il en est, enfin, qui sont épris de l'amour du monde, et qui ne veulent pas abandonner la félicité qu'ils possèdent pour celle que Dieu leur promet.

Voilà les illusions les plus communes, les piéges les plus fréquents, auxquels l'ennemi du bien a recours pour tromper et séduire les hommes; c'est ainsi qu'il les retient souvent pendant

leur vie tout entière, dans l'esclavage du péché, de telle sorte que la mort vienne les assaillir en ce misérable état, et les surprenne ayant encore dans leurs mains le fruit de leurs rapines. Nous allons donc maintenant répondre à ces trompeuses idées; c'est à cela que sera consacrée la dernière partie de ce Livre. Et d'abord adressons-nous à ceux qui diffèrent pour une autre époque l'affaire de leur salut; de tous les prétextes énumérés c'est le plus ordinaire.

Il y a donc des hommes qui reconnaissent comme parfaitement vrai tout ce que nous avons dit jusqu'ici; ils avouent qu'il n'y a pas de parti plus sûr que celui de la vertu, ils prétendent même ne pas y renoncer; mais ils ne peuvent pas, disent-ils, l'embrasser à cette heure, il viendra plus tard un temps où ils pourront plus facilement s'y résoudre. C'est ainsi qu'Augustin, avant sa conversion, répondait aux fréquents appels de la grâce divine; c'est lui-même qui le rapporte : « Attendez un peu, Seigneur, disait-il, attendez un peu, bientôt je quitterai le monde, bientôt je secouerai le joug du péché. » *Conf.* VIII, 5. Voilà comment les pécheurs se conduisent envers Dieu; ils ne rompent une chaîne que pour en subir une autre, et jamais n'arrive l'heure de leur conversion et de leur affranchissement.

Evidemment ce n'est là qu'une ruse de l'ancien serpent, de celui qui fut dès l'origine le père du mensonge, le séducteur du genre humain. Cela ne serait pas difficile à prouver, et, cette vérité une fois établie, le motif allégué tombe de lui-même. En effet, il est indubitable qu'un chrétien ne doit rien désirer autant que son salut; il l'est également que pour se sauver un pécheur doit se convertir et changer de vie, puisqu'il n'y a pas autrement de salut possible. Il ne reste plus qu'une chose à examiner, quand est-ce que ce changement doit se faire. C'est donc ici une simple question de temps; le reste ne saurait être l'objet d'un doute. Vous dites que c'est dans l'avenir; et moi je soutiens que c'est en ce moment même. Vous prétendez que plus tard il vous sera plus facile de vous convertir; et moi je prétends que c'est tout de suite : Voyons qui de nous deux a raison.

Mais, avant de parler de la facilité de cette entreprise, je vous

prie de répondre à cette question : qui vous a donné l'assurance que vous arriverez à cette époque où votre conversion doit s'accomplir? Ignorez-vous donc que des pécheurs sans nombre ont été trompés par une semblable espérance? Saint Grégoire le dit, dans sa douzième homélie sur l'Evangile : « Dieu sans doute a promis le pardon au pécheur qui ferait pénitence ; mais nulle part il ne lui a promis le jour de demain. » Et saint Césaire exprime la même vérité dans ces fortes paroles : « Quelqu'un dira peut-être : quand viendra la vieillesse, alors j'aurai recours au remède de la pénitence. Comment osez-vous vous bercer de si folles espérances, ô homme dont la fragilité n'est pas même assurée d'un seul jour? » Pour moi, je ne puis m'empêcher de croire qu'elles sont innombrables les âmes que cette voie a conduites à leur perte. Du moins c'est de la sorte que se perdit le riche dont saint Luc nous raconte l'effrayante histoire. A la vue des riches moissons qu'une année lui avait apportées, il tenait dans son cœur ce langage : « Que ferai-je pour renfermer une telle récolte? Je renverserai mes greniers, j'en élèverai de plus vastes, et j'y rassemblerai toute ma fortune. Puis je dirai à mon âme : Mon âme, tu possèdes là des biens suffisants pour plusieurs années. Repose-toi donc, mange, bois et fais bonne chère. Or, Dieu lui dit : Insensé ! cette nuit même on te demandera ton âme ; et les trésors que tu as préparés, à qui seront-ils ?... » *Luc.* XII, 17 et seq. Quoi de plus déraisonnable, en effet, que de régler l'avenir en vertu de sa propre autorité, comme si l'on était le dépositaire de la puissance du Dieu qui dispose des temps et des moments? Le Fils seul, lisons-nous en saint Jean, *Apoc.* I, 18, tient les clefs de la vie et de la mort ; le Fils seul les ouvre à qui et quand il veut ; et un misérable ver de terre ne craint pas d'usurper et de s'attribuer ce privilége ! Cette folie ne mériterait-elle pas pour remède, cette usurpation ne mériterait-elle pas pour châtiment, que le temps de la pénitence fût refusé à celui qui refuse de mettre à profit le temps que Dieu lui accorde? Du reste, il y a tant de pécheurs ainsi châtiés qui nous avertissent de tirer notre avantage de leur ruine, que nous ne devrions pas hésiter un instant à suivre le salutaire conseil de l'Ecclésiastique, V, 8 et 9.

« Mon fils, ne différez pas de vous tourner vers Dieu, et ne renvoyez pas de jour en jour ; car son courroux éclate soudain, et il vous perdra au temps de la vengeance. »

I.

Mais supposons que votre vie soit aussi longue que vous vous l'imaginez : laquelle de ces deux choses vous sera plus aisée ; travailler de suite à votre conversion, ou bien l'exécuter plus tard ? Pour plus de clarté, nous allons vous exposer sommairement les principales causes qui rendent une sincère conversion difficile. Ces causes sont d'abord, non les obstacles que l'imagination se représente, mais les habitudes mauvaises de la vie passée : y renoncer, c'est mourir. Ce qui faisait dire à saint Jérôme que la longue habitude de pécher enlève à la vertu sa suavité. L'habitude est une seconde nature : dompter l'habitude, c'est dompter la nature elle-même, victoire la plus difficile de toutes. Quand un vice est passé en habitude depuis plusieurs années, il faut pour l'extirper, au sentiment de saint Bernard, une assistance spéciale et presque miraculeuse de la grâce divine. Rien n'est donc plus à craindre qu'une habitude vicieuse. S'il est permis de faire ce rapprochement, la prescription existe en matière de vice comme en matière de justice. Dès qu'un vice a prescrit, on ne saurait le déposséder sans la faveur toute spéciale dont parle saint Bernard *De Consid.* I, *et Serm. de Sept. don.*

Ce qui rend encore une sincère conversion difficile, c'est la puissance du démon, et le droit de seigneurie, pour ainsi parler, qu'il exerce sur l'âme où règne le péché. Car, il est ce fort armé de l'Evangile qui ne lâche pas volontiers la place dont il s'est une fois emparé. Ajoutons à cette cause le mur de séparation qui existe entre Dieu et l'âme pécheresse. Dieu qui se peint sous la figure d'une sentinelle surveillant sans cesse les remparts de Jérusalem, *Isa.* XXVI et LXII, s'éloigne d'autant plus de l'homme, que celui-ci s'abandonne plus au péché : et cet éloignement jette l'âme dans l'état le plus déplorable. « Malheur, s'écriait le Seigneur par la bouche du prophète Osée VII, 13 et IX, 15; malheur à ceux qui seront séparés de moi ! Malheur à ceux dont je m'éloignerai. » Cet aban-

don de Dieu est le second malheur mentionné par saint Jean dans son Apocalypse, II, 5.

En dernier lieu, la difficulté de notre conversion résulte de la corruption dont le péché infecte les puissances de l'âme, sinon en elles-mêmes, au moins dans leurs opérations et dans leurs effets. L'action que le vinaigre exerce sur le vin, le ver sur les fruits, le péché l'exerce sur toutes les facultés humaines, dont il est le plus redoutable ennemi. Sous l'action du péché, l'entendement s'obscurcit, la volonté s'énerve, la concupiscence s'enflamme, le libre arbitre s'affaiblit, et, sans être complètement annulé, il perd néanmoins sur les actes de l'homme une grande partie de son influence. Or, ces facultés étant les instruments au moyen desquels l'âme fait le bien, les ressorts qui communiquent à la vie vertueuse toute son harmonie, qu'attendre autre chose de leur altération que difficulté et désordre? Telles sont les causes principales de la répugnance qu'inspire une vraie conversion; et leur énergie augmente à mesure que le péché, leur source commune, s'enracine davantage dans notre âme. Maintenant, oserez-vous croire qu'il vous sera plus facile à l'avenir de changer de vie, alors qu'avec vos prévarications aura augmenté la répulsion que vous éprouvez à la pensée de ce changement? Evidemment, plus vous pécherez, plus vos mauvaises habitudes auront de force : plus ainsi le démon aura sur vous de pouvoir, plus Dieu s'éloignera de votre âme, plus ses puissances seront en proie à la corruption. Si donc reculer sa conversion, c'est en accroître la difficulté, comment pouvoir se bercer de l'espoir qu'elle sera plus facile?

En persévérant dans la voie du péché, il est clair que vous resserrez chaque jour les nœuds qui vous attachent. Outre les chaînes qui vous retiennent déjà, vous aurez plus tard à rompre celles que vous y ajoutez. Le poids des crimes qui vous accable sera devenu encore plus écrasant : votre intelligence sera plus obscurcie, votre volonté plus lâche en face du bien, vos appétits plus portés au mal, et votre libre arbitre, comme nous le disions tout à l'heure, plus faible contre les attaques de l'ennemi. Et nonobstant vous avez la bonhomie de penser que la tâche de votre conversion vous sera plus facile dans quelques années! Vous vous reconnaissez

impuissant à franchir ce gué, maintenant que les eaux n'ont pas grossi ; comment le franchirez-vous quand la rivière sera devenue une mer orageuse ? Il vous semble trop pénible d'arracher des vices récemment plantés dans votre cœur ; les arracherez-vous quand ils auront poussé de plus profondes racines ? Ils sont faibles encore, et vous dites que vous ne pouvez les surmonter ; je vous demande si vous les surmonterez lorsqu'ils se seront fortement établis dans votre âme. En ce moment cent péchés vous assaillent ; plus tard mille vous assailliront. Un an ou deux d'habitudes criminelles vous arrêtent ; plus tard dix vous arrêteront. Vous a-t-on assuré que vous soulèverez aisément le fardeau qui surpasse vos forces actuelles, quand il sera devenu plus pesant ? Ne voyez-vous pas que ce sont des subterfuges semblables à ceux d'un débiteur infidèle qui ne voulant pas payer ses dettes, en recule de jour en jour le paiement ? Ne voyez-vous pas que ce sont autant de ruses de l'ancien serpent qui après avoir trompé les premiers hommes, essaie de tromper de même leurs descendants ?

Ainsi, il ne vous est plus permis de douter que les difficultés de votre conversion ne se multiplient d'autant plus que vous la différez davantage. Vous ne pouvez pas regarder comme plus aisée à l'avenir une entreprise que vous jugez à cette heure au-dessus de vos forces. Vous ne pouvez pas croire que des fautes plus nombreuses obtiendront plus aisément le pardon ; que le mal en s'aggravant rendra le remède plus efficace. D'ailleurs n'avez-vous pas lu dans l'Ecclésiastique, x, 11 et 12 : « Une maladie longue tourmente le médecin, tandis qu'il vient sans peine à bout d'une maladie de fraîche origine ? » Ecoutez comment un ange dessilla les yeux à un solitaire qu'abusait une illusion pareille à la vôtre, *Vit. Patr.* II p. § 36 : Le prenant par la main, il le conduisit dans la campagne et lui montra un homme occupé à ramasser du bois. Lorsque celui-ci en eut fait un gros tas, il essaya de le mettre sur ses épaules ; mais n'ayant pas réussi, il ajouta de nouveau bois à celui qu'il avait déjà entassé, s'imaginant qu'il soulèverait sa charge avec moins de difficulté. Le solitaire manifesta l'étonnement que lui causait cet étrange expédient. Alors le divin messager lui dit que telle était la folie des hommes qui, ne pouvant se

débarrasser du faix de leurs péchés, ajoutaient péchés sur péchés, charge sur charge, dans l'espérance de s'en débarrasser plus facilement à l'avenir.

Que dirai-je encore de la puissance des mauvaises habitudes, et de la force avec laquelle elles nous retiennent dans le mal ? Quand vous enfoncez un clou à coups de marteau, chaque nouveau coup l'enfonce davantage, en sorte que plus vous frappez, et plus il pénètre dans le bois, et plus il est difficile de l'arracher. Il en est de même des vices : chaque péché que nous commettons est un coup de marteau qui les enfonce davantage dans notre âme ; et au bout de quelque temps, ils ont pénétré si avant qu'il est à peu près impossible de les arracher. Aussi n'est-il pas rare de voir la vieillesse des débauchés souillée par les vices qui ont dévoré leur jeunesse, et déshonorée par des dissolutions auxquelles l'âge et la nature elle-même se refusent. Quoique l'organisme ait perdu toute sensibilité, la tyrannie de l'habitude est si grande qu'elle les contraint à chercher des plaisirs impossibles. D'où cette parole de Job, xx, 11 : « Les vices de leur jeunesse pénétreront leurs os ; et ils dormiront avec eux dans la poussière. » Il n'y a donc d'autre terme aux vices que celui auquel aboutissent toutes choses, c'est-à-dire, la mort. Devant la mort seule ils disparaissent ; ou plutôt ils entrent dans le domaine de l'éternité. Ils ne s'éteignent pas ; mais, suivant la parole de Job, ils dorment avec le méchant dans la poussière. Devenus pour lui une nouvelle nature, ils ont pénétré jusqu'au plus intime de son âme, et ils la consument comme un poison lent qui exclut tout espoir de guérison et de remède.

C'est ce que nous enseigne le Sauveur dans la résurrection de Lazare. Il avait ressuscité d'autres morts par une seule parole prononcée du ton le plus ordinaire. Mais pour Lazare que le tombeau possédait depuis quatre jours, il le ressuscita par ses cris et par ses larmes ; cela, afin de nous montrer la grandeur du prodige que Dieu accomplit, lorsqu'il ressuscite une âme ensevelie dans l'habitude du péché. Car, d'après saint Augustin, le premier des quatre jours dont parle l'Evangile nous représente le plaisir du péché ; le second, le consentement ; le troisième, l'œuvre elle-même ; et la quatrième, l'habitude mauvaise. Or, ce jour-là,

Lazare ne doit sa résurrection qu'aux larmes et aux cris du Sauveur. Je crois avoir montré clairement que plus on diffère sa conversion, plus on la rend difficile, et par conséquent combien est grossière l'erreur de ceux qui la renvoient à plus tard, s'imaginant qu'elle sera plus facile.

Admettons cependant que cet espoir ne soit pas vain; que les choses arrivent comme on les avait prévues, que penser de la perte d'un temps où l'on pourrait gagner de si précieux trésors? Je suppose une ville opulente prise d'assaut et livrée au pillage : n'estimeriez-vous pas insensé le soldat qui, au lieu d'imiter ses camarades occupés à recueillir les dépouilles des vaincus, jouerait avec des enfants sur une place publique? Mais n'êtes-vous pas plus insensé, vous qui perdez votre temps aux bagatelles du siècle, tandis que les justes se hâtent de faire provision de bonnes œuvres et de mérites pour le ciel?

De plus, que penserez-vous du mal que vous commettez à la place du bien que vous négligez? On ne devrait pas, dit saint Augustin, faire un seul péché véniel, eût-on l'univers pour récompense. Et vous, comment osez-vous commettre tant de péchés mortels, alors que le salut de mille mondes ne serait pas une raison suffisante pour en commettre un seul? Pouvez-vous bien offenser, provoquer celui devant lequel il vous faudra un jour comparaître, aux pieds duquel il vous faudra vous prosterner, dont les mains régleront le sort de votre éternité, dont vous aurez à implorer la miséricorde avec gémissements et avec larmes? Pouvez-vous bien défier celui dont vous aurez tant besoin, et qui vous exaucera d'autant moins que vous l'aurez plus défié? Voici comment saint Bernard interpelle ceux qui vous ressemblent : « Vous qui prenez le funeste parti de persévérer dans le mal, croyez-vous que le Seigneur vous pardonnera, ou non? Si vous croyez qu'il ne vous pardonnera pas, quelle plus grande folie que de pécher sans espérance de pardon? Et si vous comptez tellement sur sa bonté que, malgré vos offenses, vous en espérez miséricorde, serez-vous assez pervers pour autoriser votre conduite criminelle de ce qui devrait vous porter à l'aimer davantage? » Que répondre à ce raisonnement?

Et les larmes par lesquelles vous expierez plus tard vos fautes présentes, qu'en pensez-vous maintenant? Si Dieu vous visite un jour; s'il vous fait entendre sa voix (et malheur à vous s'il ne le faisait pas); soyez assuré qu'il vous rendra plus amers que le fiel les fruits que vous prenez avec tant d'avidité. Soyez assuré que vous ne cesserez de pleurer les plaisirs d'un instant que vous aurez goûtés; et que vous voudriez avoir souffert mille morts avant que d'offenser ainsi le divin Maître. Il fut bien court le temps que David passa dans le désordre; et la douleur qu'il en éprouva fut si durable qu'elle lui arrachait ces paroles : « Toutes les nuits, je baignerai mon lit de mes pleurs; j'arroserai ma couche de mes larmes, » *Psalm.* VI, 7; ou, d'après la version plus énergique de saint Jérôme, « j'inonderai ma couche de mes larmes; » tant étaient abondantes les larmes que faisait couler des yeux du saint Roi le souvenir de ses prévarications! Pourquoi donc perdriez-vous le temps à répandre une semence qui ne vous rapporterait que des regrets?

Considérez en outre que la continuation de votre mauvaise vie vous réserve une foule de difficultés pour l'intant où vous retournerez à la vertu. De même qu'une longue et violente maladie se retire rarement sans laisser de traces; de même le long usage du péché laisse l'âme plus faible, et découvre quelques-uns de ses côtés aux coups de l'ennemi. Les enfants d'Israël adorèrent le veau d'or; et en punition Moïse leur en fit boire la poussière. C'est par un juste jugement que le Seigneur inflige quelquefois ce châtiment au péché; en sorte qu'il s'infiltre jusqu'à la moelle des os, et que nous trouvons notre supplice dans ce qui été a notre idole.

Du reste, ne remarquez-vous pas quel mauvais calcul il y aurait à vous réserver, pour faire pénitence, le temps de la vieillesse, et à laisser s'écouler dans l'indifférence vos jeunes années? Que diriez-vous d'un homme qui, possédant plusieurs bêtes de somme, et la matière de plusieurs charges, la mettrait tout entière sur le dos de la plus faible de ses bêtes? Vous diriez qu'il est fou, n'est-ce pas? Eh bien, ils sont encore plus fous les chrétiens qui assignent tout le fardeau de la pénitence à la vieillesse, laquelle peut à peine se soutenir elle-même, tandis qu'ils passent oisives les an-

nées de leur jeunesse et de leur âge mûr, plus capables certainement de porter ce fardeau. Sénèque a dit admirablement : « Quiconque attend la vieillesse pour embrasser la vertu, montre clairement qu'il ne veut donner à la vertu que le temps dont il ne pourrait se servir pour autre chose. »

Que sera-ce si vous ajoutez à ces considérations la considération de la satisfaction que vous devez à la souveraine Majesté à cause de vos offenses. Cette satisfaction est, au sentiment de saint Jean-Climaque, si difficile qu'à peine l'homme est-il capable de satisfaire pour les fautes du jour présent, à peine peut-il se décharger chaque jour de la dette qu'il contracte. Et vous voulez accumuler vos dettes durant votre vie entière, sauf à les acquitter pendant la vieillesse, alors que la vieillesse acquitte bien malaisément les siennes propres ? « Mais c'est de la déloyauté pure, dit saint Grégoire, *Moral.* xxv, 2 et 3, Homil. xii *in Evang.* Il est bien éloigné de la fidélité due à Dieu, poursuit ce docteur, celui qui attend la vieillesse pour faire pénitence. Il aurait plutôt raison de craindre que, présumant indiscrètement de la divine miséricorde, il ne vînt à tomber entre les mains de la divine justice. »

III.

Mais supposons encore qu'il ne soit rien dit de tout cela ; s'il y a sur la terre un peu de raison et de justice, ne vous suffirait-il pas de la grandeur des bienfaits dont vous êtes comblé, de la haute récompense qui vous est promise ; pour servir avec un peu plus de générosité un maître qui récompense avec tant de largesse ? Oh ! qu'il est sage ce conseil de l'Ecclésiastique, xviii, 22 : « Ne cessez jamais de faire le bien ; car la récompense que vous recevrez ne cessera jamais. » Si la récompense ne doit pas avoir de terme, pourquoi cherchez-vous à restreindre la durée de votre service ? Si la récompense doit durer tant que Dieu régnera au ciel, pourquoi, au lieu de soustraire à Dieu les deux tiers de votre vie, ne lui accorderiez-vous pas le temps, si court d'ailleurs, que vous passez sur la terre ?

Vous espérez vous sauver, sans doute. Vous espérez conséquemment être du nombre de ceux que Dieu a prédestinés de toute

éternité ! Alors dites-moi si le Seigneur n'a pas jeté de toute éternité les yeux sur vous pour faire de vous un chrétien, un enfant adoptif, un héritier de son royaume; attendrez-vous jusqu'à la fin de vos jours pour aimer celui qui vous a éternellement aimé? Serez-vous parcimonieux à ce point envers celui qui vous a traité si libéralement? A raisonner rigoureusement, une récompense éternelle exigerait, s'il était possible, un service éternel. Mais il n'en est pas de la sorte, la vie de l'homme durant à peine quelques instants. Comment avez-vous le courage de dérober la majeure partie de ces instants au service du souverain Maître, et de lui consacrer seulement ce qu'il y a de plus court et de pire? Car, ainsi que l'observe justement Sénèque, le fond du vase contient à la fois la plus petite partie du liquide, et la plus mauvaise. Voilà pourtant la part que vous réservez au Seigneur.

« Maudit soit, est-il écrit, *Malach.* I, 14, maudit soit le fourbe qui possédant des animaux vigoureux et sans défaut, offre à Dieu ce qu'il a de plus faible; car je suis un roi redoutable, dit le Dieu des armées; et mon nom est terrible au milieu des nations. » Comme s'il eût dit : A un maître tel que moi il faut des serviteurs dévoués; c'est faire injure à ma majesté que de lui offrir ce que l'on a de plus méprisable. Pourquoi donc consacrez-vous au service du démon la meilleure et la plus belle part de votre vie, et ne donnez-vous à Dieu que celle dont le monde ne veut pas? Dieu dit : « Vous n'aurez pas deux sortes de poids, l'un fort, l'autre petit; mais vous aurez un poids juste et vrai. » *Deuter.* XXV, 13 et seq. Vous contrevenez à cette parole, vous qui vous servez du poids le plus fort avec le démon, comme avec un ami, et en usez du plus léger avec Dieu, comme avec un ennemi.

Si tous ces bienfaits ne vous touchent pas, au moins ne soyez pas insensible au souvenir du Père éternel vous donnant son Fils unique, et acceptant pour prix de votre âme, sa vie mille fois plus précieuse que la vie des hommes et des anges. Eussiez-vous joui d'une infinité de vies, vous les lui devriez à cause de ce seul bienfait, et ce serait encore peu. De quel front, de quel droit refusez-vous la misérable vie que vous avez à celui qui a sacrifié la sienne pour vous? De quel droit lui en refusez-vous la meilleure

part, et ne lui en donnez-vous, pour ainsi parler, que la lie?

En terminant ce chapitre, je citerai le passage dans lequel l'Ecclésiaste exhorte l'homme à ne pas attendre pour se donner à Dieu, un âge dont les incommodités innombrables suscitent à une conversion sincère autant de difficultés. Voici les expressions et les figures dont il se sert : « Souvenez-vous de votre Créateur aux jours de votre jeunesse, avant que vienne le temps de l'affliction, et qu'approchent ces années dont vous dites : Elles ne me plaisent pas ; avant que le soleil, la lumière, la lune, les étoiles, s'obscurcissent à vos regards ; que vos mains, gardes de la demeure de votre âme, soient agitées par un tremblement ; que les colonnes, soutien de cet édifice, c'est-à-dire, vos jambes vacillent ; que vos dents qui broyaient la nourriture, se voient réduites à un petit nombre et deviennent oisives ; que l'âme n'aperçoive devant ses yeux que ténèbres ; que se ferment les portes de la rue (à savoir, les sens par lesquels nous communiquons avec le monde extérieur) ; que le chant de l'oiseau n'interrompe plus votre sommeil, et que votre voix, fille de l'harmonie, devienne muette ; vous n'ayez plus la force de gravir les lieux escarpés et que vous redoutiez de tomber en marchant ; que votre tête blanchisse comme l'amandier en fleurs ; que vos épaules deviennent incapables de soulever le plus léger fardeau ; que vous soyez dégoûté de toutes choses, car l'homme à cet âge se dirige vers la maison de son éternité, et on l'accompagnera bientôt avec pleurs et gémissements ; et en un mot, avant que la poussière retourne dans la terre d'où elle a été tirée, et que l'esprit retourne au Dieu qui l'a créé. »

Telles sont les expressions de Salomon. Souvenez-vous donc, mon frère, de votre Créateur, dès le temps de la jeunesse ; et ne renvoyez pas votre pénitence à ces années d'appesantissement où la nature elle-même tombe en défaillance ; où les sens perdent leur vigueur. L'homme alors est beaucoup plus disposé à suppléer à force de ménagements et d'industrie aux ressources que lui refuse la nature, qu'à embrasser les travaux de la pénitence. La vertu est plutôt une nécessité qu'une détermination libre ; les vices ont eu l'avantage sur nous, nous ayant quitté avant que

nous les avons quittés nous-même. Encore arrive-t-il ordinairement que telle a été la jeunesse, telle est la vieillesse, selon cette parole de l'auteur sacré : « Ce que vous n'avez pas amassé dans votre jeunesse, comment le trouverez-vous dans votre vieillesse ?» *Eccli.* xxv, 5. Suivez le conseil salutaire que donne le même écrivain, xvii, 27 : « Louez Dieu tant que vous vivrez ; louez-le pendant que vous jouissez de la vie et de la santé ; et en le louant, vous participerez à ses miséricordes infinies. »

Parmi les malades qui environnaient la piscine de Siloë, celui-là était guéri, qui s'y plongeait le premier après que l'eau en avait été agitée. De même, notre salut dépend de l'empressement avec lequel nous seconderons l'impulsion que Dieu donne à notre âme. Hâtez-vous donc, mon frère, et si, comme le dit le Prophète, *Psalm.* xciv, 8, vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur, ne différez pas votre réponse au lendemain : commencez au contraire à mettre à exécution un projet que vous réaliserez d'autant plus aisément que vous y apporterez moins de retard.

CHAPITRE XXV.

De ceux qui renvoient leur conversion à l'heure de la mort.

Les raisons précédentes suffiraient assurément pour confondre les chrétiens qui renvoient leur conversion à l'heure de la mort. S'il y a tant de danger à la différer de jour en jour, que sera-ce de la renvoyer à ce moment ? Cependant, comme cette illusion est très-répandue, et qu'elle cause la perte d'un grand nombre d'âmes, nous croyons utile de consacrer à ce sujet un chapitre spécial. Nous ne nous dissimulons pas combien ce sujet présente de difficultés : les âmes faibles y trouveront peut-être une occasion de découragement ; mais il est beaucoup plus considérable le péril de celles qui comptent sur l'heure de la mort pour se convertir. Ces deux périls ne sauraient entrer en balance, car plus de chrétiens se perdent par excès de confiance que par excès de crainte. Quant à nous, qui sommes une de ces sentinelles dont parle Ezéchiel, iii, 17, notre devoir est de signaler ces deux pé-

rils, afin que les personnes auxquelles nous nous adressons ne s'abusent pas, et que leur sang, si elles venaient à se perdre, ne retombe pas sur notre tête. Et puisque la lumière la plus sûre pour nous est la lumière de la sainte Écriture expliquée par les saints Pères, tournons nos regards de ce côté, et voyons ce qu'elle nous montre sur le présent sujet : il suffira, je l'espère, d'exposer l'enseignement de ces autorités pour dissiper tous les doutes et détruire toutes les objections. Consultons d'abord les onze Docteurs; nous entendrons ensuite l'Esprit-Saint lui-même.

I.

Sentiments des Pères sur la pénitence finale.

Avant d'entrer en discussion, supposons incontestable ce principe unanimement proclamé par saint Augustin et tous les docteurs, à savoir que la vraie pénitence étant l'œuvre de Dieu, il peut l inspirer quand il lui plaît ; en quelque moment que naisse cette pénitence, fût-ce au moment même de la mort, elle est suffisante pour le salut. Reste à savoir si Dieu l'accorde souvent ; et en cette matière ce n'est ni à vous, ni à moi que nous nous en rapporterons, mais aux saints qui avaient reçu mission de nous transmettre la vérité. Écoutez en premier lieu ce que dit saint Augustin dans son livre de la vraie et de la fausse pénitence : « Que nul n'espère faire pénitence lorsqu'il ne pourra plus pécher. Dieu veut que nous la fassions librement, et non par nécessité. Car, celui qui, loin d'abandonner les péchés, est abandonné par eux, s'en abstient plutôt nécessairement que librement. En conséquence, ceux qui n'ont pas voulu se tourner vers Dieu quand ils le pouvaient, et qui en témoignent le dessein quand ils ne peuvent plus pécher, n'obtiendront pas facilement ce qu'ils désirent. » Plus bas, indiquant la nature de la vraie conversion, il ajoute : « Celui-là se convertit qui se tourne en tout et pour tout vers Dieu ; qui non-seulement redoute les châtiments du Seigneur, mais encore travaille à mériter ses grâces et ses récompenses. Si quelqu'un se convertissait de la sorte sur la fin de sa vie, il ne faudrait pas désespérer de son salut. Mais comme une parfaite conversion sur la fin de la vie est chose extrêmement rare,

on a raison de craindre pour celui qui se détermine si tard à se convertir. Tourmenté par la maladie, effrayé par les supplices qui le menacent, difficilement il concevra les sentiments d'une véritable satisfaction, surtout s'il a devant les yeux des enfants objets d'une affection déréglée, son épouse, le monde qui l'en détournent à l'envi l'un de l'autre. Les obstacles à la sincère pénitence étant si nombreux, c'est donc chose bien dangereuse et voisine de la réprobation que de la renvoyer au moment de la mort. D'ailleurs obtînt-on le pardon de ses fautes, on ne serait pas néanmoins à l'abri de toute peine. Il faudrait expier dans le feu du purgatoire les fautes dont on a négligé l'expiation en cette vie. Et encore que ce feu ne soit pas éternel comme celui de l'enfer, il est si terrible qu'il surpasse toutes les douleurs possibles ici-bas. Jamais les martyrs dont les supplices étaient si affreux, jamais les malfaiteurs dont les tortures ont été quelquefois si épouvantables, n'ont souffert ce que l'on souffre en purgatoire. Que chacun donc se mette en mesure de satisfaire pour ses péchés afin de ne pas les expier après sa mort par d'horribles tourments. »

Ces paroles de saint Augustin vous montrent clairement le danger auquel vous expose le retard d'une sincère pénitence. Dans un traité attribué par quelques écrivains à ce même docteur, mais plus probablement l'œuvre de saint Ambroise, l'illustre évêque de Milan examine abondamment le sujet qui nous occupe. Voici, entre autres excellentes choses, ce qu'il nous dit : « Le chrétien qui, près de quitter la vie, demande le sacrement de pénitence, le reçoit et meurt après l'avoir reçu ; nous ne lui refuserions pas en vérité ce qu'il demande ; mais nous n'oserions pas vous affirmer non plus qu'il est après sa mort sur le chemin du ciel. Nous n'oserions pas le dire, nous le répétons encore ; nous ne l'assurerons pas, nous ne vous le promettons pas, car nous ne voulons pas vous séduire. Voulez-vous vous affranchir de ce doute, sortir de cette incertitude? Faites pénitence pendant que vous jouissez de la santé. Si vous prenez ce parti, je vous certifie que vous êtes en bonne voie. Vous avez fait pénitence quand vous pouviez encore pécher, au lieu qu'en renvoyant votre conversion

au temps où vous ne pourriez plus pécher, ce serait le péché qui vous quitterait et non vous qui quitteriez le péché. »

Saint Isidore exprime la même pensée dans les termes suivants : « Que celui qui désire à l'heure de sa mort être sûr du pardon, fasse pénitence quand il est en santé ; qu'il pleure alors ses méfaits. Mais celui qui, après avoir mal vécu, fait pénitence au moment d'expirer, court un grand péril. Si sa damnation est douteuse, son salut n'est pas moins incertain. »

Quoique ce langage soit de nature à nous remplir d'effroi, la lettre d'Eusèbe, disciple de saint Jérôme, à l'évêque Damase sur la mort de son maître, qui rendit le dernier soupir étendu à terre, revêtu d'un sac, est encore plus effrayante. Je ne rapporterai pas ce qu'elle renferme de plus fort, afin de ne pas décourager les faibles. Je citerai seulement ce passage : « Celui qui demeure tous les jours de sa vie dans son péché dira peut-être : A l'heure de la mort je ferai pénitence, je me convertirai. O la triste consolation! La pénitence au moment de la mort est un remède bien douteux pour celui qui a toujours fait le mal, et qui n'a jamais songé, sinon comme en rêvant, à ce qu'était la pénitence. Enlacé par les affaires du monde, fatigué par les souffrances de la maladie, affligé par le souvenir des enfants qu'il laisse, des biens temporels dont il ne jouira plus, environné ainsi d'angoisses de toutes parts, comment élèverait-il son cœur vers Dieu et concevrait-il une vraie pénitence? Il ne l'a jamais fait tant qu'il a compté sur la vie, et maintenant encore il ne le ferait pas s'il était assuré de sa guérison. Or quelle sorte de pénitence est celle qui naît quand la vie se retire? Je connais des riches du siècle qui, ayant recouvré après de graves maladies la santé du corps, ont ensuite rendu pire celle de l'âme. Voilà ce que je pense, ce que je sais, ce que j'ai appris par une longue expérience. C'est merveille qu'une bonne fin chez celui dont la vie a toujours été mauvaise, qui ne craignit jamais le péché et servit sans cesse la vanité. » *Oper. Hier.*, tom. IV.

Saint Grégoire n'est pas moins formel sur la pénitence finale. Exposant ces paroles de Job, XXVII, 8 et 9 : « Quelle sera l'espérance de l'hypocrite, s'il dépouille avec avidité ses frères de ce qui leur appartient? Est-ce que Dieu entendra ses cris lorsque l'an-

goisse aura fondu sur lui? » il parle de la manière suivante : « Dieu n'écoute pas au temps de l'angoisse celui qui au temps de la paix n'a pas écouté la voix de son Seigneur. » *Moral.* XVIII, 5. Car il est écrit : « La prière de celui qui ferme ses oreilles pour n'entendre pas la loi, ne sera pas exaucée. » *Prov.* XXVIII, 9. Job considérant les hommes qui n'ayant pas fait le bien durant leur vie, se tournent ensuite vers Dieu et réclament une récompense, se demande : « Est-ce que Dieu pourrait entendre leurs cris? » Le Rédempteur confirme cette parole de Job dans sa parabole des vierges : « A la fin, dit-il, se présentèrent les vierges folles : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous? Et il leur fut répondu : En vérité, en vérité, je vous dis que je ne vous connais pas. » En ce moment, en effet, Dieu est d'autant plus sévère qu'il a été plus miséricordieux, et il châtiera le pécheur avec une justice d'autant plus rigoureuse qu'il lui offre plus affectueusement sa miséricorde. »

Hugues de Saint-Victor s'inspirant de la doctrine des saints écrit ces paroles : « Il est difficile qu'elle soit véritable la pénitence qui vient si tard ; une pénitence en quelque sorte forcée doit paraître équivoque. L'homme se persuade trop aisément qu'il ne veut pas une chose qu'il ne peut pas faire. C'est la possibilité d'une chose qui montre nos dispositions à son égard. Par conséquent, si vous ne faites pas pénitence lorsque vous le pouvez, c'est une preuve que vous ne voulez pas. » *De Sacr.* II.

Le maître des Sentences dit dans le même sens : « La pénitence sincère étant l'œuvre de Dieu, il peut la donner quand il veut, et récompenser par miséricorde ceux qu'il pourrait condamner par justice. Mais, comme à la fin de la vie une foule de choses nous détournent de ces sentiments, il est périlleux, et presque mortel de renvoyer à ce moment notre pénitence. Dieu accorde une faveur bien précieuse à celui à qui il l'inspire dans de semblables conditions. »

N'y a-t-il pas là de quoi trembler? Serait-on assez privé de sens pour exposer le plus rare des trésors au plus grand des dangers? Quoi de plus précieux pour vous au monde que votre salut? Comment pourriez-vous le soumettre aux risques les plus menaçants?

Vous connaissez maintenant le sentiment des saints Docteurs. Vous voyez quelle folie ce serait à vous d'estimer sans périls le passage d'un détroit dont les plus sages pilotes parlent avec terreur. Pour apprendre à bien mourir, ce n'est pas trop que la vie tout entière. A l'heure de la mort nous avons assez à faire à mourir pour n'avoir pas le loisir d'apprendre à bien mourir.

II.

Sentiments des Docteurs scolastiques sur la pénitence finale.

En confirmation de la doctrine précédente exposons les sentiments des docteurs scolastiques sur le même sujet. Parmi eux Scot traite au long cette question, et il formule ainsi ce qu'il en pense : la pénitence que l'on fait à l'heure de la mort n'est que très-rarement une vraie pénitence, à cause des difficultés qu'elle rencontre. Et il donne en preuve de ce qu'il avance quatre raisons. *In l.* IV *Sentent.*

La première se tire des obstacles que les douleurs de la maladie et la présence de la mort opposent à l'élévation du cœur vers Dieu et aux exercices d'une vraie pénitence. Pour cela, il faut savoir que les passions extrêmes exercent une influence réelle sur le libre arbitre. De plus, la philosophie nous apprend que l'influence des passions où la tristesse domine est plus grande que celle des passions où domine la joie. D'où il résulte que nulle passion, nul sentiment ne surpassent en intensité les passions et les sentiments éveillés par l'approche de la mort. Car, dit Aristote, la mort est la plus terrible des choses terribles. Elle joint aux souffrances du corps les angoisses de l'âme, la sollicitude pour les êtres chéris dont on va se séparer. Or, quand les passions et la douleur se lèvent avec tant d'impétuosité, de quel côté se tourneront le sentiment et la pensée sinon du côté vers lequel ce souffle impétueux les emporte?

Nous voyons par expérience qu'une douleur de flanc, et en général toute douleur aiguë mettent l'homme dans une sorte d'impossibilité de fixer sa prensée sur Dieu, absorbé qu'il est tout entier par ce qu'il souffre. S'il en est ainsi pour le juste, qu'adviendra-t-il pour celui qui n'a jamais connu ce qu'était la pensée de Dieu.

Plus grande a été la préférence qu'il a donnée au corps sur l'âme, plus exclusive sera l'attention qu'il prêtera à l'ami préféré. Au nombre des quatre obstacles de la contemplation, saint Bernard compte la mauvaise disposition du corps, *Serm. 5 de Assumpt. B. M.* Lorsque la chair éprouve quelque incommodité, l'âme en est tellement occupée qu'elle a grand'peine à supporter tout autre sentiment. Or, dans ce cas, ne serait-ce pas une folie que de renvoyer au moment où le corps éprouve l'assaut le plus rude les affaires les plus importantes de son âme?

Une personne en danger de mort ayant été avertie du péril qui la menaçait, fut si frappée de se voir au moment de quitter la vie, que laissant de côté toute autre pensée, elle se mit à demander avec une sorte de désespoir qu'on lui administrât des remèdes capables de l'arracher à la mort. Un prêtre la voyant dans des dispositions si peu convenables à son état, l'engagea à se détourner de pareils soins, et à invoquer le Seigneur. Mais la malheureuse, au lieu de suivre ce bon conseil, ne répondit que par des injures, au milieu desquelles elle expira. Cette personne avait été pourtant une personne vertueuse.

Jugez par cet exemple du trouble dans lequel la présence de la mort jettera ceux qui aiment la vie, puisqu'elle troubla à ce point une personne qui avait fait profession de la mépriser. J'ai appris d'une autre personne que saisie par une maladie très-grave, et s'imaginant n'être pas éloignée de sa dernière heure, elle désirait vivement s'entretenir quelques instants avec Dieu avant de mourir, et toucher son juge par quelque pieuse supplication : et jamais ses souffrances ne lui laissaient le moment tant souhaité. Si l'on ne peut même pas espérer un seul instant de liberté lorsque la mort est imminente, quel sera l'homme assez insensé pour remettre à cette époque l'amendement de toute sa vie?

La seconde raison de Scot se déduit de ce que la vraie pénitence doit être volontaire, procéder par spontanéité, et non par nécessité. Ce qui faisait dire à saint Augustin : « Il ne suffit pas de redouter son juge; il faut encore l'aimer; et il faut le faire volontairement et non nécessairement. » Or, celui qui de toute sa vie n'a pas conçu une seule fois les sentiments d'une vraie pénitence,

et qui attend pour cela l'heure de la mort, agit non par volonté, mais par nécessité. Sa pénitence, si elle n'a pas d'autre motif, n'est pas pleinement volontaire.

Telle fut la pénitence de Séméi lorsque, voyant revenir victorieux de son fils Absalon David qu'il avait précédemment insulté dans sa fuite, II *Reg.* XVI et XIX, il accourut au-devant de lui avec une foule nombreuse et lui demanda humblement pardon des outrages qu'il lui avait prodigués. Abisaï ne put s'empêcher de dire : « Est-ce que ces excuses soustrairont à la mort celui qui a maudit l'oint du Seigneur? » Mais le saint roi ne permit pas qu'on le mît à mort. Comprenant toutefois combien ce repentir était peu sincère, il ne laissa pas ce crime impuni, et il laissa à son fils Salomon le soin d'en faire justice, III *Reg.* II.

Telle aussi paraît être la pénitence de plusieurs chrétiens qui, ayant passé leur vie à offenser Dieu, et voyant la mort prête à les frapper, le tombeau prêt à les engloutir, Dieu à les juger, sans pouvoir se dérober à cette nécessité, ni à la destinée qui va leur être fixée irrévocablement, tendent vers leur juge des mains suppliantes, et fondent en prières et en protestations. Sans doute ces prières seront fructueuses, si elles sont sincères; malheureusement l'expérience prouve qu'elles ne le sont pas. Combien y a-t-il de personnes qui, hors de danger, oublient aussitôt ce qu'elles ont promis, reviennent à ce qu'elles avaient quitté, reprennent le fardeau dont elles semblaient s'être déchargées : prouvant par là que leur pénitence au lieu d'avoir pour principe la vertu et l'amour de Dieu, n'avait d'autre raison que l'extrémité à laquelle elles étaient réduites ; le danger passé, les sentiments qu'il avait occasionnés se sont de même évanouis.

Il en est de cette pénitence comme de celle des matelots au milieu d'une violente tempête : ils font alors de magnifiques promesses ; ils sont tout disposés à changer de vie. La tourmente disparue, le péril éloigné, ils recommencent à jurer et à blasphémer, comme si la tempête et leur bon propos n'avaient existé qu'en songe.

La troisième raison se tire de ce que l'habitude du mal dont le pécheur ne s'est jamais départi l'accompagne ordinairement, comme l'ombre le corps, jusqu'aux portes du tombeau. Nous

l'avons dit souvent : l'habitude est une espèce de nature dont on vient difficilement à bout. De là, ces hommes que nous voyons, même en face de la mort, sans souci de leur âme, ne songeant qu'à la vie qu'ils voudraient à tout prix conserver, remplis par l'amour du monde et des plaisirs qu'ils y ont goûtés. N'avez-vous jamais rencontré des vieillards aussi avares à leur lit de mort, aussi cupides, aussi préoccupés des plus misérables bagatelles, aussi endurcis pour toute sorte de bien, et contemplant ce qu'ils ne peuvent emporter avec autant de convoitise que s'ils étaient florissants de santé? C'est là, nous dit saint Grégoire, un des châtiments que Dieu inflige au pécheur, permettant que sa faute le suive jusque dans le sépulcre, et qu'il s'oublie lui-même au moment de la mort, celui qui ne s'est pas souvenu de Dieu pendant sa vie. « De cette façon, continue le saint docteur, un oubli est puni par un autre oubli ; l'oubli qui fut une faute, par un oubli qui est à la fois une peine et une faute. » Nous en avons tous les jours des preuves frappantes, et souvent nous entendons parler d'individus qui expirent sans avoir voulu consentir à se séparer des personnes auxquelles les retenait une affection criminelle, oubliant totalement, par une juste permission de Dieu, ce qu'ils devaient et à eux-mêmes, et à leur âme.

La quatrième raison se tire de la valeur ordinaire des œuvres accomplies en ce temps. Il est manifeste pour quiconque possède une certaine connaissance de la nature divine, que ces œuvres lui sont beaucoup moins agréables que ces mêmes œuvres accomplies en des circonstances différentes. « Quel mérite y a-t-il, disait la bienheureuse vierge Lucie, à donner généreusement, quelque regret que l'on éprouve, ce qu'il faut quitter forcément? » Quel mérite y a-t-il à pardonner une injure, quand ne pas la pardonner serait plus déshonorant encore? Quel mérite y a-t-il à rompre des liens qui, le voulût-on, ne pourraient subsister davantage?

C'est de ces raisons que le savant théologien conclut la difficulté de la vraie pénitence à l'heure de la mort. Il va même plus loin; et il prétend que l'acte par lequel un chrétien prendrait librement le parti de renvoyer sa conversion à ce moment, serait un péché mortel, tant à cause de l'injure qu'il ferait à son âme que du péril

immense dans lequel il mettrait son salut. Certes, il y a bien là de quoi nous faire trembler.

III.

Autorité de la sainte Écriture sur le même sujet.

Comme il appartient à la parole de Dieu de prononcer en dernier ressort sur la question qui nous occupe, et d'anéantir toutes les difficultés et toutes les objections, prêtez maintenant l'oreille à ses enseignements. La Sagesse éternelle, après avoir convié les hommes à la vertu, ajoute la sentence qu'elle portera contre ceux qui refuseront de l'écouter : « Parce que je vous ai vainement appelés, que j'ai étendu ma main et que personne ne m'a regardé; parce que vous avez méprisé tous mes conseils, et que vous avez négligé mes reproches, moi aussi je rirai à votre mort; et je vous tournerai en dérision quand l'objet de vos craintes sera réalisé ; lorsque la calamité se précipitera soudain sur vous, et que le trépas vous assaillira pareil à la tempête. Alors on m'invoquera, et je n'entendrai pas; on me cherchera dès le matin et l'on ne me trouvera pas; parce que l'on a pris en haine mes enseignements, qu'on n'a pas embrassé la crainte du Seigneur, et qu'on n'a pas voulu de mes conseils. » *Prov.* I, 24 et seq. Ces paroles de Salomon, ou plutôt de l'Esprit de vérité, saint Grégoire les explique dans le sens que nous leur attribuons. Qu'avez-vous donc à leur opposer? Ces menaces de Dieu même ne suffiront-elles pas pour ouvrir vos yeux, et vous déterminer à détourner sa vengeance de votre tête quand il en est encore temps?

Voici encore un témoignage non moins convaincant. Notre-Seigneur annonçant à ses disciples le jugement que nous devons tous subir, ne cesse de leur recommander la prévoyance. Il leur disait un jour : « Bienheureux le serviteur que le maître, à son arrivée, trouvera debout. Mais si quelque mauvais serviteur dit en son cœur : Mon maître tarde à venir; et qu'il se mette à frapper ses camarades, à manger et à boire avec des débauchés; son maître viendra, le jour auquel il ne l'attend pas, à une heure qu'il ne connaît pas, et il lui infligera le châtiment des hypocrites. » *Matth.* XXIV, 46 et seq. Dans cette parabole, le Sauveur

qui n'ignore pas les pensées des méchants et les sentiers que recherchent leurs vices, leur dit sans détour à quoi ils doivent s'attendre. Mais nous ici, que combattons-nous, sinon le même aveuglement? Vous disons-nous autre chose que le divin Maître? Vous êtes ce mauvais serviteur dont il parle; vous tenez en vous-même le langage qu'il flétrit; vous voulez employer le temps que vous croyez avoir, à manger, à boire, et à commettre toute espèce de crimes. Pourquoi ne craindriez-vous pas la menace que vous fait celui dont la puissance est certes assez grande pour l'exécuter? C'est à vous qu'il s'adresse, à vous qu'il parle, à vous qu'il a affaire. Debout, malheureux, profitez des moments que vous avez, pour n'être pas mis en pièces quand sonnera l'heure de la justice.

Je le vois bien : c'est perdre le temps que de l'employer à démontrer une chose aussi claire. Mais que ferai-je, puisque des chrétiens sans nombre se retranchent derrière ce prétexte? Pour vous pénétrer encore plus des risques auxquels vous vous exposez, écoutez ces autres paroles de Notre-Seigneur : « En ce temps-là, le royaume des cieux sera semblable à dix vierges dont cinq étaient sages, et dont cinq étaient folles. » *Matth.* xxv, 1 et seq. En quel temps? demanderez-vous. Quand le juge viendra; quand aura lieu soit le jugement universel, soit le jugement particulier, répond saint Augustin; car le premier ne changera rien de ce qu'aura prononcé le second. « Ces dix vierges, poursuit le Sauveur, attendaient l'arrivée de l'époux. Les sages avaient fait provision d'huile pour leurs lampes; mais les folles en prenant leurs lampes oublièrent l'huile. Au milieu de la nuit, un cri s'éleva : Voici l'époux qui arrive, allez au-devant de lui. Alors toutes les vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes. Celles qui étaient en mesure entrèrent avec l'époux dans la salle des noces, et la porte se ferma. Les vierges folles qui étaient allées faire provision d'huile pour leurs lampes trouvèrent la porte fermée. Elles frappèrent en disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Et il leur répondit : Je vous le dis en vérité, je ne vous connais pas. Veillez donc, nous dit en finissant le Sauveur, car vous ne connaissez ni le jour ni l'heure. » Comme s'il disait : Vous voyez l'heureux sort des vierges qui étaient préparées, et le sort malheureux de celles

qui ne l'étaient pas. Vous ignorez le moment où l'on viendra, et cependant votre salut dépend de l'état dans lequel vous serez. Veillez, veillez donc; soyez prêts en toute conjoncture, de crainte que le jour fatal ne vous surprenne, comme il surprit les vierges folles, et que vous ne soyez traités comme elles le furent. Ce sens est le sens littéral de cette parabole. Ainsi l'explique le cardinal Cajétan, lequel ajoute : « Nous apprenons ici que la pénitence différée jusqu'à l'heure où l'on entend ce cri : Voici l'époux qui arrive; c'est-à-dire jusqu'à l'heure de la mort, n'est pas digne de confiance. Jésus-Christ nous enseigne plutôt qu'elle n'est pas une vraie pénitence; et en effet le plus souvent elle ne l'est pas. » Ce théologien résume ensuite la doctrine du divin Maître en ces termes : « La leçon que nous devons recueillir des paroles du Sauveur est celle-ci : Les vierges folles furent exclues des noces de l'époux, parce qu'elles n'étaient pas prêtes à son arrivée; les vierges sages y furent admises parce qu'elles l'étaient. D'où il suit que nous devons aussi toujours l'être, puisque nous ne savons pas l'heure à laquelle l'époux arrivera. »

On ne saurait désirer un avertissement plus explicite que celui-là. Comment, après une démonstration qui ne laisse rien à désirer, les hommes peuvent-ils entretenir une confiance mensongère? Si la lumière de l'Evangile n'avait pas éclairé ce sujet, je ne m'étonnerais pas de l'illusion dans laquelle vivent la plupart des chrétiens. Mais après que le Maître du ciel a proclamé la vérité, après que le souverain Juge a promulgué lui-même les lois rigoureuses de son jugement, et les circonstances dont il serait accompagné, il faut être dépourvu de tout sens pour se persuader que les choses se passeront d'une autre manière.

IV.

Réponse à quelques difficultés.

Vous opposerez peut-être à ce qui vient d'être dit: Est-ce qu'une seule parole ne sauva pas le bon larron à l'heure de la mort? Saint Augustin vous apprendra, *De vera et falsa pœnit.*, que cette heure fut à la fois pour le bon larron l'heure de sa conversion et celle de son baptême. Il lui arriva ce qui est arrivé à plusieurs

autres, de mourir après avoir été baptisé, et conséquemment d'aller droit au ciel.

On vous dira aussi que la conversion du bon larron fut un de ces miracles qui avaient été prédits comme l'une des principales marques de la venue du Sauveur, et l'une des principales preuves de sa divinité. De même qu'il convenait qu'à la mort du Fils de Dieu le soleil s'obscurcit, la terre tremblât, les sépulcres s'ouvrissent, les morts ressuscitassent, en témoignage de la dignité de Celui qui expirait; il convenait aussi que sa mort fût précédée du salut du bienheureux larron. Sa confession, du reste, ne fut pas moins admirable que sa conversion. Il confessait sur la croix la royauté du Christ; il annonçait la foi quand les apôtres la reniaient; il honorait un Dieu que tout le monde blasphémait. Ce miracle faisant partie du plan de la vie du Sauveur, il serait extravagant de croire qu'il s'en accomplira toujours de semblables.

Dans tous les Etats de l'univers, il y a des choses qui se font ordinairement, et d'autres qui se font extraordinairement. Les premières concernent tous les citoyens; les secondes ne concernent que quelques particuliers. Il en est ainsi dans cet état divin que nous appelons l'Eglise. Un fait ordinaire et régulier c'est que, selon la doctrine de l'Apôtre, la fin des méchants ressemble à leurs œuvres, c'est-à-dire qu'en général une bonne mort couronne une bonne vie, et une mauvaise vie est suivie d'une mauvaise mort. C'est encore une vérité ordinaire que la vie éternelle sera le partage de ceux qui ont fait le bien, et le feu éternel de ceux qui ont fait le mal. Nous la trouvons à chaque pas dans nos saints Livres. Les Psaumes la chantent, les prophéties l'assurent, les apôtres la prêchent, les évangélistes l'annoncent. David la résumait en ces termes : « Dieu a parlé et j'ai entendu ces deux choses: que la puissance appartient au Seigneur, aussi bien que la miséricorde, et qu'il rendra à chacun selon ses œuvres. » *Psalm.* LXI, 12 et 13. Voilà en peu de mots l'abrégé de toute la philosophie chrétienne.

Un de ses principes les plus généraux est donc que la vie des justes et des pécheurs sera terminée par une fin proportionnée à leurs œuvres. Cependant le Seigneur peut déroger à cette loi : il peut, par une faveur spéciale et pour sa gloire, accorder la mort

du juste à des hommes qui auront vécu en pécheurs ; il peut, par un de ses secrets jugements, permettre qu'une heureuse navigation aboutisse à un naufrage ; je veux dire, qu'un homme dont la vie a été extérieurement celle d'un juste, fasse la mort d'un pécheur. « Qui sait, disait Salomon, si l'esprit des enfants d'Adam monte en haut, et si l'esprit des animaux descend en bas? » *Eccl.* III, 21.

Quoique le plus souvent les âmes des chrétiens qui vivent comme des animaux soient précipitées dans l'enfer, tandis que les âmes dont la conduite a été raisonnable montent au ciel, il peut cependant, en vertu d'une décision particulière de la divine Providence, en être différemment. Mais dans tous les cas, le principe le plus sûr et le plus général est celui-ci : Quiconque vivra bien mourra bien. C'est pourquoi nul n'a le droit de se rejeter sur des grâces spéciales. Ces grâces ne sont accordées qu'à un très-petit nombre; et rien ne nous autorise à penser que nous compterons parmi les privilégiés.

On raisonne quelquefois d'une autre manière; et, s'appuyant sur ce principe que les sacrements de la loi de grâce transforment l'attrition en contrition, on prétend que l'on aura du moins cette attrition, laquelle avec le secours des sacrements sera suffisante pour le salut. Nous répondrons que toute douleur n'est pas l'attrition qui suffit à une bonne réception du sacrement de pénitence. Soto, *in* IV; *dist.* 19; *qu.* VI, *art.* 2. Il y a plusieurs sortes de douleurs que l'on appellera, si l'on veut, attrition ; mais parmi ces sortes de douleurs, une seule est capable de donner à l'homme la contrition indispensable : et cette attrition n'est connue de personne excepté de l'Auteur même de la grâce.

Les saints docteurs n'ignoraient pas ces principes de la théologie ; et pourtant vous avez vu combien leurs expressions sont peu rassurantes ; vous avez vu saint Ambroise déclarer qu'il accorderait volontiers le sacrement à celui qui le réclamerait, mais qu'il ne répondrait pas de son salut. Si vous alléguez la pénitence des Ninivites, dont le motif était la crainte d'être exterminés dans quarante jours, rappelez-vous les austérités auxquelles ils se livrèrent, le changement qui s'opéra dans leur vie. Opérez dans

la vôtre un semblable changement, et la miséricorde divine ne vous fera pas défaut. Mais non ; à peine êtes-vous rétabli en parfaite santé, que vous reprenez vos anciennes habitudes, que vous révoquez toutes vos promesses : que voulez-vous que l'on pense de votre pénitence ?

V.

Conclusion de ce qui précède.

Si nous parlons comme nous avons fait, ce n'est pas dans le dessein de fermer à qui que ce soit la porte du salut et de l'espérance, porte que les saints n'ont jamais prétendu fermer, et que personne n'a le droit de fermer ; mais afin de forcer le dernier retranchement à l'abri duquel les méchants veulent poursuivre leurs désordres. Maintenant pour l'amour de Dieu, mon frère, dites-moi si les Pères, les saints, l'Ecriture et la raison elle-même vous signalent d'une commune voix les dangers de la pénitence finale, oserez-vous bien exposer à ces dangers votre salut ? Quel serait le fondement de cette confiance ? Les prières et les promesses que vous vous proposez de faire, sans doute ? Les vierges folles eurent beau se hâter, frapper à la porte, supplier l'époux : tout cela fut inutile. Vous comptez peut-être sur les larmes que vous répandrez ? Assurément, les larmes sont toujours précieuses ; et bienheureux celui qui les versera de tout cœur. Mais souvenez-vous des larmes de celui qui céda son droit d'aînesse pour satisfaire sa gourmandise ; il pleurait, non la faute commise envers Dieu, mais ce qu'il avait perdu : aussi, nous dit l'Apôtre, ses larmes coulèrent en vain. Vous vous reposez sur les bons propos que vous formerez ? Les bons propos sont excellents, mais lorsqu'ils sont sincères. Antiochus, frappé par la main de Dieu, formait aussi de magnifiques résolutions, des résolutions qu'on ne peut lire sans en être touché. Néanmoins l'Ecriture dit : « Il priait Dieu, le misérable ; et il ne devait pas en recevoir miséricorde. » C'est que ses résolutions procédaient, non de l'amour du Seigneur, mais de la crainte servile, laquelle, sans être mauvaise, est impuissante pourtant à mériter le royaume des cieux. La crainte des peines de l'enfer peut très-bien naître de l'amour que l'homme se porte

naturellement à lui-même. Or, cet amour naturel ne donne aucun droit à la possession du paradis. Il était défendu de pénétrer, revêtu d'un sac, dans le palais d'Assuérus. De même l'entrée du palais de Dieu sera interdite à celui qui sera couvert du vêtement grossier de la crainte servile, et non de la robe nuptiale de la charité.

Je vous en conjure donc, ô mon frère; songez que l'heure sonnera indubitablement. Les moments qui vous en séparent ne sont pas nombreux; voyez avec quelle rapidité les cieux accomplissent leur carrière. Bientôt sera ourdie la trame de votre vie mortelle. « Le jour de la perdition est proche, nous crie le Prophète, et les temps se hâtent d'arriver. » *Deuter.* XXXII, 35. Encore quelques jours, et ce que je vous prédis s'accomplira; et vous expérimenterez la vérité de mes prévisions. Alors vous serez environné de douleurs, dévoré de soucis, dans l'angoisse à l'approche de la mort et de la destinée qui vous est réservée. O destinée incertaine ! ô attente terrible ! ô jugement redouté, qui va prononcer une sentence de vie ou de mort, qui ne sera jamais révoquée! Oh! si l'on pouvait changer cette destinée, choisir cette sentence ! Eh bien! vous le pouvez maintenant, mon frère; ne le négligez pas. Maintenant vous pouvez gagner votre juge, fléchir sa volonté. Suivez le conseil d'Isaïe : « Cherchez le Seigneur tandis qu'il peut se trouver; invoquez-le tandis qu'il est disposé à vous entendre. » *Isa.* LV 6. C'est maintenant qu'il est disposé à nous entendre, quoique nous ne le voyions pas. Au jour du jugement, nous le verrons; mais il ne nous écoutera pas si nous ne travaillons dès ce moment à le mériter.

CHAPITRE XXVI.

De ceux qui persévèrent dans le péché, et comptent néanmoins sur la divine miséricorde.

Il existe des chrétiens qui persévèrent dans le péché, et qui néanmoins comptent sur la divine miséricorde et sur les mérites de la passion du Sauveur. Nous devons détruire leur illusion.

Vous dites que la miséricorde de Dieu est bien grande, puisqu'il

est mort sur la croix pour les pécheurs. Je vous avoue qu'elle est bien grande en effet. Ne souffre-t-elle pas que votre malice s'autorise de sa bonté; ne souffre-t-elle pas que vous vous serviez, pour armer le péché, de la croix avec laquelle elle a voulu le détruire? Ne souffre-t-elle pas que vous lui refusiez une vie que Jésus-Christ vous a conservée au prix de la sienne, quand vous devriez lui consacrer mille vies, si vous les aviez? Votre conduite est plus amère à votre Rédempteur que la mort elle-même; car il ne s'est pas plaint de celle-ci, et il s'est plaint de celle-là par ces paroles du Prophète : « Les pécheurs ont appuyé et élevé sur mes épaules l'édifice de leurs iniquités. » *Psalm.* cxxviii, 3.

Je vous le demande : qui vous a instruit à tirer de la bonté divine la conséquence que vous pouvez faire le mal impunément? Ce n'est pas ce que nous enseigne l'Esprit-Saint. Voici au contraire comment nous raisonnerons, si nous l'écoutons : Dieu est bon; par conséquent il faut le servir, lui obéir et l'aimer sur toutes choses. Dieu est bon : donc il faut que je le sois; donc je puis espérer qu'il me pardonnera, si grand pécheur que j'aie été, dès que je me tournerai de tout cœur vers lui. Dieu est bon, infiniment bon : donc il serait odieux d'offenser sa bonté. — Ainsi, plus vous exaltez la bonté en laquelle vous vous confiez, plus vous aggravez votre ingratitude. Et comme il n'est pas convenable qu'une si noire ingratitude demeure sans châtiment, la justice de Dieu qui, loin d'être opposée à sa bonté, la protége et la venge, saura bien vous faire expier votre iniquité.

Ce prétexte d'ailleurs n'est pas nouveau; depuis longtemps il a cours parmi les hommes. Chez le peuple de Dieu, il distinguait les faux des vrais prophètes. Tandis que ceux-ci annonçaient au nom de Dieu les châtiments dont les menaçait sa justice; ceux-là promettaient en leur propre nom paix et miséricorde. Et lorsque les fléaux divins avaient démontré l'autorité des uns et l'usurpation des autres, les prophètes disaient : « Où sont les hommes qui vous rassuraient et qui protestaient que Nabuchodonosor ne fondrait pas sur vous? » *Jerem.* xxxvii, 18.

Vous alléguez la grandeur de la miséricorde divine. Croyez-moi, vous qui parlez ainsi, Dieu ne vous a pas ouvert les yeux

pour voir l'immensité de sa justice. Car, s'il vous les avait ouvert, vous vous écrieriez avec le Psalmiste : « Qui connaît l'étendue de votre courroux ; qui a mesuré la grandeur de votre colère ? » *Psalm.* LXXXIX, 11.

Mais pour sortir plus promptement de cette illusion périlleuse, raisonnons sérieusement, s'il vous plaît. Ni vous ni moi n'avons contemplé en elle-même la justice divine : conséquemment, ce n'est pas de cette manière que nous en apprécierons la profondeur. Ici-bas nous ne pouvons connaître Dieu que par ses œuvres. Transportons-nous donc dans le monde spirituel des saintes Ecritures ; jetons ensuite un regard sur le monde corporel au milieu duquel nous vivons, et remarquons avec soin les actes par lesquels la justice de Dieu s'est fait connaître aux hommes. Outre le résultat que nous nous proposons, nous recueillerons encore un avantage excellent, celui de réveiller en nos âmes la crainte du Seigneur, sentiment qui, d'après les saints, est en même temps pour elles une protection et un trésor. Sans la crainte de Dieu l'âme ressemble à un navire privé de lest que le vent ne tarde pas à submerger. La crainte de Dieu au contraire l'affermit, et la met à même de défier le souffle quelquefois dangereux des faveurs divines et humaines. Quelque riche qu'elle soit, dès qu'elle est dépourvue de ce contre-poids, elle est en danger. C'est pourquoi, non-seulement les nouveaux, mais encore les anciens serviteurs de la maison de Dieu doivent vivre avec crainte ; les pécheurs qui ont sujet de redouter les vengeances célestes, aussi bien que les justes dont la conscience est tranquille. Que les uns craignent, parce qu'ils sont tombés ; les autres parce qu'ils peuvent tomber : les premiers à cause des maux qu'ils ont commis, les seconds à cause de ceux qu'ils pourraient commettre.

Si vous désirez savoir comment naîtra en vous cette crainte salutaire, je vous dirai qu'elle a d'abord la grâce pour origine, et qu'ensuite elle se conserve et se développe par la considération des œuvres de la justice divine. Nous allons les offrir à vos regards ; réfléchissez-y à plusieurs reprises, et bientôt ce sentiment désirable régnera sur votre cœur.

I.

Des œuvres de la justice divine que nous rapporte l'Ecriture.

La première des œuvres de la justice divine que l'Ecriture nous rapporte, fut la condamnation des anges. Ses coups s'appesantirent pour la première fois sur cette bête horrible et sanglante dans laquelle Job nous montre le prince des démons. « Toutes les voies de Dieu ne sont que miséricorde et justice. » *Psalm.* XXIV, 10. Or jusqu'à la prévarication des anges, la justice ne s'était pas encore dévoilée. Elle était en quelque sorte dans le sein de Dieu comme une épée dans son fourreau, comme cette épée après laquelle soupirait le prophète Ezéchiel, XXI, 9. A cette prévarication l'épée sortit du fourreau, et frappa un coup terrible. Levez les yeux vers le ciel, vous découvrirez un spectacle bien digne de pitié. Vous verrez un des plus beaux diamants de la maison de Dieu, une des gloires du paradis, une image resplendissante de la beauté divine tomber des hauteurs des cieux avec la rapidité de la foudre, pour une seule pensée d'orgueil. Le premier des anges devient le premier des démons; le plus beau des esprits créés devient le plus hideux; le plus glorieux devient le plus tourmenté; le plus aimant devient le plus acharné de tous les ennemis de Dieu. Quel sujet d'étonnement sa chute doit être pour les esprits célestes, eux qui connaissent et d'où il est tombé et où il est tombé! Avec quelle épouvante ils répètent cette exclamation d'Isaïe, XIV, 12 : « Comment êtes-vous tombé du ciel, ô Lucifer, vous qui paraissiez dès l'aurore ? »

Venez maintenant sur la terre, et vous y apercevrez une chute qui ne serait pas moins effrayante, si elle n'avait été réparée. Chacun des anges tombés avait commis un péché actuel qui explique et justifie leur condamnation. Mais quel péché actuel a commis l'enfant qui vient de naître? pourquoi naît-il enfant de colère? Il n'est pas besoin qu'il ait commis de péché actuel : il suffit qu'il appartienne à la race de l'homme qui par son péché corrompit la nature humaine dont il était la source, pour naître infecté de ce péché. Ainsi le demandait la gloire et la majesté de Dieu. Si le favori d'Assuérus, le superbe Aman ne se croyait convenablement

satisfait de l'injure de Mardochée que par l'extermination de la race juive ; quel châtiment exigerait l'injure faite à l'infinie majesté de Dieu ? C'est pourquoi un seul acte de sensualité bannit à jamais l'homme du paradis terrestre, ravit à tous ses descendants le droit d'en jouir. Après tant de siècles, le fils en naissant porte la blessure du père : avant de savoir pécher il est pécheur et pour Dieu un objet d'aversion. Malgré le nombre des hommes qui ont subi les conséquences de la prévarication originelle, malgré le nombre des coups dont ils ont été frappés, le Seigneur ne l'a pas encore oublié. Toutes les peines que l'humanité a souffertes, toutes les morts qui ont eu lieu, toutes les tortures qui sont réservées dans les flammes de l'enfer aux âmes coupables, sont autant d'étincelles qui ont jailli de ce foyer primitif, autant d'œuvres de la divine justice. Et cependant la rédemption du Christ en a atténué la rigueur. Car, autrement, quelle différence y aurait-il eue entre l'homme et le démon ? le salut de l'un n'aurait pas été plus facile que le salut de l'autre. — Eh bien ! cette manifestation de la justice de Dieu vous semble-t-elle raisonnable ?

Et comme si le joug du péché d'origine n'était pas assez accablant, les enfants d'Adam ont amoncelé faute sur faute, attiré châtiment sur châtiment. Le genre humain périt tout entier sous les eaux du déluge. Une pluie de feu et de soufre dévore les cinq villes infâmes. La terre engloutit tout vivants Dathan et Abiron qui résistent à Moïse, *Gen.* VII, et *Num.* XVI. Deux enfants d'Aaron, Nadab et Abiu sont, à cause de leur négligence, la proie de flammes sorties du sanctuaire ; ni le sacerdoce dont ils étaient revêtus, ni la sainteté de leur père, ni la familiarité de leur oncle Moïse avec Dieu, ne parviennent à les sauver, *Levit.* X. Un mensonge en apparence léger frappe instantanément de mort Ananie et Sapphire, *Act.* I.

Que dirais-je, si j'abordais les jugements incompréhensibles du Seigneur ? Le plus sage des rois, celui que l'Ecriture appelle « le bien-aimé de Dieu, » II *Reg.* XII, 25, Salomon se prosterne devant les idoles. Quelle chose épouvantable ! Vous frémiriez encore plus si vous connaissiez les jugements de ce genre que Dieu exerce tous les jours dans son Eglise. Vous verriez bien des étoiles tombées

sur la terre, des chrétiens qui naguère mangeaient à la table divine le pain des anges, se rassasier avec la nourriture du plus vil des animaux ; des âmes plus pures, plus belles que l'ivoire devenir tout à coup plus noires que le charbon; et tout cela à cause de leurs fautes; car l'ordonnance du plan divin n'impose pas à l'homme de nécessité, et ne le dépouille pas dans ses œuvres de son libre arbitre.

Mais la preuve la plus éclatante de la rigueur de la justice divine est la satisfaction qu'elle a exigée pour pardonner au monde. Il n'a rien moins fallu que la mort du Fils unique du Père. Quelles paroles plus émouvantes que les paroles adressées par Notre-Seigneur aux filles de Jérusalem : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi; pleurez sur vous et sur vos enfants; car il viendra des jours où l'on dira : Heureuses les stériles, heureux le sein qui n'a pas conçu, les entrailles qui n'ont pas enfanté! Alors on dira aux montagnes : Tombez sur nous; et aux collines : Engloutissez-nous. Car, si l'on traite ainsi le bois vert, comment traitera-t-on le bois sec ! » *Luc*. XXIII, 28 et seq. Le Sauveur ne semble-t-il pas nous dire en ce passage : Vous voyez l'arbre de l'innocence et de la vie, l'arbre que nul ver n'attaque jamais, livré aux flammes de la justice divine pour les péchés d'autrui. Qu'adviendra-t-il de l'arbre stérile et sec que la malice à chargé de ses propres péchés? Vous voyez la justice ne pas fléchir devant un acte de la plus admirable miséricorde : fléchira-t-elle devant les actes réprouvés par la charité?

Si vous ne sentez pas la force de cette raison, songez à l'éternité des peines de l'enfer, et jugez par là de la justice de Dieu. Des tourments sans fin punissent un péché qui dure un instant. Cette justice qui vous effraie n'est cependant pas moins certaine que la miséricorde qui vous rassure. Dieu, du trône de sa gloire, contemplera l'âme pécheresse en proie durant des années inépuisables à d'affreuses tortures; et il ne compatira jamais à ses souffrances, et il maintiendra le décret de son supplice, d'un supplice sans fin, sans espérance et sans remède. O profondeur de la justice divine! O abîmes et mystère insondables! Existe-t-il un homme que cette pensée ne pénétrera pas de tremblement et d'horreur?

II.

Des œuvres de la justice divine que nous voyons en ce monde.

Sortons maintenant de la sainte Ecriture, et parcourons ce monde visible : nous y découvrirons des témoignages tout aussi effrayants de la justice de Dieu. Je vous le dis en vérité, les âmes qu'éclairent tant soit peu la lumière et la connaissance du Seigneur, en conçoivent de tels sentiments de terreur que, tandis que les autres œuvres divines n'ébranlent pas leur confiance, ils ne trouvent ici de sécurité que dans l'humilité et dans une vive foi. Qui ne serait étonné de voir la face de la terre couverte d'infidélité; la facilité avec laquelle le démon peuple les enfers; la plus grande partie du monde, après la rédemption de Jésus-Christ, demeurer dans les ténèbres de l'erreur? Les contrées chrétiennes, que sont-elles, comparées aux contrées idolâtres, et à celles que l'on découvre chaque jour, sinon un petit coin du globe? Une épaisse obscurité règne chez la plupart des peuples; le soleil de justice ne brille pas sur leurs têtes; ils ne connaissent pas l'aurore du jour de la vérité. Il ne tombe sur eux, comme sur les montagnes de Gelboë, ni pluie ni rosée du ciel. Chaque jour, depuis le commencement du monde, le démon précipite dans son triste séjour une infinité d'âmes; car de même qu'à l'époque du déluge tout ce qui n'était pas renfermé dans l'arche, périt sans retour; de même que la maison de Rahab fut la seule épargnée des maisons de Jéricho : de même personne ne se sauve hors de la maison de Dieu, c'est-à-dire hors de son Eglise.

Et le corps de la chrétienté elle-même, à peine, si vous l'examinez des pieds à la tête, vous offrira-t-il une partie entièrement saine. Quittez quelques villes importantes où la doctrine est répandue, allez dans les bourgs et les villages; vous trouverez à peu près partout l'ignorance, et la vérification de cette parole du Seigneur : « Parcourez les rues et les places de Jérusalem, trouvez-moi un homme qui accomplisse la justice, et je lui ferai miséricorde. » *Jerem.* v, 1. Parcourez, vous aussi, je ne dirai pas les rues et les places où tout n'est que tromperies et que mensonges, mais les maisons elles-mêmes; placez, comme le dit un

prophète, votre oreille à la porte pour entendre ce dont on parle, *Jer.* VIII : De loin en loin vous entendrez quelque bonne parole ; mais des murmures, des turpitudes, des jurements, des blasphèmes, des querelles, des menaces, des paroles de convoitise, vous en entendrez toujours. Partout le cœur et la langue s'occupent de la terre et des choses de la terre, rarement de Dieu et des choses de Dieu, sinon pour profaner et déshonorer son nom. Le prophète l'avait dit : « On se souvient de moi ; mais non comme l'on devrait, car l'on fait servir mon nom au parjure. » *Isa.* XLVIII, 1. A ne juger que par ce que vous verriez ou entendriez, vous ne distingueriez pas si telle population est païenne ou chrétienne. Si vous le distinguiez, ce serait peut-être par les cloches qui retentissent au loin, ou par les jurements qui se prononcent tout près. Ce n'est point dans ce cas que vous pourriez appliquer ce mot d'Isaïe, LXI, 9 : « Tous ceux qui les verront les connaîtront; car ils sont le peuple qu'a béni le Seigneur. » La vie du chrétien devrait être telle qu'à son seul aspect on reconnût un enfant de Dieu. Mais la plupart semblent moins obéir au Christ que le mépriser et le tourner en dérision.

Tout ce mal, tous ces péchés dont le monde nous offre le déplorable spectacle, sont un effet manifeste de la justice du ciel. Sans contredit l'un des plus précieux bienfaits que Dieu accorde à l'homme est de le préserver du péché : par contre, une des marques les plus claires de son courroux est de permettre qu'il y tombe. Nous lisons au livre des Rois, II *Reg.* XXIV, 1, que la fureur de Dieu ayant éclaté sur Israël, il permit que David fût saisi d'orgueil et ordonnât le fatal dénombrement. L'auteur de l'Ecclésiastique, XXXIII, 1, nous apprend que le Seigneur éloignera les justes de tout mal, et qu'il ne les laissera pas circonvenir par le péché. Une des récompenses de la vertu étant l'augmentation de la vertu elle-même, par une semblable raison le châtiment du péché est souvent l'accomplissement d'un plus grand nombre de péchés. C'est pour cela que la punition du plus grand des crimes dont le monde ait été le théâtre, je veux dire de la mort du Fils de Dieu, a été la réalisation de cette parole du Prophète royal : « Ajoutez, Seigneur, de nouvelles iniquités à leurs iniquités, et

qu'ils n'entrent pas dans votre justice. » *Psalm.* LXVIII, 28. Qu'il désigne par ces mots l'éloignement de la loi divine, il le montre quand il ajoute aussitôt : « Qu'ils soient rayés du livre des vivants, et qu'ils ne soient pas écrits parmi les justes. »

La diffusion et la multiplication du mal étant un signe de la colère du Seigneur, comment se fait-il qu'à travers les iniquités dont le monde est couvert, vous n'aperceviez pas le bras de sa justice? De quelque côté que vous portiez vos regards, pareil au naufragé qui ne voit que ciel et eau, vous ne découvrirez qu'iniquités. Et en voyant l'iniquité, vous ne verrez pas la justice? Vous êtes en pleine mer, et vous ne voyez point d'eau! La terre est un océan de péchés : que peut-elle être en même temps sinon un océan de justice? Il n'est pas nécessaire pour contempler l'éclat de la justice divine que vous descendiez dans l'enfer; il vous suffit d'être en ce monde pour en être frappé.

Vous ne distinguez, dites-vous, rien de ce qui vous environne : alors jetez un regard sur vous-même. Par cela seul que vous êtes en état de péché, vous êtes sous le glaive de l'infinie justice; et plus vous êtes tranquille et insouciant, plus vous en ressentez les atteintes. Ainsi en avait-il été quelque temps de saint Augustin. « J'étais plongé dans un abîme de péché, nous raconte-t-il lui-même; votre colère, ô mon Dieu! avait prévalu sur moi, et je ne le comprenais pas. J'étais devenu sourd, au bruit des chaînes de ma misérable nature; et l'ignorance où j'étais de votre colère et de ma malice était le châtiment de mon orgueil. » Vous aussi vous éprouvez un châtiment de ce genre, puisque vous êtes aveuglé sur vos iniquités : pourquoi donc vous bercez-vous d'idées fausses et vaines? Celui que Dieu favorise peut se féliciter de sa miséricorde; mais celui que Dieu châtie ne peut que craindre sa justice. Si la miséricorde divine ne s'oppose pas à ce que vous demeuriez de la sorte dans le péché, croyez-vous qu'elle s'opposera à ce que vous soyez précipité dans l'enfer? Oh! si vous connaissiez le court intervalle qui sépare le péché du supplice, la grâce de la gloire! Un homme est en état de grâce; rien n'est facile pour lui comme le passage de la grâce à la gloire. Il est en état de péché; rien n'est facile pour lui comme le passage du péché au supplice qui lui est

réservé. De même que la grâce est le principe et le commencement de la gloire; de même le péché est le principe et le commencement de l'enfer.

Ajoutez à ces motifs de crainte le grand nombre de ceux que Dieu abandonne à des tourments éternels, et le petit nombre de ceux qui se sauvent. Nous apprenons cette vérité de la bouche même de celui qui compte les étoiles du firmament et qui les appelle chacune par son nom. On ne peut pas ne pas être saisi d'effroi lorsqu'on entend les paroles si bien connues et si mal pratiquées, que le Sauveur répondait à ses disciples. Ils lui demandaient si les élus seraient nombreux : « Efforcez-vous, leur répond-il, d'entrer par la porte étroite; car elle est large la porte, elle est spacieuse la voie qui conduit à la perdition; et il y en a beaucoup qui la suivent. Oh! qu'elle est étroite la porte, qu'elle est resserrée la voie qui conduit à la vie; et qu'ils sont peu nombreux ceux qui la trouvent! » *Matth.* VII, 13, et *Luc.* XIII, 24.

Comment exprimer le sentiment qui arrachait au divin Maître cette douloureuse exclamation : « Qu'elle est étroite la porte; qu'elle est resserrée la voie du salut! » Les personnes qu'épargna le déluge furent en bien petit nombre, puisqu'elles n'étaient que huit. Elles figuraient, nous dit saint Pierre II *Petr.* II, 5, le petit nombre des élus comparé au grand nombre de ceux qui se damnent.

Les Hébreux à la sortie d'Egypte étaient plus de six cents mille, sans compter les femmes et les enfants. Dieu les combla de toutes sortes de faveurs pour leur faciliter l'entrée de la Terre promise. Et pourtant ils se rendirent indignes de la grâce qu'il leur offrait; et deux d'entre eux seulement pénétrèrent dans la terre de Chanaan. Les docteurs voient là généralement une figure des rares chrétiens qui se sauvent, et une image prophétique de ce mot du Sauveur : « Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, » *Matth.* XX, 16. Ce n'est pas sans raison que l'Ecriture donne souvent aux justes le nom de pierres précieuses. Ce nom signifie que les uns sont aussi rares que les autres, et en aussi petit nombre. D'ailleurs Salomon n'a-t-il pas dit : « Le nombre des insensés est infini? » *Eccl.* I, 5.

Or, si les élus, d'après le témoignage de l'Ancien et du Nouveau Testament, sont de beaucoup inférieurs en nombre aux réprouvés, ne ressentirez-vous aucune crainte en présence de ce péril? Vous avez vu tout à l'heure combien, parmi les Israélites, jouirent des fruits de la protection divine. Les parts fussent-elles égales, vous ne devriez pas vous défendre d'une juste terreur. Que dis-je, égales? En vérité, n'y eût-il qu'un seul homme destiné aux supplices de l'enfer, ces supplices sont tellement épouvantables que cette seule appréhension devrait suffire pour faire trembler les autres. Quand le Sauveur, à la dernière cène, déclara à ses apôtres, que l'un d'entre eux le trahirait, ils se mirent tous à trembler, bien que leur conscience ne leur reprochât rien. Un mal redoutable, ne menaçât-il qu'une seule tête, inspire toujours de l'effroi. Je suppose une foule considérable rassemblée dans la campagne. Si l'on apprenait tout à coup, à n'en pouvoir douter, que la foudre en tombant ferait une victime, il n'y aurait personne qui ne craignît pour lui-même. Et si la foudre devait tuer la moitié de cette foule et même davantage, combien l'effroi redoublerait! — Mais Dieu ne vous révèle-t-il pas, ô homme si sage pour les choses de la terre, si stupide pour les choses du salut, le nombre des victimes que frappera sûrement la foudre de sa justice? Vous savez que très-peu échapperont à ses coups, vous ignorez si vous serez de ce nombre, et nonobstant vous conservez votre sécurité! L'enfer serait-il donc par hasard moins à redouter que la foudre? Dieu vous a-t-il lui-même rassuré? Tenez-vous en main la promesse authentique de votre salut? Cependant je n'aperçois jusqu'ici rien qui justifie votre confiance; vos œuvres vous condamnent; et à vous juger tel que vous êtes, vous seriez infailliblement condamné : et malgré tout cela vous êtes tranquille!

Vous répétez sans cesse que vous comptez sur la miséricorde divine. Et moi je vous répète que cela ne détruit en rien les raisons qui vous ont été données; je vous répète que la miséricorde divine ne fait pas que le nombre des damnés soit moins considérable, et elle ne fera pas que vous ne soyez pas l'un d'entre eux si vous persévérez dans cette voie. Ne comprenez-vous pas, mal-

heureux, que l'amour-propre vous aveugle, et que vous prétendez à une dérogation à la règle commune? Et quels sont vos titres? Qu'avez-vous de plus que les enfants d'Adam, pour ne partager pas le sort de ceux dont vous imitez la conduite?

Comme nous ne connaissons Dieu que par ses œuvres, je vous ferai observer une seule chose : on a beau comparer la miséricorde et la justice divines, faire ressortir les œuvres de l'une de préférence aux œuvres de l'autre; dès qu'on arrive à la race d'Adam qui est la vôtre, on trouve plus de vases de justice que de miséricorde, *Rom.* IX, 22 et 23, parce que ceux qui se damnent surpassent en nombre ceux qui se sauvent. Ce n'est pas que la grâce de Dieu fasse défaut à quelqu'un, Dieu voulant, ainsi que nous l'enseigne l'Apôtre, que tous les hommes se sauvent et connaissent la vérité, I *Tim.* II; c'est la faute des méchants qui ne profitent pas du secours qui leur est offert. Encore une fois, mon dessein en vous mettant sous les yeux le tableau rapide de l'infidélité qui couvre la terre, des mauvais chrétiens qui désolent l'Eglise, de ceux qui dans l'Eglise comme hors de l'Eglise, se perdent pour jamais, est de vous prouver que cette miséricorde infinie derrière laquelle vous vous retranchez, ne s'opposera pas à votre perte, si vous imitez ceux qui se perdent. Vous n'avez pas sur le ciel un droit inaliénable. Votre naissance n'a changé ni les droits de Dieu, ni les lois de son Evangile, et il n'y a pas un monde pour vous, et un autre pour le reste des hommes. La miséricorde du Seigneur souffre que l'enfer dilate ses entrailles; elle souffre que des milliers d'âmes y descendent tous les jours; ne pourra-t-elle souffrir que la vôtre y descende, si elle ne réforme pas sa conduite? Ne dites pas que Dieu, autrefois rigoureux, est clément aujourd'hui. Sa clémence ne s'oppose pas davantage aujourd'hui aux jugements dont nous venons de parler; et vous ne pouvez pas espérer de rester impuni, tout chrétien que vous êtes, si vous ne rompez pas avec le péché.

Pensez-vous que Dieu sera privé de sa gloire, si vous venez à ne pas y participer? Avez-vous de si rares qualités que Dieu ait besoin de vous, et qu'il soit obligé de supporter vos habitudes criminelles? Etes-vous muni d'un privilége qui vous exempte de

la loi commune? Les descendants de David trouvaient une sorte de privilége dans la sainteté de leur père : ce qui n'empêcha pas le Seigneur de les châtier quand ils le méritèrent, et d'infliger à quelques-uns une fin désastreuse. Et vous nourririez une vaine confiance, une fausse sécurité! Erreur, mon frère, erreur, si vous appelez cela de l'espérance. Ce n'est pas de l'espérance, mais de la présomption. Espérer, c'est croire qu'en se repentant et en se séparant du péché, on obtiendra de Dieu son pardon, quelque méchant qu'on ait été : présumer, au contraire, c'est croire qu'on sera sauvé malgré la persévérance dans le péché. Ne vous figurez pas que la présomption soit une faute ordinaire; elle est une de ces fautes contre le Saint-Esprit, un de ces outrages à la bonté divine, qui d'après le Sauveur ne seront pardonnés ni dans ce monde, ni dans l'autre, *Matth.* XII, c'est-à-dire qui obtiendront très-difficilement leur rémission. Ils ferment, autant qu'il est en eux, la porte de la grâce; ils offensent le médecin qui peut nous rendre la vie.

III.

Conclusion.

Finissons par cet avertissement de la vérité même : « Ne soyez pas sans inquiétude sur le péché remis, et n'ajoutez pas prévarication sur prévarication. Ne dites pas : la miséricorde du Seigneur est grande, il aura pitié de mes nombreuses fautes. Car son indignation est aussi prompte que sa miséricorde; et les regards de sa colère s'abaissent sur les pécheurs. » *Eccli.* V, 5 et seq. — Vous l'entendez : nous ne devons pas être sans inquiétude sur les péchés remis. D'où vient que vous n'en avez aucune, ajoutant sans cesse les péchés aux péchés? Et remarquez bien cette parole : « Les regards de sa colère s'abaissent sur les pécheurs; » car de l'intelligence de cette parole dépend l'intelligence de votre misère. Encore que la miséricorde divine embrasse à la fois les justes et les pécheurs, maintenant les uns, appelant et encourageant les autres; cependant les faveurs signalées que Dieu promet dans ses Ecritures, concernent particulièrement les justes. Ceux-ci observant avec fidélité les commandements divins, Dieu observe en re-

tour avec la même fidélité ses promesses ; et il se montre bon père envers eux, comme ils se sont montrés enfants soumis envers lui. Mais les menaces, les malédictions, les rigueurs, c'est à vous et à vos pareils qu'il les adresse. Quel aveuglement est le vôtre puisque, au lieu de tenir compte de ce qui vous regarde, vous prenez occasion de vous réjouir de promesses adressees à d'autres qu'à vous? Contentez-vous de la part qui vous revient, et laissez au juste la sienne. A vous la colère : tremblez. Au juste l'amour, la bienveillance : qu'il se réjouisse. En doutez-vous? entendez ces mots du Prophète-Roi, *Psalm.* XXXIII, 16 et 17 : « Les yeux du Seigneur regardent les justes, et ses oreilles écoutent leurs prières. Mais c'est avec une expression de courroux qu'il considère les artisans du mal, et qu'il se prépare à détruire leur souvenir sur la terre. » — « La main du Seigneur, lisez-vous dans Esdras, I *Esd.* VIII, 22, se repose sur ceux qui le cherchent de tout cœur. Son autorité, sa puissance et sa fureur accablent ceux qui l'abandonnent. »

Puisque la vérité est telle, d'où vient votre obstination dans le péché? pourquoi cette illusion, cette atonie, cette méprise grossière? Ce n'est pas vous, objet de haine et d'inimitié, que concernent les caresses de l'amour et de la tendresse divine. Cette part appartient à Jacob, et non à Esaü : c'est la part des bons ; qu'avez-vous à y voir, vous qui êtes pecheurs? Cessez de l'être, et elle deviendra la vôtre. Cessez de l'ètre, et vous entendrez les accents de la providence paternelle de Dieu : jusqu'à présent vous n'êtes qu'un usurpateur, un tyran ; vous violez un objet qui vous est interdit. « Espérez dans le Seigneur, disait David, et faites le bien, » *Psalm.* XXXVI, 3 ; et dans un autre endroit : « Sacrifiez-lui un sacrifice de justice, et espérez en lui. » *Psalm.* IV, 6. Voilà la bonne manière d'espérer, et non celle qui consiste à se jouer de la miséricorde divine, persévérant dans le péché, et comptant toutefois aller en paradis. Espérer, comme il convient, c'est renoncer au mal et invoquer le Seigneur. Rester opiniâtrément dans le mal, ce n'est pas de l'espérance, c'est de la présomption ; ce n'est pas une espérance qui mérite miséricorde ; c'est une présomption qui l'offense et qui en rend indigne. De même que l'Église ne sert de rien à celui qui se reposant sur elle se livre au

mal sans réserve ; de même la miséricorde de Dieu ne sert de rien, et à bon droit, à celui qui s'en autorise pour ne pas rompre avec le péché.

C'est une considération à laquelle devraient s'arrêter les dispensateurs de la parole divine. Faute d'examiner à qui ils ont affaire, ils fournissent souvent aux pécheurs l'occasion de persévérer dans leurs désordres. Ils ne doivent jamais oublier que les pécheurs ressemblent à des malades : plus on accorderait de nourriture à un malade, plus on aggraverait sa maladie ; de même plus on expose de sujets de confiance aux âmes enfoncées dans le péché, plus on leur donne de raisons pour continuer leur triste genre de vie.

Rappelons-nous, en terminant, cette pensée de saint Augustin, qu'avec l'espérance et le désespoir les hommes se jettent dans l'enfer ; avec l'espérance quand elle est fausse durant leur vie ; avec le désespoir, quand il les surprend au lit de mort. Quittez donc, mon frère, cette confiance présomptueuse, et souvenez-vous que Dieu est justice aussi bien que miséricorde. Si la considération de sa miséricorde vous inspire de l'espoir, la considération de sa justice doit vous inspirer de la crainte. Car, selon la parole de saint Bernard, Dieu a deux pieds, l'un de miséricorde et l'autre de justice, et il ne faut jamais embrasser l'un sans l'autre. La justice séparée de la miséricorde nous jetterait dans une terreur voisine du désespoir. La miséricorde séparée de la justice communiquerait une présomption qui laisserait sans remède notre coupable vie.

CHAPITRE XXVII.

De ceux qui allèguent les aspérités et les difficultés du chemin de la vertu.

Un autre prétexte allégué par les mondains est la difficulté que présente le chemin de la vertu. Ils n'ignorent pas néanmoins que cette difficulté ne vient pas de la vertu elle-même, laquelle étant conforme à la raison, l'est conséquemment à la nature raisonnable ; mais de la mauvaise inclination imprimée par le péché à notre chair et à nos appétits. L'Apôtre l'exprimait en ces termes : « La chair s'insurge contre l'esprit, et l'esprit contre la chair, et

ces deux principes sont ennemis l'un de l'autre. » *Galat.* v, 17. « Je me délecte, dit-il ailleurs, dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur. Mais je sens dans mes membres une autre loi qui contredit la loi de l'esprit, et qui m'enchaîne au péché. » *Rom.* VII, 22 et 23. La doctrine de ce passage est qu'il existe un parfait accord entre la loi divine et la partie supérieure de notre âme composée de l'intelligence et de la volonté. Mais la pratique est entravée par la corruption de notre appétit et de toutes nos passions. L'appétit se révolta contre la partie supérieure de l'âme, lors de la rébellion de l'homme contre Dieu ; et de cette rébellion naquirent les difficultés qui nous arrêtent. Aussi voit-on plusieurs personnes estimer grandement la vertu et ne pas la pratiquer ; semblables en ce point aux malades qui désirent vivement la santé, mais ne peuvent se résoudre à prendre les médecines rebutantes à l'aide desquelles ils la recouvreraient. Puis donc que cette répugnance est la principale barrière qui sépare les hommes de la vertu, dont on reconnaît généralement la dignité, nous n'obtiendrions pas un résultat à dédaigner, si nous parvenions à démontrer combien elle est dénuée de fondement.

I.

Combien la grâce que nous recevons par Jésus-Christ nous rend aisé le chemin de la vertu.

La principale cause de cette illusion vient de ce que l'on regarde le côté rayonnant de la vertu, et non les secours que Dieu nous prodigue pour en surmonter les difficultés. Le serviteur du prophète Elisée, à la vue de la troupe armée qui environnait la maison de son maître, était frappé de crainte. Mais Elisée ayant prié le Seigneur, ses yeux furent ouverts, et il reconnut que leurs défenseurs étaient encore plus nombreux que leurs ennemis. Ainsi arrive-t-il aux hommes qui estiment la pratique de la vertu extrêmement difficile. Ils en jugent de la sorte parce qu'ils en ont expérimenté la difficulté, et qu'ils ne connaissent pas les grâces à l'aide desquelles elle disparaît.

Si le chemin de la vertu présentait autant d'aspérités que vous le croyez, est-ce que le Psalmiste eût pu dire : « Je me suis dé-

lecté dans la voie de vos commandements, Seigneur, comme dans toutes les richesses de la terre ; » *Psalm.* CXVIII, 14 ; et encore : « Vos lois sont plus désirables que l'or et les pierres précieuses ; elles sont plus douces qu'un rayon de miel. » *Psalm.* XVIII, 11. Il ne se contente pas de signaler l'excellence que personne ne conteste à la vertu ; il lui attribue formellement ce que le monde lui refuse, la douceur et la suavité. Tenez donc pour certain que les chrétiens auxquels son joug paraît pesant sous la loi de grâce n'en ont pas sondé le mystère. Dites-moi, vous qui prétendez être chrétien : Pourquoi le Christ est-il venu parmi les hommes ? pourquoi a-t-il répandu son sang ? pourquoi l'institution des sacrements, la mission du Saint-Esprit ? que signifient les mots d'Évangile et de grâce ? que signifie surtout le nom de Jésus, le nom de ce Seigneur que vous adorez ? Si vous l'ignorez, interrogez l'Évangéliste ; il vous répondra : « Vous l'appellerez du nom de Jésus, parce qu'il sauvera son peuple de ses péchés. » *Matth.* I, 21. Or, qu'est-ce que sauver et délivrer du péché sinon octroyer le pardon des fautes passées, et la grâce d'éviter les fautes à venir. Qu'est venu faire le Sauveur sur la terre, sinon vous aider à vous sauver ? Pourquoi est-il mort sur la croix, sinon pour immoler le péché ? Pourquoi est-il ressuscité, sinon pour vous faire naître à une nouvelle vie ? Pourquoi a-t-il versé tout son sang, sinon pour qu'il servît à guérir toutes vos plaies ? Pourquoi a-t-il établi les sacrements, sinon pour vous fortifier contre le mal ? Un des principaux fruits de sa venue et de sa passion n'est-il pas de nous avoir aplani le chemin du ciel auparavant si étroit et si raboteux ? C'est ce qu'annonçait Isaïe quand il disait du Messie, qu'il redresserait les chemins tortueux, qu'il aplanirait les chemins remplis d'aspérités. Pourquoi surtout a-t-il envoyé le Saint-Esprit, sinon pour mettre en vous l'esprit à la place de la chair ? Pourquoi l'envoya-t-il sous forme de feu, sinon pour qu'il vous embrasât, vous éclairât, vous communiquât sa nature, et vous transportât au ciel d'où il était descendu ? Et la grâce avec les vertus infuses qui en découlent, quel est son objet, sinon de rendre suave le joug de Jésus-Christ, facile l'exercice du bien, de nous remplir de joie dans les tribulations, d'espérance dans les

dangers, d'une force irrésistible dans les tentations? tel est le principe et la fin de l'Evangile. Un homme terrestre et pécheur nous avait faits terrestres et pécheurs; un homme céleste et juste nous a faits justes et célestes. Que rapporte l'Evangile, qu'ont prédit les prophètes, qu'ont prêché les apôtres de différent? Vous avez ici l'abrégé de la théologie chrétienne : c'est la parole sommaire que Dieu a réalisée sur la terre. C'est la consommation dont parle le Prophète, laquelle a été la source des plus abondants trésors de justice et de vertu.

Mais expliquons cette vérité avec plus de détails. D'où résulte, je vous prie, la difficulté que vous offre la vertu? Vous me répondrez qu'elle résulte des inclinations mauvaises de notre cœur, de notre chair conçue dans le péché, et du conflit perpétuel qui existe entre elle et l'esprit, comme nous le disions tout à l'heure. Supposons maintenant que Dieu vous tienne ce langage : « Si tu le veux, je t'enlèverai ce cœur vicié dont tu te plains, et je te donnerai un cœur nouveau, et avec ce cœur la force de réprimer tes inclinations criminelles. » Le chemin de la vertu, dans ce cas, vous semblerait-il aussi difficile? Evidemment non. Or, la promesse de ce changement, le Seigneur ne vous la fait-il pas, ne la confirme-t-il pas dans les saints Livres. Ecoutez comment il parle aux hommes qui vivent sous la loi de grâce, par l'organe d'Ezéchiel, XI, 19 et 20 : « Je vous donnerai un cœur nouveau; je mettrai un esprit nouveau en chacun de vous; et à la place de ce cœur de pierre je mettrai un cœur de chair. Mon esprit habitera au milieu de vous : et je ferai que vous marchiez dans le sentier de mes commandements, que vous observiez la justice, que vous la mettiez en œuvre, et que vous demeuriez dans la terre que jai donnée à vos pères : ainsi vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu. » De quoi douteriez-vous? de l'accomplissement de cette promesse, ou de la possibilité d'observer avec le secours divin la loi du Seigneur? En doutant de la première de ces choses, vous accusez Dieu de mensonge, et vous commettez un énorme blasphème; en doutant de la seconde, vous l'accusez d'imprévoyance ou d'impuissance, puisqu'en voulant soulager l'homme, il ne le soulagerait qu'insuffisamment. Encore une fois, de quoi pourriez-vous douter?

Croyez plutôt avec certitude que Dieu vous donnera la force nécessaire pour mortifier les fâcheuses inclinations dont vous êtes tourmenté. C'est une des principales grâces que nous ait obtenue le sang du Rédempteur, un des fruits les plus précieux qu'ait produit l'arbre de vie. « Notre vieil homme, dit saint Paul, a été crucifié en même temps que Jésus-Christ, pour détruire le corps du péché, pour que nous n'en fussions plus les esclaves. » *Rom.* VI, 6. L'Apôtre appelle vieil homme, corps du péché, notre appétit sensitif avec ses inclinations mauvaises. Il ajoute que ce vieil homme a été crucifié comme Jésus-Christ, parce que le divin sacrifice de la croix nous a procuré la grâce et la force de résister à sa tyrannie et de nous dérober à sa servitude. Nous trouvons dans Isaïe l'annonce de cette victoire, XLI, 10 et seq. : « Ne crains pas, Israël, dit le Seigneur, car je suis avec toi ; ne t'éloigne pas, car je suis ton Dieu. Je t'ai fortifié, je t'ai secouru, et la main de mon Juste (c'est-à-dire de Jésus-Christ) t'a soutenu. Tu chercheras vainement ceux qui s'élevaient contre toi ; ils seront comme s'ils n'étaient pas ; et ceux qui te faisaient la guerre seront comme des vaincus aux pieds de leur vainqueur, parce que c'est moi, le Seigneur ton Dieu, qui ai pris ta main en te disant : Ne crains pas ; moi, je t'ai secouru. » Avec un tel secours, qui se découragerait? Qui faiblirait par crainte de ses mauvais penchants, lorsque la grâce les surmonte ?

II.

Réponse à quelques objections.

Et si, malgré cela, vous m'objectez que les justes ont leurs difficultés secrètes ; que bien des pensées surgissent et les torturent, comme elles torturaient Job, XVII, 11, le même prophète vous répond par cette seule parole : « Elles seront comme si elles n'étaient pas. » Ces difficultés persistent, mais pour notre exercice et non pas notre scandale, pour nous stimuler et non pas pour nous maîtriser, pour devenir une occasion de plus grand mérite, et non une occasion de péché, pour notre triomphe et non pour notre chute, pour nous éprouver, nous humilier, nous éclairer sur notre faiblesse, et pour rendre à la grâce divine la gloire qui

lui est due. Elles sont une source d'avantages réels pour nous; car, de même que les animaux, de nuisibles qu'ils sont à l'état sauvage, nous deviennent très-utiles à l'état domestique, de même les passions, lorsqu'elles sont réglées et modérées, nous facilitent la pratique de la vertu.

Le Seigneur étant ainsi pour vous, qui sera contre vous? Le Seigneur vous soutenant de la sorte, qui vous renversera? « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, disait David, *Psalm.* XXVI, 1 et seq., qui pourrai-je craindre? Le Seigneur est le défenseur de ma vie; qui redouterai-je? Une armée d'ennemis camperaient sous mes yeux que mon cœur ne battrait pas d'effroi; ils me livreraient bataille, que j'espérerais encore. » Assurément, mon frère, si de telles promesses ne vous déterminent pas à servir Dieu, il faut que votre lâcheté soit bien grande; et si vous n'avez pas confiance en elles, il faut que vous soyez bien déloyal. Dieu vous certifie qu'il vous donnera un autre cœur, qu'à la place d'un cœur de pierre il mettra un cœur de chair, qu'il mortifiera vos passions, qu'il vous rendra méconnaissable à vos propres regards; que vous chercherez en vain vos penchants criminels, affaiblis extrêmement par sa grâce : que voulez-vous de plus? que désirez-vous davantage? que vous manque-t-il, sinon une foi vive, une confiance ardente pour vous reposer de tout cela sur Dieu et vous jeter dans ses bras?

Vous n'avez, ce me semble, qu'une chose à me répondre, à savoir que vos péchés sont trop nombreux, qu'ils seront un obstacle invincible à la réception de cette grâce. —Loin de vous cette pensée! vous ne sauriez faire au Seigneur une plus mortelle injure. Ne comprenez-vous pas que vous lui déniez le pouvoir ou la volonté d'exaucer sa créature, quand elle se tourne vers lui en implorant sa miséricorde? Ne vous en rapportez pas à moi; mais rapportez-vous-en à Moïse qui paraissait songer à vous, vous montrer le chemin, lorsqu'il écrivait ces mots : « Si la malédiction vous enveloppe, et que saisi de repentir vous reveniez à votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme, il aura pitié de vous, il vous ramènera de votre captivité, et fussiez-vous aux extrémités de la terre, il vous conduira dans votre patrie. Bien plus, il circoncira votre cœur, et celui de vos descendants, afin que vous

l'aimiez de tout votre cœur et de toute votre âme. » *Deut.* xxx, 1 et seq.

Oh ! si Dieu maintenant vous ouvrait les yeux et, dissipant leurs ténèbres, vous montrait la nature de cette circoncision ! Vous n'êtes pas assez simple pour croire qu'il s'agit d'une circoncision corporelle ; quelle est-elle donc ? C'est le retranchement de ce que les passions et les inclinations de notre cœur ont d'excessif et de contraire à l'amour divin. Armé du glaive de sa grâce, Dieu coupera lui-même, vous assure-t-il, les branches stériles et nuisibles de votre âme ; afin qu'ainsi émondée elle emploie toute sa séve à produire des fruits de salut. Alors vous serez un véritable israélite, alors vous serez vraiment circoncis ; car votre âme, dépouillée de l'amour du monde, ne conservera plus que l'amour de son Dieu.

Remarquez maintenant, je vous prie, que, ce qu'il vous promet, ce même Seigneur vous ordonne formellement de le faire : « Prenez le couteau de la circoncision, et retranchez les superfluités de vos cœurs. » *Jerem.* IV, 4. Mais, Seigneur, vous m'enjoignez ce que vous me promettez de faire vous-même. Si vous devez l'exécuter, pourquoi me l'ordonnez-vous ? et si je dois le faire, pourquoi me le promettez-vous? Les paroles suivantes de saint Augustin dissiperont votre embarras. « Seigneur, donnez-moi la grâce de faire ce que vous m'ordonnez ; puis ordonnez-moi ce que vous voudrez. » *Confes.* lib. X, cap. XXXII. De la sorte, Dieu nous ordonne une chose, et il nous donne en même temps la grâce de l'accomplir. Dans une même action se trouvent réunies sa grâce et sa promesse. A la même action concourent Dieu et l'homme : Dieu comme cause principale, l'homme comme cause secondaire. Dieu aide l'homme comme un grand peintre aiderait l'élève dont il dirigerait la main et le pinceau afin de produire une œuvre irréprochable : tous deux concourent à la même œuvre ; mais il ne revient pas à chacun une part égale ni un honneur égal. C'est ainsi que Dieu en use avec l'homme, tout en respectant son libre arbitre ; de façon que l'action accomplie, l'homme doit glorifier le Seigneur, et non se glorifier lui-même, répétant avec le prophète : « Vous, Seigneur, avez accompli en

nous toutes vos œuvres. » *Isa.* XXVI, 12. N'oubliez jamais cette parole, et étendez-la à toutes les prescriptions divines. Tout ce que Dieu vous ordonne de faire, il le fera avec vous. Il vous ordonne de circonscire votre cœur; il le circonscira avec vous : il vous ordonne de l'aimer par-dessus toutes choses, il vous donnera la grâce nécessaire pour l'aimer. C'est pour cela que l'on appelle suave le joug du Seigneur; car on est deux à le porter, l'homme et Dieu! et ce que la nature rencontre de difficile, la grâce le rend on ne saurait plus aisé.

Dans le chapitre du Deutéronome cité plus haut, Moïse poursuit en ces termes, XXX, 11 et seq. : « La loi que je t'impose aujourd'hui, n'est ni au-dessus de toi, ni à côté de toi. Tu ne pourras pas dire : Qui de nous se transportera dans les cieux et l'en rapportera afin que nous l'exécutions; ou bien : Qui de nous traversera la mer, et nous la communiquera? Mes discours sont près de toi, dans ta bouche, dans ton cœur, et tu n'auras pas de peine à les accomplir. » Ce passage du prophète fait disparaître les nuages que les hommes sensuels amoncèlent sur la loi divine. Considérant la loi et non l'Evangile, c'est-à-dire le commandement isolé, et non la grâce qui en facilite l'exécution, ils se plaignent de la difficulté qu'ils rencontrent et ils ne s'aperçoivent pas que c'est contredire ouvertement la doctrine du disciple bien-aimé. « La charité, dit-il, consiste à observer les commandements de Dieu; et ses commandements ne sont pas difficiles; car tout ce qui naît de Dieu triomphe du monde. » I *Joan.* V, 3 et 4. En effet, ceux que la réception de l'Esprit divin a faits enfants de Dieu, possèdent Dieu en leur âme, et par suite ont plus de puissance que tout ce qui n'est pas Dieu; ni le monde, ni le démon, ni l'enfer tout entier ne l'emportera sur eux. D'où cette conséquence, que la nouvelle vigueur dont la grâce est la cause rend léger le fardeau des préceptes divins, accablant par lui-même pour notre faiblesse.

III.

Combien l'amour de Dieu rend facile et suave le chemin du ciel.

Cette conséquence ressortira davantage si nous tenons compte du secours que nous prête la charité. L'un des premiers effets de

la charité est de rendre le joug du Seigneur très-suave. L'amour, dit saint Augustin, ne connaît pas la fatigue. Voyez ceux qui chassent ou qui pêchent. Qui rend la mère insensible aux soins continuels qu'exige son enfant? l'amour. Qui donne à une épouse vertueuse la force de veiller nuit et jour au chevet de son époux malade? l'amour. Qui communique aux animaux eux-mêmes la sollicitude, l'abnégation en quelque sorte, avec lesquelles ils nourrissent et protègent leurs petits, et même le courage avec lequel ils les défendent? encore l'amour. N'est-ce pas l'amour qui arrachait à saint Paul ce cri admirable : « Qui nous séparera de la charité du Christ? sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou le glaive? Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la force, ni aucune hauteur ou profondeur, ni quelque créature que ce soit ne nous séparera de la charité de notre Dieu. » *Rom.* VIII, 35.

C'était encore l'amour qui portait notre bienheureux père saint Dominique à soupirer après le martyre comme le cerf après les sources d'eaux vives. C'était l'amour qui remplissait saint Laurent d'ardeur pour le martyre, et lui faisait trouver rafraîchissantes les flammes dont il était consumé. Rien, selon l'expression de saint Pierre Chysologue, n'est dur, rien n'est amer, rien n'est à charge au véritable amour. Quel acier, quels coups, quels tourments, quelle mort viendraient à bout de l'amour parfait? L'amour est une cotte de mailles qui ne peut être faussée ; elle défie les flèches, les javelots, les dangers et la mort même : ou, pour tout dire en un mot, l'amour triomphe de toutes choses.

Mais ce n'est pas assez pour lui de triompher des obstacles qui se rencontrent ; il désire les combattre pour celui qu'il aime. De là, cette soif du martyre dont nous parlions il n'y a qu'un instant ; ce souhait des justes parfaits de répandre leur sang en l'honneur de celui qui répandit le sien pour eux. Ce souhait ne se réalisant pas, ils se tournent contre eux-mêmes, et ils se font leurs propres bourreaux. La faim, la soif, le froid, le chaud, ils endurent tout afin de satisfaire en partie le désir qui les dévore.

Ce langage n'est pas sans doute compris des amis du monde.

Ils ne s'imaginent pas qu'on puisse aimer ce qu'ils abhorrent, abhorrer ce qu'ils aiment ; et pourtant cela est ainsi. L'Ecriture nous apprend que les Egyptiens donnaient à quelques animaux la qualité de dieux, et leur offraient leurs adorations. En revanche les enfants d'Israël qualifiaient ces prétendus dieux d'abomination, et les sacrifiaient impitoyablement à la gloire du vrai Dieu. A leur exemple les justes qualifient d'abomination les dieux du monde, c'est-à-dire les honneurs, les plaisirs, les richesses ; et ils immolent ces faux dieux à la gloire du Dieu véritable. Donc, que tout chrétien désireux d'offrir à Dieu un sacrifice agréable, remarque ce qu'adore le monde ; qu'il le sacrifie, et qu'il embrasse les choses opposées. Est-ce qu'ils n'agissaient pas ainsi les apôtres lorsqu'ils se retiraient du conseil des Juifs, heureux et joyeux d'avoir souffert pour le nom de Jésus-Christ ? Or, ce qui a été capable de rendre suaves les fouets, les cachots, les chevalets et les bûchers, ne le sera-t-il pas de vous adoucir l'observation des préceptes divins? Ce qui donne aux justes la force de porter non-seulement le fardeau de la loi, mais encore celui des jeûnes, des veilles, des disciplines, des cilices, du dénùment, de la pauvreté, ne vous donnera-t-il pas la force de porter le fardeau des commandements de Dieu et de l'Eglise? Oh! quelle est grande votre erreur! comme vous connaissez peu la vertu de la lumière et de la grâce divine!

IV.

Des autres choses qui nous rendent aisé le chemin de la vertu.

Ce qui précède est plus que suffisant pour détruire le prétexte dont nous nous occupons en ce chapitre. Mais oublions-le un instant, et supposons que le chemin de la vertu soit semé de difficultés; serait-ce beaucoup d'exiger pour le salut de votre âme ce que vous faites sans peine pour le salut de votre corps? serait-ce trop qu'un peu de souffrance pour échapper à des tourments éternels? Que ferait, à votre avis, le riche de l'Evangile si, les barrières de l'enfer s'abaissant devant lui, il lui était donné de pouvoir expier ses fautes passées? Voilà ce que vous devez faire vous-même; car, étant pécheur, le même supplice vous est réservé.

En outre, considérez attentivement ce que Dieu a fait pour vous, ce qu'il vous promet, les nombreux péchés dont vous êtes coupable, les souffrances qu'ont endurées les saints, et surtout celles qu'endura le Saint des saints; et vous rougirez de ne rien souffrir pour Dieu, et vous ne trouverez que dégoût là où vous trouviez naguère contentement et plaisir. Aussi saint Bernard disait-il que les souffrances et les tribulations de la vie présente n'approchent ni de la gloire que nous espérons, ni des châtiments que nous redoutons, ni des péchés que nous avons commis, ni des bienfaits que nous avons reçus de notre Créateur. Notre vie resterait toujours au-dessous, quelque agitée qu'elle fût.

A vous dire le vrai, la peine existe partout dans la vie; mais le chemin des méchants en offre incomparablement plus que celui des bons. Quoique toute marche finisse par lasser, l'aveugle qui trébuche à chaque pas sera plutôt lassé que le voyageur dont les yeux voient les obstacles du chemin. Or, cette vie est un chemin véritable; par conséquent, il faut nous attendre à la fatigue, tant que nous ne serons pas arrivés au terme du voyage. Le méchant, que la passion et non la raison dirige, marche en aveugle; rien n'étant aussi aveugle que la passion. Les bons, au contraire, que guide la raison, aperçoivent les obstacles; ils les évitent et voyagent ainsi avec moins de fatigue et plus de sécurité. Il le savait bien, celui qui écrivait: « Le sentier des justes est comme une lumière éclatante qui s'avance et augmente jusqu'au jour parfait. La voie des impies est ténébreuse; ils ne savent où ils se précipitent. » *Prov.* IV, 18 et 19. Non-seulement elle est ténébreuse, mais encore elle est glissante, comme nous l'apprend le Roi-Prophète, *Psalm.* XXXIV, 6. Que de chutes elle doit amener, et combien elle diffère de la voie de la vertu! De plus, mille ressources permettent aux justes d'alléger la peine qui leur revient en partage. La Providence divine les conduit, la grâce de l'Esprit-Saint les ranime, les sacrements les soutiennent, les consolations divines les réjouissent, les bons exemples les encouragent, les pieux écrits les instruisent, le témoignage d'une conscience sans reproche, l'espérance de la gloire à venir, et une foule de faveurs particulières les soulagent, de telle sorte qu'ils s'écrient avec le Psalmiste: « Oh!

qu'elles sont douces à mes lèvres, vos paroles, Seigneur : elles flattent mon palais plus délicieusement que le miel. » *Psalm.* CXVIII, 103.

C'est en réfléchissant sérieusement à ces vérités, que l'on trouvera l'explication de la contradiction apparente des Écritures sur la facilité ou la difficulté de la vertu. Tantôt elles vantent sa douceur, comme dans ces paroles de David : « La voie de vos commandements m'a rempli d'autant de délices que tous les trésors du monde. » *Ibid.* 14. Tantôt elles en signalent les aspérités, comme dans ces autres paroles : « Par amour pour l'expression de votre volonté, j'ai marché dans des chemins difficiles. » *Psalm.* XVI, 4. On trouve en effet ces deux choses, lorsque l'on veut pratiquer la vertu ; la difficulté qui vient de la nature, et la suavité qui vient de la grâce. Si elle est difficile sous un point de vue, elle devient facile sous un autre. Le divin Maître nous enseignait cette vérité quand il nous disait : « Sachez que mon joug est doux et mon fardeau léger. » *Matth.* XI, 30. En parlant du joug, il indiquait la peine, inséparable de la vertu ; en ajoutant que ce joug est léger, il indiquait le secours que la grâce nous apporte. Si vous me demandiez comment un joug peut être suave, puisqu'il est pesant par nature, je vous répondrais : c'est que Dieu le rend léger, suivant cette promesse formelle : « Je serai pour eux comme si je soulevais le joug dont leurs épaules sont chargées. » *Os.* XI, 4. Quoi d'étonnant à ce qu'un joug paraisse suave, lorsqu'il est porté par Dieu lui-même ? Le buisson au milieu duquel Dieu apparut, brûlait et ne se consumait pas : est-il plus étonnant que nous ne sentions pas la pesanteur d'un fardeau dont Dieu assume la fatigue ? Désirez-vous voir un exemple de ces deux choses, écoutez l'Apôtre des Gentils : « En toutes choses nous souffrons la tribulation, mais nous ne nous décourageons pas ; nous sommes dans le dénuement, mais nous ne faiblissons pas ; nous sommes persécutés, mais nous ne restons pas sans défense ; nous sommes renversés en quelque sorte par la violence, mais nous ne succombons pas. » II *Cor.* IV, 8 et 9. Voilà, mon frère, d'un côté le poids de la tribulation, de l'autre la suavité que Dieu lui communique.

Le Seigneur nous l'avait annoncé expressément par la bouche

d'Isaïe : « Ceux qui espèrent en Dieu trouveront une nouvelle vigueur ; ils prendront leur essor, comme l'aigle ; ils courront et ne sentiront pas de peine ; ils marcheront et ils ne se lasseront pas. » *Isa.* XL, 31. Voyez-vous maintenant le joug annulé par la grâce, la force de l'esprit succéder à la force de la chair, ou pour mieux dire, la force de Dieu remplacer la force de l'homme ? Voyez-vous le prophète signaler en même temps et la fatigue qui dépend de celle-ci, et le soulagement que procure celle-là, dans ces simples paroles : « Ils courront et ils ne sentiront pas de peine ; ils marcheront et ils ne se lasseront pas ? » N'estimez donc pas raboteux et difficile un chemin que tant de choses concourent à aplanir.

V.

Confirmation de ce qui précède par des exemples.

En supposant que ces raisons ne vous convaincraient pas, et que, pareil à saint Thomas, vous exigeriez des preuves sensibles et palpables, je ne vous les refuserais pas ; car aucune preuve ne manque ni n'est de trop pour défendre une si bonne cause. Prenons, à cet effet, un homme qui ait goûté de tout ; qui d'abord vicieux et mondain, ait été enfin touché et converti par la grâce de Dieu. Cet homme sera de tout point un excellent juge en cette matière, puisque non-seulement il a entendu parler de ces deux genres de vie, mais qu'il les a expérimentés et qu'il a bu aux deux calices. Demandez à un tel homme lequel de ces deux calices est le plus suave. Au reste, les prêtres chargés de la direction des consciences pourraient vous le dire en connaissance de cause. Ce sont eux qui gagnent la haute mer, *Psalm.* CVI, et qui sont témoins des merveilles, des changements admirables que le Seigneur y opère. Rien au monde n'est plus étonnant, rien n'inspire un intérêt plus soutenu que le spectacle de l'action de la grâce sur l'âme du juste. Comme elle le transforme ! comme elle le soulage ! comme elle le fortifie ! comme elle le console ! comme elle règle son intérieur et son extérieur ! comme elle détruit les habitudes du vieil homme ! comme elle déplace ses affections et ses préférences ! Comme elle lui fait chérir ce qu'il haïssait, haïr ce qu'il chérissait, savourer ce qui le rebutait, repousser ce qu'il savourait ! Quel

courage pour le combat, quelle allégresse, quelle paix, quelle lumière pour connaître la volonté de Dieu, la vanité du monde, le prix des choses spirituelles, elle lui communique ! Et, ce qu'il y a surtout de plus frappant, est le peu de temps qu'elle met à exécuter toutes ces merveilles. Il n'est pas nécessaire de fréquenter plusieurs années les écoles des philosophes, d'attendre que la vieillesse nous aide à suivre la raison et à mortifier nos passions. C'est dans l'ardeur de la jeunesse et en quelques jours que s'accomplit ce merveilleux changement. D'où cette pensée de saint Cyprien, que l'on éprouve ce changement avant d'apprendre à le produire ; qu'il s'accomplit non après de longues études, mais par l'action de la grâce et en un instant. La grâce est, pour ainsi parler, un charme qui modifie soudain la disposition des cœurs, et imprime à leurs sentiments une direction opposée.

La contemplation quotidienne de semblables merveilles est bien une des plus précieuses récompenses des prêtres qui s'acquittent du ministère de la confession avec la dévotion convenable. Nous en avons connu pour qui cette faveur devenait la source des plus rapides progrès. Comme Jacob, ils écoutent en silence les récits mystérieux de Joseph, *Gen.* XXXVII, 11, et ils apprécient à leur véritable valeur les prodiges que les âmes simples racontent sans les comprendre.

Mais venons à l'exemple des saints qui, ayant vécu quelque temps dans l'illusion des mondains, ont raconté, par une permission de Dieu, les circonstances de leur conversion. Le bienheureux martyr Cyprien, écrivant sur ce sujet à son ami Donat, s'exprime en ces termes : « Au temps où, plongé dans les flots du siècle, j'allais sans connaître la vie, privé de lumière et de vérité, je regardais comme impossibles les facilités que la grâce me promettait pour ma guérison et mon salut. Je me refusais à croire que l'homme pût naître de nouveau, recevoir un nouvel esprit, vivre d'une vie contraire à sa vie précédente, et tout en conservant son apparence extérieure, être à l'intérieur entièrement transformé. Je prétendais qu'un tel changement était imaginaire, et que l'on ne pouvait modifier à ce point une manière d'être, basée sur la nature corrompue elle-même et sur des habitudes

invétérées. Est-ce que la tempérance est possible à un homme accoutumé depuis longtemps à une table somptueuse et délicate? Celui qui se couvrait d'une pourpre éclatante pourrait-il bien revêtir un grossier manteau? Celui qui recherchait les charges de la république, pourrait-il se voir indifféremment sans charge et sans honneurs? Ne sera-ce pas un tourment pour le riche qui aime à paraître en public environné d'un nombreux cortége, et à remplir les rues où il passe de la foule de ses clients, de sortir désormais seul et sans suite? Il ne peut pas se faire que les habitudes d'autrefois n'accourent pour réclamer leurs droits, et pour entraîner le cœur par leurs caresses et par leurs séductions. Il ne peut pas se faire que souvent la gourmandise ne nous sollicite, que l'orgueil ne nous enfle, que les honneurs ne nous flattent, que la colère ne nous enflamme, que la cruauté ne se réveille, que la luxure ne nous emporte.

» Voilà le langage que je me tenais plus d'une fois à moi-même. Enveloppé d'une multitude de vices dont je n'espérais pas être jamais affranchi, je les favorisais par cette défiance même, et je leur obéissais comme à des amis domestiques. Cependant, lorsque débarrassé des fautes de la vie passée par les eaux du saint baptême, j'entrai le cœur pur dans les régions de la lumière céleste; lorsque la réception du divin Esprit eut créé en moi un nouvel homme, tout à coup, par une espèce de miracle, le doute céda la place à la certitude, l'obscurité se dissipa, les barrières tombèrent, ce que je jugeai difficile me parut aisé, et les impossibilités qui me frappaient s'évanouirent. Je distinguai clairement qu'à l'homme appartenait la vie de la chair et ce qui était né de la chair; qu'à Dieu au contraire devait être rapportée la vie dont l'Esprit-Saint était le principe. Vous connaissez bien, cher ami, ce dont le divin Esprit me dépouilla, ce qu'il me donna en échange : il me débarrassa de la mort des vices et me communiqua la vie des vertus. Vous savez tout cela; car, loin de faire mon éloge, je publie la gloire de Dieu. Une jactance de cette nature est toute excusée. D'ailleurs je devrais appeler gratitude et non jactance le sentiment qui me fait attribuer à la grâce d'en haut, et non à l'homme, cette étonnante transformation. Il est évident, en effet, que la grâce

seule m'a délivré du péché, et que le triste état dans lequel j'étais auparavant procédait de la corruption de ma nature. » *Epist. Cypr.* II, 2.

Ces paroles de saint Cyprien vous décrivent parfaitement l'illusion qui vous paralyse, et avec vous un grand nombre de chrétiens. Mesurant à leurs propres forces la difficulté de la vertu, ils en jugent l'acquisition impossible; et ils ne remarquent pas qu'en se décidant à sortir du péché, les bras et la grâce de Dieu les reçoivent; ce qui aplanit toutes les aspérités dont on était effrayé. L'exemple de saint Cyprien vous le prouve; car il est incontestable, d'une part, qu'il ne raconte pas une fausseté; de l'autre que, si vous l'imitez, la grâce ne vous manquera pas plus qu'elle ne lui a manqué à lui-même.

Prêtez encore votre attention à un exemple non moins admirable. Saint Augustin écrit dans ses *Confessions*, VIII, 11, qu'au moment où son cœur se disposait à quitter irrévocablement le monde, mille difficultés se présentaient à son esprit. D'un côté, les voluptés passées se mettant en travers, lui disaient: Comment! c'est pour toujours que tu nous laisses! il n'y aura désormais plus rien de commun entre toi et nous? D'un autre côté il voyait la vertu, le visage joyeux et serein, environnée d'une foule de personnes de tout âge, de tout sexe dont elle faisait les délices; et il entendait ce reproche: Quoi! tu ne pourras pas ce qu'ont pu tant de personnes! Et cette force est-ce en elles-mêmes ou en Dieu qu'elles l'ont puisée! Sache bien qu'en comptant sur toi seul tu tomberas infailliblement. Appuie-toi sur Dieu, et ne crains rien; il ne s'éloignera pas de toi et il ne t'abandonnera pas. Appuie-toi sur lui avec confiance; il te soutiendra et te sauvera. Au milieu de cette lutte si vive, il se mit à pleurer amèrement; et se retirant à l'ombre d'un figuier solitaire, il se laissa tomber à terre. Là il s'écriait du fond de son cœur, en versant des torrents de larmes: Jusques à quand, Seigneur? Jusques à quand serez-vous irrité contre moi? Quand donc mettrai-je fin à ma honte! Jusques à quand dirai-je demain, demain? Pourquoi ne serait-ce pas aujourd'hui? Pourquoi ce moment ne serait-il pas le terme de mes iniquités!

L'épreuve achevée, sa résolution bien prise, le Seigneur changea tellement son âme, qu'il ne ressentit plus l'aiguillon de la chair, ni les regrets des choses du monde : il était libre et entièrement libre des appétits d'autrefois. C'est pourquoi, sorti de ses fers, il éclatait en actions de grâces et disait : « Oui, mon Dieu, je suis votre serviteur; je suis votre serviteur, et le fils de votre servante. Vous avez brisé mes chaînes; je vous sacrifierai un sacrifice de louanges. Que mon cœur et ma langue vous louent et que tous mes os répètent : Seigneur, qui est semblable à vous? Où était donc, mon Sauveur Jésus, mon doux libérateur; où était donc mon libre arbitre durant de si longues années, puisqu'il ne se tournait pas vers vous? Oh! de quel abîme vous l'avez retiré en un instant pour soumettre mon épaule à la douceur de votre joug, au fardeau suave de votre sainte loi! Quelles délices pour moi maintenant d'être privé des délices du monde? Quel charme de n'avoir plus ce que je tremblais de perdre! Vous chassiez hors de mon âme, ô le vrai et souverain bien, tous les autres biens séducteurs; vous les chassiez, et vous entriez à leur place, plus agréable que tout autre plaisir, plus beau que toute autre beauté? »

Si donc telle est l'efficacité de la grâce divine, qu'est-ce qui vous empêche d'imiter l'exemple de ces saints? Si vous croyez à la vérité de ces faits, à la puissance de la grâce; si vous croyez que Dieu ne la refusera pas à quiconque la réclamera sincèrement, vu que Dieu est aujourd'hui le même qu'il était alors, et qu'il ne fait pas acception de personne; qui vous empêche de rompre les fers de votre misérable esclavage, et d'embrasser le Bien suprême qui vous en sollicite? Pourquoi préférez-vous l'enfer gagné par un autre enfer, au paradis gagné par un autre paradis? Essayez de la vertu, et confiez-vous en Dieu; à peine aurez-vous commencé qu'il se précipitera au-devant de vous les bras ouverts, comme au-devant du prodigue. Chose étonnante! un charlatan vous offrirait le secret de changer le cuivre en or, que vous en feriez l'expérience; et quand Dieu vous offre le moyen de changer la terre en ciel, la chair en esprit, l'homme en ange, vous osez refuser!

En définitive il vous faudra pourtant tôt ou tard en voir la vérité par vous-même. Si ce n'est pas dans cette vie ce sera dans l'autre. Pensez donc, je vous en supplie, à la confusion dont vous serez couvert au jour du jugement, lorsque vous serez condamné pour avoir laissé le chemin de la vertu comme difficile, et lorsque vous reconnaîtrez avec la plus grande clarté combien il l'emporte sur le chemin du vice, et par les plaisirs qu'il procure ici-bas, et par ceux qu'il assure dans l'éternité.

CHAPITRE XXVIII.

De ceux que l'amour du monde détourne du chemin de la vertu.

Si nous scrutions le cœur des personnes qui ne veulent pas de la vertu, nous trouverions vraisemblablement que l'amour trompeur du siècle en est une des principales causes. J'appelle cet amour trompeur parce qu'il a son origine dans une fausse apparence des choses de la terre, apparence qui captive les ignorants et leur fait concevoir une haute estime des choses elles-mêmes. On voit quelquefois des animaux effrayés par un péril imaginaire : c'est ainsi que la plupart des hommes aiment le monde ; ils sont attirés par des délices imaginaires. Or, de même qu'on a coutume de contraindre les animaux ombrageux de passer à côté des objets qui les effraient, afin de dissiper leur vaine frayeur ; de même il sera bon de présenter aux regards des mondains ce qu'ils aiment passionnément afin de leur en montrer la futilité et le peu de valeur.

A examiner le monde sous son aspect le plus séduisant, j'y découvre néanmoins six genres de misères dont nul ne me contestera la réalité : La brièveté, les vicissitudes, le danger, l'aveuglement, le péché et l'illusion. Ces misères sont toutes inséparables du bonheur humain; et elles en déclarent ainsi le prix véritable. Parlons en quelques mots de chacune d'elles.

I.

De la brièveté de la félicité humaine.

Assurément personne ne niera que la brièveté soit une con-

dition essentielle de la félicité que procure le monde. En effet, cette félicité ne peut pas être plus durable que la vie même de l'homme. Nous avons traité ailleurs assez longuement de la courte durée de cette vie (*Tr. de l'orais. Médit. pour le mardi soir*) ; et elle est bien courte puisqu'elle ne dépasse presque jamais cent ans. Et encore combien y en a-t-il qui atteignent cet âge! J'ai vu des évêques mourir au bout de deux mois, des papes au bout d'un mois, de jeunes mariés au bout d'une semaine. Le présent et le passé fourmillent d'exemples pareils. Accordons cependant que votre vie soit très-longue. Que sont, dit saint Chrysostome, cent années, deux cents, quatre cents, passées dans les jouissances du monde, en comparaison de l'éternité! « Si un homme, lisons-nous dans l'Ecclésiaste, XI, 8, vivait de nombreuses années, s'il y goûtait une infinité de plaisirs, il devrait se souvenir du temps des ténèbres et de ces jours sans fin qui, arrivés, convainquent de vanité les jours écoulés. » Toute félicité, quelque grande qu'elle ait été n'est que vanité en face de l'éternité. Les méchants eux-mêmes l'avouent, au livre de la Sagesse, V, 13, et ils proclament qu'ils étaient à peine au monde quand il a fallu mourir. Elle leur paraîtra donc bien courte cette vie, puisqu'il leur semble n'avoir vécu qu'un jour, et avoir passé aussitôt du berceau dans la tombe. D'où il suit que tous les plaisirs, toutes les satisfactions d'ici-bas leur paraîtront mensongères et fantastiques. Ces paroles d'Isaïe le déclarent admirablement, XXIX, 8 : « De même qu'après avoir rêvé qu'il mangeait, l'homme ne se trouve pas plus rassasié lorsqu'il se réveille ; de même qu'après avoir rêvé qu'il buvait, il ne se trouve pas plus désaltéré, lorsqu'il se réveille ; ainsi adviendra-t-il aux peuples qui ont combattu contre la montagne de Sion. » Leur prospérité aura été si courte, qu'une fois passée, ils croiront qu'elle n'a été qu'un songe rapide.

Que reste-t-il davantage de la gloire des monarques et des princes qui ont régné sur la terre ? « Où sont, demande Baruch, III, 16 et seq., les chefs des nations qui disposaient du sort des bêtes sauvages, qui se plaisaient à chasser les oiseaux, qui amoncelaient l'or et l'argent, si recherchés des hommes, et qui

ne croyaient jamais en posséder assez? Où sont les hommes qui travaillaient ces ouvrages merveilleux dont on ne peut savoir le nombre? Ils ne sont plus, ils sont descendus dans le tombeau, et d'autres ont paru à leur place. » Que sont devenus les sages, les hommes de lettres, les scrutateurs des secrets de la nature? Où est la gloire de Salomon? Où sont le fameux Alexandre, le puissant Assuérus? Où sont les Césars et les autres rois de l'univers? De quoi leur ont servi la vanité, la puissance, les serviteurs nombreux, les richesses, leurs armées, leurs bouffons, les sociétés légères et équivoques dont ils étaient entourés? Tout cela a disparu comme une ombre, comme un songe; toute cette félicité s'est abîmée en un seul instant. Voilà, mon frère, ce qu'est la durée de la félicité humaine.

II.

Des vicissitudes et des misères inséparables de la félicité humaine.

Après la brièveté viennent les mille sortes de misères inévitables en cette vie; je dirais mieux, en cette vallée de larmes, en ce lieu d'exil, sur cette mer de tempêtes. Les misères humaines sont véritablement plus nombreuses que les moments de notre existence; chaque jour amenant son souci, chaque heure son épreuve. Mais quelle langue pourrait les exposer? Qui comptera toutes les infirmités de notre corps, toutes les passions de notre âme, tous les désastres qui atteignent nous ou nos semblables! L'un vous dispute votre patrimoine; l'autre en veut à votre vie; l'autre tache votre honneur; la haine, l'envie, les embûches, l'esprit de vengeance, les faux témoignages, les armes, la langue plus redoutable encore, vous font tour à tour une guerre acharnée. Ajoutez à ces misères les accidents sans fin comme sans nom qui surviennent tous les jours. L'un perd un œil, l'autre un bras; celui-ci tombe de cheval, celui-là d'une fenêtre; l'un se noie dans une rivière, une autre se ruine en prêtant caution. Voulez-vous encore d'autres maux, demandez aux gens du monde si leurs plaisirs ne sont pas mélangés d'amertume. Je ne doute pas que mises en balance avec les heures de plaisir, les heures d'ennui ne l'emportent de beaucoup, et qu'on ne trouve cent

heures d'ennui pour une seule de plaisir. Or, si la vie humaine à la brièveté joint encore tant d'autres misères, que reste-t-il, je vous prie, de félicité véritable?

Les misères dont nous venons de parler sont communes aux bons et aux méchants, qui naviguant sur la même mer sont sujets aux mêmes orages. Il en est de particulières aux méchants, et très-propres conséquemment à nous rendre leur genre de vie abominable. Ces misères sont les fruits de leurs iniquités. Quant à leur étendue, écoutez ce que ces malheureux en disent eux-mêmes : « Nous nous sommes lassés dans les voies de l'injustice et de la perdition; nous avons parcouru des chemins difficiles, et nous n'avons pas connu celui du Seigneur. » *Sap.* v, 7. Ainsi, tandis que les bons vont du paradis de la terre au paradis du ciel, du repos de l'une au repos de l'autre, les méchants n'ont à espérer après l'enfer de cette vie que l'enfer de la vie future, après l'enfer d'une mauvaise conscience que l'enfer des tourments.

Diverses causes concourent à multiplier les misères du pécheur. Dieu d'abord, en qualité de juge équitable, inflige les unes afin que la faute ne reste pas sans châtiment; et quoique en général ce châtiment soit réservé pour l'autre vie, quelquefois cependant il commence dès celle-ci. La providence divine embrasse simultanément les nations et les individus : et de même que la multiplication des péchés sur la terre attire des fléaux universels, tels que la famine, la guerre, la peste, les hérésies; de même les péchés des individus attirent sur eux un châtiment particulier. C'est pourquoi Dieu disait à Caïn : « Si tu fais le bien, tu en recevras la récompense. Si tu fais le mal, tu trouveras à ta porte ton péché, » *Gen.* IV, 7, c'est-à-dire, ton châtiment. Moïse donnait un avertissement semblable au peuple hébreu, lorsqu'il lui adressait ces paroles : « Vous savez que votre Dieu est un Dieu fort et fidèle; qu'il est miséricordieux envers ceux qui l'aiment, et qu'il observe ses promesses envers ceux qui observent ses commandements, jusqu'à la millième génération. Mais il rend aussi haine pour haine à ceux qui le haïssent; il les brise sur-le-champ, et sans différer, il leur donne aussitôt ce qu'ils méritent. » *Deut.* VII, 9 et 10. Remarquez-vous ces expressions accumulées, *sur-le-*

champ, sans différer, aussitôt? Elles indiquent clairement qu'outre les châtiments de la vie future, les méchants recevront des châtiments proportionnés à leurs crimes dans la vie présente. De là une foule de calamités, de souffrances qui les éprouvent ; de là une succession continuelle de soucis, de fatigues et de peines qu'ils sentent fort bien, mais dont ils ne connaissent pas l'origine. Ils voient en cela une des conditions de leur nature, et non la punition de leurs fautes. Comment d'ailleurs ne le verraient-ils pas de cette manière, eux qui ne reconnaissent pas dans les avantages naturels autant de bienfaits du Seigneur, et qui ne lui en témoignent aucune gratitude?

D'autres peines sont infligées aux méchants par les représentants de Dieu sur la terre et par les ministres de sa justice. Ce sont la captivité, les bannissements, le déshonneur, la confiscation, etc.; choses qui compensent abondamment le plaisir du crime, et dès cette même vie, le leur font expier au centuple. Leurs appétits et leurs passions déréglées sont une source nouvelle et intarissable de peines. Qu'attendre en effet d'une tristesse démesurée, d'une crainte sans fondement, d'espérances incertaines, de désirs désordonnés, d'une affliction déraisonnable sinon des secousses violentes et des soucis continuels? Plus de paix ni de liberté de cœur ; l'inquiétude les agite, le péché les entraîne, la prière leur devient impossible, le sommeil s'enfuit, et tous les jours de la vie s'écoulent tristes et malheureux. Toutes ces misères naissent de l'homme même et du désordre de ses penchants. Jugez maintenant du bonheur possible dans ces conditions.

III.

Des piéges et des dangers du monde.

Si le monde ne causait que des peines et des afflictions corporelles, il n'y aurait pas de quoi s'effrayer ; mais il est semé de dangers autrement redoutables. Ces dangers qui menacent l'âme arrachaient au Prophète cette parole : « Dieu fera pleuvoir les piéges sur les pécheurs. » *Psalm.* x, 7. Que de piéges le saint roi découvrait dans le monde, puisqu'il les comparait aux gouttes d'eau qui tombent du ciel ? Il dit, et avec raison « sur les pécheurs ; »

car ces derniers veillent si peu sur leur cœur et sur leurs sens ; ils ont si peu de souci d'éviter les occasions de péché, de se munir de secours spirituels ; ils vont si imprudemment au milieu des flammes du monde, qu'ils ne peuvent pas ne pas rencontrer une infinité de dangers. Pour eux il existe des piéges partout, dans la jeunesse et dans la vieillesse, dans l'opulence et dans la pauvreté, dans l'honneur et dans le déshonneur, dans les compagnies et dans la solitude, dans l'adversité et dans la prospérité, pour les yeux, comme pour les oreilles, la langue, en un mot pour tous les sens. Ce spectacle faisait dire à Jérémie, XLVIII, 43 : « Le piége est sur ta tête, habitant de la terre. » Si le Seigneur ouvrait nos yeux comme il ouvrit ceux de saint Antoine, nous verrions le monde rempli de filets entrelacés étroitement, et nous répéterions le cri du saint solitaire : « Qui pourra se dérober à leur atteinte ? »

Telle est la cause du grand nombre d'âmes qui périssent. « Il y a, disait saint Bernard, des mers où sur dix navires à peine s'en perd-il un seul. Mais sur l'océan du siècle à peine, de dix âmes, une seule est-elle sauvée. » Or, qui ne tremblerait au milieu de tant de périls ? qui ne chercherait à éviter ce filet immense ? qui oserait marcher nus pieds parmi tant de serpents, sans armes parmi tant d'ennemis, sans précaution parmi tant d'occasions de péché, sans remède parmi tant de maladies contagieuses ? Qui ne s'efforcera de sortir de cette Egypte? qui ne fuira loin de cette Babylone? qui ne tâchera de se soustraire aux flammes vengeresses de Sodome et de Gomorrhe? qui s'estimerait en sûreté dans une pareille fournaise? « Marchera-t-on, disait le Sage, sur des charbons ardents, sans brûler la plante de ses pieds? » *Prov.* VI, 28. Cachera-t-on le feu dans sa poitrine, sans brûler ses vêtements? « Celui qui manie de la poix, dit encore le Sage, se salira indubitablement, et celui qui fréquente les orgueilleux, court grand risque de devenir orgueilleux lui-même. » *Eccli.* XIII, 11.

IV.

De l'aveuglement et des ténèbres du monde.

Une chose qui rend les dangers du monde encore plus redoutables, c'est l'aveuglement et les ténèbres qui y règnent. Cette

nouvelle misère est parfaitement figurée par les ténèbres d'Egypte, lesquelles étaient si épaisses qu'on les touchait avec la main, et que durant trois jours personne ne bougea de l'endroit où il se trouvait, ni n'aperçut le visage de son voisin. Les ténèbres du monde sont encore plus palpables. Car enfin, y a-t-il un aveuglement plus grand que de croire ce que l'on croit et de vivre comme l'on vit? N'est-ce pas le comble de l'aveuglement que de faire tant de cas des hommes et d'en faire si peu de Dieu? de faire tant de cas des lois humaines, et d'en faire si peu des lois divines? de travailler tant pour le corps, partie purement animale de notre nature, et si peu pour l'âme, image de la souveraine Majesté? d'amasser trésors sur trésors pour une vie que l'on quittera demain, et d'en amasser si peu pour une vie qui durera toujours? de s'occuper tant des intérêts de la terre, et si peu des intérêts du ciel? N'est-ce pas le comble de l'aveuglement, que de vivre sans souci d'une mort que nous savons certaine, d'une mort que nous savons être suivie de l'arrêt irrévocable de notre destinée; que de vivre comme si nous ne devions jamais mourir? Le méchant qui mourra demain en ferait-il davantage si sa vie n'avait pas de terme à redouter? N'est-ce pas encore le comble de l'aveuglement que de sacrifier le royaume céleste à la satisfaction d'un désir d'un instant? de tant estimer la fortune et si peu la conscience? de vouloir que tout ce qu'on possède soit excellent, et d'en excepter sa propre vie?

De ces preuves d'aveuglement, le monde vous en fournira tant, que vous croirez les hommes sous l'influence d'un charme. Ils ont des yeux et ils ne voient pas, des oreilles et ils n'entendent pas; leur vue, subtile comme celle du lynx pour les choses de la terre, est bornée comme celle de la taupe pour les choses du ciel. Saint Paul, après avoir été renversé sur le chemin de Damas, ouvrait les yeux et ne voyait rien. Ainsi, les malheureux mondains ouvrent les yeux et ne voient pas les choses de l'éternité.

V.

De la multitude des péchés du monde.

Le monde étant couvert à ce point de piéges et d'embûches, que peut-on en espérer sinon des péchés et des chutes? Ce mal

existe en effet; il l'emporte sur tous les autres maux, et il est celui qui nous devrait inspirer du monde la plus grande horreur. Saint Cyprien voulant inspirer ce sentiment à l'un de ses amis, n'emploie pas d'autre considération. Il le transporte avec lui, en imagination, sur une montagne élevée, d'où le monde entier se déploie à leurs regards : de là il lui montre la terre et les mers, les tribunaux et les places publiques remplis de toute sorte d'injustice et d'iniquité; et de ce spectacle il déduit la répulsion que l'on doit avoir pour ce monde, et la reconnaissance due au Dieu qui nous en a séparés. Gravissez, vous aussi, mon frère, par la pensée cette haute montagne, et parcourez successivement les lieux que vous apercevez : à coup sûr, vous verrez tant de mal, tant de mensonges, de calomnies, de piéges, de parjures, de vols, de jalousie, de flatterie, de vanité, et surtout d'oubli de Dieu, que vous serez saisi de stupeur. Vous verrez la plupart des hommes suivre comme la brute l'impétuosité de leurs passions, ne pas plus tenir compte de la justice et de la raison que ne le feraient des païens, et s'imaginer qu'ils n'ont qu'à naître et à mourir. Vous verrez l'innocent maltraité, les coupables impunis, les bons méprisés, les méchants honorés, les pauvres foulés aux pieds, et la faveur plus puissante en toutes choses que la vertu. Vous verrez la justice vendue, la vérité altérée, la pudeur inconnue, et les emplois livrés à la corruption et à l'intrigue. Vous verrez des misérables, dignes des plus rigoureux supplices, parvenir à l'opulence à force de vols et de rapines, et dès lors honorés et craints sans exception. Vous verrez des hommes comme ceux-là, indignes de ce nom, revêtus des charges publiques. Vous verrez enfin l'argent adoré à la place du Seigneur, son influence corruptive n'épargner ni les lois divines ni les lois humaines, et la justice n'exister que de nom dans la plus grande partie du globe. Alors vous comprendrez avec combien de raison le Psalmiste disait : « Le Seigneur a regardé du haut du ciel les enfants des hommes, afin de voir si quelqu'un parmi eux connaîtrait ou rechercherait Dieu. Tous s'en sont éloignés; tous ont cherché la vanité ; mais d'homme qui fasse le bien, il n'en est pas même un seul. » *Psalm.* XIII, 2 et 3. Le prophète Osée, ch. IV, exprimait la même plainte, et il disait qu'il n'y

avait sur la terre ni miséricorde, ni vérité, ni connaissance de Dieu ; qu'elle était couverte de mensonges, de larcins, d'homicides et d'adultères, que le sang n'attendait pas le sang, que l'iniquité n'attendait pas l'iniquité.

Voulez-vous par une seule chose connaître ce qu'est le monde, considerez celui qui le gouverne et vous aurez une juste idée du gouvernement lui-même. Or, d'après Jésus-Christ, le prince du monde est le démon : que sera le corps auquel appartient une telle tête? que sera l'état gouverné par un tel souverain? que sera le monde, que seront ses partisans? Le monde que sera-t-il sinon une caverne de voleurs, une armée de brigands, une étable de pourceaux, une galère de forçats, une mare de serpents et de basilics? Si tel est le monde, pourquoi, se demande un philosophe, n'abandonnerai-je pas un lieu rempli de tant de souillures et d'ignominies, de tant de trahisons, de piéges et de crimes; un lieu d'où sont à peu près bannies la justice, la religion et la loyauté; un lieu où règnent tous les vices, où le frère est armé contre son frère, où l'enfant désire la mort de son père, l'époux celle de son épouse et l'épouse celle de son époux; où la franchise et l'honnêteté comptent si peu d'amis; où la plupart, grands et petits, couvrent le vol et la violence du masque de l'hypocrisie; où brûle sans cesse un foyer de cupidité, de luxure, de colère, d'ambition, et d'innombrables passions? Qui ne désirera fuir loin d'un monde semblable? Certes il le désirait le prophète qui s'écriait : « Qui m'emportera au désert, ou dans un lieu inaccessible afin de me voir isolé de ce monde? car, il ne se compose que d'adultères et de prévaricateurs. »

Tout ceci ne concerne que les méchants. Si les bons, qui se rencontrent cependant dans toutes les conditions de la vie, sont eux-mêmes atteints de quelques-uns de ces maux, Dieu leur dispense la force de les supporter.

Jugez par ces raisons combien vous devez haïr un monde si abominable, un monde où les démons et les crimes sont plus nombreux que les atomes dont les rayons du soleil nous découvrent l'existence. Laissez donc croître en vous le désir d'en être hors, du moins par l'esprit, et répétez avec le Prophète-Roi :

« Qui me donnera des ailes comme à la colombe? et je m'envolerai, et je me reposerai. » *Psalm.* LIV, 7.

VI.

Combien la félicité du monde est trompeuse.

Ces misères inséparables de la félicité du monde suffisent pour vous montrer qu'elle renferme plus de fiel que de miel, plus d'amertume que de suavité. J'en laisse encore bien d'autres de côté. Car elle n'est pas moins impure que briève, rendant les hommes impurs et charnels; elle est animale et réduit les hommes à la condition de la brute; elle est insensée, et elle les prive de jugement; elle est variable, ne conservant jamais la même manière d'être; elle est infidèle, et elle nous abandonne quand nous nous y attendons le moins. Mais ce que je ne passerai pas sous silence, c'est sa fausseté et sa fourberie. Elle paraît ce qu'elle n'est pas, elle promet ce qu'elle ne tient pas, et c'est de la sorte qu'elle attire et perd la plupart des hommes. Comme il existe de l'or vrai et de l'or faux, des pierreries vraies et des pierreries fausses; de même, il y a de vrais biens et des biens faux, une félicité vraie et une félicité fausse; à ce dernier genre appartient la félicité du monde. Aristote observe que l'on trouve des mensonges revêtus d'une apparence de vérité plus frappante que la vérité elle-même. On peut dire aussi qu'il y a de véritables maux revêtus d'une apparence de biens plus frappante que le bien lui-même. A cette classe de maux appartient encore le bonheur du siècle; il est pour les ignorants ce qu'est l'appât pour les poissons et pour les oiseaux. Telle est la nature des choses corporelles qu'elles s'offrent à nous avec une face joyeuse, souriante en quelque sorte, laquelle nous assure contentement et plaisir. Mais l'expérience ne tarde pas à dissiper nos illusions; nous sentons l'hameçon sous l'appât, et nous reconnaissons la fausseté de ses promesses.

Il en est ainsi de tous les plaisirs du monde. Prenez par exemple de nouveaux époux : les premiers jours de leur mariage écoulés, l'éclat de leur félicité baisse peu à peu, les soucis obscurcissent leur ciel, et ils sont enveloppés bientôt de la nuit de la nécessité et des fatigues. Ce sont les enfants, les maladies, les absences, la

jalousie, les procès, les enfantements laborieux, les douleurs et surtout la mort de l'un des époux qui, survenant plus d'une fois à l'improviste, change les joies de l'union en un veuvage et une solitude perpétuelle. Quelle félicité plus trompeuse, quelle illusion plus cruelle pourrait-il y avoir ! La jeune vierge s'avance heureuse vers l'autel, parce qu'elle ne voit rien au delà de ce qui paraît. Mais s'il lui était donné d'apercevoir le poids des peines dont elle se charge en ce jour, les larmes prendraient sur son visage la place du sourire. Rébecca désirait avoir des enfants ; et quand durant sa grossesse, elle sentait ses enfans s'entrechoquer dans son sein, elle se mit à dire : « S'il doit en être ainsi, pourquoi ai-je conçu ? » *Gen.* xxv, 22. Qu'elles sont nombreuses les personnes à qui pareille exclamation échappe pour avoir rencontré autre chose que ce à quoi elles s'attendaient !

Et les charges, les honneurs, les dignités, comme ils semblent aimables dans leur nouveauté ! Mais que de passions, que de sollicitudes, que de jalousies et de tourments cache cette trompeuse splendeur ! Que dirons-nous surtout des amours déshonnêtes ! Elles sont riantes les avenues de cet obscur labyrinthe, mais le seuil une fois franchi, que d'épreuves il faut traverser, que de fâcheuses nuits à supporter, de dangers à courir ! Un dragon venimeux veille aux pieds de l'arbre défendu ; et souvent l'épée d'un père, d'un époux irrités, vous enlève en même temps la vie, l'honneur, la fortune, et le bonheur éternel. Examinez de même l'existence des avares, de ceux qui demandent la gloire du monde aux armes ou à la faveur, vous ne verrez en elle que d'éclatantes tragédies ; commencements fortunés, fin désastreuse. Tel est le calice de la prostituée de Babylone, or à l'extérieur, poison au dedans.

A conclure par ce qui précède, qu'est la gloire humaine sinon le chant séducteur des sirènes ; sinon un breuvage savoureux mais mortel ; une vipère peinte au dehors et ne soufflant que poisons ? Elle attire, mais pour tromper ; elle soulève, mais pour écraser ; elle réjouit, mais pour attrister. Ses biens elle les prête avec une effrayante usure. Or, la perte d'un fils est plus vivement sentie que la joie de sa naissance. En général, toute perte afflige plus que ne réjouit le gain : la maladie nous cause plus de

peine que la santé ne nous cause de plaisir; l'injure nous blesse plus que ne nous flattait l'honneur. Il y a je ne sais quelle inégalité incontestable entre les biens et les maux; les premiers agissant avec moins d'énergie sur l'âme humaine que les seconds. Toutes ces réflexions mettent dans le jour le plus manifeste combien est trompeuse la félicité du monde.

VII.

Conclusion des observations précédentes.

Vous avez là, mon frère, l'image réelle du monde, quelle que puisse être son image apparente; vous avez là aussi la valeur réelle du bonheur qu'il procure : il est court, et rempli de dangers, de misères, d'aveuglement, de péchés et d'illusions. Le monde n'est donc, comme l'a dit fort bien un philosophe, qu'une arche de souffrances, une école de vanités, un asile d'illusions, un labyrinthe d'erreurs, un cachot de ténèbres, un chemin de brigands, un marais fangeux, et une mer sans cesse agitée. C'est une terre stérile, un champ pierreux, un buisson d'épines, une prairie dont l'herbe cache de nombreux serpents, un jardin fleuri, mais sans fruits, une rivière de larmes, une fontaine de soucis, un poison trompeur, une fiction achevée, un frénésie délicieuse. Tous ses biens sont faux, et tous ses maux sont réels. Chez lui pas de paix sans angoisses; la sécurité est sans fondement, la crainte est sans cause, le travail sans fruit, les larmes sans raison, les projets sans succès, l'espérance sans motif, la joie sans vérité. Rien n'y est vrai que le mal et la douleur.

Vous constaterez encore une ressemblance frappante du monde et de l'enfer. Si l'enfer n'est qu'un séjour de tourments et de crimes, quoi de plus fréquent en ce monde? « Jour et nuit, disait le Psalmiste, l'iniquité en couronne les remparts, et l'on ne voit au milieu que peine et injustice. » *Ps.* LIV, 11. Tels sont les fruits du monde; tels sont les objets dont on y trafique : de tous côtés on n'y aperçoit que peine et injustice, faute et châtiment. Or, si l'enfer, comme nous le disions tout à l'heure, n'est qu'un séjour de tourments et de crimes, ce monde-ci ne sera-t-il pas un enfer véritable? Ainsi en jugeait saint Bernard : « N'était l'espérance d'une

autre vie, il ne verrait, disait-il, qu'une légère différence entre ce monde et l'enfer. » *Serm.* IV *Ascens.*

VIII.

Que la vraie félicité ne se trouve qu'en Dieu, et que le monde est impuissant à la procurer.

Nous venons de voir clairement combien est illusoire et vaine la félicité du monde. Il nous reste à prouver maintenant que la félicité véritable, impossible à trouver dans le monde, ne se trouve qu'en Dieu. Cette démonstration, si elle était bien comprise des mondains, les détournerait sans doute de l'amour du siècle. Nous allons donc l'essayer, en nous appuyant non-seulement sur l'autorité, mais sur la raison elle-même.

Partons de cette vérité, que nulle créature ne sera jamais parfaitement heureuse avant d'avoir atteint sa dernière fin, c'est-à-dire, le plus haut degré de perfection dont sa nature soit susceptible. Tant qu'elle ne sera pas arrivée à ce point, il lui manquera quelque chose; et le malaise naîtra infailliblement des besoins qu'elle n'aura pas satisfaits. Or, je vous le demande, quelle est la fin dernière de l'homme, quel est l'objet dont la possession constituera sa félicité; quelle est, comme disent les théologiens, sa béatitude objective? Vous ne pouvez nier que cet objet ne soit Dieu. S'il est notre premier principe, il est par cela même notre dernière fin; il est aussi impossible d'avoir deux dernières fins que d'avoir deux premiers principes; ce serait supposer l'existence de deux divinités. Dieu étant la fin dernière de l'homme, et conséquemment sa béatitude; et deux fins dernières étant impossibles, il s'ensuit que hors de Dieu il n'y pas de bonheur possible. Et en effet de même que le gant n'a été fait que pour la main, la gaîne que pour l'épée, le cœur humain n'a été créé que pour Dieu; en Dieu seul il trouvera son repos; en Dieu seul il sera satisfait: hors de Dieu, il sera toujours pauvre et nécessiteux. En voici du reste une raison plus explicite.

L'intelligence et la volonté sont les principaux sujets de la félicité; comme elles sont les deux plus nobles facultés de l'homme, tant qu'elles ne seront pas satisfaites, l'homme ne saurait être

satisfait. Or, il est évident qu'en Dieu seul elles trouveront cette complète satisfaction. Car, suivant le raisonnement de saint Thomas, I P. q. 86, art. 2 *in corp.*, l'intelligence ne connaîtra jamais un tel nombre de choses qu'elle ne puisse et ne désire en connaître davantage, si l'on peut en connaître davantage. De même, la volonté n'aimera et ne savourera jamais tel nombre de biens qu'elle ne puisse, si la chose est possible, et ne désire en posséder davantage. Par suite, ces deux puissances ne seront pas en repos jusqu'à ce qu'elles rencontrent un objet universel en qui soient renfermés tous les biens; et qui, une fois connu et possédé, ne laisse aucun autre bien à posséder, aucune autre vérité à connaître. De là il résulte que nulle créature, fût-ce le monde entier, ne rassasiera jamais notre cœur : Dieu seul pour lequel il a été créé, est capable de le faire. Plutarque raconte qu'un empereur, parvenu à ce rang élevé du rang de simple soldat, avait accoutumé de dire : « J'ai traversé toutes les conditions, et aucune ne m'a procuré le bonheur. » Comment en eût-il été différemment, puisqu'en Dieu seul, son unique et suprême fin, l'homme trouvera le repos suprême?

Pour comprendre plus aisément cette vérité, considérez l'aiguille aimantée d'une boussole : Dieu lui a communiqué de telles propriétés qu'elle se tourne toujours vers le nord; changez sa direction, et vous verrez avec quelle agitation, avec quelles secousses elle reprend sa position normale; cette position reprise, elle demeure immobile comme si elle était retenue avec des clous. C'est de la même manière que l'homme se tourne naturellement vers Dieu, comme vers le pôle de son existence, son principe et sa fin dernière. Tout le temps qu'il passera dans une direction diverse, possédât-il tous les trésors du monde, il sera en proie au trouble et à l'inquiétude. Reprend-il sa direction naturelle, il retrouve le calme, et avec le calme le bonheur. Donc, celui-là seul sera heureux qui possédera Dieu; celui-là sera plus près du bonheur qui sera plus rapproché de Dieu. Or, les justes étant ici-bas les plus rapprochés de Dieu, ils sont les plus heureux des hommes, tandis que le bonheur est tout à fait inconnu au monde.

Et la raison en est bien simple : le bonheur ne consiste pas

dans les plaisirs sensibles et corporels, comme le pensent les épicuriens, les disciples de Mahomet, et ces mauvais chrétiens, mahometans deguisés, qui reniant de bouche la doctrine de cet imposteur, en observent dans la pratique les maximes, et n'aspirent à d'autre paradis que le sien. Que font en effet une infinité de riches et de puissants du siècle, surtout pendant leur jeunesse, sinon rechercher et goûter tous les divertissements imaginables? Et cette conduite qu'est-elle autre chose que placer avec les sectateurs d'Epicure sa dernière fin dans le plaisir, et avec ceux de Mahomet, son paradis dans la matière? O vous, disciples de pareils maîtres, pourquoi ne détestez-vous pas la vie de ceux dont vous fletrissez le nom et les enseignements? Si vous voulez ici-bas du paradis d'Epicure, soyez assuré que vous ne posséderez pas celui du Christ. Le bonheur que vous poursuivez ne réside ni dans le corps, ni dans les biens du corps, mais dans l'esprit, mais dans les biens spirituels et invisibles, comme vous le répètent les plus grands philosophes, et le confirment dans un sens encore plus élevé les docteurs chrétiens. Voilà ce que vous inculque le Psalmiste, lorsqu'il vous dit : « Toute la gloire de la fille du roi est intérieure; et elle est pareille à des franges d'or et à mille ornements précieux. » *Psalm.* XLIV, 14 et 15. Ces biens vous donneront plus de paix et d'allégresse que n'en ont éprouvé, que n'en éprouveront jamais tous les rois de la terre. Je pourrais ajouter que les grands de la terre ont eux-mêmes prouvé que de l'amitié de Dieu naissait le seul contentement véritable. Plusieurs parmi eux ont renoncé de gaîté de cœur aux honneurs et aux richesses, dès qu'ils ont eu goûté la douceur de la vertu. Saint Grégoire ne fut élevé que malgré lui sur la chaire pontificale; et il ne cessa pas un instant de soupirer après la cellule de son cher monastère, comme le captif soupire en terre infidèle après la terre de la liberté et de la patrie.

IX.

Preuve de la doctrine précédente par des exemples.

L'illusion que nous combattons est si répandue et si séduisante qu'il ne sera pas inutile de joindre à la preuve précédente une

autre preuve non moins efficace. Elle montrera une fois de plus aux mondains qu'ils ne trouveront jamais la félicité à laquelle ils aspirent. Et d'abord supposons que la perfection exige l'assemblage de conditions plus nombreuses que l'imperfection. Pour qu'une chose soit parfaite, il faut qu'elle réunisse toutes les qualités désirables; tandis que pour être imparfaite, il suffit de l'absence d'une seule de ces qualités. Conséquemment à ce principe, un homme ne sera parfaitement heureux qu'à la condition d'avoir toutes choses selon sa fantaisie; et une seule chose venant à le contrarier, lui causera plus de déplaisir que toutes les autres ne lui ont causé de satisfaction. J'ai connu bien des personnes jouissant d'une position honorable, d'une fortune exceptionnelle; et nonobstant elles menaient la vie la plus triste et la plus ennuyée. C'est qu'une seule chose vivement désirée et non obtenue les tourmentait plus que ne les flattaient leurs richesses. Et en vérité, la possession d'une infinité de biens ne délectera jamais tant, que ne tourmentera, semblable à une épine enfoncée dans le cœur, une seule passion non satisfaite; car le bonheur ne résulte pas de la possession de tels ou tels biens, mais de l'accomplissement de nos désirs. « A mon avis, dit admirablement saint Augustin, on ne saurait appeler bienheureux celui qui ne possède pas l'objet de ses affections, à quelque condition que cet objet appartienne. D'un autre côté il n'est pas plus digne de ce nom celui qui n'aime pas ce dont il est en possession, quelque précieux que soit ce qu'il possède. Désirer ce que l'on ne peut obtenir c'est souffrir; obtenir ce qui ne mérite pas d'être désiré, c'est devenir le jouet de l'illusion; ne pas désirer ce qui le mérite, c'est faiblesse pure. D'où il suit que la possession et l'amour du souverain Bien constituent seuls notre bonheur, lequel est impossible autrement. Ainsi, ces trois choses, la possession, l'amour et le souverain Bien donnent à l'homme le bonheur; hors de là, encore une fois, pas de bonheur possible. » *De mor. Eccl.*

Parmi tous les exemples qu'il me serait facile de vous citer en confirmation de cette vérité, je choisirai celui du fameux favori d'Assuérus. Le refus de Mardochée de lui rendre l'honneur qu'il exigeait, mit l'orgueilleux Aman à la torture. S'entretenant de sa

peine avec sa femme et ses amis, il leur représenta la multitude de ses trésors, le nombre de ses enfants, les distinctions que lui avait accordées le monarque ; et après cette énumération il ajouta : Vous voyez tout ce que je possède ; eh bien ! j'estimerai ne rien posséder tant que je verrai Mardochée assis à la porte du palais. — Voyez-vous, mon frère, cette contradiction rendre ce cœur plus misérable que sa prospérité ne le rendait satisfait.

Observez de plus combien l'homme en cette vie est éloigné du bonheur, et combien il est près du malheur par suite des conditions que l'un et l'autre réclament. Quel est au monde celui qui échappera à cette commune loi ? Existe-t-il de prince, d'empereur assez puissant pour avoir tout à son gré, et se dérober à la contrariété ? Encore que l'on en évitât soi-même toutes les occasions, comment se soustraire aux coups de la nature, aux maladies du corps, aux craintes et aux caprices de l'âme, à ses anxiétés sans fondement ? Et vous espérez, pauvre créature, trouver ce que n'ont jamais pu trouver les rois et les pontifes? La réunion de tous les biens est nécessaire à votre félicité ; quand donc, s'il vous plaît, trouverez-vous hors de Dieu cette réunion? En Dieu seul elle se trouve, et si quelqu'un sur la terre la possède, c'est celui qui aime et possède Dieu, parce que l'amitié rend toutes choses communes.

Si l'évidence de ces raisons est insuffisante à vous convaincre, voyez le plus sage des hommes, Salomon, après avoir été bercé plus que tout autre par les flots de la prospérité, après avoir goûté de tous les plaisirs, traversé toutes les grandeurs, ne vous donner de ce monde parcouru par lui dans tous les sens d'autre nouvelle que celle-ci : Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste; vanité des vanités, tout n'est que vanité. Rapportez-vous-en à son expérience; il vous parle, non suivant ce qu'il imagine, mais suivant ce qu'il a éprouvé. Ne vous figurez pas que vous puissiez, ni vous, ni qui que ce soit, découvrir plus qu'il n'a découvert. Y a-t-il jamais eu au monde prince plus sage, plus opulent, plus glorieux, environné d'une cour plus brillante, et plus avide de tout ce qui est noble et beau, que le fils de David ? Qui jamais eut à sa disposition un plus grand nombre et une plus grande variété de délassements que ce roi d'Israël? Chevaux, femmes, musiciens, chasses de toute

sorte contribuaient à ses plaisirs : et au fond de tout cela il ne trouva que vanité. Pourquoi voulez-vous renouveler une expérience déjà faite? N'espérez pas obtenir un résultat que Salomon n'a pas obtenu. Le monde dans lequel vous êtes est celui dans lequel il vécut; et ses ressources ne sont certes pas supérieures aux siennes. S'il ne put éteindre au milieu d'un océan de plaisirs la soif qui le dévorait, vous ne l'éteindrez pas plus facilement vous-même. Le temps qu'il employa à ce genre de satisfactions fut un temps perdu, et peut-être fut-il, comme le remarque saint Jérôme, *Ep. ad Eustoch.*, l'origine de sa chute. Encore un coup, qu'iriez-vous faire après lui? C'est parce que les hommes ajoutent foi plus volontiers à l'expérience qu'à la raison, que Dieu a permis à l'un d'entre eux de se plonger à satiété dans tous les plaisirs possibles, afin qu'il nous apprît ce qu'il en était, afin surtout que son expérience nous dispensât de toute expérience, et que sa déception nous épargnât une semblable déception.

Ne pourrions-nous pas maintenant nous écrier avec le Psalmiste, IV, 3 : « Enfants des hommes, jusques à quand votre cœur demeurera-t-il appesanti? Pourquoi aimer ainsi la vanité, et rechercher le mensonge? » Il dit très bien « vanité » et « mensonge; » car, s'il n'y avait dans les choses du monde que vanité, c'est-à-dire, néant, le mal serait tolérable. Mais leur vice le plus dangereux est cette assurance fausse et menteuse avec laquelle elles prétendent être ce qu'elles ne sont pas. De là cette sentence de l'auteur des Proverbes : « La grâce est trompeuse, et la beauté vaine. » *Prov.* XXXI, 30. La vanité, quand elle est connue, ne peut produire de fâcheuses conséquences; mais le plus grand mal résulte de ce qu'elle affirme être quelque chose, alors qu'elle n'est rien.

En cela se trahit l'excessive hypocrisie du monde. De même que les hypocrites s'efforcent de dissimuler les fautes qu'ils commettent; de même les riches du siècle s'efforcent de dissimuler les tourments qu'ils endurent. Les uns se qualifient de saints, tout en n'étant que pécheurs; les autres de fortunés, tout en n'étant que misérables. Mettez votre main sur la main ou sur le côté de ces prétendus bienheureux, et vous verrez quelle différence existe entre l'apparence et la réalité. Il naît dans les champs des herbes

qui vues de loin paraissent belles ; on s'en approche, on les touche avec la main, et il s'en échappe une si mauvaise odeur que l'on s'éloigne en toute hâte, le sens de l'odorat redressant le faux jugement qu'avaient porté les yeux. Ainsi en est-il des riches et des puissants du monde. Quand on jette les regards sur la distinction de leur position, sur l'éclat de leurs palais et de leur entourage, on les estime les seuls en possession du bonheur ; mais on change de sentiment dès qu'on a visité les recoins de leurs demeures et de leur âme. L'histoire nous apprend, et nous en avons précédemment cité un exemple, que des hommes, même païens, après avoir ardemment désiré certaines fonctions élevées qui de loin semblaient devoir mettre le comble à leurs vœux, n'en voulaient plus dès qu'ils en avaient tant soit peu goûté. Un soldat que toute l'armée avait proclamé empereur ne voulut jamais consentir à cet honneur : il voyait sous la fleur, si belle en apparence, les épines qui en tempéraient l'éclat.

O enfants des hommes, créés à l'image de Dieu, rachetés par son sang, destinés à partager la société des anges, pourquoi donc aimez-vous la vanité, cherchez-vous le mensonge ? pourquoi demandez-vous à de faux biens une paix qu'ils n'ont jamais donnée, qu'ils ne donneront jamais? Pourquoi préférez-vous la nourriture des animaux à la table des bienheureux? pourquoi préférez-vous aux délices et aux parfums du paradis les miasmes infects et délétères du monde ? Comment? n'est-ce pas assez des misères et des calamités dont il vous abreuve, pour vous décider à briser les fers d'un si cruel tyran ? Hélas ! nous sommes en cela semblables à ces malheureuses femmes qui ne peuvent s'empêcher de suivre avec une sujétion digne de pitié, malgré les mauvais traitements qu'elles en reçoivent, l'objet de leur affection criminelle.

En résumé, si la raison et l'expérience nous témoignent à l'envi que la félicité et la paix se trouvent, non dans le monde où nous les cherchons, mais en Dieu seul, pourquoi ne les cherchons-nous pas là où elles sont? C'est la pensée de ces paroles de saint Augustin : Parcourez les terres et les mers ; visitez autant de lieux que possible ; en quelque endroit que vous alliez, vous serez toujours misérable tant que vous n'irez pas à Dieu.

CHAPITRE XXIX.

Conclusion de tout ce premier livre.

De ce qui a été dit il résulte clairement que tous les genres de biens après lesquels le cœur humain soupire en cette vie sont renfermés dans la vertu. Par où il semble qu'elle est elle-même un bien si relevé et si universel que Dieu seul serait au ciel et sur la terre l'objet auquel on pourrait le mieux la comparer. Dieu est un bien qui embrasse dans son universalité toutes les perfections et tous les biens : la vertu les embrasse aussi tous d'une certaine manière. Les créatures ont chacune quelque perfection caractéristique; c'est par exemple pour les unes la beauté, pour d'autres l'honnêteté, l'honneur, l'utilité, l'agrément; et parmi elles, celle-là possède le plus de droits à l'amour qui participe à de plus nombreuses perfections. Or, à ce titre, qui possède plus de droits à notre amour que la vertu, en laquelle sont réunies toutes les perfections? Si l'honnêteté le mérite, la vertu ne le méritera-t-elle pas davantage, elle qui est la racine et la source de toute honnêteté? Si l'honneur nous attire, quoi de plus honorable que la vertu? si c'est la beauté, quoi de plus beau que l'image de la vertu? Elle entraînerait tout le monde par sa splendeur, disait Platon, si des yeux mortels la pouvaient contempler. Est-ce l'utilité que vous aimez, trouverez-vous rien de plus utile que la vertu, dont les espérances sont si hautes, dont le souverain bien sera la récompense? La longueur des jours avec les délices de l'éternité sont à sa droite; et nous voyons à sa gauche les richesses et la gloire. Désirez-vous les plaisirs? Je n'en connais pas de plus purs que ceux d'une bonne conscience, de la paix, de la charité, de la liberté des enfants de Dieu, des consolations de l'Esprit-Saint, qui marchent toujours à la suite de la vertu. Désirez-vous la renommée? La mémoire du juste sera éternelle; le nom des méchants périra et disparaîtra comme la fumée. Aspirez-vous à la sagesse? La première sagesse de toutes est de connaître Dieu, et de diriger sa vie par des moyens convenables vers sa dernière fin. Il est bien doux d'être estimé des hommes; or, rien ne vous assure plus efficace-

ment cette estime que la vertu. Car, suivant une comparaison de Cicéron, de même que de la convenance, de la proportion et de la bonne disposition des membres et des organes du corps résulte cette beauté sensible qui attire les regards; de même, de la convenance et de l'ordre de la vie résulte une beauté morale qui attire et réjouit les yeux non-seulement du Seigneur et des anges, mais encore des méchants et de nos ennemis.

Dans la vertu, tout est bien et il n'y a aucune sorte de mal. C'est pourquoi Dieu envoie au juste cette courte et magnifique instruction : *Dicite justo quoniam bene :* « Dites au juste que tout est bien. » *Isa.* III, 10. Dites-lui que l'heure de sa naissance a été une bonne heure et que l'heure de sa mort le sera de même ; que sa vie est bénie aussi bien que sa mort, aussi bien que la durée dont celle-ci sera suivie. Dites-lui que tout pour lui sera bien, les plaisirs et les peines, les amertumes et les douceurs, l'honneur et l'injure ; car tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu. Dites-lui que le monde vînt-il à être bouleversé, les éléments à se déchaîner, les cieux à tomber en lambeaux, il ne doit pas craindre, mais lever la tête, parce qu'alors le jour de sa rédemption sera proche. Dites-lui que tout est bien ; à lui est déjà préparé le bien suprême, et il est affranchi du mal suprême de la compagnie de Satan. Dites-lui que tout est bien ; car, son nom est écrit sur le livre de vie ; le Père l'a reconnu pour son enfant, le Fils pour son frère, l'Esprit-Saint pour son temple. Dites-lui que tout est bien ; car la voie qu'il a suivie l'a bien conduit, bien pour son âme et bien pour son corps, bien pour Dieu et bien pour les hommes, bien pour la vie présente et bien pour la vie à venir ; ceux qui cherchent le royaume de Dieu avant toutes choses, obtenant le reste par surcroît. S'il paraît en avoir été différemment dans quelque malheur temporel, la patience avec laquelle il a été supporté l'a transformé en un bien plus élevé ; car pour ceux qui pratiquent la patience, la perte se change en gain, les souffrances en mérite, les combats en triomphes. Lorsque Laban modifiait les conditions établies entre lui et Jacob, il croyait le faire au préjudice de son gendre et à son propre avantage ; mais le contraire arrivait, et Jacob retirait seul le fruit des conditions nouvelles.

O mon frère, pourquoi seriez-vous si cruel envers vous-même que de vous priver d'une chose aussi utile, aussi précieuse à tous les points de vue que la vertu? Pourriez-vous suivre un meilleur conseil, un plus sage parti? Mille fois heureux les chrétiens qui marchent purs dans leur voie, qui marchent dans la loi du Seigneur! Heureux les chrétiens qui approfondissent ses témoignages, et qui les recherchent de toute leur âme!

Suivant la doctrine des philosophes, le bien est l'objet de notre volonté. Par conséquent, meilleure est une chose, plus elle mérite d'être aimée et désirée. Qui a donc tellement vicié votre volonté qu'elle ne veuille pas embrasser le bien incomparable et universel? « Votre loi, Seigneur! disait David, elle est au milieu de mon cœur. » Elle est non dans un coin ou dans un endroit quelconque; mais au milieu, à la place la plus honorable de mon cœur. Comme s'il eût dit : Voilà le plus cher de mes trésors, la plus chère de mes pensées, la plus chère de mes sollicitudes. Qu'elle est différente la conduite des gens du monde! ils donnent aux lois de la vanité la première place de leur cœur, à la loi divine la place la plus méprisable. Le saint roi était aussi bien qu'eux en possession d'une multitude de biens et de choses précieuses ; mais il foulait toutes ces choses aux pieds pour mettre la loi de Dieu au milieu de son cœur, parce qu'il savait que l'observation fidèle de cette loi lui garantissait tout le reste.

Manque-t-il encore quelque chose, pour que vous ne suiviez pas cet exemple et ne saisissiez pas un bien si élevé? S'il faut alléguer l'obligation, en existe-t-il de plus étroite que l'obligation résultant pour nous de la nature même de Dieu, notre souverain Maître? Vous avez vu ailleurs que toutes les autres obligations ne sont rien comparées à celle-là. Faut-il vous présenter des bienfaits, quels bienfaits seront supérieurs à ceux que vous avez reçus du Seigneur? Outre qu'il vous a créé et racheté par son sang, tout ce qu'il y a hors et au dedans de vous, le corps, l'âme, la vie, la santé, le salut, le crédit, tous les instants de votre existence, tous les bons désirs de votre cœur jaillissent de la source de tout être et de toute bonté. Est-ce l'intérêt qui nous émeut, qu'est-ce qui nous intéressera plus que de mériter une gloire sans fin et d'être

délivré d'une peine éternelle, par la pratique de la vertu? Si nous aspirons aux biens de la vie présente, aucun ne surpasse les privilèges dont jouissent les hommes vertueux ; et le moindre de ceux que nous avons décrits nous donnera plus de vraie joie, de vrai contentement que tous les trésors du monde. Or, est-il possible d'ajouter encore à ces avantages pour faire pencher la balance du côté de la vertu? Quant aux prétextes que les mondains avancent, ils ont été si complètement mis en poudre qu'il faudrait fermer soi-même ses oreilles et ses yeux pour n'être pas frappé de la clarté et de l'évidence de la vérité.

Que vous reste-t-il donc à faire sinon à reconnaître la perfection et la beauté de la vertu, et à répéter ces paroles que le sage prononçait en l'honneur de la sagesse, sa compagne fidèle : « C'est elle que j'ai aimée et poursuivie depuis ma jeunesse. J'ai cherché à l'obtenir pour épouse, et je suis devenu l'amant de sa beauté. Sa familiarité avec Dieu déclare la noblesse de son origine ; car elle a mérité l'amour du Seigneur de toutes choses. Elle enseigne la science de Dieu, et elle dirige ses œuvres. Si l'on désire les richesses en cette vie, quoi de plus riche que la sagesse, laquelle opère toutes choses? Et si la sagesse opère toutes choses, qui la surpassera en habileté? Et si quelqu'un chérit la justice, les grandes vertus sont encore son ouvrage. C'est elle qui forme à la tempérance, à la prudence, à la justice, à la force, vertus les plus utiles de toutes en cette vie. Voilà celle que j'ai résolu de prendre pour compagne de ma vie, sachant qu'elle me fera part de ses biens et qu'elle apportera du soulagement à mes afflictions et à mes ennuis. » *Sap.* VIII, 2 et seq.

Joignons à ce passage de nos saints livres, ce fragment d'une lettre de saint Cyprien à l'un de ses amis, sur le mépris du monde : « Il n'y a qu'une seule vraie tranquillité, écrivait ce bienheureux martyr; il n'y a qu'une seule sécurité solide et véritable. Quand, soustrait à la furie et au tourbillon de ce siècle orageux, il se voit tranquille et en sûreté dans le port du salut, l'homme lève ses yeux de la terre vers le ciel, et admis dans la société et la grâce du Seigneur, il se réjouit en présence de l'agitation qui trouble l'opinion du monde et du calme qui règne dans son cœur. Un tel homme ne

peut rien désirer du monde, parce qu'il est plus grand que le monde. — Il n'est besoin ni de richesses ni d'ambition pour parvenir à cette félicité : elle est un don que Dieu fait à l'âme religieuse. Comme le soleil échauffe, comme le jour éclaire, l'eau de la source coule, la pluie tombe ; ainsi l'Esprit de Dieu se répand généreusement dans les âmes. Vous donc, mon frère, qui êtes déjà inscrit parmi les soldats de cette armée céleste, efforcez-vous d'en observer avec soin la discipline et les habitudes. Ayez pour compagnes inséparables la prière et la lecture ; parlez tantôt avec Dieu, et tantôt écoutez-le vous parler lui-même. Il vous enseignera ses commandements, et il règlera toutes les occupations de votre vie. Celui qu'il aura fait riche, que personne ne le tienne pour pauvre. La pauvreté et la faim ne déchireront pas la poitrine qui a été inondée de l'abondance des bénédictions d'en haut. Alors vous mépriserez les palais revêtus de marbre, les lambris revêtus d'or. Vous comprendrez que votre âme seule mérite d'être ornée, et que tout palais le cède à celui où Dieu repose comme en un temple vivant, et où l'Esprit-Saint a établi sa demeure. Revêtons, oui, revêtons ce palais des couleurs de l'innocence ; qu'il resplendisse de l'éclat de la vertu. Cette lumière n'aura à redouter ni affaiblissement, ni déclin ; ces couleurs ne perdront pas leur lustre comme l'or et les couleurs qui recouvrent des murs. Toutes les œuvres d'art sont caduques : Rien n'en garantit la durée, de sorte que leur possession n'est pas une possession véritable. Mais pour l'œuvre de l'Esprit-Saint, elle conserve toujours la vivacité de ses couleurs, l'éclat de sa beauté ; aucun souffle ne la renverse ni ne la flétrit, quoiqu'elle puisse recevoir, à la résurrection des corps, une perfection nouvelle. » *Lib.* II *Ep. ad Don.*

Si quelqu'un touché des raisons exposées dans ce livre, et principalement de la grâce de Dieu sans laquelle aucun bien n'est possible, désire embrasser la vertu, il apprendra dans le livre suivant quels sont les moyens les plus propres à l'y conduire.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

REMÈDES CONTRE LES VICES.

PRÉAMBULE.

Il ne suffit pas de persuader à l'homme d'embrasser la vertu, il faut encore lui montrer en quoi la vertu consiste. Ainsi donc, après avoir exposé dans le premier livre les raisons si nombreuses et si graves qui doivent exciter notre cœur à l'amour de la vertu, venons-en maintenant à la pratique; présentons ici un enseignement suivi, qui se rapporte à la vie réelle et qui soit capable de rendre un homme véritablement vertueux. Or, comme la première vertu, selon la parole d'un sage, consiste à n'avoir pas de vices, après quoi l'homme peut s'appliquer à l'exercice de la vertu proprement dite, nous diviserons ce livre et cet enseignement en deux parties : dans la première il sera traité des vices les plus ordinaires et des remèdes qu'on doit y apporter; dans la seconde, nous parlerons des vertus elles-mêmes. Mais avant d'entrer en matière, je demande à exposer, dans un chapitre préliminaire, deux principes qui doivent être nécessairement et préalablement établis dans l'esprit de quiconque a résolu d'entrer dans cette voie aussi glorieuse que difficile.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

I.

De la première chose que doit présupposer celui qui désire servir Dieu.

L'homme qui veut de nouveau s'engager au service du souverain Maître et changer de vie, doit se persuader qu'une chose avant tout lui est nécessaire; c'est d'avoir une juste idée de cette généreuse entreprise, et de l'estimer dans son cœur autant qu'elle mérite de l'être. Je veux dire par là que cet homme doit être intimement convaincu que c'est ici la plus importante des affaires

et le plus riche des trésors, la plus haute de toutes les entreprises et la plus sublime des doctrines qui puissent exister ici-bas. Bien plus, sa conviction doit être qu'il n'existe sur la terre, ni d'autre trésor, ni d'autre sagesse, ni d'autre affaire quelconque. C'était ce que le Prophète disait à son peuple : « Apprends, ô Israël, où se trouvent la prudence, la force, le discernement et la modération, afin que tu puisses savoir par là où se trouvent aussi la longue durée de la vie, l'abondance de toutes choses, la lumière des yeux et la douce paix de l'âme. » *Baruc.* III, 14. Voilà pourquoi le Seigneur dit encore par la bouche d'un autre Prophète : « Que le sage ne se glorifie pas dans sa sagesse, ni le riche dans ses trésors, ni le puissant dans sa puissance ; mais que celui qui aime la vraie gloire la cherche uniquement dans ma connaissance et mon amour. » *Jerem.* IX, 23 et 24. Là est en réalité l'essence de tous les biens. Et si quelqu'un est tenu pour être accompli parmi les enfants des hommes, sans posséder néanmoins une telle connaissance, une connaissance efficace et pratique, il n'a vraiment aucun sujet de se glorifier.

C'est à quoi nous appellent de concert toutes les voix de la religion, toutes les pages de nos Livres saints, toutes les créatures enfin qui sont au ciel et sur la terre. L'Eglise ne cesse par ses cris et par ses larmes de nous rappeler à cet unique devoir ; il nous est imposé par toutes les lois divines et humaines ; nous le voyons écrit en vivants caractères dans les exemples d'un nombre infini de saints. Guidés par cette lumière céleste, ils méprisèrent ce monde inférieur, ils embrassèrent la vertu avec tant de générosité, qu'on les vit plus d'une fois subir le fer et le feu, tous les supplices imaginables, plutôt que de commettre une seule offense envers Dieu et de tomber un seul instant dans sa disgrâce. Mais n'était-ce pas le but vers lequel tendaient, l'obligation que ne cessaient de nous rappeler, toutes les choses dont nous avons parlé dans le livre précédent ? Est-ce que tout cela n'a pas la vertu pour dernier terme, et n'avions-nous pas pour objet d'en montrer l'importance et la grandeur ? Chacune de ces choses, si l'on voulait bien la considérer avec une sérieuse attention, suffirait à nous montrer la souveraine importance de cette affaire. Combien plus,

par conséquent, toutes ces choses réunies et coordonnées ! Il était assurément aisé d'en conclure que lorsqu'on embrasse le parti de la vertu, on s'engage dans une noble et glorieuse entreprise, dans une entreprise pleinement justifiée par les lumières de la raison elle-même, comme nous aurons à le voir de plus en plus dans la suite.

Voilà donc le premier principe qui doit être posé par le nouveau serviteur de Dieu ; et voici le second :

II.

Du moment où c'est là une œuvre si méritoire et si belle, vous devez l'aborder avec un cœur noble et généreux, prêt à subir tous les combats et toutes les souffrances qui pourront se rencontrer sur son chemin; persuadé qu'il doit être que tout cela est bien peu de chose eu égard au but sublime qu'il poursuit : persuasion qui ne saurait du reste le tromper; car il n'est pas possible qu'il se trouve dans la nature une chose assez grande pour nous détourner de ce but et créer à nos pas un obstacle réel. Aussitôt que vous aurez pris cette courageuse détermination de vous donner à Dieu, la puissance de l'enfer armera contre vous toutes les forces dont elle peut disposer. En première ligne, la chair insatiable de plaisirs, inclinée au mal dès l'instant même de sa naissance, c'est-à-dire depuis que le serpent l'eut infectée de son mortel venin; elle vous sollicitera avec une infatigable importunité à vous jeter dans les amusements et les délices qui irritent ses appétits désordonnés. Puis viendra la mauvaise habitude, non moins puissante que la nature elle-même; elle repoussera de toutes ses forces un tel changement, en vous en exagérant les difficultés et les obstacles. Ce n'est pas une chose aisée de jeter une rivière abondante hors de son lit et de la détourner du cours qu'elle a longtemps suivi; il n'est guère moins difficile de détourner un homme d'une habitude invétérée et de faire qu'il se décide à prendre un autre chemin. A ces ennemis se joindra nécessairement le monde, cette bête cruelle, dont le pouvoir égale la cruauté; il accourra armé de ses attraits fascinateurs et de ses funestes exemples, tantôt attirant nos regards et cherchant à séduire notre cœur par l'image

de ses plaisirs et le riant tableau de ses fêtes, tantôt nous enveloppant dans les dangereux filets de ses usages et de ses maximes, tantôt enfin nous attaquant de front par les murmures, les railleries et la persécution même de ses partisans. Et comme si ce n'était pas assez de ces ennemis conjurés pour notre perte, à leur tête viendra se placer le démon lui-même, cet antique ennemi de tout bien, cet esprit de mensonge et d'erreur, ce dangereux et puissant séducteur des âmes; il renouvellera contre vous sa vieille tactique, en attaquant avec une rage toute spéciale celui qui ose secouer son joug et se dérober à sa puissance.

De tous ces côtés à la fois naîtront pour vous les contradictions et les entraves. C'est ce dont vous devez être profondément persuadé d'avance, pour n'en être pas surpris quand le moment sera venu. N'oubliez pas cet avertissement du Sage : « Mon fils, quand vous vous présentez au service de Dieu, vivez dans la crainte et préparez votre âme à la tentation. » *Eccli.* II, 1. N'allez donc pas vous imaginer qu'on vous appelle ici à des fêtes mondaines, à de vains amusements, à des passe-temps inutiles et frivoles. Non, non; on vous appelle à revêtir les armes du Christ, à prendre d'une main le bouclier de la foi, et de l'autre la lance qui doit mettre en fuite vos ennemis. Il est vrai, et nous n'avons pas à rétracter ce que nous avons déjà dit à cet égard, il est vrai que de nombreux et puissants secours nous sont donnés pour parcourir cette noble carrière; mais il faut reconnaître aussi qu'elle ne manque, surtout au début, ni de sérieuses difficultés ni de rudes labeurs. C'est ce dont le serviteur de Dieu doit être parfaitement convaincu d'avance, afin qu'il n'en soit pas ensuite déconcerté comme d'une chose imprévue; n'ignorant pas d'ailleurs que le joyau pour leqnel il combat est certes assez précieux pour mériter de semblables travaux et de beaucoup plus pénibles encore.

De peur que les ennemis dont nous venons de faire une sorte de dénombrement et contre lesquels vous aurez à combattre, ne vous jettent dans l'abattement, souvenez-vous que vos auxiliaires, ainsi que nous l'avons encore dit, sont incomparablement plus nombreux et plus puissants que vos ennemis. Voyez, en effet, en

présence de ceux qui tiennent le parti du péché, ceux au contraire qui défendent les intérêts de la vertu : à la nature corrompue se trouve opposée la grâce divine ; aux ruses du démon, la toute-puissance de Dieu ; aux entraînements de la mauvaise habitude, la force et l'attrait des bonnes mœurs ; à la multitude des esprits pervers, celle beaucoup plus grande des bons anges ; aux funestes exemples qui nous sont donnés dans le monde, aux persécutions mêmes qu'il peut nous faire souffrir, les généreux exemples que les saints nous ont transmis, les pieuses exhortations qu'ils nous ont adressées, l'efficacité de leurs paroles se joignant à celle de leurs actes ; aux coupables plaisirs, aux folles joies des enfants du siècle, sont enfin opposées les pures délices, les ineffables consolations et les joies divines que la religion prodigue à ses enfants. Or, qui pourrait nier que la prépondérance ne soit et que la victoire ne puisse aisément se porter du côté du bien ; car enfin qui oserait comparer la nature à la grâce, le démon à Dieu, les esprits de l'abîme à ceux qui peuplent les cieux, les sublimes ravissements de l'âme aux grossières voluptés des sens ?

PREMIÈRE PARTIE DE CE SECOND LIVRE.

DES PRINCIPAUX VICES ET DES REMÈDES QU'ON DOIT Y APPORTER.

CHAPITRE PREMIER.

Du ferme propos que tout bon chrétien doit former de ne jamais rien faire qui soit un péché mortel.

Les deux principes qui ont été l'objet du chapitre préliminaire étant une fois posés, comme les inébranlables fondements de tout l'édifice, ce que doit faire avant tout celui qui réellement et de tout cœur a résolu de se consacrer au service du divin Maître et à la pratique de la vertu, c'est de fixer immuablement dans son âme la généreuse résolution de ne jamais rien faire qui soit un péché mortel ; car le péché mortel est la seule cause qui nous

fasse perdre la grâce et l'amitié de Dieu, avec tous les autres biens dont nous avons parlé sous le même point de vue dans le second traité de la Pénitence. Une semblable résolution est le point de départ obligé, l'élément essentiel d'une vie vertueuse; c'est là ce qui nous conserve l'amitié de Dieu, sa grâce et notre droit au royaume des cieux; c'est en cela que consiste la charité et la vie spirituelle de l'âme; c'est là ce qui donne à l'homme le titre d'enfant de Dieu, ce qui fait de lui le temple de l'Esprit-Saint, un membre vivant du Christ; ce qui lui donne droit enfin à tous les biens de l'Eglise. Tant que cette ferme résolution persistera dans une âme, cette âme possédera le divin trésor de la charité et se trouvera dans la voie du salut. Cette résolution vient-elle à faillir, l'âme est aussitôt effacée du livre de vie, inscrite au livre de perdition, précipitée des splendeurs de la royauté dans les ténèbres de l'esclavage.

Il est à remarquer qu'en toutes choses, artificielles ou naturelles peu importe, il faut distinguer la substance et les accidents. Or, entre la substance et les accidents il y a cette différence, que les accidents venant à changer, la substance demeure la même; ainsi les sculptures et les peintures dont un palais est orné peuvent être détruites, tandis que le palais demeurera debout, bien que désormais dans un état d'imperfection; mais si la maison elle-même vient à crouler, plus rien désormais qui subsiste. Transportons maintenant cette distinction et cette comparaison à l'objet qui nous occupe : tant que se maintient en nous le propos de ne jamais commettre un péché mortel, c'est la substance même de la vertu qui reste debout dans notre âme; mais s'il en est autrement, tout est brisé et comme anéanti. La raison en est bien simple : l'essence de la vertu, l'être même d'une vie réellement vertueuse consiste dans la charité, qui consiste elle-même à aimer Dieu par-dessus toutes choses. Or celui-là aime Dieu par-dessus toutes choses qui abhorre le péché mortel par-dessus tout; seul le péché mortel nous ravit la grâce et l'amitié de Dieu. Le mal qui renverse l'institution sacrée du mariage et détruit la famille dans ses fondements, c'est l'adultère; il en est de même du péché mortel par rapport à l'union qui existe entre l'âme et Dieu, il brise les liens

qui les unissent, il tue la charité et tarit les sources de la vie.

Voilà au fond la cause pour laquelle les saints martyrs ont souffert avec tant de constance de si horribles tourments; ils ont préféré se laisser déchirer ou brûler le corps par les cruelles inventions des hommes, plutôt que de commettre un seul péché mortel, lequel aurait eu pour effet de les priver, ne fût-ce qu'un instant, de la douce amitié de leur Dieu. Ils n'ignoraient pas qu'ils pourraient, aussitôt après, faire pénitence et obtenir leur pardon, comme saint Pierre l'obtint, à peine avait-il achevé de renier son Maître; et, malgré tout cela, les plus atroces tourments et la mort elle-même ont été pour eux un mal plus tolérable que la disgrace, même rapide et momentanée, de ce divin Seigneur.

Parmi les magnifiques exemples qui nous ont été donnés sur ce rapport, il est juste de distinguer et de signaler celui de trois femmes. L'une vivait sous l'ancienne loi et était mère de sept enfants; les deux autres appartiennent à la loi nouvelle, elles se nomment Félicité et Symphorose, l'une et l'autre également mère de sept enfants. Ces trois femmes admirables, les voyant tous torturer et immoler à leurs yeux, non-seulement ne se laissèrent pas abattre par un spectacle aussi affreux pour le cœur d'une mère, mais trouvèrent encore dans leur grande âme de sublimes accents pour animer et encourager leurs fils à mourir avec une inébranlable constance pour la défense de leur foi et l'amour de leur Dieu; elles-mêmes mêlèrent leur généreux sang à celui qu'elles avaient déjà donné pour cette grande et sainte cause. Rien ne serait plus facile que de multiplier ici de semblables exemples; ils fourmillent dans l'histoire des saints, pour mieux dire, les annales de la sainteté chrétienne sont une constante et glorieuse démonstration du principe que nous avons posé. La fuite du péché mortel nous y est sans cesse montrée comme le premier moyen qui doit nous conduire au salut et nous élever même par degrés au plus haut point de la perfection évangélique.

Celui qui veut donc marcher résolument dans cette sainte carrière, doit avant tout asseoir ce principe dans son âme d'une manière inébranlable et absolue. Juste appréciateur des choses, il doit préférer l'amitié de Dieu à tous les trésors de la terre, sacri-

fiant sans hésiter les biens inférieurs et périssables aux biens célestes et éternels. Tel est le fondement sur lequel il doit établir sa vie tout entière ; tel est le but vers lequel il doit diriger tous ses exercices ; telle la pensée qui sera l'âme de toutes ses prières. C'est pour cela qu'il fréquentera les sacrements ; c'est le fruit qu'il devra retirer de toutes les prédications qu'il entendra, de tous les livres pieux qu'il pourra lire ; c'est ce que ne cesseront de lui enseigner l'ordre et la magnificence de l'univers, l'harmonie et la beauté de toutes les créatures. Voilà l'heureuse inspiration qui résultera surtout de la passion du Sauveur et de toutes les autres œuvres que l'amour divin n'a cessé d'accomplir pour nous. C'est là qu'il apprendra d'une manière spéciale à quel point il doit craindre d'offenser le bon Maître qui a tant fait pour lui. C'est à la grandeur et à la stabilité de cette crainte qu'il pourra mesurer ses progrès dans la vertu. Son avancement sera plus ou moins grand, en effet, selon qu'il sera lui-même plus ou moins affermi dans la résolution de ne jamais commettre un seul péché mortel. Celui qui veut enfoncer un clou dans le bois et l'y fixer d'une manière inébranlable, ne se contente pas de quelque coups de marteau, suffisants peut-être pour son objet, mais en ajoute un nombre indéterminé, jusqu'à ce que son bras tombe de fatigue ; ainsi celui qui veut implanter vigoureusement cette grande résolution en lui-même, ne devra pas se contenter de l'avoir prise une ou plusieurs fois, il faut que chaque jour, profitant de toutes les occasions qui lui seront offertes, lectures et méditations, spectacles de la religion et de la nature, échos du ciel et bruits de la terre, il rive à jamais son âme à cette horreur du péché se confondant avec l'amour de Dieu. Ce sont là comme les deux éléments de la vie spirituelle, grandissant et se corroborant ensemble, afin de produire en nous l'abondante moisson de toutes les vertus.

Pour mieux s'affermir dans cette résolution, le chrétien doit fortement se persuader, et c'est là une vérité qu'on ne saurait révoquer en doute, que si toutes les calamités, tous les désastres et tous les maux qui jamais se déchaînèrent sur la terre depuis le jour de la création, et s'y déchaîneront encore jusqu'à la fin des siècles, tous les supplices de l'enfer, étaient mis conjointement

dans un bassin de la balance, et un seul péché mortel dans l'autre, la balance serait emportée par celui-ci. Oui, un péché mortel, un seul, est un mal incomparablement plus grand que tous ceux que nous avons énumérés. Je sais bien que le monde en juge tout autrement ; mais le profond aveuglement et les ténèbres horribles qui pèsent sur cette autre Egypte, ne sauraient rien changer à la réalité des choses. Est-il donc étonnant que des aveugles ne puissent voir un tel mal, quelque grand qu'il soit d'ailleurs? Est-il étonnant que des morts ne sentent pas le coup de lance qui les transperce? Ni les aveugles ne peuvent rien voir, ni les morts sentir une blessure quelconque.

Comme nous l'avons déjà dit, cette seconde partie de notre ouvrage, n'est autre chose qu'un traité de la vertu, et le contraire de la vertu, c'est le péché. Voilà pourquoi la première partie de ce second livre sera consacrée, d'une part, à inspirer aux chrétiens une salutaire horreur pour le péché, et, de l'autre à leur signaler les remèdes qu'il convient d'apporter à un tel mal; car une fois que nous aurons extirpé de l'âme ces funestes racines, il nous sera plus aisé d'y faire germer et croître toutes les vertus chrétiennes, et c'est de ces vertus que nous parlerons dans la seconde partie. Il ne suffira pas néanmoins de traiter en premier lieu des péchés mortels; les péchés véniels méritent aussi une sérieuse étude, non qu'ils aient pour effet de détruire la vie de l'âme, mais parce qu'ils l'affaiblissent et la dégradent, accomplissant de la sorte un travail intérieur qui est comme une préparation à la mort spirituelle. L'ordre logique et naturel nous oblige à parler d'abord des sept péchés qu'on appelle capitaux, parce qu'ils sont la source et le principe de tous les autres. Il est vrai que ces péchés ne sont pas toujours mortels; mais ils peuvent aisément le devenir, et le sont en réalité quand ils vont jusqu'à violer un commandement de Dieu ou de l'Eglise, en éteignant en nous la céleste flamme de la charité.

Ce sera là comme une pharmacie spirituelle où se trouveront réunis les divers remèdes dont l'âme peut avoir besoin contre chaque espèce de passion ou de vice ; elle pourra choisir à son gré celui qui correspond à l'infirmité dont elle est atteinte. Parmi ces

remèdes, il en est de généraux et qui s'appliquent à un vice quelconque, nous en avons parlé dans le Mémorial de la vie chrétienne, où nous avons énuméré quinze ou seize remèdes différents contre le péché. Il en est de spéciaux qui s'appliquent à tel ou tel vice en particulier, comme l'orgueil, l'avarice, la colère et les autres; c'est de ceux-là que nous parlerons ici, ayant soin d'en faire l'application à chaque espèce de vice, et pourvoyant ainsi le chrétien de toute sorte d'armes spirituelles pour le rude combat de la vie.

Mais avant d'entrer en matière, il est une chose qu'il importe de bien observer; c'est que dans ce combat spirituel, ce ne sont pas principalement les bras ni les pieds qui doivent nous assurer la victoire, mais bien les yeux, qui symbolisent ici la vigilance et la perspicacité. Il n'est pas d'instrument plus constamment employé dans ce genre de milice; car nous avons à lutter, non contre la chair et le sang, mais contre la perversité des démons, qui sont des créatures spirituelles. Et voici pourquoi cette rectitude intellectuelle est nécessaire avant tout : la première cause du péché gît dans une erreur de l'entendement, lequel est le guide et le conseiller naturel de la volonté. Le premier but de nos ennemis, leur préoccupation dominante, c'est donc de pervertir l'entendement; une fois qu'ils l'ont égaré, la corruption de la volonté suit toujours d'une manière inévitable, ou peut même déjà être considérée comme un fait accompli. Aussi travaillent-ils sans relâche à revêtir le mal des apparences du bien, à nous présenter le vice avec les traits de la vertu, à faire, en un mot, que nous jugions la tentation, non comme une tentation réelle, mais comme un conseil donné par la raison. S'ils veulent, par exemple, nous tenter d'ambition, d'avarice, de colère ou de vengeance, ils nous feront entendre que les désirs excités dans notre cœur sont justes et raisonnables, et qu'agir autrement serait aller contre les lumières de la raison. C'est ainsi qu'ils font servir cette noble faculté à nous dissimuler les piéges de la tentation, afin que ceux qui se flattent d'avoir une conduite et des sentiments inspirés par la droite raison y soient eux-mêmes trompés. Voilà pourquoi il est si nécessaire que l'homme ait des yeux pour voir; il saura dé-

couvrir alors le perfide hameçon habilement déguisé sous l'amorce, il ne se laissera plus égarer par des images vaines et de trompeuses apparences.

Cette clarté de regard lui sera nécessaire encore pour bien apprécier la malice, la noirceur et les hideux caractères du péché, les dangers qu'entraîne et les maux que nous fait déjà subir le vice dont nous sommes tentés. Tel est le vrai moyen de mettre un frein salutaire à l'aveugle impétuosité; nous craindrons ainsi de goûter les funestes plaisirs qui pourraient nous donner la mort. Nous puisons ce même enseignement dans ce passage de nos divines Ecritures, *Ezech.* I, 18, où les quatre mystérieux animaux, image fidèle des hommes qui aspirent à la sainteté, nous sont montrés comme ayant des yeux sur tout leur corps; car c'est là un symbole frappant de la nécessité où sont les serviteurs de Dieu de se prémunir contre toutes les atteintes du vice par une infatigable vigilance. Telle est la pensée qui ne cessera de dominer dans les différents sujets que nous allons entreprendre; mais à ce principal moyen nous joindrons avec soin tous ceux dont l'usage est reconnu nécessaire, ainsi qu'on le verra dans toute la suite de ce traité.

CHAPITRE II.

Des remèdes contre l'orgueil.

I.

Puisque nous avons à traiter ici des différents vices et des remèdes qu'on doit y apporter, nous commencerons comme nous l'avons annoncé plus haut, par les sept péchés qu'on appelle capitaux et qui sont la source et le principe de tous les autres. De même, en effet, que lorsqu'on a coupé la racine d'un arbre, on en voit bientôt se dessécher tous les rameaux, auxquels on a de la sorte dérobé le principe même de la vie; de même lorsqu'on a extirpé de l'âme les sept principales racines de tous les vices, on les voit se dessécher et mourir bientôt faute d'aliment. Voilà pourquoi Cassien a écrit avec tant de zèle huit livres contre les péchés dont nous parlons; et c'est ce qu'ont fait, sous l'inspiration

de la même pensée, beaucoup d'autres écrivains accrédités dans l'Eglise catholique. Cela nous prouve évidemment qu'une fois ces ennemis vaincus, les autres qui nous font la guerre ne pourront plus nous attaquer avec le même succès.

Saint Thomas d'Aquin nous donne de cela une raison profonde. *Sum. theol.* I, II, *quæst.* LXXVII, art. 4. Tous les péchés, dit ce grand Théologien, procèdent de l'amour-propre ou de l'amour de soi; car on ne commet jamais un péché que par la concupiscence d'un bien particulier dont le désir est excité dans notre cœur par cet amour-propre. Cette source primordiale se divise en trois branches, désignées par l'apôtre saint Jean, I *Joan.* II, 16 : La concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie; ou bien, en termes encore plus clairs, l'amour des plaisirs, l'amour des biens terrestres et l'amour des honneurs, triple forme que revêt dans le cœur de l'homme et dans le cours de la vie l'amour de soi. Or, de l'amour des plaisirs naissent trois vices capitaux, la luxure, la gourmandise et la paresse. De l'amour des honneurs naît l'orgueil, ou plutôt c'est là l'orgueil lui-même; et de l'amour des biens temporels naît l'avarice. Les autres deux vices capitaux, la colère et l'envie, sont tour à tour l'instrument de chacun de ces trois amours. La colère, en effet, éclate contre un obstacle quelconque qui s'interpose entre nous et l'objet de nos désirs, et l'envie s'attache à ceux qui nous supplantent dans la possession des faux biens que l'amour-propre nous fait ambitionner. Telles sont donc les trois racines d'où proviennent tous les maux, et avant tous les autres les sept péchés qui en sont comme la source secondaire. Que ces chefs soient abattus, et toute l'armée ennemie est bientôt en déroute; que notre étude soit donc en premier lieu d'attaquer et de vaincre ces redoutables géants, si nous voulons facilement disperser les ennemis qui nous disputent l'entrée de la terre promise.

De tous ces géants, le premier qui se dresse devant nous, le plus puissant et le plus terrible, c'est l'orgueil, ou l'appétit désordonné de notre propre excellence. Tous les saints docteurs s'accordent à nous montrer dans l'orgueil le père et le roi de tous les vices. C'est donc à bon droit que le saint homme Tobie, parmi tous les avis

si pieux et si sages qu'il donnait à son fils, lui faisait entendre ces remarquables paroles : « Ne souffrez jamais que l'orgueil domine dans vos pensées et vos discours. Car c'est de là qu'a primitivement émané la perdition de l'homme. » *Tob.* IV, 14. Lors donc que ce vice tentera d'infecter votre cœur de son poison mortel, ayez recours pour le vaincre aux armes que je vais vous signaler.

Premièrement, songez au châtiment épouvantable qui fut encouru par les mauvais anges pour un seul péché d'orgueil ; en un instant ils furent chassés du ciel et précipités au fond des abîmes. Voyez comment ce seul vice obscurcit tout à coup cet astre radieux dont la lumière éclipsait dans le ciel celle de toutes les étoiles; si bien que celui qui était, non-seulement un ange, mais encore le premier de tous les anges, le chef glorieux des milices angéliques, devint aussitôt un démon, et le père le plus pervers de tous les démons. Si tel a été le sort de ces purs esprits, qu'en sera-t-il de vous, cendre et poussière ? Dieu n'est jamais en contradiction avec lui-même, il n'y a pas d'acception de personnes devant sa justice infinie ; il repousse et condamne l'orgueil, dans l'homme aussi bien que dans l'ange, et dans l'un comme dans l'autre l'humilité plaît à ses regards divins. Voilà ce qui faisait dire à saint Augustin : « Des hommes l'humilité fait des anges, et des anges l'orgueil fait des démons. » Saint Bernard dit à son tour : « L'orgueil fait déchoir de la cime la plus élevée au plus profond des abîmes, et l'humilité par un mouvement contraire fait remonter au fond même de l'abîme aux plus sublimes hauteurs. L'ange s'enorgueillit dans le ciel, et le voilà qui tombe dans les basses régions de l'enfer; l'homme s'humilie sur la terre, et par là il s'élève au-dessus des astres qui brillent dans les cieux. »

Après avoir considéré les châtiments attirés par l'orgueil à la nature angélique, reportez votre esprit vers cet étonnant exemple d'humilité qui vous est donné par le fils de Dieu, quand par amour pour vous il revêt une nature si profondément indigne de sa grandeur infinie, se rendant obéissant aux ordres de son Père « jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, » comme s'exprime l'Apôtre, *Philipp.* II, 8. Quelle grande et persuasive leçon ! A l'école du Verbe incarné, viens ô homme, apprendre à obéir; ap-

prends, ô terre, à te laisser fouler aux pieds; ô poussière, à ne pas sortir de ton néant; ô chrétien, à devenir doux et humble de cœur, comme le fut ton Seigneur et ton Dieu, *Matth.* XI, 29. Si tu dédaignes d'imiter les exemples d'un autre homme, tu ne dédaigneras peut-être pas d'imiter les exemples d'un Dieu; car il s'est fait homme, non-seulement pour nous racheter, mais encore pour nous apprendre l'humilité par ses discours et surtout par ses exemples.

Portez aussi les yeux sur vous même; et vous trouverez encore là bien des choses qui vous prêcheront l'humilité. Voyez ce que vous étiez avant votre naissance, ce que vous êtes même depuis, ce que vous serez enfin après votre mort. Avant votre naissance, vous n'étiez rien qu'une matière informe et repoussante; maintenant, vous êtes un être plein de corruption sous de vaines et trompeuses apparences; plus tard, vous serez la pâture des vers. De quoi donc t'enorgueillis-tu, ô homme, toi dont la naissance est une ignominie, la vie une misère, la fin une dissolution fétide? Si tu tires vanité des richesses et des biens que tu possèdes, si c'est l'éclat de l'or qui éblouit tes yeux, encore un peu de temps, et la mort viendra, qui nous réduira tous à un état d'égalité parfaite. Nous sommes tous égaux à notre naissance, à ne considérer du moins que notre condition naturelle; nous nous retrouverons égaux en face de la mort, sous l'uniforme empire de la même nécessité; seulement, après la mort, ceux qui auront été plus que les autres dans ce monde, devront rendre de leur vie un compte plus terrible.

Saint Jean Chrysostome enseigne cette même doctrine avec son éloquence accoutumée : « Plongez vos regards dans la tombe des grands et des riches de la terre, cherchez en eux une trace quelconque du luxe et de la magnificence où ils ont vécu, des voluptés et des délices qu'ils poursuivaient avec tant d'ardeur et dont ils ont si largement joui. Dites-moi, où sont maintenant leurs magnifiques parures et leurs vêtements somptueux? Que sont devenus tous ces ingénieux artifices destinés à flatter leurs sens, à abréger la longueur de leurs journées? Où sont désormais les sociétés brillantes dont ils aimaient à s'entourer, et la nombreuse

domesticité qu'ils déployaient aux regards des autres? Les délicieux banquets ont disparu, on n'entend plus les rires d'une folle joie, le bruit des chants, les cris de l'allégresse mondaine. Un lugubre silence pèse sur la demeure de la mort. Mais voyez de plus près ce qui reste dans leur sépulcre, et vous n'y trouverez qu'un peu de poussière et de cendre, des vers hideux, des ossements infects. Telle est inévitablement la destinée du corps humain, en dépit des soins délicats et des plaisirs recherchés au sein desquels il a été nourri. Et plût à Dieu que le mal finît là! Mais ce qu'il y a de plus terrible, ce n'est pas la mort elle-même. C'est ce qui doit la suivre immédiatement : le redoutable tribunal du souverain Juge, la sentence qui doit y être prononcée, les pleurs éternels et l'éternel grincement de dents, le ver rongeur de la conscience, qui jamais ne mourra, et les flammes dévorantes de l'enfer qui ne s'apaiseront jamais.

Ajoutez à cela les dangers et les séductions de la vaine gloire, fille de l'orgueil. Ses coups sont en quelque sorte insensibles, selon la pensée de saint Bernard; elle pénètre légèrement, mais les blessures qu'elle fait ne sont pas légères. Ainsi donc, quand les hommes vous prodigueront leurs louanges, vous entoureront d'hommages et d'honneurs, repliez-vous sur vous-même et voyez d'un œil impartial si vous possédez des titres réels aux éloges qui vous sont donnés, ou si tout cela n'est pas au contraire une vaine flatterie. Si vous ne trouvez en vous aucun de ces titres, vous n'avez pas droit de vous glorifier. Et s'il vous est impossible de méconnaître que vous en ayez réellement quelqu'un, hâtez-vous de dire avec l'Apôtre : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis. » Vous ne devez donc pas vous enorgueillir des louanges de vos semblables, mais plutôt vous en humilier et en rapporter toute la gloire à Dieu, de qui vient tout le bien qui est en vous; et par là vous ne vous rendrez pas indigne de le posséder. Il est indubitable, en effet, que Dieu seul est la cause, et des hommages qui vous sont décernés, et du bien pour lequel on vous les décerne. Toute gloire que vous vous approprieriez à vous-même, c'est à lui que vous la déroberiez. Or, peut-il y avoir un plus déloyal serviteur que celui qui dérobe la gloire de son maître? Voyez en outre

à quel point il est déraisonnable et dangereux de mesurer son mérite aux témoignages incertains des hommes, en leur donnant ainsi le droit de faire pencher la balance du côté qui plaît momentanément à leurs caprices, et de vous dépouiller ainsi, d'un instant à l'autre, des avantages qu'ils se plaisaient naguère à vous reconnaître. N'est-ce pas leur coutume de déshonorer et de flétrir ceux qui étaient l'objet de leurs adulations et de leurs hommages? Si vous en faites dépendre votre mérite, tantôt vous serez grand et tantôt bien petit, quelquefois même vous tomberez dans une complète nullité; cela dépend du souffle auquel obéiront des êtres aussi changeants que frivoles. Non, ne vous reposez pas sur les vaines louanges des autres, mais bien sur ce que vous savez réellement de vous-même. Alors même qu'ils vous élèvent jusqu'au ciel, écoutez en secret ce que vous dit votre propre conscience; croyez plutôt à cette voix intime, fidèle expression de ce que vous êtes en réalité, qu'à l'aveugle opinion des autres, qui ne vous voient que de loin et vous jugent comme par ouï-dire. Tenez-vous donc en garde contre les jugements des hommes, et mettez toute votre gloire entre les mains de Dieu; lui seul est assez sage pour l'apprécier à sa juste valeur, assez fidèle pour vous la rendre dans toute son étendue.

Homme ambitieux, songez encore aux dangers que vous affrontez en désirant de commander aux autres. Comment pouvez-vous, en effet, espérer qu'ils vous obéissent, lorsque vous ne savez pas vous obéir à vous-même? Comment osez-vous assumer sur votre tête la responsabilité d'autrui, quand déjà vous avez tant de peine à répondre de vous seul? Comprenez à quel point vous vous exposez en ajoutant à vos propres iniquités celles des hommes qui seront soumis à vos ordres. C'est à cela que revient la terrible parole de l'Ecriture : « Un jugement très-sévère sera prononcé sur ceux qui ont charge d'exercer la justice; les puissants seront puissamment tourmentés. » *Sap.* VI, 6 et 7. Mais qui pourrait dire les soins et les travaux auxquels sont condamnés ceux qui ont à leur charge un grand nombre de leurs semblables! C'est ce qu'exprima dans des termes bien frappants un prince célèbre au moment de monter sur le trône. Avant que la couronne

fût placée sur son front, il la prit quelques instants dans ses mains, en lui adressant ces remarquables paroles : « O couronne, couronne, joyau plus précieux que fortuné ! si quelqu'un te connaissait bien, il aurait beau te rencontrer sur sa route, il ne voudrait pas se pencher pour te ramasser. »

Homme superbe, ne perds pas de vue cette autre vérité : ton orgueil ne contente personne ; ni Dieu, qui se déclare ouvertement contre toi, lui qui « résiste aux orgueilleux et donne sa grâce aux humbles, » I *Petr.* v, 5 ; ni les hommes d'humilité, puisque ceux-là détestent évidemment tout ce qui sent l'ambition et la fierté ; ni même les autres orgueilleux, tes semblables, à qui tout désir d'élévation étrangère est nécessairement en horreur, puisqu'ils ne veulent pas qu'un autre s'élève au-dessus d'eux. Je vais plus loin et je dis que vous ne vous contenterez pas vous-même, ni durant le cours de cette vie, s'il vous arrive jamais de rentrer dans votre conscience, où vous ne pourrez manquer de voir l'inanité de vos efforts et la folie de vos pensées ; ni beaucoup moins encore dans la vie future, puisque votre orgueil vous y causera des tourments éternels. Aussi Dieu semble-t-il nous dire lui-même par la bouche de saint Bernard : « O homme, si vous vous connaissiez bien vous-même, vous seriez mécontent de vous, et vous me seriez agréable ; mais comme vous ne vous connaissez pas, vous êtes heureux et fier de vous-même, et vous vous attirez mon mécontentement et ma colère. Un temps viendra où vous n'aurez ni mon approbation ni la vôtre : la mienne, parce que vous aurez péché ; la vôtre, parce que vous brûlerez à jamais dans l'enfer. Il n'y a que le diable qui puisse être satisfait de votre orgueil ; car c'est l'orgueil qui du plus beau des anges fit le plus horrible des démons, et le diable se complaît naturellement dans ceux qui lui ressemblent. »

Enfin, ce qui ne contribuera pas peu à vous inspirer l'humilité, ce sera de penser combien vous êtes dénué devant Dieu de mérites et de vertus qui soient purs et sans mélange. Que de vices qui revêtent la trompeuse image de la vertu ! Que de fois la vaine gloire corrompt et détruit une œuvre bonne de sa nature ! Souvent ce qui brille aux yeux des hommes, est sombre et ténébreux aux

yeux du Seigneur. Autres sont les jugements portés par Celui qui est la justice même, autres les pensées des faibles mortels. Dieu déteste encore moins le pécheur humilié que le juste orgueilleux, si toutefois on peut appeler juste celui qui est le jouet de l'orgueil. Si vous comptez avoir accompli quelques bonnes œuvres, craignez qu'elles ne se trouvent à la fin plutôt mauvaises que bonnes. Ces œuvres étaient peut-être bonnes en elles-mêmes; mais elles furent entachées de tant de défauts, accomplies avec une telle tiédeur, que vous devez demander plutôt pour elles pardon que récompense. C'est ce qui faisait dire à saint Grégoire : « Je tremble pour la vie vertueuse elle-même, si Dieu vient à la juger en laissant de côté sa miséricorde. Les mêmes choses par lesquelles elle espère être agréable à ses yeux, deviendraient alors un sujet de condamnation et de honte; car nos maux sont des maux purs et réels, et le bien que nous faisons n'est jamais purement un bien, infecté qu'il est de tant d'imperfections et de lâchetés. Vos bonnes œuvres vous doivent donc être un sujet de terreur plutôt que de confiance. Tels étaient les sentiments du saint homme Job quand il disait : Je tremblais dans toutes mes œuvres sachant que vous ne pardonneriez pas à mes délits. » *Moral.* IX, 11 et 27.

II.

De quelques autres remèdes particuliers contre l'orgueil.

S'il est vrai que le sentiment essentiel de l'humilité est la connaissance de soi-même, l'ignorance de soi est nécessairement la source de l'orgueil. Celui qui veut donc sérieusement acquérir la vertu d'humilité, doit avant tout travailler à se connaître lui-même; c'est uniquement ainsi qu'il pourra gagner ce précieux trésor. Comment, en effet, ne s'abaisserait pas dans ses propres pensées, celui qui se considérant lui-même, à la lumière de la vérité, se trouve souillé de mille vices, portant encore les restes impurs des voluptés charnelles, plongé dans les plus grossières erreurs, environné de craintes vaines et puériles, assiégé de toute sorte de perplexités et d'angoisses, courbé sous le poids d'un corps mortel, si facilement enclin à tout mal, si lent et si paresseux pour accomplir un bien quelconque? Non, en vérité, si vous

vous étudiez vous-même avec une sérieuse attention, vous ne trouverez rien en vous qui puisse vous devenir un sujet de satisfaction et de complaisance.

Mais il y a des hommes qui savent s'humilier quand ils se considèrent uniquement eux-mêmes, et qui s'enorgueillissent quand ils portent leurs regards sur les autres; car la comparaison qui se fait alors dans leur esprit a pour résultat de les élever au-dessus de leurs semblables. Ceux qui se laissent leurrer par une telle illusion, qui présument ainsi d'eux-mêmes, devraient néanmoins considérer que, s'ils sont réellement supérieurs aux autres sous certains rapports, ils se trouveraient de beaucoup inférieurs, absolument parlant, en apprenant à mieux se connaître. Comment pouvez-vous vous élever dans votre propre estime et rabaisser le prochain, parce que vous pratiquerez mieux que lui l'abstinence ou le travail, par exemple, tandis qu'il sera plus humble ou plus prudent, plus patient ou plus charitable que vous? Vous devez donc vous appliquer par-dessus tout à rechercher ce qui vous manque et non à contempler ce que vous possédez, à voir les vertus qui ornent l'âme de votre frère, plutôt que celles dont vous croyez être doué; cette tendance d'esprit vous maintiendra dans des sentiments d'humilité et ranimera sans cesse en vous le désir de la perfection. Mais si vous tenez au contraire vos regards attachés aux qualités vraies ou imaginaires dont votre cœur se flatte de posséder le trésor, si vous ne voyez chez les autres que ce qui peut leur manquer, il est naturel que vous vous préfériez à eux, et il ne l'est pas moins que vous vous ralentissiez dans l'amour de la vertu; une fois qu'on s'est jugé meilleur que les autres, on en vient bientôt à se tenir satisfait de soi-même, et l'on n'éprouve plus la noble et nécessaire ambition de faire quelques progrès dans le bien.

Si vous prenez sujet d'une bonne œuvre quelconque pour concevoir de vous-même des sentiments avantageux, veillez à ce qui se passe alors dans votre âme, songez que cette satisfaction personnelle détruira tout le mérite de l'œuvre que vous aurez accomplie, et que la vaine gloire en deviendra facilement la ruine et le tombeau. N'attribuez rien à vos propres mérites, rapportez tout

à la divine bonté, réprimez toutes les suggestions de l'orgueil en redisant ces belles paroles du grand Apôtre : « Que possédez-vous que vous n'ayez reçu ? et si vous avez tout reçu, pourquoi vous en glorifier comme si tout venait de vous-même ? » I *Corinth.* IV, 7. Quand les bonnes œuvres que vous faites sont des œuvres de perfection et de surérogation, à moins que votre dignité ne vous fasse un devoir de les laisser paraître, tenez-les cachées à tel point que « votre main gauche ignore ce que fait votre main droite, » selon l'énergique expression de l'Evangile, *Matth.* VI, 3. La vaine gloire a promptement raison des œuvres qui se produisent au grand jour. Quand vous sentirez s'élever au dedans de vous des pensées d'orgueil et de vaine complaisance, hâtez-vous d'appliquer le remède à ce mal naissant ; et le remède consiste alors à vous remettre devant les yeux les péchés que vous avez commis, et spécialement les plus honteux ou les plus graves. Vous agirez ainsi à la façon d'un sage médecin, qui se sert habilement d'un poison pour en combattre un autre. Comme le paon qui fait la roue, la vanité a toujours pour effet de trahir vos plus honteuses faiblesses, et de la sorte elle porte en elle-même un correctif à la téméraire ambition de ses penséss.

Plus vous êtes grand, plus vous devez avoir d'humbles sentiments de vous-même. Petit et bas, ce n'est pas beaucoup que vous soyez humble ; mais si vous savez vous humilier alors que vous êtes dans les dignités et les grandeurs, vous acquérez un mérite réel, vous pratiquez une vertu peu commune ; l'humilité dans les honneurs, c'est le plus bel ornement de ces honneurs mêmes, c'est la dignité de la dignité, ou, pour mieux dire, quand l'humilité fait défaut, toute dignité s'évanouit et disparaît.

Si vous désirez sincèrement acquérir la vertu d'humilité, entrez avec courage et marchez avec persévérance dans le chemin des humiliations ; si vous redoutez d'être humilié, jamais vous ne parviendrez à être humble. Et, quoiqu'il soit vrai de dire que les humiliations ne conduisent pas toujours à l'humilité, que beaucoup d'hommes sont humiliés sans en devenir moins orgueilleux, on ne saurait douter néanmoins que l'humiliation, comme le dit admirablement saint Bernard, *Epist.* LXXXVII, ne soit la voie or-

dinaire par où il faut passer pour arriver à l'humilité, tout comme la patience est la voie qui mène à la paix, et l'étude celle qui nous élève à la science. Ne vous contentez donc pas d'obéir humblement à Dieu, mais « soyez encore soumis à toute créature humaine par amour pour Dieu, » comme nous le recommande le Prince des apôtres, I *Petr.* II, 13.

Saint Bernard veut qu'il y ait trois craintes qui gardent toujours notre cœur : une quand nous possédons la grâce, l'autre quand nous l'avons perdue, et la troisième quand nous recouvrons ce céleste trésor. Craignez, lorsque vous êtes en grâce avec Dieu, de peur que vous ne fassiez quelque chose qui vous en rende indigne ; et ne laissez pas de craindre encore après que vous avez recouvré la grâce, de peur que vous ne reveniez la perdre. En vivant dans une semblable crainte, vous serez en garde contre les inspirations de l'orgueil, puisque cette crainte de Dieu les remplacera dans votre âme et leur en fermera l'entrée.

De plus soyez patient dans toutes les persécutions et les peines que vous aurez à subir ; car c'est la patience dans les injures qui est la pierre de touche de la véritable humilité. Gardez-vous de mépriser les petits et les pauvres; la misère d'autrui doit uniquement exciter votre compassion, si vous avez un cœur noble et chrétien. Ne vous plaisez pas dans des habits somptueux ou recherchés, l'humilité du cœur est incompatible avec une telle recherche; celui qui s'y laisse entraîner est l'esclave des regards du monde, puisqu'il ne s'habille de la sorte que lorsqu'il doit en être vu. N'allez pas néanmoins tomber dans un excès contraire, en portant des habits plus vils qu'il ne convient à votre état; sous prétexte de fuir la gloire, c'est pour vous la procurer que vous agiriez peut-être ainsi. Beaucoup cherchent à plaire aux hommes, et se montrent dédaigneux de leurs applaudissements; si bien qu'en fuyant les louanges, ils prennent un moyen détourné, mais d'autant plus sûr de les obtenir. Ne méprisez pas enfin les fonctions obscures et les petits emplois ; l'homme véritablement humble, bien loin de les éviter, comme étant indignes de sa personne, s'offre de lui-même pour les occuper, jugeant que rien dans le monde n'est au-dessous de lui.

CHAPITRE III.

Des remèdes contre l'avarice.

I.

L'avarice est un amour désordonné des biens et des richesses terrestres. Ce n'est donc pas seulement celui qui dérobe le bien d'autrui qu'on doit tenir pour avare, mais bien encore celui qui désire ce bien d'autrui, ou qui s'attache au sien propre d'une manière désordonnée. Ce vice est condamné par le grand Apôtre, quand il dit : « Ceux qui désirent acquérir les richesses, tombent dans la tentation et dans les piéges du diable; ils conçoivent des désirs inutiles et funestes, qui entraînent les hommes à la perdition; car la concupiscence est la racine de tous les maux. » I *Tim.* VI, 9 et 10. Rien ne pouvait mieux faire ressortir le poison renfermé dans ce vice, que cette dernière parole; car enfin elle nous fait clairement entendre que l'homme sujet à l'avarice est par là même capable de tous les autres péchés.

Lors donc que ce vice si dangereux viendra livrer assaut à votre âme, armez-vous pour le repousser des considérations suivantes : Remettez-vous d'abord devant les yeux, vous surtout dont le cœur serait déjà le triste jouet de l'avarice, que votre Seigneur et votre Dieu, quand il est descendu du ciel pour venir en ce monde, n'a pas voulu de ces richesses, qui sont l'unique objet de vos désirs; mais, bien au contraire, il a tellement aimé la pauvreté, qu'il a choisi pour mère une vierge humble et pauvre plutôt qu'une reine dans l'opulence et la grandeur; il n'a pas voulu naître dans un magnifique palais, ni reposer en naissant dans un berceau splendide et délicat, une crèche abandonnée fut son unique berceau, et quelques brins de paille servirent de couche à ce divin Roi. Pendant tout le temps qu'il a passé sur la terre, il n'a cessé de manifester son amour pour la pauvreté et son profond mépris pour les richesses; pour en faire ses ambassadeurs et ses apôtres, il a pris non des princes ou de grands seigneurs, mais quelques pauvres pècheurs plongés dans l'indigence. Or, que peut-il y avoir de plus révoltant que de voir un

ver de terre ambitionner la richesse, tandis que le Maître de l'univers a voulu vivre au sein de la pauvreté ?

Voyez aussi combien sont vils et rampants les sentiments de votre cœur, puisque vous sacrifiez, pour un intérêt minime et grossier, une âme immortelle faite à l'image de Dieu, rachetée par le sang de ce Dieu même, c'est-à-dire à un prix en comparaison duquel le monde tout entier n'est qu'un pur néant. En effet, Dieu n'eût pas donné sa vie pour tout ce qu'il y a dans le monde, et il n'a pas craint de la donner pour sauver l'âme humaine. Les vraies richesses ne consistent ni dans l'argent, ni dans l'or, ni dans les pierres précieuses, mais bien dans les vertus qui sont l'apanage exclusif d'une bonne conscience. Mettez de côté les vaines opinions des hommes, et vous verrez que l'or et l'argent ne sont, après tout, qu'une terre plus ou moins brillante, et dont leur faux jugement fait tout le prix. Ce que tous les philosophes étrangers aux lumières du christianisme ont constamment méprisé, vous, disciple du Christ, appelé dès lors à de plus nobles pensées, à de plus hautes vertus, vous le regardez comme une chose tellement grande que vous en devenez le très-humble serviteur, ou plutôt le malheureux esclave. « Celui-là n'est-il pas, en effet, l'esclave des richesses, qui les garde comme un trésor auquel il n'ose toucher? Mais celui qui en a secoué le joug en dispose à son gré, comme le fait un seigneur et maître. » C'est ainsi que s'exprime saint Jérôme, *super Matth.* I, 6.

N'oubliez pas la parole du Sauveur : « Nul ne peut servir deux maîtres, Dieu et l'argent. » *Matth.* VI, 24. L'homme ne peut pas s'élever librement vers Dieu, contempler avec amour sa beauté souveraine, s'il est sans cesse haletant à la poursuite des richesses du monde. Les joies spirituelles et divines ne sauraient trouver place dans un cœur déjà rempli par les plaisirs matériels et terrestres. Non, jamais les réalités supérieures ne pourront s'unir aux choses vaines et périssables; la vraie grandeur ne s'allie pas avec la bassesse; les biens éternels sont incompatibles avec les biens temporels, les délices de l'âme avec les voluptés de la chair; jamais on ne pourra jouir en même temps des unes et des autres.

Il est une autre considération que vous ne devez pas perdre de

vue : plus les choses de la terre vous succèdent au gré de vos désirs, plus vous êtes menacé d'une profonde indigence ; car ces trompeuses prospérités égarent votre cœur et déplacent votre confiance, laquelle ne devait reposer qu'en Dieu seul. Oh! si vous saviez combien est misérable le sort que vous préparent les prospérités temporelles! L'amour des richesses est plutôt un tourment, par les désirs sans cesse renaissants dont il déchire votre âme, qu'il n'est un plaisir par l'usage que vous pouvez faire de tels biens; il vous enlace dans le filet de mille tentations diverses, vous plonge dans de mortels soucis, et, sous l'image séduisante du plaisir, vous précipite sans cesse à de nouveaux péchés, source intarissable d'agitations et d'angoisses. On n'acquiert pas les richesses sans se condamner aux plus pénibles labeurs, on ne les possède pas sans de continuelles inquiétudes, on ne les perd pas sans de poignantes douleurs. Mais ce qu'il y a de pire en tout cela, c'est que rarement on les obtient sans blesser sa conscience et méconnaître les préceptes du Seigneur; car, comme dit le proverbe, le riche est l'auteur ou l'héritier de l'injustice.

Ce qu'il y a de non moins déplorable, c'est que toutes les richesses de la terre, viendrait-on à les acquérir toutes sans exception, sont incapables de satisfaire les désirs de votre cœur ; elles ne font que les accroître et les enflammer; vous êtes alors comme l'hydropique, dont la soif s'irrite de plus en plus par les moyens même qu'il emploie pour l'apaiser. Quelque grands que soient les trésors dont vous aurez réalisé la possession, soyez sûr que vous en désirerez toujours davantage, et qu'ils ne vous laisseront au cœur qu'un vide immense et un immense soupir. Ce pauvre cœur humain, en se précipitant à travers les choses du monde, s'épuise de fatigue et ne parvient jamais à se contenter; il boit à longs traits aux sources impures de la terre, et jamais il n'apaisera la soif dont il est dévoré. La destinée même que Dieu lui a faite le pousse toujours en avant; jamais satisfait de ce qu'il possède, toujours avide des biens qui lui font encore défaut, il oublie constamment le plaisir des succès obtenus, sous la douloureuse impression des insatiables désirs qui lui restent encore à satisfaire; l'or ne remplit pas davantage son cœur, que l'air ne remplit sa

poitrine. C'est ce dont saint Augustin ne pouvait assez s'étonner; et voici comment il exprime sa douleur et sa surprise : « D'où vient que l'homme ne saurait jamais assouvir les dévorants appétits de son cœur, quand nous voyons les animaux privés de raison mettre un terme à leurs appétits? Ils ne se mettent à la poursuite de leur proie que lorsqu'ils sont pressés par l'aiguillon de la faim; à peine l'ont-ils apaisée, qu'ils s'arrêtent et se reposent. Seule l'avarice des riches du monde ne connaît pas de limites à ses désirs; elle dérobe, elle entasse toujours, et ne peut jamais réussir à se satisfaire. »

L'expérience ne vous dit-elle pas aussi que là où se trouvent de grandes richesses, se trouvent également beaucoup d'hommes pour les consumer, les gaspiller, les dissiper ou les ravir? Que peut obtenir de ses richesses l'homme le plus opulent de l'univers, si ce n'est en définitive ce qui suffit à l'entretien de sa vie? Elles ne peuvent lui donner de plus qu'une suite intarissable d'embarras et de soucis, dont vous pouvez aisément vous affranchir en mettant votre espérance en Dieu, en vous confiant entièrement en sa providence paternelle. Jamais il n'abandonne ceux qui espèrent en lui; en créant l'homme dans les conditions actuelles de son existence, en lui imposant la nécessité de manger pour soutenir sa vie, n'a-t-il pas en quelque sorte contracté l'obligation de ne pas le laisser mourir de faim? Se pourrait-il que le même Dieu qui donne leur nourriture aux petits des oiseaux, aux lis des champs leur parure et leur beauté, retirât son secours à l'homme, alors surtout qu'il en faut si peu pour subvenir aux nécessités de cette faible créature? La vie est bien courte, la rapidité de la mort trompe nos prévisions et dépasse toutes nos craintes; quel besoin avez-vous d'amasser tant de ressources pour accomplir une si petite traversée? Pourquoi voulez-vous vous charger de tant de richesses? Moins vous en aurez, plus vous serez libre et dégagé pour accomplir votre course. Quand vous aurez atteint la fin de votre journée, le terme de votre route, en y parvenant dénué de tous les biens terrestres, serez-vous moins heureux que les riches, arrivés au même point avec un lourd fardeau? Au bout de votre marche, vous laisserez moins de regrets dans ce lieu d'épreuve

et de pèlerinage; vous aurez un compte moins grand à rendre au Juge suprême; tandis que les malheureux partisans de la fortune éprouveront les plus cruels déchirements en se séparant de ces trésors si péniblement entassés, en quittant tous ces biens, unique objet de leurs affections grossières: il ne leur en restera rien alors, si ce n'est le compte rigoureux et terrible qu'ils en devront au Seigneur.

Ce n'est donc pas pour vous-même, ô homme insensé, que vous avez amassé ces richesses: vous êtes venu dans ce monde dans un état de dénuement complet, nul doute que vous ne deviez en sortir de même. Vous êtes entré bien pauvre dans la vie, et vous la quitterez plus pauvre encore. Voilà ce qu'il faudrait souvent rappeler à votre mémoire, avoir sans cesse devant les yeux; car, comme le dit saint Jérôme dans son Prologue de la Bible, « il n'est pas difficile de mépriser toutes les choses de la terre, quand on se souvient qu'il faut mourir. » On ne saurait assez le redire, à l'article de la mort, tous les biens terrestres vous échapperont à la fois, vous n'emporterez avec vous que les œuvres accomplies durant la vie, bonnes ou mauvaises. Il se trouvera seulement que vous aurez à jamais perdu les biens de l'éternité, si vous les avez oubliés ou négligés sur la terre, pour consacrer tout votre temps et tous vos soins à l'acquisition des biens temporels. Il sera fait alors trois parts de tout ce que vous posséderez, ou plutôt de tout ce que vous êtes: le corps aux vers, l'âme aux démons, les biens aux héritiers; et ces héritiers seront pour la plupart des hommes ingrats, ou prodigues, ou pervers. N'est-il donc pas mille fois préférable de distribuer, selon le conseil de Jésus-Christ lui-même, *Luc.* XVI, 9, vos biens aux pauvres, afin qu'ils les portent devant vous dans les tabernacles éternels; ainsi qu'on voit les puissants de la terre, quand ils s'acheminent vers leur capitale, faire porter devant eux leurs plus riches joyaux. Quelle plus grande folie que de laisser vos biens dans une région étrangère où vous ne retournerez jamais, au lieu de les envoyer dans la patrie que vous devez habiter pour toujours!

Le souverain Maître du monde, tel qu'un père de famille guidé par sa sagesse et son amour, a réparti les charges et les biens

entre ses divers enfants, de telle sorte que les uns soient les dépositaires de son pouvoir et de ses bienfaits, tandis que les autres seraient dirigés et nourris par la sagesse et la générosité de leurs frères. Et puisque vous êtes du nombre de ceux qui de leur superflu doivent subvenir au besoin du prochain et sont établis comme les ministres et les dispensateurs de la divine Providence, pensez-vous qu'il vous soit permis de garder pour vous seul ce que vous avez reçu pour le bien d'un grand nombre? « Le pain que vous tenez renfermé, dit saint Basile, est l'aliment des pauvres, ces habits qui ne voient jamais le jour, c'est le vêtement de ceux qui sont nus, l'argent que vous entassez dans vos coffres, c'est la suprême ressource des indigents. » Tenez donc pour certain que vous êtes coupable de vol vis-à-vis de ceux que vous pouviez secourir avec l'excédant de vos biens et que vous n'avez pas secourus; que ces biens gaspillés par le luxe, absorbés par la volupté, ou stérilisés par l'avarice, vous les dérobez à l'indigence de vos semblables. Sachez-le bien aussi, les richesses que vous avez reçues de Dieu sont autant de remèdes préparés pour secourir la misère humaine, et non des instruments pour servir à une mauvaise vie. Quand tout vous prospère dans la vie, n'oubliez pas celui qui est l'auteur de toutes vos prospérités; ne faites pas tourner à la vaine gloire ce qui doit servir à soulager les infortunes de votre prochain. Mon frère, je vous en conjure, ne préférez pas l'exil à la patrie; de ce qui n'est qu'une ressource pour le voyage ne faites pas le but de vos efforts, ne changez pas les moyens en obstacles; à force d'aimer la clarté de la lune, ne dédaignez pas la lumière éclatante du soleil; ne permettez pas que les secours qui vous ont été donnés pour la vie présente, deviennent pour vous la source d'une éternelle mort. Vivez content des biens que le ciel vous a répartis, ne perdant jamais de vue cette parole de l'Apôtre : « Ayant les aliments nécessaires et les habits pour nous couvrir, contentons-nous de cela. » I *Tim.* VI, 8. Le serviteur de Dieu, comme dit saint Jean Chrysostome, ne se propose dans ses vêtements, ni de briller aux yeux des autres, ni de flatter sa propre chair, il n'a d'autre but que de pourvoir au nécessaire. Souvenez-vous de ce que le Sauveur vous dit encore :

« Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » *Matth*. vi, 33. Dieu veut vous donner les choses les plus grandes ; comment vous refuserait-il les plus petites ? N'oubliez pas non plus que ce n'est pas la pauvreté elle-même qui est une vertu, mais bien l'amour de la pauvreté.

Ceux qui sont volontairement pauvres, portent en eux un trait frappant de ressemblance avec le Christ, lui qui étant riche des richesses même de Dieu, a voulu pour nous se faire pauvre. Ceux qui vivent dans une pauvreté que la nécessité même leur impose et qui savent mépriser les richesses qu'ils ne possèdent pas, ont trouvé le secret de faire une vertu de cette pauvreté nécessaire. De même donc que les pauvres se conforment au Christ par leur pauvreté même, de même les riches, en faisant part de leurs biens aux pauvres, façonnent leur cœur à l'image de ce divin Modèle. Les pauvres bergers ne furent pas les seuls qui trouvèrent le Christ dans son indigence, les sages et les puissants furent également admis à lui offrir leurs trésors. Vous donc qui possédez des biens suffisants, faites généreusement l'aumône aux pauvres, car c'est Jésus-Christ-lui-même qui la reçoit par leurs mains. Ne doutez jamais que dans la patrie céleste qui doit être votre éternel séjour, ne vous soit fidèlement gardé ce que vous lui aurez donné sur la terre ; mais si vous tenez vos biens enfouis, n'espérez pas trouver quelque chose là où vous n'aurez rien déposé. Comment l'homme peut-il dès lors appeler son bien ce qu'il ne saurait emporter avec lui, ce que la mort lui dérobe inévitablement, malgré tous ses efforts et toutes ses résistances ? Il n'y a de biens véritabes que les biens spirituels, puisque ceux-là n'abandonnent jamais leur possesseur, pas même dans la mort, puisque nul ne peut les lui ravir, à moins qu'il ne consente à s'en dépouiller lui-même.

II.

Nul ne doit retenir le bien d'autrui.

A propos du péché dont nous parlons ici, nous devons signaler le danger auquel on se trouve quelquefois exposé de retenir le bien des autres. Rappelons en premier lieu que l'injustice ne consiste pas seulement à ravir le bien du prochain, mais qu'elle con-

siste aussi à le retenir contre la volonté du maître. Il ne suffit pas non plus d'avoir l'intention de le restituer plus tard, quand on le peut tout de suite ; ce n'est pas la restitution toute seule qui tombe sous le précepte, mais bien une restitution immédiate et sans aucun délai provenant de l'intérêt ou de la négligence. Ce n'est que lorsqu'on ne peut pas restituer au moment même, ou tout restituer parce qu'on sera tombé dans une grande indigence, que Dieu nous dispense d'une restitution totale ou partielle, d'après ce principe évident que Dieu n'exige pas de nous l'impossible.

Pour bien établir la doctrine qui se rattache à notre sujet, il me suffira de citer ce que le pape saint Grégoire écrivait à un seigneur de son temps : « Souvenez-vous que les richesses mal acquises doivent rester de ce côté de la tombe, et que le péché seul dont vous vous êtes rendu coupable en les acquérant ainsi, doit vous suivre au delà. Quelle folie, par conséquent, de réaliser un bénéfice dont on sera dépouillé, et une perte qui doit s'attacher à vous pour toujours! quelle folie de laisser aux autres le plaisir, en gardant uniquement pour soi la torture ! quelle folie de se créer une peine éternelle pour l'autre vie, afin que d'autres jouissent quelque temps dans la vie présente ! » *Epist. ad Justin.* II.

Cette folie va plus loin encore si c'est possible, puisqu'elle vous fait préférer à vous-même les choses que vous possédez, sacrifier le bien de votre âme à celui de votre fortune, présenter enfin votre corps à la pointe de l'épée, pour que celle-ci ne déchire pas votre manteau ! Vous semble-t-il qu'il soit bien éloigné de ressembler à Judas celui qui pour un peu d'argent vend la justice, la grâce divine et son âme elle-même? S'il est vrai d'ailleurs, comme vous ne sauriez en douter, qu'il faut en définitive restituer le bien d'autrui à l'heure de la mort, sous peine d'encourir la damnation éternelle, n'est-ce pas encore une grande folie, en présence d'une telle obligation à laquelle vous ne pourrez un jour vous soustraire, de consentir à vivre en état de péché pendant tout le temps qui vous sépare encore de ce jour, de traîner d'ici là le lourd fardeau de votre iniquité, de vous confesser, de communier peut-être avec une conscience souillée, de perdre enfin tous les biens spirituels dont le péché prive votre âme, et qui sont

infiniment supérieurs à tous les trésors de la terre ? L'homme qui s'expose volontairement à de si grands maux, a-t-il donc la raison en partage ?

Guidé par ces incontestables principes, travaillez, mon cher frère, travaillez à payer exactement tout ce que vous pouvez devoir au prochain. Evitez avec le plus grand soin de lui causer un préjudice quelconque. Ne laissez pas séjourner dans votre maison le prix du travail de l'ouvrier, le fruit de ses sueurs. Ne le faites pas venir et revenir sans cesse pour vous arracher ce qui lui appartient à si juste titre; ne lui laissez pas le droit de dire avec raison qu'il lui en coûte plus pour recouvrer son salaire que pour le gagner. N'est-ce pas à cela qu'aboutissent souvent les interminables délais des mauvais payeurs ? Si le devoir d'exécuter un testament vous est imposé, gardez-vous de soustraire aux âmes des morts le secours qui leur est dû, afin qu'elles ne portent pas par une expiation prolongée le poids de votre négligence, et que la responsabilité n'en retombe plus tard sur votre propre âme. Si vous avez des serviteurs envers qui vous ayez quelques dettes, tenez leurs comptes dans un ordre parfait, donnez-leur des garanties solides, mettez-vous en règle vis-à-vis d'eux pendant la vie, pour ne pas laisser votre mémoire et votre conscience elle-même entachées après la mort. Ce que vous pouvez vous-même exécuter de vos volontés dernières, n'en laissez pas le soin à ceux qui vous survivront; car, si vous négligez vos propres affaires, comment pourrez-vous espérer que d'autres s'en occuperont avec un zèle efficace ?

Tenez à honneur de ne rien devoir à personne, et vous aurez ainsi un sommeil tranquille, une conscience libre, une paisible vie, une mort calme et douce. Et le moyen d'obtenir ces heureux résultats, c'est de limiter vos désirs, de mettre un frein à vos appétits, de mesurer vos entreprises à vos ressources, de ne jamais dépenser ce que vous n'avez pas ; et de la sorte, ayant toujours réglé, non sur de dangereuses illusions, mais sur l'inflexible réalité, la marche de vos affaires, nulle dette imprévue, nul embarras possible. Ne l'oublions pas, en effet, nos dettes proviennent toujours de nos appétits désordonnés ; des goûts simples et sage-

ment modérés valent mieux que des rentes splendides. Comptez que les meilleures richesses, les seuls véritables trésors, sont ceux dont parle l'Apôtre à son disciple Timothée : « Pour vous, ô homme de Dieu, fuyez la concupiscence, embrassez la justice, la piété, la foi, la charité, la patience et la mansuétude. » I *Tim.* VI, 11. Vivons contents dans la position que Dieu nous a faite. Si les hommes ne portaient pas leur ambition au delà des limites que la Providence leur a tracées, leur vie s'écoulerait dans une paix profonde ; mais quand ils veulent franchir ces limites, c'est toujours au détriment de leur repos; on ne saurait obtenir des succès réels ni des prospérités solides, quand on agit contre la volonté de Dieu.

CHAPITRE IV.

Remède contre la luxure.

I.

La luxure est un appétit désordonné des plaisirs sales et déshonnêtes. C'est ici l'un des vices les plus généralement répandus, et celui de tous peut-être qui est le plus insatiable dans ses désirs et le plus audacieux dans ses entreprises. Saint Bernard l'a dit avant nous, les plus rudes combats que le chrétien ait à soutenir sur la terre sont ceux où la chasteté est en jeu ; la lutte est de tous les jours, bien rare est la victoire.

Lors donc que ce vice honteux viendra livrer à votre cœur de dangereuses attaques, vous pourrez vous servir des considérations suivantes pour le chasser loin de vous. Songez, en premier lieu, que ce vice, non-seulement souille votre âme, votre âme lavée et purifiée avec le sang d'un Dieu, mais qu'il outrage aussi votre corps, dans lequel a été néanmoins déposé, comme dans un précieux reliquaire, le corps trois fois saint de Jésus-Christ. Si c'est un crime affreux de souiller et de profaner le temple matériel où Dieu réside, qui pourra dire à quel point est coupable la profanation du temple vivant auquel Dieu veut s'unir? Voilà pourquoi l'Apôtre dit : « Fuyez la fornication ; car tout autre péché commis par l'homme, se trouve hors de son corps ; mais

celui qui tombe dans la fornication, pèche contre son corps lui-même, » I *Corinth.* VI, 18, qu'il outrage et profane par un abominable péché. Considérez, en second lieu, que ce triste désordre entraîne presque toujours et d'une manière comme nécessaire le scandale de plusieurs autres personnes, la ruine spirituelle de celles qui s'en font les complices; et de là vient qu'à l'heure de la mort ce péché est celui qui tourmente le plus la conscience. Car enfin il est écrit dans la loi de Dieu : « Vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent. » *Exod.* XXI, 23 et 24. Que pourra dès lors offrir au Seigneur celui qui a fait périr un si grand nombre d'âmes? Avec quoi lui paiera-t-il ce que Dieu n'avait pas cru racheter trop cher en donnant son propre sang?

Ce péché présente au commencement des apparences flatteuses et séduisantes; mais il est à la fin d'une profonde et dévorante amertume; il pénètre dans votre âme avec douceur, il en sort avec de cruels déchirements. Aussi le Sage compare-t-il la femme deshonnête, instrument et symbole de ce vice dégradant, à une fosse profonde, à un puits largement creusé, mais dont la bouche est bien étroite, de telle sorte que s'il est facile d'y entrer, il devient comme impossible d'en sortir. Il n'est aucun piége dans lequel les hommes tombent avec plus de facilité, aucun appât auquel ils se laissent plus aisément prendre, que la douceur dont ce vice nous apparaît enveloppé quand il se présente pour la première fois à notre âme ; mais une fois qu'il nous a saisis, que des relations funestes sont nouées, qu'on a secoué surtout le voile de la honte, qui pourra nous arracher à son pouvoir ? C'est pour cela que l'on compare avec raison les funestes attraits de ce vice aux filets tendus par les pêcheurs ; ces filets ont aussi une large entrée, mais ne laissent que bien difficilement échapper leur proie, si bien que c'est merveille si le poisson une fois captif peut échapper à sa prison. De là vous pouvez aisément induire à quel point doivent être nombreux les péchés dont celui-là seul est la cause ; car, pendant toute cette longue captivité de l'âme, combien de fois Dieu ne doit-il pas être offensé, par les pensées et les désirs, s'il ne l'est pas toujours par les œuvres ?

Les maux qu'entraîne à sa suite cette triste et honteuse infir-

mité, ne sont guère moins nombreux que les péchés dont elle est la cause. C'est une doctrine que nous trouvons dans un grand docteur. La première chose que l'impureté nous ravit, c'est la bonne réputation, qui de tous les biens extérieurs de l'homme est, sans contredit, le plus riche et le plus beau. Il n'est pas de vice, en effet, qui flétrisse davantage un homme, et qui porte avec lui plus de confusion et de honte. Il va plus loin, il attaque l'être humain en lui-même, il épuise ses énergies et débilite ses forces; il altère sa beauté, en détruisant l'harmonie des traits, en jetant la perturbation dans le visage; il mine peu à peu, quelquefois bien rapidement, la plus robuste santé, il engendre des infirmités sans nombre, les plus repoussantes et les plus cruelles; il déflore avant le temps la fraîcheur de la jeunesse, il précipite l'homme vers une vieillesse anticipée et sans honneur. Ce même vice pénètre jusque dans le sanctuaire de l'âme; il altère le talent et le génie lui-même, il éteint la pure flamme de la pensée, émousse et détend la plus noble intelligence, il la matérialise en quelque sorte et la fait tourner à la brutalité : il éteint dans l'homme tous les instincts élevés et tous les goûts honnêtes, il l'éloigne des occupations utiles et sérieuses, enfin il le plonge tellement dans la boue fétide des voluptés matérielles, que l'homme, sous l'empire de cette passion, n'a plus ni pensée, ni discours, ni projets qui ne soient ordure et vilenie. Il frappe la jeunesse de folie et la rend infâme; il fait de la vieillesse quelque chose de repoussant et de misérable.

Les ravages exercés par ce vice ne s'arrêtent pas à la personne même de l'homme; ils s'étendent à tout ce qui lui appartient. Il n'est pas de fortune si grande, de si riche trésor, dont la luxure ne vienne à bout en peu de temps. Elle tient de bien près à la gourmandise, et ces deux passions se donnent en quelque sorte la main pour dépouiller et ruiner leur victime. En général, les hommes adonnés à l'impureté se livrent à la boisson et à la bonne chère; ils aiment le luxe et la somptuosité, dans leurs habits et leurs demeures, aussi bien que dans leurs repas. Les impures idoles auxquelles ils sacrifient n'ont jamais assez de joyaux et de parures, de parfums précieux et d'énervantes senteurs; elles

aiment ces choses beaucoup plus qu'elles n'aiment ceux dont elles les reçoivent. L'exemple de l'enfant prodigue consumant dans les voluptés l'héritage paternel, nous fait voir à quel point une telle passion est insatiable.

Ajoutez à cela que plus on livre et son âme et son corps aux plaisirs infâmes, moins on s'en trouve rassasié ; il est dans la nature de ces plaisirs d'exciter la faim plutôt que de la satisfaire. Leur objet est nécessairement borné, l'appétit demeure toujours le même, à peine est-il satisfait qu'il jette de nouvelles flammes. Voyez en outre combien la sensation est rapide, tandis que le châtiment est éternel. Quelle démence, par conséquent, d'échanger contre un plaisir si honteux et si éphémère, le bonheur de toute la vie qui repose sur la joie de la bonne conscience, et après cela l'immortelle gloire des cieux, quand surtout, en perdant cette gloire, on encourt une peine qui ne finira jamais ! Saint Grégoire l'avait bien dit : « Un moment de plaisir, une éternité de tourments. » *Moral.* IX, 44.

Considérez aussi la noblesse et le prix de la pureté virginale, que ce vice attaque et détruit. Les vierges commencent ici-bas à vivre de la vie même des anges ; la beauté de ces esprits célestes reluit dans les douces splendeurs de la chasteté; vivre dans la chair sans en subir les humiliantes atteintes, est plutôt le trait d'une nature angélique que d'une nature humaine. La virginité, comme dit saint Jérôme, écrivant à une vierge romaine, est la vertu qui représente le mieux, parmi les ténèbres et les corruptions de notre mortalité, la perfection de la gloire immortelle. Elle seule retrace à nos yeux les mœurs de cette cité céleste où ne seront plus connus les liens du mariage; elle donne à l'homme sur la terre un avant-goût de l'éternelle félicité. Voilà pourquoi il y aura dans le ciel une couronne spéciale, une récompense à part pour les vierges; saint Jean dans l'*Apocalypse* dit de ceux qui auront gardé la virginité : « Ceux-là n'ont pas souillé leur innocence par le contact de la volupté, ils sont demeurés vierges, et ils suivent l'Agneau partout où il va. » Ils se sont élevés au-dessus des autres hommes, durant le temps de la vie, en se rendant semblables au Christ par la pureté virginale ; ils lui seront plus étroitement unis

dans le ciel, et trouveront à jamais dans l'intégrité même de leur corps une source d'ineffables délices.

La virginité ne rend pas seulement l'homme semblable à Jésus-Christ, elle fait encore de lui le temple de l'Esprit-Saint. Ce divin Esprit, qui est la pureté même, fuit avant tout le vice contraire à cette vertu ; et nulle part il ne réside avec autant de complaisance que dans une âme chaste et sans souillure. Voilà pourquoi le Fils de Dieu, qui a été conçu par la vertu de l'Esprit-Saint, a tant aimé la virginité ; c'est pour elle qu'il a fait le plus grand des miracles, en naissant d'une mère vierge. Vous du moins qui avez perdu votre première innocence, sachez redouter après le naufrage les périls que vous avez expérimentés. Vous n'avez su conserver dans leur intégrité les biens de la nature ; apprenez à restaurer en vous l'œuvre du Créateur ; attachez-vous à Dieu après vous en être séparés par le péché ; appliquez-vous aux bonnes œuvres avec d'autant plus de ferveur que les mauvaises vous ont rendus dignes d'un plus grand châtiment. Il est arrivé plus d'une fois, comme le remarque saint Grégoire, qu'après être tombée l'âme montre plus de zèle et de vigilance ; elle était plus brillante auparavant, mais aussi moins prudente et précautionnée. Puisque Dieu vous a conservé l'existence après que vous l'aviez tant offensé, usez d'un tel bienfait pour assurer le présent et réparer le passé, de peur que votre dernière erreur ne soit pire que la première.

C'est par ces considérations et d'autres semblables que l'homme doit se tenir en garde contre le vice impur ? tel est le premier genre de remèdes que nous lui signalons pour s'en guérir ou s'en préserver.

II.

Autres remèdes plus particuliers contre la luxure.

Après avoir parlé des remèdes généraux, il est bon que nous traitions encore de ceux qui ont quelque chose de plus spécial et par là même de plus efficace. Le premier de tous, c'est de résister avec force aux premières attaques du vice, comme nous l'avons déjà recommandé dans un autre livre. Si l'on ne repousse pas

l'ennemi dès le principe, il ne tarde pas à s'agrandir et à se fortifier. C'est encore saint Grégoire qui nous le dit : « Quand le goût des plaisirs coupables s'est une fois emparé de notre cœur, il n'y laisse plus pénétrer d'autres pensées que celle de l'objet qui le captive. » *Moral.* XXI, 7. C'est pour cela qu'il faut résister dès le commencement, en repoussant les pensées charnelles aussitôt qu'elles se présentent à notre esprit. Comme le bois alimente le feu, les pensées alimentent les désirs ; si les pensées sont bonnes, aussi bien que les desirs, c'est le feu de la charité qui s'enflamme ; si les pensées et les désirs sont mauvais, c'est celui de la luxure. En second lieu, nous devons sans cesse veiller à la garde de nos sens, à celle de la vue surtout, de peur qu'elle ne se repose sur des objets capables de porter le désordre dans notre âme. Souvent c'est sans intention que l'homme porte ses yeux sur un objet ; et l'âme en reçoit quelquefois une profonde blessure. Regarder inconsidérément les personnes d'un autre sexe, est une chose qui, d'elle-même, affaiblit les énergies du cœur et l'incline vers une chute plus ou moins prochaine. De là ce conseil que nous donne l'Esprit-Saint : « Ne laissez pas errer vos regards dans les divers recoins de la cité, dans les rues et les places publiques, détournez vos yeux de la femme artificieusement parée, et ne vous prenez pas à considérer ses charmes. » *Eccli.* IX, 7 et 8. Il devrait nous suffire pour cela de l'exemple du saint homme Job ; malgré toute sa vertu, ou plutôt à cause de sa vertu même, il veillait avec le plus grand soin sur ses yeux, pour les détourner de tout objet funeste, ainsi que lui-même l'a déclaré ; il ne se fiait ni à ses propres forces, ni à la sagesse qu'il avait pratiquée durant toute sa vie. Et si cet exemple ne peut nous suffire, au moins devrions-nous profiter de celui de David. C'était là un homme d'une grande sainteté et qui dès longtemps avait ployé son âme à la volonté du Seigneur ; et cependant la seule vue d'une femme l'entraîna rapidement à trois crimes affreux : l'adultère, l'homicide et le scandale.

Vous ne devez pas moins veiller sur le sens de l'ouïe, afin de ne pas écouter des paroles déshonnêtes. Si vous en entendez parfois sans le vouloir, que ce soit toujours avec un visage triste

et sévère; car ce qu'on entend avec plaisir, bientôt on l'accomplit sans peine. Veillez également sur votre langue, et qu'un mot équivoque ne sorte jamais de votre bouche; les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, selon l'expression de l'Ecriture. La langue met à nu les sentiments de l'homme; telle est la conversation, tel se montre le cœur; c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle, comme le dit Jésus-Christ dans l'Evangile. Appliquez votre esprit à de saintes pensées et votre corps à de pieux exercices; n'oubliez pas ce qu'a dit saint Bernard, à l'âme oisive les démons donnent pour occupation les mauvaises pensées, et bien qu'elle ne fasse pas le mal, elle y pense, ce qui souvent n'est pas un mal moins grave.

Quand vous êtes assailli d'une tentation, et surtout d'une tentation contre la pureté, ayez présents à votre esprit, et le bon ange préposé à votre garde, et l'ange de ténèbres qui doit être votre accusateur; l'un et l'autre considèrent toujours en réalité tout ce que vous faites et tout ce que vous pensez, ils en rendent témoignage au tribunal du souverain Juge, qui lui-même a tout vu. Si vous prenez une telle précaution, comment oserez-vous commettre devant votre gardien, votre accusateur et votre juge une action dont vous n'oseriez vous rendre coupable devant le dernier des hommes? Ayez encore sous les yeux l'effrayant appareil du jugement suprême et les flammes éternelles de l'enfer; on triomphe d'une peine quelconque par la peur d'une peine plus grande; le feu de la luxure est donc victorieusement combattu par le souvenir du feu qui doit à jamais brûler les impudiques.

Evitez outre cela, autant qu'il vous sera possible, de parler seul avec une femme que l'âge ne met pas encore à l'abri du danger; c'est quand notre ennemi voit un homme seul avec une femme seule, comme le remarque saint Chrysostome, qu'il les attaque avec plus d'avantage et de fureur; le tentateur se montre plus hardi quand on n'a plus de témoins à craindre. Ne conversez donc jamais avec une femme sans témoins; l'oubli de ce conseil fut souvent l'origine des plus grands maux. Ne vous fiez pas à la vertu que vous avez pratiquée jusqu'ici, serait-ce pendant un grand nombre d'années; vous n'ignorez pas que les vieillards de

Babylone se laissèrent emporter par une passion criminelle, parce qu'ils avaient souvent vu Suzanne seule dans son jardin. Fuyez toute compagnie suspecte, n'ayez pas d'entretien avec les femmes; leur vue blesse le cœur, leur parole l'attire et l'enflamme, leur contact le pousse vers le mal, tout est piége en elles pour quiconque les voit avec une imprudente familiarité. C'est là ce qui fait dire à saint Grégoire : « Ceux qui ont voué leur corps à la continence, ne doivent pas résider dans la compagnie des femmes; tant que la chaleur vitale est en nous, il ne faut pas se persuader que la flamme du cœur soit entièrement éteinte. » *Dialog.* III, 7.

Supprimez de plus les petits présents, les visites et les lettres; ce sont là comme autant de liens jetés autour de notre cœur; c'est ainsi qu'on rallume la flamme mal éteinte des mauvais désirs. Si vous avez de l'affection pour une femme honnête et vertueuse, contentez-vous de l'aimer dans votre cœur, évitez de la voir trop souvent et de vous familiariser avec elle. Mais, comme l'important dans cette question, c'est la fuite des occasions dangereuses, je citerai ici deux exemples rapportés par saint Grégoire dans ses *Dialogues*, IV, 11. Rien ne saurait mieux démontrer la vérité des principes que nous venons d'émettre.

Il y avait dans la province de Mysie, un prêtre rempli de la crainte de Dieu, et qui dirigeait avec le zèle que ce sentiment inspire, l'église dont il était chargé. Là se trouvait une femme d'une vertu peu commune; elle s'occupait des linges de l'autel et de tout ce qui regardait l'église. Il l'aimait comme une sœur, mais s'en gardait comme d'une ennemie. Jamais sous aucun prétexte il ne permettait qu'elle vînt dans sa demeure; et de la sorte il avait coupé court à toute occasion de familiarité. Le propre des saints, par cela même qu'ils sont plus éloignés des choses illicites, c'est d'écarter celles même qui seraient permises, quand elles ont une apparence de danger. Voilà pourquoi ce fervent serviteur de Dieu ne consentait jamais, pas même dans les nécessités les plus pressantes, que cette pieuse femme lui donnât ses soins. Dans un âge avancé, et lorsqu'il comptait déjà plus de quarante ans de sacerdoce, il tomba si gravement malade qu'il fut bientôt à toute extrémité. Comme il était dans cet état, la bonne femme, voulant

s'assurer s'il était déjà mort ou s'il respirait encore, mit son oreille près de la bouche du moribond. Celui-ci s'en étant aperçu, manifesta la plus grande indignation, et, avec toute l'énergie dont il était capable, il s'écria : Femme, éloigne-toi d'ici; le feu vit encore sous la cendre, garde-toi d'en approcher la paille. Et, comme elle se fut éloignée, il sembla reprendre des forces nouvelles et se mit à crier avec des transports de joie : A la bonne heure ! vous, seigneurs, venez; oh! venez, soyez les bien venus! Comment avez-vous daigné descendre jusqu'à cet humble serviteur, jusqu'à cet homme si misérable? Je suis à vous, je suis à vous. Soyez bénis de tant de condescendance, soyez mille fois bénis! Il répéta plusieurs fois ces mêmes paroles; et ceux qui étaient présent lui demandèrent quels étaient les personnages auxquels il parlait. L'étonnement se peignit alors sur sa figure. Quoi! vous ne voyez pas, dit-il, les bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul? Et se tournant d'un autre côté, il cria de nouveau : Me voici, me voici ; je suis à vous! Et en achevant ces mots il rendit son âme à Dieu. Une fin aussi glorieuse fut la récompense et le fruit d'une prudence qu'on ne saurait assez louer ; et c'est avec cette confiance que devait mourir un homme dont la vie s'était écoulée dans une telle crainte.

Mais, dans le livre précédent du même ouvrage, le saint docteur rapporte un exemple bien différent d'un évêque appartenant à un ordre religieux. Ce récit a pour but d'éclairer et de corriger ceux qui sont loin d'imiter une semblable réserve. Le fait suivant eut autant de témoins, comme le remarque saint Grégoire, qu'il y avait pour ainsi dire d'habitants dans la ville où il se passa.

Une ville d'Italie avait un évêque nommé André, qui avait constamment mené une vie conforme à la sainteté de son état. Il avait dans sa maison et gardait dans sa compagnie une femme également religieuse; et il ne la retenait auprès de lui que par considération pour sa vertu. Mais l'ennemi de tout bien prit occasion de là pour tenter le cœur de cet homme, pour l'assaillir à chaque instant d'images dangereuses et de funestes pensées. Or, il arriva que dans ce temps un juif, qui de la Campanie se rendait à Rome, fut surpris par la nuit près de la ville où était cet

évêque. Cet étranger ne sachant où se retirer, alla chercher un asile dans un vieux temple d'idoles et s'arrangea pour y passer la nuit. Or, la pensée des fausses divinités dont le souvenir vivait encore dans ce temple, remplit son âme de frayeur; et, quoiqu'il ne crût pas à la vertu de la croix, sachant que la coutume des chrétiens était d'en former le signe sur eux dans les grands périls, il fit à leur exemple le signe de la croix. Comme la crainte néanmoins éloignait le sommeil de ses yeux, il vit entrer vers minuit une légion nombreuse de démons dans ce vieil édifice. Celui qui était évidemment leur chef, s'assit au milieu d'eux sur une espèce de trône, et il se mit à les interroger chacun en particulier sur le mal qu'ils avaient accompli dans le monde. Ils racontèrent l'un après l'autre leurs funestes exploits; et l'un d'eux se vanta d'avoir tenté le cœur de l'évêque André par l'image de cette femme chrétienne qu'il gardait dans sa maison. Le digne chef de ce lugubre sénat écoutait ce rapport avec la plus grande attention, jugeant l'entreprise d'autant plus avantageuse qu'il s'agissait de perdre une personne plus sainte. Et l'esprit infernal qui s'attirait alors une telle approbation ajouta que la veille, à l'heure de vêpres, il avait tellement tenté le cœur d'André, que celui-ci en était venu, par manière de plaisanterie, à donner un léger coup sur les épaules de la religieuse. L'antique ennemi du genre humain, applaudissant à ces heureux efforts, exhorta vivement le tentateur à mener à bonne fin une œuvre si bien commencée, lui promettant, s'il réussissait, de le couronner au milieu de ses compagnons.

Le juif était là considérant tout ce qui se passait, et tremblant de tous ses membres. Or l'esprit qui commandait à cette légion diabolique, envoya quelques-uns des siens pour voir quel était le téméraire qui avait osé dormir dans un tel lieu. Ceux-ci après l'avoir un instant examiné avec une attention profonde, s'écrièrent tout à coup : Oh ! oh ! c'est un vase vide, mais parfaitement scellé. A ces mots, toute la troupe infernale s'évanouit et disparut.

Aussitôt le juif se lève et se hâte d'entrer dans la cité ; il trouve l'évêque à l'église, et, le prenant à part, lui demande s'il n'est pas tourmenté d'une tentation. La honte ferme la bouche à l'évêque, il n'avoue rien ; et le juif lui dit alors qu'un tel jour il a porté les

yeux sur une servante du Seigneur avec une affection coupable. Et comme l'accusé s'en défend, l'étrange accusateur ajoute : Pourquoi nier ce que je te demande, puisque hier, à l'heure de vêpres, tu as légèrement frappé de la main cette femme sur l'épaule? Saisi d'étonnement, accablé sous le poids de sa faute, l'évêque confesse ce qu'il avait auparavant nié. L'étranger lui fait connaître alors la manière dont il vient de l'apprendre. A ce récit, l'évêque se prosterne la face contre terre, il prie et demande pardon ; il se rend ensuite rapidement à sa demeure, et renvoie, non-seulement la femme qui avait été pour lui l'occasion d'un tel danger, mais encore s'interdit d'en prendre jamais aucune à son service. Et ce temple païen, autrefois consacré à Apollon, il en fait un oratoire en l'honneur de saint André. Désormais il fut à l'abri de toute tentation de ce genre. Le juif dont la vision et les conseils l'avaient retiré d'une occasion aussi dangereuse, fut instruit par lui dans les mystères de la foi. Il apprit à connaître le vrai Dieu, fut purifié dans l'eau sainte du baptême, introduit au sein de l'Eglise, sauvé enfin par celui qu'il avait sauvé. C'est ainsi que le Seigneur notre Dieu fit entrer l'un dans la bonne voie, en empêchant l'autre d'en sortir.

A ces exemples je pourrais certes en ajouter beaucoup d'autres, tant présents que passés ; mais que ceux-là nous suffisent pour le moment.

CHAPITRE V.

Remèdes contre l'envie.

L'envie est la tristesse qu'on éprouve du bien des autres, le chagrin que leur félicité nous cause. L'envie s'attaque à ceux qui nous sont supérieurs, et le chagrin est alors de ne pouvoir les égaler ; elle s'attaque aux inférieurs, parce qu'ils veulent s'égaler à nous; aux égaux, enfin, parce qu'ils nous font concurrence. L'envie de Saül contre David et celle des pharisiens contre le Sauveur des hommes, ne pouvait être satisfaite que par la mort ; tel qu'une bête féroce, ce vice ne pardonne pas à celui qui en est l'objet. C'est là un péché mortel de sa nature, par la raison qu'il est directement contraire à la charité, tout comme la haine. S'il arrive par-

fois que le péché ne soit pas mortel, c'est parce que l'envie n'est pas pleine et entière ; ce qui a également lieu dans tout autre péché. La haine, par exemple, est plus ou moins consentie, plus ou moins enracinée dans l'âme ; il en est de même de l'envie. On peut distinguer la racine de l'envie, de l'envie elle-même.

C'est ici l'un des péchés qui ont le plus de puissance, exercent le plus de ravages, étendent le plus loin leur empire dans le monde ; il règne spécialement dans les cours et les palais, autour des grands et des riches de la terre ; il infecte les écoles et les universités, il pénètre même quelquefois dans le sanctuaire et le cloître. Qui donc pourra se mettre à l'abri des perfides atteintes de ce monstre? Quel est le mortel assez heureux pour n'être ni l'esclave ni la victime de l'envie ? Sans remonter trop avant dans l'histoire, sans parler de l'envie qui éclata entre deux frères, je ne dis pas seulement à la fondation de Rome, mais encore à l'origine même du genre humain, envie tellement grande qu'elle ne put être assouvie que par le sang de l'un des deux, rappelons-nous l'envie dont Joseph fut l'objet de la part de ses frères, et qui les poussa à le vendre comme esclave; celle que Moïse éprouva de la part de son frère Aaron et de sa sœur Marie. Les disciples du Christ eux-mêmes, avant de recevoir l'Esprit-Saint, se montrent accessibles à ce vil sentiment. Ah! quand on voit de semblables exemples, que peut-on penser des autres hommes qui vivent dans le monde, éloignés qu'ils sont d'une pareille sainteté, n'étant pas le plus souvent unis par les liens du sang? Non, rien ne saurait nous donner une idée du pouvoir exercé par ce vice, des malheurs qu'il produit, des ruines qu'il entasse. C'est au bien qu'il en veut par sa nature même ; il poursuit de ses traits empoisonnés les âmes vertueuses, et les talents aussi bien que les vertus. C'est là ce qui fait dire à Salomon : « Tous les travaux, toutes les industries de l'homme sont un objet d'envie. » *Eccl.* IV, 4.

Il faut donc vous prémunir et vous armer, avec tout le soin possible, contre les attaques d'un tel ennemi ; demandez sans cesse à Dieu de vous en délivrer, faites vous-mêmes d'infatigables efforts pour le repousser loin de vous. S'il s'obstine à tenter votre cœur, mettez une égale obstination à le combattre ; tant que la

volonté ne consent pas, peu importe que vous en ressentiez les honteuses impressions dans la partie inférieure de votre âme. Quand vous verrez votre voisin ou votre ami posséder des honneurs ou des avantages que vous n'avez pas, rendez-en grâces au Seigneur pour lui, et pensez, ou que vous n'avez pas mérité ces mêmes biens, ou du moins qu'il n'était pas utile pour vous de les posséder. N'oubliez pas enfin que porter envie à la félicité des autres, ce n'est pas alléger son propre malheur, mais bien l'aggraver et l'aigrir.

Si vous me demandez maintenant quelles sont les armes qui vous serviront à triompher de ce vice, pour toute réponse j'appellerai votre attention sur les considérations suivantes. Considérez, en premier lieu, que les envieux ressemblent fort aux démons. Ceux-ci voient avec peine, et les bonnes œuvres que nous faisons, et les biens éternels qui doivent en être la récompense ; ce n'est pas qu'ils espèrent obtenir ces biens, alors même que l'homme viendrait à les perdre, puisqu'ils savent à n'en pas douter qu'ils en ont été dépouillés d'une manière irrévocable; mais ils ne voudraient pas qu'un être sorti de la poussière pût obtenir un bonheur dont ils ont été dépossédés. Cette pensée faisait dire à saint Augustin dans son traité de la doctrine chrétienne : « Daigne le Dieu tout-puissant éloigner ce vice du cœur, non-seulement de tous les chrétiens, mais encore de tous les hommes ; c'est là le vice du diable, celui qui lui est principalement imputé et pour lequel il endure à jamais d'irremédiables tortures. Ce qu'on reproche à l'ange rebelle, ce n'est pas évidemment d'avoir commis la fornication ou le vol ; c'est qu'après être lui-même tombé, il ait tendu des embûches à l'homme, ne pouvant souffrir de le voir debout. » Voilà bien ce que les envieux éprouvent à l'endroit du bonheur des autres ; le plus souvent ils n'espèrent pas ce bonheur, ils ne sauraient y prétendre, mais ils voudraient que tous fussent aussi misérables qu'eux.

O vous donc que l'envie tourmente, ces biens dont vous êtes jaloux deviendraient-ils votre partage, alors même que le prochain en serait dépouillé ? et si la prospérité d'un autre n'est pas une perte pour vous, comment se fait-il qu'elle vous soit un sup-

plice ? Quand c'est une vertu étrangère qui est l'objet de votre envie, vous êtes l'ennemi de votre propre bien, c'est contre vous-mêmes que s'exerce votre malice; car vous pouvez participer à toutes les bonnes œuvres que les autres pratiquent, en leur demeurant unis par la grâce ; plus ils font de progrès et gagnent de mérites, plus vous acquérez vous-mêmes des trésors spirituels. C'est donc bien à tort que vous portez envie à leur vertu ; elle devrait être au contraire pour vous un intarissable sujet de consolation et de joie. Chose lamentable ! parce que votre prochain devient meilleur, vous devenez plus coupable. Ah ! si du moins vous aimiez en lui les biens que vous ne trouvez pas en vous-mêmes, vous vous les approprieriez par la charité ; ses travaux deviendraient les vôtres sans aucun effort de votre part.

Songez après cela que le feu de l'envie ronge le cœur, dessèche le corps lui-même, affaiblit l'entendement, détruit la paix de la conscience, assombrit tous les jours de la vie, chasse loin de nous le bonheur véritable. Ce vice est semblable au ver qui se forme dans l'intérieur de l'arbre; il ronge avant tout le cœur où il est né, tout comme le ver ronge l'arbre. Après avoir exercé ses ravages sur le cœur, il altère même les traits du visage ; la pâleur dont il les empreint manifeste au dehors son action intérieure. Il n'est pas de juge aussi rigoureux que ne l'est cette passion à l'égard d'elle-même, l'envieux est la première victime de l'envie. De là vient que certains docteurs l'appellent un vice juste; non qu'il y ait quelque justice dans l'envie, puisque c'est là un péché très-grave, mais bien parce qu'elle est elle-même le juste châtiment de celui qui s'en rend coupable.

Considérez en outre l'opposition de ce vice avec la charité, qui est Dieu même, et avec le bien commun, que Dieu procure par tous les moyens possibles. Porter envie aux biens des autres, haïr ceux à qui Dieu ne cesse de prodiguer les témoignages de son amour, s'efforcer de perdre des êtres qu'il a créés et rachetés, n'est-ce pas défaire ce que Dieu fait, par le désir au moins et par la volonté ?

Voulez-vous maintenant appliquer un remède assuré à cette maladie funeste, aimez l'humilité et détestez l'orgueil ; c'est l'or-

gueil qui fut toujours le père de l'envie. L'orgueilleux, en effet, ne pouvant souffrir ni de supérieur ni d'égal, porte naturellement envie à ceux qui paraissent l'éclipser sous un rapport quelconque; il descend à ses propres yeux à mesure qu'un autre monte. C'est ce que l'Apôtre nous fait admirablement entendre, quand il dit : « Ne soyons pas envieux de la gloire mondaine, cherchant réciproquement à nous supplanter et nous montrant jaloux les uns des autres. » *Galat.* v, 26. Pour détruire par la racine cette plante vénéneuse de l'envie, il attaque l'ambition et la cupidité. Docile à cette grande leçon, arrachez donc de votre cœur l'amour désordonné des biens de la terre; attachez-vous uniquement à l'héritage céleste et n'aimez que les biens spirituels. Ceux-là ne sont pas amoindris quand s'accroît le nombre de ceux qui le possèdent; ils augmentent au contraire dans la même proportion. Il en est tout autrement des biens temporels; le nombre des possesseurs vient-il à augmenter, la part de chacun diminue d'autant. Voilà pourquoi l'envie trouve accès dans l'âme de celui qui les ambitionne; l'un perd nécessairement ce qui devient la proie de l'autre, et l'on ne saurait abandonner sans peine ce que l'on posséderait avec bonheur.

Ne vous contentez pas de n'éprouver aucun chagrin à la vue du bonheur d'autrui; faites à votre prochain tout le bien qui vous sera possible et celui que vous ne pourrez lui faire, demandez à Notre-Seigneur de le lui accorder. N'ayez pour aucun homme, quel qu'il soit, un sentiment de répulsion ou de haine : aimez vos amis en Dieu, et vos ennemis par amour pour Dieu. Dieu vous a tant aimé, quand vous étiez encore son ennemi, qu'il a versé son sang jusqu'à la dernière goutte pour vous arracher à la puissance de vos plus cruels tyrans. Il est possible que votre prochain soit un homme méchant et corrompu; mais cela même n'est pas une raison pour le haïr. Dans ce cas vous devez imiter la conduite d'un sage médecin. Il déteste la maladie, mais il aime le malade; nous pouvons abhorer l'œuvre de l'homme, il faut toujours aimer l'œuvre de Dieu. Ne dites jamais dans votre cœur : Qu'ai-je de commun avec cet homme? Quelle obligation ai-je envers lui? Je ne le connais pas, il ne m'est pas uni par les liens du sang ni par

ceux de l'amitié ; il ne me fit jamais aucun bien, il m'a quelquefois porté préjudice. Souvenez-vous plutôt des biens sans nombre que Dieu n'a cessé de vous accorder, sans aucun mérite de votre part, alors même que vous aviez mérité sa colère. Il demande en retour que vous usiez de bienveillance et de générosité, non envers lui, puisqu'il n'a nul besoin de vos biens ni de vous-même, mais envers votre prochain dont il vous a confié la garde.

CHAPITRE VI.

Remèdes contre la gourmandise.

La gourmandise, on le sait, est un appétit désordonné du boire et du manger. Jésus-Christ condamne ce vice et nous ordonne de le fuir quand il dit : « Veillez sur vous, de crainte que vos cœurs ne s'appesantissent dans la débauche et l'ivresse et les sollicitudes de cette vie. » *Luc.* XXI, 34.

Quand cette honteuse passion viendra solliciter votre cœur, c'est par les considérations suivantes que vous pourrez lui résister. Souvenez-vous d'abord que c'est un péché de gourmandise qui a introduit la mort dans ce monde et lui a dévoué le genre humain tout entier. De là vient même que c'est ici le premier combat que vous avez à soutenir et dans lequel il vous importe tant d'obtenir la victoire ; car plus vous montreriez de faiblesse contre cet ennemi, plus les autres vous deviendraient terribles, et moins seriez-vous en état de les repousser. Si vous voulez donc triompher de tous vos ennemis, commencez par la gourmandise ; celui-là une fois terrassé, les autres auront beaucoup perdu de leur puissance. On dompte plus aisément les ennemis du dehors quand on a exterminé ceux du dedans ; et, d'un autre côté, il est malaisé de soutenir la guerre étrangère pendant qu'on est en butte à la guerre intestine. Voilà ce qui nous explique pourquoi le diable tenta premièrement de gourmandise notre divin Sauveur ; il voulait avant tout s'emparer de la porte par laquelle tous les autres vices peuvent entrer.

Souvenez-vous aussi de cette admirable abstinence que Jésus-

Christ s'imposa dans le désert, sans oublier tant d'autres circonstances de sa vie où il traitait avec la plus grande rigueur sa chair virginale, souffrant la faim, non-seulement pour remédier à nos excès, mais encore pour nous donner un salutaire exemple. Celui dont la seule vue est l'immortel aliment des anges, celui qui donne à manger aux oiseaux, a souffert la faim pour vous; ne sauriez-vous un instant la souffrir pour vous-même? A quel titre vous donnez-vous pour le disciple du Christ si, pendant qu'il jeûne, vous vous livrez aux grossiers plaisirs de la table? Il ne recule devant aucun labeur, il ne refuse aucune souffrance, quand il s'agit de vous sauver, et vous ne feriez ni ne souffririez rien vous-même pour votre propre salut? Si la croix de l'abstinence vous paraît lourde à porter, représentez-vous celle qui pesa sur les épaules du Sauveur, rappelez-vous le fiel et le vinaigre dont il fut abreuvé dans son agonie; sur quoi saint Bernard dit avec autant de grâce que de sentiment : « Il n'est pas de nourriture tellement insipide qui ne prenne une agréable saveur quand on prend soin de l'assaisonner avec le fiel et le vinaigre du Christ. »

Remettez quelquefois sous vos yeux les effrayantes austérités et la merveilleuse abstinence des Pères du désert; ils avaient fui le monde, ils s'étaient enfoncés dans des solitudes inconnues; et là, à l'exemple du Christ, ils crucifiaient leur chair avec toutes ses concupiscences; ils ont passé de longues années ne mangeant que des herbes et des racines, soutenus qu'ils étaient par le secours d'en haut. Voilà comment ces hommes des anciens temps ont imité leur divin modèle, voilà le chemin qu'ils ont cru devoir suivre pour aller au ciel; comment pouvez-vous croire qu'en suivant une route tout opposée, en vivant dans le luxe et les délices, vous arriverez au terme où ils sont parvenus?

Songez encore à ce grand nombre de pauvres qu'il y a dans le monde et qui se trouveraient heureux de pouvoir se rassasier de pain; et vous verrez par là combien le Seigneur s'est montré plus libéral envers vous. Est-ce donc une raison pour que vous fassiez de sa libéralité l'instrument de votre gourmandise?

Que de fois n'avez-vous pas pris part au banquet eucharistique et l'hostie consacrée n'a-t-elle pas reposé sur vos lèvres? Pour-

riez-vous donc consentir à introduire la mort par où si souvent est passée la vie, substituant ainsi l'aliment de tous les vices au principe de toutes les vertus ?

Nous pouvons bien dire aussi de la gourmandise ce que nous avons dit de la luxure : le plaisir qu'elle donne ne dure qu'un instant; il est aussi restreint que passager; et n'est-ce pas une chose souverainement déraisonnable que la terre, la mer et les airs ne puissent suffire à contenter une telle passion? C'est pour cela souvent que les pauvres sont opprimés et dépouillés ; c'est pour cela que tant de crimes se commettent sur la terre ; il faut que la faim des petits devienne la volupté des grands. N'est-ce pas une chose déplorable que pour satisfaire l'un de ses sens, l'homme tout entier se dévoue, corps et âme, aux flammes éternelles de l'enfer ? Quelle aberration étrange, quelle incompréhensible fureur de nourrir avec tant de délicatesse un corps qui sera tout à l'heure la pâture des vers ! Et pour ce misérable corps vous négligez le soin de l'âme, de cette âme qui va bientôt paraître au tribunal de Dieu, d'autant plus affamée de vertus et de bonnes œuvres, que le corps a été mieux nourri d'aliments précieux ! Si celui-ci pouvait encore échapper aux supplices dont celle-là sera punie; mais non, le corps a été créé pour l'âme, il sera tourmenté comme elle, il subira les mêmes châtiments. En négligeant donc la partie principale de votre être, pour vous occuper uniquement de la partie inférieure, vous perdez l'une et l'autre à la fois; vous êtes même votre propre bourreau. Cette chair qui vous avait été donnée pour être l'auxiliaire de l'âme, lui devient une cause de ruine et de mort; elle a été l'instrument de vos vices, elle sera la compagne inséparable de vos tourments.

Souvenez-vous de ce que l'Evangile nous raconte de Lazare, de son indigence et de sa faim. Il eût désiré manger les miettes qui tombaient de la table du riche; mais ce faible secours lui était même refusé. Il meurt, et les anges le portent dans le sein d'Abraham; tandis que le riche, nourri de mets délicats, vêtu de pourpre, entouré de toutes les recherches du luxe, est enseveli au plus profond des enfers. Non, la faim et la satiété, la continence et le vice ne sauraient avoir un même traitement à leur départ

de ce monde ; la douleur succède alors au plaisir et les souffrances du temps sont remplacées par les joies de l'éternité. Vous avez mangé, vous avez bu sans contrainte et sans mesure pendant les années de votre vie écoulée ; que vous reste-t-il maintenant de ces coupables délices ? absolument rien, si ce n'est le remords de la conscience, qui sera votre premier supplice dans l'éternelle damnation. Tout ce que vous avez donné aux appétits désordonnés de la nature, vous l'avez perdu ; ce que vous vous seriez refusé à vous-même, ce que vous auriez déposé dans le sein des pauvres, c'est là seulement ce que vous eussiez retrouvé dans le ciel.

Voulez-vous ne pas vous laisser prendre aux piéges que vous tend cette funeste passion, prenez garde aux sollicitations de la volupté dans le moment où la nécessité réclame une satisfaction nécessaire ; l'une se cache toujours sous le manteau de l'autre, et réussit d'autant mieux à contenter ses désirs, qu'elle revêt de plus légitimes apparences. Pour déjouer ces manœuvres de la passion, refouler l'impétuosité de l'appétit, soumettre les sens à l'empire de l'âme, il faut donc une grande prudence et de sages précautions. L'âme ne règnera jamais sur la chair si d'abord elle-même n'est pas soumise à Dieu ; cette soumission sera le fondement et la règle de son empire. Voici l'ordre admirable selon lequel nous avons été reformés : Dieu doit commander à la raison, la raison à l'âme, l'âme au corps. C'est ainsi que l'homme tout entier rentre dans le plan divin. Le corps se révolte contre l'âme, quand celle-ci n'obéit pas à la raison, et quand la raison ne se conforme pas à la volonté de Dieu.

Etes-vous tenté de gourmandise, souvenez-vous que vous avez déjà goûté ce plaisir éphémère, et qu'il n'était plus rien l'instant d'après. Ce plaisir est semblable à un vain songe ; le jour a bientôt chassé les fantômes de la nuit. Il ne laisse après lui que le trouble et le remords ; tandis que la victoire qu'on remporte sur cet ennemi laisse après elle la consolation et la joie. C'est donc avec beaucoup de raison que cette sentence d'un sage est demeurée célèbre : « Si vous accomplissez avec effort une œuvre vertueuse, la peine est bientôt passée, mais la vertu subsiste ; si vous faites avec plaisir une action honteuse, le plaisir disparaît aussitôt, mais la

honte ne s'efface plus. » C'est Aulu-Gelle dans ses *Nuits attiques*, VIII, 15, qui s'exprime de la sorte.

CHAPITRE VII.

Remèdes contre la colère, et contre les haines et les inimitiés qu'elle engendre.

I.

La colère se définit, un appétit désordonné de vengeance à l'endroit de celui que nous croyons nous avoir offensés. Le remède contre une telle maladie nous est donné par le grand Apôtre quand il dit : « Chassez loin de vous toute amertume de cœur, toute colère et toute indignation, les cris et les blasphèmes, aussi bien que toute malice. Soyez bons et miséricordieux les uns à l'égard des autres ; pardonnez-vous réciproquement vos offenses ; comme Dieu vous a pardonnés dans le Christ. » *Ephes.* IV, 31 et 32. Le Seigneur lui-même nous dit dans son Evangile : « Celui qui s'emporte contre son frère, en devra rendre compte au jugement ; et celui qui l'appelle insensé, ou lui donne toute autre qualification injurieuse sera condamné aux peines de l'enfer. » *Matth.* V, 22.

Ainsi donc, quand cet ennemi furieux viendra assaillir votre cœur, présentez-vous hardiment à lui armé des réflexions suivantes : Il est à remarquer d'abord qu'en général les animaux eux-mêmes vivent en paix avec ceux de leur espèce. Les éléphants vivent en société avec les éléphants ; les troupeaux et les bergeries vous présentent la même image ; les oiseaux voyageurs se réunissent en grand nombre ; les grues font tour à tour sentinelle pendant la nuit ; les cerfs dans les forêts, les daims sur les montagnes, les dauphins dans la mer, et beaucoup d'autres animaux font la même chose. L'union et l'harmonie qui règnent parmi les fourmis et les abeilles, nous donnent un exemple aussi connu qu'instructif. Les bêtes féroces elles-mêmes, quelle que soit leur cruauté à l'égard des autres, se respectent mutuellement et demeurent unies. On ne voit guère les lions s'attaquer entre eux, le sanglier ne lutte pas contre le sanglier, le tigre contre le tigre,

le dragon contre le dragon. Il n'est pas jusqu'aux esprits infernaux, eux les premiers auteurs de toutes nos discordes, qui ne vivent dans une sorte d'accord, unis par le désir du mal et celui de maintenir leur tyrannie sur la terre. Les hommes seuls, chose lamentable à dire, se livrent d'éternels combats, ont entre eux des haines inextinguibles. Et cependant à qui l'humanité convenait-elle mieux qu'à l'homme, à qui la paix était-elle plus nécessaire? Car enfin tous les animaux ont reçu de la nature des armes pour combattre : le cheval a ses pieds, le taureau ses cornes, le sanglier ses défenses, l'abeille elle-même son aiguillon, l'oiseau son bec et ses griffes; le moustique enfin est pourvu d'un appareil propre à tirer le sang. Toi seul, ô homme, es venu sur la terre nu et désarmé. Dieu pouvait-il mieux te faire comprendre qu'il te destinait à la concorde et à la paix? Il t'avait refusé les moyens de nuire. Ne vois-tu pas combien c'est agir contre ta propre nature de chercher à te venger de ton semblable, de lui rendre le mal pour le mal, et surtout en te servant pour cela d'armes étrangères, d'armes que la nature t'avait refusées?

En second lieu, la soif de la vengeance est une chose qui ne paraît convenir qu'aux animaux furieux, et ce n'est pas sans raison que le Sage disait que Dieu lui avait révélé le secret de leur rage, *Sap.* VII, 20; vous forlignez donc, vous mentez à votre origine, vous méconnaissez la noblesse de votre état, pour imiter les mœurs des lions et des serpents. Elien raconte qu'un lion avait été blessé par un Africain dans un défilé de montagne. Un an après, cet homme passait par le même lieu à la suite du roi Juba et avec une nombreuse escorte. Le lion le reconnut, et rompant les rangs malgré toute la résistance qu'on pouvait lui opposer, il ne s'arrêta pas qu'il ne l'eût atteint et mis en pièces. Nous voyons tous les jours que les taureaux font de même à l'égard de ceux qui les maltraitent; ils attendent l'occasion de se venger. Voilà les modèles que semblent se proposer les hommes haineux et vindicatifs; au lieu de calmer leur colère par la raison et le jugement qu'ils possèdent à titre d'hommes, ils suivent l'aveugle impétuosité de la passion à la façon des bêtes. Ils s'absorbent pour ainsi dire dans ce qu'ils ont de commun avec elles,

oubliant ce qui les rend semblables à Dieu, ce qu'ils ont de commun avec les anges.

Ne me dites pas que c'est une chose difficile et pénible de calmer son cœur irrité; car vous ne sauriez ignorer combien ce que le Fils de Dieu a souffert pour vous était plus dur et plus pénible. Qu'étiez-vous quand pour votre salut il versait tout son sang? N'étiez-vous pas son ennemi, indigne par conséquent de son amour et de son sacrifice? Ne voyez-vous pas encore avec quelle patience et quelle douceur il souffre vos égarements et vos offenses, avec quelle miséricorde il vous reçoit dans ses bras lorsque vous revenez à lui? Peut-être me direz-vous que votre ennemi ne mérite aucun pardon. Est-ce que par hasard vous méritez mieux que Dieu vous pardonne? ou bien voulez-vous que Dieu use envers vous de miséricorde, lorsque vous serez implacable à l'égard de votre prochain? Et s'il est vrai que votre ennemi n'est pas digne de pardon, sachez que vous êtes indigne de lui infliger un châtiment; et le pardon que l'homme ne mérite pas, Jésus-Christ l'a surabondamment mérité pour lui.

Songez en outre à ceci : tant que la haine domine dans votre âme, vous ne pouvez offrir au Seigneur un sacrifice qui lui soit agréable. Il a dit lui-même dans l'Evangile : « Si vous portez votre offrande à l'autel, et que là vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, allez d'abord vous réconcilier avec lui, et vous reviendrez ensuite faire à Dieu votre offrande. » *Matth.* v, 23 et 24. De là vous pouvez aisément conclure combien la discorde entre les frères est un grave péché. Cette discorde entraîne nécessairement celle de l'homme avec Dieu. C'est là ce qui fait dire à saint Grégoire : « Le bien que nous faisons ne nous est d'aucune utilité, si nous ne savons pas souffrir le mal avec patience. » *Moral.* xxi, 16.

Vous devez enfin porter votre attention sur l'homme que vous poursuivez de votre haine : nécessairement il est en état de justice ou de péché. S'il est en état de justice, c'est assurément un grand malheur pour vous de lui vouloir du mal et de vous déclarer l'ennemi d'un homme qui est l'ami de Dieu. S'il est en état de péché, ce n'est pas une chose moins déplorable que vous pré-

tendiez punir la malice d'autrui par votre propre malice. En vous faisant juge dans votre propre cause, vous poursuivez l'injustice, mais d'une manière injuste. Et tandis que vous prétendez venger vos injures, si votre prochain veut aussi venger les siennes, la discorde n'aura plus de fin. L'Apôtre vous indique un moyen bien plus noble de vaincre votre ennemi, quand il vous dit : « Triomphez du mal par le bien. » *Rom.* XII, 21. Ce qui revient à dire : par vos vertus triomphez des vices de vos frères. Le plus souvent, à vouloir rendre le mal pour le mal, à ne vouloir jamais être en reste avec les autres, on est d'autant plus honteusement vaincu qu'on s'imagine avoir remporté une victoire plus complète. C'est la colère alors qui triomphe de vous, vous succombez sous les coups de la passion. Voilà l'ennemi qu'il s'agissait de vaincre ; celui qui sait en triompher se montre plus fort et plus grand que le guerrier dont la valeur fait tomber les remparts d'une ville. Il est moins glorieux de subjuguer les cités que de soumettre ses passions, de vaincre les ennemis du dehors que ceux du dedans. La plus noble victoire est celle qu'on remporte sur soi-même, celle qui soumet les passions à l'empire de l'âme. Quand les passions ne sont pas énergiquement réprimées, elles soumettent tout à leur puissance, elles poussent l'homme à des actions dont il aura à se repentir plus tard. Mais ce qu'il y a de plus funeste, c'est qu'elles lui déguisent le mal dont il se rend coupable ; l'homme aveuglé par son ressentiment regarde toute vengeance comme légitime ; il prétend venger les droits de la justice, quand il est simplement poussé par l'aiguillon de la colère ; le vice se couvre alors des apparences de la vertu.

II.

Le meilleur moyen de se soustraire à cette passion, le remède le plus efficace contre une telle maladie, c'est d'arracher de votre âme l'amour désordonné de vous-même et de tout ce qui vous appartient. Si vous n'avez pas recours à cette précaution, aisément la colère s'emparera de vous, à la moindre parole que vous croirez dirigée contre vous ou contre quelqu'un des vôtres. Plus votre sang est prompt à s'enflammer, plus vous devez vous exer-

cer à la patience; accoutumez d'avance votre esprit à toutes les injures, à tous les désagréments qui peuvent vous survenir dans une affaire quelconque; les traits qu'on aperçoit de loin sont moins dangereux que les autres, parce qu'on peut mieux les éviter. Prenez donc la résolution inébranlable de ne rien dire, de ne rien faire, quand vous sentirez la colère s'agiter dans votre cœur. N'obéissez jamais à la première impulsion, n'écoutez pas votre première pensée, tenez-la pour suspecte, alors même qu'elle vous paraîtrait entièrement conforme à la raison. Suspendez l'exécution de votre projet jusqu'à ce que le feu de la colère se soit apaisé; avant d'agir, ayez recours à la prière, dites une ou plusieurs fois l'oraison dominicale, ou toute autre où il soit question du pardon des injures. Plutarque nous rapporte qu'un homme de beaucoup de sens et de beaucoup d'expérience, prenant congé d'un empereur auquel il était uni par les liens d'une étroite amitié, ne lui donna pas d'autre conseil que celui-ci : Toutes les fois que vous serez ému par la colère, ne faites aucune action, ne donnez aucun ordre, avant d'avoir prononcé en vous-même toutes les lettres de l'alphabet. Pouvait-il mieux lui faire entendre combien il est imprudent de suivre l'impulsion de son cœur quand il est transporté par la colère?

Chose étonnante cependant, il n'est pas au monde de moment moins favorable pour délibérer sur ce qu'il importe de faire, il n'en est pas où l'on soit plus pressé d'agir. Raison de plus pour opposer à cet entraînement toute la sagesse et toute l'énergie dont on est capable. Assurément un homme pris de vin ne saurait prendre une résolution que la raison puisse avouer et dont il n'ait à se repentir avec amertume, comme on le rapporte d'Alexandre le Grand. Ceci s'applique également à celui qu'enivre le vin de la colère et qui est comme aveuglé par les vapeurs de cette passion; il ne peut ni asseoir un jugement, ni former un dessein, quelque juste qu'il lui paraisse, sur lequel il n'ait à revenir quand la nuit aura passé sur son emportement. La colère, le vin et la volupté sont bien les pires conseillers que l'on puisse rencontrer sur la terre. Salomon l'avait dit : « Le vin et la femme jettent les sages hors de la raison. » *Eccli.* XIX, 2. Et quand il parle de vin, il n'en-

tend pas seulement cette liqueur matérielle qui porte le désordre dans les idées; mais il entend de plus toute passion véhémente, puisque une telle passion produit sur l'âme les mêmes effets. Ajoutons que ce trouble ne rend pas excusable le mal que l'on commet en cet état.

Un autre conseil non moins sage, c'est de vous livrer à d'autres occupations lorsque la colère agite votre cœur, et de faire diversion à vos pensées par des pensées différentes. Retirer le bois du feu, c'est le plus sûr moyen de l'éteindre. Efforcez-vous en outre d'aimer celui qu'il vous faut nécessairement supporter. La patience qui n'est pas accompagnée par l'amour, n'étant qu'une chose purement extérieure, se change souvent en rancune. A peine le grand Apôtre a-t-il dit : « La charité est patiente, » qu'il ajoute aussitôt « elle est bienveillante. » I *Corinth*. XIII, 4. Car la véritable charité aime toujours avec bonté ceux qu'elle souffre avec patience. N'oubliez pas enfin l'admirable conseil qui nous a été donné, de laisser passer le courroux de notre frère. En nous éloignant de celui que la colère transporte contre nous, nous lui donnons le temps de se calmer. Répondons-lui du moins avec douceur, nous souvenant de cette parole du Sage : « Une douce réponse fait tomber la colère. » *Prov*. XV, 1.

CHAPITRE VIII.

Remèdes contre la paresse.

La paresse est une défaillance, un abattement du cœur pour toute œuvre de bien. Cassien y voit spécialement la tristesse et le dégoût que nous inspirent les choses spirituelles. Le péril auquel ce péché nous expose, se trouve clairement indiqué dans ces paroles du Sauveur : « Tout arbre qui ne donnera pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. » *Matth*. VII, 19. Dans un autre endroit, exhortant ses disciples à vivre continuellement dans une sainte et vive sollicitude, ce qui est bien le contraire de ce vice, il dit : « Tenez vos yeux ouverts, veillez et priez, parce que vous ne savez pas quand est-ce qu'on viendra vous appeler. » *Luc*. XXI, 36.

Lors donc que cette humiliante passion cherchera à s'emparer

de votre cœur, ayez recours pour la combattre aux pensées que je vais vous suggérer. Rappelez d'abord à votre mémoire les immenses travaux que le Christ a voulu supporter pour vous, depuis le premier jusqu'au dernier moment de sa vie mortelle. Que de nuits sans sommeil, passées dans l'exercice de la prière, et d'une prière qui vous était consacrée ! Que de courses infatigables, d'une contrée dans une autre, pour instruire les hommes, les consoler et les guérir ! Avec quelle incessante ardeur il s'occupait de la grande affaire de notre salut ! Voyez-le surtout, dans le temps de sa passion, recevant sur ses épaules meurtries et déjà fatiguées des labeurs de toute sa vie, l'accablant fardeau de la croix. Si le Dieu de toute majesté a travaillé de la sorte pour vous sauver, comment pourriez-vous refuser de travailler un peu pour vous sauver vous-même ? Quoi ! ce doux et tendre agneau aura subi tant de souffrances, accepté de si rudes labeurs, pour vous délivrer de vos péchés ; et vous ne voudriez rien faire, rien souffrir dans ce même but ? Souvenez-vous aussi des incroyables fatigues que les apôtres ont endurées, quand ils s'en allaient prêchant l'Evangile par tout l'univers. Souvenez-vous de tout ce qu'ont souffert les martyrs, les confesseurs, les vierges, les pères du désert, tous les saints, en un mot, qui règnent maintenant avec Dieu. C'est par leurs enseignements et leurs sueurs que la foi catholique s'est répandue dans toutes les contrées du monde et que l'Eglise s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Portez ensuite vos regards sur un spectacle d'un autre genre : de toutes les choses créées, il n'en est aucune qui demeure inactive. Les cieux, dans leur mouvement incessant, proclament à jamais la gloire du Très-Haut. Le soleil, la lune et les étoiles, toutes ces brillantes constellations qui peuplent les espaces infinis, font chaque jour le tour du monde pour le service de l'homme. Les plantes et les arbres croissent incessamment, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la grandeur qui leur fut déterminée. Les fourmis travaillent d'une manière infatigable, durant les beaux jours, à remplir leurs greniers souterrains, pour avoir de quoi se nourrir pendant l'hiver. Les abeilles forment leurs rayons avec autant de diligence que d'industrie, et tuent sans pitié les frelons inha-

biles et paresseux. Partout dans la nature vous trouverez le même spectacle et la même leçon. Comment ne rougiriez-vous pas, vous à qui le ciel a donné les lumières de la raison, de croupir dans une négligence que repoussent par la seule force de leur instinct, les créatures elles-mêmes à qui le ciel a refusé ce don?

A quels travaux ne se livrent pas ceux qui trafiquent des choses de la terre, pour augmenter chaque jour leurs périssables richesses, source de tant de soucis et de dangers? Que ne devriez-vous donc pas faire, vous dont le négoce a le ciel pour objet, afin d'acquérir des trésors que rien ne pourra jamais vous ravir?

Et si vous ne travaillez pas maintenant que vous en avez le temps et la force, un jour vous le voudrez peut-être, et vous ne le pourrez plus. Que d'autres ont fait et font encore l'expérience de cette triste vérité! Le temps de la vie est court, et les obstacles au bien s'accumulent dans cet étroit espace. Quand donc vous avez la facilité d'accomplir des œuvres de bien, ne vous laissez pas entraîner à la paresse. « La nuit vient, durant laquelle nul ne peut travailler. » *Joan.* IX, 4.

Vos péchés, qui sont si nombreux et si grands, demandent une pénitence qui leur soit proportionnée, une ferveur capable de réparer vos négligences. Pierre renia trois fois son divin Maître, et tous les jours de sa vie il pleura ce péché, bien qu'il en eût obtenu déjà le pardon. Marie-Madeleine pleura également jusqu'à son dernier soupir les désordres de sa jeunesse, elle cependant qui avait entendu de la bouche du Christ cette douce parole : « Vos péchés vous sont pardonnés. » *Luc.* VII, 47. Pour abréger, je ne vous rapporterai pas ici l'exemple de tant d'autres pécheurs revenus à Dieu et dont la pénitence dura autant que la vie. Plusieurs d'entre eux étaient moins coupables que vous ne l'avez été. Que dis-je? chaque jour peut-être vous augmentez le nombre de vos péchés; comment pouvez-vous regarder comme trop lourd le travail qui consisterait à les expier? Dans le temps de la grâce et de la miséricorde, travaillez donc avec ardeur, faites de dignes fruits de pénitence, et par les rapides labeurs de cette vie rachetez les peines éternelles de l'autre. Les travaux que nous faisons ici-bas, les œuvres que nous accomplissons, ne sont à la vérité que

peu de chose ; mais en tant qu'ils procèdent de la grâce, ils sont d'un mérite bien grand aux yeux de Dieu ; le travail est temporel, la récompense est éternelle ; la carrière à fournir a bien peu d'étendue, la couronne qui nous attend au bout doit durer à jamais. Ne laissons donc pas s'écouler inutilement le temps qui nous est donné pour acquérir des mérites. Inspirons-nous de l'exemple de ce saint, qui, toutes les fois qu'il entendait sonner l'heure, s'écriait : O Seigneur, mon Dieu, encore une heure passée, une de ces heures que m'a départies votre providence et dont je dois vous rendre compte un jour !

Quand nous nous voyons accablés de travaux et de peines, souvenons-nous que c'est en passant par des tribulations sans nombre que nous devons entrer dans le royaume de Dieu. N'oublions pas cette parole de l'Apôtre : « Il n'y aura de couronné que celui qui aura vaillamment combattu. » II *Tim.* II, 5. Et s'il vous semble parfois que vous avez déjà subi assez de travaux et de luttes, souvenez-vous qu'il est encore écrit : « Celui-là seul sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin. » *Matth.* x, 22. Sans la persévérance finale, l'œuvre demeure sans fruit et le travail sans récompense. Celui qui court dans la lice n'obtient pas sans cela la palme des vainqueurs ; on a servi le Seigneur et l'on ne s'est pas définitivement établi dans ses bonnes grâces. Cela vous explique comment le Sauveur ne voulut pas descendre de la croix, lorsque les Juifs le lui demandaient ; il ne voulut pas laisser inachevée l'œuvre de notre rédemption. Si nous désirons donc suivre notre chef, travaillons jusqu'à la mort avec une ardeur infatigable. La récompense qui nous attend ne doit-elle pas durer à jamais ? Ne cessons pas de faire pénitence, de porter notre croix, à la suite de notre divin modèle. De quoi nous servirait d'avoir longtemps navigué par un vent prospère, si nous venions faire naufrage au port ?

Ne vous laissez effrayer ni par la longueur du travail, ni par les fatigues de la lutte ; Dieu, qui vous appelle au combat, vous aidera à remporter la victoire ; il voit vos dangers, il sera votre secours dans les défaillances de la nature ; il couronnera lui-même vos heureux efforts. Quand la lassitude gagnera votre

cœur, voici comment vous ranimerez son courage : Ne comparez pas alors la peine de la vertu au plaisir du vice ; mais cette peine que la vertu vous cause maintenant, comparez-la à celle qui suivrait le péché commis. Mettez également en parallèle la joie rapide qu'on trouve dans le mal, avec l'éternelle félicité que le bien vous procure. Vous verrez de la sorte combien le service du Seigneur est préférable au dangereux repos que le monde vous donne.

Une victoire a-t-elle été remportée, ne tombez pas dans une dangereuse négligence. Souvent, comme le dit un sage, le succès produit une sécurité funeste. Soyez toujours sur le qui-vive, persuadé qu'à chaque instant la trompette peut sonner une nouvelle charge; ni la mer n'est longtemps sans tempêtes, ni la vie humaine sans tentations. L'homme qui est entré dans la bonne voie, est celui qui est le plus fortement tenté par l'ennemi; le démon peut laisser en repos l'esclave qu'il tient sûrement dans ses chaînes, il attaque incessamment celui qui ne subit pas ses lois. Qu'il ne trouve jamais votre vigilance en défaut; soyez toujours armé, toujours prêt à combattre, comme un soldat placé dans le voisinage des ennemis. Si vous recevez par fois quelques blessures, gardez-vous bien de jeter bas votre glaive et votre bouclier, de croiser vos bras, de vous rendre prisonnier. Imitez plutôt ces guerriers pleins de vaillance, que la honte d'un premier revers et la douleur de leurs blessures rendent plus fiers et plus terribles, bien loin de les forcer à tourner le dos. Une chute n'aura fait alors que vous donner plus de force et de valeur ; et vous verrez bientôt fuir devant vous ceux dont la vue vous était un sujet d'effroi, vous poursuivrez ceux qui vous poursuivaient. Et si, comme il arrive quelquefois dans les batailles, vous recevez encore de nouvelles blessures, ne vous abandonnez pas au découragement; souvenez-vous que la condition pour être un valeureux soldat, ce n'est pas de n'être jamais blessé, c'est de ne jamais se rendre. On n'appelle pas vaincu le soldat couvert de blessures; celui-là seul mérite d'être ainsi nommé qui perd en même temps les armes et le cœur. A peine avez-vous été blessé, hâtez-vous de guérir votre blessure ; on en guérit une beaucoup plus facilement que

plusieurs, une blessure encore fraîche est moins difficile à guérir qu'une plaie invétérée.

Que la tentation elle-même vous soit une occasion de progrès. Ne vous contentez pas d'y résister, tirez-en de nouveaux motifs pour avancer dans la pratique de la vertu. En correspondant ainsi à l'action de la grâce, non-seulement vous n'aurez rien souffert de la tentation, vous en sortirez encore meilleur. Les attaques de l'ennemi tourneront de la sorte à votre avantage. Etes-vous tenté de gourmandise et de sensualité, retranchez quelque chose de vos repas ordinaires, bien qu'ils n'aient rien d'illégitime et d'excessif; livrez-vous avec plus d'ardeur à la pratique du jeûne et aux autres exercices de la piété. Etes-vous en butte aux suggestions de l'avarice, augmentez vos aumônes accoutumées et le nombre de vos bonnes œuvres. Est-ce la vaine gloire qui cherche à vous entraîner, allez au devant des humiliations, ne perdez pas une occasion de vous abaisser aux yeux des hommes. Peut-être alors le démon craindra-t-il de vous tenter, voyant que vous faites tourner la tentation au triomphe du bien, et que ses manœuvres ont un résultat contraire à celui qu'il se propose. Fuyez l'oisiveté autant que cela vous sera possible, ne soyez jamais tellement inoccupé que dans le repos même vous n'ayez en vue quelque chose d'utile. Que vos occupations, d'autre part, ne soient jamais tellement absorbantes qu'elles vous empêchent d'élever quelquefois votre cœur à Dieu et de traiter intérieurement avec lui.

CHAPITRE IX.

Sur quelques autres genres de péché contre lesquels un bon chrétien doit se tenir en garde.

I.

Outre les sept péchés capitaux dont nous venons de parler, il en est d'autres que la religion nous apprend à fuir et sur lesquels il est bon d'appeler l'attention de nos lecteurs.

L'un des principaux, c'est de jurer en vain le nom de Dieu. Ce péché attaque directement la Majesté divine ; de sa nature il est

donc plus grave qu'un péché quelconque commis contre le prochain. Et cela est vrai, non-seulement quand on jure par le nom de Dieu même, mais aussi quand on jure par la croix, par les saints, par la vie même de l'homme. Tous ces divers jurements, s'ils ont pour objet d'affirmer un mensonge, sont autant de péchés mortels ; l'Ecriture sainte revient bien souvent sur la gravité de l'offense qu'en pareil cas on fait au Seigneur. Il est vrai que l'inadvertance peut faire que le péché ne soit pas mortel, puisque un tel péché exige le jugement de la raison et le consentement de la volonté. Mais cette restriction ne s'applique pas à ceux qui ont l'habitude de jurer fréquemment, sans attention, sans regret, sans aucun effort pour se corriger. Ceux qui jurent ainsi ne sont pas exempts de péché, alors même qu'ils ne remarquent pas la portée de leurs paroles, quand ils peuvent et doivent la remarquer. Qu'ils ne donnent pas pour excuse que la volonté de jurer pour le mensonge est aussi loin de leur esprit que de leur cœur; en persévérant dans leur mauvaise habitude, ils en acceptent évidemment les effets; leurs actes sont volontaires dans la cause, ils leur sont imputés à bon droit.

Un chrétien doit, par conséquent, faire tout ce qui est en son pouvoir pour se débarrasser d'une habitude aussi funeste, s'il ne veut pas s'exposer à commettre un péché mortel, alors même qu'il agit par inadvertance. Pour arriver à ce but, nul moyen plus efficace que de suivre le salutaire conseil qui nous a été d'abord donné par le Sauveur lui-même, et que l'apôtre saint Jacques nous répète en ces termes : « Avant tout, mes frères, ne jurez ni par le ciel ni par la terre, ni par aucun autre objet, quel qu'il soit; que votre manière de parler soit celle-ci : Oui, oui; non, non. Et de la sorte vous n'encourrez pas un jugement de condamnation. » *Jac.* v, 12. Par ces derniers mots il veut dire : Vous ne tomberez pas ainsi dans l'habitude de jurer, si bien que vous en veniez à jurer pour le mensonge, vous exposant dès lors à subir un jugement qui vous condamne à la mort éternelle. Mais on ne doit pas travailler uniquement à se mettre soi-même à l'abri d'un vice aussi dangereux ; il faut travailler encore à l'exclure de sa famille, de sa maison, en avertissant d'abord, en reprenant ensuite les

personnes qui en font partie, quand on les entend prononcer un jurement quelconque. Lorsque vous-même tomberez par surprise dans un semblable péché, imposez-vous pour pénitence de donner une aumône, ou de réciter une prière, ne serait-ce qu'un *Pater* et un *Ave ;* ce n'est pas tant comme une expiation de votre faute que comme un avertissement pour n'y plus retomber.

II.

Des murmures, des moqueries et des jugements téméraires.

Un autre péché que vous devez éviter avec non moins de soin, c'est de vous livrer à des murmures. Ce péché règne de nos jours aussi bien que dans les âges passés; il n'est famille si bien organisée, congrégation religieuse si fervente, lieu tellement saint, qui soit à l'abri de ce désordre. Il est vrai qu'il est commun à toutes sortes de personnes, vu que le monde, avec ses vices et ses travers, fournit un éternel sujet de larmes aux bons, de murmures aux faibles; il est néanmoins des personnes que leur nature même incline à ce défaut. De même qu'il est des goûts qui ne peuvent supporter les choses douces, qui veulent des assaisonnements amers et piquants, il est de même des âmes si perverties, tellement imprégnées, s'il est permis de le dire, d'une humeur triste et mélancolique, qu'elles ne sauraient trouver de goût ni aux vertus des autres, ni aux louanges dont ils sont l'objet; il faut qu'elles critiquent et médisent, elles ne voient que le mal dans le prochain. S'agit-il de tout autre sujet de conversation, elles sont comme endormies et muettes; mais sitôt qu'on touche à ce point, les voilà qui reprennent vie, elles ont toujours de nouvelles inspirations sur une semblable matière.

Voulez-vous exciter dans votre cœur une haine salutaire contre un vice aussi détestable que dangereux, faites attention à trois grands maux qu'il entraîne à sa suite. Le premier, c'est qu'il touche de bien près au péché mortel, quand il ne l'est pas déjà par lui-même; du murmure à la détraction le pas est glissant, la distance imperceptible; la limite est bientôt franchie; les philosophes disent que les éléments qui ont des qualités communes sont aisément confondus. Aussi voyons-nous bien souvent les hommes qui commen-

cent par murmurer, se laisser entraîner à parler des défauts personnels, après avoir parlé des vices généraux ; de ce qui est public ils arrivent à ce qui est secret, du petit au grand ; une atteinte est faite à la réputation du prochain, son honneur est flétri. Une fois que la langue s'est en quelque sorte échauffée, le désir d'embellir les choses l'entraîne par delà les limites de la vérité, et il n'est pas plus facile alors de mettre un frein à l'ardeur qui l'entraîne, que d'apaiser la flamme excitée par le vent, ou d'arrêter un cheval emporté et qui n'a pas de bouche. Dans un tel état, le murmurateur n'a plus d'égard pour personne, il va toujours plus loin et ne s'arrête pas qu'il n'ait fouillé dans les plus secrets recoins de la vie privée. C'est la crainte de ce mal qui faisait dire à l'Ecclésiastique, XXII, 33 : « Qui mettra une garde à ma bouche, un sceau sur mes lèvres, pour qu'elles ne me soient pas une occasion de chute, pour que ma propre langue ne prononce pas elle-même ma condamnation ? » Celui qui parlait de la sorte connaissait bien l'importance et la difficulté d'une telle précaution. C'est de Dieu seul qu'il attendait le remède au mal dont nous parlons. Dieu seul, en effet, est le médecin capable de nous en guérir ou de nous en défendre. C'est ce qu'atteste Salomon quand il dit : « Il appartient à l'homme de disposer son âme; mais il n'appartient qu'à Dieu de gouverner la langue. » *Prov.* XVI, 1.

Le second mal dont ce vice est la source, consiste dans la triple blessure qu'il fait. Il blesse à la fois celui qui médit, ceux qui l'entendent et l'approuvent, l'absent qui est l'objet de la médisance. On a dit avec raison que les murs ont des oreilles, que la parole a des ailes; les hommes veulent gagner des amis, ils vont rapporter à celui qui est attaqué dans sa réputation, sous prétexte de prendre intérêt à son honneur, les propos tenus sur son compte. De là viennent les discordes, les colères et les ressentiments, de là naissent des haines qui peut-être ne s'éteindront jamais; parfois même l'effusion du sang en est la suite fatale. C'est là ce qui fait dire au Sage : « Le moqueur et le médisant seront maudits, parce qu'ils ont semé la désunion parmi ceux qui vivaient en paix. » *Eccli.* XXVIII, 15. Et c'est une parole, vous le voyez, une parole imprudente qui est la cause de tout ce mal; car, ainsi que s'exprime en-

core le Sage, « d'une étincelle naît souvent un grand incendie. » *Eccli.* XI, 34.

Voilà pourquoi l'Ecriture sainte compare la langue du médisant, tantôt au tranchant d'un rasoir, tantôt à des flèches lancées de loin et qui frappent l'homme à l'improviste, tantôt à un serpent qui mord dans l'ombre et laisse son poison dans la blessure. Rien ne saurait mieux que de semblables comparaisons nous donner une idée de la malice de ce péché et des ravages qu'il exerce. Ce péché est si grand que l'Auteur sacré a pu dire : « Un coup donné laisse une empreinte sur le corps; mais la mauvaise langue meurtrit et broie les os. » *Eccli.* XXVIII, 21.

Un troisième mal qui s'attache à ce vice, c'est l'horreur qu'il inspire et l'infamie dont il est l'objet. Tous les hommes fuient naturellement les mauvaises langues, comme on fuit des serpents au dard empoisonné. « Le médisant est redouté par ses concitoyens, » dit encore l'Ecclesiastique, IX, 25. Que vous faut-il de plus pour vous faire détester un vice qui produit tant de maux et ne saurait vous rapporter aucun avantage? Comment pourriez-vous consentir à vous rendre inutilement et sans cause détestable aux yeux de Dieu, infâme aux yeux des hommes? Considérez surtout qu'aucun autre péché ne dégenère plus facilement en habitude; on en vient à tomber dans le même désordre, à encourir les mêmes dangers, toutes les fois qu'on parle avec les autres.

Désormais persuadez-vous donc que la vie du prochain est pour vous comme un arbre défendu, auquel vous ne devez jamais toucher. Autant vous devez éviter de dire du mal du prochain, autant vous devez éviter de dire du bien de vous-même; l'un de ces défauts est une preuve de malice, l'autre un signe de vanité. Sur vos lèvres, que tout homme soit vertueux, que tout homme soit honoré; chacun doit être persuadé que nul n'est mauvais d'après vos paroles. Il arrivera de là que vous jetterez un voile sur une infinité de péchés, vous supprimerez une foule de scrupules et de remords de conscience, vous vous rendrez aimable aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes, tout le monde vous honorera, comme vous honorerez tout le monde. Mettez donc un frein à votre langue, sachez refouler une parole prête à sortir de votre

bouche, pour peu que vous sentiez qu'elle agite votre sang. Croyez bien que c'est ici l'un des actes les plus beaux de la prudence, une retenue digne des plus grands éloges; il n'est pas de plus magnifique empire auquel vous puissiez aspirer, que celui que vous exercerez sur votre propre langue.

N'allez pas croire que vous éviterez de tomber dans ce vice, parce que vos murmures seront entourés de certaines précautions, qui semblent un sacrifice fait à la charité, mais pour mieux la blesser ensuite ; on commence par donner quelques éloges à la personne qu'on veut condamner. Le médisant ressemble sous ce rapport au chirurgien qui, avant de saigner son malade, passe doucement la main et fait couler de l'huile sur la veine qu'il veut percer ; mais il enfonce le fer et fait jaillir le sang. Voilà les hommes dont le Prophète dit : « Leurs paroles sont plus douces que l'huile, tandis qu'elles sont en réalité plus perçantes que des flèches. » *Psalm.* LIV, 22.

S'abstenir de parler mal des autres, c'est toujours certes une grande vertu; mais elle est plus grande encore quand il s'agit de ceux dont nous avons reçu quelque offense, car plus est forte la démangeaison de parler, plus se montre généreuse l'âme qui sait vaincre la passion en s'imposant le silence. La réserve et la prudence doivent alors être proportionnées au danger.

Il ne faut pas seulement éviter de murmurer et de médire ; il faut encore éviter d'écouter les murmures et les médisances des autres. Soyez fidèle à ce conseil de l'Esprit-Saint : « Mettez autour de vos oreilles une haie d'épines, et n'écoutez pas la langue du médisant. » *Eccli.* XXVIII, 28. Cette expression doit être remarquée : Il ne vous est pas dit de boucher vos oreilles avec du coton ou tout autre matière semblable ; vous devez fermer vos oreilles avec des épines, pour éloigner plus efficacement celui qui médit, lui faisant comprendre par votre air à quel point ses paroles vous déplaisent. C'est ce que Salomon dit d'une manière plus formelle : « Le vent du nord chasse la pluie, un visage triste éloigne la langue du médisant. » *Prov.* XXV, 23. Saint Jérôme ajoute, écrivant à Népotien : « La flèche ne s'enfonce pas dans la pierre; souvent au contraire elle est repoussée vers celui qui l'a tirée. »

Si le médisant est placé sous votre dépendance, ou si c'est une personne à qui vous puissiez ordonner de se taire, vous êtes dans l'obligation de lui donner cet ordre ; si vous ne le pouvez pas, ayez adroitement recours à des moyens indirects pour couper le fil de la conversation, ou montrez du moins un visage tellement sévère qu'il rougisse de parler ainsi ; c'est une manière polie de l'avertir et de le ramener dans la bonne voie. Lui montrer alors un visage riant, c'est l'exciter à en dire davantage. Dans ce cas, celui qui écoute ne pèche pas moins que celui qui parle. C'est un grand mal de mettre le feu à la maison d'autrui ; mais c'en est un non moins grand de considérer tranquillement les progrès de l'incendie, quand on devrait porter de l'eau pour l'éteindre. Le pire de tous les murmures est celui qui est dirigé contre les hommes de bien ; on achève d'affaiblir ainsi les faibles et les pusillanimes, on éloigne du droit chemin ceux qui sont plus faibles encore et n'osent braver les traits de votre critique. Ce qui n'est pas un scandale pour les uns, l'est très-souvent pour les autres. Et si vous voulez avoir une idée du mal que l'on commet en donnant ce genre de scandale, remettez-vous en mémoire ce que le Seigneur a dit : « Si quelqu'un scandalise l'un de ces petits enfants qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui qu'on lui attachât une pierre de moulin au cou, et qu'on le jetât au fond de la mer. » *Matth.* XVIII, 6. Regardez donc comme un sacrilége d'attaquer par vos paroles un serviteur de Dieu. Y aurait-il à dire sur leur compte tout ce qu'en disent les méchants, la sentence que vous venez d'entendre devrait encore leur attirer votre respect. Et vous n'aurez garde d'y manquer, si vous songez surtout à ce que Dieu leur a dit par la bouche de son Prophète : « Celui qui vous touche me touche à la prunelle de l'œil. » *Zach.* II, 8.

Tout ce que nous venons de dire des murmurateurs et des médisants doit également s'entendre, avec encore plus de raison, de ceux qui font du prochain un objet de dérision et de moquerie. Ce second vice a tous les caractères du premier ; mais en outre il dénote plus d'orgueil et de présomption, plus de mépris pour les autres. Il faut donc le fuir avec encore plus de soin, comme Dieu lui-même nous le recommande dans sa loi : « Vous

ne serez ni un médisant ni un moqueur au milieu du peuple. » *Levit.* XIX, 16. Nous n'avons donc pas besoin d'insister pour faire ressortir la laideur de ce vice ; il suffit pour cela de ce qui précède.

III.

Des jugements téméraires, et puis aussi des commandements de l'Eglise.

A ces deux sortes de péché, il faut ajouter le jugement téméraire, qui du reste rentre dans le même sujet ; car les médisants et les moqueurs parlent non-seulement de ce qu'ils savent, mais encore de ce qu'ils présument ou soupçonnent. Quand ils ne trouvent plus matière à la critique, ils en inventent, ils présument le mal dans leur cœur, ils prennent en mauvaise part ce qui serait susceptible d'une bonne interprétation, oubliant cette parole du divin Maître : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés; ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés. » *Matth.* VII, 1. Encore ici, le péché peut souvent être mortel ; c'est ce qui a lieu lorsque le jugement porte sur une chose grave, et que néanmoins on le porte à la légère et sans fondement. Si c'est plutôt une suspicion qu'un jugement véritable, le péché n'est plus mortel, à raison de l'imperfection de l'acte.

Les péchés dont il a été question jusqu'ici sont opposés aux commandements de Dieu ; il n'en faut pas séparer ceux qui sont contre les commandements de l'Eglise. Ceux-ci entraînent également une obligation rigoureuse. Tels sont le commandement d'entendre la messe tout entière les dimanches et les jours de fête, celui de se confesser une fois l'an, de communier à Pâques, de jeûner les jours prescrits. Le précepte du jeûne n'oblige qu'à l'âge de vingt et un ans et au-dessus. Cette époque toutefois n'est pas invariable ; on peut la retarder sur l'avis d'un sage confesseur. Les malades et les infirmes, les personnes d'un tempérament trop faible, celles qui font un pénible travail, les vieillards, les femmes enceintes, les nourrices, et ceux qui n'ont pas assez pour faire un repas capable de les soutenir, en sont dispensés. Il peut encore y avoir d'autres empêchements semblables.

Pour ce qui regarde la messe, les jours où il nous est ordonné de l'entendre, il faut y être présent, non-seulement de corps, mais

encore d'esprit et de cœur, il faut garder le silence et tenir ses sens recueillis, élever son âme à Dieu, penser aux mystères qui s'accomplissent à l'autel, ou s'occuper d'une autre sainte pensée, ou faire du moins quelque bonne prière.

Ceux qui ont des enfants, des serviteurs ou d'autres personnes placées sous leurs ordres, doivent veiller avec le plus grand soin à ce que chacun entende la messe les jours où elle est d'obligation ; et si tout le monde ne peut pas aller à la grand'messe, à cause de certains devoirs dont on ne saurait se dispenser, du moins faut-il leur procurer le moyen d'assister à une messe basse, afin qu'il n'y en ait aucun qui manque à une obligation aussi sacrée. Et sur ce point que de maîtres, que de pères de famille, coupables d'une funeste négligence, et qui rendront compte au tribunal de Dieu des omissions qu'ils ont causées ou tolérées ! Disons néanmoins qu'il y a des causes qui dispensent du devoir d'entendre la messe ; la nécessité, par exemple, de rester auprès d'un malade, et autres semblables. Il est évident qu'alors ce n'est pas un péché de manquer la messe ; les obligations de ce genre souffrent toujours quelques exceptions.

Nous venons d'énumérer les péchés les plus communs, ceux où l'on tombe le plus souvent. Raison de plus pour nous tenir en garde contre de telles chutes : les unes sont évidemment mortelles ; les autres peuvent l'être aisément, on ne saurait du moins les confondre avec les péchés qu'on appelle véniels. C'est ainsi que nous conserverons notre innocence, que nous accomplirons ces préceptes du plus sage des rois : « Que vos vêtements soient toujours d'une blancheur irréprochable, et que l'huile ne manque jamais à votre tête. » *Eccl.* IX, 8. L'huile représente ici l'onction de la divine grâce ; car c'est la grâce qui nous donne lumière et force dans toutes les circonstances de la vie, pour accomplir un bien quelconque.

CHAPITRE X.

Des péchés véniels.

Quoique les péchés dont nous avons parlé soient ceux dont vous devez vous garantir avec le plus de soin, n'allez pas croire pour cela que vous n'ayez besoin de déployer aucune vigilance vis-à-vis des péchés véniels. Je vous conjure instamment de ne pas imiter ces faibles chrétiens qui, du moment où il n'y a pas de péché mortel à faire une chose, s'y laissent aller avec la plus grande facilité. Souvenez-vous de cette belle sentence des Livres saints : « Celui qui méprise les petites choses, tombera bientôt dans les grandes. » *Eccli.* XIX, 1. Souvenez-vous aussi de cet adage populaire : Pour un clou qui manque, on perd un fer; pour un fer, le cheval; et pour le cheval, le cavalier. Les maisons qui tombent de vétusté, commencent ordinairement à se détériorer par suite d'une petite gouttière; peu à peu la ruine s'agrandit et entraîne tout l'édifice. Il est vrai que des péchés véniels, quelque nombreux qu'ils puissent être, ne font jamais un péché mortel; mais, ce qui n'est pas moins vrai, c'est ce que dit saint Augustin, dans son Traité sur saint Jean, XII : « Ne négligez pas les péchés véniels, sous prétexte qu'ils ne sont pas grands; craignez-les, au contraire, parce qu'ils sont nombreux. De petits animaux, quand ils sont en grand nombre, peuvent tuer un homme. Les grains de sable sont bien petits; et cependant, si vous les entassez dans un navire, ils le feront sombrer. Bien petites sont les gouttes de la pluie; mais bien souvent elles gonflent les rivières et mettent à bas les plus superbes monuments. » Après avoir observé, comme nous venons de le faire nous-mêmes, qu'un grand nombre de péchés véniels ne sauraient constituer un péché mortel, le saint évêque d'Hippone ajoute qu'ils y disposent toujours plus ou moins, et que plus d'une fois c'est là qu'ils aboutissent. Saint Grégoire, dans son ouvrage sur les devoirs des pasteurs, XXXIV, dit avec non moins de vérité : « Sous un rapport, les petites fautes sont plus dangereuses que les grandes; car une grande faute se voit de prime abord, et l'on est aussitôt averti de s'en corriger, tandis

qu'une faute légère ne fait aucune impression sur nous, et l'on est d'autant plus en danger d'y retomber qu'on la commet avec moins d'inquiétude. »

Enfin, les péchés véniels, quelque légers qu'on les suppose, causent toujours un grand préjudice à l'âme : ils ruinent la dévotion, ils troublent la paix de la conscience, ils éteignent peu à peu les flammes de la charité, ils affaiblissent les cœurs, ils épuisent par degrés la vigueur de l'esprit et les forces de la vie intérieure; en un mot, c'est une résistance que l'Esprit-Saint rencontre au dedans de nous, et qui ne laisse pas d'entraver ses divines opérations. Appliquons-nous donc à les éviter de tout notre pouvoir; car sachons bien qu'il n'est pas d'ennemi si faible qui ne puisse à la fin nous faire le plus grand mal, quand on le laisse agir sans obstacle.

Si vous me demandez maintenant en quoi l'on peut se rendre coupable de péchés véniels, je vous répondrai qu'il y a partout matière à de tels péchés : on y tombe par colère, par gourmandise, par vaine gloire; un rire immodéré, des moqueries peu séantes, des paroles ou des pensées oiseuses, un peu de temps perdu, un sommeil trop prolongé, le mensonge, la frivolité, une vaine flatterie, et tant d'autres choses de même nature, qu'il nous est impossible d'énumérer ici, sont autant de fautes vénielles.

En résumé, voici trois différentes espèces de péchés : les uns généralement mortels, les autres généralement véniels, d'autres enfin qui tiennent comme le milieu entre ces deux extrêmes, tantôt mortels et tantôt véniels, suivant les circonstances. Tous doivent être évités; mais peut-être faut-il être plus spécialement en garde contre ces péchés intermédiaires, comme pouvant plus aisément conduire à des péchés mortels. En définitive, ce sont ces derniers qui nous font perdre l'amitié de Dieu, et avec elle tous les biens de la grâce et toutes les vertus infuses. Il est vrai que l'espérance et la foi ne se perdent absolument que par des actes qui leur soient contraires ; mais un péché mortel quelconque les réduit à une sorte d'état de mort.

CHAPITRE XI.

De quelques autres remèdes plus abrégés contre toute espèce de péchés, et spécialement contre les péchés capitaux.

I.

Les considérations que nous venons d'émettre suffisent à diriger l'homme dans la voie périlleuse de la vie; il n'est pas de péché contre lequel il ne puisse se défendre avec de telles armes. Dans le moment même du combat cependant, vous pourrez avec avantage vous servir des courtes sentences qui suivent, et que nous a laissées par écrit un homme d'une grande sainteté. Il en avait fait lui-même l'heureuse expérience, dans les luttes qu'il avait soutenues contre tous les vices qui peuvent assaillir notre cœur.

Au sujet de l'orgueil, il disait: Quand je considère à quel degré profond d'humilité le Fils de Dieu, égal au Père, est descendu pour moi, je défie une créature de m'abaisser tellement que je ne me juge digne d'un abaissement plus grand encore.

Au sujet de l'avarice : Une fois que j'eus compris que rien au monde ne saurait combler les désirs de mon âme, si ce n'est Dieu seul, je demeurai convaincu que c'était une bien grande folie de désirer autre chose que ce bien suprême.

Voici comment il repoussait la luxure : J'ai vu l'incomparable dignité dont mon corps est revêtu quand il reçoit le corps adorable du Christ; et j'ai jugé que ce serait un horrible sacrilége de profaner par des plaisirs charnels le temple que Dieu lui-même s'est consacré.

Contre la colère il s'armait de cette simple réflexion : Aucune injure qu'un homme puisse me faire ne sera capable de me troubler, si j'ai présentes à mes yeux les injures dont je me suis rendu moi-même coupable envers Dieu.

Il chassait ainsi de son cœur toute pensée de haine ou d'envie: Après que le Seigneur a daigné recevoir en sa grâce un aussi grand pécheur que moi, je ne puis plus refuser à personne ni son pardon ni mon amitié.

Il combattait par ces mots les attraits de la gourmandise : Quiconque songera à l'amertume du fiel et du vinaigre que le Fils de Dieu, dans les angoisses de l'agonie, voulut avoir pour dernier rafraîchissement, lui néanmoins qui souffrait pour les péchés des autres, rougira de désirer des mets recherchés et délicats, étant dans l'obligation de souffrir quelque chose pour ses propres péchés.

Voici comment enfin il secouait la paresse : Pénétré de cette pensée qu'un travail de quelques jours nous mérite une gloire éternelle, les fatigues que j'ai dû supporter dans ce but n'ont été plus rien pour moi.

II.

Dans un opuscule qu'on trouve parmi les œuvres de saint Augustin, mais que plusieurs attribuent à saint Léon pape, nous lisons des sentences non moins courtes et frappantes sur le même sujet. Ce petit livre est intitulé : *De la lutte entre les vices et les vertus.* D'une part, nous y voyons de quelle manière chaque vice tente une âme et le langage qu'il lui tient; il nous fournit, d'autre part, les pensées et les paroles même par lesquelles nous pouvons combattre de telles suggestions. Ce sont là des remèdes que j'ai cru devoir ajouter aux précédents.

La superbe parle la première, et voici ce qu'elle dit : Assurément tu surpasses beaucoup d'autres hommes en savoir, en éloquence, en fortune, en dignité, en mille autres avantages; tu peux donc les mépriser à bon droit, leur étant supérieur comme tu l'es. L'humilité répond : Souviens-toi que tu n'es que cendre et poussière, pourriture, vermine ; et supposé que tu sois grand, plus ta grandeur est réelle, plus tu dois t'humilier, sous peine de la perdre. Oserais-tu prétendre, par hasard, être aussi grand que l'était l'ange rebelle ? Penses-tu briller sur la terre comme Lucifer brillait dans le ciel ? Si l'orgueil le précipita d'une telle hauteur dans une si profonde misère, comment pourrais-tu du fond de la misère t'élever à la cime de la gloire, en demeurant l'esclave de ce même orgueil ?

La vanité s'exprime en ces termes : Fais tout le bien que tu

pourras, à la bonne heure ; mais aie soin que tout le monde en soit instruit, pour que chacun te regarde comme un homme supérieur, que tu sois entouré de respects et d'hommages, qu'il ne vienne à l'esprit de personne de te mépriser. La crainte de Dieu répond : C'est une grande folie de consacrer à gagner un honneur temporel ce qui peut nous obtenir une gloire immortelle. Fais donc ce qui dépendra de toi pour tenir cachées les bonnes œuvres que tu pratiques ; car si du moins tu les caches par ta volonté, il n'y aura pas de vanité à ce qu'elles paraissent ; on ne saurait dire qu'une action est faite en public, quand la volonté aspire à la tenir secrète.

L'hypocrisie dit : Puisqu'il n'est que trop vrai que tu ne possèdes aucun bien, dissimule-toi du moins aux yeux des autres, afin que tu ne sois pas pour eux un objet d'horreur, comme cela ne pourrait qu'arriver s'ils connaissaient le fond de ton âme. Mais la véritable religion répond : Mieux vaut travailler à être qu'à paraître ce que tu n'es pas ; un vrai chrétien désire plutôt être un homme vertueux qu'être jugé tel par les autres. Que gagnerais-tu à les tromper de la sorte, si ce n'est ta propre condamnation ?

La révolte et la désobéissance disent : Pourquoi te mettre aux ordres de ceux qui te sont inférieurs ? C'est à toi qu'il convient de commander, ce serait à eux d'obéir, puisque tu l'emportes sur eux en talent, en sagesse, en vertu. C'est bien assez que tu observes les commandements de Dieu ; à quoi bon te préoccuper de ce que les hommes t'ordonnent? La soumission et l'obéissance répondent : S'il est nécessaire d'observer les commandements de Dieu, il l'est aussi et pour la même raison, d'obéir à ceux des supérieurs ; car Dieu lui-même leur a dit : « Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise. » *Luc.* x, 16. Et ne dites pas qu'il est juste d'obéir à ceux qui sont bons, mais non à ceux qui ne le sont pas, puisque l'Apôtre vous dit : « Tout pouvoir vient de Dieu ; et les choses qui viennent de Dieu, sont dans l'ordre. » *Rom.* XIII, 1. Il ne t'appartient pas d'examiner ceux qui te commandent ; fais seulement attention à leurs ordres afin de les accomplir.

L'envie dit : En quoi es-tu inférieur à tel ou tel que l'on vante? Pourquoi ne jouirais-tu pas d'une estime égale ou même supé-

rieure ? Que de choses tu pourrais faire et dont ils ne sont pas capables ? C'est donc une injustice qu'ils osent se porter tes égaux et même s'élever au-dessus de toi. La concorde répond : S'il est vrai que tu l'emportes sur les autres en vertu, mieux vaudra pour ta sécurité occuper la dernière place. Tomber de haut est toujours une chose plus dangereuse. Que d'autres aient autant ou plus de fortune que toi, en quoi cela peut-il préjudicier à la tienne ? Songe plutôt qu'en portant envie à ceux qui sont dans l'élévation, tu deviens semblable à celui dont il est écrit : « C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde; il est imité par tous ceux qui se rangent à sa suite. » *Sap.* II, 24 et 25.

La haine dit : Dieu ne saurait t'obliger à aimer un homme que tu trouves toujours sur ta route, qui parle sans cesse mal de toi, te tourne en ridicule, te jette à chaque instant en face tes faiblesses passées, qui cherche à t'écraser par toutes ses actions, aussi bien que par toutes ses paroles. S'il n'était mû contre toi par une haine implacable, il ne te mettrait pas ainsi sous ses pieds. La véritable charité répond : En supposant même que tout cela soit vrai, parce qu'il y a dans l'homme des choses détestables, est-on en droit de détester l'image de Dieu dans l'homme ? Jésus-Christ a-t-il cessé d'aimer ses ennemis alors même qu'ils l'attachaient à la croix ? Et ce divin Maître, en quittant cette vie, ne nous a-t-il pas recommandé de suivre son exemple ? Chasse donc de ton cœur l'amertume de la haine, fais-y couler la douce onction de l'amour. Indépendamment des raisons éternelles qui t'imposent ce devoir, il n'y a rien dans la vie de plus heureux et de plus suave que l'amour, rien de plus funeste et de plus amer que la haine; la haine est un cancer qui vous ronge et dévore le sein.

L'esprit de murmure dit : Qui pourrait encore souffrir, qui pourrait taire désormais les mauvaises actions dont une telle personne s'est rendue coupable ? Le silence ne serait-il pas une sorte de connivence avec le mal ? Mais la charité, qui n'ignore pas le devoir de la correction fraternelle, répond : Il ne faut ni y consentir ni le publier; il faut seulement avertir le coupable avec bonté, le supporter avec patience. La sagesse veut quelquefois que l'on

taise pour un temps les égarements des pécheurs, pour les lui représenter dans une circonstance plus favorable.

La colère dit : Comment peux-tu souffrir la conduite qu'on tient à ton egard? N'est-ce pas un péché même de se résigner à de semblables choses? Si tu ne sais pas les repousser avec énergie, chaque jour on en fera de pires contre toi. La douceur répond : Que la passion du Sauveur soit présente à ta mémoire, et il n'y aura pas de mauvais traitement que tu ne souffres avec égalité d'âme. Souviens-toi de ces remarquables paroles de saint Pierre : « Le Christ a souffert pour nous; c'est un exemple qu'il nous a donné, afin que nous marchions sur ses traces. Il ne répondait pas par des malédictions aux malédictions dont il était accablé; il ne se livrait pas aux menaces contre ceux qui le persécutaient. » I *Petr.* II, 21 et 23. Considérons en outre combien ce que nous souffrons est peu de chose en comparaison de ce qu'il a souffert. Il a subi les injures et les moqueries les plus sanglantes, les coups, les soufflets, les crachats, les épines et la croix; et nous, misérables que nous sommes, une simple parole nous irrite, un défaut d'attention nous jette dans une douleur mortelle.

La dureté de cœur dit : Est-ce bien le cas d'employer des paroles douces et honnêtes vis-à-vis d'hommes stupides et grossiers qui prendront même occasion de là, s'il le faut, pour s'enorgueillir et pour affecter des prétentions ridicules? La mansuétude repond : N'écoute pas là-dessus tes pensées, écoute plutôt le conseil de l'Apôtre : « Il ne convient pas qu'un serviteur de Dieu se livre aux emportements et aux querelles; il doit au contraire se montrer plein de douceur à l'égard de tous. » II *Tim.* II, 24. Il est vrai que ce défaut a quelque chose de plus repoussant et de plus funeste dans les subordonnés que dans les supérieurs. Il n'arrive que trop souvent de voir les premiers abuser des paroles humbles et douces de leurs chefs, en faire même un objet de satire et de mépris.

La présomption dit : Tu as Dieu pour témoin dans le ciel; peu t'importe ce que les hommes pourront penser sur la terre. Mais la vraie pénitence répond : Il n'est pas juste de fournir aux autres une occasion de soupçon ou de plainte, ni de récriminer contre leurs reproches. Si ces reproches sont fondés, avoue humblement

ta faute; s'ils ne le sont pas, nie-la avec une humilité non moins sincère.

La paresse et la nonchalance disent : Si tu te livres sans interruption à la lecture, à l'oraison, aux larmes, tu risques de perdre la vue; si tu prolonges tes veilles, tu ne donnes plus au corps le repos dont il a besoin; si tu le fatigues par un travail excessif, tu te rendras plus tard incapable de tout exercice spirituel. Le zèle et l'amour du travail répondent : Pourquoi te persuader que tes labeurs dureront longtemps? Qui t'assure le jour de demain, l'heure même qui s'écoule? As-tu donc oublié ces paroles du Sauveur : « Veillez, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure. » *Matth.* xxv, 13. Secoue donc ta torpeur, éloigne de toi toute négligence; ni les paresseux ni les tièdes ne gagneront le royaume des cieux; on l'acquiert par le courage et une sorte de violence.

L'avarice dit : Si tu donnes à des étrangers les biens que tu possèdes, avec quoi pourras-tu sustenter les tiens et toi-même? La miséricorde répond : Souviens-toi de ce qui advint à ce riche vêtu de pourpre et de soie; il ne fut pas condamné pour avoir ravi le bien des autres, mais uniquement parce qu'il n'avait pas donné du sien. Tombé dans l'enfer, au suprême degré de la misère, il demandait une goutte d'eau sans pouvoir l'obtenir, et cela parce qu'il avait lui-même refusé une miette de pain au pauvre qui la lui demandait.

La gourmandise dit : Toutes les choses bonnes à manger, c'est Dieu qui les a faites, et il les a faites dans ce but; celui donc qui se les refuse méprise les bienfaits de Dieu. La tempérance répond : Il y a du vrai dans cette parole : Dieu, en effet, a créé toutes ces choses pour que l'homme ne mourût pas de faim; mais il lui a fait aussi un devoir de la frugalité, afin qu'il renfermât ses appétits dans de justes limites. C'est là l'un des principaux devoirs que méconnaissaient les habitants de Sodome; et cette transgression fut l'une des causes qui attirèrent de si terribles châtiments sur cette ville criminelle, ainsi que l'atteste le prophète Ezéchiel, xvi. Dans l'état de santé, l'homme doit donc prendre sa nourriture, comme le malade prend un remède, c'est-à-dire par besoin et non par plaisir. Celui-là a complètement triomphé de la gourmandise,

qui non-seulement sait se borner dans la quantité des aliments qu'il prend, mais qui dédaigne encore les mets agréables et délicats, à moins qu'il ne les accepte par honnêteté ou par charité.

La folle joie dit : Pourquoi renfermer en toi-même les élans joyeux de ton cœur? Fais part aux autres de ton allégresse, dis en présence de tes amis quelque chose qui provoque le contentement et le rire. La douce gravité répond : Quel si grand sujet d'allégresse pourrais-tu donc avoir? Aurais-tu désormais triomphé du démon, fini le temps de ton exil, atteint le terme de ta course, franchi le seuil de la patrie? Ne te souviens-tu pas de ce que disait le divin Maître : « Le monde se réjouira, et vous serez dans la tristesse; mais votre tristesse se changera en joie. » *Joan.* XVI, 10. Réprime donc ces vains éclats de ton âme, tant que tu vogues encore sur une mer aussi féconde en naufrages.

La loquacité dit : Ce n'est pas un péché de parler beaucoup, pourvu que l'on parle bien; et peu importe que l'on parle peu, si l'on parle mal. La sage réserve répond : Rien de plus vrai, sans doute; mais souvent à force de parler, même avec de bonnes intentions, il arrive qu'on finit mal, après avoir bien commencé. C'est pour cela que le Sage a dit : « La multitude des paroles n'est jamais sans péché. » *Prov.* X, 19. Si vous êtes assez heureux pour éviter les paroles nuisibles au prochain, vous n'éviterez certainement pas les paroles oiseuses, dont il faudra cependant rendre compte au jugement de Dieu. Ne parlez donc qu'avec réserve et modération, de peur que la parole elle-même ne trompe vos bonnes intentions.

La luxure dit : Profite maintenant des plaisirs que la vie te présente, ne sachant pas ce qui t'arrivera plus tard. Il n'est pas juste de perdre le temps de la jeunesse; ne sera-t-il pas assez tôt passé. Si Dieu n'avait pas voulu nous permettre de semblables plaisirs, telle n'aurait pas été dès l'origine la condition de notre existence. La chasteté répond : Ne te fais pas illusion à toi-même, tu ne saurais ignorer ce qui attend l'homme après cette vie. Si tu la passes dans la mortification et la pureté, tu jouiras plus tard d'éternelles délices; si tu te plonges dans la corruption, tu recevras des châtiments éternels. Plus tu vois le temps s'écouler avec

rapidité, plus tu dois t'efforcer de vivre chaste. Bien misérable est ce court instant de plaisir qui te ravit une vie à jamais heureuse.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici a pour objet de nous pourvoir d'armes spirituelles, pour nous faire remporter un premier triomphe sur nos ennemis. C'est en suivant ces conseils que nous réaliserons ce qui constitue d'abord la vertu, à savoir la destruction du vice; c'est ainsi que nous défendrons le poste que Dieu nous a confié, et dont il veut lui-même faire son séjour, de telle sorte que l'ennemi n'y puisse pénétrer. En gardant fidèlement cette citadelle, nous ne pouvons manquer d'y retenir cet hôte divin, d'après cette parole de l'Apôtre : « Dieu est charité, et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. » I *Joan.* IV, 8. Or celui-là demeure dans la charité, qui ne fait rien contre cette vertu ; et la seule chose qui lui soit absolument contraire, c'est le péché mortel. C'est aussi contre le péché mortel que, d'une manière directe ou indirecte, toutes les considérations précédentes sont dirigées.

SECONDE PARTIE DU SECOND LIVRE.

TRAITÉ DE L'EXERCICE DES VERTUS.

CHAPITRE XII.

Des trois sortes de vertus qui renferment et résument toute la justice chrétienne.

Après avoir parlé, dans la première partie de ce second livre, des divers genres de péchés qui souillent et dégradent les âmes, nous devons maintenant traiter des vertus qui les ornent et les élèvent, en leur communiquant les trésors spirituels de la justice. Or, l'essence de la justice est de rendre à chacun ce qui lui est dû, à Dieu, au prochain, à soi-même. D'où il suit qu'il y a trois sortes de vertus : les unes ont pour objet de nous faire accomplir

nos devoirs envers Dieu; les autres regardent nos obligations à l'égard du prochain; les dernières portent sur ce que nous nous devons à nous-mêmes. Cette triple dette acquittée, nous avons rempli toute justice; plus rien qui nous soit nécessaire pour être des hommes solidement vertueux. Et c'est là le but qui, maintenant plus que jamais, appelle notre attention et notre étude.

Avant d'entrer dans le détail, je puis vous dire en peu de mots, par des comparaisons bien simples, comment peuvent être accomplies, de la manière la plus parfaite, ces trois grandes obligations que la justice nous impose : ayez envers Dieu le cœur d'un fils; envers le prochain, la bonté d'une mère; envers vous-mêmes, les sentiments d'un juge. C'est en cela que le Prophète fait consister toute la vertu de l'homme, quand il dit : « Je veux t'apprendre, ô homme, ce qui constitue ton véritable bien, ce que le Seigneur exige de toi : il te demande de juger avec droiture, d'aimer la miséricorde, d'être plein de sollicitude et de zèle à l'égard de Dieu. » *Mich.*, VI, 8. Le jugement regarde surtout notre conduite personnelle; la miséricorde s'applique à nos rapports avec le prochain; la troisième parole du Prophète est assez formelle pour n'avoir pas besoin d'interprétation. Puisque ces trois choses embrassent tout le bien auquel nous devons aspirer, nous allons les développer ici avec toute l'étendue que réclame l'importance du sujet. Nous n'avons fait que les signaler rapidement dans le *Mémorial de la vie chrétienne,* I part., IV, 3, nous réservant de les approfondir dans le présent ouvrage.

CHAPITRE XIII.

Des obligations de l'homme à l'égard de lui-même.

On le dit avec raison, charité bien ordonnée commence par soi-même. Suivons, par conséquent, la marche que le Prophète nous a tracée; commençons par ce jugement que l'homme doit exercer à l'égard de lui-même, avec la fermeté d'un juge incorruptible. La justice est le principal attribut de la suprême puissance, et tout souverain est dans la rigoureuse obligation de faire régner l'ordre et la discipline dans ses états. Or le petit

royaume auquel l'homme doit commander, se divise en deux parties bien distinctes : le corps avec tous ses sens et ses organes, l'âme avec tous ses sentiments et toutes ses puissances. Il faut donc que sur tous les points où s'étend son domaine, il établisse le saint empire de la vertu, en ramenant chaque chose à la forme que nous allons tâcher d'indiquer.

I.

De la réforme corporelle.

A cette réforme corporelle contribuent avant tout la décence et la régularité de l'homme extérieur ; ce à quoi se rapporte cet excellent précepte tiré de la *Règle* de saint Augustin : « Qu'il n'y ait rien dans votre démarche, votre maintien et vos vêtements qui soit capable de scandaliser les autres ou de choquer même leurs regards ; que tout en vous soit conforme à la pureté de notre sainte profession. » Pour qu'il en soit ainsi, le disciple qui se fait gloire d'obéir au divin Maître, le vrai serviteur de Dieu doit vivre au milieu des hommes avec tant de gravité et d'humilité, de calme et de mansuétude, que tous ceux qui seront en rapport avec lui soient édifiés de ses exemples et reçoivent l'impression de sa vertu. Le grand Apôtre voudroit que tous les chrétiens fussent comme autant de plantes balsamiques, dont le parfum s'exhale par le contact et imprègne la main qui les a touchées. Telles devroient être, en effet, les paroles, les actions, la conduite tout entière d'un être consacré au service du Seigneur, que quiconque l'approche ne puisse entièrement se soustraire aux suaves attraits de la sainteté.

Voilà bien l'un des principaux fruits qui naissent de la modestie chrétienne. C'est une prédication muette, mais profondément éloquente et persuasive, qui, sans le secours de la parole et par la seule force de la vertu, entraîne les hommes vers la religion et les fait se réconcilier avec Dieu. Ainsi s'accomplit l'admirable leçon que le Sauveur donnait à ses disciples : « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, de telle sorte qu'en voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.* V, 16. Un prophète avoit dit, *Isa.* LXI, 11, que le serviteur

de Dieu doit être sur la terre comme un arbre fécond, ou comme une fleur aux merveilleuses nuances, plantés et nourris par la main de Dieu même, afin qu'à son aspect la pensée de l'homme remonte aussitôt vers la puissance du Créateur. Cela ne veut pas dire assurément que nous devions faire le bien en vue d'attirer les regards ou de gagner l'estime des créatures. « Non; une bonne œuvre peut se faire en public, vous dirons-nous avec saint Grégoire, *Moral.* XXIX, 18, tandis que la bonne intention demeure un secret entre l'âme et Dieu; l'exemple que nous donnons alors à nos frères ne détruit ni le mérite de l'humilité ni le désir de plaire à Dieu seul. »

Il est un second fruit qui provient de cette modestie et de cette bienséance extérieure: c'est que l'on garde ainsi plus aisément le recueillement, la dévotion et la pureté de l'âme. Il existe, en effet, un telle union, de si intimes liens entre l'homme intérieur et l'homme extérieur, que le bien ou le mal de l'un ne tarde pas à se communiquer à l'autre; l'équilibre et l'accord tendent constamment à s'établir entre eux. Si l'ordre règne dans l'esprit, il passe naturellement au corps lui-même; et si le corps, à son tour, est dans l'agitation et le désordre, il arrive bientôt, je ne sais comment, que l'esprit tombe aussi dans un état semblable. Chacun des deux, n'importe lequel, peut à bon droit être considéré comme le fidèle miroir de l'autre. Tous les mouvements que vous faites sont exactement reproduits par le miroir placé devant vous; c'est ce qui a lieu par rapport aux deux hommes que nous venons de distinguer. Leur influence réciproque est basée sur les lois mêmes de la nature; et ce serait un véritable prodige d'avoir un esprit calme et recueilli dans un corps inquiet et désordonné. C'est ce qui fait dire à l'Ecclésiastique : « L'homme aux pieds légers tombera, » *Prov.* XIX, 2; nous voulant enseigner par là que ceux dont l'extérieur manque de ce calme et de cette gravité qui sont le trait distinctif de la discipline chrétienne, trébuchent bien souvent et font de nombreuses chutes.

La vertu dont nous parlons produit un troisième bien: elle communique et conserve à l'homme cette noble gravité nécessaire à l'exercice d'une autorité quelconque. Elle devient ainsi la

sauvegarde et l'honneur des fonctions publiques comme de la vie privée. Nous en voyons un exemple dans le saint homme Job, car il dit de lui-même que sa figure était comme empreinte d'une pure clarté. Et voici comment il s'exprime : « La lumière de mon visage ne tombait jamais à terre. » *Job*, XXIX, 24. Plus haut, pour montrer l'autorité dont il jouissait au milieu de son peuple, il avait dit : « A ma vue les jeunes gens se cachaient, et les vieillards se levaient en ma présence. Les princes gardaient le silence devant moi et mettaient le doigt sur leurs lèvres. » On ne saurait mieux faire comprendre de quel profond respect un homme est entouré. Pour éloigner enfin toute pensée d'orgueil ou de vaine complaisance, il ajoute que, parmi tous ces honneurs, quand il pouvait se considérer comme un roi qu'environne tout l'appareil de la puissance souveraine, il était le protecteur et l'appui de tous les infortunés.

De là vous pouvez conclure que si les sages blâment avec tant de sévérité celui qui ne sait pas s'imposer cette réserve et cette modération dans l'homme extérieur, c'est moins pour la faute elle-même que parce qu'ils y voient un signe non équivoque de légèreté. Il est une désinvolture, en effet, qui trahit le désordre de l'âme et manifeste au dehors l'inconsistance et la dissipation de l'homme iutérieur. C'est ce qui fait dire à l'*Ecclésiastique*, XIX, 27 : « Le vêtement de l'homme, sa manière de vivre et de marcher nous font voir ce qu'il est. » C'est encore la pensée de Salomon : « Une eau pure réfléchit le visage de l'homme qui la regarde, et les sages voient le fond du cœur par les choses sensibles. » *Prov.* XXVII, 19.

Tels sont les avantages qui résultent de la vertu objet de notre étude, et ils sont bien grands. Je ne puis donc que déplorer la conduite de ceux qui, dans la vaine appréhension d'être accusés d'hypocrisie, rient et parlent d'une manière désordonnée, se livrent à une foule de choses qui les privent de ces avantages si précieux. La prudence ne doit pas faire abandonner le jeûne aux religieux, comme le dit saint Jean Climaque, par la crainte de tomber dans la vaine gloire. Il ne faut donc pas, par égard pour le monde, se priver du bienfait d'une vertu qui choque ses idées

ou ses usages. De même qu'on ne doit pas triompher d'un vice par un autre, on ne doit pas non plus sacrifier une vertu pour ne pas déplaire au monde.

Voilà ce qui regarde en général la modestie extérieure, sans distinction de temps ou de lieu. Mais comme cette vertu s'applique spécialement à la conduite qu'il faut observer dans les repas, nous allons en traiter sous ce point de vue dans le paragraphe suivant.

II.

De la vertu de sobriété.

Le point capital pour la réforme du corps, c'est de le traiter avec une inflexible rigueur, au lieu de l'entretenir dans l'abondance et la mollesse. C'est avec la myrrhe, substance extrêmement amère, que l'on embaume les morts pour les mettre à l'abri de la pourriture et des vers; c'est au moyen d'une sévère discipline que notre corps se conserve dans toute la vigueur de sa pureté; la délicatesse et la sensualité en font bientôt la proie de la corruption et du vice. Voilà pourquoi nous devons maintenant parler de la sobriété. Cette vertu est l'une de celles qu'il faut d'abord posséder pour travailler ensuite à l'acquisition de toutes les autres; et il est bien difficile de la pratiquer, à raison des résistances qu'elle rencontre dans les penchants d'une nature aussi corrompue que la nôtre. Ce que nous avons déjà dit contre la gourmandise suffiroit sans doute à nous montrer en quoi consiste l'abstinence et quel est le prix de cette vertu, mais nous voulons en traiter d'une manière directe, afin de jeter un plus grand jour sur toute cette doctrine. Disons, par conséquent, comment l'abstinence doit être pratiquée et par quels moyens on l'acquiert.

Concernant la réserve et la modération qui doivent présider à nos repas, voici dans quels termes l'Esprit-Saint lui-même s'en explique : « Usez comme un homme sobre et tempérant des mets qui vous sont servis, de peur que vous ne soyez pour les autres un objet de dégoût et de répulsion s'ils vous voient manger d'une manière désordonnée. Finissez de manger avant les autres; ainsi le veut l'ordre prescrit par la tempérance. Si vous êtes assis

au milieu d'un grand nombre de convives, ne soyez pas le premier à mettre la main dans le plat ou bien à demander à boire. » *Eccli.* xxxi, 19 et seq. Ce sont là, nous le voyons, des règles admirablement sages pour la direction de notre vie; elles sont bien dignes de ce Maître souverainement parfait dont toutes les œuvres sont accomplies avec ordre et mesure, et qui veut en cela que nous le prenions pour modèle.

Saint Bernard nous trace la même conduite avec des expressions pleines de sagesse et de clarté : « Pour ce qui regarde le manger, dit-il, nous devons tenir compte de la manière, du temps, de la quantité et de la qualité. Quant à la manière, l'homme ne doit pas laisser tous ses sens s'absorber dans la nourriture qu'il prend. Quant au temps et aux autres circonstances, il ne faut ni devancer l'heure des repas ni demander des mets plus délicats ou plus abondants que ceux qui sont servis aux autres, sauf le cas d'une évidente nécessité. » C'est ainsi que s'exprime cet illustre serviteur de Dieu.

Ces enseignements étaient également ceux de saint Grégoire pape : « L'abstinence n'anticipe jamais sur les heures des repas, comme le fit Jonathas en mangeant le rayon de miel; elle ne désire pas des mets qui flattent le goût, comme le firent les Hébreux dans le désert quand ils regrettaient les viandes de l'Egypte; elle ne demande pas des apprêts recherchés, comme le faisaient les enfants d'Héli; elle ne mangè pas jusqu'à n'en pouvoir plus, suivant l'habitude des habitants de Sodome; elle ne se laisse entraîner ni par la délicatesse du goût ni par l'impétuosité de l'appétit, à la manière d'Esaü, qui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. » *Moral.* xxx, 27. Telles sont les remarquables paroles de ce grand docteur; elles embrassent beaucoup de choses dans leur brièveté, et les exemples qu'elles rappellent les éclairent en même temps et les confirment.

Mais nous allons voir ces préceptes beaucoup plus développés par Hugues de Saint-Victor. Dans son traité de la *Discipline des religieux*, il nous enseigne en ces termes ce que nous devons observer dans l'usage des aliments : « L'ordre et la modération qu'il faut garder dans les repas ont un double objet : la nourri-

ture elle-même et celui qui la prend. Celui-ci doit montrer sa modération par le silence, les regards et sa tenue corporelle; il doit mettre un frein à sa langue en s'abstenant de tout vain discours, à ses yeux même, évitant de les porter indiscrètement de tous côtés, à tous ses sens enfin, en les tenant dans le calme le plus parfait. Il y a des personnes qui, en s'asseyant à table, laissent aussitôt apercevoir et l'impétuosité de leur gourmandise, et l'inconsidération de leur esprit. Aucun de leurs membres n'est en repos; ils agitent incessamment la tête, étendent les bras, lèvent les mains en l'air; et, comme s'ils vouloient accaparer eux seuls toute la table, ils se démènent en tout sens : triste et honteuse agitation, qui n'a d'autre effet que de bien faire connaître à quel point ils sont dominés par leurs grossiers appétits. Ils n'occupent qu'un point, sans doute; mais ils enveloppent tout du regard et du geste; au même instant, et pour ainsi dire à la fois, vous les voyez tendre le verre, rompre le pain, découper les mets. Comme un bouillant guerrier qui va s'emparer d'une forteresse, ils ne savent par où commencer le combat qui se présente; ils voudraient entrer dans la place par tous les côtés à la fois. » Tels sont les désordres personnels qu'il faut éviter avec le plus grand soin dans la manière de prendre sa nourriture. Il faut, de plus, veiller à tout ce qui pourrait blesser les convenances, comme nous l'avons encore dit, dans le choix ou la quantité des aliments.

S'il est toujours nécessaire de se conformer à ces sages conseils, de les avoir bien présents à sa mémoire quand on est au moment de prendre son repas, il importe surtout de s'en souvenir, quand on sent plus qu'à l'ordinaire l'aiguillon de la faim, ou mieux encore quand une table abondante et délicate nous attend; car dans ce double cas notre faible nature, soit par l'impulsion de ses appétits, soit par l'attrait des choses extérieures, nous entraîne plus aisément au mal. Il faut veiller alors, non-seulement aux entraînements réels, mais encore aux illusions mêmes de la gourmandise. Il y a dans ce vice une sorte d'hypocrisie, dit énergiquement saint Jean Climaque. Au commencement du repas, il montre une avidité qui dépasse de beaucoup sa puissance; on dirait dès l'abord

qu'il va tout absorber, et l'on voit dans peu que ce n'était là qu'une honteuse illusion; il n'en faut pas tant pour satisfaire l'homme le plus avide.

Pour remédier à ce désordre, le chrétien doit penser, au moment de se mettre à table, qu'il y a là deux convives, selon l'expression d'un sage païen, aux besoins desquels il faut pourvoir, le corps et l'âme. Il est sans doute nécessaire de fournir à l'entretien du corps et de lui donner les aliments qu'il réclame; mais l'âme aussi réclame la nourriture qui lui est propre; et l'âme n'est pas oubliée quand on procède à cette action avec cette modération et cette réserve que la tempérance sait nous imposer. En effet, n'est-ce pas là pratiquer la vertu? et la vertu n'est-elle pas la nourriture et le soutien de l'âme?

Un autre moyen non moins efficace pour modérer la violence de nos appétits, c'est de comparer les heureux fruits que produit en nous la vertu d'abstinence, avec le plaisir rapide et grossier que donne la gourmandise; et de la sorte on comprendra si la raison permet de sacrifier les premiers au second.

Or, pour être mieux en état de faire cette comparaison, il est bon d'observer que de tous nos sens corporels, les plus matériels et les moins nobles sont ceux du tact et du goût. Il n'est pas dans la nature d'animal si imparfait qui ne possède ces deux derniers; tandis qu'il en est beaucoup qui sont privés des trois autres. Mais les sensations suivent évidemment l'ordre des sens. On peut juger dès lors combien sont vils et méprisables les plaisirs dont il est ici question. A l'abjection de ces plaisirs, ajoutez leur extrême rapidité; et il vous sera d'autant plus aisé d'en faire justice. Le plaisir que nous trouvons dans le goût ne dure, en effet, qu'un instant; il disparaît aussitôt que l'objet n'est plus en rapport avec le sens, que la nourriture n'est plus en contact avec le palais. Ce sont là des vérités de fait et d'expérience. Quel est donc l'homme qui, les ayant présentes à sa pensée, pourrait échanger contre de telles satisfactions les biens inappréciables dont la tempérance est la source?

Il nous semble que cela devrait suffire à nous faire pratiquer cette vertu, à dompter la passion contraire. Mais que d'autres

choses nous pourrions ajouter à celles que nous avons exposées, si le temps nous le permettait ! Il faut nous résumer : que l'homme, comme nous l'avons déjà dit, mette dans la balance, d'un côté, la honte et l'abjection du plaisir qu'on recherche dans les aliments, le peu de durée d'une telle satisfaction, la tristesse et le dégoût qu'elle laisse après elle ; d'un autre côté, la gloire surhumaine et la celeste beauté qui brillent dans l'austère vertu de sobriété, les heureux fruits qu'elle produit, les exemples que les saints nous en ont donnés. Ajoutons à cela les souffrances des martyrs, leur abnégation et leur courage, le souvenir de nos péchés, la pensée des feux de l'enfer et des peines du purgatoire. Chacune de ces choses nous dira combien il nous est nécessaire d'embrasser la croix, de réprimer la gourmandise, de mortifier la chair, d'expier les plaisirs coupables, de satisfaire à la justice de Dieu par les douleurs de la pénitence. Préparons-nous à nos repas par des réflexions aussi salutaires, et nous verrons à quel point ce nous sera une chose aisée d'accomplir, en les prenant, les saintes lois de la mortification et de la tempérance.

Si de telles précautions sont nécessaires pour ce qui regarde le manger, combien plus ne le sont-elles pas en ce qui regarde spécialement le boire? Parmi les choses contraires à la vertu de chasteté, l'une des plus dangereuses c'est le vin. Il est l'ennemi capital de cette vertu céleste. Quelle prudence ne faut-il pas dans l'usage de cette liqueur, puisque « en elle réside la luxure, » selon l'expression de saint Paul, *Ephes.* v, 18. C'est surtout quand elle est activée par l'effervescence de la jeunesse, que cette perfide liqueur exerce le plus ses ravages. En abuser à cette époque de la vie, n'est-ce pas jeter de l'huile sur le feu, donner un terrible aliment à des flammes dévorantes? Ne dirait-on pas que le vin, à raison de sa chaleur intrinsèque, agit directement sur le cœur, qui est comme le siége et le foyer de toutes nos passions ; que de là il se répand dans tous les membres avec la rapidité d'un incendie? Sous son active influence, on voit éclater soudain la folle joie, la colère et la fureur, l'amour et la haine, les projets les plus criminels et les résolutions les plus téméraires. Le vin semble avoir pour effet propre de combattre et renverser en nous l'action des

vertus morales : celles-ci calment et modèrent les passions du cœur humain ; celui-là les enflamme, au contraire, et les pousse à tous les excès. Il est aisé de voir par là combien l'homme doit être en garde contre les attaques d'un tel ennemi.

C'est lui qui produit les discours inconsidérés, les paroles lascives, les rires immodérés, les clameurs discordantes, les défis, les querelles et les combats. Il trahit les secrets, méconnaît les plus nobles sentiments, outrage les choses les plus saintes. D'un côté, il obscurcit de ses vapeurs les lumières de la raison, et, de l'autre, il ôte tout frein aux penchants corrompus de la nature. Et, ce qui achève d'enlever à l'homme tout pouvoir sur lui-même, c'est de voir ceux qui subissent les mêmes excitations et se précipitent avec lui dans la voie des mêmes désordres. Un philosophe a dit avec autant de grâce que de vérité : Trois grappes sont sorties de la même souche : la première est celle de la nécessité, la seconde est celle du plaisir, la troisième est celle de la déraison. C'était là nous dire clairement que le vin pris avec modération est le soutien de notre faiblesse ; qu'au delà de cette limite il ne sert qu'à flatter les sens ; après quoi, il en vient à troubler la raison et jette l'homme dans une sorte de frénésie. Une fois qu'on est tombé dans cet état, si l'on conserve encore une étincelle de connaissance, il faut en user pour regarder comme suspectes et dangereuses toutes les imaginations qui traversent alors notre esprit, vu qu'elles sont pour l'ordinaire inspirées moins par l'intelligence que par le vin, le pire de tous les conseillers. Beaucoup plus encore doit-on se garder alors de parler et de discuter avec ses compagnons de table. Il y a là comme une seconde ivresse qui s'empare de nos sens ; aux expansions de l'amitié succèdent bientôt les confidences téméraires ou les querelles insensées, vainement suivies les unes et les autres de tristes repentirs. « Où le vin règne, dit Salomon, plus de secret possible. » *Prov.* xxxi, 4.

Or, s'il est discours qu'il faille éviter dans de telles circonstances, ce sont principalement ceux qui roulent sur les mets et les vins eux-mêmes. Quelle honte de voir des hommes, des chrétiens, critiquer ou louer avec exaltation des aliments qui ne doivent servir qu'à soutenir leur vie, parler avec enthousiasme des viandes

de certains pays, des poissons de certains fleuves, des fruits de certains climats ! N'est-ce pas le signe d'une âme basse et désordonnée ? Ce n'est plus seulement avec la bouche que de tels êtres semblent manger, mais bien avec le cœur, l'intelligence et la mémoire.

Trop souvent c'est la réputation des autres, leur conduite et leur vie, qui servent d'assaisonnement à certaines tables ; et voilà ce qu'il faut éviter avec encore plus de soin. Faut-il donc qu'en dévorant les viandes servies, on déchire à belles dents l'honneur de son prochain ! Ne vous suffit-il pas, dit saint Jean Chrysostome, de manger la chair des animaux ; vous faut-il donc encore la chair humaine ? Saint Augustin avait une telle horreur de ce vice, malheureusement si commun parmi les hommes, qu'il avait fait inscrire dans la salle où il prenait ses repas deux vers, dont voici le sens : Que celui dont la parole incisive s'acharne à la vie des absents, sache bien que cette table n'a pas été dressée pour lui.

Ceci nous remet en mémoire une belle sentence de saint Jérôme. Mieux vaut, dit ce pieux anachorète, manger un peu chaque jour, que de manger un jour avec excès après plusieurs semaines de jeûne. Rien de plus avantageux, poursuit-il, qu'une pluie douce et modérée qui tombe en son temps sur la terre ; mais les violentes averses et les tourbillons impétueux n'ont d'autre effet que de ravager les campagnes. Quand vous prenez votre repas, souvenez-vous que vous mangez pour vivre et non pour satisfaire votre sensualité ; n'oubliez pas non plus qu'au sortir de là vous aurez à lire, prier, étudier, accomplir une œuvre sainte ; et vous serez hors d'état de vous en acquitter si vous avez surchargé votre estomac d'une nourriture trop abondante. Vous aurez soin dès lors, soit dans le boire soit dans le manger, de consulter non ce que le plaisir demande, mais bien ce que la nécessité réclame et ce que le devoir permet. Je n'entends nullement vous dire qu'il faut se laisser mourir de faim, mais bien qu'on ne doit accorder au plaisir que ce qui est utile à la vie. Votre corps, comme tout être vivant, a sans doute besoin d'une alimentation pour ne pas défaillir ; mais, comme tous les autres animaux qui servent l'homme, il a besoin aussi d'une charge convenable pour ne pas regimber.

Saint Bernard expose ainsi cette même doctrine : « Il faut soumettre la chair, non la détruire ; la dompter, non la mettre en pièces. Il faut la ployer au joug, afin qu'elle ne s'enorgueillisse pas ; elle doit obéir, et non commander. » *In Psal. Serm.* x.

C'en est assez pour ce qui regarde la vertu dont nous parlons. Celui qui voudrait aller plus loin et connaître les heureux fruits de la tempérance, le bien qu'elle produit sous tous les rapports, non-seulement à l'égard de l'âme, mais encore à l'égard du corps, c'est-à-dire pour la santé, la vie, l'honneur, la fortune elle-même, pourra lire un traité spécial sur cette matière, qui complète celui de l'oraison.

III.

De la garde des sens.

Après qu'on a châtié son corps et qu'on l'a soumis à cette discipline, il reste encore à réformer les sens corporels. C'est ce à quoi le serviteur de Dieu doit s'appliquer avec le plus grand soin : il veillera principalement sur ses yeux, qui sont comme des portes ouvertes par où toutes les vanités pénètrent dans notre âme, ou bien, selon l'expression des Livres saints, comme des fenêtres que la mort escalade pour entrer au cœur de la place. Les personnes qui pratiquent l'oraison sont plus particulièrement encore dans la nécessité de commander au sens de la vue ; de là dépend le recueillement, aussi bien que la chasteté. Sans une telle précaution, l'âme est comme envahie par les images des objets extérieurs ; et quand elle veut prier ou méditer, ces images diverses la préoccupent et l'agitent au point qu'elle ne sait plus en détourner ses regards pour les reporter vers Dieu. Voilà pourquoi les personnes adonnées à la vie spirituelle tiennent les yeux modestement baissés ; non contentes d'éviter l'aspect des choses capables de souiller leur âme, elles fuient même la vue des choses simplement curieuses, telles que les beaux tableaux et les riches édifices, afin de conserver leur imagination plus libre et leur esprit plus dégagé pour le temps où elles vaqueront à la contemplation des choses divines. Cet exercice, en effet, est si délicat qu'il rencontre un obstacle, non-seulement dans les funestes impressions

du péché, mais encore dans les vaines représentations des objets indifférents.

Le sens de l'ouïe ne mérite pas moins d'attention que celui de la vue; par là s'introduisent aussi dans l'âme une foule de pensées qui la distraient, la fatiguent et la souillent. Les mauvais discours, ainsi que nous l'avons déjà dit, ne sont pas les seuls contre lesquels on doive se tenir en garde; il y a de plus les entretiens frivoles, les nouvelles qui circulent dans le monde, sur des sujets qui ne nous touchent en rien. Les imprudences que l'on commet à cet égard se paient ensuite, dans le temps de la méditation, par la difficulté qu'on éprouve à se recueillir; ce qui a frappé l'oreille se retrace alors à la pensée et s'interpose entre l'âme et Dieu.

Je n'ai rien à dire touchant le sens de l'odorat; car porter sur soi des parfums, rechercher les senteurs agréables, triste indice de mollesse et de sensualité, est vraiment une chose honteuse; ce n'est pas d'un homme, pouvons-nous ajouter, mais tout au plus d'une femme, et d'une femme encore qui n'a rien d'élevé dans les sentiments.

Il y aurait plus à dire concernant le goût; mais nous en avons suffisamment parlé dans le précédent article, en traitant de la vertu de sobriété.

IV.

De la langue.

Voici un sujet sur lequel nous aurions longtemps à parler, puisque le Sage à pu dire : « La vie et la mort sont au pouvoir de la langue. » *Prov.* XVIII, 21. C'est là nous donner clairement à entendre que tout le bien et tout le mal de notre vie dépendent du bon ou du mauvais usage que nous ferons de cet organe. L'apôtre saint Jacques proclame cette même vérité d'une manière non moins énergique : « Nous mettons un frein, dit-il, à la bouche des chevaux, et cela nous suffit pour les soumettre à notre volonté, pour les guider où nous voulons. Les plus grands navires sont dirigés au moyen d'un petit gouvernail. Les plus grandes choses obéissent également à notre langue, qui n'est qu'une bien petite partie de notre corps. » *Jac.* III, 3 et seq. Or, pour gouver-

ner la langue, il faut, quand nous parlons, faire attention à quatre choses : à ce que nous disons; à la manière dont nous le disons; à la circonstance du temps; au but vers lequel tendent nos paroles.

Sur le premier point, c'est-à-dire sur l'objet même de nos discours, il importe de suivre le conseil que nous donne l'Apôtre : « Qu'aucune parole mauvaise ne sorte de votre bouche, ne prononcez que celles qui sont bonnes, propres à édifier ceux qui les entendent. » *Ephes.* IV, 29. Plus loin, *ibid.* V, 3 et 4, il détermine expressément les mauvaises paroles que nous devons éviter : « Que les paroles déshonnêtes, les folles plaisanteries, les vains propos, si contraires à la sainteté de notre vocation, ne s'entendent jamais parmi vous. » Ainsi donc, de même que les prudents navigateurs portent avec eux des cartes marines sur lesquelles sont marquées tous les bas-fonds où le vaisseau pourrait échouer, afin de les éviter dans leur course; de même les vrais serviteurs de Dieu doivent noter avec le plus grand soin toutes les diverses espèces de paroles qu'il faut éviter, afin de se tenir à l'abri de semblables écueils. Vous ne devez pas être moins attentif à garder le secret qui vous aura été confié; car trahir un secret n'est pas une chose moins funeste que celles dont nous venons de vous signaler le danger.

Quant à la manière de parler, sachons nous tenir à égale distance de l'arrogance et de la mollesse, de la précipitation et d'une lenteur étudiée; parlons avec une douce gravité, avec calme et modération, en termes simples et modestes. Évitez aussi d'être dans la conversation un homme fier et entêté, plein de confiance en lui-même, incapable de céder aux autres; car c'est en se montrant tel, qu'on perd souvent la paix de l'âme, la charité, la patience et les amis. Il est d'un cœur grand et généreux de se laisser vaincre en de pareilles luttes ; l'homme prudent et discret se plaît à suivre ce conseil du Sage : « En bien des circonstances il est bon que vous soyez comme un homme qui ne sait pas, qui écoute en silence ou qui s'enquiert auprès de ceux qui sont instruits. » *Eccli.* XXXII, 12.

Outre la manière de dire les choses, nous devons considérer

encore le temps où il convient de les dire ; souvenez-vous de cet autre avertissement de l'Auteur sacré : « De la bouche d'un insensé on n'accueille pas même une parole sage, parce qu'il ne la dit pas en temps opportun. » *Eccli.* xx, 22.

Il faut, en dernier lieu, avons-nous dit, examiner la fin que nous nous proposons et l'intention que nous avons en parlant. Il en est qui tiennent de bons discours pour faire parade de sagesse; d'autres veulent seulement paraître des hommes d'esprit et de beaux diseurs. Ceux-là tombent dans la dissimulation et l'hypocrisie ; ceux-ci sont le jouet de l'amour-propre et de la vaine gloire. Il ne suffit donc pas que la parole soit bonne en elle-même ; mais il faut de plus qu'elle soit dirigée vers une bonne fin. Il faut que nous ayons uniquement en vue la gloire de Dieu et le bien de nos frères.

Ajoutons à cela qu'on doit se demander enfin quelle est la personne qui parle. Il ne convient nullement, par exemple, qu'un jeune homme s'empare du discours dans une compagnie où se trouvent des vieillards, un ignorant devant des hommes instruits, un laïque devant des prêtres, un séculier devant des religieux. En un mot, quand la parole est déplacée, quand on peut l'accuser de présomption, c'est un devoir, ou plutôt une nécessité de garder le silence.

Aucun de ces avis ne doit être négligé, si l'on ne veut s'exposer à de graves écarts dans ses paroles. Or, comme il n'appartient pas à tout le monde de savoir observer ces divers points, la meilleure précaution à prendre, c'est de se renfermer dans un silence prudent. On est sûr alors de se conformer parfaitement à toutes ces règles, de ne transgresser aucun de ces devoirs. De là cette sentence de l'Écriture : « L'insensé lui-même, s'il se taisait, pourrait être regardé comme sage ; qu'il tienne ses lèvres fermées, et beaucoup le tiendront pour un homme de sens. » *Prov.* XVII, 28.

V.

De la mortification des passions.

Une fois que le corps, avec tous ses sens, a été soumis à ces sages dispositions, tout n'est pas fini, le plus important même

reste encore à faire, c'est d'établir le même accord dans l'âme et toutes ses puissances. Là se présente avant tout à notre attention l'appétit sensitif; et sous ce nom il faut comprendre toutes les affections et tous les mouvements de notre nature, l'amour, la haine, la joie, la tristesse, le désir, la crainte, l'espérance, la colère, et autres sentiments du même genre.

Cet appétit constitue la partie la moins élevée de notre âme, celle, par conséquent, qui nous donne le plus de ressemblance avec les animaux privés de raison; car les animaux sont partout et toujours guidés par ces sortes d'affections sensibles. C'est là ce qui nous incline le plus vers la terre et nous éloigne le plus des choses du ciel. Telle est la source, tel le principe de tous les maux qui règnent dans le monde, la cause de notre perdition. Saint Bernard a dit : « Otez la propre volonté, (il désigne par là tous les mouvements de l'appétit sensitif), et l'enfer n'aura plus de raison d'être. » *De Resurr. Dom. serm.* III. La doctrine de saint Thomas, Ia, IIæ, *Quæst.* LXXVII, se résume dans la même pensée. C'est là qu'est la citadelle et l'arsenal du péché; car c'est là qu'il puise ses forces, de là qu'il tire ses traits les plus acérés pour les diriger contre nous. Cet appétit est le point vulnérable de notre être; il y a là comme une seconde Eve, inconstante et fragile, qui prête l'oreille aux perfides conseils de l'antique serpent, entraînant encore le malheureux Adam, c'est-à-dire la partie supérieure de l'âme, où résident l'entendement et la volonté. Le péché originel se montre là dans toute sa puissance; c'est là qu'il a concentré, pour ainsi dire, son mortel poison. Là les combats, les chutes, les victoires, les triomphes : dans ces combats on voit tomber les faibles et triompher les forts. C'est principalement là que s'accomplit, enfin, la milice de la vie et que se déploie l'exercice de la vertu; car notre courage et notre mérite consistent surtout à dompter les passions aveugles et les insatiables appétits déchaînés contre nous comme autant de bêtes sauvages.

Voilà pourquoi notre âme nous est représentée sous la figure, tantôt d'une vigne qui réclame incessamment une main diligente et laborieuse, tantôt d'un jardin dont il faut toujours arracher les mauvaises herbes, pour y substituer les plantes fécondes de la Re-

ligion et de la vertu. Que le serviteur de Dieu s'applique donc avant tout à cultiver ce jardin symbolique, coupant et retranchant sans pitié tout ce qu'il y a de nuisible, afin de donner au bien la possibilité de croître et de se développer en toute liberté. Dans l'action qu'il faut déployer, pour maîtriser les passions, réprimer leurs écarts et les tenir dans la voie droite, le chrétien peut encore être comparé au conducteur d'un char, toujours attentif à la marche des chevaux, qui tantôt lâche les rênes et tantôt les retient, ne laissant rien au caprice, soumettant tout à la raison.

Ainsi nous apparaissent les vrais enfants de Dieu; ils se dirigent sans cesse, non par la chair et par le sang, mais par l'impulsion de l'esprit divin. Voilà ce qui distingue les hommes spirituels des hommes charnels; tandis que ces derniers, semblables aux animaux privés de raison, se laissent gouverner par la matière, les premiers obéissent aux pures lumières qui leur viennent du ciel.

Telle est la mortification si souvent recommandée par l'Ecriture sainte, telle est la myrrhe dont elle nous parle en tant d'endroits. Ainsi doivent être entendues la mort et la sépulture auxquelles le grand Apôtre ne cesse de nous exhorter; la croix et l'abnégation que nous prêche l'Evangile; la justice et la vérité dont nous entretient le saint roi David, ainsi que les autres prophètes. C'est à ce but que doivent principalement tendre nos œuvres et nos labeurs, nos pensées et nos forces, nos oraisons et tous nos exercices de piété.

Chacun de nous doit en outre étudier avec soin son caractère spécial et ses inclinations particulières, afin de porter ses efforts du côté qu'il jugera le plus menacé. Sans doute, il n'est pas d'appétit contre lequel nous ne devions incessamment être en guerre; mais il importe surtout de lutter contre la triple concupiscence, des honneurs, des richesses et des plaisirs. Gardons-nous encore d'un travers fort commun dans le monde, spécialement parmi les personnes nées dans la grandeur, élevées dans la mollesse, flattées dans leurs penchants et qui n'ont jamais appris à se faire violence; c'est de ne pouvoir souffrir qu'on agisse autrement que selon notre volonté et de prétendre que tous nos désirs soient accomplis : vice doublement funeste, source d'autant de peines que de

chutes. Pour nous prémunir contre un tel mal, il nous sera très-utile de nous appliquer à des exercices contraires à nos inclinations, de refuser à notre volonté les choses permises, pour nous tenir mieux en état de lui interdire les choses défendues. Le maniement des armes spirituelles n'exige pas moins d'étude et de préparation que celui des armes matérielles; il en exige même d'autant plus que la victoire remportée sur le démon et sur soi, l'emporte davantage sur toute autre victoire. Aimons à pratiquer aussi les œuvres les plus humbles, à remplir les offices qui sont les plus dédaignés par le monde. Que nous importent les discours des mondains? Ce que le monde peut ôter ou donner est bien peu de chose pour celui dont Dieu même est l'héritage et le trésor!

VI.

Réforme de la volonté.

Pour obtenir la mortification dont nous venons de parler, l'un des moyens les plus efficaces, c'est de réformer, de fortifier et d'enrichir la volonté intellectuelle, celle qui réside dans la partie supérieure de l'âme. Parmi les dispositions qui peuvent embellir cette faculté, nous en distinguons trois principales : humilité de cœur, pauvreté d'esprit, haine de soi-même ; par ce triple moyen s'accomplit aisément le travail de la mortification.

L'humilité, selon la définition qu'en donne saint Bernard, *De Adv. Dom. serm.* IV, est le mépris de soi, fondé sur une connaissance profonde et véritable de ce qu'on est. Il appartient à cette vertu d'arracher de notre âme toutes les racines et tous les rejetons de l'orgueil, ainsi que tout amour des distinctions et des honneurs terrestres; c'est elle qui nous fait rechercher partout la dernière place, en nous persuadant que tout autre créature, si elle avait reçu les grâces qui nous ont été données, en aurait témoigné plus de reconnaissance au Seigneur et les aurait mieux employées à sa gloire. Ce n'est pas assez que l'homme ait au dedans de lui-même cette connaissance et ces sentiments; il faut encore qu'il les manifeste au dehors par une conduite simple et modeste, suivant sa condition, sans avoir égard aux opinions ni aux jugements contraires du monde. Il faut donc que tout en

nous et autour de nous respire la simplicité, l'humilité, la soumission et la dépendance, non-seulement envers nos supérieurs et nos égaux, mais envers nos inférieurs eux-mêmes.

La seconde chose requise pour épurer et rectifier la volonté, comme nous venons de le dire, est la pauvreté d'esprit. Elle consiste dans un mépris volontaire ou réfléchi de toutes les choses de la terre, et dans la disposition de nous contenter du sort que Dieu nous a fait, quelque pauvre et rigoureux qu'il soit. Elle retranche d'un seul coup la racine de tous les maux, la cupidité, et met l'homme dans un tel état de calme que Sénèque, un philosophe païen, a pu dire de lui ces étonnantes paroles : « Celui qui ferme la porte de son cœur aux séductions de la cupidité, n'est ni moins riche ni moins heureux que Jupiter lui-même. » I *Tim.* VI. Cela signifie que, le bonheur de l'homme consistant dans la satisfaction des désirs de son cœur, celui dont tous les désirs se trouvent apaisés, est dès lors parvenu au comble de la béatitude ou n'est pas loin d'y parvenir.

La troisième disposition dont nous avons parlé, c'est une sainte haine de soi-même. Le divin Sauveur a dit : « Celui qui aime sa vie dans ce monde, la perd; et celui qui la hait, la sauve pour l'éternité. » *Joan.* XII, 25. Ce qui ne saurait s'entendre de cette mauvaise haine dont se montrent animés les malheureux qui se livrent au désespoir, mais bien de celle que les saints éprouvent pour leur propre chair, dans laquelle ils voient la source de beaucoup de maux et l'obstacle à beaucoup de biens. De là vient qu'ils traitent cette chair humaine, non selon ses goûts et ses appétits, mais d'après les lumières de la saine raison; et la raison veut souvent que la chair soit traitée d'une manière inflexible et sévère, afin qu'elle soit toujours l'humble servante de l'esprit, la matière et l'instrument de son triomphe. Si l'on agit autrement, on voit bientôt se réaliser cette parole du Sage : « Celui qui nourrit son serviteur dans l'abondance et la délicatesse, le trouvera plus tard récalcitrant et rebelle, quand il aura besoin de son travail. » *Prov.* XXIX, 21. Exprimant la même pensée par une autre comparaison, le Sage nous dit ailleurs qu'un cheval indompté doit être assoupli par le frein et l'éperon, qu'il faut parfois lui mettre

des entraves et plus souvent le soumettre au travail; c'est le moyen de réprimer ses caprices et de corriger ses emportements. C'est cette haine de soi-même qui fait principalement avancer l'œuvre de notre mortification; c'est elle qui coupe court à nos mauvais désirs, quoi qu'il en coûte à la nature; car, d'une autre façon, pourrions-nous jamais consentir à lui porter de rudes coups, à retrancher les objets de nos affections, à frapper jusqu'au sang? L'énergie dans la mortification se puise, non-seulement dans un vif amour de Dieu, mais encore dans une sainte haine de soi-même. C'est ainsi que notre âme ressemble, vis-à-vis de ses propres infirmités, à un médecin prudent et ferme qui porte sans pitié le fer et le feu partout où la gangrène exerce ses ravages. Il resterait beaucoup plus à dire assurément sur les trois vertus dont nous venons de parler, aussi bien que sur la mortification des passions, dont il a été question dans le précédent paragraphe, puisque ce sont là des choses de la plus haute importance dans la vie spirituelle; mais nous réserverons ces divers sujets pour d'autres ouvrages; et là nous les traiterons d'une manière plus sérieuse et plus détaillée.

VII.

Réforme de l'imagination.

A côté des deux puissances appétitives de l'âme, on en distingue deux autres qu'on peut appeler intellectives, l'imagination et l'entendement. Celles-ci correspondent aux deux premières de telle sorte que chaque appétit a sa lumière et son guide. L'imagination, puissance évidemment moins élevée que l'entendement, est une de celles qui ont le plus souffert de la chute primitive et qui ont le plus secoué le joug de la raison. Comme un esclave qui méconnaît l'autorité de son maître, elle échappe souvent de la maison; et, s'il le faut, elle aura déjà fait le tour du monde, avant que nous sachions où elle est. C'est encore là une puissance qui se laisse emporter par d'insatiables désirs; elle se précipite avec avidité sur tous les objets qui se présentent, semblable à ces chiens affamés qui vont d'une chose à l'autre, mettant partout leur museau, et revenant toujours à la charge, malgré les me-

naces et les coups. C'est encore là une puissance coureuse et vagabonde, qu'on pourrait comparer à ces bêtes sauvages qui n'ont jamais reçu ni le frein ni le joug, et qui ne connaissent aucun maître. Non contents de subir ses insolents caprices, plusieurs laissent le mal s'aggraver par leur négligence; ils traitent l'imagination comme un enfant gâté, auquel on permet de porter librement partout ses pieds et ses mains, sans jamais imposer à ses idées une contrainte salutaire. Aussi qu'arrive-t-il? Quand ils veulent ensuite la fixer et la retenir dans la considération des choses divines, elle refuse de leur obéir, par suite des mauvaises habitudes qu'elle a contractées. Sachant donc quelles sont les dangereuses manies de cette aveugle puissance, efforçons-nous de la dompter, donnons-lui des entraves, ne lui permettons de s'exercer que sur des choses utiles ou même nécessaires, imposons-lui le silence sur tout autre objet. De même que nous avons dû lier notre langue pour qu'elle n'eût la liberté de prononcer que des paroles bonnes et saintes; de même devons-nous lier notre imagination, de telle sorte qu'elle n'ait que des pensées pures et ne s'égare jamais sur des images dangereuses ou frivoles. Il importe, par conséquent, que nous discernions avec autant d'application que de vigilance, les pensées que nous pouvons émettre sans péril, de celles que nous devons repousser sans faiblesse. Accueillons les unes comme des visions célestes; excluons les autres comme des fantômes trompeurs et des apparitions funestes. Lorsqu'on se néglige en ce point, on laisse bien souvent entrer dans son âme des idées ou des sentiments qui, non-seulement nous font perdre la dévotion et nous enlèvent la ferveur de la charité, mais encore nous ravissent la charité même, c'est-à-dire le principe de la vie. La femme chargée de veiller à la porte du roi Isboseth se laissa surprendre par le sommeil pendant qu'elle criblait le froment à l'entrée de sa demeure, et des brigands fameux vinrent trancher la tête à ce prince. Quelque chose de semblable se passe en nous; quand notre discernement s'endort, lui dont l'office propre est de séparer la paille du bon grain, notre âme donne accès à des pensées qui lui deviennent souvent mortelles. Mais ce n'est pas uniquement pour mettre à l'abri de tels coups notre vie spirituelle,

qu'il faut déployer une vigilance infatigable, c'est aussi pour sauvegarder notre recueillement dans l'oraison ; car s'il est vrai qu'une imagination inquiète et volage porte le désordre dans nos exercices de piété, il ne l'est pas moins qu'une imagination sage et réglée rend plus facile et plus douce l'union de notre âme avec Dieu.

VIII.

Réforme de l'entendement.

Au-dessus de toutes les puissances de notre âme, se trouve l'entendement ; c'est par là que l'homme est supérieur à toutes les créatures visibles, et qu'il se rapproche le plus du Créateur. Or la beauté de l'entendement dépend de cette haute et rare vertu que nous nommons la prudence. Elle est par rapport à la vie spirituelle ce que les yeux sont au corps ; elle remplit le rôle du pilote dans un vaisseau, du roi dans un royaume ; c'est le conducteur qui mène le char et qui doit toujours avoir les rênes dans la main, s'il ne veut pas s'écarter de sa route. Sans cette vertu la vie spirituelle serait frappée d'un complet aveuglement, pleine d'incertitude, de désordre et de confusion. Aussi, dans une réunion de moines et d'anachorètes où se trouvait le bienheureux patriarche saint Antoine, comme on traitait de l'excellence des vertus, ce grand serviteur de Dieu n'hésita pas à mettre la prudence au premier rang, par la raison qu'elle est la maîtresse et la régulatrice de toutes les autres. Tout homme donc qui veut faire des progrès dans la vertu, et dans une vertu quelconque, doit avant tout avoir les yeux fixés sur celle-ci.

La prudence n'a pas qu'un seul office dans la direction de notre vie, elle en a plusieurs et de diverses sortes ; ce n'est pas seulement ici une vertu spéciale, c'est de plus une vertu générale qui intervient dans l'exercice de toutes les autres, pour y faire régner l'ordre et l'harmonie. Nous la considérerons uniquement sous ce dernier rapport, et nous parlerons de quelques-uns des actes qu'elle accomplit à ce titre.

Il appartient d'abord à la prudence, en présupposant néanmoins la foi et la charité, de diriger toutes nos œuvres vers Dieu, comme

vers leur dernière fin; c'est à elle de bien examiner quelle est l'intention qui nous anime, si nous agissons purement pour Dieu, ou si ce n'est pas plutôt pour nous-mêmes; car l'amour-propre est bien subtil, comme dit un saint docteur, il se recherche lui-même en toutes choses, jusque dans les exercices de la plus haute piété. *De Imit. Chr.* III, 54.

La prudence s'occupe aussi de nos rapports avec le prochain; et cela, pour que nous soyons toujours un sujet d'édification, jamais de scandale. Il faut donc savoir reconnaître avec prudence la condition de chacun, ses inclinations et son caractère, afin d'adopter les moyens qui lui seront les plus avantageux. Cette vertu nous apprend encore à supporter patiemment les défauts de nos semblables, leurs faiblesses et leurs infirmités, à ne pas irriter les plaies de leur âme, sous prétexte de les guérir; elle nous rappelle à propos que dans toutes les choses humaines il y a ce que les théologiens appellent acte et puissance, c'est-à-dire perfection et imperfection; que dès lors la vie ne saurait être exempte de ce dernier élément, si l'on songe surtout aux tristes effets de sa première chute. Aristote dit que le sage ne doit pas chercher le même genre ou le même degré de certitude dans toutes les matières, les unes étant susceptibles d'une rigoureuse démonstration, tandis que les autres ne le sont pas; l'homme prudent ne doit pas de même exiger que tout soit parfait dans les choses humaines, en sorte qu'elles ne laissent rien à désirer; car il est une perfection possible dans les unes, qui ne l'est pas dans les autres. Celui qui voudrait donc se heurter violemment contre les obstacles qui se rencontrent dans la vie, s'exposerait à lui faire plus de mal que de bien; il retarderait beaucoup plus qu'il n'avancerait l'œuvre, bonne et louable d'ailleurs, dont il aurait poursuivi la pensée.

La prudence consiste encore à se connaître soi-même; elle guide l'homme dans l'étude approfondie de tout ce que sa nature renferme d'appétits déréglés et d'inclinations vicieuses; elle nous montre à découvert les faiblesses de notre intelligence et celles de notre vertu. Nous apprenons par là à ne pas présumer de nous-même, à nous tenir constamment en garde centre les ennemis de

notre salut, à les repousser loin de notre âme, avec autant de persévérance que d'ardeur.

C'est à cette vertu que nous devons de savoir gouverner notre langue, d'après les lois et selon les circonstances que nous avons signalées plus haut ; c'est elle qui nous enseigne ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire, aussi bien que le temps qui convient pour cela ; car, comme le dit Salomon, il est un temps pour parler, il est un temps pour garder le silence. En effet, dans les repas et les fêtes, par exemple, et dans toutes les autres occasions du même genre, le sage parle peu, et son silence alors est une preuve de sa sagesse.

Ne pas se fier indistinctement à tous les hommes, se prémunir contre les dangereux entrainements de la parole elle-même, savoir maîtriser sa pensée et ne pas laisser déborder son esprit et son cœur sur les divers sujets dont on parle, c'est encore un signe qu'on possède la véritable prudence ; car le Sage dit : « L'insensé répand son âme tout entière ; mais l'homme prudent sait se contenir et garder les choses pour un autre temps. » *Prov*. XXIX, 11. L'homme qui se fie à celui qui n'est pas digne de sa confiance, vivra dans un danger perpétuel, il est toujours l'esclave des autres.

La prudence apprend à l'homme à se fortifier d'avance, à ne pas attendre le moment du péril ou celui de la maladie, à prévoir de loin les luttes qui pourront lui survenir dans les diverses phases de la vie, à s'y préparer enfin par la prière et la méditation. C'est là le conseil que nous donne l'Ecclésiastique lorsqu'il dit : « Avant que vienne la maladie, tenez prête la médecine. » *Eccli*. XVIII, 20. Quand vous devrez donc vous rendre à quelque fête, assister à un festin, traiter avec des hommes querelleurs et mal disposés, aborder enfin un danger quelconque, armez-vous de sages précautions, n'allez pas vous exposer à l'ennemi sans défense.

Cette même vertu nous dirige dans la manière dont nous devons traiter notre corps ; elle nous fait garder en ce point une juste mesure, nous tenant également éloignés et d'une complaisance excessive et d'une excessive rigueur, nous apprenant à ne pas lui refuser le nécessaire, mais aussi à ne pas lui donner le

superflu ; de telle sorte que nous fassions de notre corps un serviteur docile et non un cadavre ambulant, et que, d'un autre côté, si nous ne l'exposons pas à tomber d'épuisement sur le chemin de la vie, il ne soit pas non plus, par notre faiblesse envers ses appétits, un obstacle aux aspirations élevées de notre âme.

La prudence intervient dans nos occupations et nos travaux, même les plus louables, pour nous les faire entreprendre avec modération ; en nous empêchant d'épuiser les forces de notre esprit par un travail excessif, elle exerce sur nous la plus salutaire influence ; car, comme le dit saint François, dans la règle de son ordre, l'esprit doit être le maître et le régulateur, jamais l'esclave ou la victime de ses occupations. Nous devons nous occuper des objets extérieurs de manière à ne pas perdre de vue les choses intérieures ; en accomplissant les devoirs de la charité fraternelle, il ne faut pas oublier ceux que nous impose l'amour divin. Si les apôtres, eux qui possédaient néanmoins tant de ressources et de grâces, jugèrent à propos de renoncer à certaines occupations moins importantes, afin de ne pas faillir dans les grands devoirs de l'apostolat, nul ne doit présumer de ses forces, au point de croire pouvoir suffire à tout. N'oublions pas cette vérité populaire : Qui trop embrasse mal étreint. Il appartient également à la prudence de nous découvrir les artifices et les piéges que nous tend l'ennemi du salut, comment il s'introduit dans les âmes et comment il en sort, selon l'expression de l'Evangile. C'est elle qui nous enseigne à ne pas croire à tout esprit, à ne nous laisser tromper par la fausse apparence d'aucun bien, à nous pénétrer enfin de cette pensée, qu'il n'est pas de tentation plus à craindre que celle qui se cache sous le masque de la vertu, et que c'est là le plus souvent la manière dont le démon attaque les personnes sincèrement vertueuses. Elle nous inspire tour à tour une crainte salutaire et une sainte hardiesse ; elle nous dit qu'il y a des pertes qui sont un gain et des gains qui sont une perte. Elle nous apprend par dessus tout à mépriser les jugements et les opinions du monde, les injustes critiques et les vaines clameurs qui ne cessent de retentir autour de l'homme vertueux, en nous rappelant cette parole de l'Apôtre : « Si je prenais soin de plaire aux hommes,

je ne me regarderais plus comme le serviteur du Christ. » *Galat.* I, 10. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'un homme ne saurait commettre de plus grande folie que de se conduire d'après les discours de ce monstre à mille têtes qu'on appelle le vulgaire ; car, que peut-on concevoir de plus superficiel et de moins sensé ? Sans doute, il ne faut scandaliser personne, il est des craintes raisonnables et légitimes ; mais doit-on pour cela tourner à tous les vents? Savoir se tracer un chemin entre ces deux extrêmes, c'est la preuve d'une haute prudence.

IX.

De la prudence dans les affaires.

La direction des affaires temporelles elles-mêmes rentre également dans le domaine de la prudence ; cette vertu nous y fait éviter des erreurs et des fautes qu'on ne peut réparer que bien difficilement dans la suite, et qui bien souvent jettent le trouble dans notre conscience, le désordre dans notre vie. Pour échapper à ce double inconvénient, il sera bon de se corformer aux règles de conduite qui vont suivre. La première nous est donnée par le Sage, quand il dit : « Que tes yeux considèrent toujours la voie droite, et qu'ils dirigent chacun de tes pas. » *Prov.* IV, 25. C'est là nous conseiller de ne pas nous jeter inconsidérément dans les affaires qui se présentent, mais d'y réfléchir avec maturité avant de les entreprendre. On peut distinguer à cet égard cinq précautions nécessaires : 1° Recommander à Dieu les affaires que nous avons à traiter. 2° Y penser d'avance avec toute l'attention et tout le discernement dont nous sommes capables. Il faut examiner, non-seulement la substance même de l'œuvre, mais encore toutes les circonstances qui doivent l'accompagner. Qu'une seule vienne à manquer, et c'en est assez quelquefois pour ruiner l'œuvre tout entière. Elle aurait beau même être parfaite, et dans le fond et dans les circonstances, il suffirait qu'elle fût faite à contre-temps, par exemple, pour être entachée d'un vice plus ou moins dangereux. 3° Il faut avoir recours aux conseils des autres, en leur communiquant l'objet de nos réflexions ; mais ces conseillers doivent être en petit nombre et bien choisis. Dans la délibération,

écoutons les avis de tous; dans la détermination, n'ayons égard qu'au sentiment de quelques-uns, si nous ne voulons pas nous exposer à de graves mécomptes. 4° Le temps est surtout nécessaire à nos délibérations; il faut laisser mûrir pendant quelques jours la résolution à prendre. C'est le temps qui nous fait connaître les hommes, c'est le temps qui nous fait connaître aussi leurs conseils et nos propres pensées. Souvent une personne nous paraît telle au premier abord, et se montre tout autre dans la suite; il en est de même de nos pensées et de nos résolutions; celles qui nous souriaient au commencement, ne nous inspirent dans la suite que des répugnances. 5° Gardons-nous bien de quatre principaux écueils contre lesquels vient souvent échouer la prudence; ce sont la précipitation, la passion, l'opiniâtreté à soutenir nos propres idées et la vanité. La précipitation rend toute délibération impossible; la passion aveugle; l'opiniâtreté ferme la porte à tout bon conseil, et la vanité, quand elle intervient, finit par tout gâter.

Il appartient encore à cette vertu de fuir toujours les extrêmes et d'observer un milieu raisonnable, car les extrêmes ne sont pas moins ennemis de la vertu que de la vérité. Par conséquent ne condamnez et n'approuvez jamais absolument; ne vous avancez pas trop ni dans vos refus, ni dans vos concessions; n'ajoutez pas foi à tout ce qu'on vous dit, mais ne soyez pas aussi d'une incrédulité obstinée. Que les fautes de quelques-uns ne vous portent pas à prononcer une condamnation en masse; et n'estimez pas que la sainteté soit commune parce qu'elle sera le partage d'un petit nombre. Suivez en toutes choses la lumière de la raison, et ne vous laissez entraîner dans aucun excès par l'impétuosité des passions.

Une autre règle observée par la prudence consiste à ne pas faire de la nouveauté ou de l'ancienneté des choses, un motif d'approbation ou de désapprobation. Il y a des usages très-anciens et fort peu respectables; et il y en a de nouveaux qui sont louables de tout point. L'ancienneté n'est pas plus une raison pour excuser le mal que la nouveauté pour repousser le bien. C'est pourquoi, ayons égard à la valeur réelle des choses et non à leur date plus

ou moins réculée. Le vice qui remonte très-haut n'en est que plus difficile à guérir ; et la vertu de date récente n'a qu'un défaut, celui de n'être pas connue.

La vraie prudence a aussi grand soin de n'être pas le jouet de l'apparence trompeuse des choses d'ici-bas, et elle ne les juge pas sur ce qu'elles semblent être. Elle sait que tout ce qui brille n'est pas de l'or, et que ce qui a les dehors du bien, n'en a pas toujours la réalité. Le miel cache souvent l'amertume, comme sous la corolle des fleurs se cachent les épines. N'oublions pas le mot d'Aristote, que le mensonge revêt souvent un caractère plus frappant de vérité que la vérité elle-même : la même observation s'applique au mal avec tout autant de justesse.

Mais la règle que nous devrions graver profondément dans notre cœur est celle-ci : de même que la réflexion et la gravité sont les compagnes inséparables de la prudence ; de même la légèreté et la précipitation sont les compagnes de la folie. Évitez donc soigneusement ces défauts, surtout lorsqu'il s'agit : 1° de croire, 2° d'accorder, 3° de promettre, 4° de prendre une résolution, 5° de converser avec les hommes, 6° enfin lorsque vous êtes porté à vous mettre en colère. Il est extrêmement dangereux en toutes ces circonstances de céder à la précipitation et à la légèreté. Croire légèrement dénote la légèreté du cœur ; promettre facilement, c'est perdre sa liberté ; accorder sans réflexion, c'est se préparer des regrets ; prendre une résolution précipitamment, c'est se mettre en péril de se tromper, comme il arriva à David au sujet de Miphiboseth, II *Reg.* IX. La légèreté dans les paroles nous expose au mépris de nos semblables ; et la facilité à se mettre en colère est une preuve manifeste de folie ; car il est écrit que l'homme qui sait souffrir saura gouverner sa vie avec sagesse, tandis que celui qui ne peut rien supporter tombera infailliblement dans de grandes erreurs.

X.

De quelques moyens propres à acquérir cette vertu.

L'un des meilleurs moyens pour acquérir cette vertu c'est l'expérience de nos fautes passées, et la connaissance des succès que

d'autres ont pu obtenir. Cette double connaissance suggère ordinairement une prudence remarquable. Par la même raison, on a dit que le souvenir du passé est un conseiller sage et habile, et que le jour présent est le disciple du jour écoulé ; car, suivant la parole de Salomon : « Ce qui sera est cela même qui a été ; et ce qui a été fait est ce qui arrivera. » *Eccl.* I, 9. Ainsi le passé nous enseigne à juger le présent, et le présent à juger le passé.

Mais le moyen le plus efficace pour acquérir la prudence est la vraie humilité de cœur ; de même que l'orgueil est le grand obstacle à l'acquisition de cette vertu. Il est écrit, en effet, que « là où est l'humilité, là aussi est la sagesse. » *Prov.* XI, 2. En outre, l'Ecriture tout entière ne cesse de nous rappeler que Dieu instruit les humbles, qu'il éclaire les petits et qu'il leur communique ses secrets. Cependant l'humilité ne doit pas se rendre à la moindre apparence ni suivre l'impulsion du plus léger souffle : ce ne serait plus de l'humilité, mais de l'instabilité et de la faiblesse. C'est contre cette fausse humilité que nous prémunissait le Sage, quand il disait : « Ne soyez pas humble dans votre sagesse. » *Eccli.* XIII, 10. Ainsi les vérités que nous savons reposer sur les fondements les plus solides et les plus inébranlables, nous devons les croire avec constance et fermeté, sans nous laisser séduire par de trompeuses lueurs ni par les opinions contraires.

Enfin, une fervente oraison nous servira beaucoup pour obtenir cette vertu. C'est en effet un des principaux offices de l'Esprit saint d'éclairer l'entendement par les dons de science, de sagesse et de conseil. Or, plus grandes seront la dévotion et l'humilité avec lesquelles nous nous présenterons devant lui, plus nous paraîtrons disposés à recevoir ses enseignements, et plus il nous donnera de lumière, et plus il nous remplira de ses grâces et de ses faveurs.

Si nous nous sommes étendus sur ce sujet, c'est que, la prudence étant spécialement destinée à servir de guide aux autres vertus, il fallait prendre toutes nos précautions pour qu'elle ne fût pas aveugle elle-même, et qu'elle n'obligeât pas l'âme à marcher, pour ainsi parler, dans l'obscurité et à tâtons. Voilà ce que nous avions à dire des devoirs de l'homme envers lui-même. Nous allons parler maintenant de ses devoirs envers le prochain.

CHAPITRE XIV.

Des obligations de l'homme à l'égard du prochain.

I.

Les obligations de l'homme à l'égard du prochain se résument dans la pratique des vertus de charité et de miséricorde. On ne saurait croire avec quelle force les divines Ecritures, qui renferment les enseignements propres à régler notre vie, insistent sur ce point. Parcourez les écrits des Prophètes, des Evangélistes et des autres auteurs de l'ancien et du nouveau Testament, et vous serez étonnés de l'importance qui est attachée à la pratique de ces vertus. Dans Isaïe, le Seigneur fait consister en partie la justice à user de charité envers son prochain. « Pourquoi, Seigneur, lui demandaient les Juifs, avons-nous jeûné, et n'avez-vous pas eu égard à nos jeûnes? Pourquoi nous sommes-nous affligés et n'y avez-vous pas fait attention? Parce que, leur répond le Seigneur, au jour de votre jeûne vous avez suivi votre volonté, et que vous avez traité durement tous vos débiteurs. Vous jeûnez, il est vrai; mais les procès et les querelles ne sont pas moins nombreux parmi vous et vous n'en frappez pas moins impitoyablement vos frères. Le jeûne que j'approuve est celui-ci : Déchirez vos contrats usuraires; déchargez les pauvres des fardeaux qui les accablent; rendez à la liberté ceux que la captivité a brisés, et rompez le joug que vous faites peser sur eux. Partagez votre pain avec le pauvre affamé, introduisez dans votre maison les indigents et les nécessiteux; si vous voyez votre frère sans vêtements, couvrez-le, et ne méprisez pas votre propre chair. Alors vous crierez et je vous exaucerai. » *Isa.* LVIII, 3 et seq. Et le Prophète poursuit jusqu'à la fin du chapitre l'énumération des bienfaits par lesquels le Seigneur récompensera cette charitable conduite.

Ces paroles vous montrent l'intérêt que Dieu met à ce que nous traitions le prochain avec miséricorde et charité. Vous n'ignorez pas avec quel soin le grand Apôtre recommande ces vertus en toutes ses Epîtres. Il n'est pas d'éloge qu'il ne fasse de la charité;

il indique avec détail ses avantages inappréciables; il l'exalte sans cesse; il la met au-dessus de toutes les autres vertus, et la représente comme le chemin le plus sûr pour aller à Dieu. Dans un endroit, il l'appelle le lien de la perfection; dans un autre, il dit qu'elle est la fin de tous les commandements; ailleurs il ajoute qu'aimer son prochain c'est accomplir toute la loi. (*Coloss.* III; I *Timoth.* I; *Rom.* XIII; *Galat.* V.) Il serait difficile de louer davantage une vertu; et cela suffit certainement à l'homme désireux de se rendre agréable à Dieu pour aimer de toute son âme la charité et pour régler suivant les inspirations de cette vertu sa vie et ses œuvres.

L'éloge de la charité était encore le sujet favori du disciple bien-aimé dans ses Épîtres : il y revient à chaque instant, à chaque instant il nous la recommande comme la plus sublime des vertus chrétiennes. Ce qu'il fait dans ses écrits, il le faisait, disent les historiens, durant sa longue vie. Comme on lui demandait pourquoi il répétait toujours la même sentence, il répondit qu'il suffisait de l'observer pour assurer son salut.

II.

Il est donc hors de doute que l'une des choses les plus agréables à Dieu est l'accomplissement du précepte de l'amour. Seulement l'amour ne doit pas être stérile; il faut qu'il soit accompagné de fruits abondants. L'amour stérile ne mérite pas le nom d'amour, selon cette parole de l'apôtre de la charité : « Celui qui possédant les biens de ce monde voit son frère dans la nécessité et ne le soulage pas, celui-là comment conserverait-il en lui la charité divine? » I *Joan.* III, 17. « Mes petits enfants, ajoute-t-il aussitôt, aimons, non pas en paroles, mais en œuvres et en vérité. » Parmi les œuvres dont la charité est le principe, les plus importantes se ramènent aux suivantes : aimer, conseiller, secourir, supporter, pardonner et édifier. Il existe entre ces œuvres et la charité un rapport si étroit que les premières servent à déterminer le degré de la seconde, et réciproquement. Il y a des chrétiens qui prétendent aimer; mais ils ne prouvent pas leur amour autrement que par des paroles. D'autres se contentent de le prouver en donnant

de sages conseils; pourtant, ils ne puiseront jamais dans leur bourse, et ils n'ouvriront jamais leur coffre pour secourir le prochain. On en trouve qui iront bien jusque-là, mais qui ne peuvent souffrir patiemment les injures et les faiblesses d'autrui, ni accomplir le précepte de l'Apôtre : « Portez les fardeaux les uns des autres, et de la sorte vous remplirez la loi du Christ. » *Galat.* VI, 2. Quelquefois ceux qui souffrent patiemment les injures, ne les pardonneront pas avec miséricorde ; et encore qu'il n'y ait aucune haine dans leur cœur, ils ne veulent pas traduire leurs sentiments sur leur visage. Ces personnes-là ne sont pas encore arrivées à la perfection de la charité : elles font bien de ne pas conserver de rancune ; mais elles feraient encore mieux de le témoigner ostensiblement. Plusieurs n'auront rien à se reprocher sous ce dernier rapport ; mais ils n'édifieront leur prochain ni par leurs paroles, ni par leurs exemples; ce qui est pourtant un des devoirs les plus importants de la charité. Que chacun examine d'après ces observations avec quelle perfection il exerce cette vertu précieuse. On peut dire que celui qui se borne à aimer son prochain occupe le dernier degré; que celui qui joint le conseil à l'amour occupe le suivant, et ainsi de suite jusqu'à celui qui joint à tout cela l'édification par ses paroles et sa conduite; en quoi consiste le degré le plus élevé de la pratique de cette vertu.

Les œuvres dont nous venons de parler forment ce que nous appellerions les œuvres positives de la charité. A part ces œuvres qui indiquent la manière dont il faut traiter le prochain, il y en a d'autres que nous appellerons négatives, et qui indiquent ce qu'il faut éviter vis-à-vis du même prochain. Je citerai pour exemple les actes suivants; ne juger personne, n'en dire aucun mal, respecter les biens et l'honneur d'autrui, ne dire à personne des paroles injurieuses, inconvenantes ou peu courtoises, ne scandaliser personne par ses actes et par ses conseils. Quiconque observerait tous ces points accomplirait dans sa perfection ce divin commandement.

Si vous désirez résumer en une seule parole ces divers avis, tâchez d'avoir pour le prochain un cœur maternel. Voyez avec quelle tendresse une bonne mère aime son enfant, avec quelle

prudence elle le conseille dans les dangers, avec quel dévoûment elle le secourt dans ses besoins; avec quelle subtilité elle excuse ses fautes, tantôt elle les souffrira patiemment, tantôt elle les châtiera avec justice, tantôt elle les dissimulera avec autant de sagesse que de générosité, car l'amour a ces différentes vertus à son service. Comme elle se réjouit de sa prospérité, comme elle souffre de ses maux! elle ne souffrirait pas davantage s'ils lui étaient personnels. Quel zèle elle a pour son honneur et son avancement; avec quelle ferveur elle prie Dieu pour lui! En toutes choses elle s'occupe plus de lui que d'elle-même, et moins il reconnaîtra son amour, plus elle lui témoignera de tendresse. Votre charité serait parfaite si elle pouvait rendre votre cœur aussi affectueux et aussi sensible. Quoique vous ne puissiez pas en arriver là, ne laissez pas que d'y tendre de toutes vos forces; plus haut vous essaierez de vous élever, moins vous resterez attaché à la terre.

Vous me demanderez peut-être : Comment voulez-vous que j'éprouve ces sentiments envers une personne qui m'est étrangère? A cela je réponds que le prochain n'est pas pour vous un étranger. Vous devez voir en lui l'image de Dieu, l'œuvre de ses mains, un de ses enfants et un membre vivant de Jésus-Christ. Saint Paul ne cesse de nous rappeler cette dernière vérité, et de dire que pécher contre le prochain c'est pécher contre Jésus-Christ, que faire du bien au prochain, c'est en faire à Jésus-Christ. *Rom.* XII; I *Corinth.* VIII. Ne considérez pas dans le prochain un tel homme, ni même un homme, mais le Christ lui-même ou un de ses membres vivants. Il ne l'est pas si vous voulez, par son corps; mais il l'est véritablement par la part qu'il reçoit de son esprit, par la récompense qui vous est promise, puisque le bien que vous lui ferez sera récompensé comme si vous l'aviez fait au Sauveur lui-même.

Il faut de plus avoir devant les yeux l'excellence de la charité, les éloges qu'en rapporte la sainte Ecriture, et l'intérêt que le divin Maître attache à ce que vous la pratiquiez. Si vous désirez donc sincèrement plaire à son cœur, vous ne négligerez pas une vertu qui lui est si chère. Voyez d'ailleurs les liens que la chair et le sang établissent entre des proches : est-ce que la nature sera

plus puissante que la grâce? Est-ce que les liens formés par la première seront plus forts chez vous que les liens formés par la seconde? Si vous objectez que vos proches et vous descendez d'une souche commune, que le même sang coule dans vos veines; sachez que l'unité qui règne entre les fidèles est encore plus parfaite. Nous avons tous le même père, la même mère, le même Seigneur, le même baptême, la même foi, la même espérance, la même nourriture et le même esprit vivificateur. Notre père à tous c'est Dieu ; notre mère c'est l'Eglise ; notre Seigneur c'est Jésus-Christ ; notre foi, nous la recevons tous de la même lumière surnaturelle qui se répand en chaque chrétien, et nous distingue du reste des hommes. Notre espérance a pour objet la même gloire, le même royaume céleste où nous ne formerons plus qu'un cœur et qu'une âme. L'eau sainte du baptême nous a conféré à tous la dignité d'enfants adoptifs du Père, et nous a tous unis par les liens d'une admirable fraternité. Notre nourriture c'est le corps adorable du Sauveur qui nous transforme en lui et fait de lui et de nous un même corps, comme de plusieurs grains de blé résulte un même pain, et de plusieurs raisins une même liqueur. Enfin nous sommes tous unis par la participation au même Esprit-Saint qui habite dans les âmes des fidèles, soit par la foi, soit par la foi et la charité, et leur communique la grâce et la vie. Or, si la plus grande sympathie règne entre les membres du corps humain, quelque diverses que soient leurs fonctions, parce qu'une même âme les anime ; quelle union ne devra-t-il pas régner entre des hommes qu'anime un même esprit, un Esprit divin, et par suite d'autant plus capable de produire une parfaite union, que sa dignité est plus élevée.

En dernier lieu, ne perdons jamais de vue l'exemple admirable d'amour que notre Sauveur nous a donné. Pourquoi nous a-t-il aimés avec tant de force et en même temps avec tant de douceur, avec tant de tendresse et tant de persévérance, avec tant de désintéressement et tant de générosité, sinon pour nous encourager par son exemple, pour nous obliger par ses bienfaits à faire tous nos efforts et à aimer notre prochain de cette manière? C'est d'ailleurs le commandement particulier qu'il nous laissa au moment

de sortir de ce monde : « Voici mon commandement, disait-il à ses apôtres; aimez-vous les uns les autres comme moi-même je vous ai aimés. » *Joan.* XIII, 34. Si l'on désirait encore plus de détails sur l'excellence de la charité et de la miséricorde, on les trouvera dans l'un des traités qui suivent le traité de l'oraison ; c'est là que, pour le moment, nous renvoyons le lecteur.

CHAPITRE XV.

Des obligations de l'homme envers Dieu.

La troisième et la plus noble partie de la justice comprend nos obligations envers Dieu : ce sont ces obligations qu'il nous reste à développer. Dans ces obligations rentre la pratique des trois vertus théologales, et de la vertu de religion dont l'objet est le culte qu'il convient de rendre au Seigneur.

Le secret d'accomplir toutes les obligations que nous avons envers Dieu consisterait à être animés à son égard des sentiments d'un bon fils à l'égard de son père. Ainsi, de même que nous accomplissons nos devoirs envers nous-mêmes quand nous nous pénétrons à notre égard des dispositions qu'aurait un juge intègre ; de même que nous accomplissons nos devoirs à l'égard du prochain, quand nous tâchons de le traiter avec une affection toute maternelle ; de même, nous nous acquitterons parfaitement de ce que nous devons à Dieu, si nous agissons envers lui comme un bon fils envers son père, d'autant plus que de semblables dispositions sont un des principaux effets de l'Esprit du Christ dans nos âmes.

Mettez-vous donc devant l'esprit les sentiments d'un bon fils envers un père tendrement aimé, sa tendresse filiale, son respect, son obéissance, le zèle qu'il a pour l'honneur de ce père, son désintéressement, sa confiance sans bornes, sa soumission, sa patience à supporter humblement les reproches ; et tâchez d'agir de la sorte envers Dieu. Pour en arriverà ce point, plusieurs vertus me semblent indispensables; ce sont 1° l'amour, 2° une crainte respectueuse, 3° la confiance, 4° le zèle de la gloire divine, 5° la pureté d'intention dans les choses du service de Dieu, 6° le recours à Dieu

dans nos misères, 7° la reconnaissance, 8° la conformité à sa volonté, 9° l'humilité et la patience dans les tribulations.

I.

De l'amour de Dieu.

La première et la principale chose à faire est donc d'aimer le Seigneur, comme il nous l'ordonne ; c'est-à-dire de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. Il faut que toutes nos facultés contribuent autant qu'il est en elles au service de ce grand Maître; l'entendement en pensant souvent à lui, la volonté en l'aimant, la sensibilité en allant au-devant de ce que réclame son amour, les sens et les membres corporels en exécutant avec empressement ses ordres. Mais comme le mémorial de la vie chrétienne contient un traité sur ce sujet, nous ne nous y étendrons pas ici davantage.

II.

De la crainte de Dieu.

Après l'amour vient la crainte de Dieu dont l'amour est lui-même la source. En effet plus on aime une personne, plus on redoute, non-seulement de la perdre, mais encore de lui déplaire. Un bon fils, une épouse dévouée évitent avec soin tout ce qui pourrait causer de la peine à leur père ou à leur mari. Ce sentiment est le gardien de l'innocence ; c'est pourquoi nous devrions l'enraciner profondément dans notre âme et dire souvent avec le Roi-Prophète : « Pénétrez, Seigneur, ma chair de votre crainte, car je suis effrayé de vos commandements. » *Psalm.* CXVIII, 120. Le pieux monarque aurait voulu que cette crainte salutaire passât de son âme en son corps, qu'elle transperçât comme un glaive son cœur afin de lui rappeler sans cesse la résolution de ne jamais offenser celui qui lui inspirait tant de frayeur et de respect. Le Sage a dit avec raison : « La crainte du Seigneur chasse le péché. » *Eccli.* I, 27. Car plus on redoute une personne, plus on craint de l'offenser.

L'objet de ce sentiment est de nous éloigner non-seulement des actions mauvaises, mais aussi des bonnes, s'il arrivait que les circonstances en changeassent la nature, si une œuvre louable en

elle-même devait devenir mauvaise pour nous. De là ce mot de saint Grégoire : « Les âmes pieuses craignent le péché même là où il n'est pas. » *Moral.* IX, 15. C'était la pratique du Job, comme le montrent ces paroles : « La crainte me suivait dans tous mes actes; car je savais que vous ne pardonnez pas au prévaricateur. » *Job*, IX, 28. Si nous sommes remplis de cette salutaire frayeur, nous nous garderons bien, quand nous serons dans une Eglise et surtout en présence du très-saint Sacrement, d'y parler, de nous y promener, de porter nos regards de côté et d'autre; mais nous nous tiendrons avec le plus profond respect en présence de la Majesté infinie qui réside d'une manière particulière en ces saints lieux.

Pour faire naître ce sentiment en nos âmes, ajoutons à l'amour de Dieu que nous indiquions tout à l'heure comme en étant la principale source, la crainte servile; car elle est le principe de la crainte filiale et elle l'introduit en notre cœur comme l'aiguille introduit le fil que l'on y a attaché. Ajoutons-y surtout la considération de ces quatre choses, à savoir, de la Majesté incompréhensible de Dieu, de la profondeur de ses jugements, de la grandeur de sa justice, de la multitude de nos fautes et en particulier de la résistance que nous opposons aux inspirations divines. Ces considérations sérieusement approfondies ne tarderont pas à nous remplir de cette crainte respectueuse qu'exige l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu.

III.

De la confiance en Dieu.

A la crainte nous devons joindre encore la confiance. Semblable à un enfant qui ne s'effraie aucunement de ses épreuves et de ses besoins parce qu'il sait que l'assistance efficace de son père ne lui fera pas défaut; l'âme pieuse se jette en toute confiance dans les bras de son Père céleste. Et comme elle n'ignore pas que ses mains soutiennent le ciel et la terre, elle attend de lui seul aide et assistance au milieu des tribulations, et assurée de sa miséricorde elle espère fermement qu'il la retirera de ses peines, et qu'il dirigera tout pour son plus grand avantage. Et comment ne se-

rait-elle pas remplie de confiance? Est-ce que Dieu n'est pas le meilleur et le plus puissant des pères? Le grand nombre de vos fautes, l'absence de tout mérite vous effraient-ils; jetez les yeux sur la bonté du Seigneur, sur son fils adorable, notre Sauveur et notre médiateur, et vous reprendrez bientôt courage. Lorsque vous traversez une rivière rapide, si l'impétuosité de l'eau vient à vous troubler, alors au lieu de regarder les flots qui s'écoulent, vous élevez vos regards en haut, et vous retrouvez ainsi le calme et la sécurité. Faites de même dans le cas présent; ne considérez ni ce que vous êtes ni les fautes que vous avez commises. Que devrai-je donc considérer? demanderez-vous. Considérez d'abord la bonté et la miséricorde infinies de votre Dieu qui daigne apporter remède à tous les maux que renferme le monde. Considérez la vérité de sa parole, car il a promis aide et secours à tous ceux qui invoqueront humblement son nom sacré et se mettront sous sa protection. Un ennemi même ne refuserait pas d'ouvrir sa porte à son ennemi si ce dernier cherchait dans le péril un refuge auprès de lui. Codsidérez encore les bienfaits innombrables que jusqu'ici vous avez reçus de sa main paternelle; et par l'expérience de sa bonté passée apprenez à compter sur sa bonté à venir. Considérez sur toutes choses les mérites et les souffrances du Sauveur ; c'est là notre principal titre à obtenir l'assistance divine. D'un côté, en effet, ces mérites ont une valeur infinie ; de l'autre ils forment le trésor où l'Eglise puise le remède à ses besoins et à ses maux. Tels sont les principaux fondements de notre confiance; tels sont les motifs qui rendaient l'espérance des saints aussi ferme que la montagne de Sion.

Ce qu'il y a de déplorable c'est que malgré tant de raisons puissantes notre confiance laisse beaucoup à désirer. Dès que nous voyons le danger nous tombons dans l'abattement et nous allons en toute hâte en Egypte demander du secours à Pharaon. *Isai.* xxx. Vous rencontrerez un grand nombre de serviteurs de Dieu s'adonnant avec zèle à l'aumône, à l'oraison, aux mortifications, mais qui sont bien éloignés de cette confiance inébranlable que sainte Suzanne conservait dans le Seigneur, suivant l'Ecriture, lorsqu'elle était condamnée et près de subir sa sentence.

Dan. XIII, 35. Si l'on ne désire que des autorités pour être persuadé de l'excellence de cette vertu, qu'on parcoure les psaumes et les livres des prophètes : on y verra peu de choses aussi instamment conseillées qu'une confiance pleine et sans limites dans le Seigneur.

IV.

Du zèle de la gloire de Dieu.

La quatrième vertu à laquelle nous devons ouvrir notre âme est le zèle de la gloire de Dieu. Si nous en sommes pénétrés, nous n'aurons rien tant à cœur que de voir la gloire de Dieu se répandre en tout lieu, son nom adorable sanctifié, sa volonté accomplie au ciel et sur la terre. Par contre, la plus vive de nos peines sera de voir le culte et l'amour du Seigneur négligé par la plupart des hommes. Ce zèle a toujours été le caractère des saints; et l'un d'entre eux exprimait à quel point il en était rempli par ces termes énergiques : « Le zèle de la gloire de votre maison me dévore, Seigneur. » *Psalm.* XLVIII, 10. En sorte que son corps aussi bien que son âme témoignait de l'ardeur avec laquelle il se réjouissait de l'honneur de Dieu ou s'affligeait de l'oubli dont il était l'objet. Que ce zèle s'allume dans nos cœurs, et nous recevrons sur le front le signe glorieux qui protège les élus contre les fléaux et les châtiments de la divine justice.

V.

De la pureté d'intention.

La pureté d'intention qui se présente ensuite à nous, fait que dans toutes nos œuvres, au lieu de chercher notre satisfaction ou notre intérêt, nous nous proposons uniquement la gloire et le bon plaisir de notre Dieu, sachant fort bien que plus complet sera notre sacrifice, plus abondante sera notre récompense. Ce point-ci est de la plus haute importance. C'est pourquoi il faut en toutes nos actions examiner si nos yeux se portent sur un autre objet que Dieu. Rien n'est plus subtil que l'amour-propre, et il n'est pas d'action où il ne tâche de se glisser. Bien des personnes très-riches en bonnes œuvres seront peut-être trouvées pauvres au jugement

de Dieu, faute de la pureté d'intention nécessaire. La pureté d'intention est l'œil dont parle l'Evangile : cet œil est-il lumineux, le corps entier est dans la lumière; est-il ténébreux, au contraire, le corps entier est dans l'obscurité.

On voit souvent des hommes revêtus des dignités, soit ecclésiastiques, soit civiles, mener une conduite irréprochable, se préserver de toute vilenie et de toute souillure; mais leur intention n'est pas ce qu'elle devrait être. Ils ont observé que la vertu sied bien aux dignités qu'ils occupent; et alors ils la recherchent pour demeurer à la hauteur de leur condition, ou bien pour obtenir la faveur des princes, et pour être promus à des charges encore plus élevées. Ainsi leur conduite n'a pas l'amour et la crainte de Dieu pour principe, ni pour fin l'obéissance à sa volonté et sa gloire; elle est uniquement dirigée par l'intérêt et l'honneur personnels. Une semblable vertu peut bien faire illusion aux yeux des hommes; aux yeux de Dieu elle n'est que fumée : elle est l'ombre de la justice, mais non une justice véritable. La pratique des vertus morales, les sacrifices eux-mêmes, pour si grands qu'ils soient, ne sont méritoires devant le Seigneur qu'à la condition d'être inspirés et vivifiés par son divin esprit. Le temple ne renfermait aucun objet qui ne fût d'or massif ou couvert d'une couche d'or. Il ne convient pas moins que dans les temples vivants de la divinité, tout soit charité ou ennobli par la charité. En conséquence, que le serviteur de Dieu accorde encore plus d'attention à ce qu'il se propose de faire qu'à la chose elle-même. Les actes les plus simples acquièrent une valeur élevée s'ils sont animés par une intention élevée; et les actes les plus élevés n'ont qu'une infime valeur quand ils sont animés par une intention commune. Sachons bien que Dieu regarde, non l'œuvre, mais l'intention qui y préside.

En nous efforçant de rendre toujours plus pure notre intention, nous suivrons l'exemple et le conseil de notre adorable Sauveur. Il nous recommande en son Evangile de l'aimer comme il nous a aimés. Or, comment nous a-t-il aimés, sinon avec le plus parfait désintéressement. Puisque ce caractère de la charité de notre Dieu est le plus admirable, bienheureux sera celui qui essaiera de

le reproduire dans toutes ses actions. En devenant de plus en plus semblable au Dieu fait homme, il en sera de plus en plus aimé, car la ressemblance engendre ordinairement l'amour. Dégageons-nous donc en tout ce que nous ferons du respect humain; ayons Dieu seul devant nos yeux, et ne souffrons pas que des considérations temporelles dénaturent une œuvre dont la récompense doit être la possession même de Dieu. Il ne serait pas plus triste de voir une jeune fille de haute race unie à un homme de la plus basse extraction, que de voir la vertu consacrée à servir de misérables intérêts, tandis qu'elle pourrait nous mériter une gloire éternelle.

Mais comme il n'est pas très-facile d'obtenir la pureté d'intention, nous ferons sagement de la demander avec instance au Seigneur. Lorsque nous réciterons l'Oraison dominicale, et en particulier ces paroles : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, » supplions Dieu de nous permettre d'imiter ici-bas le dévouement et l'amour avec lesquels les esprits bienheureux exécutent sa volonté. Quoique ce soit une excellente chose d'aspirer au royaume céleste, cependant plus nos actions seront dépouillées de leur intérêt propre, plus elles auront de perfection.

VI.

De la prière.

La prière ne nous est pas moins indispensable que les vertus dont nous venons de parler. C'est par la prière que nous devons recourir à notre Père céleste au temps de la tribulation, comme de petits enfants qui, au moindre danger, à la plus légère crainte, appellent leur père à leur secours. C'est par la prière que nous conservons de Dieu un souvenir continuel, que nous marchons en sa présence et que nous nous entretenons avec lui. En un mot, la prière est l'exercice par lequel nous pouvons le mieux et le plus fréquemment témoigner au Seigneur notre tendresse filiale.

VII.

De la reconnaissance.

La reconnaissance doit être à la fois dans notre cœur et sur nos lèvres ; dans notre cœur pour remercier Dieu de ses bienfaits incessants; sur nos lèvres pour exprimer ces remerciements et dire avec le Prophète : « Je bénirai le Seigneur en tout temps ; toujours ses louanges seront dans ma bouche. Que ma bouche, ô mon Dieu, soit remplie de vos louanges, afin de chanter votre gloire. » *Ps.* XXXIII et LXX. Puisque Dieu, après nous avoir donné la vie, veut bien encore nous la conserver et faire contribuer toutes les créatures à la satisfaction de nos besoins et de nos désirs, n'est-il pas juste que nous ne cessions pas de louer celui qui ne cesse pas de nous conserver, de nous protéger et de nous combler de ses dons?

Aussi l'action de grâces devrait être le premier de nos exercices, et former suivant le conseil de saint Basile le commencement de toutes nos prières; en sorte que le matin, le soir et à tous les instants du jour, nous rendions grâces à Dieu pour tous ses bienfaits, soit généraux, soit particuliers, soit qu'ils appartiennent à l'ordre de la nature, soit qu'ils appartiennent à l'ordre de la grâce. Mais le bienfait pour lequel nos actions de grâces devraient être les plus vives et les plus continuelles est le bienfait admirable, la grâce ineffable de son incarnation. Oh ! oui, rendons-lui grâces pour le sang qu'il a répandu, pour l'amour qu'il nous montre en demeurant au milieu de nous dans le sacrement de l'autel ; lui qui est le maître de l'univers, lui qui n'avait aucun intérêt à agir de la sorte et qui n'a suivi en tout cela que sa bonté et son amour.

(Voir le commencement de ce livre, et, dans le traité de l'Oraison, la méditation pour le dimanche soir).

VIII.

De l'obéissance.

Une des vertus qui nous rendent le plus agréable à notre Père céleste, est l'obéissance; dans l'obéissance parfaite à ce qu'il demande de nous, consiste en effet l'accomplissement de toute jus-

tice. On distingue dans cette vertu trois degrés : le premier est l'obéissance aux commandements de Dieu ; le second, à ses conseils ; le troisième, à ses inspirations. Le premier est absolument nécessaire au salut ; le second facilite l'observation des commandements; car si l'on néglige les conseils, on court risque de ne pas observer les préceptes. Si vous évitez de jurer, même lorsqu'il s'agit de la vérité, vous l'éviterez plus facilement lorsqu'il s'agira d'un mensonge. En évitant les contestations vous conservez mieux la paix et la charité. En renonçant à vos propres biens, vous êtes plus sûrs de ne pas convoiter le bien des autres; et en rendant le bien pour le mal, vous êtes beaucoup plus éloigné de faire du mal à qui que ce soit. On le voit, les conseils sont pour ainsi dire les retranchements qui garantissent les préceptes. Par suite, ne vous contentez pas, si vous voulez assurer votre salut, de l'observation de ces derniers, mais efforcez-vous d'y joindre, autant que vous le pourrez, l'observation des premiers. Quand vous avez à traverser une rivière rapide, vous n'essayez pas de traverser directement ; vous remontez au-dessus du point où vous voulez aborder, et vous surmontez ainsi avec moins de peine la violence du courant. Faites-en de même pour les choses de Dieu : portez vos regards plus haut qu'il ne faudrait à la rigueur ; afin que si vous n'atteignez pas le but en face duquel vous vous placez, vous soyez toujours sûr d'atteindre celui où vous trouverez le salut.

Le troisième degré de l'obéissance, avons-nous dit, consiste à obéir aux inspirations divines. Les bons serviteurs n'exigent pas, pour obéir, un ordre formel de leurs maîtres; il leur suffit d'un signe pour comprendre et exécuter leur volonté. Cependant il faut se garder de toute illusion; il serait facile de prendre une inspiration diabolique pour une inspiration divine. Comme nous le recommande saint Jean : « N'ajoutons pas foi à toutes les suggestions; examinons auparavant si elles viennent bien de Dieu. » I *Joan.* IV, 1. Outre l'Ecriture sainte et la doctrine des saints, nous pourrons suivre à cet effet cette règle générale : Le service du Seigneur embrassant deux sortes d'actes, les uns libres, les autres obligatoires, dès que deux actes appartenant à ces diverses classes se présenteront, il faut toujours préférer l'acte obligatoire

à l'acte libre, quelque méritoire que semble celui-ci : L'Esprit-Saint nous l'enseigne expressément lorsqu'il nous dit :« L'obéissance vaut mieux que les sacrifices. » I *Reg.* xv, 22. Ce que Dieu réclame d'abord, c'est qu'on exécute sa parole; l'obéissance une fois sauvegardée, on s'abandonnera aux inspirations de la piété.

Par choses obligatoires nous entendons en premier lieu les commandements de Dieu, sans l'observation desquels le salut est impossible. En second lieu, les ordres des supérieurs légitimes; « quiconque leur résiste, résiste à l'ordre de Dieu. » *Rom.* xiii, 2. En troisième lieu, les devoirs attachés à la condition que l'on occupe, que ce soit l'épiscopat, la religion ou le mariage. En quatrième lieu, les actes qui sans être absolument nécessaires, facilitent extrêmement l'accomplissement des actes obligés : le caractère obligatoire de ceux-ci se communique à ceux-là. On le comprendra mieux par un exemple. Vous savez, je suppose, par une expérience suffisante, qu'en rentrant tous les jours en vous-même, en consacrant quelques instants à examiner votre conscience, à vous occuper avec Dieu des moyens de la guérir, votre vie devient plus réglée, vous maîtrisez plus aisément vos passions, vous êtes mieux disposé à la pratique de la vertu; tandis qu'en négligeant ces précautions, vous vous affaiblissez extrêmement, vous commettez beaucoup de fautes et vous vous exposez au danger de revenir à vos habitudes d'autrefois. Comme vous n'êtes pas encore bien affermi dans l'état de grâce et dans l'exercice de la vertu, semblable à un pauvre mendiant, vous n'avez d'autre ressource pour vous soutenir que celle de ces pratiques de piété, faute desquelles vous ne tardez pas à défaillir et à faire de petites chutes, en attendant que vous arriviez aux chutes considérables. Dans ce cas vous ne pouvez douter que Dieu ne vous appelle à ces pieux exercices. Il ne vous l'ordonne pas formellement, si vous voulez; mais il vous y engage fortement comme le meilleur moyen pour accomplir dignement les devoirs de votre état.

Je suppose encore que vous soyez ami de vos aises et de vos commodités, et ennemi au contraire de toute gène et de toute contrainte. Vous vous apercevez bientôt que ces sentiments nuisent

beaucoup à vos progrès. Négligeant l'occasion de faire le bien parce qu'il vous en coûterait quelques efforts, vous vous livrez par sensualité à des actes coupables. Vous pouvez en conclure que le Seigneur vous appelle à la pratique de la mortification, à combattre les désirs de votre corps, à dompter par les austérités vos goûts et vos appétits. Examinez-vous de cette manière, et vous discernerez sans peine les pratiques dont vous retirerez le plus d'avantages et par suite celles auxquelles le Seigneur vous invite. Cependant, rapportez-vous-en toujours en cette matière au conseil de vos supérieurs.

De ces observations il résulte que pour bien choisir, il n'est pas nécessaire de rechercher ce qui est meilleur en soi, mais ce qui est meilleur pour nous et plus profitable. Il existe bon nombre de pratiques excellentes en elles-mêmes qui ne le seraient aucunement pour moi, parce qu'elles seraient au-dessus de mes forces. Ne sortons pas de notre vocation; aspirons à ce qui nous fortifie et non à ce qui nous accablerait. « Ne levez pas les yeux, dit le Sage, vers les richesses que vous ne sauriez avoir; car elles prendront des ailes comme l'aigle et s'envoleront vers le ciel. » *Prov.* XXIII, 5. Quant à ceux qui négligent cet avis ils encourent la condamnation du Prophète : « Vous en avez voulu davantage, et vous en avez eu moins; vous avez essayé de remplir votre maison, et mon souffle a tout dissipé. » *Agg.* I, 9.

Voilà pour ce qui regarde la conduite à tenir lorsqu'on a le choix entre un acte obligatoire et un acte volontaire. Quant aux seuls actes volontaires on pourra observer la règle suivante. Parmi ces derniers les uns s'exercent en public, les autres en particulier, les uns procurent en avantage ou un plaisir temporel, les autres n'en procurent point. Donnons ordinairement la préférence aux actes secrets et stériles en avantages terrestres. Nous en avons déjà donné la raison ; c'est afin de nous tenir en garde contre l'amour-propre et son venin délétère. De là ce mot d'un saint homme : Savez-vous où est Dieu ? Il est là où vous n'êtes pas ; c'est-à-dire là où n'est aucun de vos intérêts, parce qu'alors vous ne pouvez chercher ni trouver autre chose que Dieu. Je ne dis pas ceci pour que nous n'agissions jamais dans le cas contraire :

ce serait un excès non moins blâmable ; il n'y a souvent que plus d'obligation et plus de mérite à agir malgré ces obstacles. Mon dessein est uniquement de prémunir contre les ruses et la maladie de l'amour-propre, afin qu'on se défie toujours de lui, même quand il se présente avec le masque de la vertu.

Ces trois degrés constituent la perfection de l'obéissance. L'Apôtre semble les indiquer dans ces paroles qu'il écrivait aux Romains : « Ne ressemblez pas à ce siècle pervers, et vous connaîtrez ce qui est bon, agréable et parfait dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. » *Rom.* XII, 2. Ce qui est bon, c'est l'observation des commandements; ce qui est agréable, c'est l'accomplissement de ses conseils; ce qui est parfait, c'est l'accomplissement de ses inspirations. Quant l'homme aura accompli ces trois choses il sera parvenu au faîte de l'obéissance.

A l'obéissance ainsi pratiquée doit se joindre une entière conformité de notre volonté à la volonté divine en tout ce qu'elle daignera ordonner à notre sujet. L'honneur et l'ignominie, l'infamie et la bonne renommée, la santé et la maladie, la vie et la mort, nous devons tout accepter avec soumission de la main de la Providence, nous résignant humblement au sort qu'il lui plaît de nous imposer. Les grâces et la disgrâce, les dons et les épreuves doivent recevoir de nous le même accueil. Ne considérons pas le coup qui nous frappe, mais le bras qui nous atteint et l'amour qui le dirige; c'est la même tendresse qui inspire les châtiments qu'un père inflige à son fils, et les satisfactions qu'il lui procure.

Dès que nous joindrons à la pratique des trois degrés de l'obéissance une soumission complète à la volonté de Dieu, nous serons parvenus à cette résignation dont les maîtres de la vie spirituelle font un si grand éloge. Nous serons alors entre les mains de Dieu, comme la cire entre les mains de l'ouvrier. Nous ne tiendrons plus à nous-mêmes, ni à vivre, à manger, à boire, à dormir pour nous; mais nous ferons tous ces actes pour la gloire de Jésus-Christ, heureux d'accomplir sa volonté sainte, de souffrir ce qu'il daignera nous envoyer, et d'être en tout l'esclave complet de ce divin Seigneur. C'est une semblable résignation qui animait David quand il disait : « Me voici comme une bête de somme,

devant vous, Seigneur; aussi suis-je toujours avec vous. » *Psalm.* LXXII, 23. L'animal ne va pas où il veut, ne fait pas ce qu'il veut, ne s'arrête pas où il veut; il suit en toutes ces choses la volonté de son maître; de même le serviteur de Dieu doit suivre en toutes choses la volonté de son Dieu. C'est le sens de ces paroles d'Isaïe : « Le Seigneur m'a parlé à l'oreille, et je ne l'ai point contredit, et je ne me suis point retiré en arrière. » *Isa.* L, 5. Nous trouvons le même enseignement dans la description que fait Ezéchiel, dans son premier chapitre, des quatre animaux mystérieux. Ils s'élançaient, nous dit-il, dès qu'ils sentaient le souffle impétueux de l'esprit, et ils ne revenaient jamais sur leurs pas. C'est avec la même promptitude que l'homme doit s'élancer lorsque la volonté de Dieu se fait entendre. N'oublions pas que cette promptitude doit être accompagnée de prudence et de discrétion, afin de ne pas confondre la volonté divine avec notre volonté. Défions-nous de ce qui flatte nos goûts, et marchons avec confiance lorsque nous contrarions en cela nos vues personnelles.

Le sacrifice que nous offrons de la sorte à Dieu est le plus agréable que nous puissions imaginer. Dans les autres sacrifices nous lui offrons ce qui nous appartient; dans celui-ci nous nous immolons nous-mêmes : de sorte que sa valeur est d'autant plus grande que nous l'emportons en dignité sur les choses dont nous sommes les possesseurs. Alors nous pouvons nous appliquer ce mot de saint Augustin : encore que Dieu soit le maître de tout ce qui existe, tous les hommes n'ont pas le droit de dire avec le Psalmiste : Seigneur, je suis à vous; mais ceux-là seulement qui tout-à-fait dépouillés d'eux-mêmes, se sont consacrés sans réserve à son service. Nous ne saurions en outre avoir de meilleure disposition que celle-là pour atteindre la perfection de la vie chrétienne. Dieu, par cela même qu'il est infiniment bon, est toujours prêt à combler l'homme de ses biens, pourvu que l'homme n'y mette de son côté aucun obstacle. Or, aucun obstacle ne se rencontre chez l'homme qui conforme parfaitement sa volonté à la volonté divine, et ainsi, le Seigneur peut agir sur son âme avec une entière liberté, et faire de lui, comme autrefois de David, un homme selon son cœur.

IX.

De la patience dans les tribulations.

Pour arriver à cette obéissance parfaite, nous trouverons un puissant auxiliaire dans la patience à supporter les tribulations. Si Dieu nous éprouve quelquefois, c'est autant pour exercer notre vertu que pour augmenter nos mérites. Aussi le Sage nous exhorte-t-il à la plus parfaite patience : « Mon fils, nous dit-il, ne rejetez pas la correction du Seigneur, et ne soyez pas abattu lorsqu'il vous châtie. Car le Seigneur châtie celui qu'il aime et il agit envers lui comme un père envers son enfant. » *Prov.* III, 11 et 12. Paroles que saint Paul cite et développe comme il suit dans l'Epître aux Hébreux : « Ne vous lassez pas de supporter patiemment les châtiments du Seigneur. Dieu vous traite paternellement; car y a-t-il un père qui ne reprenne pas ses enfants ? Si vous n'étiez pas châtiés, comme tous les autres l'ont été, vous seriez des enfants illégitimes et non de vrais enfants. Et puis nos parents selon la chair nous châtiaient, et nous ne cessions de les respecter : avec combien plus de raison devrons-nous être soumis à celui qui est le père des esprits, afin de vivre de sa vie ? » *Hebr.* XII, 6 et seq.

Par conséquent, si le devoir des bons parents est de corriger et de reprendre leurs enfants, le devoir des bons fils est d'endurer avec patience cette correction et d'y voir une nouvelle preuve de la tendresse paternelle. Voilà ce que nous enseignait le Fils de Dieu quand il disait à saint Pierre au moment de sa passion : « Quoi ! je ne boirais pas le calice que me présente mon Père! » *Joan.* XVIII, 11. Encore si une autre main le présentait, on pourrait éprouver quelque répugnance à le vider. Mais il doit suffire qu'il vienne des mains du père le plus tendre et le plus dévoué envers ses enfants pour le boire sans hésiter.

Néanmoins il y a des chrétiens qui, tout en paraissant soumis, au temps de la prospérité, à la volonté du Père céleste, perdent tout à coup cette soumission quand l'adversité gronde sur leur tête; semblables en cela à ces cœurs lâches et pusillanimes qui affectent le plus grand courage lorsqu'il n'y a rien à craindre, et qui jettent

en toute hâte leurs armes à la moindre apparence de danger. Les luttes et les dangers de la vie présente étant incessants, nous agirons prudemment en nous munissant d'armes spirituelles propres à nous défendre et à nous assurer la victoire. Pour y réussir, considérons d'abord qu'il n'y a pas de proportion entre les peines de la vie présente et les récompenses de la vie à venir. La félicité du ciel est si grande que dussions-nous en jouir seulement une heure, nous ne l'achèterions pas cher au prix de toutes les souffrances de ce monde et de la privation de tous les plaisirs d'ici-bas. Et pourtant, suivant l'expression de l'Apôtre, une légère épreuve d'un instant suffit pour nous mériter un poids immense de gloire. II *Corinth.* IV, 17.

Considérons, en outre, que souvent la prospérité répand sur nos yeux l'épais bandeau de l'orgueil, au lieu que l'adversité purifie notre âme. L'une enfle le cœur; l'autre l'humilie. Dans la première, l'homme oublie ce qu'il est; dans la seconde, il se souvient ordinairement de Dieu. Tandis que celle-là nous fait plus d'une fois perdre le mérite de nos bonnes œuvres, celle-ci expie les fautes de notre vie passée et nous garantit contre les chutes à venir. Si, par hasard, la maladie vous enchaîne, dites-vous à vous-même que si le Seigneur le permet, c'est en prévision de l'abus que nous aurions fait de la santé. Or, il vaut mieux être souffrant et ne pas l'offenser, que d'être en santé et de donner un libre cours à notre malice; et, pour employer la parole de la vérité même, « il vaut mieux entrer dans la vie éternelle avec un seul œil ou une seule main, que d'être jeté avec ses deux yeux et ses deux mains au feu éternel de l'enfer. » *Matth.* XVIII, 8. Assurément Dieu ne se complaît pas dans nos souffrances; pour les permettre, il veut qu'elles servent à guérir des maux d'une autre nature. Ainsi la douleur remédie aux blessures qu'avaient faites les plaisirs; et la privation des jouissances permises, au mal qu'avait produit les jouissances défendues. Dieu nous châtie en ce monde pour ne pas nous châtier dans l'autre : il use envers nous d'une miséricordieuse rigueur, afin de ne pas lancer sur notre tête les foudres de sa justice. Comme le dit saint Grégoire, le courroux du Seigneur contre les méchants n'est jamais si prononcé que

lorsqu'il ne le leur témoigne pas. Aussi, quiconque ne veut pas être châtié avec les enfants de Dieu en cette vie, partagera dans l'enfer le sort des démons. C'est pour cela que saint Bernard s'écriait : « Brûlez-moi, Seigneur, torturez-moi ici-bas, pourvu que vous me pardonniez dans l'éternité. » Admirez donc ces soins extrêmes que prend le Créateur de l'univers, afin que vous ne soyez pas livré à vous-même, et que vous ne lâchiez pas la bride à vos désirs. Quand les malades sont réduits à un état désespéré, les médecins permettent de contenter toutes leurs fantaisies ; quand leur état laisse encore quelque espérance, ils exigent au contraire une diète rigoureuse, et ils défendent l'usage des choses qui pourraient aggraver le mal. Quoiqu'ils doivent un jour laisser à leurs enfants tous leurs biens, les parents ne manquent pas de leur refuser tout argent dès qu'ils l'emploient au jeu ou à tout autre usage condamnable. Or, c'est de la sorte qu'agit envers vous, lorsqu'il vous éprouve, le plus sage des médecins, le meilleur des pères.

Songez encore aux outrages incomparables que notre Rédempteur a soufferts de ses créatures. Que de mépris, que de soufflets il en a reçus! Avec quelle patience il présentait son visage découvert aux bouches infâmes qui le souillaient de crachats! avec quelle mansuétude il laissa enfoncer dans sa tête la couronne d'épines! avec quelle résignation il accepta le breuvage composé de fiel et de vinaigre! avec quel silence adorable il supporta les honneurs dérisoires qu'on lui rendait! avec quelle ardeur il vola au-devant de la mort pour nous en délivrer nous-mêmes! Oserez-vous ensuite vous plaindre, misérable homme que vous êtes, des châtiments que vous attirent vos péchés, quand votre Sauveur a tant souffert pour vous, quand, après être venu en ce monde sans faute aucune, il n'a pas voulu en sortir sans avoir connu la douleur. « Il convenait que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire. » *Luc.* XXIV, 25. Il convenait qu'il traduisît dans sa conduite cet enseignement de l'Apôtre : « Nul ne sera couronné, s'il n'a vaillamment combattu. » II *Timoth.* II, 5. D'ailleurs, que nous le voulions ou ne le voulions pas, il faudra subir les épreuves que Dieu nous réserve, sa volonté étant irré-

sistible. Or, ne vaudrait-il pas mieux les accepter avec résignation, les faire servir à l'expiation de nos crimes et à l'augmentation de nos mérites, que de les accepter impatiemment et, par suite, en augmentant nos souffrances et sans en retirer aucun fruit?

Mais la meilleure et la plus efficace des précautions, c'est de se tenir prêt à toutes les adversités et à tous les dégoûts qui peuvent nous atteindre. Et que pouvons-nous espérer d'un monde mauvais, d'une chair fragile, de l'envie des démons, de la malice des hommes, sinon des peines sans nombre et des contrariétés continuelles? En présence de tant de maux probables, le sage marchera toujours avec précaution, et les armes à la main, comme s'il se trouvait en pays ennemi. Cette conduite lui procurera deux précieux avantages. 1° Les peines lui paraîtront plus légères, parce qu'il les a prévues. Le coup que l'on a vu partir, disait un ancien, cause moins de douleur. Du reste, il a suivi le conseil de l'Ecclésiastique, et avant d'être malade il a préparé le remède propre à le guérir. *Eccl.* XVIII. 2° En acceptant avec résignation les coups dont la Providence le frappe, il offre au Seigneur un sacrifice semblable au sacrifice d'Abraham, lorsqu'il allait immoler son fils Isaac. *Gen.* XXII. Rien en effet n'est plus agréable à Dieu, et en même temps plus méritoire que l'action d'un homme qui, prévoyant les épreuves dont il va être atteint, soit de la part de son Créateur, soit de la part de ses semblables, se dispose à les accepter en toute patience et humilité, et se remet entièrement entre les mains de Dieu, prêt à souffrir tout ce qu'il lui plaira. Encore que ces épreuves ne l'atteignissent pas, il aurait le même mérite à cause des excellentes dispositions de sa volonté.

Nous ne devrions jamais oublier que la patience dans les tribulations est un devoir inséparable de la foi que nous professons. C'est pourquoi saint Pierre nous recommande de ne nous décourager jamais dans nos tribulations, parce qu'elles sont le partage inévitable de tout chrétien. Le bon chrétien au milieu du monde est un rocher au milieu de l'Océan; les flots et les vents ont beau s'agiter autour de lui; leur furie expire à ses pieds.

Si nous insistons sur ce sujet, c'est que, d'après saint Bernard,

le support des tribulations est l'une des deux parties de la vie chrétienne, et la plus difficile; car il est plus facile de faire le bien que de supporter les épreuves comme il convient. Or, là où il y a plus de danger, il faut plus de précautions.

Nous observerons en finissant que les saints docteurs signalent trois degrés dans la vertu de patience : Le premier consiste à supporter patiemment les souffrances ; le second à les désirer pour l'amour de Jésus-Christ; le troisième à s'en réjouir pour le même motif. Le serviteur de Dieu ne s'arrêtera pas au premier de ces degrés; au contraire il n'aura pas de repos qu'il ne soit arrivé au troisième. La patience de Job nous fournit un exemple du premier degré; le désir que certains martyrs avaient de mourir pour leur Dieu nous fournit un exemple du second ; et nous trouvons un exemple du troisième dans l'allégresse des Apôtres lorsqu'il leur fut donné de souffrir les outrages pour le nom de Jésus. *Act.* v, 41. Nous trouvons encore un exemple de ce troisième degré dans l'apôtre saint Paul. Il nous dit plusieurs fois qu'il se glorifie dans ses tribulations, qu'il se réjouit dans ses infirmités , et dans les maux de tout genre qu'il endure pour Jésus-Christ. Ecrivant aux Philippiens, il les engage à s'associer à la joie qu'il éprouve d'être chargé de fers pour l'honneur de son Maître. *Philipp.* IV, 15. Ailleurs il rapporte que la même grâce fut accordée aux fidèles de la Macédoine, lesquels furent comblés de joie au milieu de leurs épreuves. II *Corinth.* VIII, 2. Ce degré de vertu est un des plus élevés auquel une créature puisse arriver. Aussi est-il le partage du très-petit nombre.

Ne concluons pas de là cependant qu'il soit bien de se réjouir des malheurs qui arrivent à nos proches , à nos parents , à nos amis , ou à l'Eglise notre mère. La même charité qui nous recommande la joie dans nos propres tribulations, nous ordonne de prendre part à l'affliction d'autrui. « Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent ; pleurez avec ceux qui pleurent , » est-il écrit, *Rom.* XII, 15. C'est ce que faisaient les prophètes de l'ancienne loi, lesquels passaient leur vie à pleurer et à gémir sur les calamités de leurs semblables.

Telles sont les neuf vertus dont l'accomplissement nous donnera

un véritable cœur de fils envers notre Père céleste, et nous permettra de satisfaire parfaitement à ce que la justice exige de nous envers Dieu.

CHAPITRE XVI.

Des obligations qui résultent de la condition où l'on se trouve.

Après avoir traité des obligations communes à toute sorte de personnes, l'ordre naturel des matières demanderait que l'on traitât en détail les obligations qui résultent de la condition particulière où l'on se trouve. Mais cette tâche allant trop au delà des limites que nous nous sommes imposés, nous nous contenterons d'observer que l'on est obligé d'accomplir les devoirs de son état, aussi bien que ceux dont nous venons de parler, et que ces devoirs varient selon la condition que l'on occupe. Autres en effet sont les devoirs des supérieurs, autres les devoirs des subordonnés; autres les devoirs des religieux, autres les devoirs des pères de famille.

Suivant l'apôtre saint Paul, les supérieurs doivent remplir leur charge avec sollicitude et vigilance. C'est encore le précepte du Sage dans ces paroles : « Mon fils, si vous vous êtes porté caution pour votre ami, vous vous êtes lié par votre propre bouche. Empressez-vous donc, hâtez-vous et réveillez votre ami. Ne laissez point aller vos yeux au sommeil, et que vos paupières ne s'assoupissent pas. » *Prov.* VI, 1 et 2. Ne vous étonnez pas que le Sage requière une telle sollicitude. La sollicitude avec laquelle on veille ordinairement sur une chose est proportionnée à deux conditions: à la valeur de la chose et au danger qu'elle court. Or, comme rien n'est plus précieux et en même temps plus exposé qu'une âme, rien ne mérite plus de sollicitude de la part des personnes qui en sont chargées.

Le principal devoir de l'inférieur est de considérer dans son supérieur, non pas un homme, mais Dieu lui-même. Il faut qu'il lui accorde le même respect, la même obéissance prompte et sans bornes. Si un prince m'ordonne d'obéir à son ministre, est-ce qu'en obéissant à son ministre je n'obéis pas au prince? De même, Dieu m'ordonne d'obéir à mes supérieurs; en leur obéissant j'o-

béis à Dieu. Saint Paul établit cette obligation quand il recommande aux esclaves d'être soumis à leurs maîtres, comme ils le seraient à Jésus-Christ. A plus forte raison, l'inférieur doit-il être soumis à son supérieur auquel il est lié par la chaîne de l'obéissance.

L'obéissance renferme trois degrés : le premier consiste à exécuter simplement la chose commandée ; le second à y joindre une bonne volonté ; le troisième à faire de plus abnégation de son propre jugement. Certains accompliront bien les ordres qu'on leur donne ; mais ils ne les approuveront pas et ne les exécuteront qu'avec répugnance. D'autres les accomplissent volontiers ; mais ils trouvent quelque chose à reprendre. D'autres enfin soumettant leur intelligence au joug du Christ exécutent de grand cœur les ordres de leur supérieur, comme ils exécuteraient les ordres de Dieu, c'est-à-dire en approuvant humblement ce qui leur est commandé, et sans se constituer juge de celui qui un jour les jugera.

Appliquez-vous, mon frère, à obéir de la sorte à vos supérieurs, et souvenez-vous de la parole du Sauveur : « Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise. » Ne murmurez jamais contre eux, de crainte qu'on ne vous dise un jour : « Ce n'est pas à nous que vos murmures s'adressent, mais à Dieu. » *Exod.* XVI, 8. Ne les mésestimez pas, afin que le Seigneur ne leur dise pas aussi : « Ce n'est pas vous que l'on repousse, c'est moi, de peur que je ne règne sur eux. » I *Reg.* VIII, 7. N'employez pas envers eux la duplicité et la ruse, car vous entendriez cette parole : « Ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu. » *Act.* V, 4. Et peut-être cette faute serait-elle suivie du même châtiment.

Les personnes mariées s'occuperont d'abord de soigner leur maison, leurs enfants et de contenter leur mari. Ces obligations remplies, elles pourront se livrer à toutes les pratiques de dévotion qu'elles voudront.

Les pères de famille ne devraient jamais perdre de vue le redoutable châtiment qu'attira sur la tête d'Héli sa négligence envers ses enfants. Non-seulement il les frappa tous trois de mort ;

mais il leur enleva irrévocablement le souverain pontificat. I *Reg*. IV, 10. Les péchés des enfants sont jusqu'à un certain point, les péchés des parents ; la perte du fils est aussi de la même manière la perte du père ; car il ne mérite pas le nom de père, celui qui ayant engendré des enfants pour ce monde ne les engendre pas aussi pour le ciel. Ne leur épargnez donc pas les reproches et les conseils ; éloignez-les des mauvaises compagnies ; cherchez-leur de bons maîtres, faites-leur aimer la vertu, et intruisez-les dès leur enfance, comme Tobie, à craindre le Seigneur. *Tob*. IV. Ne craignez pas de les contrarier quand il le faut, et puisque vous avez été avant leur naissance le père de leur corps, soyez après le père de leur âme ; car il n'est pas digne de l'homme que la paternité n'aille pas plus loin chez lui que chez les animaux. Que votre paternité soit celle d'un homme, celle d'un chrétien, celle d'un vrai serviteur de Dieu qui donne à Dieu des enfants, au ciel des héritiers, au lieu de donner à Satan des esclaves, à l'enfer des victimes.

Les personnes qui ont un nombreux domestique ont à se souvenir de la sentence de saint Paul : « Si quelqu'un néglige les siens, et principalement les gens de sa maison, il a renoncé à toute foi, et il est pire qu'un infidèle. » I *Timoth*. V, 8. Les serviteurs sont pour ainsi dire les brebis de votre troupeau ; vous en êtes le pasteur et le gardien ; et un jour il vous en sera demandé compte en ces termes : « Où est le troupeau qui vous fut confié ? Qu'avez-vous fait du dépôt précieux qui vous avait été remis ? » *Jer*. XIII, 20. Le Prophète a raison d'appeler ce dépôt, précieux ; il l'est et à cause du prix auquel l'homme a été racheté, et à cause de la noblesse que l'incarnation a communiquée à notre nature : en sorte qu'il n'y a pas d'esclave et de misérable qui n'ait été délivré et ennobli par le sang et l'humanité du Christ.

Un bon maître aura soin encore qu'aucun de ses serviteurs ne soit entaché d'un vice public, comme serait la haine, l'amour du jeu, l'habitude du parjure, des blasphèmes et de l'impureté. Il leur procurera le moyen de s'instruire sur la doctrine chrétienne, et d'observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, principalement en ce qui regarde l'assistance à la messe aux jours de di-

manches et de fêtes, et l'abstinence aux jours marqués, lorsqu'il n'y aura pas de dispense légitime.

CHAPITRE XVII.

De l'importance et de la valeur respective des vertus.

De même que nous avons commencé par des avis préliminaires propres à faciliter l'intelligence de cette doctrine, nous terminerons par quelques observations propres à la faire mieux comprendre et mieux apprécier. La première chose à faire est de déterminer la valeur respective des vertus dont nous venons de parler, afin que nous accordions à chacune l'estime qui lui convient. Quiconque s'occupe du commerce des pierres précieuses doit en connaître la valeur, sous peine de s'exposer à des pertes considérables. L'intendant chargé de diriger un nombreux personnel doit connaître la spécialité de chacun de ses subordonnés, sous peine de n'aboutir qu'à la confusion et au désordre. Ainsi doit-il en être de ces pierres précieuses, que nous appelons des vertus : il faut que nous en déterminions exactement la valeur, et que nous puissions ainsi au besoin savoir auxquelles il convient de donner la préférence.

Nous pouvons ranger les vertus dont il a été précédemment question en deux classes : l'une comprendra les vertus qui sont plus spirituelles et plus intérieures ; l'autre, les vertus qui sont plus extérieures et plus sensibles. A la première classe appartiennent les vertus théologales, les vertus que nous avons désignées comme servant à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, l'humilité, la chasteté, la miséricorde, la patience, la discrétion, la dévotion, la pauvreté d'esprit, le mépris du monde, le renoncement à la volonté propre, l'amour de la croix et des mortifications, et les autres vertus qui ressemblent à celles-ci. Nous les appelons intérieures et spirituelles parce qu'elles résident principalement dans l'âme. Toutefois elles se manifestent aussi au dehors, comme il est aisé de le voir dans la charité et la religion qui produisent une foule d'œuvres extérieures propres à répandre la gloire de Dieu.

Les vertus extérieures et sensibles sont le jeûne, la discipline,

le silence, les lectures pieuses, les prières vocales, le chant des louanges du Seigneur, les pèlerinages, l'assistance aux offices divins et toutes les observances et pratiques corporelles de la vie chrétienne ou religieuse. Quoique ces vertus résident dans l'âme aussi bien que les autres, cependant leurs actes se produisent toujours au dehors, tandis que les actes des vertus spirituelles, de la foi, de l'espérance, de l'humilité, de la contemplation, de la pénitence, de la discrétion, ne sont très-souvent qu'intérieurs.

Or, de ces deux classes de vertu, il n'est pas douteux que la première ne l'emporte sur la seconde en mérite et en utilité. « Femme, crois moi, disait le Sauveur à la Samaritaine ; l'heure est arrivée où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car mon Père recherche de tels adorateurs. Dieu est esprit; et c'est pour cela que ses adorateurs doivent l'adorer en esprit et en vérité. » *Joan.* IV, 23. C'est donc dans la pureté de l'esprit que, d'après le Sauveur, il nous faut honorer Dieu. Voilà pourquoi le Psalmiste décrivant la beauté de l'Eglise et de l'âme en état de grâce, disait que leur gloire est toute intérieure, et revêtue de franges et de toute sorte d'ornements. *Psalm.* XLIV, 10. Voilà pourquoi encore le grand Apôtre écrivait à son disciple Timothée : « Applique toi à la piété. Les exercices corporels sont de peu d'utilité : la piété au contraire est utile à tout; car elle obtient en partage et les biens de la vie présente et ceux de la vie future. » I *Timoth.* IV, 7 et 8. Or, d'après saint Thomas, l'Apôtre entend ici par piété le culte de Dieu et la miséricorde à l'égard du prochain; et par exercices corporels, les jeûnes et autres austérités.

Les philosophes païens eux-mêmes avaient connaissance de cette vérité. Bien qu'Aristote ait peu écrit sur Dieu, cependant il tient quelque part ce langage : « Si les dieux ont quelque souci des choses humaines, et c'est assez vraisemblable, il n'est pas douteux qu'ils ne se complaisent davantage dans les êtres qui leur ressemblent davantage. Or, tel est l'esprit humain. C'est pourquoi les hommes qui parent leur âme de la connaissance de la vérité et de l'harmonie des mœurs se rendent très-agréables à Dieu. » Le grand médecin Galien exprime encore la même pensée avec une sorte de sublimité. Etant arrivé, dans un de ses ouvrages où il traite

de la composition admirable du corps humain, des rapports et des fonctions de chacune de ses parties, à la description de phénomènes où éclatait particulièrement la sagesse immense du Créateur, stupéfait à la vue de tant de merveilles, il semble quitter la plume de l'écrivain ordinaire pour celle du théologien : « Que d'autres, s'écrie-t-il, honorent Dieu par leurs hécatombes ; pour moi je l'honorerai en proclamant la grandeur de sa science qui a tout ordonné si merveilleusement, la grandeur de sa puissance qui a exécuté sans peine tout ce que sa science avait ordonné, la grandeur de sa bonté qui ne refuse rien à ses créatures, et qui pourvoit abondamment à tous leurs besoins. » Voilà ce qu'écrivait un païen ; un chrétien n'eût certainement pas mieux dit. Galien ne se fût pas exprimé autrement s'il eût connu le mot du Prophète : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice ; je veux que l'on me connaisse, et non pas qu'on m'offre des holocaustes. » *Osc.* VI, 6.

Des louanges que nous donnons à cette première classe de vertus, ne concluons pas que les vertus de la seconde n'ont presque aucune valeur. Elles ont, il est vrai, une moindre dignité ; mais elles sont très-importantes pour acquérir et conserver les vertus intérieures ; quelques-unes sont même nécessaires par suite d'un vœu ou d'un précepte particulier qui les impose. On s'en convaincra aisément en examinant successivement chacune d'elles.

La retraite et la solitude enlèvent à l'homme l'occasion de voir, d'entendre, de dire mille choses, de faire mille petites chutes qui compromettraient, avec la paix de sa conscience, sa chasteté et sa vertu. Ceci montre déjà l'importance du silence pour conserver la dévotion et éviter les péchés dont les conversations sont la cause, selon cette sentence de l'Esprit-Saint : « Des paroles nombreuses ne seront pas exemptes de péché. » *Prov.* x, 19. Outre que le jeûne est un acte de la vertu de tempérance, et qu'il est à la fois méritoire et satisfactoire, quand nous jeûnons en état de grâce, il affaiblit le corps, élève l'âme, repousse notre ennemi, prépare à la prière, à la lecture et à la contemplation, éloigne des dépenses et des passions inséparables de la bonne chère, ainsi que des propos de tout genre et des dissolutions qu'elle entraîne après elle. Pour ce qui est de la lecture des livres de piété, de l'assistance aux of-

fices, à la prédication de la parole de Dieu, de la récitation et du chant des louanges divines, il n'est personne qui ne découvre dans ces actes de religion une vertu propre à augmenter la dévotion, à éclairer l'entendement, et à porter la volonté vers les choses spirituelles. En voici d'ailleurs une preuve aussi simple que péremptoire, et qui aurait épargné aux hérétiques bien des déclamations inutiles, s'ils avaient voulu y accorder quelque attention. Un fait que constate l'expérience de tous les jours est que, dans tous les monastères où fleurissent l'observance des règles et la pratique des vertus extérieures, il y a toujours plus de dévotion, plus de piété, plus de charité, plus de crainte de Dieu, en un mot plus de vertus chrétiennes. Au contraire, là où l'on néglige ces deux points, la conscience, les mœurs, la vie tout entière ne sont pas plus exemplaires que l'observance des règles ; car, comme les occasions de péché y sont plus nombreuses, il y a plus de fautes et de désordre. Quand une vigne est bien close et bien surveillée, tout y est en sûreté ; elle est la proie des maraudeurs dans le cas contraire. Ainsi en est-il de la religion, suivant que l'on garde ou non les règles avec exactitude.

Donc, pour acquérir et conserver cette précieuse vertu de dévotion qui nous dispose elle-même à la pratique de toutes les autres vertus, nous avons un besoin particulier de veiller sur nous-mêmes. La dévotion est en effet si délicate que la moindre chose suffit pour la détruire. C'est assez d'une conversation ou de quelques plaisanteries trop prolongées, d'un repas somptueux, d'un geste de colère, d'une légère dispute, de l'empressement à voir ou à entendre des choses inutiles quoique indifférentes, pour ruiner en grande partie la dévotion; de manière qu'elle redoute extrêmement, non-seulement le péché, mais toute affaire et toute occupation superflue qui nous détourne de Dieu. Pour conserver au fer rougi au feu sa chaleur, il ne faut pas qu'il sorte de la fournaise : dès qu'il en sort, il ne tarde pas à reprendre sa température habituelle. Il en est ainsi de la dévotion. Son effet étant de nous unir à Dieu par un amour et une considération actuelle, dès que nous nous écartons de ces actes, nous revenons peu après à nos dispositions premières. C'est pourquoi veillons assidument sur nos

yeux, nos oreilles, notre langue et notre cœur ; pratiquons la sobriété dans le boire et le manger. Si la modération règne dans nos paroles et nos mouvements, si nous aimons la solitude et le silence, si nous ne négligeons aucun moyen extérieur propre à enflammer notre âme, nous conserverons intact ce précieux trésor. Si nous laissons de côté ces avis, nous pouvons être assurés de le perdre avant longtemps.

Ces diverses réflexions déclarent suffisamment l'importance de la seconde classe de vertus. Elles serviront en même temps à saisir les rapports des unes et des autres. Les unes jouent le rôle de fin, les autres de moyen ; les unes sont en quelque sorte la santé de l'âme, les autres sont les remèdes nécessaires pour obtenir cette santé. Les unes sont l'esprit de la religion, les autres sont le corps dont l'esprit a un besoin indispensable pour accomplir ses opérations. Les unes sont le trésor, les autres sont la clef qui en ouvre l'entrée. Les unes sont le fruit de l'arbre, les autres sont les feuilles qui ornent l'arbre et protégent le fruit ; avec cette différence que les feuilles ne font pas partie du fruit, tandis que les vertus extérieures font partie de la justice, et contribuent, aussi bien que toute autre vertu animée par la charité, à augmenter nos mérites et notre gloire.

Voilà, mon frère, l'importance que vous devez attacher à chaque vertu. Vous pouvez, en observant la règle que nous avons donnée, en déterminer la valeur, et par cela même éviter deux erreurs également nuisibles, l'erreur des pharisiens du temps de Jésus-Christ, et l'erreur des hérétiques d'aujourd'hui. Les pharisiens, hommes charnels et ambitieux, accoutumés de plus à l'observance littérale d'une loi qui s'adressait elle-même à des hommes de chair, ne faisaient aucun cas de la vraie justice et des vertus spirituelles, comme le montrent les récits évangéliques : se souciant peu de la réalité de la vertu, ils se contentaient, selon le mot de l'Apôtre, d'en revêtir l'image ; et tandis qu'ils paraissaient bons au dehors, ils étaient abominables au dedans. Les hérétiques de nos jours, pour fuir cet excès, se sont précipités dans un excès opposé, et ont prêché le mépris des vertus extérieures. La doctrine catholique évite ces deux écueils. Tout

en maintenant la prééminence des vertus spirituelles, elle reconnaît le mérite et l'utilité des autres vertus. De la sorte, comme dans une république bien ordonnée, elles ont toutes les droits et les prérogatives qui leur conviennent.

CHAPITRE XVIII.

De quatre conséquences importantes de la doctrine qui précède.

I.

De la doctrine précédente il résulte quatre conséquences de la plus haute importance pour la vie spirituelle. La première est celle-ci : Le véritable serviteur de Dieu ne doit pas s'appliquer seulement à acquérir les vertus spirituelles, encore qu'elles soient les plus nobles de toutes; il faut qu'il y joigne les vertus extérieures, soit afin de conserver les autres vertus, soit afin d'arriver à la parfaite justice. Considérons en effet que si l'âme ou le corps isolés ne constituent pas l'homme, l'âme sans le corps n'étant qu'une partie de l'homme, et le corps sans l'âme n'étant qu'un peu de boue; les vertus spirituelles ne constituent pas davantage à elles seules la perfection chrétienne, laquelle exige les vertus extérieures aussi bien que les vertus intérieures. D'un côté la conservation de celles-ci et l'accomplissement de toute justice deviennent impossibles sans celles-là; de l'autre, les vertus extérieures isolées sont avec la perfection dans le même rapport que le corps sans l'âme avec l'humanité. De même que le corps reçoit de l'âme la dignité et la vie, les vertus extérieures reçoivent leur vie et leur valeur des vertus intérieures, et principalement de la charité.

Par suite, quiconque désire éviter toute illusion et devenir un chrétien parfait, ne doit pas plus séparer ces deux classes de vertus qu'il ne séparerait l'âme du corps pour former un homme. Qu'il embrasse simultanément le corps et l'âme, le coffre et le trésor, la vigne et son appui, c'est-à-dire les vertus spirituelles avec les vertus qui les protégent. Autrement, ou bien il perdrait les premières; ou bien, en se bornant aux secondes, il n'en reti-

rerait aucun avantage. Examinez les œuvres de la nature et de l'art, son émule : toutes ont quelque chose qui les défend, qui les orne, et les garantit de la destruction. Ne doit-il pas en être ainsi des œuvres de la grâce qui sont beaucoup plus parfaites que les œuvres de l'art et de la nature? Souvenez-vous encore du mot de l'Ecriture : « Celui qui craint Dieu ne méprise rien ; et celui qui dédaigne les petites fautes tombera bientôt en de plus grandes. » *Eccli.* VII, 19, et XIX, 1. Nous vous avons ailleurs recommandé, conformément à cet oracle sacré, la pratique et le soin des petites choses, comme le chemin qui conduit aux grandes. La plaie des moucherons en Egypte fut suivie de celle des mouches, *Exod.* VIII. Prenez donc garde qu'en méprisant les piqûres des moucherons, c'est-à-dire les fautes légères, vous ne deveniez la proie des mouches, c'est-à-dire des fautes mortelles.

II.

Ces mêmes principes nous aideront à distinguer parmi les vertus, celles auxquelles nous devrons nous adonner avec le plus de diligence. Les hommes font plus de sacrifice pour une pièce d'or que pour une pièce d'argent, pour conserver un œil que pour conserver un doigt. De même, nous devons faire plus d'efforts pour acquérir les vertus les plus nobles que pour les vertus les moins importantes. Intervertir cet ordre serait introduire la confusion dans l'édifice spirituel de notre âme. Aussi les supérieurs agissent-ils avec une sagesse extrême en répétant souvent les mots de charité, humilité, prière, dévotion, oraison, crainte de Dieu, amour du prochain, comme dans leurs chapitres et dans leurs réunions ils répètent les mots de silence, jeûne, recueillement, modestie. Et cet usage est d'autant meilleur que les fautes contre les vertus intérieures sont plus secrètes et plus dangereuses que les autres. Nous portons ordinairement plus vite remède aux défauts visibles qu'aux défauts invisibles; de là le danger de n'attacher aucune importance aux défauts intérieurs, et d'en attacher beaucoup aux défauts extérieurs.

En outre, non-seulement les vertus sensibles frappent davantage les regards de la plupart des hommes, mais encore elles

trouvent auprès d'eux plus de ferveur et d'admiration. Nous admirons en effet les personnes adonnées aux jeûnes, aux veilles, aux disciplines et aux mortifications corporelles, tandis que nous ne faisons même pas attention à la pratique de l'espérance, de la charité, de l'humilité, de la discrétion, de la crainte de Dieu, du mépris du monde, quoique ces vertus soient très-précieuses aux yeux de Dieu. Mais « l'homme ne voit que l'apparence, et Dieu seul pénètre le cœur. » I *Reg.* XVI, 7. Aussi l'Apôtre disait-il : « Le véritable fidèle n'est pas celui qui pratique extérieurement les observances de la loi, et qui circoncit sa chair ; mais celui qui observe la loi, même dans le secret, et qui circoncit son cœur, non suivant la lettre, mais suivant l'esprit. Celui-là tire sa gloire, non des hommes, mais de Dieu. » *Rom.* II, 28 et 29.

Puisque la pratique des vertus extérieures nous attire les louanges des hommes, et que le désir des louanges et de notre propre excellence est un des plus puissants et des plus subtils de notre nature, prenons garde qu'il ne nous entraîne à rechercher les vertus sensibles de préférence aux vertus spirituelles. Si l'esprit nous porte vers celles-ci, l'esprit et la chair nous portent conjointement vers celles-là. Or, rien de plus redoutable et de plus violent que les impulsions de la chair. Cela étant, nous avons sujet de craindre que ces deux forces ne se donnent carrière. Opposons-leur donc avec fermeté la lumière de la vérité, et ne consentons jamais à accorder plus de soin à ce qui mérite une moindre importance.

III.

Il va sans dire aussi que dans le cas où deux actes de différentes vertus se présenteraient ensemble, et seraient pourtant incompatibles, il faudrait préférer, comme lorsqu'il s'agit des commandements de Dieu, le plus parfait au moins parfait. Une conduite opposée serait évidemment répréhensible. C'est le sentiment de saint Bernard qui s'exprime en ces termes : « Les saints Pères ont établi beaucoup de pratiques propres à conserver et à accroître la charité. Tant que ces pratiques atteignent ce but, il ne faut ni les modifier, ni y renoncer. Mais dès qu'elles se nuisent les unes aux autres, il est de toute justice que l'on laisse de côté, que l'on

interrompe ou que l'on modifie celles qui nuisent à la charité en faveur de celles qui la secondent; car il serait déraisonnable d'observer, sous prétexte d'augmenter la charité, des pratiques que la charité elle-même nous défend. Que l'on ne s'écarte pas de ces diverses pratiques tant qu'elles ne nuisent pas à cette vertu, soit; mais dans le cas contraire, c'est autre chose. » Et à l'appui de son sentiment le saint Docteur cite deux décrets, l'un du pape Gélase, l'autre du pape Léon.

IV.

Une autre conséquence à tirer de cette doctrine, c'est qu'il y a deux sortes de justice, l'une vraie, l'autre fausse. La vraie justice est celle qui embrasse les vertus intérieures avec les vertus extérieures nécessaires à leur conservation. La fausse justice est celle qui se contente de quelque vertus extérieures sans embrasser en même temps les vertus intérieures, par exemple, sans embrasser l'amour de Dieu, l'humilité, la dévotion. Telle était la justice des Pharisiens que Notre-Seigneur frappait de ces malédictions terribles : « Malheur à vous, Pharisiens qui payez la dîme de la menthe, de l'anet et du cumin, et qui omettez ce qu'il y a de plus important dans la loi, la justice, la miséricorde et la vérité! Malheur à vous qui purifiez le dehors de la coupe et du vase, tandis qu'au dedans vous êtes pleins de rapines et de souillures! Malheur à vous, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui au dehors paraissent beaux à la vue, tandis qu'au dedans ils sont pleins d'ossements et de corruption! » *Matth.* XXIII, 23 et seq.

Cette fausse justice est celle que le Seigneur condamne si souvent dans les écrits des Prophètes. « Ce peuple, disait-il par la par la bouche d'Isaïe, s'approche de moi en paroles et me glorifie de ses lèvres; mais son cœur est loin de moi; et le culte qu'il me rend est selon les maximes et la sagesse humaines. » *Isa.* XXIX, 13. « Que me fait, dit-il ailleurs, cette multitude de victimes? J'en suis rassasié. Je ne veux plus des holocaustes de vos béliers, et de la graisse de vos troupeaux. Ne m'offrez plus inutilement de sacrifices. Votre encens m'est en abomination; vos assemblées me

sont en horreur; mon âme déteste vos fêtes des premiers jours du mois et toutes les autres solennités. Elles me sont devenues à charge; je suis las de les souffrir. » *Isa.* I, 11.

Que signifient ces paroles? Est-ce que Dieu condamnerait des actes qu'il a lui-même ordonnés sous les peines les plus sévères? Est-ce qu'il condamnerait cette belle vertu de religion qui a pour objet de lui rendre le culte dont il est digne? Assurément non. Ce qu'il condamnait, c'était la présomption de son peuple qui se contentait des pratiques extérieures de la loi, sans tenir compte de la vraie justice, de la crainte du Seigneur; et Dieu lè montre bien par les paroles qui suivent! « Lavez-vous, purifiez-vous. Otez de devant mes yeux la malice de vos pensées. Cessez d'agir perversement; apprenez à faire le bien; et quand vos péchés seraient rouges comme l'écarlate, je les rendrai blancs comme la neige. » *Ibid.* I, 16 et seq.

Dans un autre endroit, le Prophète revient encore sur le même sujet. « Celui qui m'immole un bœuf, dit-il au nom du Seigneur, est devant moi, comme celui qui tuerait un homme; celui qui me sacrifie un agneau, comme celui qui assommerait un chien; celui qui me fait quelque offrande, comme s'il m'offrait du sang de pourceau; celui qui me présente de l'encens, comme celui qui révérerait une idole. » *Isa.* LXVI, 3. Qu'est ceci, ô mon Dieu? Pourquoi réputez-vous abominables des actes que vous avez vous-même commandés? En voici la cause. « Ils ont pris plaisir à faire ces choses selon leurs caprices, et leur âme s'est délectée dans ces abominations. » Voyez-vous le néant des choses extérieures qui n'ont pas pour fondement les vertus spirituelles?

Dans un autre Prophète, le Seigneur tient ce langage : « Eloignez de moi le bruit de vos cantiques; et que je n'entende plus les accents de vos lyres. » *Amos*, V, 23. Ailleurs il menace son peuple de secouer sur sa tête la poussière impure de ses solennités. *Malach.* II, 3. En faut-il davantage pour comprendre le vide de toutes les choses extérieures quand elles ne reposent pas sur ce fondement de la justice, de l'amour et de la crainte de Dieu, et de la haine du péché.

Si vous désirez savoir pourquoi le Seigneur rejette si expres-

sément ces honneurs, comparant le sacrifice à un homicide, l'encens à une idolâtrie, appelant le chant des cantiques un bruit assourdissant, et traitant d'impure la poussière des solennités légales, je vous répondrai qu'à part l'absence de tout mérite en ces choses-là, elles fournissent souvent l'occasion de s'enfler, de s'enorgueillir et de mépriser les actions d'autrui. Ce qu'il y a de pire et de plus dangereux, c'est que cette fausse justice engendre une fausse sécurité, laquelle ne permet pas d'acquérir les solides vertus. En doutez-vous ? Ecoutez la prière du pharisien de l'Evangile : « Mon Dieu, je vous remercie de n'être pas comme les autres hommes, voleur, adultère, injuste, tel que ce publicain, par exemple. Je jeûne deux fois la semaine, et je donne exactement la dîme de tout ce que je possède. » *Luc.* XVIII, 11 et 12. Remarquez ici les trois écueils que nous vous avons signalés ; l'orgueil et la présomption dans ces paroles : je ne suis pas comme le reste des hommes ; le mépris de ses semblables dans celles-ci : je ne suis pas comme ce publicain ; la fausse sécurité, lorsqu'il rend grâces à Dieu de ce genre de vie qui lui semble à l'abri de tout péril.

De là il suit que les personnes dont la piété est de cette sorte tombent dans une hypocrisie dangereuse ; non pas dans cette hypocrisie basse et grossière des hommes qui, connaissant fort bien leurs vices, veulent cependant tromper la foule et paraître saints à ses yeux, mais dans une autre hypocrisie plus raffinée qui consiste à se tomper soi-même, en même temps qu'on trompe les autres. En effet, le pharisien prenait sincèrement, aussi bien que les autres, l'ombre de justice qui était en lui pour la vraie justice, et il se croyait vraiment bon, alors qu'il était mauvais. C'est de cette hypocrisie que le Sage disait : « Il y a un chemin qui paraît droit à l'homme, et qui pourtant conduit à la mort. » *Prov.* XIV, 12. Voici, au jugement du même écrivain sacré, les quatre races les plus odieuses qui soient sur la terre : « La race qui maudit son père et ne bénit point sa mère ; la race qui se croit pure, et qui néanmoins n'a point été lavée de ses souillures ; la race dont les yeux sont altiers et les paupières superbes ; la race qui a des glaives au lieu de dents, et qui dévore les pauvres

de la terre. » *Prov.* xxx, 11 et seq. Vous n'aurez pas de peine à reconnaître dans cette énumération les hypocrites dont nous parlons en ce moment.

Le péril attaché à un pareil état est tel qu'il vaudrait mieux être mauvais aux yeux des autres et à ses propres yeux, que d'être juste de cette façon et de vivre dans la sécurité. Pour si mauvais que l'on soit, la connaissance même de sa malice est un commencement de salut. Mais comment le malade qui se croit en santé pourra-t-il accepter le remède? C'est pour cette raison que le Seigneur déclarait aux pharisiens que les publicains et les courtisanes les précéderaient dans le royaume des cieux. Et le texte grec dit même au présent : *Ils vous précèdent,* afin de faire mieux ressortir cette vérité. *Matth.* xxi, 31. Elle nous est encore révélée dans ces paroles redoutables de l'Apocalypse : « Plût à Dieu que tu fusses ou chaud ou froid; mais parce que tu es tiède, je ne tarderai pas à te rejeter de ma bouche. » *Apoc.* iii, 15 et 16. Vous comprendrez peut-être difficilement que Dieu préfère la froideur à la tiédeur, et estime cette dernière condition pire que la première. En voici l'explication : La chaleur consiste à posséder avec la charité toutes les vertus soit intérieures, soit extérieures. La froideur consiste à ne posséder ni la charité, ni les autres vertus. Enfin la tiédeur consiste à ne posséder que quelques vertus extérieures, sans posséder en même temps la charité. Or, si le tiède est de pire condition que le froid, ce n'est pas qu'il soit chargé d'un plus grand nombre de péchés, mais parce que son mal est plus difficile à guérir. Plus il vit dans la sécurité, plus il est éloigné de la posséder réellement. Il s'autorise d'une apparence de justice pour croire qu'il est quelque chose, et pourtant il n'est rien. Pour apprécier la justesse de cette explication, écoutez ce que le Seigneur ajoute aussitôt : « Tu dis, je suis riche, opulent, je n'ai besoin de rien; et tu ne sais pas que tu es pauvre, nu, indigent, aveugle et misérable. » Ne reconnaissez-vous pas dans ces paroles du Fils de l'homme le pharisien dont nous parlions tout à l'heure? Il se croyait riche en biens spirituels, et il en remerciait Dieu, tandis qu'il était pauvre de justice, bouffi d'orgueil, et aveugle jusqu'à ne s'apercevoir pas de sa misère.

Si nous nous sommes arrêtés à discerner la vraie d'avec la fausse justice, et à montrer l'excellence de l'une et le danger de l'autre, qu'on ne regarde pas cette tâche comme inutile. La fausse justice est trop fréquemment condamnée par les prophètes et par l'Evangile, qui est le miroir et la règle de la vie chrétienne, pour passer légèrement sur un sujet d'une si haute importance. Tout le monde se rend compte des dangers apparents, de même que l'on aperçoit aisément sur mer les rochers qui dominent les flots. Mais il faut être préalablement averti pour découvrir les rochers à fleur d'eau et sous-marins qui pourraient occasionner un naufrage.

N'alléguez pas non plus, contre l'utilité de cette doctrine, que nous combattons un fantôme. Le monde est aujourd'hui, à mon avis, ce qu'il a toujours été; ce sont les mêmes hommes, la même nature, la même inclination au péché, la même source impure du péché originel. Or, en tout temps les mêmes causes produisent les mêmes effets. Par conséquent, les mêmes vices qu'autrefois règnent aujourd'hui; le nom seul des personnes qui s'y abandonnent, comme celui des acteurs qui représentent les comédies de Plaute et de Térence, est changé. Semblables à ces juifs grossiers et charnels qui croyaient s'acquitter envers Dieu, en lui offrant les sacrifices, en observant les jeûnes et les fêtes que prescrivait la loi, bien des chrétiens aujourd'hui assistent exactement à la messe le dimanche, récitent leurs prières, jeûnent tous les samedis en l'honneur de la sainte Vierge, entendent prêcher souvent la parole divine, sans être pour cela moins avides d'honneurs, d'argent, et moins irascibles que les hommes qui n'observent aucune de ces pratiques. Ils négligeront les devoirs de leur état; ils ne feront aucune attention au salut de leurs serviteurs; ils se livreront aisément à la haine, au ressentiment et à l'esprit de vengeance; et pour rien au monde, ils ne subiraient la plus légère humiliation. Parmi ces personnes, les unes refusent, pour des motifs futiles, d'adresser la parole à leur prochain; d'autres s'acquittent mal de leurs dettes envers leurs ouvriers et leurs créanciers. Si vous aviez le malheur de froisser leurs intérêts ou leur susceptibilité, vous verriez bientôt le peu de fond de leur

vertu. Ces chrétiens-là ne tariront pas quand il s'agira de réciter quelques prières vocales; mais ils tiendront serrés les cordons de leur bourse, quand il s'agira de secourir le prochain. Ils se garderaient bien de manger de la viande le mercredi et autres jours de dévotion; mais ils se gardent encore mieux de ne pas murmurer contre le Seigneur, et de ne pas maltraiter le prochain. En sorte que s'ils ont du scrupule de manger la chair des animaux que Dieu ne leur interdit nullement, ils n'en ont pas de nuire à la vie de leurs semblables, à laquelle Dieu leur a défendu de toucher. Et tandis qu'ils font cas de choses qui n'ont aucune importance, ils ne respectent pas la réputation de leur frère, qui devrait être un des principaux objets de leur zèle.

Or, personne ne prétendra que de semblables faits sont inconnus aujourd'hui et parmi les gens du monde, et même parmi ceux qui ont renoncé aux pompes du siècle. Puis donc que l'illusion est universelle, il fallait tâcher de la détruire; et parce que les personnes auxquelles ce devoir incombe particulièrement le négligent plus d'une fois, nous avons essayé d'éclairer sur ce sujet les fidèles qui désirent connaître la vérité. Afin de mieux profiter de nos avis, et de ne pas tourner le remède en poison, que chacun examine préalablement sa condition et son caractère; il verra mieux ainsi ceux qui le regardent de préférence. S'il y a des avis qui s'appliquent à toute sorte de personnes, comme les avis concernant la charité, l'humilité, la patience, etc.; il y en a qui s'appliquent à des classes et à des conditions déterminées. Est-on scrupuleux, il faut élargir sa conscience; il faut la rendre plus timorée si l'on est relâché. Il faut prêcher la miséricorde à l'âme pusillanime et découragée, la justice à l'âme présomptueuse; et suivant l'expression de l'Ecclésiastique, la guerre au timide, la reconnaissance à l'ingrat, l'humanité à l'inhumain, le travail au paresseux. *Eccl.* XXXVII, 12. Pour les personnes qui s'adonnent aux vertus intérieures et qui négligent les autres, recommandons-leur les vertus extérieures : au contraire insistons sur les vertus spirituelles si elles s'adonnent à celles-là au détriment de celles-ci. Elles établiront ainsi une juste balance; elles estimeront chaque chose selon sa valeur; elles n'accorderont rien aux unes au pré-

judice des autres, et elles réussiront à éviter les deux écueils contre lesquels échouent les chrétiens qui ne font aucun cas des vertus sensibles, ou bien qui s'occupent exclusivement de ces dernières et se négligent en ce qui regarde la crainte de Dieu et la haine du péché.

La crainte de Dieu, la haine du péché, voilà le secret de la piété et de la justice véritable. Plus ces deux sentiments seront profondément enracinés en votre âme, plus vous serez heureux. Bâtissez sans crainte sur ce fondement tout ce que vous voudrez. Mais si vous n'éprouvez aucune répugnance à commettre un péché, considérez-vous comme un misérable et un aveugle, quelque frappante que soit l'apparence de votre sainteté.

CHAPITRE XIX.

Qu'il ne faut pas juger des autres par le genre de vie qu'on aura embrassé.

Les vertus dont la vie chrétienne requiert la pratique étant très-nombreuses, les bons chrétiens ne s'adonnent pas à toutes avec la même ardeur. Les uns cultiveront de préférence les vertus qui unissent l'homme à Dieu et qui appartiennent à la vie contemplative ; les autres, les vertus qui regardent le prochain et qui appartiennent à la vie active ; d'autres enfin, les vertus qui regardent l'homme lui-même et qui jouent le plus grand rôle dans la vie monastique.

De même, toutes les actions vertueuses étant un moyen d'acquérir la grâce, les uns l'acquièrent d'une façon, les autres d'une autre. Ceux-ci la recherchent au moyen des jeûnes, des disciplines et des mortifications corporelles ; ceux-là, ou bien par les aumônes et les œuvres de miséricorde, ou bien par des prières et des méditations continuelles, dont le genre varie aussi à l'infini, suivant le caractère des personnes et les sujets divers que l'on peut choisir : le meilleur genre de méditation est toujours celui duquel on retire le plus de dévotion et le plus de profit.

Or, il arrive bien souvent aux personnes de piété de tomber ici dans une grave illusion. Voyant les progrès qu'elles auront faits en suivant telle ou telle voie, elles s'imaginent qu'il n'y en a pas

d'autre qui conduise à Dieu : en conséquence elles la prôneront sans cesse, et elles estimeront dans l'erreur les âmes qui suivent une voie différente. Ainsi, tel qui se livre à l'oraison pensera que hors de l'oraison il n'y a pas de salut ; tel qui jeûne habituellement ne verra dans toute autre pratique de piété qu'une bagatelle. Celui qui s'adonne à la vie contemplative croira dans le plus grand danger les gens qui ne l'imitent pas, et il en viendra quelquefois jusqu'à faire peu de cas de la vie active. De leur côté, les personnes livrées à la vie active, ne connaissant pas par expérience ce qui se passe entre Dieu et l'âme dans le délicieux repos de la contemplation, et voyant les avantages qu'elles retirent elles-mêmes du genre de vie qu'elles ont embrassé, rabaissent de tout leur pouvoir la vie contemplative, et ne l'approuvent qu'à la condition de ne pas exclure absolument les exercices de la vie active, comme si la chose était de la plus grande facilité. Vous préférez l'oraison mentale ; toute autre sorte de prière vous semblera infructueuse : la prière vocale au contraire jouit-elle de votre prédilection ; vous répéterez partout qu'elle est plus méritoire parce qu'elle exige plus de peine.

C'est ainsi que chacun, emporté par une ignorance et un orgueil dont il ne se rend pas compte, se loue lui-même et exalte les pratiques auxquelles il s'est consacré. Et de même que les savants ne tarissent pas d'éloges sur la science qu'ils cultivent, tandis qu'ils déprécient toutes les autres sciences, de même l'on sacrifie à l'éloge d'une vertu le mérite de toutes les autres vertus. L'orateur vous dira qu'il n'y a rien de comparable à l'éloquence ; l'astronome ne verra rien de supérieur à la science qui s'occupe du cours des astres ; le philosophe, le commentateur, le linguiste, le théologien ne manqueront jamais à leur tour de raisons pour démontrer la prééminence de la branche qu'ils cultivent et son incontestable supériorité. Or, voilà ce que nous avons vu tout à l'heure à l'occasion des vertus, quoique la lutte soit moins ouverte. Chacune cherche à s'établir au-dessus des autres ; et parce qu'elle a été profitable à l'un, elle prétendra devoir l'être également à tous. De là ces jugements plus ou moins favorables que l'on porte sur la vie les uns des autres, et ces schismes spiri-

tuels entre frères : On s'accuse mutuellement d'être dévoyé parce que l'on suit des routes différentes. C'est ce qui arrive aux Corinthiens, dès le commencement de l'Eglise. Ayant été favorisés de diverses grâces, ils cherchaient tous à faire prévaloir celle qui leur avait été accordée : le don des langues, le don de prophétie, le don d'interprétation de l'Ecriture, le don des miracles prétendaient tous à la première place. Contre cette illusion rien de plus sage que le raisonnement de l'Apôtre. Il commence par déclarer que toutes les grâces et tous les dons sont égaux dans leur principe, procédant tous d'une même source qui est l'Esprit-Saint : ils diffèrent entre eux d'objet ; mais leur origine est la même ; ils sont donc égaux, comme les membres du corps sont égaux, encore qu'ils aient chacun leur fonction spéciale. « Nous avons tous reçu l'esprit du Christ au baptême, dit saint Paul, et nous sommes devenus les membres d'un même corps. » *Galat.* III, 28. Ayant tous le même chef, nous participons tous également à sa dignité et à sa gloire. « Si le pied, ajoute l'Apôtre, tenait ce langage : Je ne suis pas la main ; donc je ne fais pas partie du corps ; est-ce que pour cela il cesserait de lui appartenir ? Si l'oreille disait : je ne suis pas l'œil ; donc je ne fais pas partie du corps ; est-ce que pour cela il cesserait de lui appartenir ? » I *Corinth.* XII, 15 et seq. Ainsi tous les membres du corps de l'Eglise sont égaux, la fraternité et l'unité règnent véritablement entre eux. Cependant cette unité n'exclut pas toute diversité : l'un au contraire n'est pas moins nécessaire que l'autre.

Quant à la cause de cette diversité, elle est double et se trouve en partie dans la nature, en partie dans la grâce. Nous disons que cette diversité procède en partie de la nature ; car, bien que la grâce soit l'unique principe de notre être spirituel, elle prend diverses formes suivant les conditions naturelles des âmes qui la reçoivent ; comme l'eau prend la forme des vases dans lesquels on la répand. Parmi les hommes, les uns sont disposés par leur caractère calme et paisible à la vie contemplative. D'autres d'un caractère vif et ardent s'accommoderont mieux de la vie active. Ceux qui jouissent d'une santé robuste, et qui se détachent facilement d'eux-mêmes sont plus aptes aux labeurs de la pénitence.

Ainsi se déploie merveilleusement la miséricordieuse bonté du Sauveur qui, désirant se communiquer à tous, a voulu que le nombre des chemins qui mènent à lui fût proportionné à la diversité des caractères et des conditions, afin que nous trouvions tous celui qui nous convient davantage.

La deuxième cause de cette variété c'est la grâce, l'Esprit-Saint ayant ordonné cette variété pour l'ornement et la perfection de son Eglise. De même que la beauté et la perfection du corps humain résultent de la diversité de ses sens et de ses membres; de même la beauté et la perfection de l'Eglise résultent de la diversité des vertus et des grâces qui lui sont accordées. Si tous les fidèles pratiquaient les mêmes vertus, pourrait-on appeler l'Eglise un corps? « Si le corps n'avait que des yeux, poursuit saint Paul, où serait l'ouïe? S'il n'était qu'oreilles, où serait l'odorat? » *ibid.* Mais Dieu a voulu que l'unité du corps résultât de la diversité des membres, que la multiplicité fût le principe de l'harmonie, et que de là naquît la perfection et la beauté de son Eglise. Il en est de même de l'harmonie musicale; elle résulte de la diversité et de l'accord des voix. Que toutes les voix aient le même timbre, qu'elles exécutent toutes les mêmes phrases, et l'harmonie disparaîtra.

C'est chose merveilleuse de voir quelle variété le Créateur de l'univers a mise dans les œuvres de la nature, avec quelle sagesse il a réparti entre elles les qualités et les perfections, assignant à chacune les siennes de telle sorte que nulle créature n'a le droit de porter envie à l'autre; la perfection qu'elle n'a pas, elle la compense par une autre qui lui appartient en propre. Le paon possède un magnifique plumage; mais son chant est loin d'être harmonieux. Le rossignol chante à ravir; mais il n'est pas beau à voir. Le cheval est excellent pour la course et pour la guerre; mais sa chair est mauvaise et il est peu propre aux travaux de la campagne. Le bœuf est très-utile dans ces deux cas; il l'est peu en toute autre circonstance. Si les arbres à fruit contribuent à notre nourriture, il ne valent rien pour les constructions; les arbres des forêts sont très-propres à la construction, mais ils ne produisent pas de fruit. Voilà comment les diverses qualités ont été divisées

entre les êtres de la création. Nulle part, elles ne sont accumulées. De cette répartition résulte la beauté et la variété de l'univers, et cette union admirable qui conserve les diverses créatures et les enchaîne étroitement les unes aux autres par le besoin qu'elles ont les unes des autres.

L'ordre et la beauté que nous admirons dans les œuvres de la nature, le Seigneur a voulu qu'ils existassent dans les œuvres de la grâce. C'est pour cela qu'il a répandu dans son Eglise les grâces et les vertus les plus variées ; et de cette variété est résulté le corps le mieux proportionné, le monde le plus parfait, la consonnance la plus harmonieuse. Ne soyons donc pas étonnés si les uns se livrent à la contemplation, les autres à l'action, ou bien aux œuvres d'obéissance, aux austérités, à l'étude, au service et au soulagement des malades, des pauvres, des indigents, ou à d'autres pratiques vertueuses. Nous remarquerons la même variété dans les ordres religieux : tous tendent au même but, mais par un chemin qui leur est particulier. Pour les uns c'est le chemin de la pénitence; pour les autres c'est le chemin de la pauvreté. Pour ceux-ci, c'est le chemin de la vie contemplative ; pour ceux-là, le chemin de la vie active. Aux uns il faut le grand jour ; aux autres la solitude et le désert. Aux uns il faut des richesses; aux autres il suffit du strict nécessaire : et pourtant leur motif à tous est le même, la charité.

Il n'est pas jusqu'à un même ordre, jusqu'à un même monastère où vous ne retrouviez cette variété. Tandis que certains religieux chantent au chœur, d'autres étudient dans leurs cellules, travaillent à leur office, confessent dans l'Eglise, ou traitent au dehors les affaires de la maison. Qu'est-ce donc que tout cela ? Ce sont les membres d'un même corps, les accens de la même harmonie, en un mot les éléments d'où rejaillissent la beauté et la perfection de l'Eglise. Pourquoi met-on plusieurs cordes au luth, plusieurs tuyaux à l'orgue, sinon pour produire une harmonie plus parfaite? L'Eglise, c'est la tunique aux mille couleurs que Jacob donna à son fils Joseph; c'est l'étoffe que Dieu ordonna de peindre avec toute sorte de variétés, pour servir de rideau au tabernacle.

Si tel est le plan de Dieu, continuerons-nous à nous juger, à nous condamner, à nous dévorer les uns les autres, parce que nous n'agissons pas tous de la même manière? Mais ce serait détruire le corps de l'Église, déchirer la robe de Joseph, briser la plus suave des harmonies : ce serait exiger que tous les membres se réduisissent aux pieds, aux mains ou aux oreilles. Encore une fois si le corps entier n'est qu'yeux, où seront les oreilles? et s'il n'est qu'oreilles, où seront les yeux? L'œil reprocherait-il avec raison au pied de ne pas voir, et le pied à l'œil de lui laisser le soin de porter et de mouvoir le corps tout entier? Non, car il est nécessaire que les pieds marchent et que les yeux soient en repos; que les pieds se traînent dans la poussière, et que les yeux soient à l'abri de la poussière et de toute souillure. Tout en se reposant les yeux n'agissent pas moins que les pieds en cheminant. L'action du pilote assis au gouvernail n'est pas moins importante que l'action des matelots qui grimpent le long des mâts, déploient les voiles et font jouer la pompe; au contraire, c'est lui qui paraît faire moins, et c'est lui qui fait le plus. Il ne faut pas juger de la valeur d'une action par la peine qu'elle coûte, mais par le but qu'elle atteint, à moins de juger l'action du laboureur qui cultive son champ plus importante que l'action du prince qui dirige les affaires de l'Etat.

Si nous approfondissons ces diverses considérations, nous laisserons chacun à sa vocation; nous ne reprocherons pas au pied de n'être pas la main, ni à la main de n'être pas le pied, et nous approuverons saint Paul lorsqu'il dit que la beauté et la perfection du corps résultent de la diversité de ses membres. I *Corinth.* XII. C'est encore cette vérité qu'il exprime dans ces paroles : « Que celui qui ne mange pas ne méprise pas celui qui mange. » *Rom.* XIV, 3. Votre frère a, d'un côté, une raison pour agir ainsi; et il a de plus des vertus que vous n'avez pas; en sorte qu'il est exempt de toute faute sous le rapport qui vous scandalise, et qu'il l'emporte sur vous sous un autre rapport. De même que les moindres signes ont leur valeur en musique, et concourent à l'effet d'un morceau; de même, celui qui mange concourt tout aussi bien que celui qui ne mange pas à l'harmonie du corps de l'Église; et celui qui est

occupé ne lui est pas plus nécessaire que celui qui semble ne rien faire, pourvu que ce dernier se propose en se reposant de pouvoir ensuite mieux édifier le prochain. Saint Bernard insiste sur ce même conseil, et il veut que personne, à l'exception des dignitaires de l'Eglise, ne se mêle de contrôler et de juger la conduite d'autrui, ni de la comparer à sa propre conduite. Autrement il lui arriverait ce qui arriva à ce religieux qui regardait comme injurieuse la comparaison de sa pauvreté avec les richesses de Grégoire ; il lui fut répondu qu'il était plus riche malgré son indigence que Grégoire avec tous ses biens.

CHAPITRE XX.

De la sollicitude et de la vigilance qu'il faut apporter dans la pratique de la vertu.

La règle de vie que nous avons indiquée, comprenant un certain nombre de conseils et de vertus à pratiquer, et notre intelligence étant incapable d'embrasser beaucoup de choses à la fois, il sera très-utile de s'appliquer à une vertu qui les renferme et les remplace toutes, si c'est possible; je veux parler d'une vigilance et d'une sollicitude continuelle dans nos paroles et nos actions, afin que toutes soient conformes au jugement de la raison.

Ainsi de même qu'un ambassadeur haranguant une nombreuse assemblée, fait en même temps attention et à ce qu'il va dire et aux paroles dont il se servira pour l'exprimer, et à ses gestes et à son attitude; de même le serviteur de Dieu doit veiller sur lui-même en toute circonstance, dans ses paroles, dans son silence, dans ses prières, dans ses réponses, dans ses affaires, à table comme sur les places publiques et dans l'Eglise, dans sa maison comme hors de sa maison. Il faudrait en quelque manière, qu'il eût toujours un compas à la main pour mesurer ses œuvres, ses paroles, ses pensées et les rendre telles que l'exige la loi de Dieu et sa condition personnelle. La différence du bien et du mal est si sensible, et la lumière que le Créateur a mise dans notre âme pour discerner l'un et l'autre, est si brillante, qu'avec un peu d'attention

l'homme le plus simple verra la conduite qu'il doit tenir presque en toute occurrence.

L'Écriture sainte nous recommande en mainte occasion cette vigilance continuelle. « Homme, nous dit-elle quelque part, veille sur toi-même et sur ton âme avec sollicitude. » *Deuter.* IV, 9. Marcher avec sollicitude devant Dieu, c'est-à-dire, veiller à ne rien faire d'opposé à sa volonté est une des trois choses que nous conseille le prophète Michée, VI, 8. Par la multitude d'yeux dont étaient couverts les animaux mystérieux d'Ezéchiel, nous apprenons encore avec quelle attention nous devons vivre sur cette terre où nous rencontrons tant d'ennemis, et où il faut porter si loin nos soins et nos prévisions. Les soixante vaillants qui faisaient la garde autour du lit de Salomon tenaient leurs glaives prêts à être tirés du fourreau. C'est une image de la vigilance qui doit accompagner toutes nos démarches.

Mais pourquoi cette sollicitude et cette vigilance? D'abord, à cause des dangers sans nombre, dont nous sommes environnés; puis, à cause de la difficulté et de la délicatesse de l'entreprise, surtout chez les personnes qui aspirent à la perfection de la vie spirituelle. Vivre dans la familiarité de Dieu, se préserver des souillures du siècle, vivre dans la chair comme si l'on n'avait pas de chair, garder son âme pure et sans tache pour le jour du Seigneur, sont des choses qui exigent, outre le secours de la grâce, une extrême vigilance sur soi-même. Plus une œuvre est délicate, plus elle réclame d'attention. Or, nulle œuvre n'est plus délicate que celle de la perfection chrétienne. Voyez avec quelles précautions marche, soit l'homme qui porte un vase renfermant une liqueur précieuse afin de ne pas la répandre, soit l'homme qui traverse un torrent sur des pierres mal unies, afin de ne pas s'y précipiter, soit encore celui qui s'avance sur une corde tendue afin de ne pas se briser en tombant. C'est de la sorte que vous devriez agir, principalement au commencement de votre conversion : vos paroles, vos pensées ne devraient jamais, grâce à votre sollicitude, s'écarter tant soit peu de la ligne de la vertu. Suivez en cette matière le conseil ingénieux de Sénèque. Imaginez-vous que vous êtes sans cesse en présence d'une personne à laquelle

vous portez le plus profond respect, et ne dites rien, ne faites rien de ce que vous ne voudriez pas avoir dit ou fait en sa présence.

Un moyen non moins efficace est de se conduire comme si l'on n'avait qu'un jour à vivre, comme si le soir même il fallait comparaître au tribunal du Christ et y rendre compte de sa vie. Mais le meilleur moyen est de marcher toujours en la présence du Seigneur, de l'avoir toujours devant les yeux, puisqu'il est réellement présent partout, et d'agir en toutes choses avec l'obéissance due à une majesté si haute, à un témoin, à un juge si intègre; n'omettant jamais autant que possible de lui demander la grâce de ne se rendre pas indigne de la présence de sa majesté. Ainsi, l'attention que nous recommandons en ce moment se propose deux fins : premièrement, de fixer les yeux de notre âme sur Dieu et de lui offrir sans cesse sur l'autel de notre cœur un sacrifice d'adoration, de respect, de louanges, de dévotion, d'action de grâces et d'amour; secondement, de veiller sur ce que nous faisons et sur ce que nous disons, suivant en tout le chemin de la vertu. D'un côté, nous jetons un regard sur Dieu, et nous implorons son assistance; de l'autre, nous considérons notre vie et nous tâchons de la bien ordonner. De cette manière, la lumière que Dieu nous donne est employée à la fois à la considération des choses divines, et à la rectification des actions humaines. Quoique une semblable vigilance ne soit pas toujours facile, efforçons-nous de la pratiquer avec aussi peu d'interruptions que nous pourrons. Ne croyons pas que les exercices corporels y mettent obstacle; au contraire, le cœur est alors plus libre de se dérober aux préocupations mondaines et de se cacher dans les plaies de Jésus-Christ.

CHAPITRE XXI.

Du courage nécessaire à la pratique et à l'acquisition des vertus.

Nous venons de voir la nécessité de veiller attentivement sur toutes nos actions; nous allons établir maintenant la nécessité du courage pour pratiquer et acquérir les vertus. La pratique de la vertu offre en effet deux principales difficultés : la première regarde la distinction et le discernement du bien et du mal; la seconde

regarde la victoire à remporter sur le mal à l'avantage du bien. L'on surmonte l'une par la vigilance ; l'autre par le courage. Ces deux qualités sont également indispensables : sans la vigilance on tombe dans l'aveuglement ; sans le courage on est réduit à l'impuissance.

I.

Le courage dont nous parlons ici n'est pas seulement cette vertu cardinale qui consiste à calmer les anxiétés et les craintes ; c'est plutôt une disposition de l'âme qui lui permet de vaincre toutes les difficultés que l'on rencontre dans la pratique des vertus ; elle les accompagne toujours, et leur fraie pour ainsi dire une route, le glaive à la main. De l'aveu des philosophes, la vertu est chose ardue et difficile : de là la nécessité du courage pour en venir plus aisément à bout. Il faut à l'ouvrier qui façonne le fer le marteau dans les mains, sans désemparer, à cause de la dureté de la matière sur laquelle il travaille ; le courage est pour l'homme vertueux le marteau avec lequel il façonne son âme à la vertu. Privé de courage, il sera aussi impuissant que l'ouvrier privé de marteau. Connaissez-vous en effet une seule vertu qui ne coûte quelques efforts ? Parcourez-les toutes l'une après l'autre, l'oraison, le jeûne, l'obéissance, la sobriété, la pauvreté d'esprit, la patience, la chasteté, l'humilité ; toutes vous offriront quelque difficulté, qu'elle vienne de l'amour-propre, du démon ou du monde. Si vous écartez le courage, que pourra l'amour de la vertu livré à lui-même ? Vous aurez les mains et les pieds enchaînés, et vous serez incapable de faire un seul mouvement.

Vous désirez, n'est-ce pas, acquérir la vertu. Hé bien ! représentez-vous le Seigneur vous adressant ces paroles qu'il disait autrefois à Moïse : « Prends cette verge dans ta main, car avec elle tu accompliras des prodiges qui délivreront mon peuple du joug de l'Egypte. » *Exod.* IV, 17. Soyez assuré que si la verge de Moïse lui permit d'exécuter la délivrance glorieuse des enfants d'Israël, le courage vous permettra de remporter de prodigieuses victoires sur le démon et sur la chair, et de mener à bonne fin votre glorieuse entreprise. Que cette verge ne sorte donc jamais de votre main, car sans elle vous ne pourrez rien, et avec elle vous pour-

rez tout. Prenez garde surtout à une illusion où tombent souvent les personnes qui commencent à servir le Seigneur. Ayant lu en certains ouvrages que l'Esprit-Saint réserve à ses serviteurs les plus douces consolations, et d'ineffables délices, elles pensent que rien n'est aimable et facile comme le chemin de la vertu : En sorte qu'au lieu d'y entrer armées de toutes pièces, comme au moment de livrer bataille, elles y vont comme à une fête. Sans doute l'amour de Dieu est plein de douceurs; mais la route qui y mène est pleine d'aspérités : et pour venir à bout de ces aspérités il faut lutter avec ardeur et courage. C'est ce que nous enseignent d'une manière figurée les paroles suivantes d'Isaïe. « Sortez de la poussière, levez-vous, asseyez-vous, Jérusalem. » *Isa.* LII, 2. S'il ne faut aucune peine pour s'asseoir, il en faut auparavant pour secouer la poussière des affections terrestres, et se réveiller du sommeil du péché dans lequel on était plongé.

Il est vrai encore que Notre-Seigneur favorise de merveilleuses consolations les âmes qui travaillent fidèlement à son service, et qui ont renoncé aux plaisirs du monde pour obtenir les plaisirs du ciel. Mais ce renoncement est absolument nécessaire ; tant que nous ne sacrifierons pas les joies d'ici-bas nous attendrons en vain les joies de l'Esprit-Saint ; car la manne ne fut accordée aux Hébreux dans le désert que lorsqu'ils eurent épuisé la farine qu'ils avaient emportée d'Egypte.

C'est donc inutilement que nous prétendrions acquérir la vertu sans nous munir préalablement de courage. C'est par le travail qu'on arrive au repos, par le combat qu'on arrive à la victoire, par les larmes qu'on arrive à la joie, par la haine de soi-même qu'on arrive aux douceurs de l'amour de Dieu. Voilà pourquoi l'Esprit-Saint dans le livre des Proverbes flagelle impitoyablement la paresse et la négligence, tandis qu'il ne se lasse pas de louer et d'exalter le courage et la diligence comme l'appui et la garantie de la vertu.

II.

Mais comment acquérir ce courage? Ne présente-t-il pas lui-même les difficultés que présentent les autres vertus ? Ce n'est pas sans raison que le Sage s'écrie dans un passage plein de doctrine :

« Qui trouvera une femme forte ? Elle est plus rare et plus précieuse que les pierreries que l'on apporte des extrémités de la terre. » *Prov.* XXXI, 10. Or, comment se procurer une chose de pareille valeur?

Vous réussirez à vous la procurer, d'abord en réfléchissant sur sa valeur inestimable; elle est telle, en effet, puisqu'elle contribue si efficacement à l'acquisition du trésor inestimable des vertus. La difficulté de la vertu, telle est la principale cause qui en éloigne la plupart des hommes. « Le lion est sur ma route, dit le paresseux ; la lionne est sur mon chemin. » *Prov.* XXVI, 13. Puis il met la main dans sa poitrine et il dévore ses chairs en disant : Il vaut mieux avoir peu et rester oisif, que d'avoir les mains pleines, au prix de la peine et du travail. Mais si telle est la principale cause qui nous éloigne de la vertu, il suffira du courage pour venir à bout de ces difficultés. Or, qui regrettera quelques efforts pour obtenir un secours si puissant qu'avec lui nous gagnons aisément la couronne de la vertu et celle de la gloire éternelle. « Le courage seul emporte d'assaut le royaume des cieux, » nous dit le Sauveur. *Matth.* XI, 12. Le courage chasse de notre âme l'amour-propre et le démon, et en ouvre l'entrée à l'amour de Dieu, ou plutôt à Dieu même; car quiconque demeure dans la charité demeure en Dieu. I *Joan.* IV, 16.

Jetez aussi les yeux sur ces chrétiens qui, pour plaire au Seigneur, embrassent la pauvreté, la nudité, la mortification, et renoncent aux douceurs et aux plaisirs de cette vie. Il y en a parmi eux, qui chérissent tellement les austérités qu'à l'exemple des marchands et des étudiants qui recherchent, les uns les marchés les plus riches, les autres, les universités les plus illustres, ils recherchent de préférence les contrées et les monastères où la vie est la plus rigoureuse, où l'on trouve la faim au lieu d'une nourriture abondante, l'indigence au lieu de la richesse, les croix et les fatigues au lieu des satisfactions sensuelles. Ce n'est pas là une conduite conforme aux désirs et aux inclinations du monde, aux instincts de la chair et du sang; mais en revanche elle est conforme aux inspirations de l'esprit de Jésus-Christ. Comparez ensuite votre mollesse aux tourments épouvantables par lesquels les mar-

tyrs ont conquis le bonheur éternel. A peine se passe-t-il un jour dans l'année sans que l'Église nous propose leur exemple, autant pour les honorer que pour nous presser de les imiter et d'opérer notre salut. Il n'est point de genre de tortures que l'histoire de leur triomphe n'offre à notre admiration. Les uns ont été écorchés vifs, les autres ont péri dans les flots : ceux-ci ont été précipités et tenaillés ; ceux-là ont eu leurs membres disloqués ou déchirés avec des ongles de fer : quelquefois ils servaient de but aux flèches, ou bien ils étaient plongés dans des tonneaux d'huile bouillante. Un grand nombre d'entre eux n'arrivaient à la mort qu'après avoir traversé la plupart de ces horribles supplices. Supportant toutes les souffrances dont la nature humaine est capable, ils enduraient successivement la prison, les fouets, les charbons ardents, les crocs de fer, enfin le coup mortel qui, en épuisant leur vie, n'épuisait ni leur foi, ni leur courage.

Il serait trop long d'énumérer les inventions affreuses qu'imagina la cruauté ingénieuse des démons pour accabler le courage et la foi des martyrs sous le poids des tourments. Souvent, après les avoir brisés de tortures, on les faisait coucher sur des planchers couverts de débris de pots cassés, afin que leurs membres n'éprouvassent que de la douleur au lieu de repos. D'autres fois ils étaient obligés de marcher, les pieds nus, sur des charbons ardents, ou bien on les attachait à la queue de cavales indomptées qui les traînaient au milieu des ronces et des épines. Quelquefois on dressait des roues hérissées de lames tranchantes qui mettaient en pièces le corps de l'infortuné martyr. On les étendait encore sur des pièces de bois disposées à cet effet, et on déchirait leur corps de haut en bas avec des pointes de fer. Enfin la férocité des tyrans imagina quelque chose de plus cruel et d'entièrement nouveau : on attacha les martyrs par les pieds à deux arbres qu'on avait violemment courbés et qui, en se redressant, faisaient voler leurs membres en lambeaux. Un jour, à Nicomédie, on flagella si cruellement un chrétien que les coups avaient enlevé, outre la peau, une partie des chairs, de telle sorte que l'on distinguait les os à nu au milieu du sang qui ruisselait à flots. Non content de cette torture, on arrosa le corps du patient de vinaigre, et on le saupoudra

de sel ; puis, comme il lui restait encore quelque souffle, on le mit sur un gril avec du feu dessous, et on le retourna de côté et d'autre avec une fourche jusqu'à ce qu'il eût rendu son âme à Dieu.

Ce que la perversité de ces homicides se proposait n'était pas tant de causer la mort de leurs victimes, que de leur épargner les tortures qui auraient pu être mortelles, et de leur arracher l'âme à force de tourments ; supplices mille fois plus cruels que la mort même, encore que la mort soit la plus redoutable des choses d'ici-bas. Cependant les martyrs n'étaient point d'une autre nature que la nôtre ; ils avaient le même Dieu que nous pour les secourir, et ils n'espéraient d'autre gloire que celle que nous espérons. Si la vie éternelle leur a tant coûté, n'aurons-nous pas la force de mortifier, pour l'obtenir, les mauvais désirs de notre chair ? Ils ne craignaient pas de mourir de faim ; pourquoi ne jeûnerions-nous pas un jour ? Ils persévéraient dans la prière, sur la croix à laquelle ils étaient cloués ; pourquoi ne resterions-nous pas quelques instants à genoux, en oraison ? Ils ne faisaient aucune résistance lorsqu'on déchirait leurs membres ; pourquoi ne réprimerions-nous pas nos passions et nos appétits ? Ils supportaient sans murmurer l'obscurité des cachots ; pourquoi ne resterions-nous pas un moment recueillis dans notre cellule ? Ils laissaient mettre leur corps en lambeaux ; pourquoi ne châtierions-nous pas le nôtre par amour envers Jésus-Christ ?

Si ces exemples ne vous suffisent pas, levez vos yeux sur cette croix, et considérez celui qui endure de si horribles souffrances pour votre amour. « Considérez, comme le dit l'Apôtre, celui qui a eu tant de persécutions à supporter de la part des pécheurs, et vous ne vous découragerez pas dans les épreuves. » *Hebr.* XII, 3. A quelque point de vue que vous envisagiez cet exemple, il vous frappera infailliblement de stupeur. Si vous envisagez les souffrances, elles ne sauraient être plus grandes ; si vous envisagez la personne qui les endure, elle ne saurait être plus noble ; si vous envisagez la cause de ces souffrances, vous verrez que le Sauveur n'y est porté ni par ses fautes, car il est l'innocence même, ni par le besoin qu'il en a, car il est le maître de l'univers, mais par sa

bonté et par son amour. Et néanmoins il a tant souffert en son corps et en son âme que les souffrances des martyrs et des hommes, réunies, ne sauraient approcher des siennes. A ce spectacle, le ciel fut saisi d'épouvante, la terre trembla, les pierres se fendirent, et les créatures les plus insensibles manifestèrent leur effroi. Et l'homme serait encore plus insensible que les éléments ! et il serait assez ingrat pour ne pas imiter un exemple qui a coûté si cher ! Comme le dit le Seigneur lui-même, il convenait que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire. Il était venu sur la terre pour nous montrer le chemin du ciel ; or, ce chemin c'était la croix ; il est donc monté sur la croix afin que le vassal ne fût pas étonné de souffrir, quand son maître subissait de si mauvais traitements.

Après cela, serons-nous assez ingrats, assez efféminés, assez orgueilleux, assez effrontés pour vouloir marcher en litière et vivre dans les plaisirs, quand le Dieu de majesté et ses fidèles sujets ont eu les peines en partage? Lorsque David demandait à Urie, au retour de la guerre, pourquoi il ne s'était pas retiré auprès de son épouse pour y prendre quelque repos, ce bon serviteur lui répondit : « L'arche du Seigneur habite sous une tente, et les serviteurs du roi mon maître couchent sur la dure ; et j'irai dans ma maison faire bonne chère et me reposer. Non, par le salut de votre âme et de la mienne, je ne le ferai pas. » II *Reg.* XI, 11. Et vous, chrétien, vous ne seriez pas content de partager la croix avec votre Sauveur ! L'arche incorruptible du Dieu vivant endure les douleurs et la mort ; et vous chercheriez les douceurs du repos ! L'arche qui renferme la manne céleste est abreuvée de fiel et de vinaigre ; et vous chercheriez les délices de la table ! L'arche qui renferme les tables de la loi, où sont cachés les trésors de la sagesse et de la science divine est taxée de folie ; et vous chercheriez les louanges et les honneurs ! Ce n'est pas assez de cette arche mystique pour vous confondre : et bien ! voyez les saints, les prophètes, les vierges, les confesseurs qui couchent sur la dure, c'est-à-dire, qui ont vécu dans les douleurs et dans les privations. « Les saints, vous dira un d'entre eux, ont souffert les outrages, les chaînes, les fouets, les prisons. Ils ont été lapidés, sciés, soumis

aux plus rudes épreuves, et ils sont morts par le tranchant du glaive. Ils ont mené une vie errante, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, dans l'abandon, l'affliction et l'indigence, eux dont le monde n'était pas digne ! Ils hantaient la solitude et les déserts, les antres et les cavernes de la terre : tous ont donné à Dieu, au milieu de ces épreuves, le témoignage de leur fidélité. » *Hebr.* XI, 38.

Or, si telle a été la condition des saints et de celui qui était la sainteté même, en vertu de quel titre, de quel privilége prétendez-vous aller au ciel par le chemin des délices et des plaisirs? Voulez-vous partager leur gloire, partagez leurs travaux; souffrez avec eux si vous voulez régner un jour avec eux.

Que toutes ces considérations, mon frère, servent à ranimer votre courage ; soyez cette âme dont parle l'Écriture, qui prend la force pour ceinture et prépare ses bras au travail. *Prov.* XXXI, 17. Enfin, prenez pour conclusion de ce chapitre et de ce livre les paroles de Notre-Seigneur : « Quiconque désire venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne la croix et qu'il me suive. » *Luc.* IX, 23. Vous trouverez dans cette sentence du divin Maître le résumé de toute sa doctrine, et le secret de devenir parfait selon l'Évangile : et ainsi tandis que l'homme intérieur deviendra une sorte de paradis, l'homme extérieur souffrira une croix continuelle, et les douceurs de l'un vous donneront la force d'embrasser volontairement les amertumes de l'autre.

FIN DE LA GUIDE DES PÉCHEURS.

LETTRE DE SAINT EUCHER,

ÉVÊQUE DE LYON EN FRANCE, DISCIPLE DE SAINT AUGUSTIN

SUR LE MÉPRIS DU MONDE :

AU TRÈS-NOBLE VALÉRIEN, SON PARENT.

AU LECTEUR CHRÉTIEN.

Cette lettre d'un saint Évêque, disciple de saint Augustin, m'a paru faire suite, ami lecteur, à l'ouvrage que je viens de placer sous vos yeux; le sujet en est le même, à savoir le mépris du monde et l'amour de la vertu. Cette raison n'est pas la seule ; je puis ajouter que la lecture de cette lettre m'a fait éprouver une satisfaction profonde. Vous y trouverez comme moi, tant de poids dans les sentences, de force dans les raisonnements, de beauté dans le style, et par-dessus tout une onction si touchante et si persuasive, qu'il vous semblera pour ainsi dire impossible qu'un esprit droit repousse la lumière de la vérité, quand elle se présente à lui sous une telle forme. Il vous arrivera, j'en ai la conviction, ce qui m'est arrivé à moi-même : vous aurez beau relire cette lettre, jamais elle ne vous causera ni fatigue ni dégoût. C'est là le trait distinctif des œuvres parfaites en leur genre : On y revient sans cesse, et chaque fois elles vous procurent un plaisir nouveau. Mais sur ce point je m'en rapporte sans crainte au discernement d'un lecteur éclairé et qui sait estimer les choses à leur juste valeur. Comme je ne voudrais pas m'attribuer une gloire étrangère, je dois déclarer que la traduction n'en est pas de moi ; elle est du R. P. Jean de la Croix, maintenant en possession de la gloire céleste. Ce saint religieux avait reçu pour ces sortes d'œuvres une grâce toute spéciale, comme on peut en juger par d'autres traductions qui nous sont restées de lui.

LETTRE DE SAINT EUCHER.

Que les liens du sang sont heureux quand ils s'ajoutent aux liens de l'amour ! C'est une faveur divine, dont nous pouvons à bon droit nous glorifier ; aux sentiments de la nature, Dieu se plaît à unir ceux de la charité. Il y a donc deux affections qui de nos deux cœurs n'en font qu'un : celle qui nous vient de notre naissance et qui nous a été transmise par nos parents ; celle que la grâce du Seigneur a formée dans nos âmes.

C'est à cause de ce double nœud, du devoir et de l'amour, qui nous rattache l'un à l'autre, que je me suis senti porté à vous écrire avec une certaine étendue, pour recommander précisément aux inspirations de votre cœur le bien de votre âme, pour vous rappeler que la véritable félicité, celle qui consiste dans la possession des trésors éternels, ne saurait être acquise que par les lumières de la foi et la pratique de la vertu. Vous aimant autant que moi-même, il est naturel que je désire votre bonheur autant que le mien propre. Ce qui me réjouit et m'encourage, c'est que la vie sainte dont je voudrais vous inspirer le dessein, est déjà conforme aux nobles inspirations de votre âme. Dès l'âge le plus tendre, votre heureuse vie s'est couverte des fleurs qui présageaient les fruits les plus abondants. Par une miséricordieuse disposition de la Providence la nature avait admirablement préparé en vous les merveilleuses opérations de la grâce ; de telle sorte que celle-ci trouve dans votre cœur le germe de tous les biens qu'elle doit y accomplir. Certes je n'ignore pas les titres que vous avez à la gloire du siècle, la grandeur de votre rang, l'antique noblesse de votre double origine ; mais incomparablement plus grande est la gloire à laquelle j'aspire pour vous ; je viens vous appeler, non aux honneurs de la terre, mais bien aux honneurs du ciel ; ce n'est pas un siècle seul, mais les siècles des siècles que vous devez remplir de l'éclat de votre nom. La seule gloire assurée, la seule digne de notre ambition, c'est d'être un homme grand d'une grandeur que rien ne pourra jamais nous ravir. Et je vous la persuaderai, non par les raisonnements de la sagesse humaine, mais par cette divine philosophie que le ciel a daigné nous révéler dans les temps et

par les moyens qui sont le secret de la sagesse suprême. L'ardent désir que j'éprouve de procurer votre bien, me fera vous parler sans détour et sans crainte. J'oublierai ma faiblesse et mon incapacité, pour ne consulter que votre avantage.

I.

La première obligation de l'homme, mon très-cher Valérien, c'est de connaître l'Auteur de la vie qui lui a été donnée, de l'adorer comme son souverain maître, d'employer enfin au service de Dieu tous les instants de cette vie mortelle ; de telle sorte qu'une existence qui d'abord a été l'œuvre de la divine bonté, se poursuive pour sa gloire, soit consacrée à son amour, revienne ainsi à celui qui en est le principe ; il faut qu'un bien que vous avez d'abord reçu sans l'avoir mérité, soit plus tard un objet de mérite, par l'usage que vous en ferez. Dire que nous nous devons entièrement à celui qui nous a faits ce que nous sommes, à celui qui nous a tirés du néant, n'est-ce pas proclamer la vérité la plus évidente ? Et pouvons-nous mieux reconnaître l'intention de notre créateur, qu'en regardant comme une chose indubitable que c'est bien lui qui nous a créés, et qu'ils nous a créés pour lui-même.

La seconde obligation de l'homme, celle qui vient immédiatement après celle-là, c'est de considérer le prix de notre âme. L'âme étant ce qu'il y a de plus noble en nous, ne serait-ce pas une chose étrange qu'elle fût le dernier de nos soucis? Ah ! bien plutôt conservons-lui dans nos préoccupations le rang qu'elle occupe par son essence ; qu'elle soit le principal objet de nos soins et de notre sollicitude, puisque ce qui nous importe avant tout, c'est que la partie la plus noble de notre être demeure saine et sans défaut. Disons mieux, c'est elle qui doit être, non le principal, mais en quelque sorte l'unique objet de nos constants efforts : sachons maintenir et défendre à l'exclusion de tout autre intérêt, la noblesse de notre âme. Et ne pensez pas que ceci soit en contradiction avec ce qui précède. Il est vrai sans doute que notre première pensée doit se porter vers Dieu, et la seconde seulement vers notre âme ; mais ce sont là deux pensées inséparables, elles sont d'une égale nécessité, et l'une ne saurait exister sans l'autre.

Non, il n'est pas possible de remplir ses devoirs envers Dieu, si l'on néglige les intérêts de son âme ; et l'âme elle-même est inévitablement négligée, quand on oublie ce qu'on doit à Dieu. Soyons bien persuadés que ces deux obligations spirituelles se trouvent tellement liées ensemble qu'on ne peut pas en accomplir une d'une manière sérieuse et réelle, sans que les deux soient par là même accomplies : L'ineffable bonté de notre Dieu a voulu que notre bien à nous se trouvât indissolublement uni à sa gloire.

Que de temps et quel travail les hommes emploient à s'occuper de leur corps pour le mettre à l'abri des maladies et de la souffrance ! Est-ce que par hasard ils jugeraient leur âme indigne de leurs soins ? Tandis que l'on consacre à la chair tant de choses diverses, se peut-il que l'âme soit comme abandonnée, comme dans un obscur recoin, privée des biens les plus nécessaires, dépouillée, elle seule et comme exilée de ses propres richesses ? Si nous traitons notre corps avec tant de libéralité, que ne devons-nous pas faire pour notre âme ? Nous ne pourrons jamais nous montrer assez magnifiques à son égard. Si notre chair est l'esclave, notre âme la reine et la maîtresse, selon la belle expression de plusieurs sages, n'allons pas tomber dans l'étrange inconséquence, de prodiguer les honneurs à celle-là, les mépris et les outrages à celle-ci. Ne faut-il pas, à vouloir respecter l'ordre, que notre plus grande sollicitude soit reportée sur la meilleure portion de nous-même, que nous concentrions tous nos soins sur ce qui fait la grandeur et la dignité de notre nature ? N'est-ce pas méconnaître toutes les lois, renverser tous les principes, d'assigner le premier rang dans nos respects et notre estime, à ce qu'il y a de plus vil en nous, le dernier à ce qu'il y a de plus noble ? Or, que la chair soit ce qu'il y a de plus vil en nous, c'est ce dont on ne saurait douter, si l'on songe qu'elle nous entraîne incessamment vers la terre, dont elle est sortie ; tandis que l'âme, comme un feu pur et subtil, tend par elle-même à s'élever vers le ciel, d'où elle est descendue. C'est par l'âme surtout que l'homme est fait à l'image de Dieu. Et ce précieux avantage est le reflet anticipé de la gloire qui nous a été promise.

Sachons donc maintenir sa noblesse, défendons-la de toutes nos

forces et par tous les moyens qui sont en notre pouvoir. La soutenir et la diriger sans relâche, c'est garder fidèlement le dépôt qui doit un jour nous être demandé. Quel est l'homme qui voulant élever un édifice, ne s'occupe avant tout d'en bien asseoir les fondements? Quel est l'homme qui ne regarde la vie comme le premier de tous les biens, sachant qu'il n'en peut posséder aucun sans la vie elle-même? Si le premier de tous les biens nous fait défaut, sur quel fond entasserions-nous les autres? Comment songer à vivre dans le bonheur, quand on n'a pas l'essence même de la vie? En vérité, une vie qui n'est pas, ne saurait jamais être une vie heureuse. Et quelle vie peuvent donner les mets abondants et délicats, alors qu'on ne possède pas de quoi satisfaire à la faim de l'âme? Ne vous étonnez donc pas si le Sauveur dit dans son Evangile : « De quoi sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? » *Matth.* XVI, 26. Il n'est pas d'acquisition, en effet, qu'on puisse regarder comme un gain, quand elle implique la perte d'un bien spirituel; et si notre âme souffre quelque atteinte, tous les biens temporels ne sont plus rien; car le seul vrai bien de l'homme consiste uniquement dans son âme. N'épargnons donc ni soins ni peines pour acquérir les seuls trésors assurés, les trésors et les richesses de l'âme, avant qu'elle arrive au terme de sa course ici-bas.

Dans ce petit nombre de jours qui nous sont donnés nous pouvons acquérir une vie éternelle, pourvu que nous n'allions pas nous contenter de ces quelques jours que nous avons à passer sur la terre; car alors même que nous pourrions y trouver un bonheur véritable et certain, leur peu de durée ne nous permettrait pas encore de leur accorder notre estime. Une chose qui doit finir en peu de temps, ne mérite jamais d'être appelée grande; et l'on ne doit pas davantage appeler long un temps qui doit nécessairement avoir un terme. Bien courte est la joie que la vie peut donner, puisque la possession de cette vie est elle-même si courte. A ne considérer même les choses que sous cet unique aspect, nous devrions toujours préférer aux plaisirs de la vie présente, les délices de la vie à venir; celle-là n'a qu'un temps, celle-ci est éternelle; et n'est-il pas évident que mieux vaut posséder des

biens éternels, que des biens périssables? Mais il y a bien autre chose à considérer, un tout autre mobile à nos désirs. Seule la vie future nous promet le vrai bonheur, la félicité suprême. La vie présente passe rapidement, et ce court espace est encore rempli de beaucoup de douleurs et de misères, les unes attachées à notre nature elle-même, les autres tombant sur nous comme par surcroît et souvent par notre faute. Y a-t-il une chose au monde moins assurée, plus trompeuse, aussi changeante et fragile que cette même vie? Que de labeurs, de tristesses et de dangers, que de soucis, d'infirmités et de craintes! Elle est inquiète et tourmentée comme une mer sans cesse bouleversée par les tempêtes.

Quel est donc le motif, ou quel est l'intérêt qui peuvent engager l'homme à négliger les biens éternels pour s'attacher aux faux biens, aux fragiles plaisirs de la terre? Voyez la conduite des hommes du siècle : Quand ils doivent pour longtemps fixer leur séjour dans une contrée, ils s'efforcent d'y réunir des biens abondants, ils travaillent chaque jour à augmenter leur patrimoine; tandis qu'ils n'ont garde d'entasser des richesses, de réunir de grandes provisions, dans un pays et dans une demeure qu'ils vont bientôt abandonner. C'est ainsi que nous devons agir nous-mêmes : Nous n'ignorons pas quelle est la fragilité du monde et la brièveté du temps, nous savons aussi que les siècles à venir n'auront pas de fin, que la patrie céleste ne saurait jamais être ébranlée; c'est là que nous devons jeter des fondements inébranlables, travaillons à être heureux là où nous devons habiter pour l'éternité. Ne détournons pas nos soucis et nos soins de leur véritable objet, ne mettons pas le désordre dans l'activité de notre âme, en la portant davantage sur ce qui est de nul prix et de courte durée, beaucoup moins sur ce qui est inestimable et éternel.

Ce que je dis est tellement certain, que je ne sais vraiment ce qui est le plus capable d'exciter dans nos cœurs le désir du ciel, ou la pensée des biens que nous y devons posséder, ou le sentiment des maux que nous éprouvons ici-bas; si, d'une part, nous sommes attirés par de douces et chastes délices, nous sommes repoussés, de l'autre, par de continuels tourments. Voilà donc

que les maux de la vie nous enseignent eux-mêmes la véritable prudence ; ne sentons-nous pas assez vivement l'attrait et la douceur des biens célestes, sachons du moins abhorrer les amertumes et les afflictions de cette vie mortelle ; si nous n'avons pas la force d'embrasser de nobles et chastes plaisirs, nous aurons peut-être celle de repousser d'intolérables douleurs ; ou mieux encore, que les uns et les autres, unissant leur action, transportent notre cœur vers les régions de l'éternelle vie. Et de la sorte les peines elles-mêmes que nous avons à souffrir nous deviendront douces et agréables.

Supposez qu'un homme riche et puissant nous appelle auprès de lui, nous promettant un amour de père, nous adoptant en tout pour ses enfants ; nous le suivrions sans hésiter dans des contrées étrangères, prêts à affronter tous les dangers, à vaincre toutes les difficultés du voyage. Dieu, le souverain Maître de l'univers, le dispensateur suprême de tous les biens, vous appelle, il veut vous donner son amour et ce doux nom de fils que mérite seul par nature celui qu'il engendre de toute éternité; et cette offre vous laisserait insensible, et vous ne daigneriez pas même tendre la main pour recevoir d'aussi magnifiques trésors! Pour les acquérir, vous n'avez pas à vous transporter sur une terre étrangère, à vous exposer aux caprices des flots ; c'est partout, c'est à toute heure, au gré de vos désirs, que vous pouvez être adopté comme enfant de Dieu. Serions-nous plus indifférents à une telle gloire, moins désireux de l'obtenir, parce qu'elle est incomparablement supérieure à tous les biens du monde, et qu'elle peut si facilement nous être accordée. Notre indifférence n'en sera que plus criminelle ; nous serons d'autant moins excusables de l'avoir dédaignée, que l'acquisition nous en était plus facile, si les faux plaisirs d'ici-bas et l'amour des choses terrestres ne nous avaient retenus dans une mortelle torpeur.

Si c'est la vie que vous aimez, eh bien! je vous appelle à la vie véritable. Comment pourrai-je mieux vous persuader, qu'en vous offrant avec une entière assurance l'objet même de vos affections? C'est Dieu lui-même qui m'envoie vers vous; je suis son ambassadeur et son ministre. Vous ne sauriez le nier, ce que vous dési-

rez avant tout, c'est de vivre. Et moi je vous dis qu'au lieu d'une vie temporelle, c'est l'éternelle vie que vous devez aimer. Si vous ne la desirez pas telle, si vous ne la voulez pas aussi longue qu'elle puisse être, pouvez-vous prétendre avec quelque vérité que vous aimez la vie ? Une chose qui nous plaît tant, alors même qu'elle est passagère, ne doit-elle pas nous plaire davantage quand elle dure à jamais? Une vie qui va bientôt finir nous est si chère: sachons donc apprécier une vie qui n'aura pas de fin. Vivons de telle sorte que notre vie présente ne soit pas un obstacle à une vie meilleure, mais plutôt un moyen pour nous la faire acquérir; que la terre nous soit comme une échelle pour arriver au ciel. Les rudiments de la vie ne doivent pas être la destruction de la vie parfaite. N'est-ce pas une chose contraire à toute raison, comme à toute justice, que l'amour de la vie tourne à la ruine de la vie? Non, vous ne sauriez avoir une réponse à de semblables vérités, aucun prétexte pour demeurer sourd à l'appel de votre Dieu, quelles que soient les affections qui vous attachent à la vie. Vous devriez la dédaigner à cause de ses dégoûts et de ses amertumes; mais avec combien plus de raison ne devez-vous pas la sacrifier pour en obtenir une mille fois plus heureuse, et dont le bonheur doit être éternel.

De ces deux sentiments toutefois, je voudrais au moins que vous eussiez le premier; c'est-à-dire, que votre propre expérience des peines et des douleurs de la vie temporelle, vous apprît à la regarder comme un accablant fardeau, et que les misères dont elle est remplie en détachât votre âme. Rompons les chaînes si multiples et si lourdes des intérêts matériels, des affaires du siècle qui n'ont d'autre effet que d'épuiser en vain toutes nos énergies. Brisons les liens de tant d'inutiles soucis, qui vont s'enchaînant les uns aux autres, multipliant nos fatigues et nos labeurs, comme si le rude travail de la vie recommençait pour nous à toute heure! Rompons ses funestes attaches qui nous retiennent dans un inextricable tissu de labeurs et de peines, et qui ont pour effet d'abréger le cours d'une vie déjà si courte par elle-même. Tantôt elles poussent nos cœurs à de vains et coupables plaisirs; tantôt elles les plongent dans des terreurs mortelles. Notre âme est ainsi

partagée entre des désirs anxieux et des prévisions sinistres, toujours en proie à un irrémédiable ennui qui, tout en abrégeant la vie de l'homme, comme nous l'avons dit, semble la prolonger pour la douleur. Chassons loin de nous l'amour des choses du monde, quelle que soit la place que nous y occupons; car les soupçons tourmentent la grandeur, et les plus tristes inquiétudes agitent la bassesse. Le petit est foulé par les grands, et les grands sont toujours exposés aux chutes les plus terribles. Faites à l'homme la position que vous voudrez; il ne trouvera le repos, ni au sommet ni à la base de la montagne; il rencontre partout une implacable lutte. Le faible est le jouet de l'injustice; le puissant sujet à l'envie. Les douleurs qui sont le partage de la prospérité, pour être moins apparentes, n'en sont que plus dangereuses; les souffrances du misérable n'ont du moins rien de caché.

II.

Deux choses principalement me paraissent retenir les hommes dans l'amour de ce siècle, séduire leurs sens par une trompeuse douceur, les jeter hors d'eux-mêmes, les entraîner enfin par une douce chaîne à des vices qui font leur tourment. Ces deux choses sont, le plaisir des richesses et l'éclat des honneurs. Je les désigne par le nom que le monde lui-même leur a donné; mais le nom ne change pas la nature des choses : Ce n'est pas plaisir qu'il faut dire, en premier lieu, c'est esclavage; et puis ce n'est pas honneur non plus qu'il faut dire, c'est vanité. Ces deux ennemis se mettent en travers de notre route, ils unissent leur puissance et combinent leurs efforts, pour nous empêcher d'entrer dans la voie de la vertu. Ils jettent un poison mortel dans la poitrine de l'homme, ils composent un baume délétère et fatal pour endormir les blessures que nous avons reçues dans le combat de la vie, les fatigues et les douleurs que la nature elle-même nous prodigue.

Parlons d'abord des richesses. Y a-t-il au fond quelque chose de plus préjudiciable ? A combien d'injustices ne sont pas exposés ceux qui les possèdent? Un de nos docteurs chrétiens a dit : que sont les richesses, si ce n'est un appât aux appétits injustes et vio-

lents? Est-ce que les grands trésors ne semblent pas faire appel aux voleurs et aux homicides, en faisant briller à leurs yeux un prix en rapport avec leur audace? N'est-il pas vrai que la spoliation et l'exil menacent surtout les riches de la terre? Mais passons sur de semblables dangers. Dites-moi, quand la vie de l'homme touche à sa fin, de quoi lui servent alors les richesses? Où irontelles? Ce qu'il y a de certain c'est qu'elles ne suivront pas ceux qui les ont possédées. « L'homme thésaurise, dit le Prophète royal, et il ne sait pas à qui passera son trésor. » *Psalm.* XXXVIII, 7. Je veux néanmoins que vos espérances ne soient pas trompées à cet égard; je veux que vos richesses soient le partage de ceux à qui vous les avez destinées. Mais que de fois les héritiers ont détruit une maison que leurs auteurs avaient bâtie avec tant de peine? Et ces biens qui furent le résultat de si persévérants efforts, ne sont-ils pas souvent gaspillés en peu de temps, ou par la prodigalité d'un fils, ou par l'incurie d'un gendre? Où donc est ce qu'on appelle le plaisir des richesses, objet de tant de labeurs et de soucis pendant qu'on les acquiert, de tant d'incertitudes et de craintes, quand il s'agit de les transmettre? Affections désordonnées du cœur humain, où vous précipitez-vous en dehors de votre route? O homme, vous savez aimer vos possessions, mais vous ne savez pas vous aimer vous-même. Hors de vous est l'objet de votre amour; ce qui fait votre plaisir vous est une chose étrangère. Revenez, revenez à vous; aimez-vous au moins comme vous aimez les choses qui vous appartiennent. Assurément vous ne verriez pas avec indifférence que votre personne fût moins estimée par vos amis que votre fortune; que l'éclat de vos richesses leur fît perdre de vue les intérêts de votre bonheur; qu'ils fussent moins soucieux de votre vie que de vos trésors. Comment donc vous refusez-vous ce que vous demandez aux autres? Qui doit vous désirer plus de bien que vous-même? Sachons respecter les droits que nous avons à notre propre amour; ne nous immolons pas à des choses qui ne méritent nullement un tel sacrifice. Je n'en dirai pas davantage sur ce premier objet.

Concernant les honneurs, vous reconnaîtrez avec moi sans doute qu'on ne saurait appeler dignité ce qui est également le partage

des bons et des méchants. Une couronne que les lâches obtiennent aussi bien que les hommes de cœur, ne constitue pas un bien magnifique triomphe. Ce qui confond ensemble les dignes et les indignes, les gens de bien et les méchants, ce n'est pas de la dignité, c'est de la confusion; car enfin le plus haut rang revient de droit aux premiers. Chose étonnante, ce sont précisément les honneurs qui distinguent moins les hommes vertueux des hommes corrompus. Dites-moi, je vous prie, l'honneur véritable ne consiste-t-il pas à repousser de tels honneurs? L'homme vraiment grand n'est-ce pas celui qui ne doit sa grandeur qu'à ses vertus, et qui ne demande rien à la pompe extérieure? Mais j'irai plus loin, si vous me le permettez; je suppose que les honneurs de la terre soient en réalité ce que le monde les juge. Combien ne sont-ils pas inconstants et fragiles? Avec quelle rapidité ne les voyons-nous pas s'évanouir? Nous avons vu de nos jours des hommes élevés aux plus grands honneurs, dont le front semblait toucher les astres, dont les biens ne paraissaient avoir d'autres limites que celles de la terre, dont le bonheur dépassait leur ambition, plus heureux qu'ils n'eussent jamais pu le désirer. Mais laissons là les simples particuliers. Nous avons vu des souverains pleins de gloire, dont la puissance était au loin redoutée, dont la pourpre était parsemée de pierres précieuses, dont le diadème resplendissait de l'éclat de l'or et des diamants; ils habitaient de somptueux palais, sous de riches lambris, foulant aux pieds des tapis moelleux; et, ce qui est bien plus encore, leurs volontés étaient les droits des peuples, chacune de leurs paroles était une loi. Mais quel est l'homme à quelque degré d'élévation qu'il soit parvenu, qui puisse franchir les limites posées à toute existence mortelle? Nous ne rencontrons plus ici-bas aucune trace de leur orgueilleuse grandeur; avec eux se sont évanouies leurs inestimables richesses. L'histoire de leurs prospérités n'est désormais qu'un songe à demi effacé de la mémoire des hommes. Ce qui fut autrefois un objet d'admiration et d'envie, est maintenant retombé dans le domaine du néant; plus rien de tout cela n'existe à nos yeux, et ceux qui possédèrent ces trésors ne les ont pas emportés dans leur suprême demeure; ils sont là dépouillés de tout, à moins qu'ils n'aient acquis

en même temps le seul bien véritable, le bien de la vertu. C'est le seul qui pouvait les suivre à leur départ de la vie; tous les autres restent inévitablement de ce côté de la tombe. La mort les sépare de tout, excepté de la vertu, la seule amie fidèle qui suive l'homme dans l'éternité; il ne lui reste pas d'autre puissance, il ne lui reste pas d'autre grandeur. A proprement parler, les hommes vertueux ne perdent pas même les honneurs temporels et les possessions terrestres; ils les changent seulement pour une gloire immortelle et de célestes trésors. Si le souffle de l'ambition agite donc réellement notre cœur, si nous voulons être riches et grands, recherchons du moins les richesses véritables, aspirons aux véritables honneurs. Ces honneurs et ces richesses, nous ne les trouverons que là où les biens et les maux seront parfaitement distincts, où le bien ne sera plus altéré par aucun mélange, où l'on garde à jamais ce qu'on a une fois obtenu, où ce qu'on a gagné ne saurait plus se perdre.

Puisque nous venons de dire que tous les biens de la vie présente sont renversés et détruits par la mort, voyons maintenant s'il est jamais un temps où nous puissions jouir de quelque sécurité, si nous ne devons pas être plutôt dans une alerte perpétuelle. Il n'est rien qui frappe plus souvent les yeux que l'image de la mort; il n'est rien que les hommes oublient davantage. Le genre humain va s'écoulant avec rapidité, de génération en génération, et toujours ainsi jusqu'à ce que ses destinées s'accomplissent avec les siècles. Nos pères nous ont précédés, et nous nous précipitons à leur suite; c'est comme un torrent qui descend du haut des montagnes, ou comme les vagues de la mer qui vont se briser contre le rivage, pendant que d'autres vagues s'élèvent pour aller se briser à leur tour sur les mêmes écueils. C'est ainsi que se succèdent les flots des générations humaines; c'est ainsi que commence et finit incessamment la destinée des faibles mortels. Que le bruit de ce torrent impétueux retentisse toujours à nos oreilles! Que le choc de ces vagues agitées donne nuit et jour l'éveil à notre âme! Ne perdons jamais de vue l'effrayante mobilité de notre condition, la fin inévitable de notre vie; car cette fin est d'autant plus prochaine que nous la croyons plus éloignée.

Regardons-nous comme étant toujours à la veille de ce jour qui nous est caché et qui doit être le dernier de nos jours. Préparons-nous à notre départ de ce monde par des résolutions et des pensées qui, tout en nous faisant craindre la mort de loin, la dépouillent de toutes ses terreurs quand elle sera présente. Heureux les fidèles disciples du Christ; le souvenir de la mort ne fatigue pas leur âme; ils attendent avec calme et sérénité le dernier instant de leur vie, parce qu'ils ont le désir et la confiance d'échapper aux liens du corps pour être avec leur bien-aimé. Pour ceux qui sont animés de ces heureuses dispositions, mieux vaut aujourd'hui que demain; car ils passent d'une vie périssable à une vie qui ne doit jamais finir.

Beaucoup comprennent ces choses; bien peu en font l'objet de leurs méditations. Mais quand il s'agit de notre éternelle félicité, ne nous laissons pas entraîner par la foule; la négligence des autres ne saurait être notre loi. Dans une affaire aussi importante, faut-il donc prendre exemple sur ceux qui la compromettent par leurs égarements? Le grand nombre des âmes perdues ne nous sera pas une excuse au tribunal de Dieu; chacun de nous sera examiné en particulier, et c'est sur ses propres mérites qu'il sera absous ou condamné, sans égard à la conduite du reste des hommes. Trève donc à ces vains prétextes, à ces dangereuses illusions qui nous empêchent de comprendre et de sentir notre propre malheur. Ne vaut-il pas mieux arriver à l'immortelle vie avec le petit nombre, que de nous perdre misérablement avec l'immense majorité des hommes. Bien aveugle et bien coupable est celui qui court à sa propre perte, pour ne point se séparer de misérables créatures dont il ne saurait attendre aucun remède à ses maux. Que l'exemple des pécheurs n'affaiblisse donc pas en nous l'impression de nos péchés; n'allons pas prendre pour guide une prudence qui n'est que folie. Appréciez à leur juste valeur les œuvres et les discours de ces hommes; vous serez étonné du désordre et de la faiblesse qui les caractérisent.

III.

Il en est cependant qui méritent de fixer votre attention et dont

l'exemple peut vous être salutaire. Portez vos yeux sur l'exemple de ces hommes qui ont toujours présent à leur esprit le but pour lequel Dieu les a créés, qui s'occupent incessamment pendant tout le cours de la vie, d'assurer par leurs travaux et leurs bonnes œuvres la grande affaire de leur salut, qui sèment laborieusement sur la terre, pour récolter dans le ciel. De tels exemples ne vous manquent pas; non-seulement ils sont nombreux, mais vous en avez encore de magnifiques. Grâce à Dieu, nous voyons maintenant la noblesse du monde, les grandeurs et les dignités, le talent et la science, l'éloquence et les lettres, passer sous l'étendard de la foi, se soumettre à l'Evangile, aller à l'école du Christ. Nous voyons les têtes les plus altières s'incliner avec respect et recevoir sur elles le joug suave du Seigneur. Je pourrais vous désigner par leur nom, si c'était nécessaire et si ce n'était pas là s'engager dans un trop long discours, les hommes illustres, les personnages éminents, qui sont entrés dans la voie étroite, qui pratiquent encore sous nos yeux les austères vertus par lesquelles Dieu veut être servi et honoré. Je ne dois pas cependant les passer tous sous silence; qu'il me soit permis de vous en nommer quelques-uns.

Clément était né d'une famille sénatoriale, le sang même des Césars coulait dans ses veines, il était versé dans toutes les sciences, il brillait dans les arts libéraux; il se fit chrétien, et ses progrès dans la vertu furent si grands qu'il mérita d'être le successeur du Prince des apôtres. Grégoire évêque du Pont avait été l'honneur de l'éloquence et de la philosophie; mais il les fit servir à rendre plus éclatantes, et la sainteté de sa vie, et ses œuvres merveilleuses. L'histoire nous raconte de lui, entre autres preuves de son mérite et de son pouvoir, que par la vertu de sa prière il transporta une montagne d'un endroit à un autre, afin de permettre aux fidèles de bâtir une église dans le lieu même où ils s'étaient tenus cachés pendant la persécution. L'histoire nous apprend encore qu'il mit à sec une lagune par le même moyen, pour rétablir ainsi la paix entre des populations qui se disputaient le prix de la pêche. Il est un autre Grégoire bien plus célèbre encore; son esprit était orné de toutes les sciences humaines, et il les méprisa

toutes pour embrasser la divine philosophie de la croix. Une circonstance de sa vie rentre si bien dans notre sujet que je ne saurais m'empêcher de la reproduire. Basile son ami, son compagnon et son émule dans les études du siècle, enseignait la rhétorique avec le plus grand éclat; Grégoire vint le prendre par la main dans son école en lui disant : Laisse-là ces vanités, il est temps de songer à ton salut. Basile ne fut pas sourd à cette parole. L'un et l'autre devinrent de grands évêques et dotèrent l'Église catholique des plus magnifiques ouvrages, où reluit la beauté de leur foi, en même temps que celle de leur génie. Paulin évêque de Nole, l'honneur de notre France, méprisa les plus hautes dignités et les plus grandes richesses, il foula même aux pieds les palmes de l'éloquence, pour marcher à la suite de Jésus Christ; et dans ce nouveau genre de vie, il porta des fruits si abondants de grâce et de salut, que toutes les parties de la terre ont pu y participer. Que dirai-je d'Hilaire et de Pétrone, qui naguère encore étaient la gloire de l'Italie! L'un et l'autre descendaient d'une antique et illustre famille; mais ils ont sacrifié leur grande position dans le monde, celui-là à l'épiscopat, celui-ci au sacerdoce. Je ne puis que nommer en courant Firmin, Minucius, Cyprien, Évagre, Chrysostome, Ambroise, Augustin. Tous ont marché par la même voie, et l'exemple de l'un excitait et soutenait l'autre à quitter le siècle pour embrasser le renoncement évangélique.

Les ignorants eux-mêmes s'élèvent à cette haute vertu et nous ravissent le ciel; tandis que nous, avec toutes nos lumières, nous nous traînons dans la chair et le sang. Ils ont conçu dans leur cœur cette pensée généreuse, ils ont eu le courage de l'accomplir; ils ont abandonné des choses de peu de valeur, pour gagner à la place des biens inappréciables dans la joie du Seigneur. Parmi les hommes célèbres qui, pour obéir à la voix d'en haut, ont abandonné les honneurs que le monde prodigue à la naissance, au travail, au génie, j'ai choisi quelques noms à peine qui brillèrent dans les rangs des simples particuliers. Pourquoi ne rappellerais-je pas aussi le nom des rois et des maîtres du monde? Certes je n'entreprendrai pas non plus de nommer tous ceux qui, dans les splendeurs du trône, ont fait éclater leur amour pour la religion,

ont su reconnaître ses grandeurs invisibles. Je n'irai pas demander aux anciens temps les exemples d'un David ou d'un Ezéchias; qu'il me suffise de vous renvoyer aux pages éloquentes du livre divin. Il ne manque pas, même à notre époque, de rois puissants, d'illustres reines, qui se sont dévoués, avec une admirable piété, au service du seul Roi véritable, du souverain Monarque de l'univers, du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs. De tels exemples toucheront davantage votre cœur, parce qu'ils sont en quelque sorte présents à vos yeux; ils vous stimuleront plus efficacement à chercher cette vie bienheureuse dont ils vous aplanissent le chemin.

Si vous voulez aller plus loin, s'il vous faut d'autres encouragements puisés dans des natures étrangères, voyez la succession des jours et des années; considérez le soleil, la lune et tous les astres qui brillent dans les cieux : comme ils accomplissent avec ponctualité, sans effort et sans peine, les ordres du Tout-Puissant; comme ils concourent d'une manière infaillible à la merveilleuse harmonie de l'univers! Et nous, pour qui toutes ces créatures ont été faites, qui contemplons avec ravissement ce magnifique spectacle, nous qui connaissons la structure du monde et les mouvements du ciel, nous enfin qui n'ignorons pas dans quelle vue le créateur a disposé toutes ces choses et qui sommes forcés d'y reconnaître autant de voix qui nous rappellent à lui, fermerons-nous obstinément nos oreilles à ses divins commandements? Quoi! les créatures insensibles faites pour le service de l'homme, n'ont entendu qu'une seule fois, à l'instant même de leur création, une seule parole sortie de la bouche de Dieu; et cette parole leur a suffi pour toute la suite des siècles, jamais elles ne l'oublient, jamais elles ne la transgressent. Et nous, pour qui furent écrits tant de livres inspirés, établies tant de lois si sages, nous ne cessons de désobéir à notre Créateur; le spectacle de l'univers et l'exemple des êtres qui le composent ne peuvent émouvoir notre cœur, et cela, quoique nous ne puissions pas ignorer combien c'est une étrange folie à l'homme d'oser s'élever contre Dieu, quoique nous sachions de plus que celui qui refuse d'aimer son Bienfaiteur, n'échappera pas aux mains du souverain Juge. Car enfin

où pourraient se réfugier ceux qui s'éloignent de Dieu? Le Prophète royal s'écriait : « Où irai-je pour me dérober à votre esprit? Où fuirai-je pour me cacher de votre face? Si je m'élève dans les cieux, c'est là votre demeure; si je descends dans les enfers, je vous y trouve encore; si je prends des ailes et m'envole au delà des mers, c'est votre main elle-même qui m'aura transporté aux extrémités du monde. » *Psalm.* CXXXVIII, 7 et seq. Ainsi donc, qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, ceux dont la volonté fait effort pour se soustraire à l'autorité du Maître universel, retomberont inévitablement sous son empire. Ils sont loin de lui par leurs affections; il est sur eux par sa puissance. Les insensés! Ils s'imaginent être sortis de son domaine, avoir échappé à sa juridiction; et cette juridiction divine les enveloppe de toutes parts. Ils se persuadent avoir fui la justice suprême, quand ils sont enchaînés aux pieds de son tribunal. Si l'homme a le droit de poursuivre son esclave fugitif et de le ramener sous sa puissance, Dieu se serait-il dépouillé de ce même droit, lui le Seigneur des seigneurs, à qui seul appartient par essence la suprême domination sur tous les mortels? Celui qui exerce la justice par les autres, ne pourrait-il donc pas l'exercer par lui-même.

IV.

Non-seulement les objets que nous avons sous les yeux sont faits pour toucher notre âme; mais encore elle doit être ébranlée par les divines promesses, qui retentissent chaque jour à nos oreilles. Considérons avec attention, pesons avec le plus grand soin les enseignements qui nous sont donnés; croyons avec une complète docilité, aspirons avec ardeur aux biens qui nous sont promis. L'Auteur de toutes les choses que nous voyons, établit sur des fondements inébranlables notre foi à celles que nous ne voyons pas. Si nous savons donner à notre vue un exercice intelligent et salutaire, si l'admiration que nous fait éprouver le magnifique tableau de la création, nous élève à la connaissance du Créateur; si la faible étincelle qui nous éblouit ici-bas, nous fait pressentir l'éclatante lumière qui doit nous inonder dans la patrie céleste, en un mot, si de la beauté des choses périssables,

nous savons conjecturer l'inénarrable beauté des choses éternelles, nos sens eux-mêmes nous apprendront à désirer ces biens dont ils ne reçoivent pas l'impression.

N'usons donc pas uniquement de nos sens corporels pour leurs plus bas offices; faisons-les servir, dans l'ordre voulu de Dieu, à l'une et à l'autre de nos vies. Que le concours qu'ils donnent à la vie temporelle, ne nous soit pas une entrave, mais plutôt un moyen, pour acquérir l'éternelle vie. Si nous sommes entraînés par l'amour des créatures et par le plaisir que nous y trouvons, deux causes qui agissent si puissamment sur le cœur humain, combien plus ne devrions-nous pas aspirer au bien suprême, au bien souverainement délectable de l'éternité? Celui-là ne mérite point seulement notre amour, mais il le mérite seul, à l'exclusion de tous les autres. Ce bien est Dieu lui-même; et nous ne pouvons tellement aimer Dieu, qu'il ne mérite un amour plus grand encore. Ce que nous avons dit plus haut en parlant des honneurs, trouve ici une application non moins frappante : au lieu des plaisirs mondains, les justes goûtent une félicité mille fois plus profonde et plus pure. Etes-vous donc épris des grandeurs de la terre, songez qu'il n'y a rien qui soit aussi grand que Dieu. Si c'est la gloire du monde qui vous séduit, que pouvez-vous concevoir de plus glorieux que de posséder Dieu même? Si la splendeur des choses visibles fascine vos regards, contemplez l'immortel éclat des choses invisibles. Si les beautés créées ont pour vous tant de charmes, élevez votre cœur vers la beauté suprême. Si vous allez à la recherche de la vérité, ne dédaignez pas la vérité par essence. Si c'est la libéralité qui plaît à votre cœur, qu'il remonte à la source même de toute magnificence. Est-ce la pureté et la sincérité qui sont l'objet de votre admiration, que pouvez-vous concevoir de pur et de sincère comme la divine bonté? Avez-vous rêvé la réunion de tous les biens, vous trouverez en Dieu tous les trésors imaginables. Vous faut-il un ami fidèle, vous n'en trouverez pas d'aussi fidèle que lui. Si c'est votre avantage que vous ambitionnez, rien ne saurait vous être avantageux comme son amour. Aimez-vous dans un être la force et la suavité, il n'en est pas d'aussi fort et d'aussi suave. S'il vous faut une consolation

dans l'adversité, et dans le bonheur un ami qui le partage, il sera votre consolation et votre joie. Dites-moi maintenant s'il n'est pas juste, que vous aimiez par-dessus toutes choses, que vous estimiez plus que tous les biens, Celui en qui tout vous sera donné. Et ce n'est pas seulement les biens supérieurs, les choses divines que vous trouverez en lui; mais c'est de lui-même que vous tenez tous ces biens temporels que l'homme fait tourner si souvent à sa propre perte.

Cet amour qui s'était jusqu'ici répandu sur tant d'objets indignes, consacrez-le désormais tout entier au service de Dieu. Il s'égarait à la suite des affections sensuelles, qu'il s'épure maintenant et se fixe dans la contemplation des choses éternelles. Ce cœur ballotté jusqu'ici par tant de souffles contraires, mettez-le sous le joug de la charité, imposez-lui le frein de la véritable sagesse. N'oubliez pas que tout ce que vous aimez, tout ce que vous savez sur la terre, vient uniquement de Dieu. Tout lui appartient, et seul il serait deshérité de votre amour! Il est le souverain Maître de l'univers, et ceux qui ne l'aiment pas sont forcés, en dépit d'eux-mêmes, d'aimer quelque chose de lui. Tout homme qui a le jugement sain doit se demander par là même s'il est raisonnable de mépriser l'Auteur de tous les êtres, tandis qu'on aime ses œuvres; de s'en aller partout à la poursuite des créatures, contrairement à la volonté du Créateur, alors qu'on ne saurait ignorer que Dieu les a faites comme autant de degrés par où notre cœur doit remonter à lui. Mais l'homme dont l'intelligence est pervertie laisse errer ses affections et ses désirs parmi tous les objets terrestres; il dénature ses propres sentiments, en admirant les effets de l'art divin, au mépris du suprême Artiste lui-même, en s'attachant à la beauté qui n'est qu'une image, sans élever ses regards vers le principe et le type de toute beauté, dont nous avons plus haut essayé de reproduire quelques traits. Mais que sont toutes nos paroles, que peut dire la langue humaine pour exprimer les trésors infinis de l'essence divine? L'ange lui-même est-il capable d'atteindre par la pensée à la hauteur de ce profond mystère?

Mon intention n'est pas seulement de vous dire que c'est un bonheur d'aimer Dieu, mais j'entends encore que c'est une né-

cessité. En effet, indépendamment de l'obligation où nous sommes de l'aimer pour ce qu'il est en lui-même, nous l'aimons inévitablement pour les choses qui viennent de lui ; et de même que nous sommes incapables de l'aimer autant qu'il mérite de l'être, notre cœur ne suffit pas non plus à reconnaître les biens qu'il nous a prodigués. Quelle injustice donc de ne pas aimer du tout celui que nous ne pourrions jamais assez aimer ! Quelle injustice de refuser le peu qui est en votre pouvoir à celui envers qui vous ne sauriez jamais remplir les obligations que vous lui avez ! Voilà pourquoi David s'écriait : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a donnés? » *Psalm.* cxv, 12. Comment pourrions-nous égaler notre reconnaissance même à un seul bienfait divin, à la bonté que Dieu nous a témoignée, par exemple, en faisant dépendre notre salut de choses si faciles, en ouvrant les portes de son royaume éternel à tous les habitants de la terre, sans en excepter aucune nation, pas même la contrée la plus sauvage, l'île la plus éloignée ! Pensez-vous que l'univers presque tout entier, tous les peuples et tous les royaumes connus, seraient jamais tombés au pouvoir des Romains, de manière à ne plus former qu'un seul peuple, si la Providence n'avait voulu préparer par là le moyen de répandre la foi dans toutes les parties du monde? Comme la nourriture se répand dans tous les membres, la foi put alors, en pénétrant dans cette ville qui était la tête de l'humanité, descendre aussi dans tous les membres de ce vaste corps. S'il en eût été autrement, jamais elle n'aurait couru avec tant de rapidité dans des terres et chez des nations profondément séparées, par la langue et les mœurs encore plus que par la distance. Combien ses progrès auraient été plus lents, si à chaque frontière elle eût rencontré de nouveaux obstacles et de nouvelles oppositions ! De là ce que l'Apôtre saint Paul disait aux Romains : « Votre foi est annoncée dans tout l'univers. » C'est pour cela que lui-même put porter la lumière de l'Evangile chez tant de peuples divers, de Jérusalem à l'Illyrie. Non, cela n'eût pu s'accomplir si la multitude innombrable des nations n'eût été réunie sous une même puissance, si la fierté des nations barbares n'eût été assouplie au joug.

Ainsi se réalisait le magnifique travail dont nous voyons maintenant les résultats. De l'orient à l'occident, du septentrion au midi, dans toutes les parties du monde, retentissent les louanges du Christ, le Thrace et l'Africain, le Syrien et l'Espagnol ont également embrassé la foi. On avait vu le mystérieux prélude, le signe avant-coureur de ces merveilles, quand Octave devenu empereur tenait le sceptre de l'univers, au moment où le Fils de Dieu allait descendre sur la terre. C'est pour préparer cette venue du Fils de Dieu, c'est pour la prompte dilatation de sa gloire, qu'avait été fondée et que s'était accrue d'âge en âge l'étonnante puissance des Romains, dès le temps de leurs anciens rois, aussi bien que sous le gouvernement de leurs consuls. Rien ne serait plus facile que de le démontrer, même avec les faibles ressources d'un talent médiocre, s'il était nécessaire d'établir une semblable vérité. Mais vous la connaissez mieux que je ne pourrais vous la dire, étant aussi versé que vous l'êtes dans l'histoire de votre nation. Je laisse donc cela de côté, et j'en reviens à mon premier objet. « N'aimez pas le monde, ni les choses du monde, » vous dirai-je avec l'Apôtre de la dilection, I *Joan*. II, 15. Et rien de plus sage qu'un tel conseil ; car tout ce que le monde renferme nous séduit par des apparences trompeuses et de fausses couleurs. La vue nous a été donnée pour jouir de la douce lumière des cieux, et non pour contempler de vains et stériles fantômes; ce qui doit entretenir en nous le foyer de la vie, gardons-nous d'en faire un instrument de mort. Le prince des apôtres a dit, I *Petr*. II, 11 : « Les appétits de la chair luttent contre les aspirations de l'âme, et se trouvent sans cesse en opposition avec l'esprit. » Or, comme il arrive toujours entre deux puissances ennemies, les forces de la chair grandissent, à mesure que celles de l'esprit diminuent.

V.

Jusqu'ici, noble et cher Valérien, en vous parlant des attraits séduisants des richesses, de l'éclat mensonger des honneurs, j'ai considéré le monde dans toute la puissance de ses dangereux appâts. Mais combien plus déplorable est la fascination des hommes, quand elle survit aux splendeurs du monde, quand sa

gloire s'est obscurcie, quand il nous montre à nu ses artifices et sa laideur. Autrefois il pouvait nous éblouir de ses rayons empruntés, nous séduire par sa joie factice, par son amour simulé, par ses ornements adultères. Mais un sombre nuage s'est maintenant répandu sur ce front riant qui semblait promettre le plaisir et trompait ainsi notre faiblesse. Il s'entourait alors de brillantes illusions, d'images enchanteresses; et encore échouait-il contre un cœur droit et une raison éclairée. Aujourd'hui le changement est si profond que tout homme, quel qu'il soit, peut connaître les pièges grossiers qu'il nous tend. Autrefois les biens réels lui manquaient; il n'en a plus même d'apparents; à peine s'il lui reste quelques fausses couleurs à mettre sur son visage. Il ne se couronne plus de fleurs; comment pourrait-il présenter quelques fruits à notre faim dévorante? Si nous n'allons nous-mêmes nous jeter dans ses lacets, le monde n'a plus rien qui nous attire. Et pourquoi ne pas dire immédiatement ce qu'il y a de plus fort? Pourquoi me borner à vous représenter ses prospérités éteintes et ses pompes évanouies? C'est le monde lui-même qui se meurt, qui penche vers la tombe et rend déjà le dernier soupir. Pourquoi nous épuiser à signaler la fin de ses grandeurs et de ses joies, quand c'est lui-même qui finit évidemment à nos yeux? Et ne disons pas que ses biens et ses forces lui échappent avant le temps; car sa défaillance est bien réellement l'effet de sa décrépitude. Le dernier âge du monde est plein d'infirmités et de douleurs, aussi bien que la vieillesse de l'homme. Et n'avons-nous pas vu de nos jours, toutes les perturbations de la vieillesse, les famines, les épidémies, les guerres, les calamités publiques et privées, les tremblements de terre, le dérangement des saisons, les enfantements monstrueux? Or qu'est-ce que cela, si ce n'est le prélude de la chute du siècle? Il précipite sa course, et le voilà qui tombe d'épuisement! C'est ce qui vous est montré, non-seulement par nos faibles paroles, mais encore par l'autorité même de l'Apôtre, puisqu'il pouvait déjà dire de son temps, I *Corinth.* x, 11 : « Nous qui sommes venus à la fin des siècles. »

Il y a bien des années que ces choses ont été dites, quelle confiance dès lors pouvons-nous maintenant avoir? Le dernier jour

vient en toute hâte; et je ne dis pas notre dernier jour à nous, mais bien celui du monde. La mort du genre humain, aussi bien que la nôtre en particulier, est à chaque instant suspendue sur nos têtes; c'est ce que nous dénoncent les périls publics et privés, qui nous menacent chaque jour. Homme deux fois misérable, je porte sur moi les terreurs de la mort du siècle, comme si ce n'était pas assez d'être sans cesse en proie à la crainte de ma propre mort! Pourquoi dissimuler notre épouvante? Il n'est pour nous aucune sécurité; nous n'avons aucun moyen d'échapper ni à notre mort individuelle, ni à celle de l'humanité. Bien déplorable est donc, surtout à l'heure présente, la condition des hommes mondains, dans cet ébranlement universel des choses, dans cette ruine imminente de l'univers. Ils ne peuvent plus jouir des biens visibles, qui s'écroulent sous leur main; ils ne sauraient se consoler avec l'espérance des biens à venir, parce qu'ils ne les méritent pas. Le plaisir de la vie passe comme une ombre, en vain s'efforcent-ils de le saisir au passage; ils n'aspirent pas au bonheur de la vie future, sachant bien qu'ils n'ont aucun droit de le posséder. Les biens temporels leur échappent, ils perdent les biens éternels. Ils ont bien peu de chose sur la terre, ils n'ont aucun titre à la possession du ciel. Non, rien n'est d plorable, rien n'est malheureux comme une telle situation, si l'homme ne fait servir cette cruelle nécessité à ressaisir le trésor de la vertu, en donnant un autre cours à ses affections, en rentrant dans la voie qui conduit à la félicité suprême. Pour quiconque refuse de prendre ce parti, tout est perdu, et le bien qu'il désire, et le bien dont il ne connaît pas le prix.

Mais alors même qu'on pourrait jouir des biens d'ici-bas et que ces biens seraient de quelque valeur, comme se le persuadent les partisans du monde, ne vaut-il pas mieux avoir l'espérance assurée d'un bien infini, que la possession actuelle d'un bien restreint et misérable. Laissez-moi vous montrer cela par un exemple : Si un grand seigneur promettait à un homme pauvre de lui donner à son choix, ou bien cinq pièces de monnaie le jour même, ou cinq cents le jours suivant; un vase de cuivre aujourd'hui, un vase d'or demain, quel est celui qui n'accepterait un si court dé-

lai, pour obtenir l'objet le plus précieux? Considérez donc la brièveté de la vie présente, et n'allez pas vous contenter d'une chose vile, quand vous pouvez en obtenir une qui sera d'une inestimable valeur. Le monde n'a plus rien à nous donner que ce que nous voyons, ce que nous avons déjà reçu de lui ; n'espérons pas qu'il puisse nous donner quelque chose de plus précieux ; car ce que nous possédons déjà, ne saurait plus être l'objet de notre espérance. Les biens à venir, au contraire, dépasseront tous les désirs dont notre cœur est maintenant capable ; or, encore une fois, une telle espérance vaut mieux que toutes les possessions terrestres. Celui qui serait d'un autre sentiment, jugerait bien mal les choses de la terre ; il les a tellement sur les yeux qu'il ne peut pas les voir. En effet, l'expérience nous apprend que nous ne distinguons plus l'objet qui touche immédiatement notre œil ; que cet objet soit placé à une certaine distance, et nous le percevons alors d'une manière claire et distincte.

C'est ce qui nous arrive par rapport aux biens de ce monde ; nous y sommes tellement attachés qu'ils offusquent notre entendement, ce qui nous met hors d'état de les connaître ; tandis que nous pouvons mieux juger des biens célestes, par la raison qu'ils sont placés loin de nous. Non, l'espérance de ces biens à venir n'est pas une vaine espérance ; nous en avons pour garant Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, et rien n'est plus sûr que sa promesse. Il a promis à ceux qui se feraient pauvres pour lui, à ceux qui renonceraient au monde, le royaume des cieux, les incomparables richesses de l'éternité. Et pour nous donner une sécurité complète, il est venu de sa propre personne traiter avec nous, dans l'ineffable mystère de son incarnation. Unissant la nature humaine avec sa nature divine, se posant comme médiateur entre Dieu et les hommes, en vertu de ses deux natures réunies dans une même personnalité, il nous a rétablis dans l'amitié du Père ; et par le mystère de sa passion, mystère dont nous ne pourrons jamais pénétrer toutes les profondeurs, il nous a délivrés de la dette effrayante qui pesait sur nous. C'est par l'Esprit-Saint, selon la remarque du grand Apôtre, qu'a été manifestée l'incarnation du Verbe ; c'est par sa vertu qu'il a été conçu, révélé aux

anges, prêché aux nations, cru par tout l'univers, élevé enfin au comble de la gloire. Voilà pourquoi le Père éternel lui a donné un nom au-dessus de tous les noms ; si bien que toutes les créatures, au ciel, sur la terre, dans tous les abîmes de la mer et des enfers, reconnaissent que Jésus-Christ est le roi immortel des siècles.

VI.

Voulez-vous participer à sa gloire, le posséder lui-même dans votre cœur, laissez là les doctrines des philosophes, qui ont été jusqu'ici l'objet de vos études et de vos travaux ; consacrez désormais toutes vos heures de loisir et toutes les forces de votre âme à la doctrine du Christ. Ne craignez pas que votre esprit y soit à l'étroit, elle ouvrira un vaste champ à votre pensée. Goûtez-la seulement, et bientôt vous aurez compris, j'en ai la certitude, de combien la divine science et l'amour divin l'emportent sur les préceptes de la philosophie humaine. Ici vous n'avez rencontré, j'ose le dire, que la contre-façon de la vertu, une pâle copie de la sagesse ; tandis que dans la doctrine de l'Evangile vous découvrirez la perfection même de la justice et la substance de la vérité. J'affirmerai donc sans crainte que les sages du monde ont usurpé le nom de philosophes, et que les disciples du Christ en ont embrassé la vie. Dites-moi, je vous prie, quels préceptes peuvent donner pour la conduite de la vie ceux qui ne connaissent pas même l'auteur de la vie ? Ignorant Dieu, ne sachant pas se guider eux-mêmes dans les sentiers de la justice, comment pourraient-ils y conduire les autres comme par la main ? Ils se trompent déjà dès le principe, ils errent à leur point de départ ; comment pourraient-ils ensuite rencontrer le droit chemin, et n'est-ce pas en vain qu'ils s'efforcent d'avancer ?

C'est ce qui paraît d'une manière évidente à celui qui les observe de près. Ceux d'entre eux qui ont posé les plus beaux principes de morale, n'ont réellement en vue que l'orgueil ou la vanité ; et de la sorte, tandis qu'ils combattent les vices et travaillent à les extirper, ils sont encore le jouet d'un vice. Voilà les hommes dont il est écrit qu'ils savent uniquement les choses terrestres ; la terre est l'objet de leurs discours, elles est aussi l'objet de leurs

désirs. Ne se proposant qu'une telle fin, ils ne sauraient jamais parvenir à la véritable sagesse, ni posséder la véritable vertu. Serait-ce par hasard un disciple d'Aristippe qui pourrait enseigner la doctrine de la vérité? Mais il ne porte pas ses regards plus haut que ne le font les animaux immondes, puisqu'il met la félicité de l'homme dans les plaisirs corporels, se faisant un Dieu de son ventre, ne cherchant la gloire que dans l'ignominie? Quel est celui qui prononcerait sur le juste et l'honnète, alors que sa philosophie ne tend qu'à glorifier la gourmandise, la fornication et l'avarice? Mais une autre occasion peut s'offrir d'attaquer les hommes qui professent d'aussi dégradantes doctrines. Venons-en à ceux dont les principes sont plus avouables et plus propres à satisfaire votre esprit; car mon désir est de vous dégoûter de ces leçons indécises et vagues qui n'ont pour fondement que la science humaine, et de vous amener à l'étude de nos saints docteurs, de ceux en particulier qui nous présentent la vérité dans toute sa force et dans toute sa grâce. Là vous trouverez à désaltérer pleinement votre cœur, vous boirez à longs traits l'eau pure dont les sages du monde n'avaient fait que mouiller vos lèvres.

Il est bon que j'entre ici dans quelques détails. Il y aura des principes qui vous paraîtront les mêmes; mais ils ne vous seront pas présentés sous le même jour. Dans les livres de nos maîtres, ils auront pour effet de vous inspirer la foi aux promesses divines. La parole de Dieu est telle qu'on ne saurait l'entendre si on n'y croit pas. Là il vous sera dit que si vous reconnaissez Dieu pour votre père, vous devez l'aimer de tout votre cœur. Vous y apprendrez quels sacrifices sont agréables à Dieu. Ces sacrifices ne sont autres que la justice et la miséricorde. Voici encore ce que vous y lirez : Si vous vous aimez vous-même, aimez aussi votre prochain ; car vous ne trouverez nulle part votre propre avantage comme dans le bien que vous ferez à vos semblables ; au fond rien de plus juste ; tout comme il n'y a rien qui vous soit plus funeste à vous-même que de nuire injustement aux autres. Concernant le vice impur, il vous sera dit : Résistez à la luxure, ne vous laissez pas vaincre par une passion qui se jouerait de vous après vous avoir flétri. Pour combattre en vous la cupidité, on vous tiendra

ce langage : Plus heureux est celui qui ne désire rien que celui qui possède ce qu'il désire. La colère à son tour vous sera représentée comme une passion tyrannique, dont il faut secouer le joug si on veut jouir de quelque repos; car enfin celui qui s'emporte en toute occasion vivrait dans un emportement continuel, si de nouvelles occasions se présentaient sans cesse à lui. On vous prescrira d'aimer vos ennemis eux-mêmes, en vous disant : Aimez celui qui vous hait, si vous désirez faire quelque chose de plus que les méchants, puisque les méchants aiment ceux qui les aiment. Le devoir de secourir les pauvres ne sera pas oublié : Celui-là garde bien ses richesses, vous sera-t-il dit, qui les répand dans le sein des pauvres ; on ne saurait plus les perdre quand on les a ainsi placées en lieu sûr. Vous trouverez là des leçons de perfection, telles que celle-ci : Le plus beau fruit du mariage, c'est la chasteté. Vous comprendrez encore pourquoi les calamités de ce monde tombent sans distinction sur les bons et les méchants. Vous demeurerez également convaincu que les vices qui dégradent l'âme sont un plus grand malheur que les souffrances qui tourmentent le corps. Voici comment on vous exhortera à la patience : La ressemblance des caractères, d'où naît ordinairement l'amitié, est pour les impatients une occasion de discorde. On vous apprendra à tirer profit des travers mêmes des hommes, en vous disant : Pour celui qui est éclairé de la véritable sagesse, les bons et les mauvais exemples sont également avantageux : les premiers lui montrent ce qu'il doit faire ; les seconds ce qu'il doit éviter. Vous sentirez augmenter en vous le sentiment de la reconnaissance envers le Seigneur, en apprenant que son amour infatigable nous comble sans cesse de bienfaits, même à notre insu. Vous en conclurez que cet amour s'exerce en secret autant que d'une manière ostensible; que vous ne devez pas moins lui rendre grâce dans l'infortune que dans la prospérité, en reconnaissant que vous avez mérité l'une et que vous n'avez aucun droit à l'autre. Vous comprendrez que la divine Providence s'étend à tout dans l'univers; que l'homme est parfaitement libre, et que ses actions procèdent de sa propre volonté. De là vient que les lois humaines elles-mêmes châtient les malfaiteurs et décernent une

récompense aux gens du bien. Or, ce n'est là qu'une faible image de la justice divine; c'est elle surtout qui doit rendre à chacun selon ses œuvres, sinon dans le temps de la vie présente, du moins au jour du dernier jugement.

C'est parce qu'ils ignorent ces choses que les hommes accusent Dieu d'injustice, voyant qu'il permet que les méchants prospèrent ici-bas, et que les bons soient affligés. Daigne le ciel éloigner de vous une telle pensée ! Et pour qu'il en soit ainsi, pour que vous persévériez dans la crainte de Dieu, nos saints docteurs vous diront : Ce que vous ne voulez pas laisser voir aux hommes, ne le faites pas; ce que vous voulez cacher aux yeux mêmes de Dieu, ne le pensez pas. Ils couperont court à toute injustice, en vous montrant que c'est un plus grand malheur pour l'homme de tromper les autres que d'être lui-même trompé. Ils feront une guerre mortelle à l'orgueil, en vous tenant ce langage : Plus vous avancerez dans la vertu, plus vous devez fuir la vaine gloire; car tous les vices se corroborent les uns par les autres, tandis que celui-là trouve son aliment dans les bonnes œuvres elles-mêmes.

Tels sont, parmi tant d'autres que je pourrais citer, les principes philosophiques magnifiquement enseignés par nos docteurs chrétiens; tels les fondements de leur utile et sublime doctrine. Si vous prêtez une oreille docile à leurs leçons, ils vous mèneront encore plus loin dans le chemin de la vertu. Si vous remontez ensuite à la source pure de tous ces enseignements, si vous ouvrez nos divines Ecritures, vous y découvrirez les plus précieux trésors, les plus étonnantes merveilles; ce qui brille au dehors n'est rien en comparaison du sens profond qu'elles renferment. Les textes de nos Livres saints resplendissent aux yeux de l'âme comme autant d'escarboucles aux lumineux reflets. Il faut que votre esprit se familiarise avec cette divine lumière; c'est de ce céleste aliment que vous devez nourrir votre âme. Il en sera ainsi, je l'espère; la miséricorde du Seigneur vous dégoûtera de ce qui vous a captivé jusqu'à ce jour, et vous inspirera le goût de la science chrétienne; vous repousserez la vanité, pour vous jeter entre les bras de la vertu. Bien imprudent est l'homme qui refuse de s'appliquer à des exercices aussi nécessaires au bien de son âme, quelle que

soit la peine qu'il peut y trouver. Quoi! Le Seigneur aurait accompli pour nous de si grandes œuvres, il aurait tout fait pour procurer notre bonheur et notre gloire, et nous demeurerions dans l'indifférence et la torpeur! Que peut-il y avoir de plus important pour nous que de nous consacrer au service de notre Dieu, reconnaissant enfin les droits qu'il a sur tout notre être; d'aspirer à la véritable félicité, en dédaignant tous les faux plaisirs du siècle; de diriger au ciel tous les sentiments de notre cœur, en foulant aux pieds toutes les choses de la terre!

Courage donc, mon cher Valérien, et désormais que Dieu seul soit le but de vos œuvres et de vos paroles. Que l'innocence soit la fidèle compagne de votre vie; elle en sera la protectrice et la gardienne. Ne redoutez pas trop les chaînes de vos anciennes habitudes; avec le secours d'en haut, avec un peu de courage et de constance, vous ne tarderez pas à les briser. Confiez-vous sans crainte à ce médecin qui saura d'autant mieux vous guérir et vous rendre la plénitude de la vie, qu'il peut modifier à son gré la complexion même d'un être qu'il a créé. Il mettra le comble à sa miséricorde, en couronnant des œuvres que vous aurez accomplies par le secours de sa propre puissance. Quand je parle de couronne j'entends celle de l'éternité. Notre âme ne saurait ici-bas en comprendre l'excellence; non, l'esprit humain ne peut pas concevoir la grandeur des biens qui nous ont été préparés. Si la magnificence divine a répandu tant de bienfaits sur les hommes durant le cours même de cette vie, s'ils jouissent de cette douce lumière des cieux, si les rayons du soleil brillent également pour le juste et l'injuste, s'ils peuvent tous sans distinction user des créatures, si le monde présent est indifféremment leur domaine, si le Seigneur, en un mot, a tant fait pour des êtres à qui rien n'était dû, quelle ne sera pas sa générosité quand il s'agira de récompenser le mérite? Un Dieu si libéral dans ses dons, ne le sera-t-il pas mille fois plus en payant ses dettes? Sa largesse actuelle nous laisse à peine entrevoir celle du suprême rémunérateur de la vertu. Nul ne pourrait dire quels sont les biens que Dieu réserve à ceux qui l'ont aimé, la gloire et le bonheur dont il les comblera dans la patrie céleste.

Levez donc les yeux, et de cet océan de pensées et d'affaires temporelles où vous êtes comme perdu, regardez le port tranquille où la religion vous attend; tournez de ce côté la proue de votre navire. C'est là seulement que vous échapperez aux périls d'une mer orageuse; c'est là que vous trouverez le repos après les labeurs et les tourmentes du siècle. Il n'est pas d'autre asile, il n'est pas d'autre espoir pour les hommes fatigués des orages de la vie. On n'entend plus ici les affreux mugissements des flots, et l'agitation des ondes ne se fait plus sentir dans cet heureux séjour. Un ciel pur et serein, un calme inaltérable y règnent à jamais. Venez oublier ici les dégoûts et les amertumes du passé, jetez-y l'ancre de l'espérance, repliez votre voile autour de la croix du Sauveur! et respirez enfin avec une complète sécurité.

Mais il est temps de m'arrêter, j'ai déjà dépassé les limites d'une lettre. Faites bon accueil, je vous en conjure, à ce rapide abrégé des préceptes divins, à ces quelques épis glanés dans le vaste champ des Ecritures. Je ne me suis proposé que la gloire du Seigneur et le bien de votre âme; pardonnez aux défauts qui pourraient s'être glissés dans ce rapide travail.

FIN DU TOME DIXIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DIXIÈME VOLUME.

LA GUIDE DES PÉCHEURS.

LIVRE PREMIER

CONTENANT UNE AMPLE EXHORTATION A LA PRATIQUE DE LA VERTU ET A L'OBSERVATION DES DIVINS COMMANDEMENTS

PREMIÈRE PARTIE. — DES MOTIFS SUPÉRIEURS QUE NOUS AVONS DE PRATIQUER LA VERTU.

SECONDE PARTIE DU PREMIER LIVRE. — DES BIENS SPIRITUELS ET TEMPORELS, PROMIS A LA VERTU, MÊME SUR LA TERRE.

TROISIÈME PARTIE DU PREMIER LIVRE. — RÉPONSE AUX EXCUSES QUE LES HOMMES ONT COUTUME D'ALLÉGUER POUR NE PAS SUIVRE LE CHEMIN DE LA VERTU.

LIVRE SECOND.

REMÈDES CONTRE LES VICES.

PREMIÈRE PARTIE DU SECOND LIVRE. — DES PRINCIPAUX VICES ET DES REMÈDES QU'ON DOIT Y APPORTER.

SECONDE PARTIE DU SECOND LIVRE. — TRAITÉ DE L'EXERCICE DES VERTUS.

FIN DE LA TABLE DU DIXIÈME VOLUME.

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN-CHALANDRE FILS.

